POLYBE

HISTOIRE

GÉNÉRALE

Paris. — Imp. de G. GRATIOT, 11, rue de la Monnaie.

POLYBE

HISTOIRE
GÉNÉRALE.

TRADUCTION NOUVELLE PLUS COMPLETE QUE LES PRÉCÉDENTES

PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE

ACCOMPAGNÉE DE NOTES ET SUIVIE D'UN INDEX

PAR M. FÉLIX BOUCHOT

Professeur de Rhétorique au Collège royal de Versailles

TOME PREMIER

PARIS

ADOLPHE DELAHAYS, LIBRAIRE

RUE VOLTAIRE, 4 ET 6.

1847

PRÉFACE[1].

I.

Polybe naquit entre 210 et 200 avant Jésus-Christ; on s'accorde à lui assigner Mégalopolis pour patrie. Suidas a failli jeter quelque incertitude sur son origine en lui donnant pour père un nommé Lycus, d'une extraction obscure. Sans qu'il soit besoin d'invoquer superbement, ainsi qu'a fait dom Thuillier, la noblesse de ses sentiments comme preuve d'une illustre naissance, le témoignage unanime des historiens et celui de Polybe lui-même, confirmé par quelques circonstances de sa jeunesse, suffisent pour réfuter Suidas. Il ne serait pas possible de concilier avec cette obscurité prétendue l'ambassade dont il fut chargé avant l'âge légal, et l'honneur qu'il eut de porter les cendres de Philopœmen, à une époque où il semble qu'aucune illustration personnelle ne le recommandait

[1] Le silence de tons lea anciens écrivains nous réduit à des conjectures sur la date de la naissance de Polybe. Nous tenons de lui-même qu'il n'avait pas atteint en 181 l'âge marqué par les lois des Achéens pour arriver aux fonctions publiques, c'est-à-dire trente ans. Ce seul renseignement suffit du moins pour prouver qu'il n'a pu naître avant 210. Mais, d'un autre côté, Plutarque nous apprend qu'il était tout *jeune encore*, quand il fut en 183 chargé de porter l'urne qui contenait les cendres de Philopœmen; et en effet, nous ne voyons pas qu'il fût en ce moment mêlé à aucune affaire de l'État. Or, s'il était né en 210, il n'aurait pas eu en 183 moins de vingt-sept ans, et dès lors comment comprendre Plutarque qui l'appelle un très-jeune homme, et s'expliquer l'obscurité où il semble avoir vécu jusqu'à cette époque? Sa naissance doit donc être postérieure à 210. Suidas le fait naître sous Ptolémée Evergète, par conséquent 221 ans au moins avant Jésns-Christ; mais à ce compte il aurait eu quarante ans en 181, et quatre-vingt-sept ans à la prise de Numance, dont il écrivit l'histoire; tandis que Lucien assure qu'il mourut à quatre-vingt-deux ans. Il ne faut voir, dans la date que nous donne Suidas, qu'un effet de son inexactitude habituelle, et la rejeter. Casaubon préfère l'an 204 ou 203; Vossius donne 205; Schweighæuser erre de 204 à 198; M. Daunou, de 210 à 200. Parmi tant d'assertions diverses, nous ne nous flattons pas d'arriver à une certitude complète; mais nous pensons, en combinant ensemble les paroles de Polybe lui-même et celles de Plutarque, qu'il n'a dû naître ni en 210, ni en 200, et que la vérité est entre ces deux chiffres.

au choix de ses concitoyens. Son père fut Lycortas[1]. On ne sait rien de ses premières années ; mais élevé dans la maison d'un tel père, et sous les yeux de Philopœmen, on peut facilement juger quelle éducation il reçut, quelles grandes leçons, quels beaux préceptes, quelle vue nette des affaires lui donnèrent ces illustres maîtres. C'était le moment où, délivré d'Annibal et désormais libre de crainte, Rome, commençant à entamer l'Orient, envoyait Flamininus préparer, au nom de la liberté, l'asservissement de la Grèce. Le spectacle seul des événements auquel Polybe assistait était déjà assez instructif par lui-même, mais il eut en outre l'avantage d'être plus que tout autre témoin des inquiétudes secrètes de Philopœmen et de Lycortas qui, placés entre la Macédoine et Rome, et les redoutant toutes deux, se résignaient à l'alliance de la république pour prolonger au moins l'indépendance de leur pays. Ces grands faits, commentés par de si grands hommes, ne devaient pas être perdus pour un esprit tel que celui de Polybe.

La première circonstance où nous le voyons figurer, sont les funérailles de Philopœmen : Plutarque nous le montre entouré de tout ce que l'Achaïe avait de considérable, et portant, dans cette cérémonie à la fois funèbre et triomphale, les cendres du dernier des Grecs : distinction glorieuse qu'il ne dut pas seulement, sans doute, à sa naissance, mais aux espérances qu'il faisait dès lors concevoir. Il est d'ailleurs probable qu'il avait accompagné Philopœmen dans son expédition contre Messène, car Lycortas en faisait partie avec l'élite des Achéens. Élève de Philopœmen, il assistait à toutes ses guerres, comme à autant de leçons où il s'instruisait en le voyant faire.

On sait que Lycortas fut le successeur de Philopœmen. La Grèce y perdit, car il avait le cœur et non le génie de son ami; mais l'importance de Polybe y gagna. Aussi, deux ans après, en 181, il fut associé[2] à son père pour aller remercier Ptolémée Épiphanes des secours que ce prince avait envoyés aux Achéens, et pour renouer l'alliance du Péloponèse avec l'Égypte. Les années suivantes sont vides d'événements importants au dehors, mais elles furent remplies en Achaïe par une lutte continuelle du parti national contre le parti romain, qui,

[1] Polybe, XXXIII, I.
[2] XXV, VII.

impatient de voir le dernier jour de la Grèce, s'efforçait de la jeter dans la servitude. Polybe prit avec Lycortas une part active à ces combats. En hommes formés à l'école de Philopœmen, ils essayaient tous deux de concilier avec la déférence pour le sénat l'indépendance de leur patrie, et de persuader à leurs concitoyens d'estimer Rome sans la craindre. Mais que pouvait le zèle de quelques hommes contre l'or des Romains et contre la terreur qu'ils inspiraient? Il résulta de tous ces efforts inutiles que, malgré sa modération, Polybe devint suspect à Rome, qui commençait à considérer comme rébellion toute obéissance peu empressée, et le bruit se répandit qu'un procès allait être intenté à Lycortas, à Polybe et à Archon [1]. Il n'en fut rien : Rome ajourna sa vengeance. Mais ce bruit marqua du moins quelles opinions on attribuait généralement à Polybe, et quel était l'état des esprits.

Bientôt après s'ouvrit la guerre des Romains contre Persée. Ce fut pour la Grèce un moment solennel : du sort de la Macédoine dépendait sans doute celui du pays tout entier. L'abandon où l'on avait laissé Philippe avait mis en danger toute la Grèce; Persée d'ailleurs paraissait puissant et Rome se trouvait engagée alors dans de grands embarras. Quel parti prendre? La Grèce, si pleine de joie [2] à la nouvelle du premier succès de Persée, s'unirait-elle à ce prince? les Achéens, à la tête des Grecs, donneraient-ils le signal de la guerre contre leur superbe ennemie? La tentation ne put manquer d'être forte pour le parti national parmi les Achéens. Cependant nul n'osa, à ce qu'il semble, ouvrir l'avis de s'unir à la Macédoine pour tenter contre Rome un suprême effort. Lycortas conseilla la neutralité; Archon, l'alliance avec Rome; et Polybe, qui avait d'abord incliné vers l'opinion de Lycortas, paraît s'être rangé promptement à celle d'Archon, puisque nous le voyons bientôt commander la cavalerie auxiliaire. Ce fut même lui qu'on envoya vers Marcius [3], en 169, afin de l'avertir que la ligue avait une armée toute prête à marcher contre Persée. Marcius remercia les Achéens, et répondit que Rome n'avait pas besoin de secours. Mais Polybe demeura auprès du consul jusqu'à la fin de la campagne, et ne le quitta que pour aller, de la part de Marcius, dire aux Achéens de ne point accorder à

[1] XXVIII, III.
[2] XXVII, VII.
[3] XXVIII, X.

Appius Cento, son lieutenant, les cinq mille hommes qu'il leur demandait malgré ses ordres. Polybe accomplit cette mission délicate avec l'habileté d'un homme d'État.

En dépit de ces ménagements, il ne sut pas se concilier les Romains; il acheva de se compromettre à leurs yeux dans l'affaire des Ptolémées, Physcon et Philométor. Ces princes imploraient l'assistance de la ligue contre Antiochus. Polybe parla en leur faveur, et plaida vivement pour le maintien de l'ancienne alliance égyptienne [1], malgré le parti romain qui demandait qu'on réservât pour Rome les troupes dont on pourrait disposer. Il allait même l'emporter, lorsque Callicrate, chef de la faction romaine, produisit une lettre attribuée à Marcius, et par laquelle il priait les Achéens de se conformer aux désirs de Rome en réconciliant les princes rivaux. Polybe ne soupçonna pas la fraude de Callicrate, et n'osa point insister [2]; mais cet échec l'irrita à un tel point qu'il se retira des affaires : dépit funeste qui livrait la patrie aux traîtres, et qui semble un des traits de cette vanité dont Polybe, nous le verrons, ne sut pas se défendre. Bientôt même il quitta la Grèce et alla servir avec son père dans l'armée égyptienne. Les Ptolémées, qui connaissaient ses talents militaires, avaient demandé à la ligue, à défaut du secours qu'ils avaient sollicité, Polybe et Lycortas. Ce voyage lui servit d'ailleurs, en ce qu'il lui donna occasion d'étudier un nouveau peuple et une nouvelle constitution.

Ce fut sans doute pendant cette absence qu'eut lieu la bataille de Pydna et la ruine de la Macédoine, dont le contre-coup devait ébranler le monde entier. Tant que le trône d'Alexandre avait été debout, Rome n'avait pas été sans crainte, par conséquent, sans modération. Elle avait à redouter une conspiration de l'Orient et de l'Occident, telle qu'Annibal l'avait conçue il y avait vingt ans. La chute de la Macédoine la rassura : elle ne voyait plus aucun peuple capable de lutter contre elle par les armes, ni de former une ligue. La Syrie était sans force; l'Égypte déjà soumise à son influence; Carthage ne s'était relevée qu'à demi, et d'ailleurs elle était en proie à des dissensions qui préparaient la domination de Rome : l'Espagne et la Gaule cisalpine défendaient péniblement les restes d'une liberté expirante; tous les États secondaires étaient sous sa protection : Rome seule enfin demeurait

[1] XXIX, VIII, IX.
[2] XXIX, X.

forte et grande au milieu des autres puissances, si profondément ébranlées qu'elles devaient s'écrouler au premier choc. Aussi la bataille de Pydna amena dans la politique du sénat un changement complet. Il cessa de dissimuler, et résolut de marcher ouvertement à la conquête du monde. La Grèce l'éprouva la première, et les ménagements qu'on avait employés pour l'éloigner de la Macédoine furent mis aussitôt de côté. Callicrate encouragé leva le masque, et dressa une liste de mille Achéens suspects sur lesquels Paul Émile acheva les cruautés dont il souilla sa victoire[1]. Ces mille Achéens étaient les derniers citoyens généreux dont la Grèce pût encore se vanter. Polybe était depuis longtemps désigné à la colère des Romains par son patriotisme et son indépendance. Il eut l'honneur d'être persécuté par Paul Émile.

Peut-être sommes-nous redevables, en partie, des écrits de Polybe à cet exil et aux loisirs qu'il lui procura. Homme d'action, il devint écrivain et tourna toute son activité vers les études qui seules pouvaient le consoler. Les Scipion, qui possédaient une bibliothèque nombreuse, la mirent à sa disposition : ce fut là l'occasion de sa liaison avec cette famille et avec toutes celles qui savaient apprécier la civilisation de la Grèce. Fabius et Publius, fils de Paul Émile et adoptés par le fils du premier Africain, furent toujours au premier rang parmi ses amis. Charmés de sa science et de son entretien, ils ne purent bientôt plus se séparer de lui, et ils lui firent accorder de demeurer à Rome[2], tandis que ses compagnons d'exil étaient dispersés dans les différentes parties de l'Italie. Il devint le maître du plus jeune des Scipion, Publius Émilien. Élève lui-même de Philopœmen et ayant un Scipion pour disciple, il fit sans doute de l'art de la guerre l'objet principal de ses leçons; mais Polybe n'était pas seulement un général, il était aussi moraliste, et, sans qu'il soit possible de dire à quelle école il se rattache, ses écrits prouvent qu'il avait, en philosophie, les idées communes aux hommes distingués de son temps. Il fit nécessairement part à son ami de toutes ses opinions sur la politique, sur la morale et même sur la religion. Scipion Émilien sortit de cette éducation demi-Romain, demi-Grec, avec les qualités des deux nations. Pausanias ne craint pas d'affirmer que Scipion n'avait rien de bon en lui

[1] XXX, XXII.
[2] XXXII, IX.

dont il ne fût redevable à Polybe. Sans aller aussi loin, Diodore, Velléius et Plutarque vantent l'efficacité de ses soins. Du reste, si Émilien dut beaucoup à Polybe, Polybe ne dut pas moins à Émilien, puisqu'il put, grâce à lui, demeurer à Rome, et, vivant parmi les plus puissants personnages de la république, étudier et connaître à fond et les événements et les hommes de l'époque. Seulement Grec par l'exemple et les conseils de Philopœmen, il se fit quelque peu Romain par le commerce de Scipion, et devint l'homme le plus propre à raconter l'histoire de l'Italie et de la Grèce. Ni ces amitiés illustres ni ses occupations littéraires et historiques ne lui firent oublier sa patrie : il employa pour elle le crédit de Scipion. Ce fut sans doute encore en vue de la Grèce qu'il facilita l'évasion de Démétrius[1], que le sénat retenait à Rome contre toute justice, pour livrer le royaume de Syrie à un enfant au nom duquel il régnerait réellement. Démétrius, devenu roi, pouvait en effet relever la Syrie de la faiblesse où elle était tombée, et par les soucis qu'il causerait aux Romains, opérer une diversion favorable aux Grecs. Les Achéens n'oublièrent pas ce généreux patriotisme : malgré les progrès du parti romain, qui grandissait chaque jour, trois ambassades successives vinrent redemander au sénat les exilés, mais surtout Polybe et Stratius[2]. La première fut aussitôt repoussée, les deux autres obtinrent un accueil bienveillant, mais rien de plus. Il fallut que Scipion intervînt; Caton se laissa fléchir, et le sénat consentit au renvoi des proscrits[3]. De mille, il en restait trois cents.

Polybe profita-t-il de la permission qui lui était enfin donnée de revoir sa patrie? C'est ce qu'on ne peut, en aucune manière, affirmer ni nier. Il est du moins certain que, s'il y retourna, il n'y demeura pas longtemps. A vrai dire, le spectacle que la Grèce lui présentait n'était guère propre à le retenir. Il pouvait y voir, d'une part, les traîtres dominant et se servant de leur autorité pour hâter l'asservissement de leur pays; de l'autre, les anciens proscrits prêts à engager avec Rome une lutte insensée, et à conduire, par un autre chemin que Callicrate, leur patrie au même but. Que faire entre ces deux partis? Polybe avait un patriotisme éclairé; il savait ce qu'était la Grèce et ce qu'était Rome, il s'abstint. Il continua

[1] XXXI, XIX-XXIV.
[2] XXXII, VII.
[3] XXXV, VI.

donc de se livrer à l'étude, et pour ne pas assister du moins aux événements qui se préparaient, il commença de longs voyages : il alla vérifier sur les lieux les renseignements qu'il avait amassés à Rome[1].

Après avoir visité les Alpes, la Gaule, l'Espagne, il passa en Afrique, où il resta auprès de Scipion pendant les années 147 et 146 [2]. Plutarque, Pline l'Ancien, Ammien Marcellin l'affirment également. C'était le moment où Rome portait les derniers coups à sa rivale et consommait la ruine de Carthage. Aussi, quelle que fût la tendresse que Polybe eût pour Émilien, on a peine à le voir assister aux funérailles de Carthage, comme s'il n'eût pas compris que c'étaient aussi celles de la Grèce, et que l'indépendance de l'Achaïe ne survivrait pas longtemps à celle de l'Afrique. En vain Pausanias affirme qu'il n'était pas alors même indifférent au sort des Grecs et qu'il leur envoyait le conseil de ménager Rome; ne devait-il pas plutôt l'apporter lui-même ce conseil, et appuyer de sa parole la politique qu'il considérait comme le salut de la Grèce? Devait-il explorer les côtes de l'Afrique et parcourir les mers voisines sur des vaisseaux prêtés par Scipion, tandis que les Grecs succombaient à Scarphée et à Leucopetra, et que Diæus immolait sa famille et lui-même pour ne point voir l'asservissement de la Grèce?

Que l'éloge, toutefois, ait sa part comme le blâme la sienne. Si le cœur faillit à Polybe pour une œuvre qui, en définitive, lui semblait peut-être inutile et pouvait seulement ajourner une inévitable chute, il chercha du moins à réparer, autant qu'il fut en lui, les maux de la Grèce. Lorsqu'il y aborda, Corinthe était prise et Mummius insultait en même temps à la liberté et aux arts des Grecs. Polybe intervint auprès du vainqueur et réussit à adoucir les maux de la conquête. Ce rôle de médiateur lui convenait d'autant mieux qu'il avait été étranger aux derniers événements, que lui seul avait recommandé la prudence et que ses relations intimes avec les premiers citoyens de la république lui donnaient un grand crédit. Il osa plaider en faveur de la mémoire de Philopœmen[3] et obtint que l'on respectât ses statues ainsi que celles d'Aratus. Peu après, il fit preuve d'un noble et courageux désintéresse-

[1] III, XLVIII, LXIX.
[2] XXXIV, frag. lat., XXXIX, III.
[3] XLVIII.

ment qui accrut encore l'estime qu'il avait déjà inspirée à tous. Les dix commissaires envoyés par Rome en Grèce lui proposèrent de choisir parmi les biens de Diæus ceux qu'il trouverait à sa convenance. Mais il refusa et engagea tous ses amis à ne recevoir ni acquérir rien qui eût appartenu aux proscrits [1]. Enfin, chargé par ces commissaires, à leur départ, de parcourir toutes les villes pour régler leurs querelles et les accoutumer au nouveau gouvernement, Polybe s'acquitta de cette fonction avec tant de zèle et de succès que les Grecs le considérèrent comme leur protecteur, bien qu'il agît au nom de Rome [2]. Des statues lui furent élevées, et Pausanias raconte que l'une d'elles portait cette inscription remarquable : « La Grèce n'aurait pas succombé si elle eût suivi les conseils de Polybe, et après sa ruine, elle n'a trouvé de ressources qu'en lui. »

Ces soins achevés, Polybe s'appliqua tout entier à la composition de son ouvrage : aucun fait important ne marque les années qui suivirent. Il quitta encore une fois sa patrie pour suivre Scipion en Espagne, puisque Cicéron nous apprend dans sa lettre à Luccéius qu'il écrivit à part l'histoire de la guerre de Numance. Mais il y rentra bientôt, et Lucien rapporte qu'il mourut à quatre-vingt-deux ans, d'une chute de cheval, en se rendant de la campagne à Mégalopolis.

II.

Telle est la vie de Polybe ; et, si nous nous sommes arrêté si longtemps à en fournir les détails, sans mêler autre chose à notre récit que ce qui a rapport à l'histoire générale de Rome et de la Grèce, c'est que la biographie seule d'un historien, et surtout d'un historien qui raconte les faits contemporains, ainsi commentée, est déjà une sorte d'appréciation littéraire. Plus l'une est exacte, plus l'autre est complète. En histoire surtout, le style c'est l'homme : là plus que partout ailleurs l'écrivain, quoi qu'on lui dise et quoi qu'il fasse, subit l'influence de son éducation première, de ses idées personnelles, de celles de son temps, des événements au milieu desquels il vit, si bien que la connaissance de ce qu'il a été et de ce qu'il a fait, de ce qu'on fait et de ce qu'on a été autour de lui donne comme un

[1] XL, IX.
[2] XL, X.

avant-goût de ses œuvres. Et en effet quand nous voyons Polybe, formé par Philopœmen et Lycortas aux pensées sérieuses, aux sentiments généreux, à la valeur guerrière, tantôt à la tête des troupes, se montrer habile capitaine et tacticien consommé, tantôt dans les conseils de l'Achaïe défendre avec ardeur les droits de la Grèce, et même, après la chute de Corinthe, rédiger pour elle de sages lois ; quand nous le voyons mener une existence si pleine que la politique, la guerre et la philosophie en occupent tous les instants, et cela en un temps où tout repose sur la diplomatie et sur les armes, où il faut rétablir quand on a détruit, où les royaumes croulent de toutes parts autour de Rome, et où celle-ci a besoin de réfléchir avec le monde entier sur sa constitution pour se rendre compte de si merveilleuses victoires et en assurer les effets, où enfin s'agitent les plus grands intérêts publics, tandis que la vie privée s'efface, n'avons-nous pas une première vue, et une vue déjà nette du livre que nous allons ouvrir ?

Rien n'est plus varié que l'histoire : elle l'est par le fond ; elle l'est par la forme, et la manière dont elle envisage les faits et les présente n'est pas moins mobile que les faits eux-mêmes. Ici elle prend le ton de l'épopée comme dans Hérodote, à une époque d'enthousiasme et de poésie ; là elle devient satire, et se change en une sorte de pamphlet politique dont l'indignation et la colère fournissent les traits principaux. Tantôt elle se plaît à raconter, sans discuter jamais ; tantôt elle se fait docteur [1] et se pique de donner aux hommes des leçons de politique, de morale, de tactique, comme dans Thucydide, et surtout chez Polybe. Ce sont là deux noms qu'il faut nécessairement rapprocher. Polybe est un élève, un continuateur de Thucydide. Il n'a pas le style et la composition serrée du maître, mais il en a conservé l'esprit. Tous deux aiment à résumer les faits en leçons de tout genre, et ces mêmes expressions dont Thucydide se servait autrefois contre Hérodote, alors qu'il se vantait de laisser dans ses écrits un monument éternel et non un jeu d'esprit propre à amuser un instant l'oreille, Polybe les tourne à son tour contre un Philinus, un Chéréas, et un Sosile.

Seulement ce que Thucydide relègue dans ses discours et

[1] *Φάσκοντες ἐναργέστάτην καὶ μόνην διδάσκαλον τοῦ δύνασθαι... τὴ τῶν ἀλλοτρίων περιπετειῶν ὑπόμνησιν*, liv. Ier, chap. Ier.

dans quelques rares digressions, Polybe l'étale complaisamment à chaque page. Rechercher les causes et les conséquences des faits quelle qu'en soit la nature, expliquer la grandeur ou la décadence des États, et, comme dit Fénelon, donner le mécanisme qui les élève ou qui les renverse, critiquer les manœuvres des généraux, et là encore signaler ce qui conduit au succès ou au revers ; voilà ce dont il se préoccupe sans cesse. Sans doute on aurait une idée très-fausse de son œuvre, si on croyait devoir y trouver l'histoire philosophique telle que nous l'avons faite aujourd'hui. Les petits détails y abondent ; et nous lui devons, sur les négociations et sur les batailles accumulées depuis 218 jusqu'à 146, en Europe et en Asie, plus de minutieux renseignements qu'à aucun autre écrivain. Mais jusque dans ces détails techniques, Polybe est un penseur : vous croyez qu'il ne songe qu'à raconter, il enseigne encore ; et lorsqu'à Trasimène ou à Cannes il nous dit soigneusement la position de l'aile gauche et celle de l'aile droite, ou nous fait suivre les mouvements de l'armée durant l'action, ce récit est moins descriptif peut-être que didactique ; il faut moins y voir le narrateur que le tacticien. L'histoire de Polybe est une sorte de manuel pratique à l'usage des hommes de guerre et des politiques. Aussi l'anecdote et, si on peut s'exprimer ainsi, la légende n'y ont pas de place ; tout ce qui est purement dramatique et bon seulement à piquer la curiosité, à produire quelque coup de théâtre, il l'évite comme indigne de l'histoire ; c'est pour lui une maxime dont il ne s'écarte jamais. Il sait fort bien qu'il se prive par là d'un bon nombre de lecteurs ; il en fait le sacrifice et croit gagner à perdre. Aussi fait-il aux Fabius et aux historiens de l'époque qui avaient prodigué en leurs livres les merveilles et les miracles, une guerre sans relâche. Rien ne lui est plus odieux que ces diseurs de fables, ces mythographes, μυθογράφοι, comme il les appelle, qui cherchent le dramatique au lieu du vrai. On ne trouve chez lui ni la merveilleuse expédition des Romains contre le serpent de Bagrada, ni le lamentable supplice de Régulus, ni ces prodiges que Tite Live énumère avec complaisance, bien qu'il n'y croie pas beaucoup plus que Polybe ; il ne connaît que l'histoire des faits positifs, authentiques, en un mot que cette histoire πραγματική, où le général s'appuie sur le particulier, et dont l'expérience est l'auteur et le juge ; à laquelle enfin on pourrait donner pour épigraphe que, quelle que

soit l'influence de la fortune sur les choses du monde, elle n'y fait pas tout cependant, et que la suite dans les conseils et la persévérance dans les résolutions produisent, en politique comme dans la guerre, de plus beaux effets que la témérité et le hasard ; vérité si simple mais trop souvent oubliée, malgré les efforts constants des plus grands esprits, et dont l'oubli nous conduit par une pente roide et rapide à la fatalité, et de là à l'indifférence.

Tel est le caractère essentiel du livre de Polybe. L'intervention du bon sens et de la critique contrôlant, examinant tout, pesant l'influence de la fortune dans les affaires du monde, et mesurant même, avec le respect nécessaire, celle des dieux, voilà ce qui fut pour notre historien et ses contemporains le premier mérite et l'originalité de son livre. Toutes ces idées, aujourd'hui rebattues, étaient alors, je ne dirai pas des découvertes, mais des curiosités. Si les superstitions insensées du paganisme trouvaient plus d'incrédules et d'adversaires que les vieux Romains n'eussent voulu, elles comptaient cependant de fidèles croyants et d'opiniâtres défenseurs. La philosophie et ses spéculations sur la religion, la morale et la politique, étaient moquées sur le théâtre, assez peu estimées du peuple qui en riait avec Plaute et Térence, et sans l'appui d'un Scipion, d'un Lélius, d'un Polybe, peut-être n'eussent elles jamais triomphé. Rome enfin grandissait et le monde la voyait grandir sans que, sauf quelques esprits distingués, on s'expliquât bien en Italie comme en Grèce les causes de cette grandeur jusqu'alors inouïe[1]. Polybe rendit populaire à Rome, par l'intérêt du sujet et par l'autorité de son nom, cette histoire critique, spéculative dont Cicéron[2], plus tard, donnait la formule en quelques lignes qui semblent être le souvenir de la lecture de Polybe et de ses entretiens avec son ami Brutus sur son auteur favori. Aussi quel retentissement ne dut pas produire l'œuvre d'un homme qui, Romain par les sentiments, et Grec par les idées, sans être exclusivement l'un ou l'autre, donnait en ses livres l'éclatant exemple de cette alliance de l'esprit ancien et de l'esprit moderne, opérée déjà dans bien des âmes, et point encore proclamée par la littérature; qui rendait hommage avec admiration et amour à l'ancienne constitution romaine en l'expliquant ; qui

[1] I, III.
[2] *De Oratore*, lib. II, cap. XV.

disait surtout certaines vérités dont on n'avait longtemps parlé que dans les cercles de l'aristocratie ou sous la tente de Scipion ; qui enfin avait répandu dans mainte et mainte page cet esprit de critique, de libre examen, et de science, si fort au goût des jeunes gens d'alors. Ajoutez à cela la nouveauté d'une histoire générale dont les diverses parties, comme dit Montaigne de Comines, en même temps qu'elles représentaient partout avec gravité l'homme élevé aux grandes affaires, montraient l'écrivain de bon lieu; d'une histoire toute pleine d'intentions littéraires et à laquelle on ne pouvait guère opposer que les informes Annales de Fabius Pictor, et que les sèches Origines de Caton ou les Essais d'un Sempronius Asellio !

Lorsque, de nos jours, nous lisons quelque histoire dont les événements nous sont familiers, nous nous occupons moins peut-être de ces événements mêmes que de la façon dont on les explique et on les juge. Ainsi s'intéressaient l'Italie et la Grèce à l'ouvrage de Polybe. Elles ne se rappelaient que trop les épreuves par où elles étaient l'une et l'autre récemment passées : mais ce jugement anticipé de la postérité prononcé par Polybe avec indépendance et au nom de la raison, éveillait grandement leur curiosité et intéressait leur honneur; outre que par là, bien des idées fausses étaient redressées chez le vainqueur et chez le vaincu. Aujourd'hui l'intérêt s'est déplacé et nous tenons beaucoup plus au récit même des événements qu'aux digressions générales ou aux réflexions dont Polybe l'assaisonne. Toutefois il y a dans cette manière de convertir les faits en enseignements que le lecteur trouve formulés ou qu'il formule sans peine, quelque chose de relevé et de sérieux, qui, malgré de graves défauts, ne peut manquer de plaire en tout lieu et en tout temps, dès que les conclusions de l'auteur sont exactes. Or c'est là un mérite qu'on ne saurait contester à Polybe. Bossuet[1] admire comme il a conclu, que Carthage devait à la fin obéir à Rome, par la seule nature des deux républiques[2]. Il condamne au nom du *sage* Polybe Plutarque qui, trop passionné pour les Grecs, attribue à la seule fortune la grandeur romaine. Montesquieu s'appuie souvent sur le *judicieux* Polybe. Polybe en effet n'est ni un grand écrivain ni un sublime penseur; c'est un homme de bon sens et non de génie, ou plutôt

[1] Liv. III de l'*Histoire universelle*, chap. VI.

[2] Montesquieu a évidemment imité Polybe dans son fameux parallèle de Rome et de Carthage.

de qui le génie est la supériorité de la raison. Sans parler en effet de ces longs et précieux développements sur les formes diverses des gouvernements qui ne sont que le souvenir et le résumé de certains passages d'Aristote et de Platon, que de *sages et judicieux* aperçus sur la balance des différents pouvoirs de la république romaine, sur la chute de la Grèce, sur la conduite imprudente ou criminelle de ses chefs, sur le danger des armées mercenaires, sur la tactique, sur l'influence morale de la musique, sur l'utilité politique de la religion, nous ne savons guère que deux circonstances où Polybe n'ait pas vu aussi loin et aussi juste qu'il était nécessaire, nous voulons dire son enthousiasme au sujet de la proclamation de la liberté de la Grèce, aux jeux isthmiques, et son silence sur les signes de la décadence de Rome. Il y a évidemment dans cette admiration que lui inspire la perfide générosité de C. Flamininus, quelque chose de ce délire imprévoyant de la foule, saluant de ses acclamations et de frénétiques applaudissements ce prétendu libérateur qu'elle eût dû plutôt maudire. Ensuite, s'il nous montre bien comment s'est élevé peu à peu l'édifice de la puissance romaine, il ne nous fait pas assez connaître, pour un homme qui s'occupe des causes de grandeur et de décadence des États, ce qui déjà en sapait les fondements. Quelques mots sur les dépouilles de Syracuse portées à Rome, un fragment d'une signification équivoque, quelques plaintes éloquentes mais rapides sur la dépravation de la jeunesse latine ne suffisent pas. Faut-il croire que les pertes que nous avons à regretter dans les derniers livres de son histoire nous aient privés de tout ce qu'il nous révélait à ce propos? Non, mais la pompe des délibérations du sénat, l'appareil des ambassades de tous les rois de la terre, l'éclat des victoires, le bruit des trompettes triomphales, ont plus d'une fois distrait le penseur. Mêlé à cette partie de la société romaine qui, sans en avoir conscience, devait peu à peu, par ses innovations, détruire Rome, il ne vit pas dans l'ombre, auprès des magnifiques trophées élevés par les armées et par la politique du sénat, les causes d'une chute prochaine. Il partageait la confiance des néo-Romains en la ville éternelle, comme il partageait pour elle leur admiration et leur amour.

On a reproché à Polybe d'avoir trop aimé, trop admiré Rome : expliquer cet amour et cette admiration est plus juste que les blâmer. Aujourd'hui même quand on voit Rome, par la vigueur

de ses maximes et par sa hardiesse dans l'exécution, s'avancer sans relâche à travers cette Méditerranée qu'elle appelait plus tard et qu'alors elle rendait sienne (*nostrum mare*); ne quitter un ennemi que pour en attaquer un autre, et toujours préparer par quelque habile moyen l'affaiblissement d'abord, puis la ruine de chacun; enfin de proche en proche, réduire l'Asie sous sa puissance, puis l'Afrique, et plus tard presser entre ces deux conquêtes la Grèce qu'elle écrase, qui ne l'admire? lorsqu'ensuite on lui compare tous les États de l'univers, déchirés par des querelles sans dignité, divisés par des intérêts mesquins et qu'on la suit substituant partout à l'anarchie un gouvernement sévère et régulier, à la faiblesse la force, à la bassesse la grandeur, qui n'est porté à l'aimer? et cependant nous savons quelle décadence succéda à tant de prospérité, tandis que Polybe ne vit que ces beaux temps où Rome était toute-puissante. Polybe aime donc Rome, sans oublier sa patrie, comme nous aimons, par un besoin de notre nature et sans distinction de pays, tout ce qui est régulier et grand, comme au XVIIIe siècle, Montesquieu et Voltaire, à la vue de la France esclave et humiliée, aimaient et admiraient, en demeurant Français, l'Angleterre libre et glorieuse !

D'ailleurs quels que fussent les sentiments de Polybe pour Rome, jamais ni cette admiration ni cet amour ne manquèrent de dignité. Il ne craignit pas, nous l'avons vu, de résister aux Romains lorsqu'il était nécessaire, et cette indépendance dans sa conduite à leur égard, il l'a transportée dans ses écrits. Là encore il est de l'école de Philopœmen. On trouve çà et là contre les Romains mêmes des phrases d'une amère précision. Prusias, dit-il quelque part, se montra de toute manière méprisable en cette occasion, aussi reçut-il une réponse favorable[1]. Ailleurs, il conseille à Démétrius, qui aspirait au trône de Syrie, injustement occupé par Antiochus Eupator, de ne pas aller se heurter contre la volonté du sénat, mais de quitter furtivement Rome. Démétrius n'écoute pas ce sage conseil et échoue dans sa requête auprès du sénat. Polybe se résume en ces fortes et simples paroles : « Si le sénat avait résolu de conserver l'empire à un enfant, ce n'était pas qu'il ne regardât comme justes les réclamations de Démétrius, mais il le trouvait utile à la république. Les circonstances restant les mêmes, il était naturel que les sé-

[1] XXX, XVI.

nateurs persistassent dans leur premier sentiment[1]. » Polybe est peut-être l'auteur qui met le plus à nu et nous fait le mieux connaître la politique de Rome. Son affection pour sa seconde patrie ne lui ferme pas les yeux sur ce qu'il peut y avoir d'intéressé et d'égoïste dans sa conduite; il le signale franchement, comme franchement aussi il dit les qualités de ses ennemis les plus cruels. Rien de plus vivement senti, par exemple, que l'éloge qu'il fait d'Annibal. Tite Live lui-même, entraîné par l'émotion que toujours causent les choses extraordinaires, et peut-être encore par l'habitude d'imiter Polybe, a comme lui vanté quelque part le grand capitaine, mais ce n'est plus la même énergie, la même ardeur, la même impétuosité d'admiration que chez l'auteur grec, et on mesure par ce qui manque chez Tite Live, tout ce qu'il y a de liberté de jugement dans les louanges de Polybe.

Cette liberté, qui n'est autre chose que l'impartialité, suit Polybe de Rome en Grèce, de Grèce en Syrie, en Égypte, et devient un trait de sa grave et sévère physionomie. Polybe est par excellence l'homme sans maître, ἀβασίλευτος, que demande Lucien. Avant tout il est honnête. Chez lui le littérateur est quelquefois partial, l'historien presque jamais. Lorsqu'il parle de Timée ou de quelque autre auteur rival, il le fait avec une aigreur qui rend fort suspecte l'impartialité de ses décisions; mais dès qu'il revient à l'histoire proprement dite, il est aussitôt équitable. Alors il n'y a pour lui ni ami ni ennemi; il blâme le mal, loue le bien sans consulter autre chose que la vérité: ni Aratus ni Lycortas son père ne trouvent grâce devant son inexorable justice. Ses haines mêmes et ses affections (et il en ressentit de vives) sont si bien placées qu'elles nous deviennent personnelles. On aime avec lui Scipion, Philopœmen, avec lui on déteste un Diæus, un Critolaüs, un Agathocle. En un mot, Polybe, juge des hommes, est encore tel que nous l'avons vu étant juge des choses: il analyse un caractère comme un fait; là encore il est avant tout penseur et critique: la raison l'emporte jusque dans le sentiment sur l'imagination.

Du reste, s'il en est ainsi, il ne le dut point seulement à la nature de son esprit, mais encore à son savoir, qui était fort étendu. Car le savoir, en même temps qu'il éclaire l'intelli-

[1] XXXI, XIX.

gence, forme le jugement. Il énumère quelque part les connaissances que doit posséder l'historien; il semble les avoir réunies toutes. Il est également versé dans l'histoire contemporaine et dans celle des anciens temps : la géographie lui est familière, et Cicéron vante particulièrement son exactitude en chronologie. Les mille détails purement techniques accumulés dans ses descriptions de batailles, de nombreuses digressions sur l'art de la guerre et sur les qualités d'un général, un traité spécial de stratégie, les perfectionnements qu'il introduisit dans l'usage des fanaux, ces grossiers télégraphes de l'antiquité, prouvent assez avec quel soin il étudia la tactique et tout ce qui se rattache à l'art militaire. Il poursuivit la science dans toutes ses branches avec une incroyable ardeur. Enfin, il ne recula devant aucune dépense, aucune fatigue, pour aller visiter les lieux théâtres des grands événements qu'il avait à retracer, et au sujet desquels il y avait contradiction ou doute. Or, Polybe retira de ses patientes études et de ses longs voyages quelque chose de plus que des connaissances positives et variées : il y apprit à n'aimer, à ne poursuivre, à n'admettre que le vrai, et en homme qui avait, avec fruit, beaucoup lu, beaucoup vu, beaucoup étudié les personnes et les choses, à ne jamais substituer la fantaisie à la vérité, à l'examen l'esprit de système.

Il est fâcheux que, malgré de si nombreuses et si réelles qualités, peut-être à cause d'elles, Polybe ait donné dans un défaut dont Vossius cherche en vain à le disculper, la vanité. Polybe est savant, il est philosophe, il est tacticien, il est politique; il ne lui manque que d'être tout cela sans le savoir et de ne pas être le premier à parler, à se féliciter de ses mérites. Sans doute, si ce contentement de soi-même n'eût été qu'une faiblesse d'esprit, dont il eût eu probablement, comme homme privé, à encourir le ridicule, il faudrait le pardonner à l'auteur d'une œuvre considérable et à qui la longueur de ses recherches, l'importance de son entreprise, ont pu faire illusion sur sa propre valeur : mais nous parlons de ce défaut, parce qu'il eut chez Polybe de l'influence sur le littérateur. Lorsqu'on regarde à l'ensemble de son histoire, le plan général qu'il a suivi paraît satisfaisant : il nous conduit par une voie large et facile, en prenant pour point de départ la seconde guerre punique, et en s'arrêtant à la ruine de Corinthe, à travers ces royaumes qui croulent de tous les côtés, jusqu'au

moment où Rome demeure seule triomphante. Dans les détails, la composition est beaucoup moins irréprochable : de prolixes digressions jetées tout à coup, sans préparation aucune, au milieu du récit, viennent en entraver la marche et gêner l'esprit. Ces digressions, il fallait les fondre dans la narration, de manière qu'elles ne formassent avec elle qu'un seul corps. Polybe ne l'a pas fait, et s'il en est ainsi, il nous semble qu'on doit bien moins s'en prendre à une certaine ignorance de la composition, si commune du reste aux auteurs de l'antiquité et même aux plus célèbres, qu'aux conseils d'une vanité exagérée. Cette vanité se fût mal trouvée de ne pas mettre en saillie ces passages favoris de l'auteur. Polybe, évidemment, se complaît à ces amplifications où il entasse tout ce qu'il a d'idées générales en politique, en religion, etc.; et on peut, je le répète, les attribuer sans crainte non pas seulement à l'absence de ce goût dispensateur qui sait tout ordonner, tout classer, mais encore et surtout à cet amour de soi qu'inspirait à notre auteur le sentiment de son mérite.

Cet amour est tout ce qu'il y a de naïf dans Polybe. La naïveté lui manque du reste : il n'est pas naïvement penseur ; il n'est pas naïvement écrivain. Comme écrivain, Polybe a été jugé fort diversement; et toujours, suivant nous, d'une manière fort inexacte. Casaubon le place au premier rang des écrivains ; mais Denys d'Halicarnasse affirme durement qu'il n'entend rien au style, qu'on ne saurait le lire jusqu'au bout, et il le met sur la même ligne que Duris et Psaon, auteurs alors fort obscurs sans doute et complétement inconnus de nos jours. La vérité n'est point dans ces sentiments extrêmes. La critique dédaigneuse du rhéteur a produit l'un, comme l'admiration partiale du commentateur a inspiré l'autre; Polybe n'a de l'art d'écrire ni une science si parfaite, ni une ignorance si profonde. Qu'on lui reproche un langage abstrait, tendu et abondant en expressions vagues à force d'être générales; qu'on relève en lui des phrases languissantes et faites de telle sorte qu'il semble avoir écrit à mesure que les idées lui venaient sans prendre la peine de bien les distinguer et de les classer; qu'on le blâme d'avoir surchargé de propositions incidentes des périodes qui déjà se prolongent à l'infini, et d'avoir ainsi souvent brisé le lien nécessaire entre les idées ; rien de plus sensé que ces critiques. Mais ce style heurté, et, pour employer l'expression de Rollin, tout militaire, est plus

d'une fois vif et animé. Les discours de Polybe, sans avoir tous le même mérite, ont çà et là de la chaleur et du mouvement; plusieurs même ont été imités de très-près par Tite Live. Il y a de ces colosses de l'antiquité qu'il fait parler avec bonheur, et sur qui il a l'avantage de jeter moins de fleurs que l'historien du siècle d'Auguste. Enfin, dans les digressions comme dans le récit, il arrive que l'expression se colore, et alors la phrase se présente à l'historien claire, harmonieuse et frappante. Quelle est donc la principale critique à faire du style de Polybe? C'est qu'il est souvent prétentieux, travaillé jusqu'à l'excès et par là pénible. En dépit de répétitions de mots et de redondances, ce style n'est pas négligé. Polybe a éprouvé ce qui arrive à tout homme qui ne sait pas écrire. En cherchant à éviter une simplicité trop grande, il est tombé dans l'excès contraire; la figure remplace le plus souvent chez lui l'expression simple et naturelle. Je veux relever à ce propos une faute de goût que me semble avoir commise Schweighæuser dans sa traduction latine de Polybe, et dans ses excellents commentaires sur cet auteur. Il répète fréquemment qu'il ne faut pas trop s'attacher à la valeur de telle ou telle expression, de telle ou telle tournure. Je suis d'un avis tout contraire. Polybe ne met pas indifféremment un mot pour un autre, et c'est une fausse idée que de le croire étranger à toute prétention littéraire. Eût-il sans cela introduit dans ses œuvres tant d'amplifications oratoires? C'est un homme qui, dans la réalité, sait *mieux ranger les soldats que les paroles, et mieux carrer les bataillons que les périodes*, mais qui ne désespère pas de pouvoir réussir également dans l'une et l'autre ordonnance, et qui sans cesse y aspire.

Quoi qu'il en soit, l'antiquité et les temps modernes ont toujours eu cet historien en une haute estime. Cicéron lui a rendu plus d'une fois hommage, et dans le *De Republica,* Scipion semble avoir gardé le fidèle souvenir des leçons de son maître et de son ami; Brutus faisait des abrégés de son grand ouvrage; Tite-Live l'a le plus souvent reproduit dans l'histoire de Rome et de la Grèce, nous ne dirons pas seulement pour les détails, mais encore pour les harangues et, ce qui est plus étrange, pour les réflexions. Qu'importe ensuite le sens de ces mots « non spernendum auc« torem, non incertum, » sens fort clair à notre avis, pour peu qu'on connaisse les formes de langage familières à l'antiquité. Si Quintilien, par un oubli qu'explique la fameuse

maxime : « Historia scribitur non ad probandum sed ad nar« randum, » ne le nomme même pas dans son *Catalogue des Historiens célèbres;* si Lucien, trop sensible peut-être au beau langage, n'en dit pas un mot, Velléius en parle avec éloge. Chez les modernes, Polybe s'est vu plus d'une fois admiré d'hommes éminents en littérature et dans le métier des armes, bien qu'il n'offrît à leurs regards que des débris imposants, mais trop rares, de son *Histoire*, et que rien ne leur fût parvenu de son ouvrage sur la tactique, de sa *Guerre de Numance,* de sa *Vie de Philopœmen*, de son *Traité de l'habitation sous l'équateur.* Il a été commenté, avec cette attention qui s'attache seulement aux grands noms, par un bon nombre d'érudits, tels que Casaubon en 1609, Gronovius en 1670, Reiske, Ernesti, qui rédigea un *Lexicon Polybianum,* et plusieurs autres. Citons particulièrement Schweighæuser : il enrichit de nouvelles notes les cinq premiers livres, et coordonna, en les commentant, les fragments du reste de l'ouvrage, dans une savante édition publiée à Leipsig en 1792, et que M. Firmin Didot, dans sa belle *Bibliothèque grecque,* a reproduite pour la corriger là où il était nécessaire, et la rendre plus complète encore. Sans parler des traductions étrangères ou latines, Polybe compte en France plusieurs interprètes : le premier est Maigret, et le dernier dom Thuillier. De nos jours mêmes, les fragments récemment découverts ont été en partie traduits par M. Buchez, et Polybe est devenu l'objet d'une publication nouvelle.

Tous ces travaux antérieurs, loin de nous détourner de la tâche que nous avons entreprise, n'ont fait que nous y encourager. Il nous a semblé que si les recherches d'un Casaubon ou d'un Schweighæuser avaient presque épuisé tout ce qui est de pure érudition et de science, et ne permettaient guère d'espérer rien de plus parfait, il n'en était pas de la traduction comme des commentaires, et qu'il y avait là quelque chose à faire sans que le mieux (puissions-nous l'avoir réalisé !) fût l'ennemi du bien. La version de dom Thuillier est sans doute estimable ; mais pour peu qu'on veuille rapprocher le français du grec, on y reconnaît des défauts nombreux et saillants. Un auteur n'est traduit que si la traduction, comme un miroir fidèle, reproduit exactement tous les traits de l'original, beaux ou laids. Dom Thuillier, outre qu'il porte au sens de nombreuses atteintes, par des interprétations fort contestables, arrange, façonne le texte à sa manière, allonge ou abrége les phrases, suivant qu'il

lui est nécessaire, supprime telle ou telle longueur, et, malgré ces nombreuses et arbitraires éliminations, le style de Polybe, déjà quelque peu traînant par lui-même, le devient encore davantage sous la plume de son interprète. Nous avons, autant qu'il était possible, évité ces écueils, et fait notre traduction d'après les idées que nous avons exprimées plus haut au sujet de la langue de notre historien, sans dédaigner jamais d'emprunter à dom Thuillier ce que nous regardions comme bon à conserver. On trouvera dans notre livre, outre la traduction d'un assez grand nombre de morceaux que M. Firmin a publiés pour la première fois, celle de passages latins qui, étant le calque ou le résumé du grec de Polybe, lui appartiennent véritablement, et de certains fragments dont on peut, par des rapprochements historiques, tirer un bon parti. Nous avons remis à leur place des morceaux détachés évidemment mal classés. Nous avons, de plus, fait passer en français l'index alphabétique que Schweighæuser a donné de Polybe, en le reformant toutefois, en en retranchant quelques longueurs, en nous attachant à y mettre plus d'ordre, dès qu'il nous a paru nécessaire. Enfin, nous nous sommes fait un devoir de rendre aussi facile, aussi instructive qu'elle pouvait l'être, la lecture de cette longue histoire, en en comblant les lacunes par des abrégés d'Arrien, de Plutarque, par des extraits d'abord des Décades de Tite Live et ensuite de ses épitomes. Grâce à ce travail, des phrases isolées, de simples noms de villes, insignifiants, dès qu'ils étaient réduits à eux seuls, se trouvent avoir un sens précis, et en même temps nous donnent de l'œuvre de Polybe une idée plus complète et plus juste.

Qu'il me soit permis, en finissant, de remercier mon frère, professeur d'histoire au collége de Versailles, des services de tout genre que m'a rendus, au milieu de ce long travail, sa complaisante amitié.

HISTOIRE

GÉNÉRALE.

LIVRE PREMIER.

SOMMAIRE.

I-VI. Préface. Parallèle entre la grandeur de Rome et celle des peuples les plus célèbres. Division de l'ouvrage. Avantage de l'histoire universelle. Les deux premiers livres serviront de préliminaires. Polybe prend pour point de départ la première guerre punique. — VI, VII. Retour sur l'histoire de Rome jusqu'à la prise de cette ville par les Gaulois. — VII-XII. Cause de la première guerre punique. Les Mamertins s'emparent de Messine. Pressés par Hiéron de Syracuse, ils demandent le secours de Rome, qui, après avoir longtemps délibéré, le leur accorde. Appius Claudius passe en Sicile; il bat les Carthaginois et Hiéron. — XII-XIV. Résumé des principaux faits racontés dans le premier livre et dans le second. — XIV-XVI. Digression sur les historiens Philinus et Fabius. — XVI, XVII. Octacilius et Manius Valérius en Sicile. Hiéron fait la paix avec Rome. — XVII-XX. Siége d'Agrigente par Lucius Postumius et C. Mamilius. Prise de cette ville. — XX-XXII. Rome équipe une flotte pour la première fois. Cn. Cornélius, chef des forces maritimes, part en avant avec quelques vaisseaux et est fait prisonnier par les Carthaginois. — XXII-XXIV. Duilius, général des troupes de terre en Sicile, prend le commandement de la flotte. Invention du corbeau. Victoire de Duilius. — XXIV, XXV. Succès des Romains. Ils prennent plusieurs villes. — XXV-XXIX. Bataille navale incertaine près de Tyndaris. Rome et Carthage font de nouveaux préparatifs. Régulus se dirige vers l'Afrique, et le combat naval d'Ecnome lui en ouvre le chemin. — XXIX-XXXI. Prise de Clypea, d'Adys de Tunis. — XXXI-XXXV. Régulus refuse la paix à Carthage. Arrivée de Xanthippe. Il vainc Régulus et le fait prisonnier. — XXXV-XXXVI. Réflexion à ce sujet. — XXXVI-XXXVIII. L'année suivante Marcus Émilius et Servius Fulvius paraissent en Afrique et délivrent les Romains enfermés à Clypea. Naufrage de la flotte placée sous leurs ordres. — XXXVIII, XXXIX. Panorme enlevée aux Carthaginois. — XXXIX, XL. Les Romains perdent encore une flotte dans un naufrage, et renoncent à la mer. Pendant deux ans hostilités peu actives. — XL, XLI. Cæcilius en vient aux mains avec Asdrubal,

sous les murs de Panorme, et le bat. — XLI, XLII. Les Romains mettent le siége devant Lilybée. — XLII, XLIII. Situation géographique de Lilybée. XLIII-XLIX. Circonstances diverses du siége de cette ville. — XLIX-LII. Publius Claudius fait une tentative par mer sur Drépane; il est repoussé et sa flotte est détruite. — LII-LV. Junius est envoyé à la tête de forces maritimes nouvelles en Sicile. Carthalon, général carthaginois, tend des embûches aux divisions de la flotte romaine, et Junius perd ses vaisseaux dans un naufrage. — LV-LVII. Rome quitte une seconde fois la mer. Ses troupes de terre s'établissent sur le mont Éryx, et se rendent maîtres de la ville et du temple de ce nom, tandis qu'Amilcar, non loin d'Éryx, s'empare de Hirce. — LVII-LIX. Opiniâtreté des deux partis. — LIX-LXII. Les Romains arment une flotte. Caïus Lutatius. Combat naval près d'Æguse. Les Carthaginois sont vaincus. — LXII-LXIV. Traité de paix. — LXIV-LXV. Considérations sur la première guerre punique. — LXV-LXVIII. Guerre des mercenaires et cause de cette guerre. Les révoltés placent leur camp à Tunis. — LXVIII-LXXI. Leurs exigences. Spendius et Mathos poussent les mercenaires aux derniers excès. Ils arrêtent Giscon qu'on leur avait envoyé pour écouter leurs plaintes, et assiégent Utique en même temps qu'Hippone, restées seules fidèles à Carthage. —LXXI-LXXIII. Embarras des Carthaginois. Leur imprudence dans la prospérité. — LXXIII-LXXV. Hannon, chargé de combattre les mercenaires, compromet ses troupes. — LXXV-LXXIX. Amilcar Barca reçoit le commandement de l'armée. Il vainc Spendius. Le Numide Naravas passe aux Carthaginois. — LXXIX-LXXXII. Les mercenaires de Carthage en Sardaigne font défection. En Afrique Giscon est crucifié. Cruautes des rebelles. — LXXXII-LXXXIV. Différends entre Amilcar et Hannon. Hippone et Utique se prononcent contre Carthage. Hiéron et les Romains envoient des secours à cette ville. — LXXXIV-LXXXVIII. Amilcar de son côté redouble d'efforts. Spendius capitule et est mis à mort. Mathos assiégé à son tour, obtient d'abord un succès, puis il est pris et meurt au milieu des supplices. — LXXXVIII. Pacification de l'Afrique. Les Romains s'emparent de la Sardaigne.

I. Si les historiens qui m'ont précédé eussent omis de faire l'éloge de l'histoire, peut-être serait-il nécessaire de recommander d'abord une œuvre de ce genre à l'attention et à la faveur toute spéciale du public, puisqu'il n'est pas pour l'homme d'enseignement plus profitable que la connaissance des faits passés. Mais comme tous (la plupart serait trop peu dire) ont établi, presque à chaque page[1], que la préparation la plus sérieuse, l'initiation la plus complète à l'art du gouvernement était l'histoire; comme ils ont répété de concert que la meilleure ou plutôt la seule école où on apprît à suppor-

[1] Ἀρχῇ καὶ τέλει χρῆσθαι était une locution proverbiale, comme θρυλλεῖν ἄνω καὶ κάτω.

ter les coups du sort, était le récit des malheurs d'autrui, à quoi bon revenir sur des idées tant de fois exprimées avec talent? Il est évident d'ailleurs que cela me siérait moins qu'à personne. Ce qu'il y a d'extraordinaire dans les événements que je me propose de raconter suffira, je l'espère, par soi-même pour attirer jeunes gens et vieillards à me lire. Comment trouver, en effet, un homme si grossier ou si indifférent qu'il ne désire pas savoir par quels moyens, par quelle habile conduite Rome fit passer sous ses lois l'univers entier, dans l'espace de cinquante-trois ans : merveille jusqu'alors inouïe[1]; ou bien encore, qui pourrait être assez enchanté de quelque autre genre de spectacle ou de science pour le préférer à une telle étude?

II. On comprendra surtout l'importance et la nouveauté de notre sujet, si nous opposons, en les comparant, la grandeur des peuples les plus considérables, dont se soient surtout occupés les historiens, à celle de la république romaine. Nommons donc les empires qui méritent d'être cités dans ce parallèle[2]. Les Perses, durant quelque temps, disposèrent d'États immenses et d'une vaste puissance, mais toutes les fois qu'ils osèrent franchir les bornes de l'Asie, leur domination, leur existence même fut fortement compromise. Les Lacédémoniens, après avoir lutté avec persévérance pour obtenir la suprématie en Grèce, et l'avoir enfin conquise, purent à peine la conserver douze ans sans contestations. Les Macédoniens, qui commencèrent par régner sur les pays situés entre l'Adriatique et le Danube, c'est-à-dire, sur une portion assez faible de l'Europe, joignirent plus tard, il est vrai, à leur empire l'Asie, que leur laissa la chute des Perses. Mais, ces vainqueurs mêmes qui passèrent pour avoir tenu entre leurs mains plus de villes et de gouvernements que ne

[1] Ces cinquante-trois ans sont compris entre le commencement de la seconde guerre punique et la réduction de la Macédoine en province romaine.

[2] Denys d'Halicarnasse et Appien ont dans leurs histoires tracé le même parallèle.

fit jamais aucun peuple, laissèrent au pouvoir d'autrui la plus grande partie de l'univers. Jamais ils ne songèrent à soumettre la Sicile, la Sardaigne, l'Afrique; et les peuplades les plus belliqueuses de l'Occident leur furent, à proprement parler, tout à fait inconnues. Mais Rome, ce ne sont pas seulement quelques peuples qu'elle subjugue! elle conquit tout l'univers, et par là porta sa puissance à une hauteur que notre siècle admire, et que les âges futurs ne dépasseront jamais. On pourra, par les détails que nous fournirons dans la suite, se faire une idée plus nette de la plupart de ces événements, et en même temps reconnaître quels immenses avantages présente aux lecteurs studieux l'histoire proprement dite[1].

III. Nous prendrons pour point de départ, comme date, la CXLe olympiade, et comme faits, en Grèce, la guerre sociale que dirigeait, de concert avec les Achéens, contre les Étoliens, Philippe, fils de Démétrius, père de Persée; en Asie, la guerre de Célésyrie entre Antiochus et Ptolémée Philopator; en Italie et en Afrique, cette terrible lutte qu'on appelle la guerre d'Annibal. Ces événements font suite à l'ouvrage d'Aratus de Sicyone. Avant cette époque, la vie des peuples est comme isolée, les faits qui se passent chez chacun ont une origine, une issue, un théâtre qui leur est propre; mais ensuite, l'histoire ne forme plus, pour ainsi dire, qu'un seul corps : un lien commun rapproche et unit entre elles l'Italie, l'Afrique, la Sicile et la Grèce; tout converge vers une même fin. Voilà pourquoi nous avons placé à cette date le commencement de notre travail. Ce fut, en effet, seulement après avoir vaincu Carthage dans cette guerre dont nous avons parlé en

[1] Πραγματική. — Polybe distingue trois espèces d'histoires, liv. IX : 1° ὁ τρόπος γενεαλογικός, qui comprend les temps héroïques et la généalogie des dieux; 2° ὁ περὶ τὰς ἀποικίας καὶ κτίσεις καὶ συγγενείας, qui dit l'établissement des colonies et les rapports des peuples entre eux; 3° ὁ περὶ τὰς πράξεις τῶν ἐθνῶν καὶ πόλεων καὶ δυναστῶν τρόπος, l'histoire proprement dite.

passant, que, se flattant d'avoir fait la plus lourde et la plus forte partie de sa tâche, pour l'asservissement de l'univers, Rome ne craignit pas d'aspirer à de nouvelles conquêtes, et de lancer ses armées en Grèce et en Asie.

Si l'histoire des deux républiques qui alors se disputèrent l'empire du monde, était familière à la Grèce, il serait inutile de rappeler quelques faits antérieurs à cette période, et de dire dans quel but et avec quelles ressources elles entreprirent une lutte si prolongée et si rude. Mais, comme l'état des forces dont purent disposer Carthage et Rome dans les temps qui précèdent la seconde guerre punique, et la suite des faits accomplis par chacune de ces villes sont peu connus des Grecs en général, nous avons cru nécessaire de faire précéder notre histoire proprement dite de deux livres préliminaires. Il ne faut pas que le lecteur, brusquement transporté au milieu même d'un récit que rien ne prépare, se trouve ensuite dans l'embarras, et se demande par quels conseils, avec quels moyens d'action, et avec quels éléments de succès enfin, les Romains s'engagèrent dans ces grands desseins qui leur donnèrent et sur terre et sur mer l'empire du monde. Je veux que les détails exposés dans ces deux premiers livres rendent manifeste aux yeux de tous la sagesse[1] qui présida à la politique de Rome, et montrent comment elle put justement concevoir l'idée d'une domination universelle et la réaliser.

IV. Remarquons ici que, ce qui fait la merveille de notre siècle, fait aussi le mérite particulier de mon ouvrage : de même que la fortune a de nos jours porté, pour ainsi dire, d'un seul côté, l'univers, et forcé toute chose à tendre vers un même but, je puis, moi, aussi ramasser en un point sous les regards du lecteur les

[1] En ce sens que Rome a substitué l'ordre et la discipline à l'anarchie qui déchirait l'univers. (Voir Plutarque, *de Romanorum fortuna*; Cicéron, *passim*, et Tacite.)

diverses opérations par où jadis elle sut exécuter cette œuvre immense. Cette circonstance m'a, plus que toute autre, porté à entreprendre ce travail. Ajoutez à cela, qu'aucun auteur de notre temps n'a tenté d'écrire une histoire universelle. Peut-être la crainte d'une concurrence aurait-elle ralenti mon zèle. Mais s'il y a bon nombre d'histoires partielles, consacrées au récit de quelques guerres particulières, et des faits qui s'y rattachent, il n'en est pas une seule, du moins à ma connaissance, qui soit celle du monde entier, et qui ait essayé de retracer dans leur ensemble la marche des événements, l'origine et la suite des révolutions qui mirent les affaires en l'état où elles sont aujourd'hui. Aussi, ai-je cru nécessaire de remplir cette lacune et de ne pas laisser dans l'ombre cette œuvre si belle et si utile de la fortune. Toute féconde qu'elle soit en combinaisons nouvelles, et bien que chaque jour, elle fasse sentir ici-bas sa puissante intervention, jamais elle ne s'est signalée par des exploits plus étonnants, ni des coups plus forts. C'est ce qu'on ne saurait apprécier dans des histoires particulières; ou bien, il faut admettre qu'après avoir visité séparément les villes les plus célèbres du monde, ou en avoir vu dans quelque galerie la représentation isolée, on s'imagine parfaitement connaître la conformation, l'ordre, la disposition générale de l'univers. Or, une telle prétention est déraisonnable. Se flatter de pouvoir, au moyen d'une histoire spéciale, comprendre suffisamment l'ensemble des choses, c'est tomber dans la même illusion que ces gens qui, à la simple vue des membres, aujourd'hui détachés d'un corps brillant de beauté, durant la vie, penseraient avoir une idée exacte de la force et de la grâce qui naguère l'animaient. Que quelqu'un, en effet, vienne tout à coup rapprocher ces parties, rendre à cet être ainsi ressuscité, l'éclat de sa beauté primitive et les charmes qu'il tenait de la vie, et l'exposer alors aux regards de cette foule abusée, elle ne serait pas lon-

gue, ce semble, à reconnaître qu'elle était demeurée bien loin de la vérité, et se trouvait auparavant, pour ainsi dire, sous l'influence d'un songe. On peut, sans doute, jusqu'à un certain point, conclure du particulier au général; mais avoir par l'induction seule une vision bien nette, une connaissance complète de l'ensemble, est chose impossible. Il faut donc conclure que l'histoire particulière ne nous fournit sur l'histoire universelle que de faibles lumières, que des notions contestables. C'est seulement par un rapprochement critique de toutes les parties entre elles, par l'observation des ressemblances et des différences, qu'on arrive à cette appréciation exacte de l'ensemble, et qu'alors, éclairé autant qu'il est nécessaire, on retire des études historiques, utilité et plaisir.

V. Nous commencerons ce livre à la première expédition des Romains hors de l'Italie. Elle fait suite aux événements où s'arrête l'histoire de Timée, et coïncide avec la CXXIX^{e} olympiade. Il nous faudra donc dire comment, à quelle époque et par quelles occasions enfin les Romains, après avoir établi leur autorité en Italie, passèrent en Sicile, puisque ce fut là le pays en dehors de l'Italie où ils portèrent premièrement leurs armes. Nous nous bornons, on le comprend, à rappeler d'une manière toute nue la cause de cette expédition, de peur qu'une cause en appelant une autre, notre histoire ne trouve nulle part de base solide et définitive. Mais il est important de choisir pour point de départ[1] une de ces époques dont la date populaire est partout admise, et qui, par la nature des événements qu'elle renferme, est d'elle-même facilement saisissable, quitte, en remontant quelque peu en arrière, à tracer un sommaire rapide de certains événements intermédiaires. Quand le début d'une histoire repose sur des faits inconnus ou contestables, la suite du récit ne

[1] Cette époque est la prise de Rome par les Gaulois et la délivrance de cette ville, époque aussi populaire en Italie qu'en Grèce.

trouve dans les esprits que résistance et incrédulité; mais si, dès le principe, tout est bien établi, le lecteur accepte sans difficulté les développements qui se succèdent dans le cours de l'ouvrage.

VI. Transportons-nous à la dix-neuvième année, après la bataille d'Ægos-Potamos, à la seizième avant la bataille de Leuctres; au temps où les Lacédémoniens conclurent avec le grand roi le traité d'Antalcidas, et où Denys vainqueur, sur les bords de l'Ellépore, des Grecs de l'Italie, avait mis le siége sous les murs de Rhégium. Les Gaulois venaient alors de s'emparer de Rome et l'occupaient tout entière, à l'exception du Capitole. Mais les Romains, au prix d'un traité que leur dictèrent les vainqueurs, recouvrèrent leur ville contre tout espoir, et à partir de ce moment, qui fut pour eux le signal de leur agrandissement, ils belligérèrent sans relâche contre leurs voisins. Devenus maîtres du Latium, grâce à leur courage, et aussi au constant bonheur de leurs armes, ils attaquèrent les Tyrrhéniens, les Celtes, enfin les Samnites, de qui le territoire, au couchant et au nord, touche à celui des Latins. Peu après, l'année même qui précéda la campagne où les Gaulois furent en partie écrasés à Delphes, en partie refoulés en Asie, les Tarentins, effrayés de leur propre insolence à l'égard des ambassadeurs de Rome, appelèrent Pyrrhus à leur secours. Les Romains, qui alors avaient réduit sous leurs lois la Tyrrhénie et le Samnium, et même souvent défait les Gaulois cisalpins, dirigèrent pour la première fois leurs armes vers les autres provinces encore indépendantes de l'Italie, comme s'il se fût agi pour eux non plus d'une terre étrangère à conquérir, mais de domaines personnels à défendre. Telles étaient leurs prétentions, depuis qu'ils avaient fait un sérieux apprentissage de la guerre contre les Cisalpins et les Samnites. Ils soutinrent cette lutte avec gloire, chassèrent de l'Italie Pyrrhus et ses troupes, attaquèrent les peuples qui

avaient embrassé le parti de ce prince et les soumirent. Quand ils eurent ainsi tout dompté par ces succès inattendus et étendu leur domination à l'Italie entière, ils résolurent d'assiéger ceux de leurs compatriotes qui occupaient même Rhégium.

VII. Un bien cruel malheur dont les circonstances étaient à peu près les mêmes, avait récemmnnt frappé les deux villes situées sur le détroit, Messine et Rhégium. Peu avant l'époque où nous sommes arrivés, des Campaniens passés au service d'Agathocle, qui depuis longtemps convoitaient Messine à cause de sa beauté et de ses nombreux avantages, saisirent la première occasion de s'en emparer traîtreusement. Ils y entrèrent à titre d'amis, et une fois maîtres de la ville, ils chassèrent une partie de la population et massacrèrent l'autre. Les femmes et les enfants des infortunés Messiniens restèrent au pouvoir des vainqueurs, suivant que le hasard les leur avait livrés, au moment même du crime. Quant au territoire et aux autres richesses, ils en firent entre eux l'exact partage. Cette prise de possession si prompte et si facile d'un pays et d'une ville magnifiques donna bientôt aux Campaniens des imitateurs. Lors de l'irruption de Pyrrhus en Italie, les habitants de Rhégium, effrayés à la fois de l'arrivée de ce prince et de la proximité des Carthaginois qui régnaient sur mer, avaient demandé aux Romains leur amitié et une garnison. Quatre mille hommes, sous la conduite du Campanien Décius, leur furent envoyés. D'abord ils demeurèrent fidèles à la ville et à leur serment ; mais ensuite, jaloux de la fortune des Mamertins, et secondés par eux, séduits d'ailleurs par la position merveilleuse de Rhégium et aussi par les richesses particulières des habitants, l'exil et le meurtre les eurent bientôt rendus, comme les Campaniens, maîtres de la ville.

Les Romains, bien qu'ils supportassent impatiemment ce forfait, empêchés par les guerres que j'ai nommées plus haut, ne purent aussitôt agir contre les cou-

pables; mais dès qu'ils furent sortis d'embarras, ils resserrèrent les traîtres dans les murs de Rhégium, les y assiégèrent, comme je l'ai déjà dit, les vainquirent, en tuèrent sur la brèche un grand nombre qui se défendaient avec le courage du désespoir, et firent plus de trois cents prisonniers[1]. On les conduisit à Rome, et là, dans le forum, sous les yeux des consuls, après avoir été flagellés, ils furent frappés de la hache suivant la coutume. Rome, par ce supplice, voulait autant qu'il était en elle rétablir chez ses alliés son crédit. Elle rendit aux Rhégiens leur ville et leur territoire.

VIII. Les Mamertins[2] (tel était le nom que les Campaniens s'étaient donné après la prise de Messine) avaient prospéré tant qu'ils avaient eu pour alliés les Romains de Rhégium. Ils exerçaient sur la ville et les environs une autorité tranquille, et de plus ils causaient au sujet des contrées limitrophes de cruels ennuis aux Carthaginois et aux Syracusains. Une grande partie de la Sicile leur payait tribut. Mais quand ils furent privés des secours de leurs amis cernés à Rhégium, ils se virent bientôt refoulés dans Messine par les Syracusains. Voici comment : peu de temps auparavant, les troupes, en rupture ouverte avec les habitants de Syracuse, avaient à Mergana[3] tiré de leur sein, pour les nommer chefs, Artémidore et cet Hiéron, qui depuis parvint au trône et qui, tout jeune alors, semblait déjà né pour la royauté et pour une conduite habile des affaires. Revêtu de son nouveau pouvoir et introduit dans Syracuse par quelques amis, Hiéron, maître du sort de ses adversaires, agit avec tant de clémence et de grandeur d'âme que les Syracusains, malgré la mauvaise humeur que leur causaient ces élections militaires, confirmèrent d'une voix unanime sa nomination. Du reste, ses pre-

[1] Tite Live fait périr sous la hache les quatre mille Romains. La vraisemblance est évidemment du côté de Polybe.

[2] On fait généralement dériver ce nom de Mamerte, qui dans la langue des Campaniens était le nom de Mars.

[3] Ce nom est différemment cité chez les anciens.

miers actes rendirent manifeste aux yeux de quiconque était quelque peu clairvoyant, que ses prétentions ne s'arrêtaient pas au titre de général.

IX. Témoin des discussions qui déchiraient Syracuse, aussitôt que les troupes et les chefs de l'État avaient quitté la ville, et des révolutions qui s'y succédaient sans cesse, Hiéron n'eut pas plutôt remarqué combien Leptine s'élevait au-dessus de tous par son crédit et son rang, et de quelle immense popularité jouissait ce puissant citoyen, qu'il chercha à entrer dans sa famille, afin de le laisser pour ainsi dire en réserve dans la ville, toutes les fois qu'il lui faudrait se mettre en campagne avec son armée. Il épousa donc la fille de Leptine, et bientôt, fatigué de l'esprit hostile et remuant qui animait les vétérans mercenaires, il prépara, pour s'en défaire, une expédition contre les brigands qui occupaient Messine. Il vint établir son camp près de Centorbe, en face de l'ennemi, rangea son armée en bataille sur les bords du Cyamosove, et, tenant à l'écart la cavalerie et l'infanterie nationale, dans l'intention, disait-il, de les diriger contre l'ennemi d'un autre côté, il lança les étrangers seuls au milieu des Mamertins, par qui il les laissa tous massacrer. Pendant le carnage, il revint tranquillement à Syracuse avec les soldats indigènes. Après avoir par cet habile coup de main détruit la partie turbulente et séditieuse de l'armée, et composé à son gré quelques corps auxiliaires, il vaqua sans crainte aux soins de sa magistrature. Ce fut sur ces entrefaites que, voyant les barbares, de qui le succès avait augmenté la confiance, faire de hardies excursions, il arma les citoyens, les exerça sans relâche, et vint présenter la bataille aux ennemis dans la plaine de Myles, près du Longanus. Il leur infligea une rude défaite, fit prisonniers leurs généraux, et l'audace des barbares ainsi réprimée, il revint à Syracuse où il fut salué roi par tous les alliés.

X. Privés de l'assistance des Rhégiens, nous l'avons

vu, et brisés par ce nouvel échec dans ce qu'ils pouvaient encore avoir de forces par eux-mêmes, les Mamertins s'adressèrent en partie aux Carthaginois, et leur livrèrent la citadelle et leurs personnes. Les autres envoyèrent des députés aux Romains, pour remettre entre leurs mains Messine, et implorer leur protection au nom du sang qui les unissait. Cette demande embarrassa fort les Romains; car l'inconséquence d'une telle intervention était manifeste. Après avoir tout récemment encore fait subir à leurs concitoyens un terrible châtiment, pour prix de leur trahison envers les Rhégiens, ils ne pouvaient aujourd'hui secourir les Mamertins coupables du même crime à l'égard de Messine et de Rhégium à la fois, sans commettre une faute qu'il ne serait pas facile d'excuser. Ils ne s'y trompaient pas; mais ils voyaient les Carthaginois régner en maîtres sur une grande partie de l'Afrique, de l'Espagne, disposer de toutes les îles répandues dans la mer de Sardaigne et de Tyrrhénie, et ils craignaient qu'une fois la Sicile en leur pouvoir, ils ne devinssent pour eux de redoutables voisins, qui tiendraient Rome cernée de toutes parts, et menaceraient sans cesse l'Italie entière. Or, la soumission de la Sicile aux lois de Carthage n'était pas douteuse si les Mamertins ne recevaient pas de secours. Établis à Messine, les Carthaginois, déjà forts de leurs nombreuses possessions en Sicile, devaient sans peine s'emparer de Syracuse. Pleins de ces tristes prévisions, et comprenant de quelle importance il était pour eux de ne pas laisser les Carthaginois, en leur abandonnant Messine, se faire de cette ville comme un pont pour passer en Italie, les Romains délibérèrent longtemps sur cette affaire.

XI. En définitive, et pour les motifs qu'on vient de lire, le sénat ne se prononça pas[1]; la honte, attachée à l'inconséquence d'une semblable conduite, contre-ba-

[1] Tite Live prétend que le sénat vota la guerre; mais ce fut, dit-il, après une longue discussion.

lançait les profits qu'on y pouvait trouver. Mais, épuisé par les luttes antérieures en Italie, avide de rétablir, n'importe comment, la fortune publique, et sans parler de l'utilité générale de cette guerre, excité encore par les consuls, qui étalaient aux yeux de tous les avantages personnels que chacun en devait retirer, le peuple décida d'envoyer le secours demandé. Un plébiscite fut donc aussitôt promulgué, et un des deux consuls, Appius Claudius, reçut l'ordre de se rendre avec des troupes auxiliaires à Messine. Aussitôt les Mamertins chassèrent par ruse et par menaces le chef carthaginois qui occupait la citadelle, et livrèrent la ville à Appius. Les Carthaginois mirent en croix leur général, attribuant à sa lâcheté et à sa perfidie l'abandon qu'il avait fait de la citadelle, puis ils rallièrent leurs forces de mer, près du promontoire de Pélore, leurs troupes de terre près de Synès, et serrèrent de près Messine. Hiéron, à qui l'occasion semblait favorable pour chasser sans retour les barbares de la Sicile, s'unit à Carthage, quitta sur-le-champ Syracuse, et alla sous les murs de la ville ennemie placer son camp du côté opposé à celui des Carthaginois, près de la montagne Chalcidique. Sur ces entrefaites, Appius passa de nuit hardiment le détroit, et vint à Messine. Mais il trouva la place fortement pressée, et calculant d'ailleurs tout ce que ce siége entraînait de honte pour lui, et aussi de périls au milieu d'ennemis qui l'emportaient par leurs forces de terre et de mer, il envoya d'abord des ambassadeurs aux deux partis, pour tirer les Mamertins d'embarras. Il ne reçut pas de réponse, et résolut alors malgré lui d'en venir aux mains, en attaquant les Syracusains. Il fit donc sortir ses troupes du camp, et les rangea en bataille, tandis que, par un mouvement simultané, Hiéron s'avançait résolûment. Après un long combat, il demeura vainqueur, et poursuivit les vaincus jusque dans leurs retranchements. Quand il eut dépouillé les morts, il retourna à Messine, et Hiéron, tirant de ce coup d'essai

de sinistres présages pour l'avenir, regagna en toute hâte Syracuse, à la faveur de la nuit.

XII. Le lendemain même, Appius, informé du départ des Syracusains, et enhardi par le succès, jugea bon de ne pas différer davantage, et d'attaquer les Carthaginois. Il ordonna aux soldats de se tenir prêts de bonne heure, fit une sortie à la pointe du jour, tua un grand nombre d'ennemis, et força le reste de se réfugier dans les villes voisines. Grâce à ces heureux combats, il eut bientôt fait lever le siége, et il alla ravager de toute part le territoire des Syracusains et celui de leurs alliés, sans que personne osât lui disputer la plaine; enfin, il poussa ses troupes jusque sous les murs de Syracuse, qu'il se proposa d'assiéger. — Telle fut la première expédition des Romains hors de l'Italie. Tels en furent les motifs et la date. Nous ne pouvions, ce nous semble, choisir pour point de départ une époque plus convenable. Aussi, l'avons-nous adoptée de préférence à toute autre, en ayant soin de reprendre quelques détails antérieurs, afin de ne laisser subsister aucun doute à l'endroit des causes. Connaître en effet en quel temps et de quelle manière les Romains, privés un instant de leur patrie, firent un premier pas vers une fortune meilleure, et ensuite vainqueurs des peuples de l'Italie, portèrent leurs vues au dehors, nous a semblé nécessaire pour qui voulait s'expliquer nettement cette grandeur suprême où ils sont arrivés. Aussi qu'on ne s'étonne pas si, dans la suite, en traitant l'histoire des peuples les plus illustres, nous suivons quelquefois cette marche rétrospective. Nous aurons ainsi l'avantage de donner aux diverses parties de notre récit un commencement tel, qu'il nous fasse voir clairement de quel degré, en quel moment, et par quels procédés chaque nation en est venue à l'état où elle se trouve aujourd'hui. On vient de nous voir suivre ce système à propos des Romains.

XIII. C'est assez. Il est temps de revenir à notre su-

jet, après avoir présenté en quelques mots le résumé des faits que contiendra cette préface. Le premier, dans l'ordre chronologique, est la rencontre des Romains et des Carthaginois en Sicile. Vient ensuite la guerre des mercenaires, à laquelle se rattachent l'histoire d'Amilcar, celle d'Asdrubal et des Carthaginois en Espagne. Vers la même date doit se placer la première apparition que firent les Romains en Illyrie et dans cette partie de l'Europe. Ajoutez à cela les guerres dirigées contre les Gaulois en Italie. Enfin, avait lieu alors chez les Grecs la guerre de Cléomène, qui fermera à la fois notre préface et le second livre. Mais, rappelons encore ici que développer ces événements n'est ni nécessaire à notre ouvrage, ni utile pour le lecteur. Notre prétention n'est point d'en faire le récit détaillé, mais de préparer l'esprit par un exposé succinct et rapide à la période que nous nous sommes proposé de traiter. Aussi, en touchant ces divers sujets dans l'ordre que nous avons indiqué, nous efforcerons-nous de rattacher exactement la fin de ces préliminaires au commencement de notre histoire. Notre récit ne formera dès lors qu'une suite continue, et de cette manière, outre que nous paraîtrons revenir à bon droit sur des faits déjà racontés par d'autres historiens, nous conduirons les vrais amis de la science par une route facile et commode à ceux que nous rapporterons plus tard. Toutefois, nous insisterons sur la première guerre qui éclata entre Rome et Carthage, au sujet de la Sicile. Où trouver en effet une guerre plus longue, des préparatifs plus considérables, des efforts plus constants, des combats plus nombreux, des péripéties plus frappantes? Ajoutez qu'à cette époque, chez les deux républiques, les institutions étaient sans mélange, leurs ressources égales, et que le hasard eut peu de part à leurs succès; si bien que, pour qui veut examiner comparativement la véritable nature et la force de chacune d'elles, parmi les guerres qui suivirent, il n'en est pas qui prête davantage à cette étude.

XIV. Un autre motif non moins puissant qui nous a conduit à insister sur cette guerre, c'est que les deux écrivains qui passent pour l'avoir racontée le plus savamment, Philinus et Fabius, n'ont pas assez dans leurs récits respecté la vérité. Je suis loin de supposer qu'ils l'aient fait avec intention, quand je considère l'histoire de leur vie et la chaleur de leur patriotisme; mais ils eurent chacun la partialité d'un amant pour l'objet qu'il chérit. Philinus qu'emporte son amour, sa passion même pour les Carthaginois, trouve dans leur conduite je ne sais quelle sagesse, quel courage, quelle rectitude qu'il refuse à celle des Romains. Chez Fabius, c'est précisément l'excès contraire. Sans doute dans le train ordinaire de la vie, une sympathie aussi ouverte ne serait peut-être pas déplacée. L'homme de bien doit chérir ses amis, sa patrie, en partager toutes les haines et toutes les affections; mais quand on prend le rôle d'historien, il faut renoncer à tout cela pour savoir au besoin accorder les éloges les plus magnifiques à des ennemis mêmes, quand leurs actes en sont dignes, comme aussi verser le blâme sans ménagement sur ceux qu'on aime, dès que leurs fautes appellent la censure. Privez un homme de la vue, tout chez lui est anéanti du même coup. Ainsi, la vérité une fois retranchée, l'histoire n'est plus qu'un récit inutile. Accuser nos amis, louer nos ennemis, ne doit donc pas nous faire peur. Ne nous inquiétons pas non plus si quelquefois nous vantons ceux que nous avons d'abord critiqués, car s'il n'est pas possible que dans les affaires on frappe toujours le but, il n'est pas non plus vraisemblable qu'on le manque sans cesse. Bref, détachons-nous des personnes : c'est d'après les faits qu'il faut rédiger nos jugements et nos arrêts. Quelques citations rendront plus sensible la vérité de ce que j'avance.

XV. Par exemple Philinus, dans les premières lignes de son second livre, où commence l'histoire des faits dont il est maintenant question, dit que les Carthagi-

nois et les Syracusains mirent simultanément le siége devant Messine, et que les Romains, ayant pénétré par mer dans la ville, marchèrent droit aux Syracusains; qu'après avoir reçu un rude échec, ils revinrent à Messine, et que, dans une autre affaire contre les Carthaginois, non-seulement ils furent battus, mais encore laissèrent entre les mains de leurs ennemis bon nombre de soldats. Mais Hiéron, ajoute-t-il, perdit tellement le sens, après cette bataille, qu'il mit le feu à ses retranchements, à ses tentes, s'enfuit à Syracuse et abandonna tous les forts qui menaçaient la ville de Messine et ses environs. A l'entendre, les Carthaginois de leur côté désertèrent leur camp, au sortir du combat, et se répandirent dans les villes, sans oser disputer la plaine à l'ennemi, si bien qu'à la vue de cette panique universelle, les généraux se décidèrent à ne pas en venir à une action décisive, et que, par contre-coup, les Romains lancés à la poursuite des fuyards, purent à leur aise ravager toutes les possessions des Syracusains et des Carthaginois, et entreprendre même le siége de Syracuse. Toutes ces assertions me semblent tellement dénuées de vraisemblance, qu'elles ne méritent pas en vérité réfutation. Quoi ! ces mêmes guerriers que d'abord il nous montrait assiégeant Messine et demeurant vainqueurs dans toutes les rencontres, les voila tout d'un coup en pleine déroute et se cachant derrière leurs murailles, assiégés, tremblant de peur, et ceux au contraire que nous venons de voir cernés et vaincus, poursuivant les Carthaginois et les Syracusains, font main basse sur ce qu'ils rencontrent dans la plaine et enfin assiégent Syracuse ! Comment accommoder entre elles ces contradictions ? Il n'y a pas d'alternative, ou le début de toute cette histoire est pure fiction, ou c'est le dénoûment qui est inexact ; mais le dénoûment seul est conforme à la vérité. Oui, les Carthaginois et les Syracusains furent refoulés dans leur camp, et les Romains assiégèrent Syracuse, et aussi, comme le dit Phi-

linus lui-même, Echetla placée sur les confins des possessions carthaginoises et syracusaines. Concluons donc que le commencement du récit de Philinus est absolument faux, et que les Romains, vainqueurs dans les combats devant Messine, ont été représentés à tort comme vaincus. Tel se présente à nous Philinus dans tous ses ouvrages. Du reste, même partialité chez Fabius, comme nous le montrerons lorsqu'il en sera temps. Quoi qu'il en soit, maintenant que nous avons fourni les détails nécessaires à la clarté de cette digression, reprenons le fil de notre histoire, et essayons de donner en peu de mots au lecteur, une idée exacte de la guerre dont il est question.

XVI. Bientôt se répandit à Rome le bruit des succès obtenus par Appius et son armée. Aussitôt on nomma consuls Manius Octavius et Valérius, et on les envoya tous deux en Sicile avec toutes les troupes de la république (elles se composent en totalité, sans parler des auxiliaires, de quatre légions qu'on lève chaque année, et qui renferment chacune quatre mille fantassins et trois cents chevaux). A leur approche, la plupart des villes désertèrent le parti des Carthaginois et des Syracusains pour se joindre aux Romains. Ces nombreuses défections [1], la frayeur générale dont toute la Sicile semblait saisie à la vue des légions romaines, qui avaient pour elles et le nombre et la force, tout cela fit comprendre à Hiéron que les chances étaient plus belles pour Rome que pour Carthage, et dès lors, inclinant vers l'alliance romaine, il envoya des députés aux consuls pour travailler à un traité de paix et de bonne amitié. Les Romains accueillirent ces ouvertures dans l'intérêt surtout de leurs approvisionnements, car ils avaient à craindre, Carthage étant maîtresse de la mer, d'être privés bientôt des subsistances nécessaires, et on se souvenait que les légions qui avaient fait partie de la première campagne, avaient eu à supporter de cruelles privations.

[1] Voir dans Diodore de Sicile, liv. XXIII, le détail de ces faits.

Persuadés qu'Hiéron leur serait fort utile de ce côté, ils acceptèrent avec plaisir ses offres d'amitié. On rédigea une convention par laquelle Hiéron devait remettre aux Romains les prisonniers sans rançon, et, en outre, cent talents d'argent. Dès ce moment, les Romains trouvèrent dans les Syracusains des amis et de fidèles alliés. Quant au roi, retiré, pour ainsi dire, à l'ombre du nom romain, et soigneux de pourvoir à tous les besoins de la république, il régna tranquille à Syracuse, sans autre ambition que de mériter les suffrages et les applaudissements de la Grèce [1]. C'est peut-être l'homme le plus remarquable qui ait existé, et qui, dans sa conduite publique et privée, ait joui le plus longtemps des fruits de sa haute sagesse.

XVII. Dès que la nouvelle du traité fut portée à Rome, et que le peuple eut sanctionné l'alliance qu'on venait de conclure avec Hiéron, il ne parut plus nécessaire de maintenir en Sicile toute l'armée romaine : deux légions semblèrent suffisantes. La soumission d'Hiéron avait de beaucoup allégé le poids de la guerre, et de plus on calculait qu'il serait ainsi plus facile d'approvisionner les troupes. Au contraire les Carthaginois, qui voyaient Hiéron tourné contre eux, et les Romains plus engagés que jamais dans la conquête de la Sicile, crurent devoir faire de nouveaux préparatifs pour tenir tête aux ennemis et conserver le reste de leurs possessions. Ils recrutèrent dans les pays d'outre-mer un grand nombre de Liguriens, de Celtes, d'Ibériens surtout, et les envoyèrent tous en Sicile. Les commodités qu'offrait Agrigente pour ces préparatifs, et aussi l'importance de cette ville, la première de toutes celles qui leur étaient soumises, les engagèrent à y renfermer leurs provisions et leurs troupes, et à en faire leur place d'armes. Dans cet intervalle, les consuls qui avaient conclu la paix avec Hiéron, étaient revenus à Rome, et

[1] Voir Polybe, liv. V. — Athénée vante beaucoup la magnificence de ce prince.

leurs successeurs, Lucius Postumius et Quintus Manilius, se rendirent en Sicile avec les légions. A peine furent-ils arrivés que, pénétrant les desseins des Carthaginois, et instruits de ce qui se passait dans Agrigente, ils résolurent de pousser plus vigoureusement les hostilités. Ils laissèrent de côté les autres parties de la guerre, se portèrent avec toutes leurs forces contre Agrigente, et campés à huit stades de la ville, cernèrent les Carthaginois dans leurs murailles. C'était le moment de la moisson, et comme le siége semblait devoir traîner en longueur, les Romains se jetèrent avec une ardeur inconsidérée dans la campagne, pour faire du blé. Aussitôt les Carthaginois, les voyant répandus par la plaine, opérèrent une sortie, tombèrent sur les fourrageurs, les mirent aisément en fuite, et se précipitèrent ensuite sur le camp pour le piller, et massacrer les corps de réserve. Mais l'excellence de la discipline fit alors comme ailleurs le salut des Romains; il y va de la vie chez eux à quitter son rang, à déserter son poste. Ils soutinrent donc avec courage l'attaque de l'ennemi, qui leur était de beaucoup supérieur en nombre, et s'ils éprouvèrent quelques pertes, ils lui en causèrent de plus grandes. Enfin, ils enveloppèrent les Carthaginois, qui déjà arrachaient les pieux du retranchement, en tuèrent quelques-uns, et poussèrent le reste l'épée dans les reins jusque dans la ville.

XVIII. Les Carthaginois résolurent de mettre désormais plus de prudence dans leurs attaques; les Romains plus de circonspection, quand il leur faudrait fourrager. Cependant, comme l'ennemi bornait ses attaques à d'insignifiantes escarmouches, Octacilius et Valérius divisèrent l'armée en deux parties, placèrent l'une près du temple d'Esculape, qui s'élève en avant de la ville, et firent camper l'autre du côté qui regarde Héraclée. Ils fortifièrent ensuite l'intervalle qui séparait les camps sur les deux flancs de la place, et creusèrent deux fossés, dont l'un, intérieur, était destiné à les garantir des

sorties de l'ennemi, et l'autre, extérieur, les prémunissait contre les attaques du dehors, et empêchait ces entrées frauduleuses d'hommes ou de provisions qui sont accoutumées dans les villes assiégées. Ils répandirent aussi çà et là des postes sur l'espace compris entre les fossés et le camp, et eurent soin de fortifier, de distance en distance, les positions les plus avantageuses. Pour ce qui était des vivres et des autres provisions en général, les alliés y pourvurent exactement : ils conduisaient les convois à Erbesse, et les Romains, tirant des marchés de cette ville peu éloignée ce dont ils avaient besoin, vécurent dans l'abondance. Pendant cinq mois, l'état des choses resta le même, sans qu'aucun parti pût se vanter d'avoir remporté quelque avantage; mais la famine se fit bientôt sentir aux assiégés dans Agrigente, surchargée de monde (elle renfermait jusqu'à cinquante mille hommes), et Annibal, leur général, en présence de circonstances si fâcheuses, envoya à Carthage courrier sur courrier, pour dire à quoi il se trouvait réduit, et demander des secours. Aussitôt les Carthaginois embarquèrent une foule de soldats et d'éléphants, et se hâtèrent de les mettre à la disposition de leur second général en Sicile, Hannon. Celui-ci, après avoir rassemblé ses forces, et réuni tout son matériel de guerre dans Héraclée, s'empara tout d'abord d'Erbesse par trahison, et priva ainsi de leurs marchés et de leurs vivres le camp de ses ennemis. Les Romains se trouvèrent alors assiégés et assiégeant à la fois. Plus d'une fois même, la disette et le manque du nécessaire en toute chose leur firent concevoir la pensée de lever le siége, et ils eussent été réduits à cette extrémité, si Hiéron, par son activité et son adresse, ne fût parvenu à leur procurer suffisamment les secours qui leur étaient indispensables.

XIX. Hannon, qui savait les Romains affaiblis, épuisés par la famine et par les maladies qu'engendrait une atmosphère empestée, et en même temps ses soldats

fort disposés au combat, prit avec lui, outre cinquante éléphants, son armée entière, et se hâta de sortir d'Héraclée. Il ordonna aux cavaliers numides de pousser en avant, d'approcher le plus possible du retranchement des ennemis, de chercher à exciter par leurs provocations la cavalerie romaine, puis de battre en retraite jusqu'à ce qu'ils l'eussent rejoint. Les Numides, fidèles à cet ordre, attaquèrent un des deux camps, et soudain les cavaliers romains se jetèrent bravement sur les Africains. Mais ceux-ci, d'après leurs instructions, rétrogradèrent jusqu'à Hannon, puis, par une conversion subite, tombant sur les Romains, les pressèrent de toute part, en tuèrent un grand nombre, et refoulèrent le reste derrière le retranchement. Fier de ce succès, Hannon vint camper en face des Romains, qu'il dominait du haut d'une éminence appelée Torus, située à dix stades de l'ennemi, et dont il avait eu soin de s'emparer. Deux mois encore se passèrent là sans mouvement important, sans incident grave. De part et d'autre on se borna à des affaires d'avant-postes, jusqu'au moment où Annibal, au moyen de fanaux et de messages nombreux, apprit à Hannon que ses troupes ne pouvaient plus résister à la famine, et que déjà la disette avait fait déserter beaucoup de soldats. A cette nouvelle, Hannon résolut de frapper un coup décisif. Les Romains de leur côté n'étaient pas moins portés que leurs ennemis, par les motifs que j'ai dits, à en venir aux mains. Les deux armées descendirent donc dans l'intervalle qui s'étendait entre les deux camps, et le combat s'engagea. Après une lutte assez longue, les Romains finirent par mettre en fuite les mercenaires carthaginois, qui étaient au premier rang, et leur retraite précipitée, au milieu des éléphants et des troupes qui les suivaient, répandit le désordre dans l'armée tout entière. La déroute devint complète, le plus grand nombre des Carthaginois fut massacré; quelques-uns seulement se rallièrent à Héraclée. La majeure partie

des éléphants et tout le matériel tombèrent au pouvoir de l'ennemi. La nuit suivante, comme la joie du succès et aussi la fatigue du jour avaient rendu chez les Romains la surveillance moins active, Annibal, aux abois, trouvant que l'occasion était belle de sauver les restes de son armée, sortit vers minuit d'Agrigente, à la tête des troupes auxiliaires. Il combla les fossés au moyen de fascines fortement unies, et, à l'insu de tous, fit passer les soldats en lieu sûr. Instruits de cette évasion au retour du jour, les Romains se contentèrent d'inquiéter quelque peu l'arrière-garde d'Annibal, et ensuite se portèrent en masse sur la ville. Ils y entrèrent sans résistance, la pillèrent, et devinrent ainsi maîtres d'un grand nombre de prisonniers et d'un butin fort immense.

XX. Quand la nouvelle de l'affaire d'Agrigente fut portée au sénat, la joie fut générale, et les Romains, enflant leurs désirs, ne s'en tinrent plus à leurs premiers desseins. Avoir sauvé les Mamertins et tiré de cette guerre tant de brillants avantages, ne leur semblait plus un assez beau résultat. Ils se flattèrent de pouvoir expulser les Carthaginois de l'île tout entière, d'augmenter ainsi considérablement la puissance de la république, et tournèrent de ce côté leurs pensées et leurs calculs. Tout allait sur terre au gré de leurs souhaits : nommés à la place des consuls qui avaient occupé Agrigente, Lucius Valérius et Titus Octacilius continuaient de diriger les affaires avec bonheur. Mais l'empire de la mer, dont les Carthaginois disposaient sans concurrence, rétablissait l'équilibre. Si, après la prise d'Agrigente, plusieurs villes de l'intérieur avaient passé aux Romains par crainte de leur armée de terre, un plus grand nombre de places maritimes avaient ouvert leurs portes aux Carthaginois de qui la flotte les effrayait. Rome, qui voyait la guerre se prolonger ainsi sans que la balance penchât décidément pour un des deux partis, et qui songeait d'ailleurs à l'Italie plus d'une fois ravagée par les flottes africaines, tandis que Carthage était à l'abri

de cruelles représailles, résolut enfin de descendre sur mer avec sa rivale. Cette importante résolution est ce qui m'a surtout poussé à donner quelque développement au récit de cette guerre. J'ai voulu bien faire connaître comment, à quelle époque, et par quelles causes les Romains équipèrent pour la première fois une flotte. Fatigués donc des longueurs d'une guerre inutile, ils décidèrent de construire des vaisseaux à cinq rangs de rames et vingt trirèmes. L'inhabileté des ouvriers à construire ces quinquérèmes dont l'usage était tout à fait inconnu en Italie, leur causa de grands embarras. Mais c'est par là surtout qu'éclatent la grandeur et l'audace de Rome en ses desseins. Les Romains, qui, loin d'avoir les ressources nécessaires en marine, n'en avaient absolument aucune; qui jusqu'alors n'avaient jamais songé à paraître sur mer, en conçoivent tout à coup l'idée, et ils la suivent avec tant de hardiesse, que pour coup d'essai, ils vont se mesurer avec les Carthaginois, qui tenaient de leurs ancêtres, comme un bien héréditaire, l'empire maritime. Une preuve convaincante de la vérité de mes paroles, et de leur singulière audace, c'est que, lorsqu'ils voulurent faire passer des troupes à Messine, non-seulement ils n'avaient aucun vaisseau ponté, mais ils ne possédaient pas même un navire, un esquif[1]. Ce fut sur des pentécontores et des trirèmes empruntés aux Tarentins, aux Locriens, aux Éléates, et aux Napolitains qu'ils transportèrent leurs soldats. Tandis qu'ils traversaient le détroit, les Carthaginois vinrent à leur rencontre, et un des vaisseaux africains qu'emporta trop loin son ardeur échoua contre le rivage. Il tomba au pouvoir des Romains, et ceux-ci construisirent leur flotte sur ce modèle. Il est manifeste que, sans cet heureux hasard, ils n'eussent jamais pu dans leur ignorance réaliser leur dessein.

[1] Ce fait est fort contesté. Plusieurs témoignages imposants semblent prouver que Rome n'était pas aussi dénuée à cette époque de toute ressource maritime que le prétend Polybe.

XXI. Cependant les commissaires chargés de ces vastes préparatifs s'occupaient activement de mettre les vaisseaux en état, tandis que d'autres formaient les équipages et les exerçaient sur terre dans l'art de ramer. Voici comment : ils faisaient asseoir les rameurs sur le rivage dans le même ordre que sur des vaisseaux, plaçaient au milieu d'eux leur chef, et les habituaient à se jeter en arrière en amenant tous leurs mains vers leur poitrine, à se baisser ensuite en les reculant, à commencer, à finir leurs mouvements au signal du maître. Dès que ces hommes furent suffisamment instruits, on mit à flot les vaisseaux à peine achevés, et après quelques épreuves sérieuses faites sur la mer, la flotte se hâta de descendre le long de l'Italie, d'après les instructions des consuls. En effet, le chef des forces navales, Cnéius Cornélius, avait, quelques jours auparavant, recommandé aux pilotes de se diriger vers le détroit aussitôt que les navires seraient prêts, et, suivi de dix-sept vaisseaux, il était parti en avant pour Messine afin de pourvoir aux besoins de la flotte. Dans cet intervalle, des ouvertures lui furent faites au sujet de la ville de Lipari, qu'on offrit de lui livrer, et lui, trop crédule, se rendit sous les murs de cette place avec son escadre. Aussitôt le général des Carthaginois, Annibal, instruit à Panorme de sa présence, dépêcha avec vingt vaisseaux le sénateur Boodes, qui, après une traversée de nuit, sut bloquer dans le port l'infortuné Cornélius. A la pointe du jour, les équipages se sauvèrent à terre ; mais Cnéius, frappé de terreur, et d'ailleurs réduit à l'inaction, se rendit aux ennemis. Les Carthaginois, maîtres du consul et de ses vaisseaux, firent voile vers Annibal, qui, chose bizarre ! malgré l'éclat du désastre récent de Cnéius, faillit lui-même, peu de jours après, donner tête baissée dans le même malheur. A la nouvelle de l'approche de la flotte romaine qui côtoyait l'Italie, pressé d'en reconnaître la force et la disposition générale, il s'était mis en mer avec cinquante navires. Au moment où il doublait le

promontoire qui termine la péninsule, il tomba au milieu des ennemis qui s'avançaient en bon ordre. Il perdit dans cette affaire une grande partie de ses vaisseaux et ne parvint à se sauver avec ceux qui lui restaient encore que par une sorte de miracle.

XXII. Les Romains, après ce succès, continuèrent leur route vers la Sicile, et aussitôt qu'ils furent informés de l'échec qu'avait essuyé Cnéius, ils envoyèrent un message à Caïus Duilius qui commandait l'armée de terre. En l'attendant, comme ils savaient que la flotte des Carthaginois était à peu de distance, ils se préparèrent au combat. Leurs vaisseaux étaient mal construits, et, pour remédier à cet inconvénient, on imagina une machine que depuis on appela *corbeau*, et qui leur fut alors d'un grand secours. En voici la description : Sur la proue s'élevait une solive arrondie dont la hauteur était de quatre brasses et le diamètre de trois palmes. Au sommet de cette solive était assujettie une poulie, et sur un des côtés se dressait une échelle garnie de planches transversales fortement unies entre elles : elle était large de quatre pieds et haute de six brasses. On avait pratiqué dans le plancher de cette échelle un trou d'une forme oblongue et qui enchâssait la solive à l'endroit où l'échelle comptait déjà deux brasses. Sur les flancs de cette même échelle, dans toute sa longueur, régnait un parapet qui allait jusqu'aux genoux. L'extrémité de la solive portait une espèce de pilon en fer aiguisé et surmonté d'un anneau. Pour tout dire, en un mot, cette machine ressemblait assez dans son ensemble à celle dont on se sert aujourd'hui pour préparer le pain. Cet anneau donnait passage à un câble, qui, au moment où on allait se heurter, faisait jouer la poulie du haut de la solive, et lançait le corbeau sur la proue ou bien encore sur le côté du navire ennemi, quand on virait de bord pour éviter le choc d'un vaisseau venant vous prendre en flanc. Si le corbeau engagé dans les planches enchaînait les deux navires de telle manière qu'ils fussent rap-

prochés dans toute leur longueur, les soldats montaient pêle-mêle à l'abordage; mais lorsqu'il avait seulement frappé la proue, ils descendaient deux à deux sur le pont. Les premiers rangs de la colonne paraient, à l'aide de leurs boucliers, les coups qu'on leur portait en face; ceux qui suivaient protégeaient leurs flancs contre les blessures en appuyant leurs boucliers mêmes sur le parapet. Ainsi préparés, les Romains attendaient le moment du combat.

XXIII. Dès que C. Duilius eut appris l'aventure de Cnéius, il confia ses troupes de terre à ses tribuns, et se rendit en personne à bord, et là, instruit des ravages exercés par les Carthaginois sur le territoire de Myles, il appareilla avec toutes ses forces. Les Carthaginois, pleins de joie, se hâtèrent de détacher cent trente de leurs navires, et dans le mépris où ils étaient de l'inexpérience romaine, coururent droit à l'ennemi comme à une proie certaine, sans même lui faire l'honneur de se mettre en ordre pour le combattre. Leur chef était cet Annibal qui pendant la nuit avait fait sortir furtivement les troupes d'Agrigente; il montait un vaisseau à sept rangs de rames, qui autrefois avait appartenu au roi Pyrrhus. Lorsqu'en approchant, les soldats africains aperçurent au-dessus de chaque proue la tête menaçante des corbeaux, ils hésitèrent un instant, déconcertés à la vue de cette machine nouvelle; puis, rendus à leur premier dédain, ils commencèrent hardiment l'attaque. Mais bientôt les corbeaux, enchaînant tour à tour les vaisseaux, vomirent sur le pont les Romains prêts à combattre, et une partie des ennemis fut massacrée, le reste rendit les armes, frappé de stupeur. En définitive, la bataille s'était changée en une espèce de combat sur terre. Les Carthaginois perdirent avec tout l'équipage les trente premiers navires qui avaient ouvert la bataille, et celui même qui portait le général ne put échapper au vainqueur. Annibal seul parvint, par un bonheur extrême et par d'incroyables efforts, à se sau-

ver sur un esquif. Cependant le reste de la flotte des Carthaginois faisait déjà les manœuvres nécessaires pour l'abordage. Mais lorsqu'ils virent de près en quel triste état se trouvaient les premiers vaisseaux, ils virèrent de bord et s'étudièrent surtout à éviter par des détours les atteintes du corbeau. Confiants en la vitesse de leurs navires, et voltigeant tantôt sur le flanc des vaisseaux romains, tantôt sous la poupe, ils espérèrent un instant pouvoir les aborder sans danger. Ils n'y réussirent pas. Les machines romaines les entourèrent si bien de leurs mouvements habilement combinés, que tous ceux qui approchaient étaient aussitôt pris. Enfin, déroutés par cette manière de combattre si étrange, et forcés à plier, ils s'enfuirent de toutes parts avec une perte de cinquante vaisseaux.

XXIV. Les Romains qui, contre l'attente générale, avaient osé aspirer à des succès sur mer, excités par cette victoire, poussèrent la guerre avec une ardeur nouvelle. Ils débarquèrent en Sicile, firent lever le siége d'Égeste, qui était déjà réduite aux dernières extrémités, prirent d'assaut Macella. De son côté, peu après la bataille navale, Amilcar, général carthaginois qui commandait en chef les troupes de terre et qui résidait à Panorme, sur la nouvelle que la discorde régnait dans le camp romain entre les légions et les auxiliaires, également jaloux de marcher les premiers au combat, et que même les auxiliaires étaient allés s'établir à part entre Parope et les Thermes d'Himère, tomba sur eux à l'improviste avec toutes ses troupes, et en extermina environ trois mille. Ce fut aussi vers cette même époque qu'Annibal, après avoir regagné Carthage avec les débris de sa flotte, reparut en Sardaigne suivi de nouveaux vaisseaux et de quelques chefs distingués. Mais il se passa peu de temps que, surpris dans un port de cette île par les Romains, il y perdit beaucoup de navires, et qu'arrêté par des Carthaginois qui avaient survécu à la défaite, il fut mis en croix. En voyant ici le nom de la

Sardaigne, il faut se rappeler que les Romains, sitôt qu'ils eurent paru sur la mer, songèrent à en faire la conquête. Quant aux légions qui demeurèrent en Sicile, elles ne firent, durant l'année suivante, rien de considérable. Placées enfin sous les ordres des nouveaux chefs Aulus Atilius et Caïus Sulpicius, elles marchèrent sur Panorme où les Carthaginois avaient établi leurs quartiers d'hiver. Les deux généraux arrivés au pied des murs de la ville, rangèrent leur armée en bataille; mais comme les ennemis ne remuèrent pas, ils se portèrent de là sur Hippana, et s'en emparèrent de vive force. Ils prirent aussi Myssistrate, qui soutint longtemps le siége, grâce à sa forte position. Camarinum même, qui récemment avait déserté leur parti, vit ses murailles détruites par leurs machines de guerre, et tomba en leur pouvoir. Tel fut encore le sort d'Enna et de plusieurs autres places moins importantes appartenant aux Carthaginois. Enfin ils résolurent d'assiéger Lipari.

XXV. L'année suivante, C. Atilius, qui avait relâché à Tyndaris, aperçut un jour la flotte carthaginoise qui passait au large sans ordre; aussitôt il commanda à ses équipages de venir le rejoindre au plus tôt, et, sans les attendre, se précipita le premier sur l'ennemi avec dix vaisseaux. Mais les Carthaginois, remarquant que parmi les Romains les uns étaient encore occupés à s'embarquer, que les autres venaient seulement de quitter le port, et que l'avant-garde était à une grande distance du reste des siens, se retournèrent à l'instant contre elle, l'enveloppèrent, détruisirent tous les navires et faillirent même prendre celui du général. Cette trirème, fournie d'habiles rameurs et fine voilière, échappa, contre toute attente, au danger. Dans l'intervalle accourut le reste de la flotte romaine, qui, ralliée peu à peu, se rangea sur une ligne, prit dix vaisseaux avec leur monde, et en coula huit. Les autres navires carthaginois se retirèrent vers les îles Lipariennes. A partir de ce combat, où les deux peuples se firent honneur

de la victoire, les Romains et les Carthaginois s'appliquèrent avec plus d'ardeur que jamais à préparer des forces nouvelles et à se disputer l'empire de la mer. L'armée de terre ne fit rien de mémorable ; le temps se passa en petites expéditions et en coups de main insignifiants.

Après donc avoir achevé leurs préparatifs, les Romains mirent à la voile avec trois cent trente grands vaisseaux pontés et relâchèrent à Messine. De là, ayant la Sicile à leur droite, ils doublèrent le promontoire Pachynum, et se rendirent à Ecnome, dans les environs de laquelle leurs troupes de terre étaient campées. Les Carthaginois aussi, avec trois cent cinquante navires également pontés, gagnèrent Lilybée, et de cette ville vinrent mouiller à Héraclée de Minos.

XXVI. Le dessein des Romains était de passer en Afrique et d'y transporter le théâtre de la guerre, afin que, pour les Carthaginois, il ne s'agît plus de la Sicile à défendre, mais d'eux-mêmes et de leur propre pays. Ceux-ci ne voulaient à aucun prix laisser exécuter cette expédition, et comme ils savaient bien que les abords de l'Afrique étaient faciles et que la population répandue sur les côtes était à la merci du premier venant, ils résolurent de s'opposer énergiquement à l'invasion qui les menaçait en courant les chances d'une bataille navale. Il ne pouvait se faire qu'entre ces deux peuples dont l'un voulait forcer le passage et l'autre l'empêcher, un engagement, suite de leurs efforts continuels, n'eût bientôt lieu. En conséquence, les Romains prirent les mesures nécessaires soit pour un combat sur mer, soit pour un débarquement : ils choisirent parmi leurs soldats de terre les plus braves, et partagèrent les troupes qu'ils devaient emmener en quatre catégories. Chacune d'elles avait une double dénomination ; on disait : première légion, première division, et ainsi de suite. La quatrième catégorie portait encore un troisième nom ; on l'appelait celle des triaires [1], suivant l'usage adopté

[1] Voir le livre VI.

dans l'infanterie de terre. Le total des soldats qui composaient cet armement s'élevait à cent quarante mille. Chaque vaisseau avait reçu trois cents rameurs et cent vingt guerriers. De leur côté, les Carthaginois se préparèrent de toutes leurs forces à une bataille navale. Le nombre seul de leurs vaisseaux suppose plus de cent cinquante mille soldats. Or, qui pourrait, je ne dis pas avoir sous les yeux une telle scène, mais en entendre seulement parler, sans être, pour peu qu'il songe à ces immenses réunions d'hommes et de navires, frappé de la grandeur du péril et de la puissance des deux républiques rivales? Les Romains, qui avaient à gagner la haute mer, et qui savaient comme étaient rapides les vaisseaux carthaginois, s'étudièrent à trouver une ordonnance qu'il fût difficile de rompre. Ils placèrent de front et en avant les deux galères à six rangs de rames que montaient les consuls Marcus Atilius et Lucius Manlius. Derrière chacune d'elles était rangée une file de vaisseaux un à un, appartenant d'un côté à la première division maritime, de l'autre à la seconde; et à mesure que les vaisseaux venaient prendre place, l'espace réservé entre les deux files s'élargissait. Ainsi se succédaient les navires, la proue en dehors. Lorsque la première et la seconde division eurent été bien disposées en forme de coin, on ferma ces deux lignes obliques par la troisième division sur un vaisseau de hauteur et de front, si bien que l'ordre de bataille formait un triangle. Puis venaient les vaisseaux de transports remorqués à la suite de la troisième division : enfin, à toute cette armée s'ajouta la quatrième division des triaires, également rangée sur une même ligne, mais de façon à déborder par les deux extrémités les ailes des autres divisions. L'ensemble de cet ordre de bataille ressemblait, je le répète, à un triangle dont le sommet serait creux, la base solide, le tout presque impossible à rompre et aussi propre à résister qu'à agir.

XXVII. Cependant les généraux carthaginois, après

avoir représenté en peu de mots à leurs soldats que s'ils étaient vainqueurs, ce serait pour la Sicile qu'ils combattraient, mais que s'ils étaient vaincus, leur patrie et tout ce qu'ils avaient de plus précieux seraient en danger, leur ordonnèrent de s'embarquer. Les troupes, excitées par cette vive peinture de leur fortune à venir, exécutèrent promptement cet ordre et mirent à la voile avec une ardeur farouche et une heureuse confiance. A la vue du plan de bataille qui leur était opposé, les généraux s'empressèrent de régler leurs dispositions sur celles de leurs adversaires; ils rangèrent les trois quarts de leur flotte sur une seule ligne, et, pour cerner l'ennemi, développèrent au loin, du côté de la mer, leur aile droite, la proue opposée à celle des Romains. Ils formèrent l'aile gauche du dernier quart de leurs navires, en lui faisant décrire une ligne oblique vers le continent. L'aile droite, composée de vaisseaux à cinq rangs de rames que leur marche légère rendait surtout propres à cerner les ailes de l'ennemi, était sous la conduite de ce même Hannon que nous avons vu vaincu près d'Agrigente. La gauche était confiée aux soins d'Amilcar, connu déjà par le combat de Tyndaris. Jeté au centre durant le combat, Amilcar eut recours à une habile manœuvre. Comme les Romains, en présence de la ligne fort étendue mais sans profondeur des Carthaginois, avaient donné le signal de la mêlée par une attaque vigoureuse contre le centre, sur un signe de leur général, les troupes carthaginoises feignirent de plier afin de rompre l'ordonnance de l'ennemi; elles se retirèrent avec rapidité, et les Romains les poursuivirent avec une telle ardeur, que la première et la seconde division, qui s'acharnaient après les fuyards, fut bientôt loin de la troisième, chargée de remorquer les vaisseaux de transport, et de la quatrième, celle des triaires, postée près de la troisième. Lors donc que les Carthaginois crurent la première et la seconde division suffisamment éloignées

des autres, à un signal donné par le vaisseau d'Amilcar, ils firent volte-face et tombèrent sur les navires qui les poursuivaient. La mêlée devint affreuse. Si la rapidité des vaisseaux carthaginois par leur facilité à voltiger autour des ennemis, à les assaillir, puis à faire retraite, donnait aux Africains un incontestable avantage, les Romains, grâce à leur fougueuse valeur dans les rencontres, à leur adresse dans l'emploi du corbeau contre quiconque approchait, et à la présence des deux consuls qui payaient de leur personne et jugeaient des coups de chacun, les Romains, dis-je, n'avaient pas des espérances de succès moins brillantes que leurs adversaires. Telle était de ce côté la face du combat.

XXVIII. Au même moment, l'aile droite que commandait Hannon et qui était restée à l'écart au commencement de l'action, franchit rapidement l'espace, tomba sur les triaires, et les mit dans un cruel embarras. Par un mouvement simultané, les Carthaginois, qui étaient près de la terre, changeant brusquement leur ordonnance, se rangèrent de front, tournèrent leurs proues vers les Romains et attaquèrent vigoureusement les navires remorqueurs; mais ceux-ci coupèrent leurs câbles à la hâte, acceptèrent hardiment le combat et firent bonne contenance. L'engagement était ainsi divisé en trois parties, ou plutôt c'étaient autant de batailles livrées à une grande distance les unes des autres. Comme ces armées partielles étaient chacune égales en nombre, suivant la division adoptée dans le principe, le combat fut longtemps indécis et alors se reproduisit ce qui arrive dans toute lutte où les forces sont à peu près les mêmes. Les premiers qui s'enfuirent décidèrent la victoire[1]. Les soldats d'Amilcar cédèrent aux efforts des Romains et

[1] Il y a ici une lacune dans le texte. Οἱ μὲν πρῶτοι καὶ διεκρίθησαν. On a essayé de la remplir diversement (Voir Schewughauser, vol. V, p. 225). Nous avons adopté une correction indiquée par Freinshemius : « Quæ pars « prima pulsa fuit, totam certamini victoriam dedit. » Nous avons donc lu οἱ μὲν πρῶτοι φυγόντες διεκρίθησαν.

prirent la fuite. Laissant alors Manlius attacher à ses vaisseaux ceux des ennemis déjà vaincus, Atilius, qui voyait quel horrible engagement avait lieu auprès des triaires et des vaisseaux de transport, se hâta de leur porter secours avec la seconde division maritime, encore intacte ; il se jeta vaillamment sur Hannon, et les triaires, qui étaient déjà presque aux abois, reprirent courage. Les Carthaginois, pressés à leur tour par devant, par derrière, cernés à l'improviste par les troupes d'Atilius, plièrent et battirent en retraite vers la haute mer. Dans l'intervalle, Manlius, revenant à la charge, s'était aperçu que la troisième division était serrée contre le continent par l'aile droite des Carthaginois ; Atilius, après avoir laissé en sûreté les triaires et les navires de transport, se joignit à lui, et tous deux coururent prêter assistance aux troupes compromises. C'était un véritable siége qu'elles étaient réduites à subir, et elles eussent depuis longtemps été écrasées si les Carthaginois, craignant les atteintes du corbeau, ne se fussent bornés à les tenir resserrées contre terre, sans oser avancer ni risquer une attaque où ils pourraient demeurer accrochés. Les consuls prirent aux barbares, tout à coup enveloppés, cinquante vaisseaux avec leur équipage ; quelques navires seulement, en se glissant le long du rivage, parvinrent à échapper. Telles furent les diverses alternatives de ce combat. La victoire resta aux Romains. Car ils eurent à regretter vingt-quatre vaisseaux, les Carthaginois en perdirent plus de trente. Aucun navire romain ne tomba avec ses hommes au pouvoir des ennemis : les Carthaginois virent soixante-quatre des leurs devenir prisonniers.

XXIX. Les Romains, après avoir fait de nouvelles provisions de vivres, radoubé les navires qu'ils avaient pris, et mis leurs équipages en l'état que permettait leur heureuse fortune, se dirigèrent vers l'Afrique. La première partie de leur flotte mouilla près du promontoire

de Mercure, qui, du golfe de Carthage, s'étend au loin dans la mer vers la Sicile. Ils y attendirent le reste de leurs navires, et, toutes leurs voiles réunies, ils suivirent les côtes de l'Afrique jusqu'à Clypéa. Là, ils débarquèrent, tirèrent à sec leurs vaisseaux, qu'ils entourèrent d'un fossé et d'un retranchement, et, les habitants refusant de se rendre, ils assiégèrent la ville. Cependant les Carthaginois, qui avaient échappé au combat naval et qui étaient rentrés en Afrique, persuadés que les Romains, enflés de leur succès, cingleraient droit vers Carthage, veillaient sur la côte voisine avec toutes leurs forces de terre et de mer; mais quand ils eurent appris que les Romains avaient débarqué sans obstacle, et mis le siége devant Clypéa, réduits dès lors à ne plus s'occuper d'empêcher la descente de l'ennemi, ils ramassèrent leurs troupes, et ne songèrent plus qu'à protéger Carthage elle-même et ses environs. Dans l'intervalle, les Romains avaient pris Clypéa. Après avoir laissé la ville et les campagnes voisines sous la garde d'une garnison suffisante, ils envoyèrent à Rome des députés chargés d'annoncer l'heureuse issue de l'expédition et de demander des instructions nouvelles sur ce qu'il fallait faire; puis, ils levèrent le camp à la hâte, et allèrent ravager le pays. Comme personne n'osait leur résister, ils détruisirent une foule de maisons de campagne magnifiques, emmenèrent avec eux un grand nombre de bestiaux, et transportèrent sur leurs vaisseaux plus de vingt mille esclaves. Bientôt revinrent de Rome les députés, qui annoncèrent que l'un des deux consuls devait rester avec les forces nécessaires, et l'autre reconduire la flotte en Italie. Marcus Atilius demeura en Afrique avec quarante vaisseaux, dix mille fantassins et trois cents cavaliers. Lucius, suivi des rameurs et des prisonniers, revint sain et sauf à Rome, après avoir impunément longé la Sicile.

XXX. Les Carthaginois, voyant que les Romains se préparaient à rester en Afrique, nommèrent d'abord deux

généraux, Asdrubal, fils d'Hannon, et Bostar, et envoyèrent ensuite à Amilcar, dans Héraclée, l'ordre de revenir en diligence. Celui-ci, à la tête de cinq cents cavaliers et de cinq mille fantassins, se transporta promptement à Carthage; et, décoré comme ses collègues du titre de général, il tint sur-le-champ conseil avec Asdrubal, sur les mesures à prendre ; ils décidèrent de secourir sans délai la province envahie, et de ne pas laisser l'ennemi la désoler impunément. Depuis quelques jours, en effet, Régulus parcourait le pays, pillant les villes sans murailles, forçant celles qui en avaient; il avait établi son camp auprès des murs de l'importante ville d'Adis, et poussait avec vigueur les travaux nécessaires au siége. En conséquence, les Carthaginois, fort désireux de sauver cette place et de disputer la campagne aux Romains, firent alors sortir leurs troupes, et vinrent camper sur une colline. Si, par cette position, ils dominaient l'ennemi, la nature de leurs troupes s'opposait au choix d'un tel campement. En effet, quand leur plus solide espérance reposait sur l'usage de la cavalerie et des éléphants, quitter la plaine pour aller s'enfermer sur une hauteur escarpée dont il était difficile de descendre, n'était-ce pas indiquer de soi-même aux ennemis le plan d'attaque qu'ils devaient suivre? C'est ce qui arriva. Les généraux romains, comprenant bien, en hommes expérimentés, que la partie la plus redoutable et la plus efficace des troupes carthaginoises était dès lors réduite à l'impuissance par les difficultés du terrain, n'attendirent pas que les Carthaginois vinssent présenter le combat; ils choisirent l'heure qui leur convenait, et attaquèrent dès l'aurore la colline par les deux flancs, sans que les Carthaginois pussent se servir de leur cavalerie et de leurs éléphants. Les mercenaires, il est vrai, déployèrent dans la défense tant de courage et d'énergie, qu'ils forcèrent la première légion à prendre la fuite. Mais, emportés à la poursuite des vaincus, ils se virent bientôt enveloppés par les Romains, qui gra-

vissaient l'autre côté de la colline, et contraints à leur tour de faire retraite. Tout le camp fut bientôt vide. Les éléphants et la cavalerie, descendus dans la plaine, se sauvèrent au plus vite. Les Romains, après avoir quelque temps harcelé l'infanterie, et occupé les retranchements des Carthaginois, saccagèrent comme bon leur sembla, sur leur passage, les villes et les campagnes. Devenus maîtres de Tunis, dont la position était favorable aux desseins qu'ils méditaient, et menaçante pour Carthage et le pays d'alentour, ils y établirent un camp.

XXXI. Les Carthaginois, accablés tout récemment sur mer et sur terre, de défaites qu'ils ne pouvaient attribuer à la lâcheté de leurs soldats, mais à l'impéritie des généraux, étaient dans le désespoir. Pour comble de malheur, les Numides avaient envahi leur territoire, et exerçaient des ravages aussi terribles et même plus affreux encore que les Romains. La crainte contraignit les paysans à s'enfermer dans la ville, et avec eux y entrèrent et la consternation et la famine, l'une entretenue par l'appréhension d'un siége, l'autre par l'excès de la population. Atilius voyait donc les ennemis aux abois sur terre et sur mer; il était déjà presque dans Carthage; mais la pensée que son successeur pourrait s'arroger le mérite de cette campagne s'il arrivait avant qu'elle fût terminée, l'engagea à proposer la paix aux Carthaginois. Ils écoutèrent volontiers ses offres, et lui députèrent leurs principaux citoyens. Mais à peine furent-ils entrés en conférence avec le général, que loin d'accepter les clauses qu'il leur apportait, ils ne voulurent même pas en écouter la lecture, tant elles étaient sévères. Marcus, agissant en vainqueur, voulait faire de chacune de ces concessions une faveur, un bienfait, et les Carthaginois, convaincus que, soumis même à l'autorité des Romains, ils ne subiraient pas un plus triste sort que sous l'empire de conditions si humiliantes, les rejetèrent, et retournèrent à Carthage le ressentiment dans le cœur contre l'impi-

toyable Régulus. Le sénat de Carthage, instruit des volontés du général romain, bien qu'il n'eût presque plus d'espoir de salut, agit avec autant de courage que de noblesse, et aima mieux tout souffrir que de rien faire qui fût indigne de l'honneur national.

XXXII. Vers cette époque revint à Carthage un des agents envoyés en Grèce pour recruter des troupes ; il ramenait avec lui un grand nombre de soldats, et parmi eux Xanthippe, qui avait été formé à l'école de la discipline lacédémonienne, et qui connaissait à fond l'art de la guerre. Dès qu'il fut instruit du dernier désastre, qu'il en eut connu les circonstances et l'origine, qu'il eut examiné comment étaient organisés les préparatifs des Carthaginois, et dans quelles proportions enfin ils se servaient des éléphants et de la cavalerie, Xanthippe tira cette conséquence, dont il fit part à ses amis, que les Carthaginois étaient beaucoup moins vaincus par les Romains que par eux-mêmes, grâce à l'inhabileté de leurs généraux. Ces paroles de Xanthippe, avidement recueillies, comme il était naturel, par le peuple, parvinrent aux oreilles des généraux mêmes, et les chefs du gouvernement résolurent d'appeler auprès d'eux l'étranger pour éprouver sa science. Introduit dans le conseil, Xanthippe exposa avec clarté ses raisonnements, expliqua les causes de tant de défaites, et affirma que si l'on voulait suivre ses avis, et choisir, pour les marches, les campements et les champs de bataille, des lieux découverts, il ramènerait bientôt dans Carthage la sécurité et la victoire. Les généraux, frappés de la justesse de ses discours, placèrent l'armée entre ses mains. Déjà le seul récit des promesses de Xanthippe avait, parmi le peuple, excité l'enthousiasme, et mis dans toutes les bouches le langage d'une heureuse confiance. Mais lorsque, sous les murs de la ville, on le vit ranger les troupes avec ordre, faire faire les évolutions de chaque corps d'armée avec une précision merveilleuse, et dans chaque commandement suivre les lois d'une méthode sa-

vante, alors la différence entre son expérience et l'inhabileté des anciens généraux devint tellement sensible que des cris témoignèrent l'admiration universelle, et que tous demandèrent à se mesurer au plus vite avec l'ennemi, tant ils étaient persuadés qu'ils ne sauraient courir de périls sous les ordres d'un Xanthippe! Les généraux, témoins de cette scène, et de ce retour si inespéré des esprits à l'audace, adressèrent aux soldats les exhortations que réclamait la circonstance, et peu de jours après se mirent en campagne. Leurs forces se composaient de quinze mille fantassins, de trois mille cavaliers, et d'environ cent éléphants.

XXXIII. A la vue des Carthaginois qui dirigeaient leur marche à travers la plaine et établissaient leur camp en des lieux découverts, les Romains, étonnés de ce soudain changement, éprouvèrent un instant de trouble. Toutefois, ils se hâtèrent d'approcher, et vinrent le premier jour camper à dix stades des Carthaginois. Le lendemain, les généraux africains délibéraient sur la conduite qu'il y avait à tenir en cette conjoncture, lorsque, impatients de combattre, les soldats formèrent des groupes, et, appelant mille fois Xanthippe, demandèrent qu'il les menât sans retard à l'ennemi. En présence de cette commune ardeur, et sur le témoignage de Xanthippe, qui les suppliait de ne pas laisser échapper une occasion favorable, les chefs ordonnèrent aux soldats de se préparer, et lui abandonnèrent le soin de prendre les mesures qu'il croirait utiles. Xanthippe, muni de ces pleins pouvoirs, disposa les éléphants sur une seule ligne, en avant de l'armée, et plaça à une distance moyenne la phalange carthaginoise. Quant aux mercenaires, il en jeta une partie à l'aile droite, et couvrit de ceux qui étaient les plus agiles, réunis à la cavalerie, l'extrémité des deux ailes. Dès que les Romains aperçurent les Carthaginois qui se mettaient en ordre de bataille, ils s'avancèrent résolûment. Comme ils craignaient avant tout les élé-

phants, dont ils prévoyaient la rude attaque, ils mirent en avant les vélites, rangèrent sur une grande profondeur plusieurs manipules, et disséminèrent leur cavalerie sur les deux ailes. En donnant ainsi à leurs lignes moins d'étendue et plus d'épaisseur, ils avaient, pour combattre les éléphants, adopté un plan fort sage; mais leurs moyens de résistance à la cavalerie carthaginoise, beaucoup plus nombreuse que la leur, n'étaient pas aussi bien calculés. Tel fut le plan de bataille que, dans ses détails et dans l'ensemble, adoptèrent les deux armées. Elles demeurèrent fidèles à cet ordre, en attendant l'heure d'en venir aux mains.

XXXIV. Xanthippe ordonna enfin aux conducteurs des éléphants de se porter en avant et d'enfoncer l'ennemi, à la cavalerie de l'envelopper et de le charger sur les deux ailes. Aussitôt les Romains, après avoir, suivant la coutume, frappé leurs armes et poussé le cri de guerre, se précipitèrent à l'encontre. La cavalerie romaine ne put tenir longtemps contre celle des Carthaginois, qui était beaucoup plus considérable en nombre. Les fantassins, au contraire, qui étaient placés à l'aile gauche, guidés en même temps par le désir d'éviter le choc des éléphants et par le mépris où ils tenaient les mercenaires, se jetèrent hardiment sur l'aile droite des Carthaginois, la mirent en fuite, et la poursuivirent l'épée dans les reins jusqu'aux retranchements. Enfin, si les soldats des premiers rangs qu'on avait opposés aux éléphants, refoulés, écrasés par le poids de ces bêtes énormes, couvraient la plaine de leurs cadavres amoncelés, le corps de l'armée, par son épaisseur même, était jusqu'alors demeuré solide et impénétrable. Mais lorsque les dernières lignes, cernées de tous côtés par la cavalerie, furent contraintes pour se défendre de faire volte-face, lorsque les troupes qui s'étaient fait jour à travers les éléphants jusqu'aux Carthaginois, vinrent mourir derrière ces animaux, sous les coups de la phalange africaine encore intacte et complète, les Romains

furent perdus. Ils périrent pour la plupart écrasés par les éléphants, tandis que les cavaliers ennemis percèrent les autres de leurs flèches sur le champ de bataille. Quelques-uns seulement échappèrent par la fuite, mais comme le pays était plat, ils furent presque tous atteints et tués par les éléphants et par la cavalerie. Cinq cents soldats environ qui suivirent Régulus tombèrent bientôt au pouvoir de l'ennemi, qui les fit prisonniers avec le consul lui-même. Dans cette action les Carthaginois perdirent environ huit cents mercenaires, placés en face de l'aile gauche des Romains, et ceux-ci ne sauvèrent du massacre que deux mille hommes, qui pendant que les Carthaginois poursuivaient leurs compagnons, purent se tirer de la mêlée. Le reste de l'armée fut détruit, à l'exception de Marcus et de ceux qui s'enfuirent avec lui. Les manipules, épargnés par le fer des ennemis, parvinrent à se réfugier dans Clypéa. Les Carthaginois, après avoir dépouillé les morts, emmenèrent avec les autres captifs le consul, et rentrèrent triomphants dans leur ville.

XXXV. Qu'on réfléchisse un peu à ces événements, et on en tirera des enseignements bien propres à éclairer les hommes sur la conduite de la vie. Les malheurs de Régulus, en effet, nous apprennent assez quelle défiance il faut avoir de la fortune, surtout au sein de la prospérité. Cet homme qui naguère refusait pitié et pardon à des malheureux se voit tout d'un coup captif et réduit à invoquer ces mêmes sentiments, s'il veut vivre. Et de plus, combien cette maxime si sage d'Euripide, qu'un bon conseil vaut mieux que des milliers de bras [1], se trouve confirmée par là d'une manière

[1] Ἓν σοφόν. Ces mots sont empruntés à l'*Antiope* d'Euripide. Voici le passage entier :

> Γνώμη γὰρ ἀνδρὸς εὖ μὲν οἰκοῦνται πόλεις,
> Εὖ δ' οἶκος· εἰς δ' αὖ πόλεμον ἰσχύει μέγα.
> Σοφὸν γὰρ ἓν βούλευμα τὰς πολλὰς χέρας
> Νικᾷ· σὺν ὄχλῳ δ' ἀμαθία, πλεῖον κακόν.

éclatante ! Un seul homme, une seule intelligence suffit pour détruire une armée que son expérience semblait rendre invincible, pour relever un empire qui allait s'écrouler, pour rendre enfin le courage à tout un peuple abattu. J'insiste sur ces détails parce que je veux qu'ils deviennent comme une leçon de haute morale pour mes lecteurs. Les hommes peuvent se former au bien de deux manières, soit à l'école de leurs propres misères, soit à celle des malheurs d'autrui. Le premier moyen est plus sensible, le second est moins compromettant ; or si nous ne devons jamais de gaieté de cœur choisir une méthode qui ne redresse l'esprit égaré qu'au prix de tant de tourments et de périls, avec quel zèle nous faut-il rechercher l'autre, qui nous permet de connaître le vrai bien, sans dommage personnel ! Tirons de là cette conséquence, que rien ne peut mieux nous guider dans la vie pratique que l'expérience puisée aux sources de l'histoire. Seule, en tout temps et en tous lieux, sans engager en rien notre responsabilité, elle nous fait juges de ce qui est conforme à la sagesse. Mais c'est assez sur ce sujet.

XXXVI. Les Carthaginois, qui avaient vu tout réussir au gré de leurs souhaits, en éprouvèrent une joie indicible et qui se manifesta par des actions de grâce rendues solennellement aux dieux, et par l'échange entre les citoyens d'une douce bienveillance. Xanthippe, dont l'heureuse influence avait replacé si haut la fortune de Carthage, quitta peu après cette ville : c'était agir en homme habile et prudent. Les actions qui jettent un trop vif éclat engendrent d'ordinaire des haines redoutables et de cruelles calomnies. Soutenu par sa famille et par ses amis, on peut, quand on est citoyen, résister quelquefois à ces terribles attaques, mais ce sont des luttes où les étrangers ne tardent pas à avoir le dessous. Du reste, on attribua encore la retraite de Xanthippe à une cause que dans un moment plus favorable nous chercherons à éclaircir. Voilà pour Carthage. Quant aux Romains, si cruellement déçus dans leurs desseins sur

l'Afrique, ils ne songèrent qu'à réparer leur flotte et à tirer ceux de leurs soldats échappés à l'ennemi du nouveau péril qui les menaçait. Les Carthaginois, en effet, après leur victoire, avaient établi leur camp sous les murs de Clypéa pour s'emparer des Romains qui s'y étaient renfermés; mais ils virent ces malheureux leur résister avec tant de courage et d'audace qu'ils se retirèrent. Sur ces entrefaites, ils apprirent que les Romains préparaient une flotte et devaient tenter une nouvelle descente en Afrique. Aussitôt ils se hâtèrent de radouber une partie de leurs anciens navires, en construisirent de nouveaux, et bientôt deux cents vaisseaux parfaitement équipés allèrent au-devant de l'ennemi pour s'opposer au débarquement. Rome, de son côté, au commencement de l'été, mit en mer trois cent cinquante navires, qui, selon les ordres des consuls Marcus Æmilius et Servius Fulvius, se dirigèrent vers l'Afrique, en longeant la Sicile. Dans un engagement qui eut lieu près du promontoire de Mercure, les Romains contraignirent sans peine les Carthaginois à fuir et leur enlevèrent cent quatorze vaisseaux avec leur équipage. Ils retirèrent ensuite de Clypéa les jeunes soldats qui étaient restés en Afrique, et reprirent leur route vers la Sicile.

XXXVII. Déjà ils avaient fourni sans péril la plus grande partie de leur course, et s'approchaient du pays des Camarinéens, quand soudain ils eurent à essuyer une tempête si affreuse et de tels malheurs que les expressions manquent pour les décrire. De trois cent soixante-quatre vaisseaux[1] il n'en resta que quatre-vingts : le reste fut submergé ou lancé par les flots irrités contre les rochers et les promontoires : les rivages étaient couverts

[1] Afin de concilier Polybe avec lui-même, quelques traducteurs ont proposé de substituer τετρακοσίαις à τριακοσίαις. En effet, les trois cent cinquante navires équipés par les Romains, joints aux cent quatorze qu'ils enlevèrent aux Carthaginois, font quatre cent soixante-quatre vaisseaux. Comment expliquer le chiffre de trois cent soixante-quatre fourni ici par Polybe?

de cadavres et de débris. Jamais d'un seul coup n'arriva sur mer une telle catastrophe. Du reste, on doit beaucoup moins attribuer ce terrible accident à la fortune qu'aux consuls eux-mêmes. Les pilotes les avaient plus d'une fois suppliés de ne pas diriger la flotte du côté où la Sicile regarde l'Afrique, parce que la mer y était profonde et le rivage sans port ; ils leur avaient représenté que des deux constellations qui amènent avec elles les orages, l'une n'était pas encore passée, que l'autre allait paraître (on se trouvait alors entre Orion et le Chien) ; mais les consuls n'écoutèrent rien et lancèrent[1] hardiment la flotte en pleine mer en ces dangereux parages, afin de profiter au plus tôt du prestige d'une victoire récente et s'emparer ainsi de quelques villes répandues sur la côte. Quand, pour avoir sacrifié à un frivole espoir, ils se virent tombés dans un si cruel malheur, ils reconnurent, mais trop tard, leur imprudence. Remarquons à ce propos qu'en se faisant une maxime de procéder toujours par la violence, d'exécuter nécessairement leurs desseins et de ne jamais regarder comme impossible ce qu'ils ont résolu, les Romains ont souvent, sans doute, obtenu de beaux succès ; mais que ce principe aussi les a exposés à plus d'un désastre, surtout en mer. Sur terre, comme ils n'ont affaire qu'à des hommes et à l'industrie humaine, le plus souvent ils restent vainqueurs. Leur fougue impétueuse triomphe d'une force qui répond à la leur. S'ils sont quelquefois vaincus, ce n'est qu'une rare exception. Mais quand il s'agit de lutter contre le ciel ou les flots, ils éprouvent de terribles mécomptes. C'est ce qui se produisit en cette circonstance comme en beaucoup d'autres, et ce qui se reproduira toujours, jusqu'à ce qu'ils corrigent cet excès d'audace et de confiance qui leur persuade qu'il

[1] Schweighæuser propose ingénieusement de substituer au mot ἔλαθον, qui ne présente pas un sens satisfaisant, le mot ἤλαυνον, « ils s'élancèrent, » dont la signification est fort claire.

n'y a pas d'époque où la terre et l'Océan leur puissent être fermés.

XXXVIII. Instruits des désastres de la flotte romaine et convaincus que leur dernière victoire, suivie de cette grande catastrophe, rendaient sur terre et sur mer leurs forces égales à celles de Rome, les Carthaginois se préparèrent avec plus d'ardeur que jamais à lui faire face des deux côtés. Ils envoyèrent d'abord Asdrubal en Sicile avec toutes les troupes qu'il avait déjà sous ses ordres, et y joignirent les soldats arrivés récemment d'Héraclée, ainsi que cent quarante éléphants. Puis ils équipèrent deux cents navires et disposèrent tout ce qui était nécessaire pour la traversée. Asdrubal, heureusement transporté à Lilybée, exerça les troupes et les éléphants, et montra la ferme intention de tenir la campagne. Quant aux Romains, ils apprirent avec une vive douleur, de la bouche des soldats échappés au naufrage, les détails de ce désastreux événement. Mais, décidés à ne pas céder une seule fois à la fortune, ils résolurent de construire deux cent vingt vaisseaux [1]. Tout fut achevé en trois mois avec une rapidité qu'on peut à peine concevoir, et aussitôt les consuls Aulus Atilius et Lucius Cornélius mirent à la voile, traversèrent le détroit, recrutèrent à Messine les vaisseaux échappés à la tempête, et abordèrent à Panorme avec trois cents voiles. C'était la place la plus considérable des possessions carthaginoises. Ils l'assiégèrent, établirent en deux endroits les travaux nécessaires, et après avoir achevé les autres préparatifs, firent avancer les machines. La tour qui s'élève du côté de la mer fut bientôt détruite, et les soldats, pénétrant par cette brèche, enlevèrent d'assaut la partie de Panorme que l'on appelle la ville neuve. L'ancienne ville se trouva par là en un grand

[1] On trouve souvent dans Polybe ἐκ τῶν δρυόχων, ἐκ τῆς καταβολῆς unis au verbe, ναυπηγεῖν. Ἐκ τῶν δρυόχων, ἐκ τῆς καταβολῆς correspondent à πάντως, « entièrement, » comme le fait observer Schweighæuser, et ne signifient rien de plus.

péril, aussi elle ne tarda pas à se rendre. Maîtres de cette place, les consuls y laissèrent une garnison et retournèrent à Rome.

XXXIX. A l'entrée de l'été suivant, les consuls Cnéius Servilius et Caius Sempronius, partirent avec toutes les forces navales, et après avoir relâché en Sicile ils se dirigèrent vers l'Afrique. Dans leur promenade le long des côtes, ils firent de nombreuses descentes : toutes furent sans intérêt. Chemin faisant, ils s'approchèrent de l'île des Lotophages, qui s'appelle Meninx, à peu de distance de la petite Syrte. Dans l'ignorance où ils étaient des localités, ils donnèrent contre des écueils, et comme la mer en se retirant avait laissé leurs vaisseaux à sec, ils se trouvèrent fort embarrassés. Mais la mer, contre leur attente, revint peu après sur elle-même : ils jetèrent tout ce qui chargeait leurs navires, et purent ainsi, bien qu'avec peine, les mettre à flot. Leur retraite ressembla à une fuite. De retour en Sicile, ils doublèrent le cap Lilybée et abordèrent à Panorme. De ce port ils osèrent se lancer en pleine mer pour revenir à Rome, et dans la traversée ils furent assaillis d'une tempête si violente qu'ils perdirent plus de cent cinquante vaisseaux. A cette nouvelle épreuve, Rome, malgré ses sentiments d'honneur et de gloire, se vit réduite, par la grandeur et la fréquence de ses désastres, à la triste nécessité de ne pas équiper de flotte, et mettant dès lors ses dernières espérances en ses troupes de terre, elle envoya Lucius Cécilius et Caius Furius avec leurs légions en Sicile ; elle arma seulement soixante navires pour porter des vivres aux soldats. Par contre-coup, chacun de ces désastres relevait la fortune de Carthage, qui se voyait sur mer maîtresse sans partage d'un empire que lui livrait la retraite des Romains, et qui, de plus, fondait de brillantes et légitimes espérances sur ses forces de terre. En effet, lorsque parmi des détails de la dernière bataille livrée en Afrique, les Romains apprirent comment les éléphants avaient rompu les

lignes de leurs soldats, et quel horrible carnage ils y avaient fait, telle fut la terreur que leur inspirèrent ces animaux, que pendant les deux années suivantes, rangés souvent en bataille près de Lilybée et de Sélinonte, à cinq ou six stades de l'ennemi, ils n'osèrent jamais engager le combat ni descendre dans la plaine. Toujours postés sur des hauteurs de l'accès le plus difficile, ils ne prirent dans toute cette période que Thermes et Lipari. A la vue du découragement où étaient plongées leurs troupes de terre, les Romains, par un soudain changement, résolurent d'en revenir aux expéditions maritimes. Aussitôt donc qu'ils eurent nommé consuls Caïus Atilius et Lucius Manlius, ils firent construire cinquante vaisseaux, levèrent des soldats, et eurent bientôt sur pied une flotte redoutable.

XL. Asdrubal, chef des Carthaginois, qui avait vu les Romains saisis de crainte dans toutes les rencontres, et qui savait d'ailleurs que l'un des deux consuls et la moitié de l'armée étaient retournés en Italie, tandis que Cécilius était à Panorme avec le reste des troupes pour protéger chez les peuples alliés les moissons alors en pleine maturité, Asdrubal, dis-je, sortit suivi de toutes les siennes, et se dirigea à marches forcées vers les frontières du territoire de Panorme, où il établit son camp. Témoin de la confiance de son ennemi, et désirant d'exciter encore son audace, Cécilius retint ses soldats dans leurs retranchements, et fit si bien qu'Asdrubal, animé par cette réserve, qu'il n'attribuait qu'à la peur, se jeta hardiment avec toute son armée dans les défilés, et pénétra dans la campagne même de Panorme. Malgré le pillage que sous ses yeux les Carthaginois faisaient des moissons jusques aux portes de la ville, Cécilius demeura fidèle à son plan et attendit qu'il eût amené l'ennemi à passer le fleuve qui coule devant la place. Mais dès que le passage des éléphants et des soldats fut effectué, il envoya son infanterie légère harceler les Carthaginois, et n'eut pas de cesse qu'il n'eût forcé As-

drubal à mettre en bataille tout son monde. Cela fait, il plaça devant la ville et le fossé une troupe de soldats armés à la légère, avec ordre de faire pleuvoir sur les éléphants, s'ils remuaient, une grêle de flèches, de se replier vers le fossé, dans le cas où ils seraient pressés, et d'en sortir ensuite pour frapper ceux de ces animaux qui s'aventureraient davantage. De plus, il commanda à tous les forgerons de la place de porter des traits hors la ville et de les déposer au pied des murailles. Enfin, il alla lui-même, à la tête des légions, se poster à la porte placée en face de l'aile gauche des Carthaginois, d'où il envoya sans cesse de nouveaux renforts à ceux de ses soldats qui avaient engagé l'escarmouche. L'affaire ne tarda pas à devenir chaude. Les conducteurs d'éléphants, qui voulaient rivaliser de gloire avec Asdrubal, et faire de la victoire leur œuvre, se jetant sur les premiers rangs de leurs adversaires, les mirent facilement en fuite et les poursuivirent jusque dans le fossé. Mais alors sur les éléphants tombent à l'envi les traits de ceux qui occupaient les murailles, en même temps que les lourds javelots et les lances innombrables des soldats frais placés devant les fossés; criblés de blessures, tout hérissés de dards, ces animaux en fureur se retournent contre leurs maîtres mêmes, écrasent une foule d'hommes, enfoncent les rangs et les dispersent. Aussitôt Cécilius fit promptement sortir son armée, poussa par le flanc contre l'ennemi déconcerté des troupes fraîches et en bon ordre, le mit en déroute complète, lui tua un grand nombre de soldats, et força le reste à fuir. Aidé de sa cavalerie, il prit dix éléphants avec leurs maîtres, et s'empara après la bataille de tous les autres, qui avaient démonté leurs conducteurs. Ainsi, de l'avis de tous, revint à Cécilius l'honneur d'avoir ramené la confiance dans l'esprit du soldat, et les armées romaines dans la plaine.

XLI. La nouvelle de ce succès causa à Rome une grande joie, moins parce que la perte de leurs éléphants enlevait aux Carthaginois quelque chose de leurs forces

que parce que la nature même de cette victoire avait rendu aux troupes leur ancienne audace. Cette considération les confirma dans le dessein où ils étaient déjà d'envoyer, sous les ordres des consuls, une flotte et une armée navale, afin de mettre un terme à cette lutte si longue, à quelque prix que ce fût. Quand tous les préparatifs qu'exigeait cette nouvelle campagne furent achevés, les consuls partirent pour la Sicile avec deux cents vaisseaux; c'était alors la quatorzième année de la guerre. Ils abordèrent à Lilybée, et, soutenus par les troupes de terre qui se portèrent au-devant d'eux, ils assiégèrent aussitôt cette ville; car ils savaient que Lilybée conquise, il leur serait facile de passer en Afrique. Les généraux carthaginois ne se le dissimulaient pas, et leur conviction à ce sujet était la même que celle des Romains. Aussi, négligeant tout autre soin, ils ne s'occupèrent que de porter secours aux assiégés; rien ne leur coûta pour les défendre. Cette ville prise, il ne leur restait plus une place d'armes, et les Romains avaient en leur pouvoir toute la Sicile, excepté Drépane. Mais peut-être ceux qui ne connaissent pas la carte du pays trouveraient-ils ici quelque obscurité, si je n'essayais de dire brièvement, et la place précise qu'occupe Lilybée, et les avantages de sa position.

XLII. La Sicile, par sa situation géographique, est à peu près à l'Italie et à ses extrémités ce qu'est le Péloponèse à la Grèce continentale et à ses promontoires. La seule différence, c'est que le Péloponèse est une presqu'île, et la Sicile une île proprement dite : une route de terre conduit à l'un; la mer est le seul chemin qui mène dans l'autre. La Sicile est triangulaire, et le sommet de chaque angle affecte la forme d'un promontoire. Le premier, qui est situé au midi, et qui s'avance dans la mer de Sicile, s'appelle Pachynum; le second est au nord, et borne le détroit à l'ouest, à une distance d'environ douze stades de l'Italie : on le désigne sous le nom de Pélore. Le troisième regarde l'Afrique même,

et se trouve précisément en face des promontoires qui avoisinent Carthage : il est à peu près à mille stades de cette ville. Placé au couchant, il sépare la mer de Sicile et celle de Sardaigne : c'est le cap Lilybée. Là s'élèvè la ville qui lui emprunte son nom, et dont alors les Romains, nous l'avons dit, formaient le siége : elle est fortement défendue par des murailles épaisses, par un fossé circulaire d'une grande profondeur, et par un rempart d'eau stagnante qu'y forment les alluvions de la mer. On peut, il est vrai, pénétrer à travers ces marais jusqu'aux portes; mais pour suivre ce chemin, il faut beaucoup d'usage et d'expérience. Les Romains avaient établi à droite et à gauche deux camps que rattachaient entre eux un fossé, un retranchement et un mur; et bientôt ils commencèrent à pousser les travaux du côté de la tour qui, la plus voisine du rivage, regardait la mer d'Afrique. Ajoutant chaque jour quelque chose à leurs ouvrages, gagnant sans relâche du terrain, ils finirent par renverser les six tours les plus rapprochées de celle que nous avons désignée, et entreprirent de faire tomber les autres sous le bélier. Le siége devenait rude et pressant. En présence de ces tours, qui menaçaient ruine, ou qui déjà croulaient, de ces travaux qui envahissaient la ville, terribles étaient la crainte et l'épouvante des assiégés, bien que, sans compter les citoyens, il y eût dans les murs environ dix mille mercenaires, et qu'Himilcon, leur chef, ne négligeât aucune des mesures à prendre pour sauver la place. Soit en élevant des contre-murs, soit en attaquant par des galeries souterraines les ouvrages des ennemis, il leur causait mille embarras. Sans cesse en mouvement, il faisait des sorties tous les jours, se jetait sur les travaux, essayait d'y mettre le feu, et dans ce but, livrait jour et nuit de hardis combats. Ces nombreuses rencontres étaient souvent plus meurtrières que ne l'eussent été des batailles rangées.

XLIII. Sur ces entrefaites, quelques chefs supérieurs

des mercenaires parlèrent entre eux de remettre la ville aux Romains, et certains de trouver dans leurs subordonnés une facile obéissance, ils se rendirent en secret au camp pour entrer en conférence avec le général ennemi à ce sujet. Mais l'Achéen Alexon, qui déjà, à une époque antérieure, avait sauvé Agrigente, sur le point d'être livrée par les mercenaires syracusains, fut instruit du complot, et alla le révéler au chef carthaginois. Asdrubal, aussitôt, rassembla les capitaines encore présents dans la ville, mêla, en leur parlant, les avis et les prières, et leur promit enfin des présents magnifiques, et de grandes faveurs, pour prix de leur fidélité, s'ils demeuraient étrangers aux desseins des transfuges. Ses paroles furent accueillies favorablement, et sur-le-champ il députa aux Gaulois, avec ces officiers, Annibal, fils de l'Annibal mort en Sardaigne. Les relations qu'Annibal avait autrefois entretenues avec eux dans les camps devaient faciliter l'entrevue. En même temps, il envoya auprès des mercenaires Alexon lui-même, qui jouissait parmi eux d'une grande popularité et d'une puissante influence. Ces députés convoquèrent les troupes; et, soit par de sages exhortations, soit en se faisant garants des récompenses qu'avait promises le général, ils leur persuadèrent sans peine de rester fidèles. Aussi, quand les chefs qui avaient quitté Lilybée revinrent au pied des murs pour exciter les soldats à la désertion, et leur dire les conditions des Romains, loin de leur obéir, ils ne leur prêtèrent même pas l'oreille, et de plus les repoussèrent à coups de pierres et de flèches. C'est ainsi que les Carthaginois se virent placés à deux doigts de leur perte par la trahison des mercenaires. Mais le même Alexon, de qui le dévouement avait sauvé autrefois la ville, le pays, les lois, la liberté d'Agrigente, épargna alors aux Carthaginois une terrible catastrophe.

XLIV. Cependant les habitants de Carthage, sans avoir rien appris de ces événements, mais par la seule prévision des besoins où devaient se trouver les assié-

gés, remplirent deux cents vaisseaux de soldats; et, après avoir donné les instructions nécessaires à Annibal, fils d'Amilcar, et de plus, ami d'Asdrubal, de qui il commandait la galère, le firent partir avec sa flotte au plus vite; ses ordres étaient de ne pas perdre un instant, et, à la première occasion, de mener sans hésiter ce renfort aux Carthaginois. Annibal, avec ses dix mille soldats, se rendit promptement aux îles Æguses, entre Lilybée et Carthage, y attendit l'heure de continuer sa route, et au premier souffle d'un vent fort mais favorable, volant de toute la vitesse de ses voiles, et aidé d'une forte brise, il se dirigea droit vers l'entrée du port de Lilybée, ses équipages debout sur le pont des navires, en armes, et prêts au combat. Les Romains, surpris de cette brusque apparition, et craignant d'ailleurs d'être emportés par la violence même du vent, dans le port, avec les ennemis, résolurent de ne pas s'opposer au passage de la flotte, et restèrent sur la mer immobiles spectateurs de la marche hardie des Carthaginois. De son côté, la foule, réunie sur les remparts, inquiète du succès d'une telle entreprise, et transportée de plaisir en présence d'un secours si inattendu, appelait de ses applaudissements et de ses cris les braves navigateurs. Enfin, Annibal, par une manœuvre d'une singulière audace, entra dans le port, et fit tranquillement débarquer ses soldats. Peut-être, en cette occurrence, les assiégés éprouvèrent-ils encore moins de joie de recevoir un renfort qui leur rendait cependant et force et espoir, que d'avoir vu les Romains ne pas oser arrêter la course des Carthaginois.

XLV. Himilcon, témoin de l'enthousiasme des assiégés, ranimés par la présence des troupes auxiliaires, et de l'ardeur des nouveaux venus, que n'avaient pas affaiblis les misères du siége, résolut de profiter de ce beau zèle pour mettre le feu aux ouvrages des Romains. Il convoqua donc les troupes, les exhorta longuement dans les termes qu'exigeait la circonstance, et

par un vif tableau des récompenses particulières réservées à la valeur de chacun, ou des faveurs et des grâces générales que leur ménageait la reconnaissance des Carthaginois, excita en elles un incroyable désir d'en venir aux mains. Elles accueillirent avec transport ces paroles, et comme elles demandaient qu'on les menât au combat sans tarder davantage, Himilcon, après avoir donné à leur bon vouloir les éloges et les remercîments qui convenaient, leur recommanda, en les congédiant, d'aller de bonne heure se livrer au repos, et d'attendre du reste les ordres de leurs chefs. Puis il appela dans sa tente les officiers, leur assigna les postes nécessaires à l'attaque, communiqua à tous le mot de ralliement, l'heure de la bataille, et leur prescrivit de se trouver de bon matin, avec leurs hommes, aux endroits désignés. Tout fut strictement exécuté, et dès l'aurore, Himilcon, faisant sortir les soldats de la ville, attaqua les travaux en plusieurs endroits à la fois. Mais les Romains, qui avaient prévu le coup, n'étaient pas restés inactifs. En gens qui étaient sur leurs gardes ils se portèrent partout où il était nécessaire, et partout combattirent avec bravoure. En peu de temps, l'engagement devint général et terrible; car les soldats venus de la ville étaient au nombre d'environ vingt mille, et ceux qui étaient dans la plaine étaient encore plus nombreux. Ce qui d'ailleurs n'ajoutait pas peu à l'horreur de cette mêlée, c'est que chaque soldat combattait sans conserver son rang, là où bon lui semblait. Au milieu de cette foule ennemie, dans ces luttes partielles d'homme contre homme, de ligne contre ligne, éclatait toute la fureur d'un combat singulier. Près des travaux surtout les cris et la mêlée étaient effroyables; les troupes qui, dès le principe, avaient été envoyées à ce poste, soit pour repousser les sentinelles qui gardaient les ouvrages, soit pour s'opposer à cette tentative, mirent une chaleur et un courage sans pareil, les unes à chasser des tours leurs braves défenseurs, les autres à ne pas céder. Elles

périrent toutes à la place qu'on leur avait d'abord assignée. Ajoutez à cela ces nombreux soldats mêlés à ces corps d'attaque, armés de torches, d'étoupes, de flammes, et se jetant de toutes parts sur les machines avec une telle ardeur que les Romains, incapables de résister à ce choc redoutable, se virent en un instant dans le plus grand danger. Mais le général carthaginois, qui avait vu tomber beaucoup de ses soldats, sans pouvoir parvenir à s'emparer des ouvrages, véritable objet de son entreprise, ordonna de sonner la retraite; et les Romains, qui avaient été sur le point de tout perdre, restèrent ainsi maîtres de la position, et gardèrent leurs avantages en toute sécurité.

XLVI. Annibal, après cette expédition, mit à la voile pendant la nuit, à l'insu des Romains, et se rendit à Drépane, auprès d'Adherbal, chef des troupes africaines. C'est une ville qui, par son heureuse position et la beauté de son port, a toujours été gardée avec le plus grand soin par les Carthaginois. Elle est à une distance de cent vingt stades environ de Lilybée.

Cependant à Carthage on désirait fortement de savoir l'état où se trouvait cette dernière place, sans pouvoir y entrer, à cause du blocus que les Romains en avaient formé, et qui tenait la ville étroitement cernée. Un des Carthaginois les plus distingués, Annibal, surnommé le Rhodien, promit de pénétrer dans Lilybée et de rapporter fidèlement à ses concitoyens tous les détails qu'il parviendrait à recueillir. On agréa avec joie sa promesse, sans espérer toutefois de la voir s'accomplir; car la flotte romaine occupait l'entrée du port et le fermait à tout venant. Annibal équipa donc une galère et alla se porter dans une des îles qui avoisinent Lilybée; puis, au premier souffle d'un vent favorable, vers la quatrième heure, sous les yeux de tous les Romains étonnés d'une telle audace, il entra dans le port. Le lendemain il se disposa au retour. Le général romain, redoublant de zèle pour garder l'issue du port,

avait pendant la nuit réuni dix vaisseaux des plus rapides. Du rivage il surveillait les préparatifs du Rhodien, tandis que les navires, des deux côtés de l'embouchure, placés aussi près des marais qu'il était possible, se tenaient la rame levée, afin de poursuivre et arrêter la barque dès sa sortie. Mais le Rhodien mit à la voile, sans se cacher, et tel fut l'effet produit sur les ennemis par sa hardiesse, et par la rapidité de sa course, que non-seulement il sauva son vaisseau et l'équipage, emportés au milieu des Romains immobiles, mais encore à quelque distance il s'arrêta les rames en l'air en signe de provocation. Personne n'osa le poursuivre, tant sa course était vite, et, après avoir porté seul le défi à une flotte entière, il disparut. Il osa répéter plusieurs fois cette audacieuse manœuvre, et par là fut à Carthage d'une grande utilité. D'abord il lui donnait tous les détails dont elle avait besoin, de plus il entretenait la confiance dans l'âme des assiégés et la terreur dans celle des Romains, étonnés d'un témérité si étrange.

XLVII. Ce qui, du reste, facilitait son audace, c'était la connaissance exacte des écueils à travers lesquels était marquée la route qui conduisait au port. Quand, sa course achevée, il commençait à être en vue du port, il cinglait comme venant d'Italie, vers la tour qui donnait sur la mer, jusqu'à ce que les tours placées du côté de l'Afrique fussent complétement masquées. Il n'y a que ce moyen de pénétrer, avec le secours d'un vent favorable, dans l'intérieur du bassin. Excités par l'heureux succès du Rhodien, d'autres Carthaginois, qui connaissaient aussi ces parages, tentèrent la même entreprise, si bien que les Romains, à qui cela causait un dommage considérable, résolurent d'élever une digue qui fermât le port. Mais, dans un grand nombre d'endroits, ils n'y purent réussir, empêchés par la profondeur de la mer et par l'impossibilité de faire demeurer en place les matériaux qu'ils y jetaient. Les flots et la violence du courant les brisaient et les dispersaient

dans le temps même qu'ils mettaient à descendre. Enfin, en un lieu où se trouvaient des bancs de sable, ils parvinrent, à force de peine, à construire une levée. Peu après, un bateau à quatre rangs de rames, qui sortait de Lilybée, vint y échouer et tomba au pouvoir des Romains. La construction en était remarquable. Ils y firent monter des hommes de choix et s'en servirent pour épier quiconque tenterait de s'esquiver, et le Rhodien avant tous. Il arriva précisément que sur ces entrefaites Annibal, entré dans la place pendant la nuit, la quitta en plein jour. La vue de cette quadrirème qui s'était brusquement éloignée du port en même temps que lui, et qu'il ne tarda pas à reconnaître, l'inquiéta, et d'abord il poussa en avant, dans l'espoir d'échapper par une course rapide; mais il se sentit bientôt serré de près, grâce à l'habileté des rameurs qui le poursuivaient, fit volte-face et dut nécessairement en venir aux mains avec l'ennemi. Vaincu sans peine par un équipage d'élite et nombreux, il fut fait prisonnier. Les Romains s'emparèrent de son navire, qui était fort bien construit, le munirent de tout ce qui était nécessaire et écartèrent ainsi les hardis marins qui tentèrent de pénétrer dans Lilybée.

XLVIII. Les assiégés faisaient avec ardeur de nombreuses réparations à leurs murs, et avaient renoncé au projet d'endommager ou de détruire les ouvrages des Romains, quand tout d'un coup s'éleva un vent impétueux dans la direction de ces ouvrages mêmes, et qui battait assez fortement le pied des machines pour en ébranler les galeries et renverser les tours placées en avant afin de les défendre. Quelques Grecs mercenaires, frappés des avantages qu'offrait une telle circonstance pour détruire les travaux des Romains, communiquèrent au général leur pensée. Himilcon l'approuva, fit faire tous les préparatifs nécessaires, et sur trois points à la fois les jeunes Grecs allèrent mettre le feu aux travaux. Outre que ces bois déjà

vieux présentaient par eux-mêmes une matière très-inflammable, la violence du vent, toujours croissante, secouait tellement la base des machines et des tours, que l'incendie promena bientôt ses ravages avec une terrible puissance, sans qu'il fût facile, possible même aux Romains d'y porter remède. D'ailleurs la terreur de ceux qu'on envoyait était si grande qu'ils étaient incapables de voir et de comprendre ce qui se passait. Aveuglés par les étincelles qui roulaient sur eux, par la cendre et l'épaisseur de la fumée, ils tombaient morts sans réussir à approcher pour éteindre le feu. Or, les mêmes causes qui rendaient si critique la position des ennemis, étaient autant d'avantages pour les incendiaires. Tandis que le vent soufflait sur les Romains tout ce qui pouvait leur obscurcir la vue, et même les blesser, les objets que les Carthaginois lançaient sans que rien les gênât contre les soldats chargés d'arrêter l'incendie, et contre les machines, arrivaient droit au but, et produisaient des effets d'autant plus terribles que le vent les y portait avec plus de force. Enfin la destruction des ouvrages fut à ce point complète que les bases mêmes des tours et les poutres des béliers furent réduites en cendre. Dès lors les Romains renoncèrent au système des ouvrages extérieurs pour assiéger la ville : ils entourèrent Lilybée d'un fossé et d'un retranchement circulaire, élevèrent un mur en avant du camp et abandonnèrent au temps le soin d'achever le siége. Les défenseurs de la place, après avoir relevé un pan de muraille abattu, soutinrent vaillamment le blocus.

XLIX. Dès que le bruit de ce désastre, bientôt confirmé par des témoins oculaires, se fut répandu à Rome, et qu'on apprit que la plus grande partie des recrues maritimes avait succombé soit dans la défense des machines, soit durant le siége, on enròla avec une nouvelle ardeur des matelots, au nombre de dix mille, et on les envoya en Sicile. Ils traversèrent heureusement le détroit et se rendirent à pied jusqu'au camp :

aussitôt le général romain Publius Claudius convoqua les tribuns et leur dit que le moment était venu d'aller avec toute la flotte à Drépane ; que le général carthaginois Adherbal n'était pas sur ses gardes, qu'il ne connaissait pas l'arrivée des troupes auxiliaires, et que, d'ailleurs, il ne pouvait prévoir une attaque des Romains après les pertes nombreuses que le siége leur avait coûtées. Tous applaudirent à ces paroles. Publius mit donc sur les vaisseaux et les recrues nouvelles et les anciens équipages, et choisit ensuite parmi toute l'armée les plus braves et de bonne volonté : il n'en manqua pas pour une expédition où la traversée devait être courte et les avantages immédiats. Il appareilla en cet état, vers minuit, à l'insu de l'ennemi, et la flotte s'avança silencieuse, tenant la terre à droite : dès l'aube du jour, quelques vaisseaux de l'avant-garde étaient à la hauteur de Drépane. A la vue de ces navires, Adherbal se laissa d'abord troubler par ce qu'il y avait d'inattendu dans cette apparition. Mais bientôt rendu à lui-même, et, pénétrant les vues de l'ennemi sur Drépane, il résolut de tout braver pour échapper à la honte de subir un siége si ouvertement préparé. Il rassembla donc sur le rivage ses matelots, et fit appeler au son de la trompette les mercenaires qui occupaient la ville. Dès qu'ils furent réunis, il chercha par quelques mots à éveiller en eux l'espérance de la victoire, s'ils osaient combattre sur mer; la crainte des misères attachées à un siége, s'ils reculaient devant le danger. Puis, comme tous se montraient bien disposés et lui criaient de les conduire à l'ennemi, il les remercia de leur ardeur, leur dit de s'embarquer et de le suivre en poupe sans perdre de vue son navire. Ces courtes instructions données, il se lança le premier en mer et conduisit ses troupes auprès des rochers qui bordaient la partie opposée à celle par où arrivaient les Romains.

L. Mais alors Publius, qui voit les ennemis, loin de céder, comme il l'espérait, et de se laisser intimider

par son arrivée, prêts à combattre, et ses vaisseaux dispersés les uns dans le port, les autres à l'embouchure ou près d'y entrer, ordonne de battre en retraite. Ce mouvement des navires qui opérèrent leurs manœuvres dans l'intérieur ou à l'entrée du port ne causa pas seulement un affreux désordre parmi les équipages; plusieurs vaisseaux, en se heurtant, brisèrent leurs rames. Cependant, comme les chefs avaient soin de les ranger auprès de la terre à mesure qu'ils se ralliaient à eux, ils purent bientôt présenter leurs proues aux Carthaginois. Publius, qui d'abord était demeuré sur les derrières de la flotte, gagnant aussitôt le large, alla se poster à la gauche de toutes ses forces. En même temps Adherbal, après avoir passé avec cinq vaisseaux par delà l'aile gauche des Romains, vint placer celui qu'il montait, la proue en avant, en face des leurs, et par ses ordonnances fit dire à chaque navire, qui successivement approchait, de se joindre à lui et de prendre la même position que le sien. Dès qu'ils furent de front, il leur donna le signal de la marche, et tous s'avancèrent en ordre contre les Romains qui se tenaient toujours près de la terre, afin de recueillir ceux de leurs vaisseaux qui sortaient du port. La nécessité où ils étaient de combattre non loin du rivage fut pour eux un désavantage considérable.

LI. Quand les flottes furent près l'une de l'autre, à un signal parti de chaque vaisseau amiral, le combat s'engagea. D'abord les chances de succès se balancèrent. Chaque parti comptait pour ses défenseurs les plus braves soldats de l'armée de terre. Mais les Carthaginois peu à peu l'emportèrent, grâce aux nombreux avantages matériels qu'ils avaient sur l'ennemi. D'abord leurs mouvements étaient d'une promptitude qu'ils devaient à la construction de leurs navires et à l'excellence de leurs rameurs. Puis leur position les servait merveilleusement. On a vu qu'ils s'étaient établis du côté de la haute mer; aussi, étaient-ils pressés par l'ennemi,

ils battaient en retraite, et par la rapidité de leur course gagnaient le large sans danger. Les Romains s'engageaient-ils trop loin en les poursuivant, tantôt alors ils voltigeaient à l'entour, tantôt ils venaient attaquer par le flanc ces vaisseaux embarrassés dans leurs évolutions à cause de leur pesanteur et de l'inhabileté des rameurs, leur portaient des coups redoublés et en coulaient un grand nombre. Enfin, quelqu'un de leurs alliés était-il en danger, ils lui envoyaient en toute hâte du secours par la haute mer et derrière la poupe du vaisseau. Chez les Romains c'était le contraire. Quelque pressés qu'ils fussent, il leur était impossible de reculer, rangés comme ils l'étaient contre la terre. Le navire, vigoureusement attaqué par celui qui lui faisait face, venait asseoir sa poupe sur les bancs de sable, ou échouer sur la côte. Se lancer au milieu de la flotte ennemie, attaquer en queue les Carthaginois déjà ailleurs occupés (manœuvre précieuse dans une action navale), leur était interdit par la lourdeur de leurs vaisseaux et l'inexpérience de leurs matelots. Enfin ils ne pouvaient d'aucune manière secourir les leurs en détresse, parce que, trop serrés contre le rivage, ils n'avaient pas le moindre espace pour se remuer en cas de besoin. Durant tout le combat les Romains ressentirent les effets de cette fatale position. Enfin, las de voir les uns se perdre sur les écueils, les autres se briser sur le rivage, le général romain, se glissant à gauche le long de la côte, et suivi de trente navires les plus proches du sien, prit la fuite. Quant aux autres vaisseaux, au nombre de quatre-vingt-treize, les Carthaginois s'en emparèrent, aussi bien que de leurs équipages : exceptons les quelques chefs qui firent échouer leur navire contre terre, et échappèrent ainsi à l'ennemi.

LII. Le succès de cette bataille couvrit Adherbal de gloire ; mais si, à Carthage, on faisait honneur à sa prévoyance, à son audace, de cette éclatante victoire, Publius, déshonoré, devint, au contraire, à Rome,

l'objet de mille accusations. On lui reprocha d'avoir dirigé les affaires avec témérité, imprudence, et, autant qu'il était en lui, causé à Rome de cruels dommages. Il fut cité en jugement, condamné à une forte amende, et eut même à craindre de plus grands périls. Toutefois, les Romains, frappés par tant de désastres, mais soutenus par leur désir de tout soumettre, ne négligèrent aucune des mesures permises à leur faiblesse, et s'occupèrent sérieusement de poursuivre les hostilités. On était à l'époque des élections consulaires, et, parmi les deux consuls qu'ils nommèrent, ils choisirent immédiatement l'un d'eux, Junius[1], pour conduire à l'armée qui assiégeait Lilybée, des munitions, des vivres et des provisions de toutes sortes. Ils donnèrent soixante vaisseaux d'escorte aux convois. Junius, transporté à Messine, y recueillit les navires qui lui étaient venus du camp et du reste de la Sicile, et se rendit en toute hâte à Syracuse, suivi de cent vingt grands bâtiments, et d'environ huit cents de charge; il confia la moitié de ceux-ci et quelques forts vaisseaux aux questeurs, avec ordre de procurer en diligence au camp ce qui était nécessaire. Pour lui, il resta à Syracuse, afin d'attendre les vaisseaux retardataires de Messine, et de recevoir, des populations qui habitaient l'intérieur des terres, les contributions de blé qu'elles devaient.

LIII. Vers cette époque, Adherbal envoya à Carthage tous les navires et les hommes qu'il avait pris dans le dernier combat naval; puis, il mit sous les ordres de Carthalon, son collègue, une escadre de trente de ses vaisseaux, grossie de soixante-dix voiles que Carthalon lui-même avait amenées, et lui ordonna de se jeter à l'improviste sur la flotte mouillée à Lilybée, d'en prendre une partie, s'il était possible, et de brûler l'autre. Carthalon, fidèle à ces instructions, s'embarqua au point du jour, brûla ou dispersa les navires ennemis, et par cette brusque surprise répandit le trouble dans le

[1] Junius fut le collègue et non le successeur de Claudius.

camp des Romains. Tandis que ceux-ci arrivaient au secours de leurs voiles, Himilcon, qui gardait Lilybée, averti déjà par leur cri de guerre, et qui d'ailleurs, grâce aux premiers rayons du jour, voyait la scène du combat, lança contre eux les mercenaires. Les Romains, entourés ainsi de toutes parts, tombèrent dans une affreuse consternation. Aussitôt, après avoir dispersé et détruit quelques navires, l'amiral carthaginois dirigea sa course, en quittant Lilybée, vers Héraclée, et y demeura pour arrêter la marche du convoi destiné au camp. Un peu plus tard, informé par ses éclaireurs, qu'un assez grand nombre de bâtiments de toute force s'approchait, il se remit en mer, et marcha au-devant des Romains avec l'assurance méprisante que lui donnait un récent avantage. Mais les questeurs, de leur côté, avaient été avertis à temps de l'arrivée de l'ennemi par les esquifs qui d'ordinaire forment l'avant-garde de la flotte; comprenant que, réduits à eux seuls, ils ne pouvaient risquer un combat naval, ils relâchèrent dans une petite bourgade des possessions romaines qui, sans port à la vérité, présentait du moins comme asile des mouillages et quelques rochers en saillie dont l'enceinte formait un solide rempart; ils y établirent des catapultes, des machines transportées de la ville, et attendirent tranquillement l'attaque des ennemis. Les Carthaginois résolurent d'abord de les assiéger, dans l'espoir que les Romains se retireraient par crainte dans la ville, et qu'on pourrait sans peine s'emparer de leur flotte. Mais l'affaire ne tourna pas comme ils le désiraient; accueillis par une vigoureuse résistance, et mal à l'aise dans un lieu difficile pour eux de toute manière, ils se retirèrent après avoir laissé quelques vaisseaux de charge dans les eaux de je ne sais quel fleuve, d'où ils épièrent le départ des Romains.

LIV. Cependant, le général romain, qui était resté à Syracuse, après avoir achevé ce qui l'y avait retenu, doublait le cap Pachynum, et se dirigeait vers Lilybée,

sans rien savoir du désastre survenu à son escadre. Informé par ses éclaireurs de l'apparition prochaine des ennemis, le général carthaginois partit au plus vite, afin de les attaquer tandis qu'ils étaient à une grande distance du reste de la flotte. Mais à la vue de l'escadre carthaginoise, qui au loin déployait ses nombreuses voiles, trop faible pour combattre, et réduit à ne pouvoir fuir, à cause de la proximité des ennemis, Junius dirigea sa course vers des lieux escarpés, ou, pour mieux dire, inaccessibles, et y demeura. Il aimait mieux tout souffrir que livrer aux Carthaginois sa flotte et ses troupes. Carthalon, qui vit cette manœuvre, se garda bien de se hasarder sur un tel terrain, et d'y livrer bataille; il s'empara d'un promontoire, et là, placé entre les deux flottes, surveilla l'une et l'autre. Cependant, les nuages s'amoncelèrent, et l'état de la mer annonçait une tempête furieuse, quand les pilotes carthaginois qui, grâce à l'expérience qu'ils avaient de tels accidents et de ces parages, appréciant au juste le péril dont ils étaient menacés, en avertirent Carthalon, et l'engagèrent à fuir devant la tempête, en doublant le cap de Pachynum. Carthalon obéit prudemment à ce conseil, et les Carthaginois, après avoir doublé avec une peine infinie le promontoire, purent mettre leur flotte à couvert. Les vaisseaux romains, au contraire, surpris par l'orage sur des côtes sans mouillage, furent tellement maltraités par la tourmente qu'il n'en resta absolument aucun débris dont on pût se servir, et que les deux flottes furent tout à fait anéanties.

LV. Au bruit de ce succès, Carthage leva de nouveau la tête avec orgueil, et conçut des espérances plus brillantes que jamais. Si les Romains, en dépit de tant de malheurs, et bien que dépossédés de la mer, restaient maîtres du continent, les Carthaginois avaient sans partage l'empire maritime, et ils se flattaient de pouvoir un jour y joindre celui de la terre. Rome donc, et son armée placée sous les murs de Lilybée, gé-

missaient en commun sur la fortune publique; mais elles ne songèrent pas un instant à abandonner le siége. En même temps que Rome envoyait par terre les convois nécessaires, les légions pressaient le blocus, autant qu'il était en elles. Quant à Junius, revenu dans le camp après sa catastrophe, et accablé de douleur, il résolut de tenter quelque coup de main, dont l'utilité et le succès contre-balançassent le désastre passé. Aussi, saisissant la première occasion qui lui fut offerte, il s'empara d'Éryx par de sourdes menées, et se rendit maître à la fois du temple de Vénus et de la ville. Éryx est un mont qui s'étend sur la côte de Sicile; il regarde l'Italie, entre Drépane et Panorme, mais plus rapproché de Drépane, qu'il va même rejoindre. Ce mont est le plus élevé de toute la Sicile, à l'exception de l'Etna. Sur le sommet, terminé en plateau, se trouve le temple de Vénus, qui l'emporte, sans contredit, sur tous les temples siciliens par ses richesses et sa magnificence en général. La ville est située au-dessous, et on n'y arrive que par une rampe longue et difficile. Junius munit donc de quelques troupes la crête de la montagne et le chemin de Drépane, et garda soigneusement ces deux postes à la fois, le dernier surtout. Il espérait, par ces précautions, s'assurer la tranquille possession de la ville et du mont tout entier.

LVI. Sur ces entrefaites, les Carthaginois nommèrent général Amilcar, surnommé Barca, et lui remirent le commandement des forces navales. Dès qu'il les eut à sa disposition, il alla désoler les côtes de l'Italie. On se trouvait alors dans la dix-huitième année de la guerre. Après avoir ravagé la Locride et le Brutium, il se rendit avec toute sa flotte du côté de Panorme, et s'empara d'un certain lieu nommé Hirce, placé entre Éryx et Panorme, sur les bords de la mer. Hirce offre, pour un long séjour, plus de sûreté et de ressources que tout autre poste militaire. C'est une montagne à pic, qui s'élève à une assez grande hauteur; la circonférence de

la crête est de cent stades; le terrain qu'elle enferme est partout praticable, et propre au labourage; la brise de la mer y répand sa fraîcheur, et les animaux nuisibles y sont inconnus. Par mer, comme par terre, le mont est entouré de précipices inaccessibles, et les intervalles qui, de loin en loin, les séparent, ne demandent que quelques ouvrages de défense peu considérables. Sur la plate-forme s'élève un mamelon qui peut servir à la fois et de citadelle et d'observatoire. Enfin, Hirce domine un port qui est le véritable point de départ de Drépane et de Lilybée pour l'Italie, et dont le bassin conserve toujours beaucoup d'eau; trois avenues conduisent à ce mont, deux du côté de la campagne, une du côté de la mer, mais toutes très-difficiles. C'est là qu'Amilcar plaça son camp avec une incroyable audace. Sans s'appuyer sur le secours d'aucune ville alliée, sans espérance même d'en avoir, il osa s'établir au milieu de l'ennemi, et de là, il attaqua mainte fois les Romains, et mille fois les mit en péril. D'abord, prenant son essor à travers la mer du haut de ce rocher, il alla ravager les côtes de l'Italie jusqu'à Cannes; puis, comme les Romains étaient venus se camper en face de lui devant Panorme, à une distance d'environ cinq stades, il leur livra de continuels combats, pendant trois ans environ; longues et continuelles hostilités qu'on ne saurait retracer en détail!

LVII. Quand des athlètes, célèbres par leur courage et leur vigueur, descendent dans l'arène afin de se disputer la victoire, et que dans une rixe acharnée ils se portent sans relâche coups sur coups, s'expliquer la portée de chaque blessure, tenir compte de chaque attaque, est chose impossible pour les spectateurs comme pour les combattants. Mais, d'après la force des concurrents en général, d'après leur amour mutuel de la gloire, leur savoir-faire, leur talent et leur valeur personnelle, on peut se former une idée suffisante des incidents d'une telle lutte. Il en est de même pour nos généraux. Énu-

mérer en quelles occasions et par quels moyens ils renouvelèrent chaque jour de mutuelles embûches, les surprises ou les attaques de vive force, serait une supputation fort difficile pour l'historien, fatigante pour le lecteur, et, de plus, sans utilité. L'opinion qu'on s'est déjà faite du mérite des deux antagonistes, et l'issue de la lutte, peuvent faire conjecturer le reste. Il n'y eut pas un stratagème dont l'histoire fasse mention, pas une de ces inventions heureuses que suggèrent les circonstances, pas un de ces coups hardis qui demandent une audace bouillante qu'ils aient négligé. Mais une bataille décisive ne pouvait avoir lieu pour plusieurs raisons : leurs forces étaient égales, leurs retranchements inaccessibles, et l'espace qui séparait les deux armées fort restreint. C'est pourquoi chaque jour s'engageaient des batailles partielles; mais il n'y avait pas de place pour un engagement général. Dans chaque affaire ceux-là seuls périssaient qui tombaient dans la plaine; les autres, dès qu'ils pliaient, se trouvaient hors de danger, derrière leur rempart, d'où ils venaient ensuite commencer une attaque nouvelle.

LVIII. Enfin la fortune, comme un juge habile [1], s'avisa de les faire sortir de cette arène et de ces combats pour les conduire à une lutte plus dangereuse encore, sur un terrain encore plus étroit. Amilcar, voyant les Romains garder Éryx au sommet et au pied de la montagne, s'empara de la ville placée dans l'intervalle. De part et d'autre le courage ne se démentit pas. Les Romains, qui occupaient la crête du mont, soutinrent les périls du siége avec une constance merveilleuse, et les Carthaginois, de leur côté, montrèrent une bravoure invincible, pressés qu'ils étaient par les ennemis, et inquiets pour les vivres qui leur parvenaient difficilement; car ils ne communiquaient avec la mer que par un seul

[1] Quand dans les jeux gymniques la lutte durait trop longtemps sans que la victoire se décidât, on désignait aux lutteurs quelque épreuve plus difficile où le triomphe comme la défaite dût être incontestable.

endroit. Mais quand les deux partis eurent épuisé tout l'art et toute la force que réclament les nécessités d'un siége, quand ils eurent supporté des privations de toute espèce, qu'ils eurent essayé toutes les façons d'attaquer et de combattre, ils laissèrent entre eux, non pas comme le dit Fabius, par faiblesse et par désespoir de cause, mais en hommes que ni les maux ni les fatigues ne peuvent abattre, la victoire incertaine [1]. Avant que cette lutte fût terminée, bien qu'elle durât depuis deux ans, la guerre finit d'une autre manière. Tel était donc l'état dans lequel se trouvaient les affaires et les troupes de terre du côté d'Éryx. En vérité, Rome et Carthage, dans cette longue querelle, ne ressemblent-elles pas à ces braves oiseaux [2] qui souvent sous nos yeux combattent avec tant d'ardeur? Quand ils ont perdu par la fatigue l'usage de leurs ailes, soutenus encore par leur courage, s'ils font un instant trêve aux coups, ce n'est que pour ensuite spontanément s'élancer l'un contre l'autre, se saisir et s'étreindre jusqu'à la mort de l'un des deux rivaux. Ainsi, les Romains et les Carthaginois, accablés déjà de tant de fatigues et las de tant de batailles, étaient réduits au désespoir, et voyaient leurs forces détruites par des dépenses et des contributions excessives.

LIX. Mais de même aussi, combattant avec leur cœur plus qu'avec leurs ressources, les Romains, bien qu'ils eussent depuis cinq ans entièrement renoncé à la marine à cause de leurs désastres, et dans l'espoir d'achever la guerre par leurs troupes de terre, eurent à peine vu l'issue des événements ne pas répondre à leurs calculs, sans cesse renversés par l'audace du chef carthaginois, qu'ils songèrent à mettre de nouveau leurs

[1] Il y a dans le grec ἱερὸν ἐποιήσαντο στέφανον, « ils firent une couronne sacrée. » Cette expression fait allusion à la coutume établie chez les anciens de consacrer une couronne aux dieux lorsque dans un combat, dans une course, la victoire avait été indécise. En latin on dit : « Hieram facere. » (Sénèque, lettre LXXXIII.)

[2] Les combats de coqs étaient fort en vogue chez les anciens.

espérances dans leurs vaisseaux. C'était là le seul moyen, suivant eux, qui pût, s'ils savaient bien conduire l'entreprise, mettre un terme à la guerre, et, en effet, ils y réussirent. Ils avaient une première fois quitté la mer après cette terrible tempête dont la fortune les avait frappés près de Panorme. Ils s'en étaient retirés vaincus devant Drépane ; c'était donc une troisième tentative qu'ils faisaient alors, et ce fut par elle, qu'enlevant aux Carthaginois du camp d'Éryx le moyen de s'approvisionner par mer, ils les vainquirent et terminèrent cette terrible lutte. Du reste, ils consultèrent leur généreuse ardeur plus que leurs richesses pour cette dernière expédition. Le trésor n'aurait pu y suffire, mais grâce à la généreuse libéralité des chefs de l'État, on trouva l'argent nécessaire. Quelquefois on vit, suivant la fortune de chacun, un seul citoyen ou bien encore deux ou trois ensemble, s'engager à équiper une quinquérème à la seule condition de rentrer dans leurs fonds si on triomphait. Par là Rome eut bientôt deux cents vaisseaux à cinq rangs de rames, construits sur le modèle du navire pris au Rhodien, et qui partirent sous la conduite de Caïus Lutatius, au commencement de l'été. La brusque apparition des Romains dans les parages de la Sicile leur livra tout d'abord le port voisin de Drépane, et les mouillages près de Lilybée, toute la flotte carthaginoise ayant en ce moment fait voile pour l'Afrique. Lutatius commença par élever autour de Drépane des ouvrages de tout genre, prit les autres mesures convenables pour un siége, et serra cette ville d'aussi près qu'il était possible. Puis, comme il prévoyait le retour prochain des Carthaginois, fidèle à la pensée qui avait présidé à cette entreprise, et qui attachait à un combat naval le bonheur de finir les hostilités, il se garda bien de laisser le temps se perdre dans une inutile paresse : chaque jour il soumettait ses équipages à des épreuves et à des exercices appropriés aux circonstances. Chaque jour il leur montrait soigneusement tout ce qui forme l'instruction

du marin, et bientôt il eut des hommes dignes d'accomplir ses desseins.

LX. De leur côté les Carthaginois, sur la nouvelle que les Romains avaient armé une flotte et repris la mer, équipèrent aussitôt des vaisseaux : ils les remplirent de blé et de toutes les provisions nécessaires, et les firent appareiller au plus vite pour épargner à l'armée campée près d'Éryx de fâcheuses privations. Hannon, mis à la tête de ces forces, se rendit directement à Hiéronèse[1], et s'efforça de pénétrer, à l'insu des Romains, dans Éryx, afin d'y déposer sa cargaison, d'alléger ainsi ses vaisseaux, et d'y embarquer les mercenaires les plus braves, avec Barca, avant de livrer bataille à l'ennemi. Mais Lutatius, instruit de l'arrivée d'Hannon, et devinant ses projets, ramassa parmi ses troupes de terre les soldats d'élite, et alla prendre position près de l'île Æguse, située en face de Lilybée. Après avoir donné aux Romains les conseils exigés par la circonstance, il annonça aux pilotes que le combat aurait lieu le lendemain. Le matin au point du jour il vit que le vent qui soufflait avec violence était favorable aux ennemis, et comme il comprenait que sur une mer tumultueusement agitée, avec un vent contraire, la manœuvre serait fort difficile, dans le premier moment il ne sut que faire ; mais ensuite, calculant que si en dépit de la tempête il engageait le combat, il aurait seulement affaire à Hannon et à une flotte isolée que gênait d'ailleurs son chargement, tandis que s'il attendait le calme, et s'il laissait par ces délais les ennemis opérer leur jonction avec les autres troupes, il lui faudrait lutter à la fois contre des vaisseaux allégés et rapides, contre les soldats les plus distingués de l'armée de terre, et surtout contre l'audace d'Amilcar, l'obstacle le plus redoutable, il résolut de ne pas négliger l'occasion présente, et courut sur les navires africains qui voguaient à pleines voiles. Ses ra-

[1] Une des îles Ægates.

meurs triomphèrent habilement de la fureur des flots par leur vigueur, et, rangeant la flotte sur une seule ligne, il s'opposa à celle de l'ennemi, la proue en avant.

LXI. Aussitôt que les Carthaginois virent les Romains leur fermer le passage, ils plièrent les voiles, et après avoir, par de mutuelles exhortations, excité leur courage, ils en vinrent aux mains avec l'ennemi. Comme chacun des deux partis se trouvait dans des conditions toutes contraires à celles de la bataille de Drépane, le succès, comme il était naturel, fut aussi tout différent. Les Romains étaient parvenus à construire de meilleurs vaisseaux, ils en avaient soigneusement retiré ce qui était lourd, et gardé seulement les choses nécessaires au combat. Les épuipages, parfaitement instruits, leur rendirent de grands services: sur la flotte, enfin, étaient réunis des soldats d'élite, empruntés aux troupes de terre, et incapables de fuir. Il en était tout autrement chez les Carthaginois. Leurs navires, encore chargés, étaient peu propres au combat; les équipages improvisés qui les montaient entièrement inhabiles, et pour comble, les soldats étaient de nouvelles recrues, étrangères aux périls et aux travaux de la guerre. Car, convaincus que jamais les Romains ne songeraient à reparaître sur mer, les Carthaginois, dans leur méprisante sécurité, avaient négligé leurs forces navales. Aussi, à peine la bataille fut-elle engagée, qu'enfoncés d'abord en beaucoup d'endroits, ils éprouvèrent bientôt une complète déroute : cinquante de leurs vaisseaux furent coulés, soixante-dix pris avec tout leur monde. Quant aux autres, les voiles déployées et poussés par une brise favorable, ils se retirèrent dans Hiéronèse, grâce au vent qui, par un heureux hasard, prit tout d'un coup une direction utile à leur fuite. Le général romain, de retour au camp de Lilybée, s'occupa de la répartition des navires et des soldats pris dans la mêlée. Ce ne fut pas une petite be-

sogne ; les prisonniers faits sur le champ de bataille n'étaient guère au-dessous de dix mille.

LXII. Les Carthaginois, instruits de cette défaite, se sentirent, à ne consulter que leur humeur et leur zèle belliqueux, disposés à tenter de nouveaux combats, mais ils ne savaient comment s'y prendre. Ils ne pouvaient faire parvenir à leurs troupes, en Sicile, les choses nécessaires, à travers les ennemis maîtres de la mer ; et s'ils renonçaient à les sauver, s'ils les abandonnaient aux Romains, ils ne voyaient pas sur quelle armée et sur quels généraux ils pourraient s'appuyer désormais. Ils envoyèrent donc au plus vite à Barca un message qui lui donnait de pleins pouvoirs. Barca, en cette occasion, remplit tous les devoirs d'un bon et sage général. Tant qu'il fut possible de concevoir quelque espérance raisonnable, il n'y eut pas d'entreprises hardies ou périlleuses devant lesquelles il reculât. Il épuisa plus que ne le fit jamais capitaine, toutes les chances de succès. Mais lorsque tout eut semblé tourner contre Carthage, qu'il n'y eut plus moyen, suivant toute vraisemblance, de sauver autrement que par des concessions les soldats confiés à ses soins, il obéit aux circonstances avec une prudente docilité, et dépêcha des députés aux Romains pour faire avec eux un traité d'alliance et de paix. C'est ainsi qu'il appartient à un général éclairé de savoir discerner le moment où il faut combattre et celui où l'on doit céder. Lutatius se hâta d'accepter les propositions qui lui furent faites, en homme qui connaissait la faiblesse et l'épuisement où la guerre avait réduit Rome elle-même. Enfin la guerre fut terminée aux conditions suivantes : « La paix est conclue entre Rome et Carthage, si le peuple romain souscrit à ces conventions : les Carthaginois évacueront la Sicile ; ils ne feront la guerre ni à Hiéron, ni aux Syracusains, ni à leurs alliés. Ils rendront aux Romains tous les prisonniers sans rançon ; enfin ils payeront, dans le terme de

vingt ans, deux mille deux cents talents d'argent euboïques. »

LXIII. Ce traité fut porté à Rome : le peuple ne le ratifia pas sur-le-champ, et envoya dix députés pour juger par eux-mêmes de l'état des choses. Arrivés sur les lieux, ils ne changèrent rien à l'ensemble des conventions, mais ils ajoutèrent quelques clauses plus sévères; ils réduisirent de moitié le temps d'échéance accordé aux Carthaginois, et augmentèrent le tribut de mille talents : ils exigèrent en outre qu'ils fissent l'abandon de toutes les îles placées entre la Sicile et l'Italie. Ainsi se termina la guerre de Carthage et de Rome, au sujet de la Sicile, guerre qui dura sans relâche vingt-quatre ans, et qui est, à notre connaissance, la plus longue, la plus continue, la plus importante qui ait jamais été. Sans parler des combats et des préparatifs de moyenne importance dont elle fut l'origine, on vit, addition faite des deux flottes, plus de cinq cents vaisseaux à cinq rangs de rames figurer en une première bataille, et plus de sept cents dans une autre. Enfin les Romains perdirent dans cette lutte sept cents navires environ, en comprenant dans ce nombre ceux qui furent détruits par la tempête ; les Carthaginois cinq cents à peu près. Ah ! quand on admire et les batailles et les flottes d'Antigone, de Ptolémée et de Démétrius, avec quel étonnement, en lisant cette histoire, ne doit-on pas réfléchir sur ce que de tels événements ont de plus considérable ! Et si de plus on observe quelle distance sépare les vaisseaux à cinq rangs de rames, des galères dont les Perses se servirent contre les Grecs, ou les Athéniens et les Lacédémoniens entre eux, on doit dire que jamais pareilles flottes ne se rencontrèrent sur les mers. Par là ressort mieux encore cette pensée qui a été établie tout d'abord dans cet ouvrage, que ce n'est pas, comme l'ont avancé quelques Grecs, par un effet du hasard ou par un coup du sort, mais bien par suite de sages calculs, que les Romains, après avoir pré-

ludé à de plus grandes conquêtes par de si beaux faits d'armes, aspirèrent hautement à la suprématie universelle, et parvinrent à l'obtenir.

LXIV. Peut-être me demandera-t-on pourquoi les Romains, maîtres absolus de l'univers, et disposant d'une puissance beaucoup plus grande qu'elle ne l'était autrefois, ne peuvent armer aujourd'hui ni autant de galères, ni lever des flottes aussi nombreuses. On trouvera les raisons de cette impuissance suffisamment expliquées, alors que nous en viendrons à faire l'exposé de la constitution romaine, exposé que du reste l'écrivain ne doit point traiter à la légère, ni le lecteur étudier en courant. C'est en effet un beau spectacle, que cette histoire du gouvernement romain, mais presque ignoré jusqu'ici, grâce à ceux qui ont parlé de cette constitution sans la connaître, ou qui se sont bornés à un exposé obscur et par cela même sans profit. Quoi qu'il en soit, on peut voir que, dans la guerre dont nous venons de faire le récit, les deux républiques rivalisèrent d'audace, de grandeur d'âme dans leurs entreprises, de persévérance surtout à poursuivre le souverain pouvoir. Enfin, si on considère ce que valurent les armées par elles-mêmes, on reconnaîtra que la milice romaine fut de beaucoup plus brave que la carthaginoise. Mais à la tête des généraux, plaçons pour le courage, la prudence, Amilcar Barca, le père de cet Annibal qui plus tard fit la guerre aux Romains.

LXV. Peu après le traité, Rome et Carthage se trouvèrent tout à coup jetées dans des embarras semblables. Les Romains comme les Carthaginois eurent à soutenir une guerre civile. Mais les Romains finirent cette guerre avec autant de bonheur que de rapidité, en peu de jours; tandis que les Carthaginois en virent éclater une dans leurs foyers qui fut terrible : ce fut celle des mercenaires, des Numides et des Africains réunis dans une commune révolte, lutte féconde pour eux en grandes

craintes, et qui compromit non-seulement leurs possessions, mais encore leur existence et leur patrie même. Il est, pour plus d'un motif, ce semble, important de nous y arrêter et d'en faire le récit, quelque succinct qu'il doive être du reste, conformément à notre dessein. D'abord on pourra par là apprécier au juste le caractère et la nature de cette guerre, qu'on a appelée inexpiable. Ensuite les peuples qui font usage des troupes mercenaires y puiseront de grandes leçons sur les mesures et les précautions à prendre à leur égard. On y verra encore quelle est et jusqu'où s'étend la différence entre les mœurs de nations mélangées et barbares et celles d'un peuple instruit et formé à l'école des lois et de la vie civile. Enfin, et c'est là le point essentiel, on connaîtra, par les faits qui eurent alors lieu, quelles sont les causes de la guerre d'Annibal et des Carthaginois. Comme non-seulement pour les écrivains, mais pour les peuples même intéressés dans cette querelle, ces causes sont encore incertaines, il est utile de dire à ce sujet ce qu'il y a de plus vraisemblable.

LXVI. Sitôt le traité conclu, Amilcar Barca conduisit à Lilybée les forces cantonnées à Éryx, et se démit du pouvoir : Giscon, gouverneur de la place, fut chargé de faire passer les troupes en Afrique. Mais prévoyant quelque désordre, il prit le sage parti de les embarquer par divisions ; grâce à ses soins, chaque détachement partit de distance en distance : il voulait par là donner aux Carthaginois le temps de payer la solde à ceux qui étaient arrivés les premiers, et de les renvoyer de Carthage avant de recevoir les autres. Ce fut dans cette pensée qu'il en opéra le transport de la manière que nous avons dite. Mais les Carthaginois, de qui les finances étaient épuisées par leurs dépenses antérieures, et qui espéraient obtenir des mercenaires une remise des sommes qui leur étaient dues, s'ils les recevaient et les réunissaient dans la ville, retinrent

parmi eux les premiers débarqués. Cependant chaque jour et chaque nuit étaient signalés par quelques désordres, et les Carthaginois, que commençait à inquiéter le nombre des mercenaires et l'esprit de licence ordinaire à la soldatesque, prièrent les chefs, en attendant que les mesures à prendre pour payer la solde fussent arrêtées, et que le reste de leurs compagnons fût transporté en Afrique, de se retirer eux et leurs troupes dans la ville de Sicca, avec l'or nécessaire pour les besoins les plus pressés. Les mercenaires accueillirent volontiers ces propositions, et exprimèrent seulement l'intention de laisser à Carthage leurs bagages, comme ils l'avaient déjà fait auparavant; ils les reprendraient, disaient-ils, en revenant bientôt pour recevoir leur argent. Mais dans la crainte que, parmi ces étrangers depuis longtemps absents de leur patrie, et sollicités d'ailleurs par le désir de revoir leurs enfants ou leurs femmes, les uns ne voulussent pas quitter la ville, et que les autres, après l'avoir quittée, n'y revinssent cédant à leur amour, les Carthaginois, qui voyaient encore en cela une occasion de troubles, les forcèrent, malgré leur mécontentement et leur résistance, à emporter avec eux leurs bagages. Les mercenaires réunis en masse à Sicca, et retrouvant après un long temps ce loisir qui est si dangereux pour des troupes étrangères et devient pour ainsi dire la source principale des révoltes, s'abandonnèrent à la licence. Quelques-uns, dans leurs heures perdues, s'imaginèrent de faire le compte de ce qu'on leur devait, et exagérant de beaucoup les sommes auxquelles ils avaient droit, s'écrièrent qu'il fallait les exiger de Carthage. Tous d'ailleurs se rappelaient les promesses magnifiques faites par les chefs au jour du danger : ils avaient bâti là-dessus de grandes espérances, et comptaient sur de généreux dédommagements de leurs peines.

LXVII. Aussi quand, relégués à Sicca, ils entendirent Hannon, général pour les Carthaginois en Afrique,

loin de satisfaire aux promesses qu'ils avaient reçues, parler de la lourdeur du tribut qui pesait sur Carthage, de la misère publique, et essayer d'obtenir d'eux la remise d'une partie de leur solde, aussitôt le trouble et la discorde éclatèrent de toutes parts; partout se formèrent des rassemblements en permanence, tantôt en autant de groupes qu'il y avait de nations, tantôt de l'armée tout entière. Au milieu de ces peuples de patrie et de langage différents, le camp était tout entier en proie à un tumulte, à un désordre, à une anarchie sans seconde. Et en effet, si les Carthaginois, en se servant de mercenaires empruntés à divers peuples, peuvent par cette politique réussir à prévenir entre eux un dangereux accord et l'insubordination, et les empêcher d'être redoutables à leurs chefs, comment aussi, lorsqu'une sédition, une émeute, un mécontentement éclate, rappeler les coupables au devoir, à la douceur, au repentir? Rien de plus désastreux alors qu'un pareil système. De tels soldats qui se livrent à leur colère ou à leur haine ne le font pas en hommes mais en bêtes féroces, et leur fureur sauvage n'a plus de bornes. C'est ce qui ne manqua pas d'arriver. Dans l'armée se trouvaient pêle-mêle des Espagnols, des Gaulois, des Liguriens, des soldats des îles Baléares, des demi-Grecs pour la plupart transfuges ou esclaves, et surtout des Africains. Aussi n'était-il pas possible à un seul homme de les réunir tous dans une même assemblée, pour leur donner de communs conseils, et tout autre moyen de les haranguer était impraticable. Comment s'y prendre? Le général pouvait-il connaître le dialecte de chacun? Avoir recours à des interprètes, et revenir ainsi quatre ou cinq fois sur le même discours, était une difficulté plus grande encore. Restait de s'adresser aux chefs et par leur intermédiaire de faire parvenir aux révoltés des avis ou des prières. C'est ce que fit Hannon. Mais les officiers eux-mêmes souvent ne comprenaient pas ce qu'on leur disait, ou bien tenaient aux soldats un

langage tout autre que celui dont ils étaient convenus avec le général, les uns par perfidie, les autres par ignorance : ce n'était donc partout que confusion, défiance, ressentiment. En outre, les Barbares croyaient que les Carthaginois avaient à dessein évité de leur envoyer les généraux qui connaissaient les services qu'ils avaient rendus en Sicile, et qui avaient eux-mêmes promis des récompenses à leur zèle, pour leur députer de préférence un homme étranger à tous ces périls; enfin, excités par leur profond mépris pour Hannon, par leur défiance à l'égard des officiers subalternes, par leur colère contre Carthage, ils marchèrent sur cette ville, et établirent leur camp à une distance de cent vingt stades, près de Tunis, au nombre de vingt mille hommes et plus.

LXVIII. Les Carthaginois virent leur erreur qu'il était déjà trop tard. Quelle n'avait pas été leur faute d'entasser en un même lieu une telle multitude de mercenaires, quand ils ne pouvaient se flatter de trouver, en cas de guerre, aucun appui dans leurs troupes nationales, et surtout d'avoir laissé échapper de leurs mains les femmes, les enfants, les bagages des Barbares! c'eût été autant d'otages qui leur eussent permis de délibérer avec plus de sûreté sur les événements, et de plier plus aisément les esprits des soldats à leur volonté. En conséquence, effrayés de la proximité du camp ennemi, ils firent tout pour calmer la colère de cette soldatesque effrénée : ils lui envoyèrent des vivres en abondance, en les taxant au prix que fixait le caprice des révoltés. Ils leur adressèrent coup sur coup des ambassades composées de sénateurs et qui leur promettaient d'obéir à leurs prétentions, dès qu'il serait possible d'y satisfaire. Chaque jour les mercenaires en imaginaient de nouvelles en proportion de leur audace et de la crainte dont ils voyaient Carthage saisie. Enflés d'ailleurs de leurs anciens succès, ils se figuraient, au souvenir de la lutte qu'ils avaient soutenue en Sicile contre les lé-

gions romaines, que ni les Carthaginois, ni aucun peuple n'oseraient leur tenir tête sur un champ de bataille; aussi, quand les Carthaginois se furent pour la solde prêtés à leurs premières exigences, ils en avancèrent de plus grandes encore et demandèrent qu'on leur payât la valeur des chevaux qu'ils avaient perdus. Cette concession faite, ils vinrent réclamer le prix du blé qui leur était dû depuis fort longtemps, au taux le plus élevé où il fût parvenu durant la guerre. Enfin ils ne tarissaient pas en inventions, et, sous l'empire d'une foule d'hommes corrompus et remuants, ils mettaient leur soumission à un prix de moins en moins acceptable. Cependant les Carthaginois, résignés à faire tous les sacrifices qui étaient en leur pouvoir, offrirent encore de prendre pour arbitres du différend des généraux qui avaient servi en Sicile. Bien plus, comme les mercenaires étaient indisposés contre Amilcar Barca, leur ancien chef, sous le prétexte que cet homme, qui ne daignait pas venir comme député parmi eux et qui, de plein gré, s'était démis du commandement, était la cause principale du mépris où on les tenait; et qu'ils aimaient Giscon, qui, pendant son séjour en Sicile, où il commandait comme général, leur avait montré une grande bienveillance en mainte occasion, et surtout à l'époque de leur retour, Giscon fut choisi comme arbitre.

LXIX. Porté par mer, avec de l'argent, à Tunis, Giscon s'adressa d'abord aux chefs, et réunit ensuite les soldats par nations. Il commença par leur reprocher leur conduite passée, chercha à les éclairer sur l'état présent des choses, mais surtout il leur parla de l'avenir et les pria de montrer quelque bon sentiment pour ceux qui depuis si longtemps empruntaient leurs bras. Enfin il s'occupa d'acquitter les arriérés de la solde, en prenant à part chaque peuplade. Mais il y avait dans le camp un Campanien, esclave transfuge de Rome, doué d'une grande force corporelle, et d'une audace in-

croyable à la guerre; il se nommait Spendius. Comme il craignait de retomber entre les mains de son maître, qui était à sa poursuite, et d'aller mourir, suivant la législation romaine, sur la croix, il n'épargnait ni paroles, ni manœuvres pour rompre la transaction préparée entre les révoltés et Carthage. Avec lui se trouvait un Libyen appelé Mathos, de naissance libre, qui avait servi en Sicile, et qui était alors le principal moteur de tous les désordres. La peur de payer par sa mort les forfaits des autres le fit entrer dans les desseins de Spendius. Il prit donc à part les Libyens, et leur représenta qu'après le retour des autres mercenaires dans leur demeure, la solde une fois livrée, les Carthaginois feraient tomber sur eux tout le poids de leur colère, et chercheraient par quelque affreux châtiment à frapper de terreur toutes les peuplades de l'Afrique. Soulevés par ces paroles, et saisissant pour éclater le prétexte frivole que Giscon, en acquittant la paye, remettait à une autre époque le remboursement du blé et des chevaux, les Libyens se rassemblèrent aussitôt. Dociles et l'oreille ouverte à toutes les calomnies, à toutes les accusations que vomissaient Spendius et Mathos contre Giscon et les Carthaginois, ils lapidaient dans leurs tumultueuses réunions quiconque se présentait pour prendre la parole, sans se donner même la peine de savoir si c'était pour soutenir ou contredire les opinions de Spendius. Ils tuèrent ainsi un grand nombre de soldats et de chefs; un seul mot était compris de tous: *Frappe*, tant l'action leur en était familière! Mais leur fureur était surtout terrible quand ils volaient de la table au carnage; dès que le mot fatal *frappe* était prononcé, les assassins accouraient de tous côtés et si vite que la victime ne pouvait échapper à leurs coups. Enfin personne n'osa plus prendre part aux délibérations. Mathos et Spendius furent nommés généraux.

LXX. Giscon voyait régner partout le désordre et

l'anarchie ; mais il mettait au-dessus de tout l'intérêt de Carthage, et comme il ne se dissimulait pas que la patrie courait un grand danger au milieu des fureurs de ces soldats effrénés, il ne cessa pas de lutter contre l'orage et de persévérer dans son œuvre ; tantôt il s'adressait aux chefs eux-mêmes, tantôt il convoquait chaque peuplade séparément et l'exhortait au devoir. Un jour que les Libyens qui n'avaient pas encore reçu leur solde et qui voulaient qu'on la leur payât sur-le-champ, la réclamaient d'un ton impérieux, Giscon, pour étonner leur audace, leur dit de la demander à leur chef Mathos; cette parole excita tellement leur colère que, sans tarder, ils pillèrent l'argent qui était à leur portée et arrêtèrent Giscon et les siens. Mathos et Spendius, dans l'espoir que la guerre serait bientôt allumée si les troupes commettaient quelque crime contraire au droit des gens, se hâtèrent de les exciter encore davantage, et non-seulement les fonds, mais encore tous les bagages des Carthaginois furent saccagés; Giscon même et sa suite furent ignominieusement chargés de fers et jetés en prison. A partir de ce moment, ce fut une guerre ouverte que, par une ligue sacrilége et contraire à toutes les lois humaines, les Barbares déclarèrent à Carthage. Tels furent les préliminaires de cette lutte contre les mercenaires appelée guerre d'Afrique. Mathos, après avoir achevé les forfaits que nous avons racontés, envoya des ambassadeurs dans les différentes villes de la Libye pour les appeler à la liberté et réclamer leurs secours. Presque toutes embrassèrent avec ardeur la révolte, et envoyèrent à l'envi des provisions et des troupes aux rebelles. Dès lors, ceux-ci divisèrent leur armée en deux parties ; l'une devait aller attaquer Utique, l'autre Hippone, car ces deux villes n'avaient pas voulu s'associer à la défection générale.

LXXI. Ainsi, les Carthaginois qui, pour leurs besoins particuliers, tiraient tout de leurs campagnes, et

qui trouvaient d'ordinaire dans les revenus de l'Afrique de quoi subvenir aux nécessités de l'État et aux subsides publics, les Carthaginois, enfin, habitués à combattre avec des troupes mercenaires, voyaient ces ressources non-seulement détruites, mais encore tournées contre eux-mêmes. Cette nouvelle épreuve, si inattendue, les jeta dans un abattement qui allait jusqu'au désespoir. Sans cesse accablés de revers en Sicile, ils espéraient, à l'ombre de la paix, pouvoir respirer un peu et goûter quelques moments de bonheur. Tout à coup, au contraire, éclatait une guerre plus redoutable encore et plus violente que celle qu'ils avaient soutenue contre les Romains. Dans celle-ci, il ne s'agissait que de disputer à Rome la Sicile, maintenant c'était leur existence même, c'était celle de leur patrie que ces dissensions intestines mettaient en question. Ajoutez qu'ils n'avaient plus d'armes pour leurs soldats, plus d'armée navale, plus de vaisseaux, après tant et de si terribles désastres; pas d'approvisionnements, pas d'amis, pas d'alliés au dehors, sur l'assistance de qui on pût compter; de ce côté nul espoir. Ils sentirent alors quelle différence il y a entre une guerre dont le théâtre est au delà des mers sur un sol étranger et des troubles civils. Du reste, ils devaient s'en prendre surtout à eux-mêmes de calamités si affreuses.

LXXII. Durant la période précédente, croyant trouver dans les nécessités de la guerre des motifs valables d'exigence, ils avaient rudement traité les Africains; ils leur avaient retenu la moitié de leur récolte : ils avaient imposé aux villes des tributs doubles de ce qu'ils étaient auparavant; sans complaisance, sans pitié pour les réclamations des pauvres, leur estime et leur admiration étaient non pour les intendants qui montraient envers le peuple quelque douceur ou quelque bienveillance, mais pour ceux qui leur procuraient le plus d'argent et de revenus par de cruelles exactions. Hannon était du nombre. Aussi, parmi ces populations irritées, les

hommes n'eurent pas besoin d'exhortation pour courir aux armes; la nouvelle de la révolte suffit pour les leur faire prendre, et les femmes, qui naguère avaient vu en silence leurs maris et leurs pères traînés en prison pour avoir résisté aux exacteurs, prenant dans chaque ville l'engagement de ne rien cacher de ce qu'elles avaient de précieux, livrèrent sans balancer leurs parures afin de subvenir à la solde. Cette générosité procura assez d'argent à Mathos et à Spendius pour qu'ils pussent acquitter aux troupes l'arriéré de la paye qu'ils leur avaient promis pour les pousser à la révolte, et de plus pour faire toutes les dépenses nécessaires. Carthage apprenait alors cruellement que le sage ne doit pas seulement s'occuper du présent, mais surtout songer à l'avenir.

LXXIII. Quoique épuisés par tant de maux, les Carthaginois, après avoir nommé général Hannon, qui avait eu l'honneur de conquérir à la république les campagnes de la Libye, voisines d'Hécatompyle[1], rassemblèrent des mercenaires, armèrent les citoyens en âge de porter les armes, et s'occupèrent d'organiser et d'exercer la cavalerie qui se trouvait dans la ville : enfin, ils équipèrent ce qu'il leur demeurait encore de vaisseaux, quelques galères, des navires à cinquante rames, et leurs plus grands esquifs. Cependant les troupes de Mathos, renforcées d'environ soixante-dix mille Africains, et divisées en deux corps, assiégeaient sans inquiétude Utique et Hippone. Leur camp établi près de Tunis était en sûreté, et Carthage se trouvait séparée du reste de la Libye. Carthage, en effet, est située dans un golfe, sur une pointe qui forme une espèce de presqu'île; elle est enfermée en grande partie entre la mer et un lac; l'isthme qui rattache la ville au continent a de largeur environ vingt-cinq stades. Du côté qui regarde la mer, à quelque distance seulement,

[1] Ville considérable de Libye.

on rencontre Utique; du côté du lac, Tunis. Les mercenaires campés sur les deux flancs de la ville, l'avaient ainsi isolée, et par des attaques qu'ils poussaient la nuit et le jour jusqu'aux murailles, ils jetaient les habitants dans un trouble et une terreur indicibles.

LXXIV. Hannon poussa vigoureusement les préparatifs de la guerre, car il s'entendait parfaitement à ces détails. Mais dès qu'il se mettait en campagne ce n'était plus le même homme : il ne savait pas se servir des circonstances, et montrait en tout une impéritie, une lenteur sans pareille. C'est ainsi qu'après avoir, sous les murs d'Utique, qu'il était venu secourir, effrayé d'abord les ennemis par le nombre de ses éléphants, qui s'élevait à cent environ, et s'être vu sur le point de remporter une victoire complète, il usa si mal de son heureuse fortune qu'il faillit laisser écraser son armée et entraîner même les assiégés dans sa perte. Il avait un jour fait apporter de la ville des traits, des catapultes, tout le matériel d'un siége, et, campé au pied des murailles, il avait dirigé une attaque contre le retranchement des ennemis. A peine les éléphants eurent-ils fait irruption que les ennemis, incapables de soutenir le choc de ces lourds animaux, sortirent avec précipitation du camp : beaucoup périrent écrasés, et ceux qui échappèrent à la mort se réfugièrent sur une colline escarpée et boisée, dont la position seule semblait leur offrir un asile assuré. Hannon, accoutumé à combattre contre les Numides et les Africains, qui, une fois repoussés, prennent la fuite pour ne plus s'arrêter durant deux ou trois jours, et convaincu que c'en était fait des mercenaires, que la victoire était certaine, ne s'occupa dès lors ni du camp, ni des troupes qu'il contenait, et retourna dans la ville pour donner quelques soins à sa personne. Mais les mercenaires de la colline, formés à l'audace par Barca, et habitués durant la guerre de Sicile à faire retraite plusieurs fois en un jour, pour revenir tout d'un coup sur l'ennemi, n'eurent pas plutôt vu Hannon se

retirer dans la place, et les troupes se répandre hors du camp avec une négligence qui venait de leur succès même, qu'ils se réunirent, fondirent sur les retranchements, tuèrent un grand nombre de Carthaginois, et forcèrent les autres à fuir honteusement jusqu'aux portes et aux murs d'Utique. Ils s'emparèrent de leurs bagages et des machines de guerre qu'Hannon, en les faisant sortir de la ville avec les autres munitions, avait livrés aux coups de l'ennemi. Du reste, ce ne fut pas la seule circonstance où Hannon conduisit la guerre avec une coupable insouciance. Quelques jours après, sous les murs de Gorza, où les Barbares avaient placé leur camp en face du sien, il eut deux occasions d'en finir avec eux, soit par une bataille rangée, soit par un assaut, et quoique l'ennemi fût si près, deux fois il laissa passer ces circonstances heureuses sans en tirer parti.

LXXV. Les Carthaginois, frappés des fautes d'Hannon, nommèrent de nouveau général Amilcar Barca ; ils l'envoyèrent contre l'ennemi, suivi de quatre-vingts éléphants, de tous les mercenaires qu'ils avaient pu recruter, de ceux qui avaient quitté le parti des révoltés, de la cavalerie et de l'infanterie nationale ; les troupes montaient au nombre de dix mille hommes. Pour son coup d'essai, Barca étourdit les Barbares par une attaque imprévue qui abattit leur orgueil, leur fit lever le siége d'Utique, et répondit dignement aux premiers exploits de ce grand capitaine et à l'attente publique. Voici les détails de ce fait : les collines qui ceignent la langue de terre réunissant Carthage à l'Afrique sont d'un accès difficile, et ne présentent pour pénétrer dans la plaine que quelques voies pratiquées de main d'homme. Mathos avait eu soin d'occuper les positions les plus avantageuses qu'offraient ces collines. Il gardait en outre avec le plus grand zèle le seul pont jeté sur le fleuve Macara [1], lequel, en plusieurs endroits, ferme aux Car-

[1] Aujourd'hui Magierda.

thaginois toute communication avec la campagne, et qui, par la profondeur de ses eaux, n'est presque jamais guéable. Il avait même établi une ville à la tête de ce pont; il en résultait que les Carthaginois, non-seulement étaient empêchés de descendre en armes dans la campagne, mais que ceux même qui voulaient isolément sortir de la ville ne pouvaient échapper aux regards de l'ennemi. Frappé de cet inconvénient, et réduit à ne pouvoir remuer, Amilcar, avec cette habileté qui lui faisait tirer parti de toute circonstance, eut recours à un heureux expédient. Il avait remarqué que le fleuve, à l'endroit où il se jette dans la mer, s'emplissait de sable, sous le souffle de certains vents, et qu'il formait ainsi un passage naturel que peu d'eau recouvrait. Il fit donc préparer les troupes pour le départ, et sans avoir découvert à personne son secret, il attendit l'occasion dont nous venons de parler. Dès qu'elle se fut présentée, il quitta Carthage pendant la nuit, et, au point du jour, à l'insu de tout le monde, il avait fait franchir le gué par ses troupes. Cette audacieuse tentative étonnait encore et les Carthaginois et les ennemis, que déjà Amilcar s'avançait dans la plaine, se dirigeant vers les mercenaires qui gardaient le pont.

LXXVI. Spendius, à cette nouvelle, se porta au-devant d'Amilcar, et les dix mille hommes environ placés à la tête du pont, et ceux qui venaient d'Utique, au nombre de quinze mille hommes, réunirent contre lui leurs efforts. Ces troupes eurent à peine opéré leur jonction que, croyant tenir les Carthaginois enfermés entre elles deux, elles échangèrent à la hâte quelques conseils, quelques encouragements, et attaquèrent l'ennemi. Amilcar, néanmoins, continua sa route, ses éléphants en tête. Ensuite venaient la cavalerie et l'infanterie légère. Les soldats pesamment armés formaient l'arrière-garde. Mais dès qu'il vit les mercenaires emportés contre lui par une folle ardeur, il commanda à toutes les troupes de faire volte-face, et l'avant-garde reçut

l'ordre de battre en retraite rapidement, tandis qu'il faisait faire aux soldats qui formaient d'abord l'arrière-garde, un tour de conversion qui peu à peu les plaça en face de l'ennemi. Les Libyens et les mercenaires crurent que les Carthaginois prenaient la fuite, se jetèrent sur eux sans garder leurs rangs, et en vinrent résolûment aux mains. Mais, à la vue de la cavalerie qui, tournant brusquement bride, vint prendre place auprès des premières lignes, à la vue du reste de l'armée qui s'avançait en masse, les Barbares, troublés par cette manœuvre inattendue, furent, au milieu de leur poursuite désordonnée, réduits à fuir eux-mêmes. Les uns, retombant sur ceux de leurs compagnons qui les suivaient, les entraînèrent dans une perte commune; d'autres, serrés de près par les cavaliers et les éléphants, furent écrasés en grand nombre. Six mille Libyens et étrangers restèrent sur le terrain : deux mille furent faits prisonniers; les autres s'enfuirent dans la ville qu'ils avaient construite près du Macara, ou dans le camp placé près d'Utique. Après cette victoire, Amilcar suivit pas à pas l'ennemi et s'empara d'assaut de la ville placée à la tête du pont, tandis que les fuyards se retiraient à Tunis ; puis, parcourant le pays en vainqueur, il reçut la capitulation de quelques places et en prit d'autres de vive force. Par là il rendit un peu d'audace et de courage aux Carthaginois, et les releva du désespoir où ils étaient plongés.

LXXVII. Mathos continuait le siége d'Hippone ; il conseilla au chef des Gaulois Autarite et à Spendius, de se tenir près d'Amilcar, en évitant toutefois les plaines, à cause du grand nombre d'éléphants et de cavaliers dont il disposait, et de suivre dans leur marche le bas des montagnes pour tomber sur les Carthaginois au moindre accident de terrain défavorable à l'ennemi. Il fit en même temps prier les Numides et les Libyens d'envoyer du secours et de ne pas négliger une occasion si propice au rétablissement de la liberté. Spendius

donc leva dans son camp de Tunis, sur chaque nation, un contingent de six mille hommes environ, et se mit à longer les montagnes en réglant ses mouvements sur ceux des Carthaginois. Il avait en outre avec lui les Gaulois d'Autarite, au nombre de deux mille. Le reste des mercenaires gaulois avait, dès l'origine, à l'époque du siége d'Éryx, passé aux Romains. Amilcar venait de s'établir dans une plaine entourée d'une ceinture de montagnes, quand, par un funeste hasard, les auxiliaires libyens et nomades firent leur jonction avec l'armée de Spendius. Ainsi, tout d'un coup les Carthaginois eurent en face d'eux le camp des Libyens, celui des nomades par derrière, et sur les flancs Spendius, si bien qu'ils se trouvèrent dans une position dont il était fort difficile de sortir.

LXXVIII. Dans les rangs de l'armée de Spendius était un certain Naravas, personnage très-considérable parmi les nomades, et intrépide guerrier, qui portait aux Carthaginois une affection que lui avait léguée son père, et qui leur était encore plus attaché par son estime pour le génie d'Amilcar. Croyant donc que l'occasion d'entrer en conférence avec lui, et de renouer ses relations, était favorable, il se rendit vers le camp carthaginois, suivi d'environ cent Numides; et, arrivé au pied du rempart, y demeura hardiment, en faisant signe de la main. Amilcar, étonné, envoya un de ses cavaliers auprès de Naravas, qui lui fit répondre qu'il désirait lui parler. Tandis qu'Amilcar hésitait encore, Naravas, remettant ses armes et son cheval à ses compagnons, entra sans hésiter dans l'intérieur du camp. Tant d'audace excita chez tous un étonnement qui allait jusqu'à la stupeur. Bref, on le reçut, et on l'introduisit auprès d'Amilcar. Le Barbare lui déclara qu'il aimait Carthage; mais que surtout il désirait devenir l'ami de Barca, qu'il était venu s'unir à lui, et partager, avec un dévouement sincère, ses desseins et toutes ses entreprises. Amilcar, à ces paroles, fut tellement charmé et

de la confiance dont le jeune homme avait fait preuve en se rendant au camp, et de la franchise de son langage, que non-seulement il l'associa avec plaisir à sa fortune, mais que même il lui promit de lui donner sa fille, s'il restait fidèle aux Carthaginois. Ces conventions faites, Naravas amena avec lui les Numides, rangés sous ses ordres, au nombre de deux mille. Fort de cet appui, Amilcar se prépara au combat. De son côté, Spendius se joignit aux Libyens; et, descendant dans la plaine, présenta la bataille aux Carthaginois. La mêlée fut terrible; mais Amilcar l'emporta, grâce au courage des éléphants, et surtout à Naravas, qui rendit en cette journée d'éminents services. Autarite et Spendius s'enfuirent, dix mille hommes à peu près furent tués, et quatre mille faits prisonniers. Après la victoire, Amilcar permit à ceux des captifs qui voulurent prendre du service dans son armée, de rester auprès de lui, et il les équipa avec les dépouilles enlevées à l'ennemi. Quant à ceux qui n'acceptèrent pas cet arrangement, il les rassembla, en leur déclarant qu'il leur pardonnait leur crime, et qu'ils étaient libres de se retirer à leur gré où bon leur semblerait. Puis, il leur enjoignit sévèrement de ne plus porter les armes contre Carthage, sous peine, s'ils retombaient entre ses mains, de subir un châtiment exemplaire.

LXXIX. Ce fut à cette même époque que les mercenaires qui gardaient la Sardaigne, suivant l'exemple de Spendius et de Mathos, se tournèrent contre les Carthaginois qui demeuraient dans cette île. Ils enfermèrent d'abord dans la citadelle le chef des milices auxiliaires Bostar, et le tuèrent avec ses compatriotes. Les Carthaginois se hâtèrent d'envoyer Hannon et des troupes; mais ces troupes mêmes abandonnèrent Hannon pour s'unir aux rebelles, qui, devenus maîtres de ce général, le mirent d'abord en croix, et qui ensuite, avec des raffinements inouïs de cruauté, firent mourir, au milieu des tortures, tous les Cartha-

ginois. Bientôt il n'y eut pas de ville qui ne fût soumise à leur empire, et ils régnèrent en Sardaigne sans partage jusqu'à ce que, à la suite de quelques querelles avec les Sardes, ils furent rejetés par ces derniers en Italie. Ainsi fut enlevée à Carthage, la Sardaigne, si importante par son étendue, par sa population et sa fertilité. Mais, comme déjà beaucoup d'écrivains ont donné à ce sujet de nombreux détails, je crois inutile de revenir sur une question déjà rebattue, et depuis longtemps vidée.

Cependant Mathos, Spendius, et aussi le Gaulois Autarite, qui voyaient avec inquiétude la douceur d'Amilcar à l'égard des prisonniers, et qui craignaient fort que, séduits par de tels procédés, les Libyens et les autres mercenaires ne se tournassent vers l'asile qui leur était ouvert, cherchèrent les moyens de pousser aux extrémités, par quelques forfaits nouveaux, l'humeur sauvage de la multitude contre les Carthaginois. Ils convoquèrent donc les troupes, et introduisirent au milieu d'elles un courrier qu'ils supposèrent envoyé par leurs frères de Sardaigne. La lettre dont ce courrier était porteur recommandait de garder avec soin Giscon et sa suite, qu'ils avaient, on le sait, traîtreusement arrêtés à Tunis, parce que, disait-elle, il y avait dans le camp des gens qui travaillaient avec les Carthaginois à les délivrer. Saisissant cette occasion, Spendius exhorta les Barbares à ne pas se laisser gagner par la bonté qu'avait affectée le général carthaginois à l'égard des prisonniers. Ce n'était pas, rappelait-il, le désir de sauver les captifs, qui lui avait inspiré ces ménagements, mais l'espérance de s'emparer, au moyen de cette générosité même, du reste des troupes, afin que sa vengeance ne tombât pas seulement sur quelques têtes, mais sur nous tous, victimes de notre crédulité. Ensuite il leur conseilla de bien prendre garde, en laissant échapper Giscon, de s'attirer le mépris des ennemis, et de compromettre en même temps leur intérêt. Comment, sans danger pour eux, pou-

voir fuir un tel personnage, un si bon général, devenu naturellement leur plus implacable ennemi? Tandis qu'il parlait ainsi, arriva un autre courrier, qui se disait venu de Tunis, et qui donnait les mêmes avis que celui de Sardaigne.

LXXX. Le Gaulois Autarite prit à son tour la parole; il dit qu'il n'y avait qu'un seul moyen de salut, c'était de ne rien espérer des Carthaginois, et que celui qui, en secret, attendait quelque chose de leur générosité, ne pouvait être un allié sincère; il les pria donc de n'accorder leur foi, leur attention, leur confiance qu'à ceux qui les pousseraient aux mesures les plus violentes, les plus cruelles contre les Carthaginois, et de traiter comme traîtres et ennemis les hommes qui tiendraient un autre langage. Il finit en les engageant à faire périr sur la croix Giscon, et tous les Carthaginois depuis faits prisonniers. Autarite avait une influence immense dans les assemblées, parce qu'il y parlait une langue que la majorité comprenait; car il avait, dans les camps où il vivait depuis longues années, appris le phénicien, et la plus forte partie des soldats avait de cet idiome une connaissance suffisante, que la durée de la dernière guerre leur avait permis d'acquérir. Son discours fut fort applaudi, et il se retira comblé d'éloges. A peine s'était-il éloigné, qu'un grand nombre de chefs de chaque nation accoururent pour épargner aux victimes le supplice de la croix, au nom des anciens bienfaits de Giscon. Mais, d'abord, il fut impossible de rien saisir parmi ces mille voix qui s'élevaient pêle-mêle, et faisaient chacune entendre une langue particulière; et, de plus, lorsqu'on eut découvert qu'il s'agissait de réclamer contre la sévérité du supplice, un soldat s'étant écrié: *Frappe*, on lapida tous ces téméraires conseillers. Leurs parents les relevèrent déchirés comme par des bêtes féroces. Quant à Giscon et aux autres prisonniers, qui montaient à sept cents, Spendius les conduisit hors du retranchement; et, quand ils furent

arrivés à peu de distance du camp, on leur coupa les mains, en commençant par ce même Giscon, que tout à l'heure les Barbares préféraient à tous les Carthaginois, qu'ils proclamaient leur bienfaiteur, qu'ils avaient pris pour arbitre. Cette opération faite, on les mutila, on les mit à la torture, on leur brisa les jambes, et on les jeta encore palpitants dans une fosse.

LXXXI. A la nouvelle de ce désastre, qu'il ne leur appartenait plus de réparer, les Carthaginois, pénétrés d'indignation et de douleur, envoyèrent dire à Amilcar et à Hannon de veiller sur la patrie en danger, et de venger au plus vite le trépas de leurs concitoyens. En même temps, ils firent demander aux rebelles la permission d'enlever leurs morts; mais les mercenaires s'y refusèrent; et, de plus, ils avertirent les Carthaginois de ne leur envoyer désormais ni ambassadeur, ni héraut, parce qu'ils leur réservaient la peine qu'avait subie Giscon. Ils résolurent ensuite entre eux, dans une délibération commune, de tuer tout Carthaginois fait prisonnier, et de ne renvoyer tout allié de Carthage qu'après lui avoir coupé les mains. Jamais ensuite ils n'y manquèrent.

A considérer ces atrocités, ne pourrait-on pas dire justement que chez l'homme le corps n'est pas seul sujet à ces funestes ulcères qui s'enveniment si fort qu'ils finissent par être incurables; que l'âme, plus que le corps même, a les siens? De même que dans le corps il est des plaies qui, si l'art s'applique à les combattre, irritées par les soins mêmes qu'on leur donne, font de plus rapides ravages, et qui, d'autre part, lorsqu'on cesse d'y apporter remède, rongent, par un progrès qui leur est naturel, les parties voisines, et ne s'arrêtent point qu'elles n'aient tout corrompu, de même dans l'âme se forme fréquemment je ne sais quel fiel corrupteur qui fait que l'homme devient l'animal le plus barbare, le plus cruel. Essayez-vous sur ces êtres ainsi dépravés l'effet d'un pardon généreux? ils ne voient en

cette bonté que ruse et perfidie, et sont plus que jamais ombrageux et défiants. Voulez-vous leur rendre guerre pour guerre? alors, luttant de colère avec vous, il n'est pas d'excès, de crimes auxquels ils ne se portent. Ils font vanité de cette audace, et, se changeant en bêtes farouches, dépouillent la nature humaine. Des mœurs perverses, une mauvaise éducation dès l'enfance, sont l'origine et la cause principale de cette humeur sauvage. D'autres motifs y contribuent encore; et, parmi ces causes accessoires, les plus considérables sont l'insolence des chefs et leur cupidité. Or, tous ces germes de dépravation se trouvaient réunis chez les mercenaires, et plus encore chez leurs généraux.

LXXXII. Amilcar, que les fureurs insensées des mercenaires jetaient dans de cruels embarras, appela auprès de lui Hannon, espérant que les deux armées combinées pourraient plus facilement mettre fin à la guerre. Il prit pour règle de tuer sur-le-champ tout ennemi qui lui tomberait entre les mains au milieu de la mêlée, et tous les captifs qu'on lui amenait, il les jetait aux bêtes. Car il voyait bien que le seul moyen d'en finir était une guerre d'extermination. Déjà les Carthaginois paraissaient pouvoir concevoir sur l'issue de la lutte de riantes espérances, quand tout à coup, eut lieu dans leurs affaires un terrible retour. Les deux généraux, à peine réunis, en vinrent à un tel point d'inimitié que non-seulement ils perdirent des occasions favorables de frapper l'ennemi, mais encore lui donnèrent quelquefois prise sur eux-mêmes, poussés qu'ils étaient par leur aveugle rivalité. Les Carthaginois, informés de ces dissensions, ordonnèrent à l'un des deux chefs de s'éloigner, et à celui que les troupes préféreraient de demeurer parmi elles. De plus, quelques convois expédiés d'un lieu appelé, en Afrique, Empories, et sur lesquels on comptait beaucoup, pour les vivres et pour les autres provisions nécessaires, furent submergés par une tempête. Ajoutons que la Sardaigne

avait, comme je l'ai déjà dit, rompu avec Carthage, et c'était une île qui, jusqu'alors, dans plus d'une circonstance critique, lui avait été d'une grande utilité; enfin, pour comble de malheur, les villes d'Hippone et d'Utique, qui seules avaient soutenu courageusement la guerre présente, et qui, en d'autres temps, avaient résisté aux attaques d'Agathocle et des Romains, Utique et Hippone, qui n'avaient jamais formé un mauvais dessein contre les Carthaginois, passèrent à l'ennemi. Or, ce ne fut pas assez pour elles d'une trahison sans motif : elles affectèrent pour leurs nouveaux alliés une amitié, un dévouement extraordinaires, et montrèrent à l'égard de Carthage une indicible haine, une colère implacable. Après avoir massacré et précipité de leurs murailles, avec leur chef, les Carthaginois envoyés à leur secours, et qui étaient au nombre de cinq cents, elles se livrèrent aux Barbares, et n'accordèrent même pas aux prières des Carthaginois la permission d'ensevelir leurs morts. Enhardis par ce succès, Mathos et Spendius résolurent d'assiéger Carthage elle-même. Mais, Amilcar, sur ces entrefaites, reçut dans son camp Annibal, envoyé par le peuple comme général, après que les troupes, usant de la liberté que les Carthaginois leur avaient accordée pendant les querelles des deux chefs ennemis, eurent prononcé l'exclusion d'Hannon. Appuyé d'Annibal et de Naravas, il parcourut tout le pays, interceptant les vivres destinés à Mathos et à Spendius. Naravas, en cette circonstance, et en bien d'autres, rendit d'éclatants services. Telle était la situation de l'armée en campagne.

LXXXIII. Cependant, les habitants de Carthage, cernés de tous les côtés, furent réduits à implorer l'assistance des villes leurs alliées. Hiéron, attentif à tout ce qui se passait en Afrique, avait, durant cette guerre, mis le plus grand zèle à satisfaire toutes les demandes des Carthaginois, et, en cette circonstance, il redoubla d'ardeur, convaincu que le salut de Carthage importait

à son propre pouvoir en Sicile, et à sa bonne intelligence avec Rome. Il ne voulait pas que cette république, devenue absolue maîtresse, conduisît tout à son gré. C'était calculer en habile politique. Jamais il ne faut négliger de telles précautions, ni laisser prendre à aucune puissance un tel empire, qu'il ne soit plus possible de lui résister, même pour défendre des droits reconnus. Les Romains, de leur côté, fidèles au traité, témoignaient de mille façons leur intérêt à Carthage. Dans le principe, quelques difficultés s'étaient élevées entre les deux républiques. Les Carthaginois conduisaient dans leurs ports quiconque d'Italie allait porter des vivres à leurs ennemis; et, comme cinq cents Italiens environ étaient déjà entassés dans les prisons, les Romains en conçurent un vif dépit. Mais, quand ils eurent, par une ambassade, obtenu la liberté de tous les captifs, ils en surent si bon gré aux Carthaginois, que, par un échange de bienfaits, ils leur restituèrent les prisonniers qui leur restaient encore de la guerre de Sicile. A partir de cette époque, ils répondirent à chaque appel que leur faisait Carthage avec un zèle empressé. Ils enjoignirent aux marchands de fournir aux Carthaginois les choses nécessaires, et leur interdirent tout rapport avec les Barbares. On les vit encore, quand les mercenaires de Sardaigne, révoltés contre Carthage, les appelèrent dans cette île, repousser leurs propositions. Utique voulait se livrer à eux; par respect pour le traité, ils s'y refusèrent. Les Carthaginois, ainsi aidés par ces puissances amies, soutinrent bravement le siége.

LXXXIV. Cependant Mathos et Spendius n'étaient pas moins assiégés qu'assiégeants, et Amilcar les réduisit à une telle disette, qu'ils furent enfin contraints de quitter la place. Ils réunirent peu après les mercenaires et les Libyens les plus braves, qui en tout formaient cinquante mille hommes, parmi lesquels se trouvaient l'Africain Zarzas et sa troupe, et se mirent

de nouveau à suivre sur une ligne parallèle les mouvements de l'armée d'Amilcar. Évitant avec soin les plaines dans la crainte d'avoir affaire aux éléphants et à la cavalerie de Naravas, ils s'attachèrent durant toute cette campagne à s'emparer des terrains montueux et resserrés. Ils ne le cédèrent alors à leurs ennemis ni en attaques vigoureuses, ni en coups de main hardis; mais leur inexpérience leur causa plus d'une défaite : car c'est alors, ce me semble, qu'on peut voir d'une manière sensible quelle distance sépare une tactique habile et la science du vrai général de la routine que suit sans réflexion une soldatesque ignorante. Tantôt Amilcar coupait le retour à quelques Numides isolés, et les enveloppant avec l'adresse d'un joueur expérimenté, les détruisait sans lutte; tantôt, quand les mercenaires amenaient au combat toutes leurs troupes, il les attirait adroitement dans une embûche, et leur tuait beaucoup de monde. Par de brusques et inattendues apparitions, il les frappait nuit et jour de terreur, et tous ceux qu'il prenait vivants il les jetait aux bêtes. Enfin, il alla soudain placer son camp dans une position aussi défavorable aux Barbares qu'elle lui était avantageuse, et les réduisit à de telles extrémités que, n'osant pas risquer la bataille, et ne pouvant fuir, cernés qu'ils étaient par ses retranchements, ils furent en proie aux horreurs de la famine, et finirent par se manger les uns les autres. La fortune leur faisait ainsi payer par de dures représailles leur cruauté et leurs sacriléges. Marcher au combat, ils ne l'osaient dans la crainte d'une défaite ou de terribles supplices, s'ils étaient faits prisonniers. Parler de reddition fut une pensée qui ne leur vint même pas, retenus par la conscience de leurs forfaits. D'ailleurs ils comptaient, d'après les promesses de leurs chefs, sur des secours de Tunis, et cela leur donnait le courage d'exercer entre eux ces rigueurs.

LXXXV. Quand les Barbares eurent épuisé les prisonniers, épuisé les esclaves sans qu'aucun subside

leur vînt de Tunis, à la vue de la colère des soldats qui, désespérés, menaçaient les chefs, Autarite, Zarzas et Spendius résolurent enfin de se livrer aux ennemis et de traiter de la paix avec Amilcar. Amilcar leur proposa ces conditions : « Il sera permis aux Carthaginois de choisir parmi les rebelles dix hommes à leur gré; quant aux autres ils pourront se retirer en ne gardant qu'une tunique ». Ces clauses furent acceptées, et Amilcar déclara qu'aux termes mêmes des conventions, il choisissait les députés présents. Autarite, Spendius et les chefs les plus illustres tombèrent ainsi au pouvoir de Carthage. Les Africains, qui ne connaissaient pas le traité, à la première nouvelle de l'arrestation de leurs généraux, convaincus que c'était une trahison, coururent aux armes; mais Amilcar lança sur eux les éléphants et les massacra au nombre de plus de quarante mille dans un lieu nommé la Hache. La ressemblance de cet endroit avec l'instrument ainsi appelé lui a fait donner ce nom.

LXXXVI. Par cette victoire, Amilcar releva une seconde fois les espérances des Carthaginois, qui tout à l'heure croyaient leur existence compromise. Avec Naravas et Annibal il se mit à parcourir la campagne et les villes. Après avoir reçu sur son passage la soumission des Africains ralliés à eux par la dernière victoire, pris la plupart des places, ils marchèrent sur Tunis et résolurent d'assiéger Mathos. Annibal campa vers Carthage, Amilcar du côté opposé. Puis ils amenèrent sous les murs Spendius et ses compagnons, et les mirent en croix. Sur ces entrefaites, Mathos ayant remarqué en quel état d'indolence et de confiance extrême vivait Annibal, se jeta sur ses retranchements, tua un grand nombre de Carthaginois, les chassa de leur camp, s'empara de tous les bagages, et prit vivant Annibal. On le conduisit aussitôt près de la croix de Spendius, dont on détacha le corps, et après lui avoir fait souffrir mille mauvais traitements, on le plaça sur le même bois

où avait péri le Barbare, et on immola ensuite autour de son cadavre trente des plus nobles Carthaginois. Il semblait que la fortune, par je ne sais quel calcul, voulût donner tour à tour aux deux partis l'occasion d'exercer de sanglantes vengeances. Amilcar n'apprit que tard la sortie faite par l'ennemi, à cause de la grande distance qui séparait les camps, et même quand il en fut informé, il n'alla pas au secours d'Annibal par suite des difficultés du terrain. Il quitta Tunis, et, s'étant posté sur les bords du Macara, établit son camp vers l'embouchure même de ce fleuve, tout près de la mer.

LXXXVII. Les Carthaginois, qu'un si affreux désastre venait de frapper soudain, se livrèrent de nouveau à l'abattement et au désespoir; tout à l'heure rendus au courage, ils se voyaient encore déçus de toutes leurs espérances. Toutefois, ils ne renoncèrent pas à prendre les mesures nécessaires. Ils choisirent dans le sénat trente citoyens; parmi eux était cet Hannon qui avait été antérieurement obligé de quitter le camp. Ils armèrent en outre tout ce qui restait d'hommes à Carthage capables de faire le service, et envoyèrent troupes, général et sénateurs à Barca. Les sénateurs avaient reçu l'ordre exprès de mettre, n'importe comment, un terme aux dissensions des chefs, et de les forcer à se réconcilier en présence de si grands malheurs. Les députés leur firent entendre tant de conseils et d'exhortations de toute sorte dans une conférence où ils se rencontrèrent, qu'Hannon et Amilcar vaincus ne purent refuser d'obéir et de se rapprocher. Dès lors, inspirés par une seule pensée, ils firent tout à souhait pour Carthage. Aussi Mathos, souvent défait dans des combats partiels qu'il livra en grand nombre du côté de Leptis et près d'autres villes, résolut d'en venir à une bataille décisive. C'était le désir des Carthaginois. Les deux armées, décidées à frapper un grand coup, convoquèrent tous leurs alliés et appelèrent les garnisons des villes à ce combat où elles jouaient leur fortune. Quand tout fut

disposé, on se mit en ordre et on en vint aux mains simultanément. La victoire fut pour les Carthaginois; la plupart des Libyens tombèrent sur le champ de bataille; le reste, réfugié d'abord dans je ne sais quelle ville, se rendit ensuite. Mathos enfin fut pris vivant.

LXXXVIII. Aussitôt toutes les autres parties de l'Afrique reconnurent l'autorité des Carthaginois. Les habitants d'Utique et d'Hippone seuls demeurèrent en état de révolte. Ils n'avaient aucun moyen de faire des ouvertures pacifiques, après n'avoir laissé par leurs crimes aucune place à la pitié et au pardon dans le cœur de leurs ennemis. Tant est précieuse la modération, même dans les erreurs de cette nature, et utile la précaution de ne jamais se laisser emporter à des forfaits inexpiables! Amilcar d'un côté, Hannon de l'autre assiégèrent ces deux villes et les forcèrent bientôt à accepter les conditions qu'il plut à Carthage de leur dicter. Telle fut l'issue de cette guerre des mercenaires qui réduisit d'abord Carthage à de si tristes extrémités. Non-seulement Carthage finit par régner de nouveau sur la Libye, mais encore elle put infliger aux coupables la punition qu'ils méritaient. Comme dénoûment, les jeunes gens, à la suite d'un triomphe célébré dans Carthage, firent souffrir à Mathos et à ses complices les plus cruels tourments. Les mercenaires avaient lutté contre les Carthaginois durant trois années et quatre mois : ce fut la guerre la plus cruelle, la plus sacrilége dont j'aie jamais entendu parler. C'est à cette époque que les Romains, sur l'invitation des mercenaires, qui de Sardaigne s'étaient réfugiés auprès d'eux, se décidèrent à se rendre dans cette île. Les Carthaginois croyant avoir sur la Sardaigne plus de droits que les Romains, s'en irritèrent et se disposèrent à punir les rebelles. Mais les Romains saisirent cette occasion pour déclarer la guerre aux Carthaginois, sous ce prétexte que ce n'était pas contre les Sardes, mais contre Rome que ces préparatifs étaient dirigés. Les Carthagi-

nois, qui avaient échappé comme par miracle aux mercenaires, et qui de toute façon n'étaient pas prêts pour le moment à recommencer les hostilités, cédèrent aux circonstances, abandonnèrent la Sardaigne, et de plus consentirent à payer deux mille deux cents talents pour éviter tout combat. Ainsi se passèrent les choses.

LIVRE II.

SOMMAIRE.

I, II. Résumé du livre précédent. Les Carthaginois en Espagne. — II-V. Affaires d'Illyrie. Agron. Siége de Médion psr les Étoliens. Agron secourt cette ville. Les Étoliens sont repoussés. Agron meurt. Teuta lui succède. Ses corsaires infestent les mers. — V-IX. Les Illyriens désolent l'Épire que secourent les Étoliens et les Achéens. Les Épirotes traitent avec leurs ennemis et négligent leurs défenseurs. Digression sur ls perfidie des Gaulois. Teuta continue ses pirateries. Intervention des Romains. Un de leurs ambassadeurs tué par l'ordre de la reine. — IX-XI. Succès des Illyriens à Paxos, à Corcyre. — XI-XIII. Expédition des Romains en Illyrie. Cnéius Fnlvius, Aul. Postumius, soumettent une grsnde partie de l'Illyrie, qu'ils donnent à Démétrius de Pharos. Paix conclue avec Teuta. Les Romains sont admis aux jeux isthmiques. — XIII, XIV. Espagne. Fondation de Carthagène. Traité des Carthaginois avec Rome. — XIV-XXI. Gsule Cisalpine. Description de ce pays. L'Apennin. Retour sur l'histoire des Gaulois cisalpins. Leurs invasions sur le territoire romain (jusqu'en 522). — XXI-XXIII. Loi agraire de C. Flsminius. Cause de la guerre en Cisalpine. — XXIII-XXV. Les hostilités commencent. Forces dont disposent les Romains. — XXV, XXVI. Les Romains vaincus près de Fésules. — XXVI-XXXI. Les Gaulois, regagnant leurs foyers, se voient tout à coup pris entre l'armée du consul L. Émilius et celle de C. Atilius. Leur ordre de bataille. Combat livré sous les murs de Télamon. Avantages et inconvénients de l'ordonnance adoptée par les Gaulois. Ils sont vaincus. — XXXI-XXXIII. Les nouveaux consuls reçoivent la soumission des Boïens. XXXIII-XXXVI. Guerre contre les Insubriens. Ils demandent la paix, on la leur refuse. Marcellus les bat près de Clastidium. Milan leur est enlevée. Ils reconnaissent l'autorité de Rome. — Fin de la guerre cisalpine. Quelques mots sur la manière de résister aux Barbares.—XXXVI, XXXVII. Annibal remplace Asdrubal en Espagne. — XXXVII-XLI. Polybe aborde la dernière partie des deux livres préliminaires. Histoire des Grecs et de l'Achaïe. Ligue achéenne. Sagesse de ses institutions reconnues en Italie, à Thèbes, à Lacédémone.—XLI-XLIII. Ancienne ligue détruite par la Mscédoine. Elle est rétablie par les Dyméens, les Pharéens, etc. Éloge de la politique achéenne. Quelle maxime elle snivit. —XLIII-XLV. Aratus adjoint à la ligue Corinthe et Mégare. — Conduite d'Aratus à l'égard d'Antigone Gonatas et de Démétrius. Des tyrans déposent leur pouvoir pour s'unir à l'Achaïe. — XLV-XLVII. Les Étoliens, d'abord alliés aux Achéens, soutiennent contre eux Antigone Doson et Cléomène. Celui-ci attaque l'Achaïe. Guerre de Cléomène. — XLVII-L. Aratus recherche, au moyen des Mégalopolitains, l'alliance d'Antigone, qui la leur accorde. — L-LIII. Les Achéens soutien-

nent d'abord seuls la guerre. Succès de Cléomène. Aratus appelle Antigone et lui offre l'Acrocorinthe. — LIII-LV. Argos conquise par les Achéens. Antigone de son côté s'empare de l'Acrocorinthe, et remporte quelques succès sur Cléomène. — LV, LVI. Cléomène essaye, mais en vain, de prendre Mégalopolis. Ses cruautés dans une tentative antérieure dirigée contre cette ville. — LVI-LXIII. Digression sur l'historien Phylarque, dont le récit n'est pas d'accord avec celui d'Aratus. Polybe explique la conduite des Achéens à Mantinée. — LXIII-LXX. Cléomène désole le territoire d'Argos, et Antigone pénètre en Laconie. — Campement près de Sellasie. Détail des forces de Cléomène et d'Antigone. — Disposition des deux armées. Bataille. Cléomène se retire en Egypte. — LXX, LXXI. Antigone rentre dans ses Etats. Il meurt. Mort contemporaine d'Antigone, de Ptolémée, de Séleucus. Conclusion. Comment les deux premiers livres de l'histoire de Polybe se rattachent aux suivants.

I. Dans le livre précédent nous avons établi à quelle époque les Romains, après avoir affermi leur empire en Italie, commencèrent à s'occuper des conquêtes extérieures ; nous avons ensuite rappelé leur passage en Sicile, les causes de la lutte soutenue contre Carthage au sujet de cette île ; nous avons dit en quelles circonstances ils rassemblèrent pour la première fois des forces navales et quels furent les divers succès des deux peuples rivaux pendant cette guerre, qui en définitive enleva aux Carthaginois toute la Sicile et la livra aux Romains, à l'exception des terres appartenant au roi Hiéron. Enfin nous avons raconté comment les mercenaires, soulevés contre les Carthaginois, allumèrent la guerre appelée la guerre d'Afrique, à quels excès furent poussés les crimes durant cette révolte, et quel cours suivirent les étranges péripéties de ces hostilités, jusqu'au moment où les Carthaginois furent vainqueurs. Nous allons maintenant tracer des différents faits qui suivirent une histoire sommaire, suivant la règle que nous nous sommes posée. Dès qu'ils eurent ramené l'ordre en Afrique, les Carthaginois envoyèrent des troupes en Espagne, sous la conduite d'Amilcar, qui, accompagné de son fils Annibal, âgé alors de neuf ans, franchit le détroit de Gadès, et rétablit dans les provinces espagnoles l'empire de Carthage. Il y passa neuf années, et après avoir soumis à sa patrie par les armes,

ou les négociations de nombreuses peuplades, il reçut une mort digne de sa glorieuse vie; il tomba dans une bataille où il avait affaire à des ennemis braves et nombreux, et où il payait de sa personne avec un grand courage [1]. Les Carthaginois remirent le commandement à Asdrubal, son gendre et son triérarque [2].

II. Ce fut vers cette époque que les Romains passèrent pour la première fois avec une armée en Illyrie, et dans cette partie de l'Europe; expédition que doit considérer, non pas à la légère, mais avec attention tout lecteur qui veut suivre dans son ensemble le plan que nous nous sommes tracé et se rendre bien compte des progrès de la grandeur romaine. Voici les causes de cette guerre : Agron, roi d'Illyrie, fils de Pleurate, disposait de forces de terre et de mer plus considérables que n'en avait jamais eu aucun de ses prédécesseurs. Gagné par l'or de Démétrius, père de Philippe, il s'engagea à secourir les Médioniens, assiégés par les Étoliens; car ceux-ci, fatigués de ne pouvoir persuader à ce peuple d'accéder à leur ligue, avaient résolu de le soumettre de vive force; ils avaient fait une levée en masse, investi Médion [3], et ils en poussaient le siége avec une extrême vigueur et par tous les moyens [4]. Sur ces entrefaites arriva le temps des élections [5], où devait être nommé un nouveau stratége, et comme les assiégés étaient dans un triste état, et semblaient chaque jour devoir capituler, le général en fonction adressa une requête aux Étoliens. Il leur dit que puisqu'il avait eu à supporter les mauvais jours et les dangers du siége, c'était à lui, après la victoire, que revenait en toute

[1] Tite Live raconte tout autrement la mort d'Amilcar : il prétend qu'il fut assassiné publiquement par un Barbare.

[2] On appelait triérarque l'officier qui avait le commandement de la flotte.

[3] On ne sait quelle est cette ville. On peut consulter à ce sujet les notes de Schweighæuser.

[4] Πᾶσαν μηχανὴν προσφέροντες, « faire jouer tous les ressorts pour, etc., » et non « dresser des machines de guerre. »

[5] A l'equinoxe d'automne.

justice le droit de partager les dépouilles et d'inscrire son nom sur les armes[1]. Cette demande trouva dans quelques citoyens, et surtout dans les prétendants au pouvoir, une opposition violente; on conseilla au peuple de ne rien préjuger dans cette question, et de laisser à la fortune le soin de désigner à qui elle voulait décerner un tel honneur. En résumé les Étoliens décidèrent que le stratége futur qui s'emparerait de la ville partagerait avec son prédécesseur le privilége de distribuer le butin et d'inscrire son nom sur les armes.

III. Ce décret venait d'être rendu, l'élection et l'installation immédiate du nouveau stratége, suivant la coutume des Étoliens, devaient avoir lieu le lendemain, lorsque pendant la nuit se portèrent sur les rivages de la Médonie, le plus près qu'il était possible de la ville, cent bâtiments que montaient cinq mille Illyriens. Ils abordèrent, et après avoir, au point du jour, opéré leur descente avec autant de célérité que de mystère, ils marchèrent en petites troupes, suivant l'ordre qui leur était habituel, sur le camp des Étoliens. A cette vue les Étoliens furent un instant troublés et de l'audace des Illyriens et de la soudaineté de leur attaque; mais ensuite cédant à leur antique orgueil, et confiants en leurs forces, ils reprirent courage. Ils placèrent une grande partie de leurs oplites et de leur cavalerie sur le front du camp dans la plaine; puis, avec quelques escadrons et leur infanterie légère, ils se hâtèrent d'occuper certaines hauteurs avantageusement situées devant le retranchement. Mais les Illyriens refoulèrent tout d'abord, par la vigueur de leur choc et par leur nombre, l'infanterie légère, et forcèrent la cavalerie qui la soutenait à battre en retraite jusqu'aux oplites. Enfin ils s'élancèrent du sommet d'une colline sur les troupes rangées dans la plaine, et les mirent sans effort

[1] Les anciens avaient coutume de mettre sur les armes dédiées aux dieux le nom du général qui les avait enlevées à l'ennemi.

en fuite, soutenus qu'ils étaient d'ailleurs par une sortie des Médioniens. Ils tuèrent à l'ennemi beaucoup de monde, lui firent encore un plus grand nombre de prisonniers, et restèrent maîtres des armes et des bagages. Les ordres de leur prince ainsi exécutés, les Illyriens portèrent toutes leurs prises sur les esquifs et mirent à la voile pour retourner dans leur pays.

IV. Les Médioniens, si merveilleusement délivrés, se réunirent en assemblée générale et discutèrent entre autres sujets sur l'inscription des armes. Il fut décidé qu'on nommerait dans cette inscription, et le stratége actuel des Étoliens et ceux qui aspiraient à ce titre, suivant le décret rendu par les Étoliens eux-mêmes : merveilleux dénoûment, où la fortune sembla vouloir montrer encore une fois aux hommes quel est son pouvoir. En peu de temps, elle donna aux Médioniens de faire subir à l'ennemi le déshonneur auquel ils s'attendaient bientôt pour eux-mêmes, et les Étoliens, par leur défaite si inattendue, apprirent au monde qu'il ne faut ni délibérer sur l'avenir, comme s'il nous appartenait, ni concevoir un trop riant espoir de ce qui peut souvent avoir un mauvais succès ; mais, que, faibles hommes, nous devons laisser une part au hasard dans toutes choses, et surtout dans la guerre. Le roi Agron, au retour de ses galères, instruit par ses officiers de l'issue de l'entreprise, et ravi d'avoir vaincu ces Étoliens, d'un orgueil si intolérable, se livra tout entier à l'ivresse et aux plaisirs de la table, et tomba malade d'une pleurésie qui l'enleva en quelques jours. Teuta, sa femme, qui lui succéda, s'en remit du soin des affaires à la foi de quelques favoris ; raisonnant comme raisonne son sexe, et ne songeant qu'à la dernière victoire, sans rien voir au delà, elle permit d'abord à ceux de ses sujets qui naviguaient pour leur compte de piller les vaisseaux qu'ils rencontreraient : de plus, elle réunit une flotte, rassembla des troupes en aussi grand nombre que lors de la pré-

cédente expédition, et donna aux chefs plein pouvoir de traiter tous les peuples en ennemis.

V. Les Illyriens dirigèrent leurs premiers coups du côté de l'Élide et de la Messénie, malheureuses provinces qu'ils ne cessaient de désoler. L'étendue des côtes et la position même des villes principales au milieu des terres ne permettaient d'opposer à leurs descentes que des secours venus de loin et par là tardifs. Aussi promenaient-ils impunément leurs ravages dans les campagnes. Comme ils se trouvaient près de Phénice, en Épire, ils y abordèrent afin de prendre des vivres, firent connaissance de quelques-uns des Gaulois qui y tenaient garnison pour les Épirotes, au nombre de huit cents, s'abouchèrent avec eux pour qu'ils leur livrassent la place, et d'après les promesses qui leur furent faites, débarquant leurs troupes, se rendirent maîtres de la ville avec ses habitants, par une attaque soudaine que secondaient les Gaulois à l'intérieur. Les Épirotes en furent à peine informés, qu'ils accoururent en masse au secours de Phénice; ils établirent leur camp sous les murs de la ville, en se couvrant d'une rivière qui en est voisine, et pour plus de sûreté, eurent soin d'enlever les planches qui garnissaient le pont. Mais à la nouvelle que Scerdilaidas, suivi de cinq mille Illyriens, s'approchait par terre à travers les défilés qui sont près d'Antigonie, ils se divisèrent. Un corps de troupes partit au secours de la place menacée, et les autres continuèrent le blocus de Phénice, avec nonchalance, tout entiers à jouir des ressources que leur offrait la contrée, et négligeant fort les factions et les gardes. Instruits de cette extrême insouciance, et du partage des forces des Épirotes, les Illyriens se mirent en route pendant la nuit, rétablirent le plancher du pont, traversèrent le fleuve sans coup férir, et retirés dans une forte position, y demeurèrent le reste de la nuit. Quand le jour fut arrivé, les deux armées se rangèrent en bataille de-

vant la ville : les Épirotes, vaincus, laissèrent beaucoup de soldats morts ; un plus grand nombre encore fut fait prisonnier, le reste s'enfuit vers Atintanie.

VI. Tombés tout à coup en un si grand malheur, et ne comptant plus sur leur propre courage, les Épirotes implorèrent l'assistance des Étoliens et des Achéens. Ces peuples, sensibles à leur infortune, accédèrent à leurs prières, et bientôt se rendirent avec quelques forces à Hélicranum. Les Illyriens, qui s'étaient emparés de Phénice, réunis à Scerdilaidas, dans la plaine, s'établirent d'abord à peu de distance des Achéens et des Étoliens, avec la ferme intention de combattre. Mais embarrassés par les difficultés du terrain, pressés d'ailleurs par des lettres de Teuta, qui leur représentait comme utile de revenir au plus vite dans leurs foyers, parce que quelques peuplades illyriennes avaient passé aux Dardaniens, ils conclurent, après avoir désolé l'Épire, une trêve avec les Épirotes. Ils leur restituèrent, moyennant rançon, la ville et les hommes libres, gardèrent les esclaves et le reste du butin, et dès qu'ils eurent embarqué ces dépouilles sur leurs barques, mirent à la voile, tandis que Scerdilaidas se retirait de son côté par les défilés d'Antigonie. Cette expédition répandit chez toutes les peuplades qui habitaient sur les côtes de la mer un vif sentiment de crainte et de terreur : à la vue de la place la plus forte et la plus puissante de l'Épire si soudainement prise, elles ne craignaient plus seulement comme autrefois pour leurs campagnes, mais encore pour leurs villes. Quant aux Épirotes si merveilleusement sauvés, loin d'infliger un châtiment aux coupables, ou de témoigner quelque reconnaissance aux peuples qui les avaient secourus, ils envoyèrent une ambassade à Teuta, firent alliance en même temps que les Acarnaniens avec les Illyriens, et leur prêtèrent dès lors toujours appui, aux dépens des Achéens et des Étoliens. Ainsi fut mise en même temps au grand jour leur lâche ingratitude

envers leurs bienfaiteurs et l'imprudence qu'ils avaient dès l'origine apportée dans la direction de leurs affaires.

VII. Éprouver quelque malheur par un de ces accidents auxquels la faiblesse humaine est sujette, est chose dont on n'accuse jamais la victime, mais la fortune, ou le méchant qui l'a causé. Quand au contraire c'est par imprévoyance et tête baissée qu'on s'est exposé à de terribles calamités, d'une voix unanime on en rejette la faute sur vous-même. Aussi, les infortunes qui sont un coup du sort obtiennent toujours pitié, pardon, secours même, tandis qu'à celles qui ont leur source dans notre témérité, s'attachent la honte et la censure des hommes sages. Tels sont les sentiments que dut justement exciter dans la Grèce la conduite des Épirotes. D'abord, quel peuple ne se serait gardé, sur la seule renommée que les Gaulois en général s'étaient faite dans le monde, de leur confier la garde d'une ville riche et faite pour provoquer de mille manières la trahison? Qui surtout n'aurait évité de choisir pour garnison le corps de Gaulois dont il est ici question? C'étaient des misérables qu'avaient chassés leurs concitoyens soulevés contre eux à cause de leur perfidie envers leur famille et leurs parents mêmes. Accueillis par les Carthaginois, que pressait la guerre, ils avaient, à la suite d'une dissension entre les généraux et les soldats, au sujet de la solde, pillé la ville d'Agrigente, où ils étaient établis au nombre de trois mille pour la défendre. Lorsqu'ils furent appelés plus tard à faire le même service à Éryx, ils tentèrent de livrer aux Romains, qui en faisaient le siége, la place et sa population tout entière; leur projet ayant échoué, ils passèrent à l'ennemi, et là encore, profitant de la confiance qu'on leur avait accordée, saccagèrent le temple de Vénus Érycine. Les Romains, trop instruits de leur scélératesse, n'eurent rien de plus à cœur, quand la guerre fut achevée, que de les désarmer, de les jeter

sur la flotte, et de les mettre à jamais hors de l'Italie. Or, quand on voit les Épirotes confier à ces Barbares la garde de leur république et de leurs lois, et remettre entre de telles mains leur ville la plus opulente, ne peut-on pas avec raison affirmer qu'ils furent les propres artisans de leurs malheurs? Par cette digression, j'ai voulu montrer à la fois et l'imprudence des Épirotes et la nécessité pour tout peuple sage de ne pas mettre dans ses places de trop fortes garnisons, surtout quand elles sont composées de Barbares.

VIII. Les Illyriens depuis longtemps exerçaient de fréquents brigandages sur les vaisseaux de commerce italiens; mais plus que jamais on avait vu, durant leur séjour à Phénice, des embarcations particulières détachées de la flotte, dépouiller les marchands, en égorgeant quelques-uns, en emmenant beaucoup d'autres prisonniers. Les Romains avaient d'abord fait peu d'attention aux plaintes qui leur étaient adressées à ce sujet; puis, comme les réclamations auprès du sénat devenaient plus nombreuses, ils envoyèrent, à titre de députés dans l'Illyrie, avec ordre de faire une enquête, Caïus et Lucius Coruncanius. Cependant, à la vue des vaisseaux revenus d'Épire, étonnés du nombre et de la richesse des dépouilles qu'ils ramenaient (car Phénice l'emportait en opulence sur toutes les villes de l'Épire), Teuta avait senti redoubler en elle le désir de piller les Grecs. Mais elle avait d'abord été arrêtée dans ses desseins par les troubles de l'Illyrie. Elle en eut bientôt fini avec les Illyriens, qui avaient fait défection, et elle assiégeait Issa, la seule ville qui méconnût encore son autorité, quand les députés romains arrivèrent; admis auprès de la reine, ils l'entretinrent des offenses qu'on avait faites à Rome. Durant toute l'entrevue, Teuta affecta de les écouter avec un superbe dédain; puis, quand ils eurent cessé de parler, elle leur répondit qu'elle veillerait toujours à ce que son gouvernement ne fît aucune injure aux Romains;

mais que pour ce qui concernait les offenses particulières, les rois d'Illyrie n'étaient pas dans l'usage d'empêcher leurs sujets de tirer de la mer les profits qu'ils pouvaient. Irrité de ces paroles, le plus jeune député les releva avec une franchise toute naturelle, mais imprudente : « Les Romains, dit-il, ont cette belle maxime de donner une réparation publique aux injures particulières, et de prêter appui à l'offensé. Nous tâcherons, avec l'aide de Dieu, de vous forcer à changer quelque chose des habitudes de la royauté illyrienne envers ses peuples. » Teuta accueillit ce langage avec l'ardeur aveugle d'une colère de femme, et en conçut un tel ressentiment, que, sans respect pour les droits les plus sacrés établis parmi les hommes, elle aposta, au moment où les ambassadeurs s'embarquèrent, quelques misérables chargés d'assassiner le député trop sincère. Dès que le bruit du forfait fut répandu dans Rome, les Romains, indignés de la déloyauté sacrilége de cette femme, firent contre elle des préparatifs, levèrent des troupes, et rassemblèrent une flotte [1].

IX. Teuta, au retour du printemps, équipa plus d'esquifs qu'elle n'avait fait jusqu'alors, et les dirigea vers la Grèce. Une partie de la flotte se rendit en ligne droite à Corcyre, l'autre vint relâcher dans le port d'Épidamne : le prétexte était le besoin de faire de l'eau et de prendre quelques vivres ; le véritable motif, le désir de s'assurer, par la trahison et la fourbe, la possession de cette ville. Les habitants accueillirent sans défiance, partant sans précaution, les nouveaux venus, qui étaient descendus à terre munis seulement de leurs ceintures, comme pour prendre de l'eau, et qui, tenant cachés dans leurs vases, des poignards, égorgèrent tout à coup les gardiens de la porte principale,

[1] Tite Live raconte cette guerre, comme l'indique un de ces épitomes qu'on a successivement mis sous son nom et sous celui de Florus, sans qu'ils appartiennent peut-être plus à l'un qu'à l'autre.

et furent promptement maîtres de l'entrée d'Épidamne[1]. Soutenus bientôt avec vigueur par un renfort, que, d'après le plan convenu, leur envoya la flotte, ils s'emparèrent sans peine de la plus grande partie des murs. Mais les Épidamniens, bien que nullement préparés (tant l'attaque avait été rapide), protégèrent si bien leurs murailles et combattirent avec une telle valeur, que les Illyriens furent chassés de la ville. C'est ainsi que les Épidamniens faillirent, par leur négligence, être privés de leur patrie, et que grâce à leur bravoure, cette alerte fut seulement pour eux une leçon salutaire sans dommage. Après cet échec, les chefs illyriens mirent au plus vite à la voile, et, réunis à l'autre partie de la flotte, se rendirent à Corcyre, qu'ils assiégèrent, après l'avoir effrayée par l'appareil formidable de leur débarquement. Les Corcyréens, se voyant dans une si triste position, et désespérant déjà de leur salut, envoyèrent auprès des Achéens et des Étoliens des ambassadeurs, auxquels se joignirent les habitants d'Apollonie et d'Épidamne, pour leur demander assistance et les prier de ne point les laisser détruire par les Illyriens. Leur prière fut accueillie, et les dix grands vaisseaux dont disposait l'Achaïe reçurent à frais commun l'équipement nécessaire. En quelques jours les préparatifs furent achevés, et les troupes auxiliaires mirent à la voile pour Corcyre, dans l'espoir de faire lever le siége.

X. Les Illyriens, après avoir, suivant le traité, emprunté sept gros vaisseaux aux Acarnaniens, levèrent l'ancre et allèrent présenter le combat aux Achéens, à la hauteur de Paxos. Entre les Acarnaniens et la division de la flotte achéenne qui leur était opposée, la bataille fut indécise, et les deux partis ne se firent d'autre mal que de mutuelles blessures. Il n'en fut pas

[1] Πυλή est la porte elle-même : πυλών désigne l'édifice où elle se trouve.

ainsi des Illyriens : ils avaient eu soin d'attacher leurs esquifs quatre par quatre avant de se jeter dans la mêlée, et d'abord, présentant sans les épargner aux chocs de l'ennemi les flancs de leurs embarcations, ils encouragèrent eux-mêmes son ardeur ; mais quand les navires achéens, du même coup qui avait brisé les esquifs, y eurent engagé leurs éperons, et se trouvèrent gênés par ces embarcations suspendues à leur poupe, les Barbares en envahirent le pont et restèrent maîtres de la victoire, grâce au nombre de leurs soldats. Ils s'emparèrent ainsi de quatre quadrirèmes, et coulèrent avec tout son équipage un navire à cinq rangs de rames. Sur ce navire se trouvait un Cerynien nommé Marcus, qui jusqu'à sa mort remplit envers la ligue achéenne tous les devoirs d'un zélé serviteur. Ceux des Achéens qui se trouvaient en face des Acarnaniens, à la vue du succès des troupes illyriennes, cherchèrent leur salut dans la vitesse de leurs vaisseaux, et, aidés d'un vent favorable, regagnèrent en sûreté leur pays. Les Illyriens, enorgueillis de cette victoire, poursuivirent hardiment et sans rencontrer d'obstacles, le siége de Corcyre. Enfin les défenseurs de cette place, à qui les derniers événements avaient enlevé tout espoir, après une résistance de quelques jours, se rendirent et reçurent dans leurs murs une garnison, avec Démétrius de Pharos. Les chefs illyriens mirent à la voile et gagnèrent Épidamne, dont ils résolurent de reprendre le siége.

XI. C'était le moment où les deux consuls, Cn. Fulvius suivi de deux cents navires, et Postumius, à la tête des troupes de terre, quittèrent Rome. Cnéius avait eu tout d'abord la pensée de se rendre à Corcyre, dans l'espoir de s'y trouver avant la fin du siége, et bien que l'événement eût devancé son arrivée, il se dirigea de ce côté afin de connaître au juste ce qui s'était passé sous les murs de la ville, et de vérifier par lui-même la valeur des promesses récemment faites par Démétrius. Celui-ci, en effet, en butte à de dangereuses calomnies

et redoutant la colère de Teuta, s'était, par une secrète ambassade, engagé auprès des Romains à remettre entre leurs mains tout ce dont il pouvait disposer. Les Corcyréens, ravis de la présence des Romains, leur livrèrent, d'accord avec Démétrius, la garnison illyrienne, et par une résolution prise en commun, s'abandonnèrent à la foi de Rome, seule garantie qu'ils crussent avoir encore contre l'audace de leurs ennemis. Les Romains les admirent à leur amitié, et se dirigèrent sur Apollonie, guidés par Démétrius. Postumius venait précisément de faire passer de Brindes en Épire ses troupes, qui s'élevaient en infanterie à vingt mille hommes, en cavalerie à deux mille environ, et à peine les deux armées réunies eurent-elles paru devant Apollonie, que cette ville capitula et se mit sous la protection du peuple romain. La nouvelle du siége d'Épidamne leur fit reprendre la mer. Les Illyriens, instruits de leur prochaine arrivée, levèrent au plus vite le camp, s'enfuirent en désordre, et les Romains, après avoir reçu les serments des Épidamniens, s'enfoncèrent dans l'intérieur de l'Illyrie. Ils commencèrent par soumettre les Ardiens, et bientôt virent accourir à eux de nombreuses députations, parmi lesquelles on distinguait celle des Parthéniens, qui leur firent abandon de tout ce qu'ils possédaient. Ils déclarèrent les Parthéniens amis de Rome, accordèrent la même faveur aux Atintaniens, et marchèrent sur Issa, qu'ils savaient assiégée par les Illyriens. Ils mirent fin au siége, et traitèrent Issa comme Corcyre, comme Épidamne[1].

Les consuls, en longeant les côtes, enlevèrent encore de vive force quelques places illyriennes, et entre autres Nutria, qui leur coûta beaucoup de soldats, et même quelques centurions et un questeur. Ils s'emparèrent aussi de vingt navires qui amenaient des campagnes voi-

[1] Sans cesse le même mot est répété dans le texte ; nous avons cru devoir, dans l'intérêt de la traduction, rendre avec quelque liberté ce passage, et renoncer à une exactitude sans utilité.

sines d'abondantes provisions. Enfin parmi les soldats qui assiégeaient Issa, les uns demeurèrent sains et saufs à Pharos, grâce à Démétrius; les autres, dispersés, allèrent chercher asile dans Arbon[1]. Teuta, avec fort peu de monde, s'enfuit à Rizon, petite ville très-bien fortifiée, éloignée de la mer et située sur le fleuve même dont elle a pris le nom. Quand tout fut ainsi terminé, les Romains placèrent sous l'autorité de Démétrius la plus grande partie de l'Illyrie, et après lui avoir ainsi assuré une puissance considérable, se retirèrent, flotte et armée de terre, à Épidamne.

XII. Cnéius Fulvius retourna bientôt à Rome, suivi de la plus forte partie des troupes de terre et de mer. Postumius, laissé avec quarante navires, leva bon nombre de soldats dans les villes voisines, et prit ses quartiers d'hiver, de manière à prêter main-forte aux Ardiens et aux peuplades qui s'étaient abandonnées à la foi de Rome. Vers le printemps, Teuta envoya des ambassadeurs aux Romains, et conclut avec eux un traité par lequel elle se déclarait disposée à payer le tribut qu'on lui désignerait, et à évacuer toute l'Illyrie, à l'exception de quelques places. Mais, la clause qui intéressait surtout la Grèce, fut celle qui lui imposait de ne pas naviguer au delà du Lissus avec plus de deux navires, et cela désarmés. Aussitôt le traité signé, Postumius fit partir pour l'Étolie et l'Achaïe des députés qui expliquèrent à ces peuples les motifs de cette guerre et de l'intervention romaine, leur rappelèrent ce qui s'était passé durant l'expédition, et enfin, leur firent connaître les conditions dictées aux Illyriens. Les ambassadeurs trouvèrent dans les deux pays l'accueil le plus bienveillant, et retournèrent à Corcyre, après avoir, par cette paix, délivré d'un grand sujet de crainte la Grèce entière; car, tous les Grecs, sans distinction,

[1] Il est probable que cette ville est la même que Narona : elle était située en Dalmatie, en face de l'île de Pharos.

trouvaient dans les Illyriens des ennemis communs. Telles furent les causes de la première descente des Romains en Illyrie et dans cette partie de l'Europe, inconnue, nous l'avons dit, à leurs armes : tels furent leurs premiers rapports par ambassadeurs avec la Grèce. A partir de cette époque, les Romains envoyèrent de fréquentes députations à Athènes et à Corinthe, et, les Corinthiens, pour la première fois, admirent les Romains aux jeux isthmiques.

XIII. Asdrubal, en Espagne (nous avons laissé l'histoire de ce pays à la mort d'Amilcar), par une administration active et intelligente, avait fait faire à la puissance carthaginoise des progrès immenses. Il avait servi surtout la grandeur de sa patrie, en fondant une place, que les uns nomment simplement Carthage, et les autres, la Ville-Neuve, et dont un des premiers mérites était d'être dans la position la plus utile aux intérêts de Carthage, qu'il fallût agir en Espagne ou en Afrique. Nous dirons, en un lieu plus favorable, la situation de cette ville, et les avantages qu'on en peut tirer pour les deux pays. A la vue donc de cette puissance, que chaque jour Asdrubal rendait plus étendue et plus redoutable, les Romains songèrent à s'occuper sérieusement de l'Espagne; effrayés eux-mêmes de ce long sommeil, durant lequel ils avaient laissé les Carthaginois pousser impunément leurs conquêtes, ils s'efforcèrent de réparer, autant qu'il était possible, leur erreur; mais ils n'osaient guère adresser aux Carthaginois d'énergiques sommations, ou leur déclarer la guerre, alors qu'ils voyaient les armes de la Gaule cisalpine suspendues sur leurs têtes, et qu'ils s'attendaient sans cesse à quelque terrible invasion. Ils préférèrent caresser, flatter Asdrubal, et tourner d'abord leurs forces contre les Gaulois, n'y ayant pour eux aucun moyen de dominer en Italie, ou même d'être tranquilles dans leur patrie, avec ces voisins toujours menaçants. Ils lui envoyèrent une ambassade, et firent un traité qui, sans

dire un seul mot du reste de l'Espagne[1], interdisait à Asdrubal de passer l'Èbre avec une armée; puis, aussitôt, ils portèrent la guerre chez les Gaulois d'Italie.

XIV. Peut-être n'est-il pas inutile de tracer ici l'histoire de ce peuple, et tout en la faisant succincte, afin de conserver fidèlement à cette préface le caractère que nous lui avons donné dès le principe, de remonter jusqu'au moment où les Gaulois s'emparèrent du pays qu'ils occupent. Je crois que ces détails, non-seulement méritent d'être connus et souvent répétés, mais qu'ils sont même indispensables, si l'on veut voir sur quels hommes, sur quels pays Annibal s'appuya pour oser renverser l'empire de Rome. Commençons donc par dire quelle est la nature de la Gaule cisalpine, et sa position par rapport au reste de l'Italie; car, on se fera une idée plus juste des événements principaux dont elle fut le théâtre, en connaissant au préalable la topographie locale ou générale de ces provinces. La forme de l'Italie est, on le sait, un triangle, dont un des côtés, tourné vers l'orient, est déterminé[2] par la mer Ionienne et par le golfe Adriatique; la mer de Sicile et celle de Tyrrhénie tracent l'autre côté qui regarde le couchant et le midi; la rencontre de ces deux lignes forme le sommet du triangle; ce sommet est le promontoire, situé au midi de l'Italie, nommé Cocinthus, et qui sépare la mer d'Ionie de celle de Sicile. Quant au dernier côté, placé au nord, et vers l'intérieur des terres, il est formé par la chaîne des Alpes qui, prenant naissance aux environs de Marseille, en ces lieux qu'arrose la mer de Sardaigne, court, sans interruption, jusqu'au fond du golfe Adriatique, à l'exception, toutefois, d'une très-petite partie, où elle s'arrête avant d'arriver au golfe même. Le long de cette chaîne, que l'on peut regarder comme la base du triangle, règnent ces

[1] Voir dans Tite Live, liv. XXI, chap. 1, l'assertion contraire.

[2] Nous avons indifféremment employé le nom de Toscane, d'Étrurie ou de Tyrrhénie.

plaines, dont il est ici question, et qui, jetées à l'extrémité de l'Italie, en occupent tout le nord; plaines qui, par leur immensité et leur richesse, l'emportent sur toutes celles que nous connaissons en Europe. La configuration générale de ces plaines présente elle-même la forme d'un triangle. Le sommet en est marqué par le point où les Apennins et les Alpes se réunissent non loin de la mer de Sardaigne, au-dessus de Marseille. Sur le côté septentrional se développent les Alpes, dans une longueur de deux mille deux cents stades; sur le côté sud, les Apennins, qui en comptent trois mille six cents d'étendue; le rivage du golfe Adriatique sert de base à toute la figure. L'étendue de cette base, depuis Sénes jusqu'à l'extrémité du golfe, comprend deux mille cinq cents stades, si bien que la somme du périmètre de ces plaines s'élève à dix mille stades environ.

XV. Les expressions manquent pour dire la fertilité de ce pays. L'abondance du blé y est telle que de nos jours on a vu plus d'une fois le médimne sicilien[1] de froment ne valoir que quatre oboles; celui d'orge, deux, et le métrète de vin ne pas coûter plus qu'une mesure d'orge. Le millet et le panic y poussent à foison; un seul fait peut donner une idée de la quantité de glands que fournissent les chênes répandus de loin en loin dans la plaine. On tue en Italie beaucoup de porcs, soit pour la vie ordinaire, soit pour la subsistance des camps, et c'est de ces campagnes que viennent la plupart de ces animaux. Enfin, voici une preuve concluante du bon marché et de l'abondance des vivres en ces contrées. Les voyageurs qui s'arrêtent dans les hôtelleries ne conviennent pas du prix de chaque objet séparément, mais ils demandent combien on prend par tête;

[1] Le médimne, mesure grecque, pour les choses sèches, valait près de quatre de nos boisseaux, ou cinquante et un litres, soixante-dix-neuf centilitres.

Le métrète valait environ trente-neuf litres.

L'obole était le sixième de la drachme, et valait quinze centimes.

le plus souvent, l'hôte s'engage à fournir tout ce qui est nécessaire pour un semisse (c'est un quart d'obole), et il est rare que ce prix soit dépassé. Parlerai-je de l'immense population du pays, de la grandeur, de la beauté physique des habitants et de leur audace guerrière? la suite même des événements nous fera connaître ces détails. Des deux côtés des Alpes, dont l'un descend vers le Rhône, et l'autre, vers les plaines que j'ai citées plus haut, de nombreux habitants couvrent les vallons et les collines. Les Transalpins occupent la partie qui regarde le Rhône et le nord. Les Taurisques, les Agones et quelques autres peuplades, sont sur l'autre versant. Ce titre particulier de Gaulois transalpins ne tient pas à une différence de race, mais à leur position géographique. Le mot *trans*, en latin, signifiant « au delà, » les Romains appellent Transalpins les Gaulois au delà des Alpes. Quant au sommet de ces montagnes, il est inhabité à cause de la roideur des pentes et des neiges éternelles qui y séjournent.

XVI. L'Apennin, dès sa naissance, au-dessus de Marseille, à partir de l'endroit même où il se joint aux Alpes, est habité par les Liguriens, tant du côté qui donne sur la mer de Tyrrhénie que de celui qui s'étend vers les plaines. La partie que baigne la mer a pour limite Pise, la première ville qu'on rencontre en Tyrrhénie, au couchant, et celle qui conduit dans l'intérieur des terres est bornée par le pays des Arrétins. Viennent ensuite les Toscans, et aussitôt après les Ombriens, qui occupent aussi les deux versants de l'Apennin. Du reste l'Apennin, à cinq cents stades environ de la mer Adriatique, quitte les plaines pour incliner à droite et pousser sa pointe à travers l'Italie, jusqu'à la mer de Sicile, tandis que les plaines s'étendent désormais sans obstacle jusqu'à la mer et à la ville de Sénes. Quant au Pô, que les poëtes célèbrent sous le nom d'Éridan, il a sa source dans les Alpes, vers le sommet du triangle dont nous avons déjà parlé, et d'abord il se précipite vers le midi, dans

la plaine; mais aussitôt qu'il y est descendu il change de direction et se porte vers l'est, pour aller enfin se jeter par deux embouchures dans le golfe Adriatique. Dans son cours il roule un volume d'eau plus considérable qu'aucun autre fleuve d'Italie, parce que tous les courants qui viennent tomber dans la vallée du haut des Alpes et des Apennins, se déchargent de tous côtés dans ses ondes. Son cours est surtout large et beau vers l'époque de la canicule, alors qu'il est grossi par la fonte abondante des neiges qui couvrent les deux montagnes. On remonte ce fleuve par l'embouchure nommée Olana, durant environ deux mille stades. Au sortir de sa source il n'a qu'un seul bras, mais bientôt il se divise, chez les Trigaboles, en deux parties que l'on désigne l'une sous le nom de Padia, l'autre sous celui d'Olana. Sur cette embouchure se trouve un port qui ne le cède à aucun autre de la mer Adriatique pour la sûreté qu'il présente aux navigateurs en relâche. Les indigènes appellent ce fleuve Bodencus[1]. Quant à toutes les fables que les Grecs ont débitées sur son compte, telles que les malheurs de Phaéton, sa chute, les larmes des peupliers, et ces vêtements noirs que les habitants des bords de ce fleuve porteraient, à les entendre, encore aujourd'hui comme signe de deuil, en souvenir de cette catastrophe; quant à tout ce qui concerne enfin cette dramatique histoire et les anecdotes de même espèce, je n'en parlerai pas en ce moment. Une telle recherche ne conviendrait point au caractère de ce préambule. Quand il en sera temps, nous reviendrons avec détail sur tous ces faits, afin surtout de relever les grossières erreurs de Timée à l'égard des lieux dont nous venons d'entretenir le lecteur.

XVII. Les Tyrrhéniens étaient maîtres de ces plaines à l'époque où ils régnaient sur les champs voisins de Noles et de Capoue, qu'on appelle Phlégréens, et qui, devant

[1] C'est-à-dire *sans fond*, dans la langue des Liguriens.

à leur position d'être sans cesse explorés, ont acquis une réputation immense de fertilité. Aussi ceux qui veulent étudier l'histoire de la puissance des Étrusques ne doivent pas se représenter seulement les pays qu'ils habitent aujourd'hui, mais encore les plaines que nous avons dites et les richesses qu'ils y trouvaient. Les Gaulois, par leur proximité, avaient avec eux de fréquents rapports. Enchantés de la beauté du pays, ils l'envahirent tout à coup, sur un léger prétexte, avec une nombreuse armée, chassèrent les Tyrrhéniens des campagnes qu'arrosait le Pô et s'y établirent. Celles qui sont les plus rapprochées de la source du fleuve reçurent pour habitants les Laens et les Lébéciens. Un peu plus loin se fixèrent les Insubriens, la plus considérable des peuplades gauloises; enfin les Cénomans occupèrent les bords du Pô. Quant au pays que baigne l'Adriatique, il était habité par une nation très-ancienne, les Vénètes, qui avaient avec les Gaulois quelque ressemblance pour les vêtements et les mœurs, mais aucune pour le langage. Les faiseurs de tragédies ont souvent parlé de ce peuple et ont débité sur son compte mille choses incroyables. Les plaines au delà du Pô, vers l'Apennin, virent arriver les Ananes d'abord, puis les Boïens, les Lingons, qui touchent à l'Adriatique, et enfin les Sénonais, voisins de la mer. De toutes ces peuplades qui s'emparèrent de ces riches pays, telles furent les plus importantes. Elles étaient dispersées dans des villages sans murailles et ignoraient absolument les mille choses qui font le bien-être de la vie. Ne connaissant de lit que le gazon, ne mangeant que de la chair, elles menaient la vie la plus frugale: étrangères à tout ce qui n'était pas guerre ou agriculture, toute autre science, tout autre art leur était inconnu. Leurs richesses consistaient en or et en troupeaux; c'étaient, en effet, les seules choses qu'elles pussent en toute circonstance emporter avec elles, et déplacer à leur gré. Enfin elles attachaient un très-grand prix à ce

qu'on peut appeler confréries, parce que, chez eux, le plus puissant et le plus redoutable est celui qui voit autour de sa personne le plus d'hommes prêts à lui rendre hommage et à suivre ses volontés.

XVIII. Les Gaulois ne dominèrent pas seulement dans ces contrées, ils soumirent encore beaucoup de peuplades voisines par la terreur de leurs armes. Un peu plus tard ils vainquirent les Romains et leurs alliés, et, lancés à la poursuite des fuyards, prirent, trois jours après la bataille, la ville de Rome, à l'exception du Capitole. Mais une invasion subite des Vénètes sur leur territoire fit diversion à cette guerre; ils conclurent la paix avec les Romains, leur rendirent la ville et se retirèrent chez eux. Bientôt ils se trouvèrent engagés dans des guerres civiles, et plus d'une fois des populations renfermées dans les Alpes, se coalisant contre eux, les attaquèrent, attirés par leur richesse qu'ils comparaient à leur misère. Durant ce temps, les Romains avaient recouvré leur puissance et terminé leurs longs différends avec les Latins. Trente ans après la prise de Rome, les Gaulois s'avancèrent jusques à Albe avec de grandes forces, et les Romains n'osèrent pas marcher contre eux, parce que cette attaque les avait surpris sans défense, et qu'ils n'avaient pas eu le loisir de rassembler les forces de leurs alliés. Mais, lors d'une invasion que ces mêmes Barbares firent douze ans plus tard avec une nombreuse armée, avertis à temps, ils réunirent les troupes des peuples leurs amis et se présentèrent hardiment, pressés de combattre et d'en venir à une affaire décisive. Les Barbares, étonnés de cette résistance et divisés entre eux, opérèrent durant la nuit une retraite qui ressemblait fort à une fuite. Instruits par cet échec, ils restèrent en repos pendant treize années : puis, voyant la puissance de Rome grandir sans cesse, ils conclurent avec elle un traité de paix.

XIX. Ils y demeurèrent fidèles trente ans. Mais les Transalpins ayant alors remué, les Cisalpins qui crai-

gnaient d'avoir à soutenir une lourde guerre, après avoir détourné de leurs têtes, à force de présents et en invoquant leur consanguinité, les fureurs des peuplades soulevées, les excitèrent contre les Romains et prirent part à leur expédition. Ils se rendirent, par le pays des Tyrrhéniens, qui firent cause commune avec eux, dans la province romaine, y ramassèrent de nombreuses dépouilles et en sortirent sans avoir eu à combattre. De retour dans leur patrie, ils se disputèrent le butin que convoitait leur mutuelle cupidité, et dans ces querelles perdirent la plus forte partie de leurs troupes et des richesses qu'ils avaient conquises. Rien n'est plus fréquent chez les Gaulois, quand ils ont fait quelque capture, que ces dissensions le plus souvent allumées au sein de l'ivresse et de l'orgie. Quatre ans, néanmoins, s'étaient à peine écoulés que les Gaulois et les Samnites conjurés livrèrent bataille aux Romains sur le territoire des Camertins[1], et en tuèrent un grand nombre. Mais les Romains, pressés de réparer ce désastre, se mirent en campagne quelques jours après, combattirent chez les Sentinates, avec toutes leurs forces réunies, contre les peuples confédérés, en firent un grand carnage et forcèrent ceux qui échappèrent à se retirer promptement chacun dans leur patrie. Dix années seulement s'achevèrent, et de nouveau une nombreuse armée gauloise vint mettre le siége devant Arrétium. Les Romains accoururent au secours de cette place et livrèrent bataille sous les murs mêmes de la ville : ils y furent défaits. Le consul Lucius mourut dans la mêlée, et on nomma à sa place Manius Curius. Peu après, des ambassadeurs que le nouveau consul avait envoyés en Gaule pour le rachat des prisonniers, furent traîtreusement livrés à la mort. Aussitôt les Romains, furieux, se mirent en route, et, rencontrant sur leur chemin les Sénonais qui venaient au-devant d'eux, leur présentè-

[1] Clusium dans l'origine l'appelait Camers.

rent le combat. Vainqueurs, ils en tuèrent une bonne partie, chassèrent le reste de leur pays et demeurèrent maîtres de toute la contrée. Ce fut là qu'ils envoyèrent leur première colonie en Gaule, dans la ville de Sénes, qu'ils fondèrent, et qui tire son nom des anciens habitants du pays. Nous avons déjà parlé de Sénes, que nous avons dite située sur les bords de l'Adriatique, à l'extrémité de la plaine que traverse le Pô.

XX. Les Boïens, à la vue de la chute des Sénonais, craignant pour eux et leur patrie un sort pareil, se levèrent en masse, et firent un appel aux Tyrrhéniens. Leurs troupes furent bientôt réunies, et près du lac Vadimon, en vinrent aux mains avec l'armée romaine. Dans cette bataille, la plupart des Tyrrhéniens furent écrasés, quelques Boïens seulement échappèrent. Toutefois l'année suivante les Gaulois et les Etrusques joignirent de nouveau leurs forces, armèrent les citoyens à peine même parvenus à la jeunesse et offrirent le combat aux Romains. Complétement battus, ils firent plier, bien qu'avec peine, leur orgueil, et envoyant des ambassadeurs pour traiter de la paix, conclurent une alliance avec les vainqueurs.

La date de ces faits est la troisième année avant la descente de Pyrrhus en Italie, et la cinquième après le massacre des Gaulois à Delphes; car à cette époque la fortune avait inspiré aux Gaulois je ne sais quelle funeste fièvre de combats. Les Romains tirèrent de cette lutte deux précieux avantages. D'abord tant de fois défaits par les Gaulois, ils ne pouvaient ni voir, ni supposer rien qui fût plus terrible que ce qu'ils avaient éprouvé de leur part (aussi, contre Pyrrhus, se montrèrent-ils athlètes consommés dans l'art de la guerre); ensuite, en frappant à propos l'audace des Gaulois, ils purent sans distraction combattre avec Pyrrhus pour l'Italie, et disputer à Carthage l'empire de la Sicile.

XXI. Les Gaulois, après tant de désastres, demeurèrent tranquilles, et gardèrent la paix avec Rome du-

rant quarante-cinq ans. Mais lorsque ceux qui avaient été témoins de ces malheurs eurent peu à peu quitté la vie, et qu'ils eurent été remplacés par de nouvelles générations pleines d'une ardeur insensée, et qui n'avaient jamais vu ni ressenti la rigueur de la fortune et ses vicissitudes, les Gaulois, par un penchant naturel à l'homme, commencèrent à remuer, à chercher querelle aux Romains pour les moindres motifs, et à faire entrer dans leurs desseins les Gaulois des Alpes. Ces manœuvres furent d'abord conduites dans le mystère, par les chefs, sans l'intervention du peuple. Aussi quand les Transalpins s'avancèrent jusqu'à Ariminum avec leur armée, le peuple boïen, qui voyait d'un œil défiant ces étrangers, se souleva contre ses anciens chefs ainsi que contre ces nouveaux venus, et tua ses rois Atis et Galatus; puis, dans une bataille, ces Barbares se massacrèrent les uns les autres. Les Romains, effrayés de cette invasion, avaient pris les armes; mais à la nouvelle de la destruction des Gaulois, ils rentrèrent dans leurs foyers. Cinq ans après, sous le consulat de Marcus Lépidus, ils divisèrent en lots le pays des Picentins, d'où ils avaient chassé, par leur victoire, les Gaulois sénonais. Ce fut Caïus Flaminius qui imagina ce nouveau moyen d'arriver à la popularité; et cette invention, que l'on peut dire positivement avoir été le principe de la décadence des mœurs chez les Romains, fut la cause de la guerre qui éclata entre eux et les Cisalpins. Beaucoup de peuples gaulois entrèrent dans la ligue, et avant tous, les Boïens, parce qu'ils se voyaient devenus les voisins de Rome, et qu'ils comprenaient bien qu'il ne s'agissait plus dans cette guerre, pour les Romains, de suprématie et de domination, mais de la ruine et de l'anéantissement total des Cisalpins.

XXII. Les plus considérables d'entre eux, les Insubriens et les Boïens, envoyèrent donc de concert des députés aux Gaulois qui habitent le long des Alpes, près du Rhône, et qu'on appelle *Gésates*, parce qu'ils

servent moyennant un salaire : tel est le sens précis du mot. Les députés donnèrent aux rois de ces pays Concolitanus et Anéroeste, une forte somme d'argent, et leur montrant d'un côté dans l'avenir la grandeur des Romains toujours croissante, de l'autre l'abondance des biens que la victoire leur assurait, les excitèrent puissamment à une expédition contre Rome. Ce qui contribua encore à les persuader, c'est qu'à leurs premières raisons ils ajoutèrent la promesse d'intervenir dans la guerre, et qu'ils rappelèrent cette glorieuse expédition de leurs ancêtres où ils avaient non-seulement vaincu les Romains, mais encore, après ce succès, pris Rome d'assaut. Maîtres de la ville et de tout ce qui y était renfermé pendant sept mois, ils ne l'avaient remise aux Romains que de leur propre gré et par grâce ; puis, sans pertes, sans dommages, ils étaient rentrés dans leurs foyers chargés de butin. A ce récit, les chefs gésates furent saisis d'une telle ardeur, que jamais armée plus nombreuse, plus illustre, ni plus brave, ne sortit de ce pays.

Les Romains, instruits de ce soulèvement et prévoyant l'avenir, éprouvèrent une consternation, un trouble indicible. Aussitôt ils lèvent des troupes, rassemblent du blé et toutes les provisions nécessaires, et s'avancent jusqu'aux frontières, comme si déjà était sur leur territoire l'ennemi qui n'avait pas quitté la Gaule. Ce mouvement servit merveilleusement les Carthaginois pour l'établissement de leur puissance en Espagne ; car les Romains, comme je l'ai dit plus haut, pressés avant tout de lutter contre un péril qui était à leurs portes, se virent forcés de négliger les affaires de ce pays, et songèrent premièrement à rétablir l'ordre en Cisalpine. Après avoir pris les précautions nécessaires contre Carthage, par un traité avec Asdrubal, ils concentrèrent d'un commun accord toute leur attention sur la guerre qui les menaçait : il fallait, pensaient-ils, en finir avec ces Barbares.

XXIII. Les Gésates, ayant réuni une armée nombreuse et richement équipée, traversèrent les Alpes et descendirent sur les bords du Pô huit ans après le partage des terres. Les Insubriens, les Boïens demeurèrent fidèles à leur résolution. Mais les Vénètes et les Cénomans promirent assistance aux Romains. Aussi les rois celtes furent-ils obligés de laisser de ce côté une partie des troupes pour défendre le pays contre leurs attaques. Ils partirent ensuite en masse, et dirigèrent hardiment leur marche vers la Toscane; leurs forces s'élevaient à cinquante mille fantassins et à vingt mille chevaux et chars. Les Romains n'eurent pas plutôt appris que les Gaulois avaient franchi les Alpes, qu'ils se hâtèrent d'envoyer le consul Lucius Émilius avec des légions à Ariminum pour arrêter, en cas de besoin, les Gaulois au passage, et un de leurs prêteurs en Toscane; car l'autre consul, Lucius Caïus et ses légions, se trouvaient alors en Sardaigne. Dans Rome, la terreur était générale à l'approche de ce danger, que chacun se peignait redoutable, et cette crainte était bien naturelle à des cœurs encore pleins du souvenir de leurs anciennes alarmes. Tout entiers à cette pensée, les Romains rassemblaient leurs troupes, en levaient de nouvelles, et recommandaient à leurs alliés d'être prêts. Ils ordonnèrent en outre aux provinces sujettes de leur envoyer le relevé exact des hommes en âge de porter les armes, afin de connaître au juste l'étendue de leurs forces, et remirent entre les mains des consuls la plus grande et la meilleure partie de leurs soldats; enfin, ils firent leurs provisions de blé, d'armes et de munitions de guerre avec une abondance qu'on ne se souvenait pas d'avoir vue jusqu'alors. Ajoutez à cela que des secours de toute espèce affluèrent de toute part à Rome en cette circonstance; car ce n'était pas Rome seule que les Italiens, effrayés de l'invasion gauloise, croyaient alors défendre. Ils ne voyaient plus dans cette guerre une question de suprématie pour elle; ils compre-

naient bien qu'il s'agissait de leur propre salut, de celui de leurs villes, de leurs campagnes. Aussi se montraient-ils disposés à exécuter tout ce qu'on leur ordonnait.

XXIV[1]. Afin de rendre plus sensible à quelle puissance osa plus tard s'attaquer Annibal, et en dépit de quel obstacle, se mesurant contre de telles forces, il réussit à jeter les Romains en de si cruelles extrémités, peut-être serait-il bon d'exposer en détail l'importance de leurs préparatifs et le nombre de troupes dont la république disposait alors. Les consuls étaient partis avec quatre légions composées chacune de cinq mille deux cents fantassins et de trois cents cavaliers. Ils avaient de plus, avec eux, les troupes alliées qui s'élevaient à trente mille fantassins et deux mille chevaux. Ajoutons les renforts des Sabins et des Toscans, qui, accourus à temps au secours de Rome, avaient fourni plus de trois mille cavaliers et de cinquante mille fantassins. Les Romains avaient posté ces forces réunies du côté de la Toscane, sous les ordres d'un prêteur. Les Ombriens et les Sarsinates, qui habitaient l'Apennin, s'étaient assemblés au nombre de vingt mille; il n'y avait pas moins de Cénomans et de Vénètes. On les plaça sur la limite de la Gaule, prêts à envahir le pays des Boïens, afin de rappeler par une puissante diversion l'armée déjà en campagne. Telles étaient les troupes qui défendaient les frontières. Dans l'intérieur même de Rome, on tenait sous les armes, comme réserve, pour subvenir aux besoins de la guerre, vingt mille fantassins et quinze cents cavaliers romains, de plus trente mille fantassins et deux mille chevaux empruntés aux alliés. Le relevé des forces générales de l'Italie avait donné pour les Latins quatre-vingt mille hommes d'infanterie et cinq mille de cavalerie; pour le Samnium, soixante-dix mille fantassins et sept mille

[1] Voir sur tout ce paragraphe les notes de Schweighæuser.

chevaux; pour la Messapie et l'Iapygie réunies, cinquante mille fantassins et seize mille cavaliers; pour la Lucanie, trente mille fantassins, trois mille hommes de cavalerie; pour les Marses, les Marruciens, les Férentins et les Vestins, vingt mille soldats à pied et quatre mille à cheval. Ce n'est pas tout : en Sicile et à Tarente, deux légions tenaient garnison. Chacune d'elles comptait quatre mille deux cents fantassins et deux cents cavaliers. Enfin, parmi les citoyens romains et campaniens, on avait levé deux cent cinquante mille fantassins et vingt-trois mille cavaliers. Ainsi, l'armée qui protégeait Rome aux frontières montait, somme toute, à plus de cent cinquante mille fantassins et de soixante mille cavaliers, et le chiffre des hommes propres au service, Romains et alliés, allait à sept cent mille fantassins au moins, et à soixante-dix mille cavaliers. Voilà à quelles forces Annibal, avec moins de vingt mille soldats, alla disputer l'Italie. C'est ce que nous apprécierons avec plus de détails dans la suite.

XXV. Les Gaulois entrés en Toscane battirent ce pays en tous sens, le pillèrent sans être inquiétés; et comme ils ne voyaient personne s'opposer à eux, ils se dirigèrent sur Rome même. Déjà ils étaient arrivés à Clusium, située à trois journées de Rome, quand ils apprirent que les troupes romaines, établies en Toscane, s'avançaient à leur suite et allaient les atteindre. Aussitôt ils rebroussèrent chemin pour hâter le moment d'en venir aux mains avec l'ennemi. Mais comme les deux armées ne se trouvèrent en présence que vers le coucher du soleil, elles campèrent à peu de distance l'une de l'autre, sans combattre. A la nuit close, les Gaulois, après avoir allumé de grands feux, ne laissèrent au camp que leurs cavaliers, avec ordre de se faire voir à l'ennemi à la pointe du jour, et de battre en retraite par le même chemin qu'ils allaient suivre. Ils se retirèrent donc en secret vers Fésules, et là disposèrent leur armée de manière à recueillir leur cavalerie, et à

contrarier par une apparition soudaine les Romains dans leur poursuite. En effet, au retour du jour, les Romains, voyant la cavalerie seule, et persuadés que l'ennemi avait pris la fuite, se mirent à la harceler sans relâche. Mais dès qu'ils furent près des Gaulois, ceux-ci parurent tout à coup, tombèrent sur eux, et une horrible mêlée s'engagea. Enfin l'audace et le nombre des Barbares l'emporta, les Romains perdirent soixante mille hommes, et le reste s'enfuit. Ils se retirèrent pour la plupart en un lieu naturellement fortifié, où ils s'établirent. Les Gaulois songèrent d'abord à les y assiéger; mais, fatigués de la marche longue et pénible de la nuit précédente, ils préférèrent se livrer au repos, donner à leurs corps les soins nécessaires et laissèrent la colline sous la garde de leur cavalerie, comptant bien le lendemain assaillir les Romains s'ils ne capitulaient pas dans l'intervalle.

XXVI. En cette occurrence survint fort à propos Lucius Émilius, qu'on avait envoyé sur les bords de l'Adriatique, et qui, à la première nouvelle de la marche des Gaulois sur Rome à travers l'Étrurie, s'était hâté fort heureusement d'accourir pour prêter main-forte aux siens. Il alla se placer en face de l'ennemi, et les soldats réfugiés sur la colline n'eurent pas plutôt aperçu les feux du nouveau camp et reconnu par là l'arrivée de Lucius, que, reprenant courage, ils envoyèrent quelques-uns des leurs, sans armes et à la faveur d'une forêt épaisse, lui dire leur triste position. Aussitôt Lucius, qui voyait que ce n'était pas le temps de délibérer, ordonna aux tribuns de faire marcher l'infanterie dès l'aurore, et lui-même, suivi de la cavalerie, se dirigea vers l'éminence. Cependant les Gaulois, qui avaient aussi, à la vue des feux, conjecturé la présence des ennemis, tinrent conseil. Anéroeste fut d'avis qu'après avoir conquis un riche butin (et en effet, le nombre des bestiaux, des prisonniers, des dépouilles de tout genre qu'ils avaient ramassés, était immense), ils ne

devaient pas courir les chances d'un combat, ni tout risquer d'un coup, mais bien plutôt retourner en sûreté chez eux : il ajouta que, déchargés de leurs bagages, et ainsi plus alertes, ils pourraient alors, si bon leur semblait, attaquer avec une nouvelle ardeur la puissance romaine. Toute l'assemblée résolut de faire ce que lui conseillait Anéroeste, si bien que, le matin même de la nuit où ils avaient pris cette décision, ils levèrent le camp et commencèrent à remonter à travers la Toscane, en côtoyant la mer. Lucius, après avoir délivré les débris de la légion réfugiée sur la colline et les avoir joints à ses troupes, ne crut pas qu'il fût sage de s'exposer à une bataille rangée : il aima mieux, à la suite de l'ennemi, observer les occasions et profiter des lieux favorables où ils pourraient l'inquiéter et lui enlever quelque chose de son butin.

XXVII. Cependant le consul Caïus Atilius, qui venait d'arriver de Sardaigne à Pise avec ses légions, se dirigeait vers Rome par la même route que suivaient les Barbares dans le sens contraire, et déjà les Gaulois étaient parvenus à Télamon en Étrurie, lorsque quelques-uns de leurs soldats envoyés aux fourrages tombèrent entre les mains des éclaireurs de Caïus. Interrogés par le consul, les prisonniers l'informèrent de ce qui s'était passé, et de la présence des deux armées, celle des Gaulois, qui était fort proche, et celle de Lucius qui les suivait de près. Caïus, étonné de ce hasard et charmé d'avoir surpris les Gaulois au milieu de leur marche, commença par ordonner aux tribuns de ranger les légions et de les faire avancer au pas ordinaire, et de front, autant que la nature du terrain s'y prêterait. A la vue d'une éminence placée comme à souhait près de la route, et devant laquelle devaient nécessairement passer les Gaulois, il se porta avec sa cavalerie vers cette hauteur, afin de s'en rendre maître au plus vite, et de prendre l'initiative du combat. Il espérait qu'ainsi lui reviendrait la plus belle part du succès. Les

Gaulois, qui ne connaissaient pas la présence d'Atilius, trouvant cette éminence occupée, supposèrent seulement qu'Émilius faisait pousser pendant la nuit des reconnaissances par sa cavalerie afin de s'emparer des positions avantageuses, et envoyèrent leurs cavaliers avec quelques soldats armés à la légère pour disputer la colline à l'ennemi. Mais instruits bientôt de l'arrivée de Caïus par quelques captifs, ils rangèrent promptement l'infanterie de manière à présenter toujours une formidable ligne de bataille aux Romains, qu'ils les attaquassent en queue ou en face : ils savaient positivement qu'une armée les suivait, et ils s'attendaient à être bientôt assaillis en avant par d'autres troupes, dont le récit de témoins oculaires et le spectacle de ce qui se passait leur révélait la présence.

XXVIII. Émilius avait bien entendu parler du retour des légions à Pise, mais il ne croyait pas être si près de son collègue, quand l'engagement livré autour de la colline l'avertit qu'il n'était qu'à deux pas des forces auxiliaires de Caïus. Il envoya immédiatement sa cavalerie au secours des troupes qui la défendaient, et lui-même, après avoir disposé son infanterie dans l'ordre ordinaire, s'avança à l'encontre de l'ennemi. Les Gaulois placèrent sur la ligne de derrière, contre laquelle ils supposaient que se porterait Émilius, les Gésates Alpins, et après eux les Insubriens, sur le front les Taurisques et les Boïens, qui avaient ainsi à dos les Gésates et les Insubriens, et regardaient la route par où devaient venir les légions de Caïus. Ils mirent enfin leurs chariots et leurs voitures en dehors des deux ailes, et réunirent sur une des éminences voisines tout leur butin, qu'ils placèrent sous bonne garde. Cette armée de Gaulois à deux fronts produisait un ordre de bataille d'un aspect effrayant et d'une force redoutable. Les Insubriens et les Boïens se présentèrent au combat couverts de braies et de saies légères. Mais les Gésates, par forfanterie autant que par audace, avaient

négligé de prendre quelque habillement, et nus, avec leurs armes seules, ils se placèrent au premier rang. Ils espéraient d'ailleurs être ainsi plus alertes sur un terrain embarrassé de buissons qui pouvaient s'attacher aux vêtements, et gêner l'usage des armes. La bataille s'engagea autour de la colline, par un combat que rendait visible pour tous le grand nombre de cavaliers accourus des deux parts et mêlés à l'action. Caïus, après des prodiges de valeur, tomba sur le champ de bataille, et sa tête fut portée au roi gaulois; mais la cavalerie romaine, à force de bravoure, vainquit l'ennemi et resta maîtresse du terrain. Alors s'avancèrent l'une contre l'autre l'infanterie des Barbares et celle des Romains. Solennel moment, où s'offrit un spectacle singulier, curieux, je ne dis pas seulement pour ceux qui en furent les témoins, mais même pour le lecteur, qui peut, par le récit, s'en représenter l'image.

XXIX. Et d'abord, en cette bataille, où se pressaient trois armées, l'aspect général et la disposition du combat devaient nécessairement avoir je ne sais quoi d'original et de nouveau. Ensuite n'est-ce pas, aujourd'hui comme au moment même de l'action, une question que de savoir si, attaqués des deux côtés ainsi qu'ils l'étaient alors, les Gaulois avaient adopté l'ordonnance la plus périlleuse; ou bien, au contraire, s'il n'était pas surtout propre à leur assurer la victoire, cet ordre qui leur permettait de tenir tête à deux armées ennemies à la fois, qui les mettait à l'abri les uns par les autres de toute surprise, qui surtout leur fermait toute retraite et ne montrait de salut que dans la victoire. Car c'est là l'avantage principal de cette disposition d'armée à deux fronts. Pour les Romains, si la vue des ennemis environnés de toutes parts leur donnait bon courage, l'ordre de bataille des Barbares et leur tumulte les effrayaient. Il y avait dans l'armée gauloise une foule innombrable de cors et de trompettes, et quand au son de ces instru-

ments toutes les troupes entonnèrent le chant du combat, alors telle fut la violence du bruit, que les plaines semblèrent elles-mêmes, avec les soldats et les clairons, pousser de furieux accents. La vue et le mouvement de ces hommes nus, placés en avant, brillant tous de vigueur et de jeunesse, n'étaient pas moins formidable que le reste. Tous ceux qui formaient les premières lignes étaient armés de colliers, de bracelets d'or. Cela épouvantait les Romains; mais à cette terreur se mêlait l'espérance du butin qui les poussait au combat avec une nouvelle ardeur.

XXX. Lorsque les archers, se détachant, suivant la coutume, de la légion romaine, firent pleuvoir sur l'ennemi une grêle de flèches qui toutes allaient au but, les braies et les saies furent pour les Gaulois placés au second rang un rempart fort utile; mais ceux de la première ligne, pris au dépourvu par cette manœuvre, se trouvèrent en un cruel embarras, ils ne savaient que devenir. Le bouclier gaulois ne couvrait pas suffisamment les soldats, et nus, plus ils étaient grands, plus nécessairement ils étaient exposés aux traits. Enfin, furieux de ne pouvoir repousser les archers à cause de la distance qui les en séparait et de la multitude des traits qui les accablaient, épuisés par leurs souffrances, hors d'eux-mêmes, les uns se jetèrent avec une fougue aveugle au milieu des ennemis, et y trouvèrent une mort volontaire; les autres se réfugièrent peu à peu parmi les leurs, et, ne dissimulant plus leur crainte, jetèrent le trouble dans les derniers rangs. Ainsi fut brisée par les archers romains la fierté des Gésates. Mais les Insubriens, les Boïens et les Taurisques, au moment où les Romains, après avoir recueilli leurs archers, firent marcher leurs manipules, se heurtèrent contre eux avec force et engagèrent une mêlée terrible. Ils étaient criblés de blessures, mais ils n'en demeuraient pas moins fermes, inférieurs seulement, soit dans l'ensemble de l'action, soit dans les combats

d'homme à homme, par la qualité de leurs armes. Les Romains, en effet, avaient des boucliers très-propres à les protéger, et des épées excellentes pour l'action[1], tandis que les glaives des Gaulois ne pouvaient porter que des coups de taille. Tout fut dit, quand la cavalerie, descendant du haut de la colline, prit en flanc l'ennemi et en vint vigoureusement aux mains. Alors l'infanterie gauloise tomba tout entière sur le champ de bataille, et les cavaliers prirent la fuite.

XXXI. Les Gaulois perdirent environ quarante mille hommes : il y eut au moins dix mille prisonniers, et parmi eux se trouva le roi Concolitanus. Quant à Anéroeste, il se réfugia avec quelques-uns des siens dans un lieu écarté où lui et ses amis se donnèrent la mort. Le général romain, après avoir rassemblé les dépouilles, les dépêcha vers Rome, remit le butin à ceux à qui il appartenait, puis, suivi de ses légions, il longea les frontières de la Ligurie et envahit le pays des Boïens. Quand il eut par le pillage satisfait les désirs de ses soldats, il revint en peu de jours avec son armée à Rome. Il orna le Capitole des drapeaux, des colliers enlevés à l'ennemi (c'est le nom que les Gaulois donnent à un cercle d'or qu'ils portent aux mains et au cou), et réserva le reste des dépouilles et les prisonniers à la décoration de son entrée à Rome, et à son triomphe. Ainsi fut terminée cette redoutable invasion des Gaulois, qui menaçait d'un terrible danger l'Italie entière, et Rome surtout. Après ce beau succès, les Romains, dans l'espoir de chasser à jamais les Gaulois des plaines qu'arrose le Pô, envoyèrent contre eux les nouveaux consuls Quintus Fulvius et Titus Manlius, et des troupes magnifiquement équipées. Les Boïens, effrayés par cette subite invasion, se virent forcés de se rendre à discrétion. Mais durant tout le reste de l'expédition,

[1] Il y a ici une lacune dans le texte. Mais le sens général de la phrase n'en souffre pas.

troublés par des pluies continuelles et par la peste, qui tout d'un coup les désola, les Romains ne firent rien de considérable.

XXXII. Quelque temps après les consuls Publius Furius et Caïus Flaminius dirigèrent une nouvelle expédition en Gaule, à travers le pays des Anamans, situé à peu de distance de Massalie[1]. Ils gagnèrent ce peuple à la cause de Rome, et passèrent sur le territoire des Insubriens, au confluent du Pô et de l'Adda. Maltraités au passage même du fleuve, maltraités encore jusque dans leur camp, ils n'allèrent pas plus loin, et bientôt, par une convention à l'amiable, évacuèrent le pays. Après une marche de plusieurs jours, ils franchirent le fleuve Clusium, par où ils pénétrèrent chez les Cénomans, leurs alliés; et, soutenus par quelques subsides de ce peuple, se précipitèrent de nouveau par le pied des Alpes sur les plaines des Insubriens, et ravagèrent leurs campagnes, détruisirent leurs demeures. Alors les chefs voyant bien que Rome avait contre eux d'irrévocables desseins, résolurent de tenter la fortune et d'en venir enfin à une affaire décisive. Ils rassemblèrent donc en un endroit tous leurs drapeaux, enlevèrent même au temple de Minerve une espèce d'oriflamme qu'ils appelaient les Immobiles, firent en un mot tous les préparatifs nécessaires, et vinrent fiers et menaçants camper en face des ennemis au nombre de cinquante mille hommes. Les Romains, qui se voyaient de beaucoup inférieurs en nombre, songèrent d'abord à employer les troupes des Gaulois. Mais bientôt, réfléchissant à l'inconstance de ces peuples, et que d'ailleurs ils avaient précisément à combattre les frères de ces mêmes Barbares de qui ils réclamaient l'assistance, ils n'eurent garde d'associer ces dangereux alliés aux chances d'une affaire si importante. Bref, ils demeurèrent en deçà du fleuve, et firent passer au delà

[1] Peut-être faudrait-il lire Plaisance.

les Gaulois, puis coupèrent les ponts. Par là ils s'assuraient contre toute trahison, et s'en remettaient, pour leur salut, à la victoire seule, puisque sur leurs derrières s'étendait la rivière que j'ai nommée, et qui nulle part n'était guéable. Ces précautions prises, ils ne songèrent qu'à en venir aux mains.

XXXIII[1]. Les Romains suivirent dans cette bataille une habile tactique, grâce aux tribuns qui avaient montré à l'armée tout entière, et ensuite à chaque soldat en particulier, de quelle manière il fallait combattre. Les batailles antérieures leur avaient appris que, si les Gaulois étaient redoutables par leur fougue impétueuse au premier choc, tant qu'ils étaient intacts, ils avaient, comme déjà nous l'avons dit, des épées qui ne pouvaient frapper de taille qu'un seul coup ; au second elles étaient émoussées, et elles pliaient tellement en long et en large que si on ne laissait pas au soldat le temps de les redresser avec son pied contre terre, l'atteinte en était dès lors impuissante. Aussi les tribuns donnèrent aux soldats des premiers manipules les lances des triaires[2], et après leur avoir recommandé de se servir plus tard de leurs glaives, les rangèrent en face des Gaulois. Ces Barbares, en faisant tomber leurs premiers coups contre ces lances, eurent bientôt rendu leurs épées inutiles. Aussitôt les Romains se précipitèrent sur eux, et les réduisirent à ne rien faire en leur enlevant toute faculté de frapper de taille (seule manière de combattre que permît aux Gaulois la conformation de leurs épées sans pointe), tandis qu'au contraire, frappant d'estoc et munis d'épées dont la pointe était fine et pénétrante, ils leur portaient des blessures au visage, à la poitrine, et faisaient pleuvoir

[1] Voir sur ce paragraphe les excellentes notes de Schweighæuser (Polybe, vol. V, liv. II, chap. XXXIII.)

[2] On appelait triaires les soldats qui composaient la troisième ligne dans les combats. Les deux premières étaient formées par les hastaires et les princes.

sur eux coup sur coup. La plus grande partie des Insubriens demeura sur le champ de bataille. Ce fut grâce à la prudence des tribuns. Pour Flaminius, il semble avoir assez mal pris ses mesures en cette circonstance. Appuyer l'armée contre le fleuve même, c'était ne pas laisser aux troupes la place nécessaire pour rétrograder peu à peu, et leur interdire ainsi une des plus habiles manœuvres de la tactique romaine. Supposons en effet que dans la chaleur du combat les soldats eussent plié le moins du monde, l'armée était culbutée dans la rivière, victime de l'imprudence de son chef. Les Romains triomphèrent de ces obstacles par leur courage, et retournèrent à Rome riches d'un butin de toute espèce, et chargés de dépouilles.

XXXIV. L'année suivante les Gaulois envoyèrent des ambassadeurs pour traiter de la paix, et promirent de souscrire à tout. Les consuls Marcus Claudius et Cnéus Cornélius travaillèrent à ce qu'on n'accédât pas à leur demande. Repoussés et dès lors décidés à épuiser les dernières chances, les Barbares s'occupèrent de lever chez les Gésates, voisins du Rhône, des troupes auxiliaires au nombre de trente mille hommes, et tenant ces forces toutes prêtes, attendirent l'arrivée des ennemis. Les consuls romains, au retour du printemps, conduisirent leurs armées sur le territoire des Insubriens, placèrent leur camp près d'Acerres, ville située entre le Pô et les Alpes, et l'assiégèrent. Les Insubriens, qui ne pouvaient secourir cette place, parce que les Romains s'étaient emparés des positions avantageuses, mais qui désiraient ardemment faire lever le siége, firent passer le Pô à une faible partie de leurs troupes, et investirent Clastidium dans le pays des Andres. A cette nouvelle, Marcus Claudius prit avec lui la cavalerie, quelque infanterie, et vola au secours des assiégés. Les Gaulois, informés de la présence des Romains, abandonnèrent Classidium, marchèrent au-devant d'eux et leur présentèrent la bataille. D'abord ils opposèrent une vigou-

reuse résistance à la cavalerie romaine, qui seule s'était hardiment précipitée sur eux. Mais quand cette cavalerie les eut enveloppés en queue et de flanc, alors trop vivement pressés, ils lui cédèrent le terrain. Beaucoup d'entre eux, refoulés dans le fleuve, périrent emportés par le courant. Le plus grand nombre fut tué sur le champ même de bataille. Les Romains prirent Acerres, qui regorgeait de provisions, tandis que les Gaulois se retiraient à Milan : c'est la place la plus considérable de tout le pays des Insubriens. Cnéus les y suivit, apparut brusquement sous les murs de Milan, et les ennemis en sa présence restèrent d'abord tranquilles. Mais le consul se fut à peine remis en route pour Acerres, qu'ils remuèrent aussitôt, attaquèrent son arrière-garde, lui tuèrent un grand nombre de soldats, et forcèrent le reste à fuir, jusqu'à ce que Cnéus, appelant l'avant-garde, l'excita à tenir ferme et à combattre les Barbares. Dociles à cet ordre, les Romains en vinrent hardiment aux prises avec les Gaulois, et ceux-ci, qui d'abord avaient résisté avec l'audace d'une victoire récente, ne tardèrent pas à prendre la fuite pour se retirer dans les montagnes. Cnéus, en les poursuivant, ravagea tout le pays, et emporta Milan de vive force.

XXXV. Dès lors les chefs insubriens renonçant à tout espoir de salut, se remirent à la discrétion des Romains. Telle fut l'issue de la guerre contre la Cisalpine. A ne considérer que la fougue impétueuse des combattants, le nombre des batailles et des soldats qui y succombèrent, elle n'est inférieure à aucune de celles dont l'histoire a conservé le souvenir ; mais jamais lutte ne fut plus méprisable par la nature même des entreprises et par le désordre des opérations. Chez les Gaulois c'est la valeur, bien plus que le calcul et la raison, qui décide de tout en souveraine arbitre. Aussi à la vue de ces Barbares chassés bientôt de toutes les plaines qu'arrose le Pô, si l'on excepte quelques parties placées au pied des Alpes, nous avons cru ne pas devoir passer

sous silence leur première descente en Italie, les faits qui suivirent, et enfin la catastrophe qui renversa leur empire. Le propre de l'histoire, à notre avis, est de retracer ces différents épisodes[1] de la fortune, et d'en perpétuer le souvenir dans la postérité. Elle empêche ainsi que nos neveux, étrangers sans cela à de telles révolutions, s'alarment trop vivement des invasions subites et inattendues des Barbares, et elle les pousse, en leur montrant combien leurs établissements sont éphémères et fragiles, à résister et à user de toutes leurs ressources avant de leur rien céder. Oui, ceux qui nous ont transmis le souvenir de l'invasion des Perses en Grèce et des Gaulois sur les terres de Delphes, ont exercé, j'en suis convaincu, une grande influence sur les combats soutenus en faveur de la liberté grecque. Quel peuple, en effet, intimidé par un formidable appareil de soldats, d'armes et de munitions renoncerait à l'espoir de combattre pour sa patrie, s'il songe aux choses merveilleuses qui se passèrent alors, s'il se rappelle combien de milliers d'hommes, combien d'efforts hardis et d'immenses préparatifs vinrent se briser devant la puissance d'un peuple qui combattait avec intelligence, tactique et calcul. Or, la crainte des Gaulois a plus d'une fois ému, non-seulement la Grèce ancienne, mais encore la Grèce de nos jours. Cela a été pour moi un nouveau motif de présenter, bien que rapidement, en remontant jusqu'aux temps les plus reculés, l'histoire de ces Barbares.

XXXVI. Cependant Asdrubal, général des Carthaginois (reprenons notre récit où nous l'avons quitté), après avoir administré l'Espagne pendant huit ans, était mort assassiné dans sa tente, à la faveur de la nuit, par un Celte qui avait un ressentiment personnel à sa-

[1] Le mot ἐπεισόδιον a beaucoup embarrassé les commentateurs ; il nous semble que l'idée est fort claire. Il se joue dans le monde une grande pièce, et les incidents secondaires qui surviennent au milieu du développement de l'action principale en sont comme les épisodes. C'est ainsi que nous avons entendu τῆς τύχης ἐπεισόδια.

tisfaire. Il avait singulièrement augmenté la puissance carthaginoise, moins par la voie des armes que par ses bons rapports avec les chefs indigènes. Les Carthaginois confièrent la direction des affaires à Annibal, malgré sa jeunesse, à cause de l'audace et de la finesse dont chaque jour il faisait preuve. A peine investi de l'autorité, il fit bien voir par sa conduite qu'il porterait la guerre chez les Romains, et c'est ce qui eut lieu en effet peu de temps après. Dès lors, les Carthaginois et les Romains furent en un état de suspicion et d'inimitié réciproque. Les uns cherchaient dans l'ombre le moyen de venger leurs défaites en Sicile; les autres, pénétrant ces desseins, étaient pleins de défiance. Il devenait clair pour tout homme intelligent que le moment n'était pas loin où une lutte devait éclater entre eux.

XXXVII. Ce fut alors que les Achéens et le roi Philippe, de concert avec leurs alliés, entreprirent contre les Étoliens la guerre qu'on appelle Sociale. Ainsi, après avoir raconté les événements accomplis en Sicile et en Libye, et tous les faits qui s'y rattachent, nous voilà, par la suite naturelle de ces préliminaires, arrivés au début de la guerre sociale, et de la seconde guerre punique, qu'on appelle surtout guerre d'Annibal, c'est-à-dire à la date que dès l'origine nous avons choisie pour être le point de départ de notre récit. Mais peut-être sera-t-il raisonnable de différer encore quelque peu ce sujet, et de porter d'abord notre esprit du côté de la Grèce, pour établir entre toutes les parties de cette préface une complète harmonie, mener de front tous les événements jusqu'à la même époque, et dès lors commencer notre histoire avec pleine lumière. On le sait, ce ne sont pas seulement, comme l'ont fait nos devanciers, les affaires de quelques peuples isolés, des Grecs ou des Perses, par exemple, mais l'histoire générale de toutes les nations aujourd'hui connues, que nous nous sommes proposé d'écrire, à cause des

grandes ressources que nous offrait pour cette entreprise le siècle où nous vivons, et dont nous parlerons ailleurs plus clairement. C'est pourquoi il faut, avant d'entrer en matière, toucher quelques mots des peuples et des lieux les plus célèbres de l'univers. Quant à ce qui concerne l'histoire de l'Asie et de l'Égypte, il suffit de la prendre à la date même que nous avons marquée. Les faits antérieurs ont été bien des fois racontés, le récit en est populaire, et de notre temps la fortune n'a excité en ces lieux aucune de ces révolutions étranges qui demandent un retour sur les événements passés. Mais pour les Achéens et pour la maison royale de Macédoine, il faut, par un court résumé, reprendre les choses d'un peu haut, puisque la destruction totale de la monarchie macédonienne d'un côté, et de l'autre l'accroissement merveilleux des Achéens et leur heureuse union, se sont opérés de nos jours. Déjà, à une époque antérieure, plus d'une voix avait tenté d'amener les Péloponésiens à cette fusion d'intérêts sans pouvoir y réussir, parce que c'était bien moins l'amour de la liberté commune que le désir du pouvoir qui animait chaque parti. Mais aujourd'hui la concorde a fait partout de tels progrès, elle est même devenue si parfaite, que non-seulement règnent entre ces peuples alliance intime et solide amitié, mais qu'ils ont mêmes lois, mêmes mesures, mêmes poids, même monnaie, mêmes magistrats, mêmes sénateurs, mêmes juges; en un mot, il ne manque presque au Péloponèse pour ressembler à une seule ville, qu'un même mur d'enceinte qui en enferme tous les habitants. Du reste, en général, comme dans chaque cité, tout est identique, tout est uniforme.

XXXVIII. Et d'abord, par quelle révolution le nom des Achéens l'emporta-t-il sur celui des différents peuples du Péloponèse? c'est chose curieuse à savoir. Les Achéens ne leur sont supérieurs ni par l'étendue du territoire, ni par le nombre des villes, ni par les ri-

chesses, ni par le courage. Que dis-je? les Arcadiens et les Spartiates ont sur eux un grand avantage, et par leur population et par l'étendue de leurs possessions; et quant à la place que leur donne leur valeur, ils ne seraient d'humeur à la céder à personne. Comment donc se fait-il que ces peuples et tous ceux du Péloponèse s'honorent aujourd'hui d'avoir même gouvernement, même nom que les Achéens? Il est manifeste qu'on ne saurait convenablement attribuer ce fait au hasard; une telle raison est insignifiante. Il faut plutôt chercher une cause première à cet événement, puisque sans cause tout phénomène naturel ou extraordinaire est impossible. Cette cause, la voici, selon moi : c'est qu'on ne saurait trouver nulle part un système plus complet de liberté, d'égalité, de démocratie, des principes plus purs en politique que chez les Achéens. Ce parfait gouvernement trouva dans quelques peuples du Péloponèse des sectateurs volontaires; la persuasion le fit adopter d'un grand nombre; et la violence, sagement employée à l'égard de quelques-uns, leur fit bientôt bénir un état de choses qu'ils n'avaient d'abord accepté que par force. Ne réservant aucun privilége à ses premiers partisans, la ligue achéenne assurait des droits égaux à ceux qui successivement s'unissaient à elle, et elle parvint bientôt à son but, à l'aide de ces deux puissants auxiliaires, l'égalité et la douceur. Estimons donc que tels furent la source, le principe de l'accord des Péloponésiens entre eux, partant du bonheur dont ils jouissent aujourd'hui. Du reste, ces principes, cette forme toute particulière de gouvernement existaient depuis longtemps chez les Achéens. C'est une vérité que peuvent constater des preuves nombreuses; mais il suffit pour le moment de l'attester par un ou deux témoignages.

XXXIX. Lorsque dans cette partie de l'Italie, qu'on appelait alors Grande Grèce, on eut incendié les colléges des Pythagoriciens, de terribles secousses politiques se

firent partout sentir, et rien n'était plus naturel, chaque cité ayant vu tout à coup périr ses premiers citoyens. Ce n'était dans les villes grecques que carnage, factions, troubles de toutes sortes. La plupart des États grecs envoyèrent des commissaires en Italie pour rétablir l'ordre ; mais ce fut aux Achéens, et à leur bonne foi, que les peuples soulevés s'en remirent de la délivrance de leurs maux. Que dis-je? non-seulement à cette époque ils marquèrent leur préférence pour le gouvernement achéen ; mais ils s'occupèrent un peu plus tard d'en transporter chez eux les sages institutions. Les Crotoniates, les Sybarites, les Cauloniates, élevèrent de concert un temple à Jupiter Homarius[1], choisirent un lieu pour leurs assemblées et leurs délibérations; puis, empruntant aux Achéens leurs lois et leurs coutumes, travaillèrent à les mettre en pratique et à se gouverner d'après elles. Si dans la suite, gênés par la domination de Denys le Syracusain, et par les conquêtes des Barbares, leurs voisins, ils s'en écartèrent, ce ne fut pas par inconstance, mais par nécessité. A une époque plus récente, lorsque les Lacédémoniens, contre toute prévision, furent défaits à Leuctres, et que les Thébains prétendirent tout d'un coup à l'hégémonie, une grande question divisa tous les Grecs, et principalement les deux peuples rivaux ; l'un ne reconnaissait pas qu'il eût été vaincu dans un certain combat[2]; l'autre doutait encore de sa victoire. Les Thébains et les Lacédémoniens soumirent leur différend aux Achéens seuls parmi les Grecs, non pas certes en considération de leur puissance, qui était presque la plus faible de toute la Grèce, mais bien plutôt par égard pour leur bonne foi et leur probité. En général, tous les peuples avaient sans par-

[1] C'est-à-dire à Jupiter protecteur des traités et de la concorde.

[2] Nous avons ajouté *dans un certain combat*, pour rendre la phrase plus claire. En effet, dans cette contestation entre les deux nations rivales, il ne s'agit pas de la bataille de Leuctres, à propos de laquelle le doute n'était pas permis, mais du combat de Mantinée, dont l'issue avait été incertaine.

tage cette glorieuse opinion des Achéens. Mais jusque-là tout se bornait pour eux à de sages intentions : la réalisation de leur désir, quelque entreprise enfin capable d'agrandir leur empire, voilà ce qui n'arrivait jamais, faute d'un chef qui fût digne d'accomplir leurs desseins; car si quelque homme distingué se présentait, les Lacédémoniens et les Macédoniens, surtout, le faisaient rentrer dans l'ombre et empêchaient son essor.

XL. Enfin, lorsqu'en des circonstances plus heureuses, l'Achaïe eut trouvé des chefs dignes de sa confiance, elle fit bientôt voir toute sa force par la plus belle des œuvres, l'union des Péloponésiens entre eux. Aratus de Sicyone doit être considéré comme le premier auteur de cette grande entreprise. Philopémen de Mégalopolis l'appuya de sa valeur et l'acheva : enfin, Lycortas et tous ceux qui embrassèrent ses maximes eurent l'honneur d'en rendre les effets durables. Ce que fit chacun d'eux, à quelle époque et par quels moyens ils eurent ces beaux succès, c'est ce que nous allons essayer de dire, en nous arrêtant sur ces faits dans les proportions convenables à notre récit. Pour ce qui concerne Aratus, ici comme plus tard, nous n'en parlerons que très-brièvement, parce que lui-même a laissé sur sa vie des mémoires aussi clairs que véridiques; mais nous dirons avec plus de détails et de développements l'histoire de Philopémen et de ceux qui le suivirent. Or je m'imagine que cet exposé sera pour moi plus facile à tracer, plus aisé pour le lecteur à suivre, si nous commençons à l'époque où après le démembrement par ville, qu'avaient fait de la nation achéenne les rois de Macédoine, les villes se rapprochèrent de nouveau, époque à partir de laquelle l'Achaïe, par de continuels progrès, parvint à ce degré de splendeur où nous l'avons vue de nos jours, et dont nous avons tout à l'heure parlé.

XLI. La CXXIV^e olympiade s'accomplissait, lorsque les

habitants de Patras et ceux de Dymes donnèrent le signal de l'union. C'était le moment où Ptolémée, fils de Lagus, Lysimaque, Séleucus et Ptolémée Céraunus vinrent à mourir. Tous ces princes disparurent, en effet, vers cette olympiade. Voici, en résumé, l'histoire antérieure de l'Achaïe. Elle eut, pour premier roi, Tisamène, fils d'Oreste, qui, chassé de Sparte par l'invasion des Héraclides, s'empara du pays nommé Achaïe. La royauté, transmise par droit de naissance, dura sans interruption jusqu'à Ogygus. Mais alors, irrités contre les fils de ce prince, qui régnaient, au mépris de toutes les lois, en impitoyables despotes, les Achéens adoptèrent le gouvernement populaire. Dans la suite, jusqu'à Alexandre et Philippe, l'état de leurs affaires varia suivant les circonstances. Toutefois, ils s'attachèrent, ainsi que nous l'avons dit, à maintenir le pouvoir entre les mains du peuple. Leur république se composait de douze villes qui, maintenant encore, sont confédérées, à l'exception d'Olène et d'Hélice abîmées par la mer avant la bataille de Leuctres. Ces douze villes sont : Patras, Dymes, Phare, Tritée, Léontium, Œgyre, Pellène, Ægium, Bura, Cérynée, Olène et Hélice. Durant tout le temps écoulé entre le règne d'Alexandre et l'olympiade dont nous avons donné le chiffre, ils tombèrent dans une anarchie si complète, dans une telle confusion, par les manœuvres surtout des rois de Macédoine, que toutes les villes, dès lors, isolées entre elles, ne consultèrent plus que leurs intérêts personnels, contrairement les unes aux autres. Il en résulta que celles-ci reçurent garnison de Démétrius, de Cassandre, puis d'Antigone Gonatas, que celles-là furent soumises à des tyrans qui, du reste, durent surtout à Antigone d'avoir été introduits en Grèce. Mais, à l'approche de la CXXIV[e] olympiade, les Achéens, qui se repentaient de ces longs désordres, commencèrent à se rapprocher. Ce fait est contemporain de la descente de Pyrrhus en Italie. Les premiers qui se fédérèrent furent les

habitants de Dymes, de Patras, de Tritée, de Phares; et c'est pour cela qu'il ne reste plus aucune colonne qui atteste l'association de ces villes. Cinq ans plus tard environ, les Ægiens se débarrassèrent de leur garnison et s'associèrent à la fédération. Vinrent ensuite les Buriens, qui assassinèrent leur tyran; avec eux les Cerynéens reconquirent leur liberté. Iséas, qui les gouvernait, à la vue de la garnison d'Ægium chassée, et du chef de Bura, assassiné par Marcus et par les Achéens, avait bien compris qu'il allait être vivement attaqué; aussi, il déposa le pouvoir, et après avoir exigé des gages de sûreté, il agrégea la ville à la ligue.

XLII. Mais pourquoi, me dira-t-on, avoir remonté si haut? D'abord, je désirais bien faire connaître quels furent le moment, les moyens de cette révolution, et quels hommes, parmi les anciens Achéens, posèrent, pour la seconde fois, les bases de la ligue actuelle. J'ai voulu, de plus, qu'on admît, non pas sur ma simple parole, mais d'après les faits, cette vérité en ce qui concerne le gouvernement, que les Achéens eurent toujours pour seule maxime de proposer partout l'égalité et la liberté dont ils jouissaient eux-mêmes, et de combattre, de poursuivre sans relâche les traîtres qui, forts de leurs propres ressources ou de l'appui des étrangers, asservissaient leur patrie, maxime par laquelle, d'eux-mêmes ou avec l'aide de leurs alliés, ils achevèrent la grande œuvre que nous avons dite. Du reste, ce zèle même, dont leurs alliés firent preuve dans la suite, il faut encore en faire honneur aux principes des Achéens. Appelés comme auxiliaires par un grand nombre de peuples, et surtout par les Romains, en de solennelles circonstances, jamais ils ne songèrent à tirer d'un succès quelque bénéfice personnel; mais l'indépendance de chacun, et l'union de tout le Péloponèse, voilà quel était le salaire qu'ils réclamaient en retour des services qu'ils avaient pu rendre. On se fera une

idée plus nette de ces vérités par le détail même des faits.

XLIII. Durant les vingt-cinq premières années, les villes que nous avons citées plus haut administrèrent en commun les affaires, fournissant tour à tour un greffier et deux stratéges. On crut devoir ensuite ne nommer qu'un stratége, et lui confier la direction générale de l'État. Le premier qui eut cet honneur fut Marcus de Cerynée. Quatre ans après, Aratus de Sicyone, âgé de vingt ans seulement, mais qui déjà, à cet âge, avait affranchi sa patrie par son mâle courage, réunit Sicyone à la ligue. Car, dès le principe, il s'était épris d'amour pour le gouvernement achéen. Huit ans plus tard, élu pour la seconde fois stratége, il prit par trahison l'Acrocorinthe[1], dont Antigone était maître, délivra ainsi les Péloponésiens d'une grande crainte; et après avoir affranchi les Corinthiens, les fit entrer dans la fédération. Ce fut encore durant le cours de la même magistrature, que, par d'heureuses négociations, il rattacha Mégare à l'Achaïe, l'année qui précéda celle où les Carthaginois vaincus furent obligés d'évacuer complétement la Sicile, et réduits à payer, pour la première fois, tribut aux Romains. Aratus, après avoir, en si peu de temps, porté si loin la fortune de l'Achaïe, ne cessa plus d'être stratége, et il dirigea ses pensées, ses actions vers un seul but : chasser les Macédoniens du Péloponèse, détruire les tyrannies, et garantir à tous les peuples la jouissance de leur antique liberté. Tant que vécut Antigone Gonatas, il eut toujours à lutter contre l'activité de ce prince, contre la cupidité des Étoliens, et il le fit avec bonheur, malgré les efforts des Étoliens et des Macédoniens qui, par un excès d'audace et de perversité, avaient entre eux conclu une alliance pour détruire à jamais la confédération achéenne.

[1] Voir Plutarque, *Vie d'Aratus*, XVII-XXVI.

XLIV. Lorsque, Antigone n'étant plus, les Achéens eurent signé un traité avec les Étoliens, et qu'ils leur eurent prêté un généreux appui dans la guerre contre Démétrius, la prévention et la haine disparurent pour le moment entre ces peuples, et firent place à d'heureuses dispositions d'amitié et d'association sincères. A la mort de Démétrius, qui ne régna que dix années, et qui quitta la vie lors de la première descente des Romains en Illyrie, l'occasion fut belle, pour les Achéens, d'exécuter leurs anciens projets. Car on vit alors tous les tyrans du Péloponèse découragés, d'un côté, par la perte de Démétrius, qui était comme leur chef et leur soutien, de l'autre, effrayés de la présence d'Aratus, qui demandait leur abdication, promettant honneurs et récompenses à qui obéirait à ses ordres, et menaçant quiconque y résisterait, de la colère et de la vengeance des Achéens, on les vit, dis-je, déposer de bon gré leur pouvoir, rendre la liberté à leur patrie, et s'unir à l'Achaïe. Lydiadas de Mégalopolis, du vivant même de Démétrius, avait spontanément, par une sage et habile prévision de l'avenir, abandonné la tyrannie, et pris place dans la ligue. Aristomaque, tyran d'Argos, Xénon, qui gouvernait les Hermionéens, et Cléonyme, les Phliasiens, renoncèrent, vers l'époque où nous sommes, à leur autorité et se joignirent aux Achéens.

XLV. En présence de l'accroissement immense que cette république avait pris, portés d'ailleurs à la jalousie par leur méchanceté naturelle et par leur cupidité, mais surtout dans l'espoir d'acquérir, par un partage, quelques villes de la ligue, comme ils avaient fait autrefois avec Alexandre pour les Acarnaniens, et comme ils s'étaient promis de le faire avec Antigone, pour les Achéens même, les Étoliens, que flattait encore la même pensée, ne rougirent pas de s'unir à Antigone, régent en Macédoine, pour Philippe encore enfant en tutelle, ainsi qu'à Cléomène, roi de Lacédémone, et de signer avec eux une double alliance. Ils trouvaient dans

Antigone un prince maître absolu de toute la Macédoine, et ennemi déclaré des Achéens, à cause de l'Acrocorinthe; et s'ils pouvaient faire entrer dans leurs desseins Lacédémone, et lui souffler la haine contre les Achéens, rien n'était plus facile, pensaient-ils, que de combattre ce peuple en l'attaquant à propos, et en l'enfermant dans un cercle d'ennemis. Leurs espérances se fussent probablement bientôt réalisées, s'ils n'avaient, dans leurs calculs, oublié de compter un obstacle fatal à leurs projets : ils n'avaient pas songé qu'ils avaient pour adversaire, Aratus, capable de sortir triomphant de toutes les épreuves. Aussi, quand ils se furent mis à l'œuvre, et qu'ils eurent hardiment commencé leur injuste guerre, non-seulement ils ne réussirent dans aucune de leurs tentatives, mais ils ne firent que donner une force nouvelle à la ligue achéenne, et à son chef Aratus; tant celui-ci, par son activité, sut déjouer leurs desseins, déconcerter leurs attaques. Les détails que nous allons donner marqueront nettement la marche de toute cette affaire.

XLVI. Aratus voyait bien que les Étoliens hésitaient à entrer en hostilités ouvertes avec l'Achaïe, alors que le souvenir des services qu'ils avaient reçus d'elle, pendant la guerre contre Démétrius, était encore tout récent. Mais il n'ignorait pas non plus leurs intelligences avec Lacédémone et leur jalousie à l'égard de la ligue : il se rappelait que lorsque Cléomène leur avait enlevé Tégée, Mantinée, Orchomène, qui non-seulement étaient leurs alliées, mais faisaient même partie de leur confédération, loin d'en témoigner quelque colère, ils avaient confirmé aux Lacédémoniens la possession de ces places; que ces hommes enfin qui jusque-là regardaient comme suffisante toute occasion d'attaquer des nations qui ne leur avaient fait aucun mal, pour satisfaire leur cupidité, avaient laissé impunie une perfidie dirigée contre eux, et perdu sans murmurer des villes considérables, pourvu que Cléomène

devînt un adversaire redoutable aux Achéens. D'après ces considérations, Aratus et les autres chefs résolurent sinon de prendre l'initiative, du moins de résister aux agressions des Lacédémoniens. Telle fut leur première pensée : mais quand on vit Cléomène élever audacieusement sur les terres des Mégalopolitains Athénæum, et se porter comme l'ennemi déclaré, implacable de la ligue achéenne, alors les magistrats réunirent une assemblée nationale, et déclarèrent de concert avec elle la guerre aux Lacédémoniens. Telle fut l'époque et aussi l'origine de la lutte à laquelle Cléomène donna son nom.

XLVII. Les Achéens songèrent d'abord à tenir tête par eux-mêmes aux Lacédémoniens. Ils trouvaient beau de ne pas devoir leur salut à des mains étrangères, et de défendre avec leurs seules ressources leurs villes et leur pays. Ils voulaient aussi maintenir leur amitié avec Ptolémée, par reconnaissance pour ses bienfaits, et ne pas paraître tendre vers d'autres des bras suppliants. Mais ensuite, quand la guerre fut plus avancée, que Cléomène eut détruit l'ancien gouvernement de Lacédémone et changé la royauté en tyrannie, qu'il eut enfin poussé les hostilités avec une énergie et un bonheur inattendus, Aratus, qui prévoyait l'avenir et craignait avant tout le caractère rusé et hardi des Étoliens, résolut de déconcerter leurs desseins en les prévenant. Il voyait en Antigone un homme qui avait de l'activité, de l'intelligence, de la loyauté dans les engagements ; il savait que les rois n'ont ni ennemis ni amis naturels, mais qu'ils mesurent sur leurs intérêts leur amitié et leur haine. Il résolut donc d'entrer en conférence avec ce prince et de traiter avec lui, en lui montrant quelles devaient être les conséquences de leur union. Toutefois, pour plusieurs motifs, il lui semblait dangereux de rechercher publiquement cette alliance. D'abord c'était donner l'éveil à Cléomène et aux Étoliens, qui aussitôt s'opposeraient à sa tenta-

tive. C'était ensuite briser le courage de la multitude achéenne, que d'implorer le secours d'un de ses anciens ennemis, et de paraître n'établir aucune espérance sur sa valeur. Or, il voulait avant tout ne pas sembler avoir une telle pensée. Préoccupé de ces difficultés, il songea à conduire ces négociations dans le mystère. De là pour lui la nécessité de tenir devant le peuple un langage, une conduite contraires à ses desseins, mais grâce auxquels, en affichant de faux dehors, il cachait ses intrigues. Voilà pourquoi il est certains détails à ce sujet qu'il n'a pas mis dans ses mémoires.

XLVIII. Aratus savait à quelles extrémités étaient réduits les Mégalopolitains, parce que, plus voisins de Lacédémone, ils combattaient pour ainsi dire à l'avant-garde, et que, ne recevant pas des Achéens, pressés eux-mêmes, les secours nécessaires, ils étaient accablés sous le poids de cette guerre. Il connaissait de plus parfaitement leurs dispositions bienveillantes pour la maison royale de Macédoine, en souvenir des bienfaits d'Amyntas, fils de Philippe, et de là il tirait cette conséquence que bientôt serrés de trop près par Cléomène, ils se réfugieraient vers Antigone, en s'en remettant de leur sort à la Macédoine. Il découvrit donc, sous le sceau du secret, ses intentions à deux Mégalopolitains, Nicophanes et Cercidas, que des liens d'hospitalité avaient unis à son père, et qui d'ailleurs étaient parfaitement propres à seconder son entreprise. Par leur bouche il inspira sans peine aux Mégalopolitains l'idée d'envoyer des ambassadeurs aux Achéens, et de les engager à réclamer l'assistance d'Antigone. Les Mégalopolitains choisirent Nicophanes et Cercidas eux-mêmes pour députés auprès de la ligue, avec ordre de se rendre ensuite à la cour d'Antigone, s'il semblait bon aux Achéens. Ceux-ci, en effet, permirent aux Mégalopolitains de partir pour la Macédoine. Nicophanes se transporta promptement près du roi, et dans l'en-

tretien qu'il eut avec lui, ne parla de sa patrie qu'autant qu'il était strictement nécessaire, en quelques mots et sans détails ; mais il s'étendit beaucoup sur les questions générales, suivant les vues et les instructions d'Aratus.

XLIX. Ces instructions étaient de faire comprendre au roi le but et la force de l'alliance qui unissait les Étoliens et Cléomène, et de le convaincre que si les Achéens devaient avant tout la redouter, c'était ensuite Antigone qu'elle menaçait. Que les Achéens, en effet, fussent incapables de soutenir la guerre des deux côtés, rien de plus évident, et que les Étoliens et Cléomène, une fois vainqueurs de l'Achaïe, ne dussent pas se regarder comme satisfaits, et s'en tenir à leur première conquête, n'était-ce pas, pour tout esprit juste, une vérité plus claire encore que la première? La cupidité des Étoliens ne se renfermerait pas dans les limites du Péloponèse ; celles même de la Grèce leur sembleraient trop étroites. Jusqu'ici l'ambition de Cléomène et ses prétentions ne s'élevaient que jusqu'à l'empire du Péloponèse ; mais une fois maître de cette domination si désirée, il aspirerait aussitôt à la suprématie sur toute la Grèce ; et il n'y pouvait parvenir sans avoir anéanti la puissance macédonienne. Alors les députés prièrent Antigone de considérer ce qui lui était le plus utile, ou de combattre avec les Béotiens et les Achéens dans le Péloponèse contre Cléomène pour l'hégémonie, ou bien de négliger l'alliance d'un grand peuple, et d'avoir ensuite à défendre en Thessalie le trône de Macédoine contre les Étoliens et les Lacédémoniens. Ils ajoutèrent que si les Étoliens, en mémoire de la bienveillance que l'Achaïe leur avait témoignée du temps de Démétrius, feignaient de vouloir demeurer en repos, les Achéens étaient disposés à combattre seuls Cléomène, et que, si la fortune les secondait, ils n'auraient pas besoin d'un secours étranger. Mais dans le cas où le sort leur deviendrait contraire

et où les Étoliens s'uniraient à leurs ennemis, il appartenait au roi de faire attention aux événements afin de ne pas laisser échapper une occasion propice, et de prêter main-forte aux Péloponésiens qui étaient encore en état d'être sauvés. Ils lui dirent ensuite qu'il pouvait compter sur la loyauté et la reconnaissance des Achéens, et qu'Aratus au moment d'agir, saurait donner des assurances qui plairaient aux deux partis. Ils annoncèrent qu'Aratus lui-même indiquerait l'époque où il faudrait intervenir.

L. Antigone, convaincu par ce discours et goûtant la sincérité et la sagesse des conseils d'Aratus, ne perdit plus de vue ce qui se passait; il écrivit aux Mégalopolitains et leur promit du secours, avec l'agrément des Achéens. Quand Nicophanes et Cercidas, à leur retour, remirent à leurs concitoyens la lettre du roi, et leur dirent toute sa bonté et sa bienveillance, les Mégalopolitains, enthousiasmés, se rendirent au plus vite à l'assemblée des Achéens, et les engagèrent à appeler Antigone pour remettre entre ses mains le soin de leurs affaires. De son côté, Aratus, informé en secret par Nicophanes des dispositions du prince à l'égard des Achéens et au sien, ressentit une double joie de n'avoir pas en vain conçu son projet et de ne point rencontrer dans le Macédonien les préventions sur lesquelles comptaient les Étoliens. Ce qui d'ailleurs lui semblait merveilleusement seconder ses conseils, c'était l'empressement des Mégalopolitains à charger Antigone, par l'entremise des Achéens, du salut de l'État. Je l'ai dit plus haut, Aratus travaillait avant tout à n'avoir pas besoin d'une intervention étrangère; mais s'il fallait en venir à cette extrémité, il aimait mieux que cet appel fût fait par tous les Achéens que par lui seul. Il craignait, si Antigone, après avoir triomphé avec eux de Cléomène et des Lacédémoniens, formait quelques mauvais desseins contre la ligue, de devenir publiquement responsable de ce qui pourrait arriver, d'autant

mieux que la colère de ce prince ne manquerait pas d'être justifiée par l'injure que lui-même avait faite à la maison royale de Macédoine en s'emparant de l'Acrocorinthe. Aussi, lorsque les Mégalopolitains, au sein de l'assemblée générale, eurent montré aux Achéens la lettre d'Antigone, parlé avec chaleur de toute sa bienveillance, et formulé la prière d'appeler au plus vite les Macédoniens, Aratus, à la vue du peuple qui se prononçait hautement pour cet avis, monta à la tribune, et tout en vantant le bon vouloir du prince, en louant même les intentions manifestées par les Achéens, les engagea longuement à tout faire pour sauver par eux-mêmes leurs villes et le pays, puisque cette conduite était la plus honorable et la plus utile; mais si la fortune contrariait leurs efforts, ils devraient, ajouta-t-il, après avoir épuisé toutes leurs ressources, avoir recours à l'assistance de leurs amis.

LI. Les Achéens approuvèrent ce langage, et résolurent de maintenir les choses en l'état où elles étaient et de terminer avec leurs seules forces la guerre commencée. Mais bientôt Ptolémée, reniant l'alliance achéenne, envoya quelques subsides à Cléomène, qu'il voulait exciter contre Antigone, parce qu'il comptait bien plus sur les Lacédémoniens que sur les Achéens pour arrêter les projets du roi de Macédoine; en outre, les Achéens essuyèrent une première défaite auprès du Lycée, dans un engagement avec Cléomène qu'ils rencontrèrent en chemin; une seconde, en bataille rangée, sur les frontières de Mégalopolis, vers un endroit nommé Ladocée (Lydiadas y périt); une troisième enfin (et elle fut désastreuse) près d'Hécatombée, sur la terre de Dymes, où leurs troupes entières avaient donné. De tels malheurs ne permettaient pas de délai, et à l'unanimité on prit la résolution, devenue nécessaire, de recourir à Antigone. Aratus envoya donc son fils en ambassade auprès de ce prince, achever les négociations entamées au sujet des secours. Ce qui pla-

çait les Achéens dans une position fort délicate, c'est qu'ils doutaient que le roi acceptât d'intervenir sans recouvrer l'Acrocorinthe et sans faire de cette ville sa tête d'attaque, et que cependant ils n'osaient guère livrer les Corinthiens aux Macédoniens contre leur consentement. On remit à une autre époque cette question, afin d'examiner plus mûrement quelles garanties on pourrait fournir.

LII. Cependant Cléomène, dont les victoires avaient partout répandu l'effroi, passait impunément d'une ville à une autre, persuadant les unes par la douceur, forçant les autres par la violence. Devenu maître ainsi de Caphyes, de Pellène, de Phénée, d'Argos, de Phlionte, de Cléones, d'Épidaure, d'Hermione, de Trézène, de Corinthe enfin, il alla placer son camp sous les murs de Sicyone. Par la prise de Corinthe, il délivra les Achéens d'un grand embarras. La sommation que firent les Corinthiens à Aratus et aux Achéens de quitter leur ville, et l'invitation qu'ils adressèrent à Cléomène d'y entrer, fournirent aux Achéens un motif plausible pour satisfaire Antigone. Aratus s'en saisit. En lui offrant l'Acrocorinthe qu'occupaient encore les troupes achéennes, il effaçait l'injure faite à la maison du prince et lui donnait une suffisante garantie de la solidité de leur alliance. Enfin, ce qui était le plus considérable, il préparait à Antigone une place d'où il pouvait pousser la guerre contre les Lacédémoniens. Cléomène, à la nouvelle que les Achéens avaient traité avec Antigone, quitta sans tarder Sicyone, assit son camp sur l'Isthme, et entoura d'un retranchement et d'un fossé tout l'espace compris entre l'Acrocorinthe et les monts Onéens. Déjà, en sa confiante espérance, il voyait à lui l'empire du Péloponèse. Mais Antigone, qui depuis longtemps était sous les armes et attendait l'occasion d'avancer, suivant les instructions d'Aratus, calculant d'ailleurs, d'après les circonstances, que bientôt Cléomène pénétrerait avec ses troupes jusqu'en Thessalie, envoya rap-

peler à Aratus et aux Achéens leurs anciennes conventions, et descendit avec ses troupes à travers l'Eubée jusqu'à l'Isthme. Les Étoliens qui, après d'autres efforts inutiles, voulaient tenter encore une fois d'empêcher l'intervention d'Antigone, lui firent dire de ne pas pénétrer dans les Thermopyles, que sinon ils s'opposeraient de vive force à son passage. Antigone et Cléomène placèrent leur camp en face l'un de l'autre ; l'un pressé d'envahir le Péloponèse, l'autre d'arrêter la marche de son rival.

LIII. Les Achéens, malgré les coups terribles portés à leur puissance, n'avaient pas absolument renoncé à leurs premiers desseins, et aux espérances qu'ils plaçaient en leur propre valeur. A la nouvelle que l'Argien Aristote tenait tête aux partisans de Cléomène, ils volèrent à son secours, tombèrent à l'improviste sur l'ennemi, et sous les ordres de Timoxène, s'emparèrent d'Argos. Ce succès doit être considéré comme la principale cause du rétablissement de leurs affaires. Il réprima la fougue de Cléomène, et abattit le courage de ses soldats, ainsi que l'expérience même le prouva. En effet, bien qu'il fût maître de positions plus favorables, qu'il fût plus riche en ressources qu'Antigone, qu'il portât dans les combats plus de fougue et d'audace, Cléomène, à peine instruit qu'Argos venait d'être prise, quitta brusquement son camp, abandonna ses premiers avantages, et opéra une retraite qui ressemblait fort à une fuite, tant craignait d'être cerné soudain par l'ennemi. Arrivé sous les murs d'Argos, il voulut disputer un instant cette ville aux vainqueurs ; mais bientôt, repoussé dans cette tentative par le courage des Achéens et par les Argiens, qui combattaient avec l'ardeur du repentir, il rentra par Mantinée à Sparte.

LIV. Antigone pénétra impunément dans le Péloponèse, et reçut l'Acrocorinthe. Puis, sans tarder, poussant vigoureusement son entreprise, il se rendit à Argos. Après avoir remercié les Argiens et tout organisé dans

la ville, il se remit sur-le-champ en route, et se dirigea vers l'Arcadie. Il chassa des postes établis par Cléomène sur les terres d'Ægys et sur celles de Belminas, les garnisons lacédémoniennes, remit les forts aux Mégalopolitains, et se transporta à Ægium, au sein de l'assemblée achéenne. Il y rendit compte de sa conduite, s'expliqua sur les mesures à prendre, fut nommé général en chef des alliés, et pendant quelque temps resta dans ses quartiers d'hiver à Corinthe et à Sicyone. Au retour du printemps, il reprit la campagne avec ses soldats, et arriva après trois jours de marche à Tégée. Rejoint en cet endroit par les Achéens, il y établit son camp et assiégea la ville. Les Macédoniens firent si bon usage des machines de guerre et de la mine, que bientôt les Tégéates, désespérant de leur salut, capitulèrent. Dès qu'Antigone se fut assuré de sa conquête, il poursuivit sa course et s'avança en toute hâte vers la Laconie. Cléomène était placé sur les frontières de son royaume. Le Macédonien se mit à le harceler, et lui livra quelques escarmouches. Mais comme ses éclaireurs lui annoncèrent sur ces entrefaites que la garnison d'Orchomène arrivait au secours de Cléomène, il décampa et se rendit sous les murs de cette place, qu'il prit d'assaut, puis il alla assiéger Mantinée. La vue seule des Macédoniens y répandit une telle terreur, que bientôt ils en reçurent les clefs ; de là ils se dirigèrent sur Héræa et Telphuse. Antigone, devenu maître de ces villes, que les habitants lui livrèrent, retourna, l'hiver approchant, à l'assemblée d'Ægium. Il renvoya les Macédoniens dans leurs foyers pour y passer la mauvaise saison, et demeura parmi les Achéens afin de délibérer sur les circonstances.

LV. Cléomène voyait les troupes des ennemis dispersées, Antigone, avec les mercenaires, à Ægium, à une distance de trois journées de Mégalopolis ; il savait de plus que cette dernière ville était difficile à défendre à cause de son étendue et du petit nombre de ses habitants, qu'elle était plus négligemment gardée par suite

de la présence d'Antigone, et qu'elle avait enfin perdu la plus grande partie de ses concitoyens en état de porter les armes, dans le combat de Lycée et dans celui de Ladocée. A l'aide donc de quelques exilés messéniens qui habitaient Mégalopolis, il entra de nuit dans l'intérieur des murs. Mais quand le jour revint, peu s'en fallut qu'il n'échouât en son entreprise, et même il courut les plus grands dangers, à cause de la valeur des Mégalopolitains. Trois mois auparavant il avait été exposé à un péril semblable pour avoir pénétré dans un quartier de la ville appelé Colœum. Dans cette attaque nouvelle, fort du nombre de ses soldats et de l'excellence des positions dont il s'était emparé, il réussit, chassa les Mégalopolitains, et s'empara de la ville. Il la ravagea avec tant d'acharnement et de haine, que personne ne croyait qu'elle pût désormais être habitée. Si Cléomène agit ainsi, c'est que, en aucune circonstance, il n'était parvenu à trouver chez les Mégalopolitains et les Stymphaliens un seul partisan, un complice, un traître. Chez les Clitoriens, il se trouva un homme qui déshonora par sa perfidie leur renom de citoyens généreux et passionnés pour la liberté; mais ils le renièrent justement pour un enfant de leur ville, et prétendirent que c'était un fils supposé de quelque soldat mercenaire d'Orchomène.

LVI. Comme parmi les historiens qui ont écrit à la même époque qu'Aratus, Phylarque a obtenu près de quelques personnes les honneurs d'une grande bienveillance, et qu'il est en contradiction continuelle avec notre auteur, peut-être est-il utile, et même nécessaire pour nous qui avons déclaré suivre Aratus dans le récit de la guerre de Cléomène, de ne pas laisser ce point sans examen : il ne faut pas permettre au mensonge d'avoir même créance que la vérité. En général, Phylarque a fourni la plupart de ses détails sans critique et sans choix. Relever les erreurs qu'il a commises dans la partie étrangère à notre sujet, et les blâmer sévèrement, n'est pas essentiel; mais celles qui ont directement

rapport à la période que nous racontons, c'est-à-dire la guerre de Cléomène, il est indispensable de les examiner. Ce sera assez pour indiquer la valeur de son histoire et l'esprit qui y règne. Il veut, par exemple, signaler quelque part la cruauté d'Antigone et des Macédoniens, d'Aratus et des Achéens. Que fait-il? il dit que les Mantinéens, après s'être livrés à leur merci, éprouvèrent d'affreux malheurs, et que la ville la plus ancienne, la plus considérable de toute l'Arcadie, fut en proie à des maux qui lui méritèrent l'intérêt et les larmes de toute la Grèce. Afin de mieux éveiller la pitié du lecteur et sa sympathie pour tant d'infortunes, il trace un tableau de femmes entrelacées, les cheveux épars, les mamelles découvertes; puis ce sont des cris, des gémissements de femmes et d'hommes, emmenés pêle-mêle avec leurs enfants et leurs pères courbés sous l'âge. Même système dans toute son histoire : Ce qu'il veut avant tout, c'est étaler devant nos yeux quelque scène pathétique. Laissons là cette honteuse méthode, digne d'un autre sexe, et voyons quel est le caractère véritable et utile de l'histoire. Il ne s'agit pas pour l'historien d'inspirer la terreur par le merveilleux, de prêter à ses personnages les discours qu'ils ont dû tenir, d'énumérer les incidents de chaque fait, comme peut le faire un poëte tragique : il ne doit que raconter suivant la vérité les gestes et paroles de chacun, quelque ordinaires qu'ils puissent être. Loin que le but de la tragédie et de l'histoire soit le même, la différence en est complète : sur le théâtre, il faut, par le langage le plus probable, étonner et charmer pour un moment le spectateur; en histoire, il n'est question que de donner aux esprits amis de l'étude, par le récit de discours et de faits authentiques, des leçons durables. Le poëte vise surtout au vraisemblable sans reculer devant la fiction pour faire illusion à celui qui l'écoute; l'historien à la vérité dans l'intérêt de qui l'étudie. Ce n'est pas tout : Phylarque nous raconte le plus souvent les différentes

péripéties de ses drames sans nous en expliquer la cause, l'origine, et cependant il nous est impossible autrement de juger si notre pitié est raisonnable ou notre colère légitime. Qui ne considère, par exemple, comme un crime de faire frapper des hommes libres? Mais si c'est l'auteur de quelque forfait qui subit ce châtiment, on trouve que c'est justice. Dès que cette sévérité a pour but de réparer un tort et devient un enseignement, ceux qui ont frappé même des hommes libres ont droit à notre estime et à notre reconnaissance. Tuer des citoyens est encore un abominable forfait et digne des plus grands supplices. Cependant, quand on donne la mort à un voleur ou à un adultère, on n'est pas coupable, et le meurtre d'un traître ou d'un tyran est un titre à la considération générale, tant il est vrai que l'appréciation d'un fait repose non pas sur l'issue, mais sur le principe même et sur la connaissance des mille motifs divers qui ont pu en conduire les auteurs[1].

LVII. Les Mantinéens, après avoir, dans l'origine, quitté volontairement les Achéens, se mirent, eux et leur patrie, sous la protection des Étoliens d'abord, puis de Cléomène. Mais à peine étaient-ils entrés dans cette nouvelle alliance et associés à Lacédémone, que, quatre ans avant la descente d'Antigone en Grèce, leur ville fut enlevée de vive force par les Achéens, grâce surtout aux artifices d'Aratus. Or, loin qu'ils éprouvassent quelque mauvais traitement en punition de leur première faute, le bruit de ce qui eut alors lieu se répandit dans toute la Grèce, à cause du changement soudain qui s'opéra dans les dispositions des deux peuples. En effet, aussitôt qu'il fut en possession de la ville, Aratus donna l'ordre à ses soldats de respecter les propriétés. Puis il convoqua les Mantinéens, les engagea à prendre courage et à demeurer chez eux, leur promit entière

[1] Voir Schweighæuser, vol. V, pag. 449, édit. de 1792.

sûreté sous le régime de la ligue achéenne, et ceux-ci, voyant briller à leurs yeux un espoir si inattendu, entrèrent sur-le-champ en des sentiments opposés à ceux qu'ils avaient d'abord. Ces hommes, que tout à l'heure ils combattaient, ces hommes contre qui ils avaient vu bon nombre de leurs amis périr et d'autres recevoir de cruelles blessures, ils les conduisirent dans leurs maisons, les admirent à leurs foyers, au milieu d'eux et de leur famille, et épuisèrent toutes les marques d'une douce bienveillance, qui, du reste, était réciproque. Ce n'était que justice; je ne sais, en effet, aucune nation qui ait jamais rencontré en ses ennemis plus de mansuétude et qui se soit tirée de dangers qui semblaient plus terribles à meilleur marché que les Mantinéens, grâce à la clémence d'Aratus et des Achéens.

LVIII. Un peu plus tard, redoutant des troubles intérieurs et quelques perfidies de la part des Étoliens et de Lacédémone, ils demandèrent aux Achéens, par ambassade, une garnison. Les Achéens, afin de se prêter à leurs prières, tirèrent au sort trois cents des leurs qu'ils envoyèrent aussitôt, et ces hommes, laissant là leur patrie, leur famille, allèrent vivre à Mantinée pour veiller à son salut et à sa liberté. On fit partir aussi deux cents mercenaires, chargés de maintenir avec les Achéens l'ordre de choses établi. Cependant, peu de temps après, les Mantinéens, divisés entre eux, appelèrent Cléomène, lui livrèrent la ville, et tuèrent tous les Achéens qui s'y trouvaient. Certes, il serait difficile de citer une action plus noire, plus criminelle. En supposant qu'il leur semblât bon de briser avec les Achéens en général leurs anciens liens de reconnaissance et d'amitié, ils devaient du moins épargner la garnison et la laisser partir saine et sauve. C'est un usage qu'on observe même à l'égard d'un ennemi et que consacre le droit des gens. Mais, pour donner à Cléomène et aux Lacédémoniens une garantie suffisante de leur dévouement, ils foulèrent aux pieds toutes les lois hu-

maines, et de gaieté de cœur ils commirent un horrible forfait. Se faire ainsi les meurtriers, les bourreaux de ceux qui peu avant, leurs vainqueurs, les avaient épargnés, qui même en ce moment défendaient leur existence et leur liberté, n'est-ce pas là un forfait digne de la dernière colère? Par quels supplices pouvaient-ils recevoir un châtiment qui fût égal à leur faute? Peut-être dira-t-on qu'il eût suffi de les vendre, eux, leurs femmes et leurs enfants, après les avoir fait rentrer dans le devoir. Mais c'est là une chose qui, suivant les droits de la guerre, attend l'ennemi même qui n'a rien fait de sacrilége. Il fallait à leur égard quelque peine plus terrible, plus exemplaire. Aussi, quand bien même ils auraient souffert ces tourments dont parle Phylarque, ils n'avaient pas encore droit à la commisération des Grecs, et des éloges étaient dus aux réparateurs, aux vengeurs de leur scélératesse. Toutefois, bien que les Mantinéens, en cette circonstance, ne se soient vus pour toute punition que privés de leurs biens et vendus, l'historien, par amour du merveilleux, a fait un gros mensonge qui n'a même pas le mérite d'être vraisemblable. Par suite de son étrange ignorance, il n'a pas su même tirer une induction d'un fait contemporain, et se demander pourquoi les Achéens, après avoir pris Tégée, ne montrèrent pas à l'égard de cette ville une telle sévérité. Si c'était la cruauté seule qui les eût animés, il était naturel que les Tégéates eussent le même sort que le peuple qui à la même époque était aussi tombé en leur pouvoir. Si donc il y a une différence dans leur conduite envers les Mantinéens, c'est qu'aussi la différence existait dans la cause de leur colère.

LIX. Phylarque prétend encore que l'Argien Aristomaque, homme d'une très-grande maison, tyran d'Argos, et issu de tyrans, tomba au pouvoir d'Antigone et des Achéens, et que, conduit à Cenchrée, il y mourut au milieu de tortures aussi atroces qu'in-

justes. Fidèle à son système, il imagine certaines phrases prononcées par le prince ainsi torturé, et entendues pendant la nuit par quelques gens du voisinage; si bien, dit-il, que les uns étonnés d'un si épouvantable forfait, les autres n'y pouvant croire, d'autres enfin transportés d'indignation, se précipitèrent vers la maison où était le prisonnier. Ne nous arrêtons pas à cet emploi du drame : nous en avons suffisamment parlé. Pour moi, je pense qu'Aristomaque, eût-il été innocent du reste à l'égard des Achéens, aurait déjà mérité un tel supplice par sa conduite et par sa trahison envers ses concitoyens. L'historien, il est vrai, afin de relever la gloire de son héros et de forcer davantage la pitié des lecteurs pour les maux qu'il endura, ajoute que non-seulement il était tyran, mais encore issu de tyrans. Mais on ne saurait imaginer une accusation plus terrible ! Le titre même de tyran n'entraîne-t-il pas avec lui l'idée d'une souveraine iniquité? Ne comprend-il point tous les crimes et toutes les injustices dont l'homme est capable? Aristomaque expirant au sein des tortures, comme l'avance Phylarque, n'eût pas été dignement puni d'une certaine journée... Aratus était un jour entré dans la ville d'Argos, et après avoir bravé pour la liberté des Argiens mille dangers, mille combats, il avait été obligé d'en sortir, aucun de ceux qui avaient promis de lui prêter main-forte n'ayant osé remuer par crainte du tyran. Que fit Aristomaque? Il saisit avidement cette occasion, et sous le prétexte que quelques citoyens étaient complices des Achéens, il fit torturer et mourir les quatre-vingts premiers personnages de la ville, malgré leur innocence, sous les yeux de leur famille. Je laisse là tous les crimes de sa vie et ceux de ses ancêtres; l'histoire en serait trop longue.

LX. Si plus tard Aristomaque souffrit de cruelles représailles, ne trouvons pas cette vengeance déplorable ; il l'eût été bien davantage que, sans avoir passé

par ces supplices, il mourût en repos. Pourquoi d'ailleurs accuser de barbarie Antigone et Aratus pour avoir fait périr ce monstre que le sort des combats leur avait livré, lorsqu'en le détruisant même en pleine paix, ils auraient encore trouvé estime et louange chez tous les bons esprits ! Par sa trahison envers les Achéens, sans parler de ses autres forfaits, que ne méritait-il pas de souffrir ? Peu de temps auparavant, il avait déposé la tyrannie, pressé par les circonstances qu'amena la mort de Démétrius, et contre tout espoir il s'était vu en pleine sûreté, grâce à la bienveillance et à la loyauté des Achéens; ils l'avaient non-seulement absous de tous les crimes que comme tyran il avait commis, ils l'avaient même associé à leur ligue et élevé à la plus haute dignité en le nommant leur chef et leur stratége. Mais il oublia bientôt tant de bonté, et dès qu'il crut pour l'avenir pouvoir fonder de plus brillantes espérances sur Cléomène, il se sépara avec sa patrie des Achéens, dans un moment assez critique, afin de s'unir à leurs ennemis. Non, Aristomaque au pouvoir des Achéens ne devait pas périr dans les tortures que cachaient les ténèbres de la nuit à Cenchrée, comme dit Phylarque; ce qu'il fallait, c'est qu'il fût promené dans tout le Péloponèse, et ne mourût qu'après avoir été exposé aux regards publics pour l'enseignement de tous; et cependant cet Aristomaque, quelle que fût sa scélératesse, en fut quitte pour être précipité dans la mer de la main des bourreaux de Cenchrée.

LXI. Enfin, Phylarque nous étale dans un style pompeux, en les exagérant, les malheurs des Mantinéens, supposant sans doute qu'il convient surtout à l'historien d'insister sur ce qui est mal; mais pour ce qui concerne la générosité dont les Mégalopolitains firent preuve, il n'en dit absolument rien, comme si c'était plutôt le propre de l'histoire de raconter les crimes que de s'arrêter à des actions honorables et justes, ou comme si le lecteur devait trouver moins

d'instruction morale dans ce qui est bien et désirable que dans des faits honteux et repoussants. La prise de la ville par Cléomène, le soin qu'il mit à la conserver intacte, l'envoi de quelques courriers aux Mégalopolitains pour les engager à rentrer dans leur patrie demeurée saine et sauve, et à s'unir à lui, tout cela nous est énuméré dans l'espoir sans doute de montrer la grandeur et la modération de Cléomène envers les ennemis. Il pousse complaisamment son récit jusqu'au moment où nous voyons les Mégalopolitains, à la lecture de la lettre du roi, ne pas vouloir en entendre davantage et se disposer à lapider les envoyés. Mais la suite, qui appartenait si bien à l'histoire, il la supprime. Il omet de payer aux Mégalopolitains le juste tribut d'éloges dû à leur belle conduite. En effet, si le peuple qui se borne à combattre pour ses amis et ses alliés par de simples paroles ou par des décrets semble généreux ; si à celui qui dans ce noble but souffre la dévastation de ses campagnes et les rigueurs d'un siége, nous accordons non plus seulement des louanges, mais encore des marques de gratitude et des récompenses magnifiques, quelle opinion devons-nous avoir des Mégalopolitains, sinon la plus relevée, la plus haute? Eux qui d'abord laissent à la merci de Cléomène leur territoire ; qui ensuite renoncent à leur patrie pour demeurer fidèles aux Achéens ; qui enfin, quand tout d'un coup, contre tout espoir, la permission de rentrer dans leurs foyers, respectés par l'ennemi, leur est offerte, aiment mieux être privés à jamais de leurs campagnes, des tombeaux de leurs pères, de leurs temples, de leur patrie, de leurs biens, de tous les objets enfin les plus chers à l'homme, que trahir la foi prêtée aux Achéens ? Quelle plus admirable conduite a-t-on jamais vue et verra-t-on jamais ? Sur quel sujet arrêter plus utilement les regards du lecteur ? Par quel exemple plus sensible pousser à la fidélité dans les engagements et au choix de villes sincères et solides

pour alliés? Mais Phylarque, aveugle, ce me semble, à l'endroit des choses les plus belles et les plus convenables à l'histoire, garde sur tout cela un silence absolu.

LXII. Un peu plus loin il ajoute que, des dépouilles de Mégalopolis, les Lacédémoniens retirèrent six mille talents, et qu'on en préleva, suivant la coutume, deux mille pour Cléomène. D'abord, qui ne serait frappé de sa profonde ignorance des ressources et des richesses de la Grèce? Qui n'admirerait en lui cette absence du sens commun si essentiel à l'historien? Non-seulement à cette époque où le Péloponèse était épuisé et par la cupidité des rois de Macédoine et surtout par des querelles intestines sans cesse renaissantes, ramasser un si riche butin était impossible, mais encore aujourd'hui même que tous les Péloponésiens, rendus à la concorde, réunis par un même sentiment, semblent jouir d'un bonheur parfait, la vente des biens du Péloponèse entier, exception faite des personnes, ne saurait donner une somme aussi considérable. Or, ce n'est pas là une assertion hasardée, mais bien fondée sur des calculs positifs. En voici la preuve. Qui ne sait que lorsque les Athéniens, ligués avec les Thébains contre Lacédémone, mirent en campagne dix mille soldats et équipèrent cent vaisseaux, ils résolurent de mesurer les contributions nécessaires à la guerre sur la fortune des citoyens, et que l'estimation des terres, des maisons et de tous les biens de l'Attique ne monta pas à la somme de six mille talents? il s'en fallut de deux cent cinquante. Ce détail suffit pour montrer la justesse de mon opinion sur les revenus du Péloponèse. Non, l'auteur le plus porté à l'exagération n'oserait dire qu'à cette époque soient revenus de Mégalopolis aux Lacédémoniens plus de trois cents talents; comme on le sait, pour la plupart, les esclaves et les hommes libres s'étaient enfuis à Messène. Citons enfin le fait le plus concluant: Mantinée ne le cédait à aucun peuple

de l'Arcadie, soit pour la population, soit pour les richesses (Phylarque lui-même le reconnaît), et cependant, prise d'assaut, et si bien surveillée par le vainqueur que personne ne pouvait sortir de la ville ni soustraire quelque objet, elle ne produisit, en réunissant tout le butin, les personnes comprises, à la même époque, que trois cents talents.

LXIII. Ce qui suit est plus curieux encore. Dix jours environ avant la bataille, dit Phylarque, un envoyé de Ptolémée vint annoncer à Cléomène que désormais ce prince ne lui fournirait plus de subsides, et l'engagea à traiter avec Antigone; et Cléomène, à cette nouvelle, crut qu'il était sage de tenter les chances du combat plus vite, avant que les troupes connussent la défection de Ptolémée, parce qu'il n'avait pas, ajoute l'historien, assez de ressources personnelles pour espérer pouvoir payer ses soldats. Or, si à cette époque il eût eu en main six mille talents, il l'aurait emporté en richesses sur Ptolémée lui-même. Même avec trois cents, il lui était facile de soutenir sans danger la guerre contre Antigone et de la prolonger à son gré. Mais faire voir d'un côté Cléomène plaçant en Ptolémée l'unique espoir des subsides nécessaires, et de l'autre le montrer tout d'un coup maître à la même époque de biens aussi considérables, n'est-ce pas un témoignage incontestable d'inconséquence et d'irréflexion? Phylarque commet mille fautes pareilles et par rapport au temps où nous sommes, et dans tout le cours de son histoire. Mais la règle que nous nous sommes posée dès le commencement ne nous permet pas plus de détails.

LXIV. Après la prise de Mégalopolis, tandis qu'Antigone hivernait à Argos, Cléomène rassembla ses troupes dès les premiers jours du printemps, leur donna les conseils que réclamaient les circonstances, et, se mettant en marche, entra sur les terres d'Argos: entreprise téméraire et insensée aux yeux du vulgaire,

qui ne voyait que la difficulté des abords si bien défendus de cette province, mais sage et d'un succès assuré pour qui voulait réfléchir. Il savait qu'Antigone avait renvoyé ses troupes, et par là il était certain de faire son invasion sans péril; de plus, en saccageant le pays jusqu'aux murs mêmes de la ville, il portait les Argiens, témoins de ses ravages, à s'irriter contre Antigone et à se plaindre. En ce cas, le roi, ne pouvant résister aux accusations du peuple, descendrait dans la plaine et livrerait bataille; et suivant toutes les probabilités, Cléomène devait vaincre; que si Antigone, fidèle à son plan, demeurait en repos, Cléomène aurait du moins l'avantage d'effrayer ses ennemis, de rendre la confiance à ses soldats, et par là il espérait pouvoir sans crainte opérer sa retraite en Laconie. C'est ce qui en effet arriva. A la vue des campagnes désolées, les masses irritées s'emportèrent contre Antigone; mais lui, avec la prudence d'un grand prince et d'un habile général, qui n'admet que les conseils confirmés par la raison, resta tranquille. Cléomène, après avoir ravagé le pays, répandu la terreur chez les ennemis, communiqué à ses troupes quelque audace contre les périls qui les menaçaient, se retira paisiblement en Laconie.

LXV. Quand le printemps fut de retour et que les Macédoniens et les Achéens eurent quitté leurs quartiers d'hiver, Antigone, à la tête de ses soldats et suivi de ses alliés, se dirigea vers la Laconie. Les Macédoniens comptaient dans leur phalange dix mille hommes; ajoutez trois mille peltastes, trois cents cavaliers, mille Agrianes et autant de Gaulois; les mercenaires s'élevaient en tout à trois mille fantassins et à trois cents cavaliers; les Achéens formaient un corps d'élite de trois mille hommes de pied et de trois cents chevaux; les Mégalopolitains étaient au nombre de mille sous Cercidas, armés à la macédonienne; parmi les alliés, les Béotiens avaient fourni deux mille fantassins et deux

cents cavaliers; les Épirotes, mille hommes d'infanterie et cinquante chevaux; les Acarnaniens, un contingent de troupes dans les mêmes proportions ; les Illyriens, mille six cents soldats, à la tête desquels était Démétrius de Pharos. Le total des troupes s'élevait à vingt-huit mille hommes d'infanterie, et douze cents de cavalerie. Cléomène, qui s'attendait à cette invasion, intercepta aussitôt, au moyen de postes nombreux, de fossés et d'arbres coupés, toutes les avenues de ses provinces, et alla camper en personne près de la ville appelée Sellasie, avec son armée, composée en tout de vingt mille hommes. Car il avait prévu, comme il arriva, que les ennemis porteraient leur attaque de ce côté. Le défilé qui donne passage en cet endroit est dominé par deux collines, dont l'une s'appelle Éva et l'autre Olympe, et entre elles s'étend la route de Sparte, que longe le fleuve Ænus. Cléomène, après avoir jeté en avant des deux collines un retranchement et un fossé, plaça sur Éva ses alliés et les troupes des peuplades voisines de Sparte, ses sujettes, commandées par son frère Euclide, et lui-même occupa Olympe avec les Lacédémoniens et les mercenaires. Puis dans la plaine, sur les deux côtés de la route, le long du fleuve, il posta les cavaliers avec une partie des mercenaires. Antigone, à la vue de ces lieux déjà si merveilleusement fortifiés par la nature, et de la sagesse avec laquelle Cléomène s'était emparé des positions les plus avantageuses aux différents corps de son armée, si bien que ses troupes semblaient être dans l'attitude d'un brave athlète prêt à parer tous les coups ; Antigone, dis-je, à la vue de ce camp où Cléomène n'avait rien négligé pour l'attaque, comme pour la défense, où les abords étaient difficiles, et la ligne de soldats préposés à sa garde redoutable, renonça au dessein de risquer une attaque et de livrer en téméraire bataille à l'ennemi.

LXVI. Il alla camper à une faible distance, couvrit

son armée du fleuve Gorgyle, et passa quelques jours, en cette position, à étudier dans son ensemble la disposition des ennemis. Plus d'une fois, même par de fausses alertes, il chercha à pénétrer leurs desseins. Mais comme il ne pouvait les surprendre d'aucun côté qui ne fût soigneusement gardé, grâce à Cléomène qui avait pourvu à tout, il abandonna ses projets d'attaque. Enfin, Cléomène et lui convinrent d'un commun accord de vider leur querelle dans une bataille : convention nécessaire entre deux capitaines aussi distingués et d'un mérite aussi égal que ceux que la fortune mettait alors en présence. Antigone opposa aux soldats qui occupaient Éva les Macédoniens, armés de boucliers, et les Illyriens, mêlés à eux par manipules, alternativement, sous la conduite d'Alexandre, fils d'Acmète, et de Démétrius de Pharos. Derrière les premières troupes il plaça les Acarnaniens et les Crétois; à l'arrière-garde se trouvaient deux mille Achéens, en corps de réserve; enfin il envoya la cavalerie, commandée par Alexandre, prendre place sur les bords du fleuve, en face de l'ennemi, et jeta sur ses flancs mille fantassins achéens et autant de Mégalopolitains. Quant à lui, à la tête des mercenaires et des Macédoniens, il résolut de combattre Cléomène posté sur le mont Olympe. Il forma plusieurs lignes des mercenaires, et derrière eux rangea la phalange macédonienne, divisée en deux parties pressées l'une contre l'autre, le peu d'étendue du terrain lui prescrivant cette disposition. Ordre était donné aux Illyriens d'attaquer la colonne dont ils étaient voisins, lorsqu'ils verraient s'élever un linge du côté du mont Olympe (ils étaient pendant la nuit venus se placer, en s'appuyant sur le fleuve Gorgyle, au pied même d'Éva). Les Mégalopolitains et la cavalerie devaient s'ébranler à leur tour dès qu'une robe de pourpre serait agitée dans les airs, près du roi.

LXVII. Aussitôt que, le moment de l'action arrivé, le signal fut donné aux Illyriens, et que les officiers

eurent renouvelé les instructions nécessaires, tous, d'un seul coup, se montrèrent à l'ennemi et commencèrent vigoureusement leur attaque contre la colline. Cependant les soldats armés à la légère, qui se trouvaient mêlés, comme nous l'avons dit, à la cavalerie de Cléomène, voyant les cohortes achéennes découvertes par derrière, les prirent en queue, et jetèrent dans un grand péril les troupes occupées à l'assaut, car elles avaient devant elles Euclide qui les dominait, et sur leurs derrières, les mercenaires qui en étaient venus bravement aux mains. Philopœmen le Mégalopolitain, qui s'aperçut de ce qui se passait, calculant aussitôt les conséquences d'une telle lutte, résolut d'abord d'informer les chefs du péril qui menaçait; puis, comme aucun d'eux ne daignait l'écouter parce qu'il n'avait passé par aucun commandement, et qu'il était encore jeune, il excita le courage de ses concitoyens et se jeta hardiment avec eux sur l'ennemi. Grâce à cette diversion, les mercenaires, qui avaient pris en queue les assaillants, eurent à peine entendu le cri de guerre et vu l'action où était engagée la cavalerie, que, laissant là les Illyriens, ils retournèrent à leur poste prêter main-forte aux cavaliers; dès lors les Illyriens, les Macédoniens et tous ceux qui avaient marché avec eux, libres d'agir, marchèrent, attaquèrent avec un nouveau courage la colline. Ainsi fut dû à Philopœmen l'avantage remporté sur Euclide.

LXVIII. On dit qu'à ce propos Antigone, après la bataille, demanda au chef de la cavalerie, Alexandre, pourquoi il avait livré le combat avant d'avoir reçu le signal; et comme celui-ci protesta que ce n'était pas lui, mais un jeune Mégalopolitain qui avait, contre son gré, engagé la bataille, Antigone reprit que ce jeune homme, en saisissant d'un coup d'œil sûr l'occasion favorable, avait agi en bon général, et lui en jeune homme. Quant à Euclide, en présence des troupes qui s'avançaient contre lui, il négligea tous les avantages

que pouvait lui fournir sa position. Il eût fallu que ses soldats, prévenant les Illyriens par une brusque attaque, jetassent le désordre dans leurs rangs, les rompissent, puis fissent une prompte retraite et se retirassent en toute sûreté sur l'éminence. Par cette manœuvre, ils eussent déconcerté l'ennemi, détruit la supériorité que lui donnaient ses armes et son ordonnance générale, et, secondés par leur excellente position, ils l'eussent facilement mis en déroute. Mais Euclide n'en fit rien, et, comme si la victoire lui était assurée, il suivit un plan tout opposé. Il demeura obstinément sur la colline que tout d'abord il avait occupée, afin d'y attirer les Illyriens aussi loin qu'il était possible, et de les forcer ensuite à fuir au milieu des précipices, et sur un terrain rapide. Or, comme il était vraisemblable, tout le contraire arriva. Les soldats d'Euclide, qui ne s'étaient pas réservé d'espace pour faire un mouvement en arrière, eurent bientôt sur les bras les colonnes ennemies intactes et solides, et ils se virent réduits à combattre sur le sommet même de l'éminence. Écrasés presque aussitôt par la double force des armes et de l'heureuse disposition des Illyriens, qui bientôt les eurent chassés, ils se retirèrent sur le versant du plateau, faute de s'être ménagé assez de terrain pour reculer et changer de place; et, culbutés de toutes parts, ils opérèrent une retraite qui, sur ces pentes escarpées et rapides, ne pouvait être que désastreuse.

LXIX. En même temps s'achevait le combat de cavalerie où les Achéens, et surtout Philopœmen, montrèrent une indicible valeur : c'était de leur liberté qu'il s'agissait dans cette journée. Philopœmen, en cette occasion, eut son cheval mortellement blessé, et, jeté à pied au milieu de l'ennemi, il reçut une terrible blessure aux deux cuisses. Quant aux deux rois, ils engagèrent d'abord la bataille par leurs troupes légères et leurs mercenaires, qui s'élevaient ensemble à environ

cinq mille hommes des deux côtés. Combattant soit par fractions, soit en masse, les soldats rivalisèrent de courage en cette affaire dont les princes et les deux armées étaient spectateurs. Mais Cléomène, à la vue des troupes de son frère, réduites à fuir, et de la cavalerie qui, rangée dans la plaine, commençait à plier, eut peur d'être assailli de toutes parts par les Macédoniens, et se crut obligé de renverser les retranchements pour faire sortir par un seul côté du camp toutes ses forces de front. Aussitôt les trompettes rappelèrent les soldats armés à la légère, de l'intervalle qui séparait les deux armées, et les phalanges, poussant un cri, se heurtèrent l'une contre l'autre, les sarisses en main. L'action fut très-chaude. Tantôt les Macédoniens lâchaient prise et reculaient au loin devant la valeur des Lacédémoniens, tantôt ceux-ci étaient refoulés par la pesanteur de l'armée macédonienne. Enfin les soldats d'Antigone, les lances serrées les unes contre les autres, fondirent sur les Lacédémoniens avec cette violence qui est propre à la double phalange [1], et par cette rude attaque, chassèrent les Lacédémoniens de leurs retranchements. Tout le reste de l'armée s'enfuit en désordre ou se fit tuer. Cléomène, suivi de quelques cavaliers, se retira dans Sparte sain et sauf. Dès que la nuit fut venue, il se rendit à Gythium, et comme depuis longtemps tout était préparé pour un prompt embarquement en cas de besoin, il leva l'ancre et se dirigea, suivi de quelques amis, vers Alexandrie.

LXX. Antigone, devenu maître de Sparte, traita les habitants avec une grandeur d'âme et une douceur singulières, y rétablit l'ancien gouvernement, et peu de jours après sortit de la ville avec toutes ses troupes; il venait d'apprendre que les Illyriens avaient envahi la Macédoine et la ravageaient, tant la fortune se fait un jeu de donner à tout une fin imprévue. Si Cléomène,

[1] Voir le chapitre LXVI, διφαλαγγίαν ἐπάλληλον.

en effet, eût différé de quelques jours le combat; si, après avoir regagné Sparte au sortir de sa défaite, il eût eu la patience d'attendre un peu des circonstances plus heureuses, il eût recouvré le pouvoir. Quoi qu'il en soit, Antigone dirigea sa marche vers Tégée, rétablit cette ville dans son indépendance, deux jours après entra dans Argos et de là se rendit aux jeux néméens. Après y avoir reçu des Achéens et de chaque ville en particulier tous les hommages qui font un nom à jamais glorieux, il partit en toute hâte pour la Macédoine. Il y surprit les Illyriens, leur livra une bataille rangée, et les vainquit : mais, au milieu des cris du combat, il commanda ses soldats avec trop de force ; il eut une hémorragie, et dès lors, toujours souffrant, mourut bientôt. Ce prince avait donné de lui aux Grecs les plus belles espérances, non-seulement par son habileté, mais aussi par ses principes en général et sa grande probité. Il laissa le pouvoir à Philippe, fils de Démétrius.

LXXI. Si j'ai insisté sur cette dernière guerre, c'est que, comme elle se rattache par la date au sujet de notre histoire, il me semblait utile, nécessaire même, pour être fidèle à notre plan, de mettre en pleine lumière l'état des Macédoniens et des Grecs à cette époque. En ce moment mourut Ptolémée, et Philopator hérita de la couronne. Rappelons aussi la mort de Séleucus, fils de Séleucus, surnommé Callinicus et Pogon. Antiochus, son frère, lui succéda sur le trône de Syrie. De même avait été contemporaine la fin des princes qui les premiers avaient, après la mort d'Alexandre, reçu ces différents royaumes, je veux dire Séleucus, Ptolémée, Lysimaque : ils moururent tous vers la CXXIV^e^ olympiade, et leurs successeurs vers la CXXXIX^e^. Ici s'arrêtent les préliminaires de notre histoire; nous avons dans cette préface montré en quel temps, par quels moyens, par quelles causes les Romains, maîtres de l'Italie, portèrent leurs vues au dehors, et osèrent disputer l'empire de la mer aux Carthaginois.

Nous avons ensuite fait connaître l'état où se trouvaient la Macédoine et Carthage. Parvenus à l'époque que nous nous sommes proposé de raconter en détail, où les Grecs eurent à soutenir la guerre sociale, les Romains celle d'Annibal, les rois d'Asie celle de la Célésyrie, nous ne pouvons donner à ce livre une fin plus convenable que celle des guerres antérieures, et la mort des princes qui y figurent.

LIVRE III.

SOMMAIRE.

I, II. Avec le troisième livre commence l'histoire proprement dite de Polybe.— II-VI. Résumé des principaux faits depuis l'origine de la seconde guerre punique, jusqu'à la prise de Carthage. — VI-VIII. Guerre d'Annibal. Différence à établir entre les mots principe, cause et prétexte. Exemples. — VIII, IX. Examen des causes données par l'historien Fabius. — IX-XIII. Causes véritables. — XIII-XV. Premiers exploits d'Annibal en Espagne. — XV, XVI. Les Sagontins inquiets envoient des députés à Rome, et celle-ci par ambassadeurs somme Annibal de rester fidèle au traité signé par Asdrubal. Ces ambassadeurs repoussés se rendent à Carthage. — XVI, XVII. Excursion en Illyrie. — XVII, XVIII. Siége et prise de Sagonte. XVIII - XX. Expédition en Illyrie. Triomphe du consul Émilius. — XX, XXI. Rome à la nouvelle de la ruine de Sagonte adresse des députés à Carthage.—XXI, XXII. Discussion sur le traité d'Annibal entre les commissaires romains et les Carthaginois.—XXII-XXVIII. Polybe rappelle les traités conclus antérieurement entre les deux républiques. — XXVIII-XXXI. Opinion de l'auteur sur la légitimité de l'intervention de Rome en Sicile et en Espagne. — XXXI-XXXIII. Pourquoi il insiste sur ces détails. Avantages de l'histoire universelle. — XXXIII-XXXVI. Annibal fait ses préparatifs pour passer en Italie. Il franchit les Pyrénées. — XXXVI-XXXIX. Excursion géographique. — XXXIX, XL. Étendue des possessions carthaginoises. — XL, XLI. Pub. Cornélius et Tibérius sont envoyés en Afrique. Les Cisalpins se révoltent. — XLI-XLIV. Publius s'arrête à Marseille. Annibal passe le Rhône, et demeure sur la rive. — XLIV-XLVII. Magilus, chef gaulois, se rend au camp des Carthaginois et leur promet l'assistance des Cisalpins. Transport des éléphants au delà du fleuve. — XLVII-L. Annibal se met en route; il atteint le pied des Alpes. Scipion regagne l'Italie. L-LVI. Différents épisodes du passage des Alpes. — LVI, LVII. Publius surpris sur les bords du Pô. — LVII-LX. Digression sur certaines questions relatives à l'histoire. —LX-LXII. Annibal et Scipion s'étonnent de se retrouver en présence, tant leur course avait été rapide. Sempronius est rappelé de Sicile en Italie. — LXII-LXIV. Annibal harangue ses soldats. Scène imposante d'où il tire son discours. — LXIV, LXV. Scipion à son armée. — LXV, LXVI. Combat de cavalerie du Tésin. Scipion est vaincu. — — LXVI-LXVIII. Annibal franchit le Pô. Les Gaulois s'unissent à lui. — LXVIII, LXIX. Scipion se retire sur la Trébie, la passe, et reunit ses forces à celles de Sempronius. — LXIX-LXXII. Clastidium est prise par les Carthaginois. Engagement de cavalerie. Le succès en est douteux. Annibal attire Sempronius à une seconde bataille. — LXXII-LXXV. Ordonnance — des deux armées. Sempronius est vaincu. — LXXV, LXXVI. Nouveaux pré-

paratifs des Romains. — LXXVI, LXXVII. Victoires de Cnéius Scipion en Espagne. — LXXVII-LXXX. Annibal en Cisalpine. Mesures de sûreté qu'il prend. Il gagne par les marais l'Étrurie. — LXXX, LXXXI. Il étudie le caractère du consul Flaminius. — LXXXI, LXXXII. Utilité de cette étude. — LXXXII, LXXXIII. Annibal ravage la campagae pour exciter l'ardeur de son adversaire, et s'avance jusqu'au lac Trasimène.—LXXXIII-LXXXV. État des lieux. — Bataille. Les Romains sont défaits. —LXXXV, LXXXVI. Annibal garde les prisonniers romains et renvoie les autres sans rançon. Le sénat, sans se laisser abattre par ces revers, prend les mesures nécessaires afin de continuer la lutte. — LXXXVI-LXXXVIII. Centénius, envoyé au secours de Flaminius, est détruit par Maharbal. Annibal, vainqueur, arrive sur les bords de l'Adriatique. Il refait son armée épuisée et l'arme à la manière des Romains. Quintus Fabius Maximus est nommé dictateur, et Minucius, maitre de la cavalerie. — LXXXVIII-XCI. Annibal ravage l'Apulie, et s'établit près d'OEcas, à cinquante stades de l'ennemi. Fabius temporise. Sagesse de cette conduite. Cependant les Carthaginois passent dans le Samnium. — XCI, XCII. Richesse de la Campanie. — XCII-XCIV. Cette province est en vain dévastée. Fabius ne s'y oppose qu'avec une extrême réserve. Il tend dans un défilé des embûches à Annibal, qui lui échappe par un stratagème. — XCIV, XCV. On blâme les lenteurs de Fabius. Celui-ci néanmoins en quittant l'armée recommande à Minucius de ne rien risquer. — XCV-XCVIII. Succès de Cnéius Scipion en Espagne. Une flotte carthaginoise, destinée à rejoindre Annibal, retourne à Carthage sans avoir rien fait. Servilius la poursuit. P. Scipion, envoyé en Espagne, agit de concert avec Cnéius. Les deux généraux passent l'Èbre. — XCVIII-C. Trahison d'Abylix, noble espagnol, qui livre aux Romains les otages remis entre les mains des Carthaginois. — C-CIV. Annibal s'établit près de Gérunium. Minucius, chargé du commandement des troupes en l'absence de Fabius, le harcèle et remporte quelque avantage. Orgueil et joie de Minucius. Rome le nomme dictateur avec Fabius. Ils se partagent l'armée. — CIV-CVI. Le désaccord des deux généraux romains favorise les desseins d'Annibal. Annibal prépare une embûche, et le dictateur force à en venir aux mains Minucius, qui n'est sauvé que par Fabius. — CVI-CVIII. On nomme Lucius Émilius et L. Térentius consuls. Cn. Servilius et M. Régulus proconsuls. Annibal s'empare de Cannes. Le sénat décrète de livrer bataille. On lève huit légions, et Émilius, jusqu'alors resté à Rome, part pour l'armée avec Térentius. — CVIII-CX. Harangue d'Émilius. — CX, CXI. Dissidences entre Émilius et Térentius. Ils établissent un double camp sur les rives de l'Aufide. — CXI, CXII. Discours d'Annibal à ses soldats. — CXII-CXV. Émilius évite, à cause de la nature des lieux, tout engagement. Térentius, au contraire, ne songe qu'à se mesurer avec Annibal. Il profite du jour où il commande pour ranger ses troupes dans la plaine. Annibal en fait autant. — CXV-CXVIII. Il remporte la bataille de Cannes. — CXVIII. Effets de cette bataille. Constance des Romains.

I. Nous avons établi dans le premier livre de cet ouvrage que nous prendrions pour point de départ de notre histoire proprement dite la guerre sociale, celle d'Annibal et la guerre de Célésyrie. Nous y avons aussi indiqué pour quels motifs, remontant à une époque an-

térieure, nous ferions précéder de deux livres préliminaires celui auquel nous sommes parvenus. Raconter maintenant ces luttes fameuses, en rappeler l'origine et comment elles devinrent si considérables, est ce que nous tenterons de faire après avoir dit toutefois quelques mots au sujet de cette nouvelle partie de notre travail. Un seul fait, un seul spectacle, pour ainsi parler, la remplit tout entière, et c'est ce fait que nous voulons expliquer ici; je veux dire montrer à quelle époque et par quelles causes tout l'univers tomba au pouvoir des Romains. Le commencement de cette révolution étant suffisamment déterminé, la durée précise et le succès reconnu de tous, nous croyons utile de résumer ici les événements les plus importants qui ont pu avoir lieu entre le début et la fin de la conquête, peut-être sera-ce le meilleur moyen de donner aux esprits studieux une idée complète de notre œuvre. Comme la connaissance préalable de l'ensemble aide l'âme à apprécier les détails, et celle des détails à en bien juger l'ensemble, convaincu que la vue la plus nette des choses nous est donnée par la méthode qui concilie les deux procédés, nous tracerons d'abord un aperçu rapide de toute la suite de notre histoire. Le plan, l'étendue de cet ouvrage sont choses que nous avons suffisamment montrées. Quant aux faits particuliers qui doivent y trouver place, le commencement s'en rattache aux guerres que je viens de citer, la fin à la chute du royaume de Macédoine. Enfin, le temps écoulé entre le début et le terme de cette période est de cinquante-trois ans, espace de temps qui renferme des événements plus considérables et plus nombreux qu'il ne s'en est jamais rencontré dans un même intervalle. Voici l'ordre, qu'en partant de la CXL[e] olympiade, nous suivrons dans le cours de notre narration [1].

[1] Tite Live a tiré le vingt et unième livre et le vingt-deuxième de son histoire de ce troisième livre de Polybe. La narration de l'historien latin n'est que la reproduction, souvent textuelle, de l'auteur grec.

II. Après avoir marqué les causes qui amenèrent entre Rome et Carthage la guerre qu'on appelle celle d'Annibal, nous dirons de quelle manière les Carthaginois, par leur descente en Italie, brisèrent la puissance des Romains, les firent craindre pour eux et leur patrie, et eurent grandement l'étonnant espoir de prendre Rome elle-même. Nous essayerons ensuite de retracer comment à cette époque, la guerre avec les Étoliens achevée, et les affaires de la Grèce réglées, Philippe de Macédoine songea à partager les desseins de Carthage. Nous verrons Antiochus et Ptolémée Philopator prétendre tous deux à la Célésyrie, et se la disputer ensuite les armes à la main ; puis les Rhodiens et Prusias, réunis contre Byzance, l'obliger de ne plus rançonner les vaisseaux qui se rendaient dans le Pont. Nous interromprons un instant notre récit, afin de dire quelque chose du gouvernement de Rome, et de faire conséquemment ressortir tous les avantages que les Romains en tirèrent pour recouvrer l'Italie et la Sicile, pour réduire sous leurs lois l'Espagne et la Cisalpine, et aspirer enfin à l'empire du monde, Carthage une fois vaincue. Nous dirons en passant la chute du trône d'Hiéron à Syracuse. Nous rattacherons à ces faits l'histoire des troubles de l'Égypte, celle des manœuvres d'Antiochus et de Philippe, ligués après la mort de Ptolémée Philopator pour le partage de l'empire laissé au roi mineur; et enfin l'occupation de l'Égypte, de la Carie, et de Samos par Philippe, et celle de la Célésyrie et de la Phénicie par Antiochus.

III. Lorsque nous aurons résumé les hostilités des Romains et des Carthaginois en Afrique, en Espagne et en Sicile, nous transporterons sans retard notre récit en Grèce, nouveau théâtre ouvert à de grands événements. Nous dirons les batailles navales d'Attale et des Rhodiens contre Philippe, la guerre des Romains et de Philippe, les phases, les chefs, le dénoûment de cette lutte; et, suivant l'ordre chronologique, nous rappelle-

rons la colère des Étoliens, qui, tout entiers à leur ressentiment, firent venir Antiochus des bords de l'Asie, et suscitèrent la guerre contre Rome et contre l'Achaïe. Après quelques détails sur la cause des hostilités et sur la descente d'Antiochus en Europe, nous montrerons comment d'abord ce prince quitta la Grèce et abandonna vaincu toute l'Asie jusqu'au Taurus. Notre récit fera connaître encore par quels moyens les Romains abattirent l'orgueil des Galates, acquirent en Asie un pouvoir sans partage, et délivrèrent à jamais les peuples en deçà du Taurus des alarmes que leur causaient l'audace effrénée des Barbares. Nous mettrons aussi sous les yeux du lecteur les malheurs des Étoliens et des Céphalléniens, la guerre d'Eumènes contre Prusias et contre les Galates, et celle d'Ariarathe contre Pharnace. Nous n'oublierons pas l'union de tout le Péloponèse, les progrès de la puissance des Rhodiens; puis, en quelques lignes, nous donnerons le résumé de tous ces faits, et nous finirons notre œuvre par l'expédition d'Antiochus Épiphanes en Égypte, par la guerre contre Persée, et l'extinction de la maison royale en Macédoine. On verra, par ces nombreux détails, comment Rome s'y prit pour mettre la plus grande partie de l'univers sous ses lois.

IV. Si, des succès ou des revers, il était permis de tirer des conséquences suffisantes sur les qualités ou sur les défauts des hommes et des gouvernements, nous devrions nous arrêter ici, et terminer notre ouvrage après les événements dont nous venons de parler. Le cadre que nous nous sommes tracé, serait ainsi rempli, puisque ces faits sont la limite où s'arrêtent les cinquante-trois années, et que la grandeur de la puissance des Romains n'a plus de progrès à faire. De plus, l'univers entier reconnaît alors, d'un commun accord, la nécessité de se soumettre sans murmure à leurs volontés. Mais, comme les jugements, qui ne sont rendus que d'après le sort des combats, ne sauraient être plus décisifs pour

le vainqueur que pour le vaincu; que souvent, les victoires les plus éclatantes ont tourné, faute d'en savoir profiter, en terribles catastrophes, et que, fréquemment aussi, des revers accablants d'abord, mais noblement supportés, sont devenus la source de précieux avantages, nous joindrons à l'histoire des faits quelques aperçus sur les principes de conduite que les vainqueurs, la victoire une fois obtenue, observèrent, et sur la manière dont ils usèrent de la conquête du monde; puis nous verrons quels étaient les sentiments et l'esprit des nations vaincues envers leurs maîtres; quelles inclinations dominantes, et quels forts penchants l'emportaient chez les particuliers, soit dans la vie privée, soit dans la discussion des affaires. Cet examen fera évidemment connaître à nos contemporains, s'il faut fuir ou rechercher l'empire de Rome; à nos descendants, si cette domination a droit à leur éloge et à leur sympathie, ou mérite leur blâme. Or, c'est là que résidera, surtout pour le présent et pour l'avenir, l'intérêt de notre histoire. Ni les conquérants ni ceux qui retracent leurs hauts faits, ne doivent voir, dans la victoire et dans la soumission matérielle des peuples, la fin dernière des choses. Un homme intelligent ne combat pas seulement pour vaincre; il ne s'élance pas au delà des mers, pour le vain plaisir de les traverser, comme on ne recherche pas les arts et les sciences pour le seul amour de l'étude. Les mobiles de tous ces efforts sont, ou le plaisir, ou l'honneur, ou l'utilité qu'on en peut recueillir. Aussi, nous n'estimerons notre histoire achevée, qu'après avoir mis en pleine lumière l'état de toutes les nations du monde, depuis le moment où l'univers entier soumis tomba au pouvoir des Romains, jusqu'à celui où de nouveaux troubles excitèrent et remuèrent les peuples. L'importance même des faits, le caractère particulier de ces étonnantes révolutions, la pensée, enfin, que je fus témoin de la plupart de ces événements, que j'y jouai un rôle,

que souvent même je les conduisis, tout cela m'a poussé, dussé-je placer une nouvelle histoire dans une autre, à raconter ces soudains changements.

V. Cette époque de troubles est celle où les Romains portèrent la guerre chez les Celtibériens, et les Vaccéens; les Carthaginois chez Massinissa, roi de Libye; où Attale et Prusias se disputèrent l'Asie; où le roi de Cappadoce Ariarathe, dépossédé par Oropherne, que soutenait Démétrius, reconquit sa couronne; où Démétrius, fils de Séleucus, après avoir été maître de la Syrie, pendant douze ans, fut privé à la fois de la vie et du trône par les autres rois conjurés contre lui; où les Romains, enfin, renvoyèrent dans leurs foyers les Grecs qui avaient été compromis dans la guerre de Persée, mais dont ils reconnurent plus tard l'innocence. Peu après, ils dirigèrent leurs armes contre les Carthaginois, d'abord afin de les forcer à changer de demeure; et ensuite pour les anéantir, par certaines raisons que nous dirons plus tard. Puis, s'ouvre cette période où, les Macédoniens ayant rompu avec Rome, les Lacédémoniens avec les Achéens, commença et s'acheva bientôt la ruine de toute la Grèce! Tel est le sujet que nous nous sommes proposé de traiter. Puisse la fortune m'être favorable et me donner assez de jours pour le conduire à fin. Mais, quand bien même quelque coup du sort attaché à la faiblesse humaine viendrait me surprendre, cette grande œuvre, j'en suis convaincu, ne serait point interrompue, et ne manquerait pas de dignes continuateurs : combien s'en présenterait-il, qui, séduits par la beauté de l'entreprise, s'en chargeraient avec plaisir, et s'empresseraient de l'achever! Maintenant que nous avons dit en résumé les faits les plus considérables dont nous aurons à nous occuper, et donné ainsi au lecteur une idée particulière et générale à la fois de notre histoire, il est temps, sans nous écarter davantage de notre sujet, de revenir à ceux qu'il nous faut d'abord raconter.

VI. Quelques-uns des historiens qui ont écrit l'histoire d'Annibal, voulant nous exposer les causes de la guerre entre Rome et Carthage, citent d'abord le siége de Sagonte par les Carthaginois, et ensuite le passage d'un fleuve que les indigènes appellent Èbre, et qui fut franchi au mépris des traités. Pour moi, je veux bien voir dans ces incidents les commencements de cette lutte, mais ils n'en sauraient être les motifs. Non : autant vaudrait dire que le passage d'Alexandre en Asie causa la guerre des Macédoniens contre les Perses, et la descente d'Antiochus à Démétriade, celle de ce prince contre les Romains : double hypothèse également fausse, également invraisemblable. Comment croire que telles aient été les causes des préparatifs importants que Philippe commença et qu'Alexandre continua avec plus d'énergie encore, et de ceux que les Étoliens à leur tour avaient faits pour combattre les Romains avant l'arrivée d'Antiochus? De pareilles erreurs sont bonnes pour des hommes qui ne saisissent pas la différence qui existe entre les mots commencement, cause et prétexte, et qui ne voient pas que la cause et le prétexte sont antérieurs au commencement, qui n'arrive qu'en troisième lieu. Qu'est-ce que le commencement? le premier acte, le premier effet de la résolution, tandis que la cause précède le jugement et la décision. Par cause j'entends les pensées, les dispositions de l'esprit, les raisonnements qui portent l'homme à juger et à prendre une détermination. Quelques exemples feront mieux comprendre ce que je viens de dire. Rien de plus simple, de plus aisé que de reconnaître les causes véritables de la guerre des Grecs contre les Perses. La première est cette retraite des Grecs ramenés par Xénophon des provinces de la haute Asie, durant laquelle de tous ces peuples de l'Asie soulevée, dont ils traversèrent le pays, pas un seul n'osa leur tenir tête. La seconde est la descente en Asie d'Agésilas, roi de Lacédémone, qui ne rencontra aucune sérieuse résistance à ses armes, et de qui la campagne ne fut in-

fructueuse que parce qu'il fut obligé de revenir à cause des troubles de la Grèce. En effet, Philippe eut ainsi la mesure de la lâcheté et de la mollesse des Perses : considérant dès lors, d'un côté son expérience et celle des Macédoniens dans l'art militaire, de l'autre la grandeur des récompenses attachées à une expédition contre de tels peuples, il prit son essor après s'être assuré de la bienveillance de tous les Grecs, et sous le prétexte de venger les anciennes injures faites à la Grèce par les Perses, il ne songea plus qu'à combattre, et fit tous les préparatifs nécessaires. La guerre contre les Perses eut donc pour causes les deux circonstances que nous avons d'abord citées : pour prétexte, la vengeance ; pour commencement, le passage d'Alexandre en Asie.

VII. Même chose pour la lutte d'Antiochus et des Romains : la cause en fut la colère des Étoliens. Irrités du dédain que Rome victorieuse de Philippe semblait avoir pour eux, non-seulement ils appelèrent, comme nous l'avons dit, Antiochus, mais encore animés par leur ressentiment, ne reculèrent, pour se venger, devant aucune entreprise, devant aucune épreuve. Le prétexte fut l'affranchissement des Grecs, que les Étoliens, dans leur langage trompeur, allaient follement avec Antiochus promettre dans toutes les villes, et le commencement fut l'arrivée d'Antiochus à Démétriade. Du reste, en insistant ainsi sur ces questions, je n'ai pas voulu faire la critique des historiens mes devanciers, mais fournir au lecteur les lumières nécessaires. De quelle utilité serait pour son malade un médecin qui ne connaîtrait pas les causes des affections du corps, et pour son pays, un homme d'État incapable d'apprécier où et comment les événements dont il est témoin ont pris naissance? De même qu'un tel médecin ne saurait probablement pas prescrire les remèdes nécessaires, un ministre, sans les connaissances premières que nous avons dites, est incapable de diriger les affaires. Aussi n'est-il rien qui mérite plus d'attention et d'exa-

men que la recherche des causes. Une cause assez mince engendre souvent de gros événements; mais en tout rien de plus facile que de remédier au mal quand on l'attaque dès l'origine dans son principe.

VIII. L'historien romain Fabius assigne comme cause première de la guerre d'Annibal, outre l'injure faite à Sagonte, l'ambition démesurée et l'avarice d'Asdrubal. Il prétend que ce général, après avoir acquis une grande autorité en Espagne, voulut à son retour en Afrique renverser les lois établies, et changer en monarchie le gouvernement des Carthaginois; mais, ajoute Fabius, les premiers personnages de l'État ayant pénétré ses desseins, s'entendirent entre eux pour lui résister; et Asdrubal, qui prévoyait cette résistance, quitta l'Afrique pour aller à sa fantaisie diriger les affaires d'Espagne, sans s'inquiéter du sénat de Carthage. Annibal, mêlé dès sa jeunesse aux conseils d'Asdrubal, et élevé dans ses maximes, fut à peine à la tête de la province d'Espagne, qu'il suivit la même conduite que son oncle ; et c'est ainsi que de sa propre autorité Annibal porta la guerre aux Romains, contre le gré de Carthage. Car il n'y eut pas, dit l'auteur latin, dans cette ville un seul citoyen considérable qui approuvât les procédés d'Annibal à l'égard de Sagonte. Enfin il raconte qu'après la prise de cette ville, les Romains envoyèrent une ambassade en Afrique pour prier les Carthaginois de leur livrer Annibal, sinon pour leur déclarer la guerre. Or, demandez à ce même historien si jamais pour les Carthaginois il y eut occasion de complaire aux Romains plus favorable à saisir, chose plus juste et plus utile à faire, puisqu'à l'entendre la conduite d'Annibal leur avait déplu dès le principe, que de céder à leurs prières, et que de livrer l'auteur de tant d'injures, alors que par là ils détruisaient, avec toutes les apparences de la justice et sous le nom d'autrui, l'ennemi de l'État; qu'ils assuraient l'existence de Carthage en éloignant une guerre menaçante, et se

vengeaient enfin d'un sujet rebelle au prix d'un seul décret ? Que répondrait Fabius ? Rien. C'est que les Carthaginois furent si loin d'avoir les idées qu'il leur prête, qu'après avoir soutenu continuellement la guerre pendant dix-sept ans, suivant les vues d'Annibal, ils ne cessèrent pas de combattre qu'ils n'eussent épuisé toutes leurs ressources, et vu leurs personnes et leur patrie exposées au plus grand péril.

IX. Pourquoi parlé-je de Fabius et de ses écrits? Ce n'est point crainte qu'il ne fasse ici illusion, par un certain air de vérité et de justesse ; et en effet, l'invraisemblance de ses assertions est assez sensible par elle-même sans qu'il soit besoin de mes écrits ; mais c'est pour avertir ceux qui voudront lire ses ouvrages, de ne pas s'arrêter au nom seul de l'auteur, sans aller jusqu'aux faits. Il y a des gens qui regardent moins à la nature du récit qu'à la personne de l'historien, et qui trouvant en Fabius le contemporain des événements qu'il raconte, et un membre du sénat, ne font pas difficulté d'accepter comme authentique tout ce qu'il avance. Pour moi, je prétends que s'il est juste de ne point dédaigner son autorité, il ne faut pas non plus la considérer comme absolue, et que le lecteur doit établir son opinion d'après les événements mêmes. La guerre des Romains et des Carthaginois (c'est à ce point qu'à commencé notre digression), eut pour première cause le ressentiment d'Amilcar Barca, père d'Annibal. La guerre de Sicile n'avait pas abattu son courage. Sûr d'avoir dans ces troupes qu'il avait conservées à Éryx, des soldats animés des mêmes sentiments que lui, et en homme qui avait seulement cédé aux circonstances lorsqu'il avait signé la paix, après la défaite des Carthaginois sur mer, il nourrissait en secret sa colère et attendait l'heure de nouveaux combats. Sans la révolte des mercenaires contre Carthage, il eût certainement renouvelé les hostilités ; mais arrêté par les troubles civils, il avait passé tout son temps à les apaiser.

X. Lorsque Rome, peu après la fin de cette révolte, déclara la guerre aux Carthaginois, ceux-ci tout d'abord se soumirent complaisamment à ses exigences, espérant bien l'emporter par la justice de leurs droits. C'est un fait dont nous avons parlé dans les livres qui précèdent, et sans lesquels on ne pourrait en vérité suffisamment comprendre ni ce que nous disons maintenant ni ce que nous dirons plus tard. Mais les Romains ne tinrent aucun compte de leurs légitimes réclamations, et les Carthaginois, outrés de dépit, mais incapables de résister, se virent contraints d'évacuer la Sardaigne et d'ajouter au tribut que déjà ils payaient, douze cents talents, afin d'éviter la guerre en ces tristes conjonctures. Ce fut la seconde cause, et sans doute la plus forte de la lutte qui bientôt éclata; car Amilcar, de qui l'indignation publique venait favoriser le ressentiment particulier, eut à peine, par son triomphe sur les mercenaires, rendu à Carthage sa tranquillité, qu'il ne songea plus qu'à l'Espagne, où il comptait trouver des secours pour renouveler la guerre contre Rome. On peut considérer comme le troisième motif de la guerre punique les progrès continus de Carthage en Espagne; comptant sur ses troupes victorieuses, elle se jeta hardiment dans cette terrible lutte. Amilcar eut donc, je le répète, une immense influence sur la rupture entre Rome et Carthage, bien que mort douze ans avant le commencement des hostilités : mille preuves pourraient l'attester, il suffit d'un seul exemple.

XI. A l'époque où Annibal, vaincu par les Romains, quitta sa patrie et se retira chez Antiochus, les Romains, qui pénétraient les desseins de l'Étolie, envoyèrent une ambassade à Antiochus, afin de connaître les intentions positives du roi. Les députés, à la vue de ce prince livré aux conseils des Étoliens et disposé à combattre les Romains, caressèrent Annibal pour éveiller sur le compte du proscrit quelques soupçons chez Antiochus; cette manœuvre réussit. Plus le temps

marchait, et plus grandissait la défiance d'Antiochus. Enfin s'offrit à eux l'occasion de s'expliquer sur leur aigreur jusqu'alors concentrée. Annibal, dans la discussion, avait épuisé tous les raisonnements pour se défendre; alors, ne sachant plus quelle preuve invoquer, il dit au roi qu'au moment où son père devait passer en Espagne avec ses troupes, il avait neuf ans; qu'un jour, où il se tenait debout près de l'autel sur lequel Amilcar sacrifiait à Jupiter, celui-ci après avoir, sous d'heureux auspices, fait les libations solennelles et accompli les cérémonies accoutumées, ordonna à ceux qui avaient pris part au sacrifice de s'éloigner un peu, et l'appelant, lui demanda avec douceur s'il voulait être de l'expédition. J'acceptai, ajouta Annibal, et le suppliai même avec l'ardeur d'un enfant de me faire cette grâce; alors il me saisit la main, m'approcha de l'autel, et me fit jurer sur les offrandes saintes de n'être jamais l'ami des Romains. Annibal finit par prier Antiochus, après une telle révélation, de compter sur sa fidélité et de croire qu'il aurait en lui un allié sincère tant qu'il préparerait quelques coups contre Rome; mais que du jour où il songerait à faire une trêve ou la paix avec elle, sans même prêter l'oreille aux rapports de l'envie, il ferait bien de lui retirer sa confiance, de se tenir même en garde contre lui, car il voulait faire aux Romains tout le mal qui serait en son pouvoir.

XII. A la suite de cet entretien, convaincu de la sincérité du langage d'Annibal, Antiochus fit taire tous ses soupçons. C'est là, ce semble, une incontestable preuve du ressentiment qui animait Amilcar et de ses desseins cachés, ainsi que plus tard les événements le rendirent manifeste. Il prépara dans Asdrubal, son gendre, et dans son propre fils Annibal, des ennemis à Rome si ardents, que jamais haine ne put être poussée plus loin. Asdrubal, par une mort prématurée, ne laissa pas connaître tous ses projets. Mais les circonstances livrèrent à Annibal cet héritage et le soin

de faire éclater d'une manière terrible la colère que son père lui avait léguée. On voit par là combien tous les hommes d'État doivent se faire une sérieuse étude de connaître la pensée secrète des peuples qui font trêve à leur haine par un traité, ou qui sollicitent une alliance, et de bien examiner s'ils cèdent seulement aux circonstances ou bien s'ils écoutent leur cœur en faisant la paix, afin de se défier des premiers comme d'hommes qui n'attendent qu'une occasion pour courir aux armes, et de disposer des autres comme de sujets ou d'amis dévoués, et de réclamer hardiment leurs services; telles furent les causes de la guerre d'Annibal. En voici le commencement.

XIII. Les Carthaginois souffraient impatiemment la perte de la Sicile; mais ce qui augmenta encore leur colère, je l'ai dit, ce fut l'affaire de Sardaigne et l'énormité de la somme ajoutée au premier tribut. Aussi, dès qu'ils furent maîtres de la plus grande partie de l'Espagne, ils se tinrent prêts à saisir toute occasion offerte contre les Romains. Lors de la mort d'Asdrubal, successeur d'Amilcar dans la province d'Espagne, ils attendirent d'abord pour le remplacer que le camp se prononçât; mais à la première nouvelle que les troupes, d'une commune voix, avaient nommé pour général Annibal, les magistrats convoquèrent aussitôt le peuple, qui fut unanime, et ils confirmèrent le choix fait par les soldats. A peine revêtu du commandement, Annibal s'occupa de soumettre les Olcades. Il alla placer son camp sous les murs d'Althæa, la plus forte de leurs places, et ses attaques furent si vives, si pressantes, qu'il l'eut bientôt prise. Les autres peuplades, frappées de terreur, se livrèrent aux Carthaginois. Annibal rançonna bon nombre de villes, et chargé d'or, se rendit à Carthagène pour y passer l'hiver. Sa bienveillance à l'égard des vaincus, ses largesses envers ses soldats, et aussi ses promesses flatteuses inspirèrent à tous un vif amour pour leur général, et de grandes espérances.

XIV. Au retour du printemps, Annibal, attaquant les Vaccéens, enleva d'emblée Elmantique. Arbucala, par son étendue, par sa population et par le courage des habitants, lui coûta beaucoup de peine; il s'en empara de vive force. Comme il revenait de cette expédition, l'attaque soudaine des Carpétans, peuplade qu'on peut considérer comme la plus puissante de ce pays, lui fit courir de très-grands dangers. Aux Carpétans s'étaient unis leurs voisins, excités déjà par les exilés Olcades, et échauffés encore par quelques citoyens d'Elmantique échappés à l'ennemi. Si les Carthaginois avaient été forcés de combattre contre eux en bataille rangée, ils eussent été infailliblement vaincus. Mais Annibal, en mettant, par une retraite savamment combinée, le Tage entre eux et lui, et en ne les attaquant qu'au passage du fleuve, fit si bien, que, protégé par le Tage et par ses éléphants, qui s'élevaient au nombre de quarante, tout, contre l'attente générale, réussit au gré de ses désirs. Lorsque les Carpétans essayèrent, par une attaque simultanée en plusieurs endroits de franchir le fleuve, ils furent pour la plupart écrasés au moment où ils touchaient la terre, sous les pieds des éléphants qui parcouraient la rive et qui tuaient tout ce qui se présentait : beaucoup aussi périrent dans les flots, exterminés par la cavalerie, qui avait l'avantage de résister mieux au courant par la vigueur de ses chevaux, et de combattre de haut des hommes à pied. Enfin, Annibal traversa le Tage à son tour, et mit en fuite plus de cent mille Barbares. Après cette victoire, il n'y eut plus de peuple en deçà de l'Èbre qui osât tenir tête aux Carthaginois, à l'exception des Sagontins[1]. Mais Annibal, autant qu'il lui fut possible, s'abstint de toute attaque contre ce peuple, afin de ne fournir aux Romains aucun motif plausible de guerre avant d'avoir solidement établi son

[1] Sagonte, aujourd'hui détruite, près de Murviédro, au sud-ouest de l'embouchure de l'Èbre.

autorité partout ailleurs : il suivait en cela les maximes et les avis de son père Amilcar.

XV. Cependant les Sagontins ne cessaient d'envoyer à Rome des députés ; ils voyaient leur existence compromise, songeaient avec inquiétude à l'avenir, et d'ailleurs ne voulaient pas que Rome ignorât les succès de Carthage en Espagne. Les Romains, après avoir plus d'une fois négligé leurs prières, finirent par faire partir quelques commissaires chargés d'examiner l'état des affaires. Annibal, vainqueur de toutes les nations dont il désirait faire la conquête, se trouvait alors dans ses quartiers d'hiver avec ses troupes à Carthagène, qui était comme la capitale et la résidence principale des Carthaginois en Espagne. Il y reçut les envoyés romains, et dans cette entrevue, reçut communication de leur message. Les Romains le conjurèrent, au nom des dieux, d'épargner Sagonte, qui était sous leur protection, et de ne pas franchir l'Èbre, d'après les conventions conclues avec Asdrubal. Mais, emporté par sa jeunesse et par son ardeur guerrière, confiant d'ailleurs en sa fortune, et depuis longtemps désireux d'assouvir sa haine contre Rome, Annibal, prenant tout d'un coup le rôle de protecteur des Sagontins, reprocha aux Romains d'avoir, lors de récentes dissensions, où ils avaient été choisis pour arbitres, fait périr quelques-uns des premiers citoyens, et déclara qu'il n'abandonnerait pas les victimes de cette injure, car les Carthaginois avaient pour maxime de défendre les opprimés. En même temps il envoya à Carthage demander ce qu'il y avait à faire, parce que les Sagontins, forts de l'alliance romaine, osaient attaquer quelques peuplades soumises à la république. Ainsi l'emportaient, dans Annibal, la colère et l'irréflexion. Laissant de côté les griefs véritables, il invoqua de frivoles prétextes par une de ces erreurs ordinaires aux hommes qui, égarés par la passion, négligent ce qui est juste et vrai. Combien en effet, il était plus raisonnable d'exiger des Romains

de remettre la Sardaigne à Carthage, et de livrer le tribut qu'ils lui avaient injustement imposé à la faveur de tristes circonstances, ou de les menacer de la guerre en cas de refus ! Mais Annibal aima mieux taire le motif réel de sa vengeance et imaginer je ne sais quel faux grief au sujet de Sagonte, si bien qu'il passa plus tard pour avoir commencé la guerre au mépris de toute justice et de toute raison. Les ambassadeurs romains, qui dès lors regardaient comme inévitable une rupture entre les deux peuples, se rendirent d'Espagne à Carthage pour faire entendre les mêmes protestations qu'auprès d'Annibal. Du reste, ils ne pensaient pas encore qu'on dût combattre en Italie : ils faisaient de l'Espagne le théâtre futur de la guerre, et de Sagonte leur point d'attaque contre les Carthaginois.

XVI. Le sénat, conformant aussi sa politique à cette pensée, et convaincu que la lutte serait longue, acharnée et lointaine, résolut d'abord de régler solidement les affaires d'Illyric. Démétrius, insensible aux anciens bienfaits de Rome, et affectant même de la mépriser à la vue des périls où la jetaient les Gaulois et les Carthaginois, avait mis toutes ses espérances en la maison royale de Macédoine, à cause des secours qu'il avait prêtés à Antigone contre Cléomène. Il avait attaqué, saccagé quelques villes soumises aux Romains, navigué, au mépris des traités, au delà du Lissus, avec cinquante vaisseaux, et ravagé plusieurs des Cyclades. Les Romains donc, préoccupés de ces hostilités inattendues, et frappés de l'état florissant de la maison royale de Macédoine, songèrent d'abord à s'assurer des provinces situées à l'orient de l'Italie : ils se flattaient de pouvoir châtier les Illyriens de leur trahison et tirer une éclatante vengeance de l'ingratitude et de la témérité de Démétrius, avant d'avoir affaire à Annibal. Mais ils se trompèrent dans leurs calculs : Annibal les prévint par la prise de Sagonte, d'où il résulta que la guerre eut pour théâtre, non plus l'Espagne, mais toute l'Ita-

lie, jusqu'aux portes de Rome. Cependant les Romains, par la raison que j'ai dite, envoyèrent à l'entrée de l'été Lucius Émilius en Illyrie; c'était la première année de la CXL[e] olympiade.

XVII. Annibal, avec toutes ses troupes, marcha de Carthagène sur Sagonte. Cette ville, située au pied d'une chaîne de montagnes qui s'étend depuis les frontières de la Celtibérie et de l'Espagne jusqu'à la mer, est enfoncée dans les terres, à une distance de sept stades. Les environs sont fertiles en fruits de toute espèce, et qui l'emportent en qualité sur les productions de toutes les autres provinces. Annibal plaça son camp sous les murs de la ville, et poussa le siége avec une extrême vigueur, à cause des nombreux avantages qu'il comptait tirer de la prise de cette ville. D'abord il tenait pour certain qu'il enlèverait par là aux Romains l'espoir de faire la guerre au sein même de l'Espagne : ensuite, en frappant un tel coup, il devait rendre les peuples soumis à Carthage plus dociles, et ceux qui étaient encore indépendants, plus circonspects. Ajoutez (et c'était là le résultat le plus considérable) qu'il ne laissait derrière lui aucun ennemi, et pouvait sans danger continuer sa marche. Enfin il disposerait dès lors de nombreuses ressources, animerait le zèle de ses soldats par la richesse du butin, et forcerait la bienveillance des Carthaginois par l'envoi de dépouilles magnifiques. Plein de ces pensées, il pressait le siége, tantôt donnant à tous l'exemple de la valeur, et participant en personne aux fatigues des travaux, tantôt excitant l'armée par ses paroles, et s'exposant au péril avec une grande audace. Après huit mois de fatigues et de peines il prit Sagonte. Maître alors d'un riche butin en argent, en captifs et en meubles, il réserva l'argent pour l'exécution de ses futurs desseins, suivant ses premières intentions, partagea les prisonniers entre les soldats, d'après le mérite de chacun, et envoya le reste des dépouilles à Carthage. Du reste, il vit tous ses

calculs se vérifier, et ne manqua pas d'obtenir les conséquences qu'il avait prévues. Grâce à son habile conduite, ses soldats se montrèrent plus dévoués, et Carthage plus prête aux sacrifices; enfin, au moyen des munitions de guerre qu'il avait conquises, il put exécuter une grande partie des choses utiles à ses projets.

XVIII. Cependant Démétrius, instruit des conseils de Rome, avait envoyé une imposante garnison à Dimale, avec les provisions nécessaires, et chassé des autres villes tous ses ennemis politiques pour remettre le pouvoir aux mains de ses créatures. Il avait aussi choisi parmi ses sujets six mille des plus braves, et les avait établis dans Pharos. A peine arrivé en Illyrie, avec ses troupes, le général romain, à la vue des ennemis, confiants en leurs préparatifs et en la force de Dimale, qu'ils croyaient imprenable, résolut d'attaquer tout d'abord cette place, afin d'effrayer les populations illyriennes. Il exhorta donc les officiers à bien faire leur devoir, éleva des ouvrages à plusieurs endroits, et assiégea la ville; il la prit après sept jours de siége, et ce succès découragea ses adversaires. De toutes parts accoururent des ambassadeurs qui abandonnèrent leurs cités à la foi de Rome. Lucius accueillit leurs demandes à des conditions convenables, et fit voile pour Pharos, où était Démétrius. Mais informé que la ville était solidement fortifiée, que derrière ses murs étaient réunis des soldats d'élite, qu'elle renfermait enfin toutes les provisions et munitions nécessaires en grande quantité, il craignit que le siége n'en fût long et difficile; et, dans cette prévision, il eut recours à un stratagème. Pendant la nuit, il se rendit avec son armée vers l'île de Pharos[1], où il fit débarquer une bonne part de ses troupes dans des fonds boisés; et au jour, avec vingt vaisseaux, il se dirigea ouvertement vers le port le plus

[1] Pharos, aujourd'hui Lesina.

voisin de la ville. Démétrius et ses soldats, à la vue de cette flotte, dont ils méprisaient le faible nombre, volèrent des murailles au port, afin d'empêcher le débarquement de l'ennemi.

XIX. On en vint aux mains, et comme l'action était chaude, de nouveaux combattants descendaient sans cesse de Pharos. Bientôt toute la garnison se trouva dehors. Les Romains, qui pendant la nuit avaient débarqué, arrivèrent en ce moment, après avoir, par des lieux couverts, caché leur marche, et en s'emparant d'une colline naturellement fortifiée, qui s'élevait entre le port et la ville, coupèrent aux soldats accourus au secours de leurs frères tout retour vers la place. Démétrius, témoin de cette manœuvre, ne songea plus dès lors à s'opposer au débarquement; il réunit autour de lui ses troupes, les anima par quelques paroles, et s'élança en avant pour livrer bataille aux Romains placés sur la hauteur. Mais ceux-ci eurent à peine aperçu les colonnes illyriennes qui s'avançaient en ordre et résolûment, qu'ils se précipitèrent contre elles avec fougue, tandis que, par un mouvement simultané, les Romains qui venaient de quitter leurs vaisseaux, attaquant les Illyriens par derrière, répandirent dans les rangs des ennemis, de tous côtés cernés, le désordre et le trouble. Pressée de front et en queue, l'armée de Démétrius prit enfin la fuite; quelques soldats se retirèrent dans la ville, d'autres errèrent à l'aventure dans l'île. Quant à Démétrius, il s'enfuit sur un des esquifs qu'en des lieux écartés il tenait tout prêts pour l'occasion. A la nuit tombante, il s'embarqua, et se fit conduire chez le roi Philippe, auprès de qui il passa le reste de sa vie. Démétrius était un prince d'une audace, d'un courage à l'épreuve, mais de ce courage que ne réglaient ni la raison, ni le jugement; aussi rencontra-t-il plus tard une mort digne de sa vie. Il tomba sur le champ de bataille dans un coup de main que, sur l'avis de Philippe, il tenta témérairement contre Messène.

Quand il en sera temps, nous reprendrons ce fait avec quelques détails[1]. Le général romain s'empara d'emblée de Pharos, et la détruisit. Maître du reste de l'Illyrie, il y régla toutes les affaires à son gré ; et, vers la fin de l'été, retourna à Rome, où il fit son entrée dans tout l'éclat du triomphe : on trouva qu'il avait fait preuve d'autant d'adresse que de valeur dans cette expédition.

XX. Les Romains, à la nouvelle de la chute de Sagonte, ne se demandèrent pas s'ils devaient déclarer la guerre à Carthage, quoi qu'en aient dit quelques historiens qui, dans leurs récits, n'ont pas manqué d'insérer les discours prononcés alors pour ou contre. Quoi de plus ridicule qu'une telle invention ? Comment croire en effet que les Romains qui, l'année précédente, avaient menacé de la guerre Annibal, si ses troupes passaient sur le territoire de Sagonte, aient fait alors de cette guerre un sujet de délibération ? Que veut dire de nous montrer les sénateurs accablés de tristesse, amenant au sein de l'assemblée leurs fils âgés de douze ans, et ces enfants, admis à la délibération, assez discrets pour ne rien révéler à leur famille? Ces anecdotes sont autant dénuées de vérité que de vraisemblance, à moins que la fortune n'ait donné aux Romains, sans parler de ses autres faveurs, le privilége d'être sages en naissant. Mais c'est assez parler de toutes ces ridicules imaginations d'un Sosile et d'un Chœréas; de telles fables n'ont ni la valeur ni la dignité de l'histoire; ce n'est que le bavardage insignifiant d'une boutique de barbier. Les Romains donc, informés du malheur de Sagonte, nommèrent des députés qu'ils envoyèrent en toute hâte en Afrique avec ordre de signifier à Carthage deux conditions également rudes : l'une, si elle y consentait, devait lui causer honte et dommage; l'autre, devenir pour elle le signal de terribles dangers et

[1] Le passage où Polybe parlait de la mort de Démétrius n'existe plus.

de cruels embarras. En un mot, ils étaient chargés de demander qu'on livrât à Rome Annibal et ses conseillers, sinon de déclarer la guerre. Les députés introduits dans le sénat carthaginois exposèrent l'objet de leur venue, et on accueillit tout d'abord assez mal leur langage. Le sénat cependant confia le soin de défendre les droits de Carthage à celui de ses membres qui lui semblait le plus capable de le faire.

XXI. L'orateur laissa de côté le traité d'Asdrubal comme n'ayant jamais existé; d'ailleurs, eût-il été réellement conclu, qu'importait à la république, puisqu'il l'avait été sans son agrément? Carthage en cela invoquait un exemple donné par Rome elle-même. Lors de la guerre de Sicile, dans des négociations au sujet de la paix, Lutatius avait consenti à quelques conditions que le peuple déclara non valables, comme acceptées sans son autorisation. Pendant toute la discussion, les Carthaginois ne cessèrent pas d'insister et de s'appuyer sur le traité conclu à la fin de la guerre de Sicile, traité dans lequel ils prétendaient ne trouver absolument rien concernant l'Espagne : il y a seulement, disaient-ils dans le texte, la garantie d'une entière sûreté pour les alliés réciproques des deux républiques; or les Sagontins n'étaient pas encore à cette époque les alliés de Rome. Lecture du traité fut faite à plusieurs reprises pour vider cette difficulté, mais les Romains refusèrent absolument de répondre : discuter, disaient-ils, était possible, tant que Sagonte était debout; des paroles alors pouvaient vider la querelle; maintenant qu'elle était tombée victime d'une infâme perfidie, il ne restait plus aux Carthaginois qu'à livrer à Rome les coupables, seul moyen de montrer qu'ils étaient étrangers à ce crime, et qu'il avait été commis sans leur aveu, sinon à se reconnaître complices d'Annibal. Telles étaient les généralités où se renfermaient les députés dans leur réponse. Nous croyons, nous, devoir insister sur ce point, afin d'éviter aux hommes pour qui c'est un devoir

et une nécessité d'avoir en cela des idées précises, de s'écarter du vrai dans des délibérations solennelles, et au lecteur curieux de telles recherches, de se perdre parmi les erreurs d'histoires ignorantes ou partiales; afin aussi de fournir des renseignements précis sur tous les traités passés entre Rome et Carthage jusqu'à nos jours.

XXII. Le plus ancien eut lieu à l'époque de ce Lucius Junius et de ce Marcus Horatius qui furent les deux premiers consuls élus après l'abolition de la royauté, et qui consacrèrent le temple de Jupiter Capitolin. Ce double fait se rattache à la vingt-huitième année avant l'invasion de Xerxès en Grèce. Nous allons donner la traduction de ce traité aussi fidèle qu'il nous a été possible de le faire. Car telle est la différence de l'ancienne langue latine de la langue moderne, que les plus habiles ne peuvent qu'avec peine y comprendre quelque chose. Voici donc les clauses du premier traité : « Amitié est conclue entre Rome et ses alliés, Carthage et ses alliés, à ces conditions : Les Romains et leurs alliés ne navigueront point au delà du Beau-Promontoire, à moins qu'ils n'y soient forcés par la tempête ou par la poursuite de quelque ennemi : en ce cas, il ne leur sera permis de rien acheter et de rien prendre que ce qui leur sera nécessaire pour radouber leurs vaisseaux ou faire leurs sacrifices. Ils seront tenus de s'éloigner après cinq jours. Les marchands qui se rendront à Carthage ne pourront achever aucune affaire commerciale sans le concours du crieur public et du greffier. Tout ce qui sera vendu en Afrique ou en Sardaigne en présence de ces deux témoins, sera garanti au vendeur par la foi publique. Les Romains qui viendront dans la partie de la Sicile soumise à Carthage trouveront bonne justice. Les Carthaginois s'engagent à respecter les Ardéates, les Antiates, les Laurentins, les Circéens, les Terraciniens, enfin tous les peuples latins sujets de Rome; à s'abstenir même de toute attaque contre les villes non soumises aux Romains, et, s'ils en prenaient quel-

qu'une, à la rendre. Ils promettent de n'élever aucun fort dans le Latium, et, s'ils descendent dans le pays à main armée, de ne pas y demeurer la nuit. »

XXIII. Le Beau-Promontoire est celui qui borne Carthage au nord. Les Carthaginois ne veulent pas que les Romains poussent au delà vers le midi sur de grands vaisseaux, afin de les empêcher, sans doute, de connaître les campagnes voisines de Byzace et de la petite Syrte, campagnes qu'ils appellent Emporics[1] par allusion à leur fertilité. Remarquons encore que si quelque navire forcé par la tempête ou les ennemis franchit cette barrière, Carthage permet à l'équipage de ne prendre que les choses nécessaires pour la réparation du vaisseau, ou pour les sacrifices, et le contraint à quitter ces parages dans l'espace de cinq jours. Mais Carthage, mais la côte d'Afrique en deçà du Beau-Promontoire, la Sardaigne, la Sicile carthaginoise, tous ces pays enfin sont ouverts aux Romains pour le commerce. Et les Carthaginois promettent, sous la garantie de l'État, de rendre justice à qui de droit. Seulement les Carthaginois parlent en maîtres de la Sardaigne et de l'Afrique, tandis que dès qu'il s'agit de la Sicile ils établissent une distinction expresse et ne déclarent le traité valable que pour la portion de la Sicile soumise à leurs lois. De même les Romains ne parlent dans leurs conventions que du Latium et ne disent pas un mot du reste de l'Italie : c'est qu'elle était encore indépendante.

XXIV. Le second traité fut celui où Carthage fit comprendre Tyr et Utique. Le Beau-Promontoire n'est plus la ligne de démarcation, on y ajoute Mastié et Tarseion, au delà desquelles défense est faite aux Romains de faire du butin ou de bâtir une ville. En voici les clauses : « Amitié est conclue entre Rome et ses alliés, Carthage, Utique, Tyr et leurs alliés, aux conditions suivantes : Les Romains s'abstiendront de tout

[1] C'est-à-dire les marchés.

trafic, de tout pillage, de toute fondation de villes au delà du Beau-Promontoire, de Mastié et de Tarseion. Si les Carthaginois prennent une ville latine non soumise aux Romains, ils garderont pour eux les biens et les personnes, mais ils rendront la ville. S'ils font prisonniers quelques hommes des peuples unis à Rome par une alliance sans être sous ses lois, ils ne seront pas tenus de les conduire dans un port romain; mais s'ils y abordent et qu'un Romain mette la main sur les captifs, ceux-ci seront désormais libres. Même chose pour les Romains[1]. S'ils tirent de quelque domaine de Carthage de l'eau ou des vivres, ils n'useront de ces ressources contre aucun des peuples avec qui Carthage entretient alliance et amitié; et les Carthaginois s'engagent à en faire autant. Toute infraction à cette clause n'entraînera pas réparation particulière, mais elle sera considérée comme injure publique. Que nul Romain ne trafique ni ne bâtisse de ville en Sardaigne ou en Afrique, et ne séjourne en ces pays si ce n'est pour y faire des vivres et réparer les vaisseaux. Si la tempête pousse quelque navire vers ces rivages, qu'il s'en éloigne en cinq jours. Dans la partie de la Sicile qui appartient à Carthage, comme dans l'intérieur de Carthage même, tout Romain aura pour ses actions et son commerce même liberté qu'un citoyen. A Rome, tout Carthaginois jouira de priviléges identiques. » On voit encore dans ce traité les Carthaginois constater leurs droits absolus sur l'Afrique, sur la Sardaigne, et fermer aux Romains tout accès en ce pays. Mais en Sicile, ils désignent spécialement la partie qui leur appartient. Les Romains procèdent de même pour le Latium. Ils interdisent aux Carthaginois toute entreprise sur Ardée, Antium[2],

[1] Mot à mot, « si les Romains prennent quelque individu des peuples qui sont unis aux Carthaginois, qu'ils ne le conduisent pas dans quelque port de Carthage. »

[2] Polybe parle des Antiates; il n'en est nullement question dans le texte du traité. Peut-être cette phrase est-elle un simple résumé.

Circée, Terracine, villes maritimes qui bordent ce pays latin, au sujet duquel ils font le traité.

XXV. Le dernier traité que Carthage et Rome firent entre elles est de l'époque où Pyrrhus descendit en Italie, quelque temps avant la guerre de Sicile. Dans ce traité, toutes les clauses antérieures sont respectées. On y ajouta seulement quelques conditions nouvelles : « Si l'une ou l'autre république fait alliance par écrit avec Pyrrhus, ce ne sera qu'à la condition que les deux pays auront le droit de se secourir en cas d'invasion, quel que soit le peuple qui ait besoin de secours. Les Carthaginois fourniront la flotte pour le combat et pour le transport, mais la solde sera payée par chaque république à ses soldats. Les Carthaginois prêteront assistance aux Romains même sur mer, s'il est utile. Les équipages ne seront pas contraints de quitter leurs vaisseaux malgré eux. » Voici par quel serment on sanctionna ces traités. Pour les deux premiers, les Carthaginois prirent à témoin les dieux nationaux, et les Romains Jupiter Pierre, suivant un antique usage; pour le dernier, ils invoquèrent Mars et Quirinus. Voici ce que c'est que jurer par le Jupiter Pierre : le fécial qui doit prêter serment au traité prend une pierre en ses mains, et, après avoir invoqué la foi publique, dit : « Si je garde ma promesse, que le ciel me soit propice; mais si je songe à faire ou si je fais quelque chose qui y soit contraire, que tous les autres hommes jouissent sains et saufs de leur patrie, de leurs lois, de leurs richesses, de leur culte, de leurs tombeaux, tandis que moi je serai brisé comme cette pierre; » et en même temps on lançait la pierre avec force.

XXVI. En présence de ces traités, encore aujourd'hui conservés sur des tables d'airain, auprès de Jupiter Capitolin, dans le trésor des édiles, qui ne s'étonnerait justement de voir Philénus, je ne dis pas ignorer ces pièces (il n'y aurait rien de surprenant dans cette igno-

rance, partagée de nos jours par de vieux Romains et par de vieux Carthaginois, qui passaient cependant pour fort versés dans les affaires de leur pays), mais avancer, je ne sais à quel titre et de quel droit, le contraire de ce qu'elles contiennent, et dire, par exemple, qu'il existait entre Rome et Carthage un pacte aux termes duquel toute la Sicile était fermée aux Romains, et aux Carthaginois l'Italie, et que les Romains foulèrent aux pieds les traités et leurs serments, en passant en Sicile, quand il n'y a jamais eu, et qu'il n'y a pas aujourd'hui trace d'une telle convention? Cependant Philénus le prétend formellement dans son second livre. Du reste, dans notre préface, alors que nous vantions ces faits, nous nous étions réservé de revenir en détail sur cette question à propos de cette circonstance, parce que bon nombre de lecteurs, pour avoir ajouté foi à Philénus, ont eu à ce sujet de très-fausses idées. Que l'on reproche aux Romains leur descente en Sicile, qu'on les blâme d'avoir accepté l'amitié des Mamertins, d'avoir même accordé des secours à la prière de ces brigands qui s'étaient traîtreusement emparés de Messine et de Rhégium, rien de plus légitime; mais dire que ce fut au mépris des serments et des traités qu'ils pénétrèrent en Sicile, c'est tomber dans une grossière erreur.

XXVII. Après la guerre de Sicile, fut fait un nouveau traité dont les principales clauses étaient : « Les Carthaginois évacueront la Sicile et toutes les îles situées entre la Sicile et l'Italie : sûreté est garantie par les deux républiques contractantes à leurs mutuels alliés; toutes deux promettent de ne prétendre à aucun empire sur leurs possessions réciproques, de ne bâtir aucun monument public, de ne lever aucune troupe de mercenaires, de ne rechercher jamais l'amitié des peuples alliés à l'une d'elles. Les Carthaginois, en dix ans, payeront deux mille deux cents talents, mille comptant. Enfin ils rendront aux

Romains tous leurs prisonniers sans rançon. » Un peu plus tard, après la révolte des mercenaires, les Romains décrétèrent, on le sait, la guerre contre Carthage, et alors fut ajouté au traité comme appendice : « Les Carthaginois sortiront de la Sardaigne et payeront en outre deux cents autres talents. » Nous avons déjà donné plus haut ce détail. Enfin, le dernier traité fut celui d'Asdrubal en Espagne, par lequel il promettait que les Carthaginois ne porteraient pas la guerre au delà de l'Èbre. Telles furent toutes les conventions conclues entre Rome et Carthage depuis les plus anciens temps jusqu'à l'époque d'Annibal.

XXVIII. La conséquence de tout ceci est que si nous ne pouvons accorder que la descente en Sicile ait été contraire aux serments, on ne saurait non plus donner aucune cause solide, aucun motif valable de la seconde guerre qui suivit le traité concernant la Sardaigne. Les Carthaginois ne cédèrent évidemment qu'à la force des circonstances, lorsqu'au mépris de toute justice ils durent abandonner cette île, et payer l'énorme tribut dont nous avons parlé. Quant à ce grief invoqué par les Romains, que les Carthaginois, durant la guerre des mercenaires, maltraitèrent plus d'une fois quelques-uns de leurs marchands, cette injure ne fut-elle pas effacée alors que Rome reçut de Carthage tous les équipages conduits dans les ports africains, et que par reconnaissance elle lui rendit tous les captifs sans rançon ? Reste maintenant à décider, après mûr examen, sur qui doit retomber la responsabilité de la guerre d'Annibal.

XXIX. Nous avons exposé les raisons fournies pour leur défense par les Carthaginois. Voyons maintenant la réponse des Romains, non pas qu'ils en aient fait une alors, irrités qu'ils étaient de la destruction de Sagonte ; mais à Rome, bien des gens discutent encore souvent cette question. D'abord, dit-on, il ne fallait pas déclarer nulles les conventions conclues avec Asdrubal, comme les Carthaginois avaient osé le faire, car il n'y avait pas

dans ce traité comme dans celui de Lutatius cette clause spéciale : « Que le traité ne serait valable qu'avec l'assentiment du peuple romain. » Asdrubal avait positivement signé des conditions parmi lesquelles était celle-ci : « Les Carthaginois ne feront pas la guerre au delà de l'Èbre. » Dans le traité concernant la Sicile, on lisait, de l'aveu même des Carthaginois, cette convention toute particulière : « Sûreté est garantie par les deux républiques contractantes à leurs mutuels alliés. » Or, il ne s'agissait pas seulement des alliés actuels, comme le prétendaient les Carthaginois : sans cela, n'aurait-on pas ajouté au texte quelques lignes comme celles-ci : « Défense est faite aux deux parties d'ajouter de nouvelles alliances aux anciennes, » ou bien encore : « Les alliés qu'on fera après le traité n'y seront pas compris. » Mais rien de semblable ne s'y trouve, et par là il est manifeste que cette promesse de sûreté était faite, non pas seulement aux alliés que ces républiques pouvaient avoir alors, mais aussi à ceux qu'elles pourraient plus tard acquérir. La vraisemblance, d'ailleurs, est pour cette opinion. Jamais ni Rome ni Carthage n'auraient souscrit à un traité qui leur eût enlevé la faculté d'attacher à leur cause, suivant les circonstances, les peuples qui pouvaient se donner à elles comme d'utiles alliés et de fidèles amis, ou qui les eût contraintes, après avoir accepté leurs services, de négliger le soin de leurs injures. La pensée dominante des deux peuples dans le traité était qu'ils respectassent mutuellement leurs alliés, et que par aucune manœuvre l'un ne cherchât à attirer à soi les alliés de l'autre. Les alliances à venir étaient prévues par cet article spécial : « Les deux parties contractantes s'engagent à ne lever aucune troupe de mercenaires, à n'exercer aucun empire sur leurs possessions réciproques et celles de leurs alliés ; à tous est garantie sûreté pleine et entière. »

XXX. Tel est l'état exact des choses, et il n'est pas moins incontestable que les Sagontins, plus de vingt

ans avant qu'Annibal ne parût, se mirent sous la protection des Romains. Une preuve imposante de ce fait, et reconnue par les Carthaginois eux-mêmes, c'est que les Sagontins, tourmentés par quelques dissensions intestines, ne s'adressèrent point aux Carthaginois, leurs voisins, et déjà maîtres de l'Espagne, mais aux Romains, et rétablirent par leur intervention le calme dans leur république. Si donc on regarde la destruction de Sagonte comme la cause de la guerre, avouons que les Carthaginois ont commencé les hostilités contre toute justice, au mépris du traité de Lutatius, qui promettait sûreté pleine et entière aux alliés des deux républiques, au mépris de celui d'Asdrubal, par lequel ils s'engageaient à ne pas faire la guerre au delà de l'Èbre. Veut-on imputer la guerre à l'occupation de la Sardaigne par les Romains, et à l'augmentation du tribut imposé à Carthage? Dès lors il faut dire que les Carthaginois coururent justement aux armes sous les ordres d'Annibal; ils ne faisaient que, l'occasion se présentant, en profiter pour se venger d'une ancienne injure.

XXXI. Peut-être quelques lecteurs, appréciant mal la valeur de telles questions, diront-ils qu'il n'était pas fort utile d'entrer en de si petits détails. Sans doute, s'il est un homme qui croie avoir en lui, pour tenir bon dans toutes les circonstances de la vie, des ressources suffisantes, l'étude des événements passés, en restant belle encore, n'est plus essentielle. Mais comme il n'est personne qui, étant de ce monde, ait le droit de tenir un tel langage pour ses propres affaires ou pour celles de l'État, parce que, quelle que soit la prospérité présente dont on jouisse, on ne peut sagement bâtir là-dessus de solides espérances pour l'avenir, l'histoire n'est pas seulement belle, elle est surtout nécessaire. Comment, pour réparer les injustices faites à notre patrie ou à nous-mêmes, trouver des alliés, des soutiens? Comment, pour faire quelques conquêtes nouvelles,

pour tenter quelques desseins, nous procurer des hommes prêts à nous secourir et à agir? comment enfin, si nous nous estimons heureux de la condition où nous sommes, exciter de généreux appuis à nous conserver ce bonheur, et à nous en assurer la jouissance, sans la connaissance préalable des événements accomplis chez chacun d'eux? En effet, les hommes savent si bien accommoder leur humeur aux circonstances présentes, et dans leur langage comme dans leurs actions sont hypocrites si habiles qu'il est difficile de pénétrer leurs pensées, et que chez la plupart un voile épais couvre la vérité. Mais l'histoire des faits passés, qu'on peut apprécier par leurs résultats mêmes, met dans toute leur lumière les idées, les sentiments de chacun, et marque bien chez qui nous devons rencontrer bienveillance, secours, protection, ou trouver des dispositions contraires. Par elle encore il nous est donné d'apprécier où il y aura pitié pour nos malheurs, sympathie pour nos colères, désir de venger nos injures : appréciation si utile pour les particuliers comme pour les républiques. Aussi, l'attention de l'écrivain comme du lecteur doit en histoire moins porter sur le récit des faits eux-mêmes que sur les circonstances qui les ont précédés, ou accompagnés ou suivis. Retranchez de l'histoire l'étude des causes, des moyens, du but des entreprises humaines, et le soin d'examiner si chacune a eu le succès que l'on devait attendre, que reste-t-il? un exercice littéraire, non plus un enseignement; c'est un jeu d'esprit fait pour flatter un instant l'oreille, mais sans résultat pour l'avenir.

XXXII. Quant à supposer qu'il sera difficile de se procurer et de lire notre histoire à cause du nombre et de l'étendue des livres, c'est là une erreur évidente. Combien, en effet, il sera plus commode d'acheter et de lire quarante livres, je dirai presque ourdis d'une seule trame, et y suivre sans interruption, d'un côté, l'histoire de l'Italie, de la Sicile et de l'Afrique, depuis

l'époque de Pyrrhus, où s'arrête Timée, jusqu'à la prise de Carthage, et de l'autre, celle du monde entier, depuis la défaite de Cléomène, roi de Sparte, jusqu'à la bataille des Romains et des Grecs, près de l'Isthme, que d'acquérir et de lire les œuvres consacrées à chacune de ces époques isolément? Outre que cette collection est beaucoup plus volumineuse que notre ouvrage, le lecteur est de plus condamné à n'en tirer aucune notion positive. D'abord, la plupart de ces écrivains ne s'accordent pas sur les mêmes choses, puis ils passent sous silence des faits de même date et par la comparaison et le parallèle de ces faits entre eux, on arrive à une appréciation tout autre que celle où nous conduit un récit partiel. Enfin ces écrivains ne peuvent aborder ce qu'il y a de plus important dans l'histoire. Nous disions tout à l'heure que l'étude la plus essentielle de l'historien était de connaître au juste les suites, les circonstances et surtout les causes des faits. C'est ainsi que nous voyons la guerre d'Antiochus naître de la guerre de Philippe, celle-ci venir de la guerre d'Annibal, et cette dernière sortir de la guerre de Sicile; que nous voyons les événements intermédiaires, quels qu'en soient le nombre et la diversité, se rapporter à la même fin. Or, ce sont des idées que l'on peut puiser et recueillir dans les histoires générales, mais que ne sauraient fournir ceux qui écrivent séparément quelques guerres, telles que celle de Persée ou de Philippe, à moins qu'en lisant le seul récit qu'ils nous font des batailles, on ne se flatte de savoir la suite et l'économie de la guerre. Non, il n'en est rien : et autant la science est supérieure à de vagues données, autant, je l'espère, mon œuvre l'est à des histoires particulières.

XXXIII. Les ambassadeurs romains, après avoir entendu l'apologie des Carthaginois (c'est là que nous avons commencé notre digression), ne répondirent rien; mais le plus âgé d'entre eux, montrant aux sénateurs un des plis de sa robe, leur dit qu'il apportait là

pour eux la paix ou la guerre, et qu'il en ferait tomber l'une ou l'autre, suivant leur désir. Le suffète des Carthaginois répondit qu'il n'avait qu'à faire tomber celle que Rome voulait : le Romain déclara que c'était la guerre, et alors la plupart des sénateurs s'écrièrent qu'il l'acceptaient; après quoi le sénat et les députés se séparèrent. Cependant Annibal était en quartier d'hiver à Carthagène. Il commença par renvoyer tous les Espagnols dans leurs villes, afin de s'assurer de leur zèle et de leur dévouement pour l'avenir; puis il traça à son frère Asdrubal comment il devait gouverner l'Espagne, et user de ses moyens de défense contre les Romains, s'il arrivait qu'il se séparât de lui. Enfin, il pourvut à la sûreté de l'Afrique. Par une adroite et intelligente combinaison, il fit passer les soldats d'Afrique en Espagne, et ceux d'Espagne en Afrique; et ainsi enchaîna les deux peuples dans les liens d'une mutuelle fidélité. Les peuplades envoyées en Afrique furent les Thersites, les Mastiens, les Ibères montagnards et les Oleades. Elles formaient en tout douze cents cavaliers et treize mille huit cent cinquante fantassins. Ajoutons à cela les Baléares, proprement dits frondeurs, à qui l'usage de la fronde a mérité ce nom, aussi bien qu'à leur île. Ces troupes pour la plupart furent cantonnées dans la Métagonie, en Afrique; les autres furent envoyées à Carthage. Des villes mêmes de la Métagonie Annibal fit partir pour Carthage quatre mille fantassins, comme auxiliaires et comme otages à la fois. Enfin, il laissa en Espagne, à son frère Asdrubal, cinquante vaisseaux à cinq rangs, deux à quatre, et cinq à trois. Les équipages n'étaient complets que sur trente-deux quinquérèmes et sur les cinq trirèmes. De plus il lui donna en cavalerie trois cent cinquante Libyens ou Libyphéniciens, trois cents Ilergètes, dix-huit cents hommes levés chez les Numides, les Massyliens, les Massesyliens, les Maccéens, les Mauritaniens, peuple situé sur les bords de l'Océan; et en infanterie, onze mille huit

cent cinquante Libyens ; trois cents Liguriens et cinq cents Baléares, vingt et un éléphants. Qu'on ne s'étonne pas de nous voir apporter dans ces détails, sur ce que fit Annibal en Espagne, une exactitude qu'on pourrait à peine attendre de celui même qui aurait mis la main à toutes ces affaires ; qu'on ne nous condamne pas enfin d'avance, si nous semblons faire ici le métier de ces historiens qui donnent à leurs mensonges toutes les couleurs de la vérité. Ayant trouvé à Licinium, sur une table d'airain, cette énumération rédigée par les ordres d'Annibal à l'époque où il était en Italie, nous avons cru pouvoir la considérer comme authentique et pris le parti de nous y conformer.

XXXIV. Annibal, après avoir ainsi pourvu en tout à la sûreté de l'Afrique et de l'Espagne, attendit avec impatience l'arrivée des courriers qui devaient lui venir de la Gaule ; car il avait demandé des détails positifs sur la fertilité des campagnes situées aux pieds des Alpes et autour du Pô, sur la population de ces contrées, sur l'ardeur guerrière des habitants, et avant tout sur la haine qu'ils nourrissaient contre les Romains depuis cette guerre dont nous avons parlé dans le livre précédent, afin de disposer nos lecteurs aux événements qui vont suivre. C'est surtout de ce côté que se portait l'espérance d'Annibal. Aussi n'était-il rien qu'il ne promît par ses ambassades empressées auprès des chefs gaulois qui habitaient en deçà et au milieu des Alpes, tant il était convaincu de ne pouvoir soutenir la guerre contre Rome en Italie, que si, après avoir triomphé des difficultés d'une marche périlleuse, il parvenait dans les pays que nous avons nommés et avait les Gaulois pour alliés et pour appuis dans sa vaste entreprise. Enfin arrivèrent les courriers, qui l'informèrent du bon vouloir des Gaulois, empressés de le voir, et lui dirent que si le passage des Alpes, à cause de leur immense hauteur, devait être rude et pénible, il n'était pas du moins impossible. Aussi, aux premiers jours du printemps,

il fit sortir les troupes de leurs quartiers d'hiver. Exalté encore par les nouvelles qu'il reçut de Carthage, et certain dès lors de la bienveillance de ses concitoyens, il excita ouvertement ses soldats à la guerre contre Rome, tantôt leur racontant de quelle manière les Romains avaient demandé qu'on le livrât lui-même et tous leurs chefs à leur fureur, tantôt leur rappelant la fertilité du pays où ils allaient, et l'amitié et l'alliance des Gaulois. L'armée accueillit avec enthousiasme ses paroles, et Annibal, après avoir loué cette généreuse ardeur et fixé le jour du départ, congédia l'assemblée.

XXXV. Quand donc il eut ainsi tout préparé dans ses quartiers d'hiver, et que la sûreté de l'Afrique et de l'Espagne fut suffisamment garantie, Annibal, au jour marqué, se mit en marche à la tête de quatre-vingt-dix mille fantassins et d'environ douze mille cavaliers; il franchit l'Èbre et soumit les Ilergètes, les Bargusiens, les Érénosiens, les Andosiniens, tous les peuples enfin jusqu'aux pieds des Pyrénées. Après avoir établi partout son empire et pris de vive force quelques villes avec une rapidité qu'il n'espérait pas, mais non pas sans avoir livré bien des combats sanglants et fait de terribles pertes, il nomma Hannon gouverneur de tout le pays en deçà de l'Èbre, et lui donna une autorité absolue sur les Bargusiens, de qui il se défiait à cause de leur amour pour les Romains. Il détacha de son armée, pour Hannon, dix mille fantassins et mille cavaliers, et lui confia en outre tous les bagages des soldats qui devaient faire avec lui l'expédition. Enfin il renvoya dans leurs foyers autant d'hommes qu'il en avait remis à Hannon. Il laissait ainsi derrière lui des amis dévoués, et faisait entrevoir aux Espagnols qu'il avait dans son camp, comme à ceux qui demeuraient encore dans leur patrie, une espérance de retour propre à les faire partir avec moins de crainte, si par hasard il avait besoin plus tard de réclamer leur

secours. Son armée ainsi allégée, il franchit à la tête de cinquante mille fantassins et de neuf mille cavaliers la chaîne des Pyrénées, pour se diriger vers le Rhône. Ses troupes n'étaient pas nombreuses, mais solides et merveilleusement formées aux combats par des luttes continuelles soutenues en Espagne.

XXXVI. De peur que, sans une connaissance suffisante des localités, notre récit ne soit fort obscur, disons d'où partit Annibal, quels pays il franchit et combien, en quel endroit de l'Italie il parvint. Du reste, je ne veux pas dire seulement les noms des pays, des fleuves et des villes, comme quelques écrivains qui croient que c'est assez pour donner de tout objet une notion claire. Lorsqu'il s'agit de lieux bien connus, la citation du nom seul est un puissant secours; mais s'il est question de pays ignorés, le nom n'est qu'un mot sans signification qui s'arrête à l'oreille. Comme alors l'esprit ne s'appuie sur rien et qu'il ne peut rattacher le signe à aucun objet perçu, la connaissance qu'on lui veut donner est pour lui vague et confuse. Il faut donc indiquer ici quelque moyen de ramener le lecteur de l'inconnu à des notions déjà familières et solidement acquises. La première donnée, en fait de géographie la plus importante, la plus universelle, est cette division de la voûte céleste en quatre parties : est, ouest, sud et nord, que comprennent les intelligences même les plus simples, et l'appréciation exacte de leur place respective. La seconde opération consiste à placer sous chacun de ces points les différentes parties de la terre, à rattacher successivement par la pensée à quelqu'une de ces divisions les pays indiqués, et à nous retrouver ainsi, à propos de lieux que nous n'avons jamais ni connus ni vus, en face d'objets dont nous avons déjà une vieille expérience.

XXXVII. Ces principes une fois établis pour la topographie de l'univers, il ne nous reste plus qu'à entretenir le lecteur de la terre telle que nous la connais-

sons, en la divisant d'après le même système. Elle se compose de trois parties désignées par trois noms différents : l'Asie, l'Afrique et l'Europe. Les limites de ces trois parties sont le Tanaïs, le Nil et les colonnes d'Hercule. Entre le Nil et le Tanaïs s'étend l'Asie, qui par sa position astronomique occupe l'intervalle entre le levant d'été et le midi. L'Afrique est située entre le Nil et les colonnes d'Hercule, c'est-à-dire au midi et ensuite au couchant d'hiver jusqu'au couchant équinoxial, vers le détroit de Gadès. Ces deux régions, à les considérer d'une manière générale, embrassent la partie méridionale de notre mer, de l'est à l'ouest. L'Europe, placée au nord, leur est opposée et court du levant au couchant. La partie la plus importante et la plus vaste de ce continent est au septentrion, comprise entre le Tanaïs et le Narbonne, fleuve situé à peu de distance de Marseille et des bouches par où le Rhône se jette dans la mer de Sardaigne. On ne rencontre que des Gaulois depuis le Narbonne et les campagnes voisines jusqu'aux Pyrénées, dont la chaîne va de notre mer à la mer extérieure. Le reste de l'Europe, depuis les Pyrénées jusqu'au couchant et aux colonnes d'Hercule est entouré par la Méditerranée et par l'Océan. Le pays que baigne la mer intérieure jusqu'au détroit s'appelle Espagne, mais ceux qui sont situés sur le grand Océan n'ont pas de dénomination commune, parce que la découverte en est toute récente. Ils sont habités par des peuplades nombreuses et barbares, dont nous aurons plus tard à parler en détail [1].

XXXVIII. Personne ne saurait dire au juste si à partir de l'endroit où l'Asie et l'Afrique se réunissent vers l'Éthiopie, les régions qui tendent vers le midi forment un continent ou sont entourées d'eau. De même tout l'espace qui s'étend depuis le Narbonne et le Tanaïs jus-

[1] Nous renvoyons pour tous ces détails aux notes de Schweighæuser et à Strabon, *passim.*

qu'au nord nous est complétement inconnu jusqu'ici. Peut-être d'actives recherches nous en apprendront-elles plus tard quelque chose ; quant à ceux qui parlent de ces régions ou en écrivent, nous déclarons hautement qu'ils n'en savent pas plus que nous-mêmes, et qu'ils ne font que débiter des fables. Tels sont les détails que j'ai cru devoir donner pour que mon récit ne fût pas complétement obscur aux yeux de qui n'a pas connaissance de ces lieux. Mes lecteurs pourront désormais, par la pensée, rattacher aux divisions générales du globe ce qu'on leur dira, en se réglant sur celles des régions célestes. Quand nous voulons percevoir nettement un objet, nous tournons notre visage vers l'endroit désigné; de même il faut que la pensée nous transporte vers le lieu où le récit nous appelle.

XXXIX. Quittons ce sujet, revenons à la suite de notre narration. Les Carthaginois, à l'époque où nous en sommes, étaient maîtres de toutes les côtes de l'Afrique, baignée par notre mer depuis les autels de Philène, voisins de la grande Syrte, jusqu'aux colonnes d'Hercule. L'étendue de ces rivages dépasse seize mille stades. Par delà le détroit, ils possédaient toute l'Espagne jusqu'aux rochers[1] où s'arrêtent près de notre mer les Pyrénées, frontière naturelle de l'Espagne et de la Gaule. Ces rochers sont à une distance de huit mille stades environ des colonnes d'Hercule. Trois mille stades séparent ces colonnes de la ville Nouvelle, d'où partit Annibal pour l'Italie, et que quelques personnes appellent Carthagène[2]. De cette même place jusqu'à l'Èbre, on compte deux mille six cents stades, et de l'Èbre à Emporium seize cents, d'Emporium au Rhône même distance. Les Romains ont maintenant mesuré cette route par pieds et soigneusement élevé des

[1] Polybe entend par là le promontoire de Vénus, aujourd'hui promontoire de la Croix.

[2] Il est probable que ce membre de phrase est une glose ajoutée par quelque copiste.

bornes de huit en huit stades. Depuis le Rhône, en se dirigeant le long du fleuve, vers son embouchure, jusqu'à l'entrée des Alpes qui mènent en Italie, il y a encore quatorze cents stades. Le passage même des Alpes est de douze cents. Annibal, après avoir franchi ces montagnes, devait se trouver dans la plaine du Pô. Ainsi, le total des stades qu'il avait à fournir depuis Carthagène s'élevait à neuf mille[1]. A ne voir que la longueur matérielle de la route, il avait déjà achevé à peu près la moitié de sa course; mais à considérer les obstacles, il lui restait encore à parcourir la partie la plus longue.

XL. Annibal s'occupait de franchir les Pyrénées, malgré les craintes que les Gaulois, retranchés dans leurs montagnes, lui inspiraient, quand les Romains, déjà instruits par leurs ambassadeurs de ce qui s'était dit et fait dans le sénat de Carthage, à la nouvelle inattendue du passage de l'Èbre, résolurent d'envoyer avec des légions Publius Cornélius en Espagne, Tibérius Sempronius en Afrique. Au milieu des levées et des préparatifs, les deux consuls s'empressèrent de mener à fin l'affaire des colonies qu'on se proposait depuis longtemps d'établir en Gaule. On entoura avec ardeur les villes de murailles, et ordre de se rendre sous trente jours dans leurs nouvelles résidences fut donné aux colons, qui s'élevaient au nombre de six mille, pour chacune des colonies. L'une, en deçà du Pô, était Plaisance; l'autre, au delà, Crémone. Mais à peine ces établissements étaient-ils formés, que les Boïens, qui depuis longtemps travaillaient à trahir l'amitié des Romains, sans avoir jusqu'alors trouvé aucune occasion favorable, confiants, sur la foi des émissaires d'Annibal, en sa prochaine arrivée, et excités par cet espoir, se déclarèrent contre eux. Peu leur importa d'abandonner les ôtages qu'à la fin de la guerre dont nous avons parlé

[1] Voir les notes de Schweighæuser sur l'erreur que présente ce chiffre.

dans le livre précédent ils avaient remis à Rome. Ils firent un appel aux Insubriens qui, fidèles à leur vieille colère, s'unirent à eux, et les deux peuples, de concert, ravagèrent tout le pays que déjà les Romains avaient partagé. Ils poursuivirent les fuyards jusqu'à Modène, autre colonie romaine qu'ils assiégèrent, et tinrent enfermés dans cette ville trois personnages considérables que Rome avait envoyés pour la répartition des terres. C'étaient un consulaire, Caïus Lutatius, et deux anciens préteurs. Ils demandèrent à conférer avec les Barbares; les Boïens y consentirent, et dès que les Romains furent hors des murs, ils s'emparèrent de leurs personnes dans l'espoir d'obtenir ainsi la restitution de leurs ôtages. A la première nouvelle de ce qui se passait, le préteur Lucius Manlius, qui était dans le voisinage avec une armée, vola au secours de ses compatriotes. Mais les Boïens, dès qu'ils le surent en marche, se hâtèrent de lui dresser des embûches dans les bois, et quand l'armée romaine s'y fut engagée, tombant à l'improviste sur elle de tous les côtés, ils lui tuèrent beaucoup de monde. Le reste des soldats ne songea d'abord qu'à la fuite. Lorsqu'ils eurent gagné les hauteurs, ils se rallièrent et purent, bien qu'avec peine, opérer une retraite honorable. Toutefois, les Boïens qui les suivaient les enfermèrent dans un bourg nommé Tannès. Rome n'eut pas plutôt appris que la quatrième légion était investie et vivement pressée par les Gaulois, qu'on envoya sous les ordres d'un préteur, afin de la délivrer, les légions préparées pour Publius; celui-ci reçut l'ordre de faire de nouvelles levées, et de rassembler pour lui une armée chez les alliés.

XLI. Tels furent les événements qui eurent lieu en Cisalpine depuis le commencement de la guerre jusqu'à l'arrivée d'Annibal. On voit suffisamment, par les détails que nous avons déjà donnés et par ceux que nous ajoutons maintenant, le train que suivaient les choses. Sur ces entrefaites, les consuls romains, après avoir

achevé tous les préparatifs nécessaires à leurs desseins, mirent à la voile au commencement de l'été, Publius pour l'Espagne, avec soixante vaisseaux, et Tibérius Sempronius pour l'Afrique, avec cent soixante navires à cinq rangs de rames. A voir comme Sempronius promettait déjà de faire aux Carthaginois une terrible guerre, avec quelle ardeur il poussait ses préparatifs à Lilybée, et de tous côtés enrôlait des troupes, on eût dit qu'il allait directement assiéger Carthage. Publius longea la Ligurie, et en cinq jours se rendit de Pise à Marseille. Il mouilla près de la première embouchure du Rhône, qu'on appelle l'embouchure de Marseille, et débarqua ses troupes. Bien qu'il eût entendu dire qu'Annibal avait déjà franchi les Pyrénées, il s'imaginait que l'ennemi était encore loin à cause des difficultés du chemin et du grand nombre de peuples gaulois qu'il lui fallait traverser. Mais Annibal avait gagné les uns, forcé les autres, il arriva tout d'un coup sur les bords du Rhône, ayant à sa droite la mer de Sardaigne. Publius, à la nouvelle de la présence des ennemis, pouvant à peine y croire, tant la célérité de leur marche lui semblait merveilleuse, et curieux en même temps de connaître au juste la vérité, envoya en éclaireurs trois cents cavaliers des plus braves, à qui il donna pour auxiliaires et pour guides les Gaulois mercenaires de Marseille, tandis qu'il s'occupa lui-même de faire rafraîchir ses troupes et de calculer avec les tribuns sur quel terrain il fallait combattre les Carthaginois.

XLII. Dès son arrivée sur les rives du Rhône, Annibal se mit en devoir de le franchir à la hauteur où le fleuve n'a encore qu'un seul lit; il établit son camp à quatre journées environ de la mer. Il s'assura par tous les moyens l'amitié des peuplades riveraines, acheta toutes leurs barques d'une seule pièce, ainsi que leurs canots, qu'elles ont en assez grande quantité, parce qu'elles font, pour la plupart, le commerce maritime. Enfin il acquit les matériaux nécessaires pour la con-

struction de bateaux, et en deux jours on en fit un nombre considérable, chaque soldat, loin de compter sur son voisin, ne mettant qu'en soi-même l'espoir du passage. Cependant, sur le bord opposé, s'était rassemblée une nuée de Barbares afin d'empêcher Annibal de traverser le fleuve. A cette vue, Annibal comprit bien que pour le moment forcer le passage était impossible en présence de tant d'ennemis, et que d'autre part il avait à craindre, s'il demeurait en place, d'être bientôt enveloppé. Il fit donc partir la troisième nuit une partie de son armée, à qui il donna pour guides des indigènes, et pour chef Hannon, fils du suffète Bomilcar. Ces troupes remontèrent le fleuve durant deux cents stades, et firent halte en un lieu où il est coupé par une île. Grâce à des pièces de bois enlevées à une forêt voisine, et qu'ils unirent entre elles par des cordes ou par de solides attaches, elles eurent bientôt construit un nombre suffisant de barques sur lesquelles elles franchirent le fleuve sans obstacle. Elles s'établirent dans une position assez forte et y demeurèrent ce jour pour se reposer de leurs récentes fatigues et se préparer à opérer la manœuvre que le général leur avait commandée. Annibal, de son côté, s'occupait de mettre ses soldats en état d'agir; mais ce qui lui causait le plus d'embarras, c'était le passage des éléphants : il en avait trente-sept avec lui.

XLIII. La cinquième nuit, les soldats qui avaient franchi le Rhône se mirent en mouvement vers l'aurore, et en suivant le lit du fleuve, marchèrent sur les Barbares opposés à Annibal. Aussitôt celui-ci, qui tenait ses troupes toutes prêtes, songea à effectuer le passage. Il réserva pour les plus grands bateaux la cavalerie pesamment armée, pour les barques d'une seule pièce l'infanterie légère. Les gros bateaux occupaient le premier rang; en seconde ligne venaient les bâtiments légers, afin que, les forts canaux supportant toute la violence du courant, le trajet fût sans danger pour

les barques. De plus, on imagina de faire tirer du haut de la poupe les chevaux à la nage, et comme un seul homme suffisait pour en conduire de chaque côté du bateau à grandes guides trois ou quatre, un nombre considérable de chevaux fut transporté dès le premier convoi. A la vue de cette manœuvre, les barbares se répandirent sans ordre et hors de leurs retranchements, convaincus qu'il leur serait facile de refouler les Carthaginois. Mais Annibal, averti de l'approche des troupes qu'il avait envoyées au delà du fleuve par un nuage de fumée, suivant le signal convenu, ordonna à ses soldats de s'embarquer et aux pilotes de résister avec énergie à la rapidité du courant. On eut bientôt exécuté ses ordres, et ces soldats sur les barques, s'animant par des cris et luttant contre l'impétuosité du Rhône, ces deux armées debout sur la rive, les Carthaginois qui n'avaient pas encore passé, inquiets du sort de leurs compagnons, et excitant leur courage par de furieuses clameurs, les barbares en face, entonnant leur hymne de guerre et appelant le combat, tout cela formait un terrible et intéressant spectacle. Les Gaulois avaient en masse quitté leurs tentes; soudain les Carthaginois détachés par Annibal se précipitent; quelques-uns mettent le feu au camp, le plus grand nombre se jette sur ceux qui gardaient le rivage. Si brusquement surpris, les barbares coururent en partie au secours de leurs tentes, tandis que les autres se mirent en devoir de tenir tête à l'ennemi. Alors Annibal, qui voyait tout s'accommoder à ses désirs, rassemblant les soldats qui avaient les premiers traversé le fleuve, livra bataille aux Gaulois, et ceux-ci, gênés par leur propre désordre, troublés par ce qu'il y avait d'inattendu dans cette attaque, furent bientôt réduits à fuir.

XLIV. Le général carthaginois, maître ainsi de la victoire et du passage, s'occupa tout d'abord de transporter au delà du Rhône le reste de ses troupes.

Toutes furent bientôt sur l'autre rive, et Annibal demeura cette nuit auprès du fleuve ; mais le lendemain, dès l'aurore, sur l'avis que la flotte romaine était campée à l'embouchure du Rhône, il envoya trois cents cavaliers numides avec ordre d'examiner quelles étaient les forces de l'ennemi et ce qu'il faisait. Il choisit ensuite des hommes spéciaux pour opérer le transport des éléphants; puis, convoquant une assemblée générale, fit paraître devant les soldats le roi Magilus et sa suite, récemment arrivés des plaines qu'arrose le Pô. Un interprète rendit compte à la foule des intentions des Gaulois. De toutes les choses qu'ils dirent alors, les plus propres à animer l'ardeur de la multitude étaient la présence d'hommes qui venaient pour ainsi parler chercher les Carthaginois, et qui promettaient de s'associer à leur guerre contre Rome ; l'engagement que prenait Magilus, et qui ne pouvait être suspect, de les conduire par des chemins où ils ne manqueraient de rien, et qui les mèneraient promptement et sans péril en Italie ; la fécondité, l'étendue du pays qui les attendait, l'ardeur enfin de cette population guerrière avec qui ils devaient combattre les troupes romaines. Leur discours achevé, les Gaulois se retirèrent, et Annibal prenant la parole, rappela aux soldats tout ce qu'ils avaient déjà fait dans cette campagne, où, bien qu'ils eussent tenté des choses si difficiles et couru de terribles dangers, ils n'avaient pas éprouvé un seul échec, par leur docilité à ses ordres et à ses conseils : il les exhorta à prendre bon courage et à considérer que la plus grande partie de leur tâche était achevée; ils avaient pu franchir le Rhône, et ils venaient de juger par eux-mêmes de la bienveillance et du zèle de leurs alliés. Il leur recommanda ensuite de ne pas s'inquiéter de tous les petits détails qui devaient retomber sur lui seul, d'obéir à leurs chefs et de se conduire en hommes braves et dignes de leurs premiers exploits. La foule répondit à ces mots par des applau-

dissements et témoigna le plus vif enthousiasme. Annibal l'en remercia, et après avoir offert des vœux aux dieux pour le salut de tous, congédia ses soldats en leur prescrivant de donner à leurs corps tous les soins nécessaires et de se préparer avec diligence, le départ devant avoir lieu le lendemain avant l'aurore.

XLV. L'assemblée venait de se séparer, quand revinrent les cavaliers numides envoyés à la découverte ; ils avaient perdu beaucoup de monde, et ceux qui survivaient n'avaient échappé à la mort que par la fuite. A peu de distance de leur camp, une rencontre avait eu lieu entre eux et les cavaliers romains envoyés par Publius dans le même but que l'avait fait Annibal, et on avait combattu avec tant d'ardeur, que cent trente cavaliers romains et gaulois et plus de deux cents numides avaient succombé. Lancés à la poursuite des fuyards, les Romains approchèrent du camp carthaginois, et après avoir rapidement tout examiné, battirent en retraite pour annoncer à leur général la présence de l'ennemi. Sur le rapport qu'ils lui firent de retour dans les retranchements, Publius mit aussitôt sur sa flotte ses bagages, et s'avança avec son armée le long du fleuve, pressé d'en venir aux mains avec l'ennemi. Mais Annibal, le lendemain de l'assemblée, à la pointe du jour, porta toute sa cavalerie du côté de la mer, comme corps de réserve, et donna ordre à son infanterie de se mettre en marche. Pour lui, il attendit ses éléphants et les soldats préposés à leur garde. Voici comment s'opéra le transport de ces animaux.

XLVI. Les Carthaginois construisirent un assez grand nombre de radeaux, puis en joignirent solidement deux qui présentaient une étendue de cinquante pieds, et qu'ils fichèrent en terre sur la partie qui conduisait au Rhône[1]. A ces premiers radeaux, ils en adaptèrent d'autres en avant, étendant ainsi du bord

[1] Voir les notes de Schweighæuser, Ve vol., chap. XLVI, édition de 1792.

vers le milieu du fleuve une espèce de pont. Enfin ils assujettirent le côté exposé au courant au moyen de cordes enlacées autour des arbres qui bordaient la rive, afin que tout l'ouvrage restât immobile et ne courût pas risque d'être emporté par les flots. Dès que le pont eut atteint une longueur de deux cents pieds environ, on plaça à l'extrémité deux autres radeaux d'une grandeur particulière, très-solides, et qui, fortement unis entre eux, l'étaient au reste de manière à ce qu'on pût facilement en couper les liens. A ces radeaux étaient attachés plusieurs câbles au moyen desquels les bateaux remorqueurs devaient les maintenir contre le courant, et par cette résistance les transporter avec les éléphants qui les montaient sur l'autre rive. On eut soin encore de jeter beaucoup de terre dans tous les radeaux, et on ne s'arrêta que lorsqu'on eut rendu ce pont semblable en tout, pour la couleur et pour l'égalité du terrain, à la route qui menait au bord du fleuve. Les éléphants obéissent volontiers à leurs Indiens tant qu'ils sont sur terre, mais ils n'osent mettre le pied dans l'eau ; on les conduisit donc sur la chaussée artificielle disposée à ce sujet, deux femelles à la tête de la troupe : les autres suivirent. Quand ils furent établis dans les derniers radeaux, on coupa les liens qui les enchaînaient aux autres, et en tirant les câbles du haut des nacelles chargées de remorquer, on eut bientôt éloigné de la chaussée et les éléphants et les navires où ils étaient entassés. Ces animaux, d'abord troublés, se tournèrent de tout côté et firent mine de s'élancer dehors ; mais entourés d'eau, la crainte les contraignit à demeurer en place. C'est ainsi qu'en attachant successivement aux dernières barques deux radeaux, Annibal réussit à transporter la plupart des éléphants. Au milieu du trajet, quelques-uns se jetèrent de peur dans les flots ; les conducteurs périrent, les animaux furent sauvés. Grâce à leur force et à la longueur de leurs trompes, qu'ils élevaient au-dessus

de l'eau, et qui leur permettaient de respirer ou de rejeter l'onde, ils parvinrent sains et saufs sur la rive, sans avoir presque perdu pied.

XLVII. Lorsque les éléphants eurent franchi le fleuve, Annibal les plaça avec la cavalerie à l'arrière-garde, se dirigea de la mer vers l'orient, comme s'il eût voulu pénétrer dans l'intérieur de l'Europe en s'avançant le long du Rhône. Ce fleuve a sa source à l'ouest, au-dessus du golfe Adriatique, dans cette fraction des Alpes qui se dirige vers le Nord; de là il court vers le couchant d'hiver et va se jeter dans la mer de Sardaigne. Il coule durant la plus grande partie de son cours dans une vallée dont les Gaulois Ardyens occupent le nord, et qui, au midi, a pour bornes le pied des Alpes septentrionales. Les plaines qu'arrose le Pô, et sur lesquelles nous avons déjà donné de nombreux détails, sont séparées de la vallée que le Rhône traverse par la chaîne Alpine qui commence à Marseille, finit à l'extrémité du golfe Adriatique, et qu'Annibal franchit pour passer des campagnes baignées par le Rhône en Italie. Quelques narrateurs de ce passage des Alpes, en voulant étonner l'esprit de leurs lecteurs par la nouveauté des détails à propos de ces montagnes, sont tombés à leur insu dans deux défauts également contraires au caractère de l'histoire : de grossiers mensonges et de continuelles contradictions. Ils nous représentent, par exemple, Annibal comme le modèle de la bravoure et de la prudence, et en définitive ils nous font voir en lui une espèce d'insensé. Puis, comme ils ne peuvent trouver un dénoûment à leur récit, ni une issue à leurs fables, ils font intervenir et des dieux et des fils de dieux dans l'histoire, qui d'ordinaire ne s'appuie que sur les faits. Tantôt ils supposent les pentes des Alpes si roides et si difficiles, que, loin de pouvoir être franchies par des chevaux, par une armée et par des éléphants, elles seraient presque inaccessibles même à l'infanterie. Tantôt ils nous dépeignent les lieux d'a-

lentour tellement déserts, que, sans la rencontre de quelque divinité ou de quelque héros venus tout exprès pour dire la route à Annibal, ses soldats égarés auraient péri sans aucun doute. C'est ainsi qu'ils donnent visiblement dans les défauts que nous avons plus haut signalés.

XLVIII. Comment d'abord imaginer un général plus insensé, plus maladroit qu'Annibal, qui, à la tête de troupes considérables, sur lesquelles il fonde les plus belles espérances pour le succès de toute son entreprise, ne sait, s'il faut en croire nos historiens, ni les routes, ni les lieux qu'il doit traverser, ni où il va, ni chez quels peuples il les dirige, et court s'engager dans une entreprise absolument impossible? Ce que des gens désespérés et sans ressources oseraient à peine risquer, je veux dire se jeter avec une armée dans des lieux inexplorés, ils le font tenter par Annibal au moment même où son espoir en l'avenir est le plus doux et le plus complet. Leurs développements sur les déserts, sur les précipices, sur les difficultés que présentent les Alpes, révèlent encore leurs faussetés. Ils ne savaient donc pas que les Gaulois, habitants des rives du Rhône, mainte et mainte fois avant l'arrivée d'Annibal, très-récemment encore (pourquoi remonter plus haut?) avaient franchi les Alpes avec des forces immenses, afin de combattre les Romains et de secourir leurs compagnons dans les plaines du Pô, ainsi que nous l'avons déjà dit? Ils ne savaient donc pas que de nombreuses peuplades occupent les Alpes? Faute de connaître tout cela, ils s'imaginent de nous dire qu'un dieu, soudainement advenu, vint montrer la route aux Carthaginois. Ainsi, pour eux, même nécessité que pour les poëtes dramatiques; dans la plupart de nos pièces de théâtre, les dénoûments ont besoin de l'intervention de quelque dieu, parce que les auteurs choisissent des fables en dehors du vrai et de la raison. Ainsi nos historiens se voient contraints de faire appa-

raître des héros ou des dieux, parce qu'ils sont partis de principes sans vérité et sans vraisemblance. Comment en effet donner à un commencement absurde une fin raisonnable? En résumé, Annibal, loin d'agir comme ils le disent, montra dans toute sa conduite la plus grande prudence. Il s'était soigneusement informé de la fertilité du pays où il devait aller, des sentiments de haine où étaient les populations à l'égard des Romains, et dans les endroits difficiles, il prenait pour guides des gens du pays qui devaient partager sa fortune. Si je parle ici avec ce ton d'assurance, c'est que je tiens les faits dont il est question de la bouche même de témoins oculaires, et que pour ce qui regarde les localités, je les ai parcourues en personne dans un voyage que je fis autrefois aux Alpes, afin d'en prendre par moi-même une exacte connaissance.

XLIX. Publius arriva trois jours après le départ des Carthaginois à l'endroit où ceux-ci avaient passé le fleuve, et en apprenant qu'ils avaient décampé, grande fut sa surprise; il était convaincu que jamais ils n'oseraient se diriger vers l'Italie par une route que couvraient des peuplades barbares nombreuses et perfides. Quoi qu'il en soit, à peine eut-il vu qu'ils l'avaient osé, qu'il regagna promptement sa flotte, fit embarquer ses troupes, envoya son frère en Espagne pour veiller sur ce pays, et que lui-même il reprit la route d'Italie, afin d'arriver par l'Étrurie avant Annibal au pied des Alpes. Cependant celui-ci, après une marche continue de quatre jours, était parvenu en un lieu fort peuplé et fertile qu'on appelle Ile, et qui tire son nom de sa position même. Le Rhône l'arrose d'un côté, l'Isère de l'autre, et, en se réunissant, l'aiguisent en pointe. Pour sa grandeur et sa conformation, l'Ile ressemble assez au Delta d'Égypte, si ce n'est toutefois que la mer sert de borne à l'un des côtés du Delta et aux fleuves qui l'arrosent, tandis que l'Ile est fermée par des montagnes d'un accès difficile et dont les gorges étroites

sont presque impénétrables. Annibal, à son arrivée, y trouva deux frères qui se disputaient l'autorité et qui avaient chacun une armée à leur disposition. L'aîné fit un appel aux forces du nouveau venu, et le pria de l'aider à conquérir le trône. Annibal y consentit, frappé des avantages qu'il en pouvait immédiatement tirer, combina ses efforts avec ceux du prince son allié, le débarrassa de son rival, et obtint du vainqueur de précieux secours. Non-seulement celui-ci fournit au camp du blé et des provisions nécessaires en abondance, mais encore il remplaça les armes vieilles et fatiguées par des armes toutes fraîches, et renouvela ainsi fort à propos le matériel des troupes des Carthaginois. De plus, en leur donnant des habits et des chaussures, il facilita singulièrement le passage des Alpes. Enfin, et ce fut là le plus grand de ses services, il se mit avec ses forces à la suite de celles des Carthaginois, qui craignaient de traverser le pays des Gaulois Allobroges, et protégea leur marche jusqu'à ce qu'ils fussent parvenus au pied des Alpes.

L. Annibal, après avoir en dix jours parcouru le long du fleuve[1] huit cents stades, s'occupa sans retard de franchir les Alpes. Il courut dans cette tentative les plus grands dangers. Tant que l'on fut dans la plaine, les chefs inférieurs des Allobroges s'abstinrent de toute attaque, par crainte de la cavalerie et des barbares auxiliaires qui faisaient cortége à Annibal. Mais dès que ceux-ci furent partis, et que les troupes d'Annibal eurent commencé à s'engager sur un terrain difficile, alors les Allobroges, réunis en nombre suffisant, s'emparèrent des positions avantageuses par lesquelles il fallait de toute nécessité que l'ennemi passât. S'ils avaient pu cacher leurs manœuvres, ils auraient détruit toute l'armée carthaginoise; mais leur dessein

[1] Quel fleuve? l'Isère ou le Rhône? Il est impossible de résoudre cette question, sur laquelle le récit de Tite Live ne nous donne aucune lumière.

fut découvert, et s'ils causèrent à Annibal de grandes pertes, les leurs ne furent pas moins sensibles. En effet, Annibal, ayant appris qu'ils avaient occupé les lieux les plus favorables, s'établit dans un camp à l'entrée même du passage, et envoya à la découverte quelques-uns de ses guides gaulois qu'il chargea de reconnaître leurs intentions et leurs dispositions en général. De retour de leur mission, ils l'informèrent que, pendant le jour, les ennemis gardaient leurs postes avec une attentive vigilance, mais que la nuit ils se retiraient dans une ville voisine. Aussitôt, se réglant sur cette manière d'agir, il imagina le plan d'attaque qui suit. Il fit avancer ses troupes en plein jour, et quand il fut assez près des défilés, campa à quelque distance des barbares. Puis, la nuit venue, il fit allumer des feux, et laissant dans les retranchements la plus grande partie de son armée, il pénétra avec les plus braves soldats, armés à la légère, dans les gorges de la montagne à la faveur des ténèbres, où il s'empara des postes occupés par les Gaulois, tandis que ceux-ci, suivant leur coutume, avaient regagné leur ville.

LI. Quand le jour revint, et que les Allobroges virent ce qui s'était passé, leur première pensée fut de renoncer à toute résistance. Mais bientôt l'aspect des bêtes de somme et des cavaliers qui s'avançaient avec peine et gravissaient lentement et sur une longue file ces pentes si roides, les poussa à les harceler dans leur marche. Ils s'élancèrent, et au milieu de ces barbares qui les attaquaient de plusieurs côtés à la fois, les Carthaginois, moins encore peut-être par les coups de l'ennemi que par les difficultés du chemin, éprouvèrent de grandes pertes, surtout en bêtes de somme et en chevaux. Comme en effet le sentier n'était pas seulement étroit et escarpé, mais encore à pic, au moindre mouvement, à la moindre alarme, les bêtes avec leurs fardeaux roulaient des hauteurs dans l'abîme. Ce qui causait le plus de confusion, c'était la chute des che-

vaux blessés; les uns, exaspérés par la souffrance, se jetaient sur les bêtes qui les suivaient; les autres se précipitaient sur celles qui les précédaient, renversaient tout ce qui se rencontrait sur la pente, et semaient partout le désordre. A ce spectacle, Annibal, qui ne voyait point pour l'armée, arrachée même au péril, de salut possible, si elle était privée de ses bagages, prit avec lui les soldats qui la nuit s'étaient emparés des défilés, et vola au secours des troupes engagées dans la montagne. Comme il portait d'en haut ses coups aux ennemis, ceux-ci périrent en grand nombre; mais sa perte ne fut pas moindre que la leur, dans le tumulte et la confusion qu'augmentaient des deux côtés les cris et le choc soudain des nouveaux venus. Enfin, quand il eut abattu beaucoup de barbares et contraint les autres à fuir chez eux, ce qui restait de bêtes de somme et de chevaux acheva, quoique avec une grande peine, de franchir le défilé. Pour lui, réunissant tout ce qu'il put de soldats à la suite de cette mêlée, il se jeta sur la ville d'où les ennemis avaient fait leur sortie, et comme les habitants avaient couru au butin, il la trouva déserte et s'en empara. Il retira de cette conquête un grand nombre d'avantages pour le présent et pour l'avenir. Pour le présent, il ramena avec lui une foule de chevaux, de bêtes de somme et de prisonniers; pour l'avenir, il eut des subsistances assurées pour deux ou trois jours en blé et en bétail. Enfin, et c'était là le point principal, il avait frappé de terreur les peuplades gauloises voisines, et dégoûté les montagnards chez qui passait le corps d'expédition de l'attaquer de nouveau.

LII. Il établit un camp en cet endroit même, y demeura un jour et se remit en marche. D'abord il conduisit son armée sans obstacle; mais le quatrième jour, il courut encore de terribles périls. Les peuples placés sur sa route, par une ruse combinée en commun, allèrent à sa rencontre armés de rameaux d'olivier et de

couronnes : c'est le symbole de l'amitié chez la plupart des barbares comme le caducée chez les Grecs. Annibal[1], qui se défiait quelque peu de ces démonstrations, sonda d'abord avec le plus grand soin leurs sentiments et leurs desseins. Ils avaient beau lui dire qu'ils connaissaient la prise de la ville, et la destruction de tous ceux qui avaient voulu l'attaquer en sa marche, lui répéter qu'ils se présentaient avec le ferme désir de n'exercer et de ne recevoir aucun mauvais traitement; ils avaient beau promettre de fournir des otages, longtemps Annibal hésita, par une sage réserve, à ajouter foi à leurs paroles. Mais ensuite, calculant qu'accepter leurs offres c'était les forcer peut-être à plus de circonspection et de douceur; que les repousser c'était se faire de toutes ces peuplades des ennemis déclarés, il finit par accéder à leurs prières, et ruse pour ruse, feignit d'entrer en amitié avec eux. Les barbares donnèrent des otages, fournirent du bétail en abondance, et enfin ils se livrèrent pour ainsi dire avec tant d'abandon, qu'Annibal leur accorda peu à peu sa confiance, et ne craignit pas de les prendre pour guides dans les défilés qui restaient à franchir. Pendant deux jours ils marchèrent à la tête de l'armée; mais tout à coup les autres montagnards qui s'étaient réunis dans l'intervalle et qui avaient suivi les traces des Carthaginois, les attaquèrent dans une gorge escarpée et peu praticable.

LIII. Toute l'armée d'Annibal serait restée sur la place si le général, qui redoutait quelque surprise et prévoyait une attaque, n'eût eu le soin de placer à l'avant-garde les bagages et la cavalerie, et à l'arrière-garde les oplites. Grâce à ce corps de réserve, le désastre fut moins grand qu'on ne pouvait le craindre;

[1] *Πρὸς τὴν τοιαύτην πίστιν.* Nous avons pris le mot de *πίστις* dans le sens de reddition, capitulation, démonstration pacifique. Ce sens, que nous n'avons trouvé chez aucun interprète de Polybe, nous semble le plus naturel et le plus exact.

il arrêta le choc de l'ennemi. Toutefois, malgré cet avantage, beaucoup d'hommes, de bêtes de charge et de chevaux périrent. Les barbares qui occupaient le point culminant du passage et accompagnaient l'ennemi sur les flancs de la montagne, tantôt faisaient rouler sur lui des rochers, tantôt frappaient de loin les soldats à coups de pierres, et par là les jetaient dans des alarmes et des périls extrêmes, si bien qu'Annibal fut obligé de passer la nuit, séparé de ses chevaux et des bêtes de somme, avec la moitié de ses troupes, sur une roche nue et naturellement fortifiée, afin de veiller sur eux jusqu'à ce qu'ils eussent quitté ces gorges; toute la nuit suffit à peine au défilé. Le lendemain, les ennemis ayant disparu, Annibal alla rejoindre les bagages et la cavalerie, et continua sa marche vers le sommet des Alpes, sans rencontrer dès lors une seule fois les forces réunies des barbares, et n'étant plus inquiété que çà et là dans des combats partiels. Ils lui enlevèrent des bagages soit à l'arrière soit à l'avant-garde, par quelques attaques faites à propos. Ses éléphants lui furent en ces circonstances d'une grande utilité; car là où se trouvaient ces animaux, les Gaulois n'osaient se présenter, effrayés de ce spectacle inconnu. Le neuvième jour, il atteignit la cime de la montagne, et y demeura deux jours dans son camp, afin de donner quelque repos au reste de ses troupes et d'attendre les traînards. Dans l'intervalle, un grand nombre de chevaux qui, emportés par la crainte, avaient fui, et de bêtes de somme qui avaient perdu leur fardeau, vinrent, contre toute attente, rejoindre les Carthaginois, guidés par les traces de l'armée.

LIV. On était au coucher de la Pléiade, et la cime des Alpes était couverte de neige; à la vue de ses soldats qu'abattaient à la fois et le souvenir de leurs anciennes souffrances et la pensée de leurs travaux futurs, Annibal les réunit, et pour ranimer leur ardeur profita de la seule ressource qui lui restait, de la vue

de l'Italie, de cette Italie placée au pied de la chaîne des Alpes, de telle sorte que pour le voyageur qui embrasse de l'œil l'une et l'autre, les Alpes semblent être l'Acropole de la terre italique. Il leur montra les plaines qu'arrose le Pô, leur rappela la bienveillance des peuples gaulois qui les habitaient, leur indiqua l'endroit où s'élevait Rome, et réchauffa par là quelque peu leur courage. Le lendemain il donna le signal du départ, et commença à descendre. Il ne rencontra d'ennemis que quelques brigands isolés; mais la difficulté des lieux et la neige lui firent perdre presque autant de monde durant la descente que lors de l'ascension. Comme le sentier était étroit et fortement incliné, et que la neige ne permettait pas de voir où le pied devait se poser, tout ce qui s'écartait de la route roulait dans le précipice. Les soldats supportèrent cette épreuve en hommes familiarisés avec les périls; mais quand ils arrivèrent à un défilé si étroit qu'il était impraticable pour les éléphants et les bêtes de charge, et dont la pente d'un stade et demi environ, déjà rapide auparavant, était encore plus escarpée par suite d'une récente avalanche, ils se laissèrent aller de nouveau au désespoir et à la crainte. Annibal songea d'abord à tourner cet endroit difficile; mais la neige qui venait de tomber rendait la route qu'il avait tentée impossible, et il renonça à son projet.

LV. L'obstacle qu'éprouvait l'armée était d'une nature toute particulière et curieuse. Sur la neige qui datait de l'hiver précédent, était étendue une seconde couche qui, molle parce qu'elle était nouvelle et sans profondeur, pliait facilement sous le pied. Aussi, quand les soldats eurent foulé cette couche supérieure, et qu'ils marchèrent sur l'ancienne neige que, durcie par le temps, ils ne pouvaient entamer, les malheureux, flottant pour ainsi dire sur ce terrain humide, tombaient comme font sur nos routes ceux qui marchent dans la boue. Les suites de ces chutes étaient plus tristes que

la chute elle-même. Comme il leur était impossible d'assurer leurs pas sur la neige inférieure, voulaient-ils pour se relever s'appuyer sur les mains ou les genoux, noyés avec ces appuis inutiles en d'immenses flaques d'eau, ils glissaient emportés par la pente. Quant aux bêtes de somme, une fois abattues, elles rompaient, dans leurs efforts pour se redresser, la croûte formée par la neige, et alors elles y demeuraient comme attachées avec leurs bagages, retenues à la fois et par leur fardeau et par la dureté de la glace. Annibal, désespérant de réussir de ce côté, plaça son camp sur le dos même de la montagne, dont par ses ordres on avait déblayé la neige; puis, animant ses soldats, il ouvrit à grand'peine une route à travers le roc. En un jour fut pratiqué un passage suffisant pour les chevaux et les bêtes de somme, qu'il fit aussitôt défiler, et dès qu'il se fut établi en un lieu où il n'y avait pas de neige, il les envoya au pâturage. Il chargea ensuite les Numides de continuer, en se relayant, le premier travail; et après trois jours de cruelles fatigues, il put enfin dégager ses éléphants. Ils étaient réduits par la famine à un triste état. Car le sommet des Alpes et tout ce qui en est voisin est complétement dépourvu d'arbres à cause des neiges qui y règnent tout l'hiver; les régions intermédiaires, sur les deux flancs de la montagne, nourrissent seules des arbres, des forêts, et sont seules habitables.

LVI. Annibal ayant réuni toutes ses forces, continua à descendre, et trois jours plus tard il était dans la plaine, non sans avoir perdu durant cette longue marche, soit sous les coups de l'ennemi, soit dans les eaux des fleuves, dans les précipices et les ravins des Alpes, un grand nombre de soldats et plus encore de chevaux et de bêtes de somme. Enfin, après avoir mis cinq mois à venir de Carthagène, quinze jours à franchir les Alpes, il entra dans les plaines de la Cisalpine, sur les terres des Insubriens. Il lui restait des troupes

africaines douze mille fantassins, avec huit mille Espagnols environ. La cavalerie ne s'élevait pas à plus de six mille hommes, comme il le dit lui-même sur la colonne de Licinium, où se trouve le catalogue de ses forces. En ce moment, Publius, après avoir laissé, nous l'avons dit, les troupes à son frère Cnéus, et l'avoir engagé à s'occuper activement de l'Espagne et à combattre avec vigueur Asdrubal, venait d'aborder à Pise suivi de peu de soldats. Il traversa au plus vite la Toscane, reçut des préteurs les troupes qui, jetées en avant de l'Italie, faisaient la guerre aux Boïens, se rendit dans les plaines du Pô, et y établit son camp, pressé d'en venir aux mains avec l'ennemi.

LVII. Maintenant que nous avons conduit en Italie notre récit, les généraux des deux partis et avec eux la guerre, nous voulons, avant d'entrer dans les détails des combats, dire quelques mots de certaines obligations que nous impose cette histoire[1]. Peut-être nous demandera-t-on pourquoi, après avoir détaillé la géographie de l'Afrique et de l'Espagne, nous n'avons rien dit des colonnes et du détroit d'Hercule, de la mer extérieure et de la nature particulière de ce vaste Océan, rien des îles Britanniques, et de la préparation de l'étain qu'elles renferment, rien des mines d'or et d'argent que recèle l'Espagne, rien enfin de tout ce que bon nombre d'historiens ont longuement raconté, en se contredisant plus d'une fois. Nous répondrons à cela, que si nous avons laissé de côté ces questions, ce n'est pas que nous les regardions comme étrangères à l'histoire; mais d'abord nous avons craint d'interrompre notre récit par de continuelles digressions, et d'écarter ainsi nos lecteurs du but véritable; et ensuite, nous avons cru bon de ne pas

[1] Περὶ τῶν ἁρμοζόντων. Il y a dans ces mots un sens fort enveloppé, que la seule suite de ces chapitres peut expliquer, et que nous n'aurions pu faire ressortir en nous attachant à une traduction trop exacte, et par là même inintelligible.

parler de ces curiosités en quelques lignes détachées et jetées au hasard, mais d'en traiter séparément en temps et lieu, et de les expliquer avec toute l'exactitude dont nous sommes capable. Aussi, qu'on se garde bien de s'étonner dans la suite de cet ouvrage, si, transporté chemin faisant en quelques pays qui réclameraient ces détails, nous négligeons de nous y arrêter : qu'on se rappelle nos motifs. Demander d'ailleurs à l'histoire de pareilles excursions à propos de tout pays et de toute ville, c'est s'exposer sans le savoir au sort de ces hommes friands qui, goûtant à tous les plats, ne jouissent pas dans le moment même de ces mets si variés, et n'y trouvent qu'une nourriture d'un effet nuisible loin d'être profitable. De même ceux qui, dans les livres, veulent tout dévorer, ne tirent de ces lectures ni pour le présent un véritable plaisir, ni pour l'avenir les avantages nécessaires.

LVIII. S'il est cependant quelque partie de l'histoire qui ait besoin de détails et de renseignements plus exacts qu'ils ne le sont aujourd'hui, c'est sans contredit celle dont nous parlons en ce moment; un seul fait entre mille preuves nous en convaincra parfaitement. Presque tous, ou du moins la plupart des historiens, par exemple, qui ont essayé de dire les particularités et la situation des pays situés aux confins de l'univers, se sont étrangement trompés. Mais s'il est juste de ne pas laisser passer leurs erreurs, on doit du moins les réfuter avec la plus grande attention, et non pas en courant et à la légère. On doit enfin, loin de prendre envers eux un ton de reproche et d'amère critique, les louer en redressant leurs fautes, et songer que ces mêmes écrivains, s'ils revenaient aujourd'hui, changeraient ou rectifieraient beaucoup de leurs assertions. Combien peu de Grecs, en définitive, dans les temps reculés, ont tenté d'explorer les contrées placées au bout du monde, faute d'y pouvoir réussir! Les dangers sur mer étaient grands et nombreux, sur terre

ils l'étaient encore davantage. Mais si quelqu'un, par nécessité ou par goût, visitait les régions les plus lointaines, il n'avançait guère la question. D'abord il était malaisé d'examiner tout de ses propres yeux dans des pays habités par des peuples barbares ou tout à fait déserts, et surtout à cause de la différence de langage, de recueillir par la parole des détails sur ce qu'on voyait. Supposons même ces connaissances acquises, il fallait encore, et c'est là peut-être ce qui est le plus difficile à observer, que celui qui les possédait observât une sage réserve et sût, laissant le merveilleux, l'incroyable, aimer la vérité pour elle-même, et ne rien dire qui ne fût d'accord avec elle.

LIX. Si donc il était, je ne dirai pas seulement embarrassant, mais encore impossible d'avoir sur tout cela des données suffisantes, il ne serait pas juste de reprocher aux historiens des omissions ou des erreurs : il faut bien plutôt leur savoir gré et nous étonner de leurs connaissances, quelles qu'elles aient été à une telle époque, et des progrès qu'ils firent faire à la science en ce genre. Aujourd'hui que dans l'Asie, par les conquêtes d'Alexandre, et dans le reste de l'univers, par celles des Romains, les mers et les continents sont ouverts à nos recherches, que des hommes d'État, déchargés du poids des affaires publiques et des soins de la guerre, ont trouvé dans leur loisir de belles occasions d'étudier avec soin et d'approfondir les questions dont nous avons parlé, on doit nécessairement avoir des notions plus nettes et plus claires sur ce qui était jadis mal su. C'est ce que nous tâcherons d'offrir, quand dans cette histoire se présentera une place favorable. Nous appellerons alors plus au long sur ce sujet l'attention du lecteur qui s'intéresse à de pareilles recherches. Car nous n'avons pas craint de braver les fatigues et les périls, dans de longs voyages en Afrique, en Espagne, en Gaule, et sur cette mer extérieure qui baigne ces contrées, afin de relever les erreurs de nos prédécesseurs et faire

connaître aux Grecs ces parties de l'univers. Mais revenons maintenant à l'endroit même où a commencé notre digression, et essayons de dire les batailles rangées que se livrèrent en Italie les Romains et les Carthaginois.

LX. Nous avons indiqué les forces qu'avait avec lui Annibal en entrant en Italie. Dès qu'il y fut descendu, il établit son camp au pied même des Alpes, et s'occupa d'abord de rafraîchir ses soldats. Ce n'étaient pas seulement les obstacles qu'ils avaient rencontrés en montant et en descendant les monts, et la difficulté du terrain qui les avaient épuisés; le manque de nourriture et le peu de soin qu'ils avaient donné à leurs corps les avaient mis dans le plus triste état. Au milieu de ces privations et de ces travaux continuels, un grand nombre était tombé dans une complète apathie. Il n'était pas possible de transporter par ces étroits passages des convois de vivres suffisants pour tant de milliers d'hommes, et la plus forte partie des provisions qu'on y avait envoyées y était demeurée enfouie avec les bêtes de somme. Aussi Annibal, qui avait quitté le Rhône à la tête de trente-huit mille hommes de pied, et de plus de huit mille cavaliers, avait presque perdu dans le passage des Alpes, comme je l'ai déjà dit, la moitié de ses hommes. Ceux qui avaient survécu avaient, par suite de leurs continuelles fatigues, dans leurs traits et dans toutes leurs allures, je ne sais quoi de sauvage. Le premier soin d'Annibal fut donc de soigner ses troupes et de ranimer à la fois chez elles le corps et l'esprit; il s'occupa également des chevaux. Puis, dès que son armée fut en bon état, après avoir d'abord recherché en vain l'alliance et l'amitié des Tauriniens, peuple situé au pied des Alpes, qui alors était en guerre avec les Insubriens, et qui montrait quelque défiance à l'égard des Carthaginois, il attaqua, sur leur refus, leur place la plus forte, et en trois jours s'en empara. Il fit passer au fil de l'épée tous ceux qui

s'étaient opposés à ses desseins, et par là inspira une telle crainte aux peuplades barbares du voisinage, qu'elles vinrent se livrer à lui. Les autres Gaulois qui occupent ces plaines désiraient fort se joindre aux Carthaginois, comme ils se l'étaient promis; mais en présence des légions romaines qui, établies bien avant dans le pays, les tenaient pour la plupart séparés du reste de la Gaule, ils ne remuèrent pas; quelques-uns s'étaient vus forcés de combattre avec les Romains. Annibal comprit aussitôt qu'il fallait, loin de temporiser, pousser en avant, et par quelque grand coup enhardir les peuples disposés à partager sa fortune.

LXI. Il songeait au départ, quand il apprit que Publius avait passé le Pô avec son armée, et était tout près de lui. D'abord il ne crut pas à cette nouvelle; il se rappelait avoir laissé Scipion peu de jours auparavant sur les bords du Rhône, et il calculait que la traversée est considérable et difficile de Marseille en Tyrrhénie; en outre, depuis la mer Tyrrhénienne jusqu'aux Alpes, par l'Italie, la route, lui avait-on dit, était longue et pénible. Mais quand de fréquents rapports eurent confirmé ce bruit, l'activité du général romain, la hardiesse de son entreprise le frappèrent à la fois d'admiration et de surprise. Publius était dans les mêmes sentiments. Sa première pensée avait été qu'Annibal n'oserait pas essayer de franchir les Alpes avec une armée composée de peuples divers, et en tout cas, s'il l'osait, il regardait la perte des Carthaginois comme assurée. Aussi, quand au milieu de ces réflexions il apprit qu'Annibal était sauvé, que déjà même il assiégeait quelques villes en Italie, il demeura, à la vue d'une audace si étrange, frappé de stupeur. Telle était aussi à peu près l'impression produite à Rome par ces événements. Le bruit de la prise de Sagonte par les Carthaginois avait à peine cessé, à peine les Romains, réglant là-dessus leurs desseins, avaient eu le temps d'envoyer un de leurs consuls en Afrique

pour assiéger Carthage, et le second pour combattre Annibal, que déjà arrive la nouvelle qu'Annibal est avec son armée en Italie et en assiége les places. Troublés par une apparition si soudaine, les Romains dépêchèrent aussitôt des députés à Tibérius, à Lilybée, afin de l'avertir de la présence des ennemis, et lui dire de laisser là toute opération pour voler au secours de la patrie elle-même. Tibérius rassembla sans retard tous les soldats de la flotte, et leur donna ordre de cingler vers l'Italie. Quant aux troupes de terre, il leur fit prêter serment entre les mains des tribuns, et leur désigna le jour où elles devaient toutes se trouver à Ariminum pour y coucher. C'est une ville placée sur l'Adriatique, à l'extrémité méridionale des plaines arrosées par le Pô. Au milieu de ce mouvement général et de ces événements inattendus qui survenaient de toutes parts, grande était l'attente des deux partis concernant l'avenir.

LXII. Annibal et Publius, placés si près l'un de l'autre, résolurent d'exciter leurs soldats par quelques discours appropriés aux circonstances. Voici comment s'y prit Annibal pour exhorter les siens. Quand l'armée fut rassemblée, il introduisit de jeunes Gaulois pris lors d'une attaque dirigée contre ses troupes dans les défilés des Alpes. Il les avait cruellement maltraités afin de les faire servir à ses desseins; ils avaient été chargés de chaînes, épuisés par la faim, brisés par les coups. Il les plaça au milieu des troupes, mit devant eux quelques armures gauloises complètes, telles que les rois de la Gaule, quand ils doivent soutenir un combat singulier, ont coutume d'en revêtir, et fit en outre amener des chevaux et des saies magnifiques; puis il demanda aux prisonniers qui d'entre eux voulait combattre, à la condition que le vainqueur recevrait pour prix de sa victoire les objets étalés à leurs yeux, et que le vaincu trouverait dans la mort la délivrance de ses maux. Tous ayant répondu qu'ils étaient

prêts à combattre, Annibal ordonna qu'on tirât les noms au sort, et que les deux premiers qui seraient ainsi désignés revêtissent les armes et tentassent la chance. A ces mots, les captifs, les mains levées vers le ciel, invoquèrent la faveur des dieux, tous également désireux d'être parmi les futurs combattants. Enfin, quand le sort eut prononcé, ceux qu'il avait désignés montrèrent une indicible joie, tandis que les autres étaient tristes ; et après le combat, on entendit les prisonniers qui n'avaient pas pris part à la lutte vanter autant le bonheur du vaincu que du vainqueur, puisque par là il avait échappé aux souffrances cruelles et nombreuses qu'il leur fallait encore subir. Les Carthaginois partageaient ces pensées ; en songeant aux maux des captifs qui survivaient, et qu'on reconduisait à leur prison, ils avaient pitié d'eux, et par comparaison proclamaient heureux celui qui avait succombé.

LXIII. Lorsque Annibal, par ce spectacle, eut fait entrer les Carthaginois dans les sentiments qu'il désirait, il s'avança, et leur dit « qu'il avait fait paraître ces prisonniers afin qu'après avoir vu dans le sort d'autrui l'image de leur fortune, ils jugeassent mieux de ce qu'il leur fallait faire en de telles circonstances; que le sort leur avait pour ainsi dire imposé la même nécessité de combattre, et réservé les mêmes récompenses; qu'il leur fallait ou vaincre ou mourir, ou bien, vivants, devenir les esclaves de leurs ennemis. Vainqueurs, ils auraient pour prix de la victoire, non pas des chevaux et des saies, mais l'avantage de devenir les plus heureux des hommes par la conquête des richesses romaines. S'ils tombaient sur le champ de bataille, en combattant jusqu'au dernier souffle pour l'objet le plus beau, ils mourraient en braves, sans avoir rien souffert. Mais s'ils étaient vaincus, si par amour de la vie ils prenaient la fuite, s'ils cherchaient avant tout cette vie dans quelque autre moyen, ils seraient exposés à mille outrages, à mille maux ; car sans doute il n'en était

pas un parmi eux d'assez insensé ou d'assez simple, dès qu'il se rappelait la longueur de la route qui les séparait tous de leurs pays, et le nombre des combats qu'on avait livrés, et la largeur des fleuves qu'on avait franchis, pour se flatter de pouvoir rentrer par la fuite dans sa patrie. Il fallait donc, continua-t-il, un tel espoir leur étant à jamais interdit, qu'ils conservassent en ce moment, où il s'agissait de leurs propres intérêts, les sentiments qu'ils avaient fait éclater à propos de la fortune d'autrui. Tout à l'heure ils célébraient l'heureux sort du vainqueur et du mort, et plaignaient les vivants ; ils devaient être en ces dispositions envers eux-mêmes, et marcher en hommes décidés à vaincre avant tout, sinon à mourir. Vivre après avoir été vaincus, était chose qu'il les priait de ne pas espérer. S'ils se pénétraient bien de cette importante pensée, la victoire et le salut leur étaient évidemment assurés. Jamais on n'avait vu de troupes, animées d'un tel esprit, par choix ou par nécessité, manquer de vaincre. Que si les ennemis étaient dans des conditions toutes contraires, comme alors les Romains, dont la plupart avaient dans la fuite une retraite certaine, à cause de la proximité de leur patrie, il était manifeste que l'attaque de gens désespérés était une force irrésistible. » Les paroles d'Annibal et l'exemple dont il s'était servi produisirent sur les Carthaginois un effet favorable, et comme ils étaient pleins de l'ardeur qu'il voulait leur inspirer, après les en avoir félicités, il les congédia en leur ordonnant le départ pour le lendemain dès l'aurore.

LXIV. Publius, qui vers la même époque avait déjà franchi le Pô, se préparant bientôt à passer le Tésin, donna ordre de jeter un pont sur ce fleuve, et dans l'intervalle il harangua ses troupes réunies. La majeure partie de son discours fut l'éloge de la grandeur de Rome et des exploits des anciens héros. Voici ce qui concernait plus spécialement la circonstance présente.

Il dit aux soldats que sans même avoir encore éprouvé la valeur des ennemis, il leur suffisait de savoir qu'ils avaient affaire aux Carthaginois, pour se tenir assurés de la victoire ; qu'ils devaient regarder comme une indignité et un prodige que des Carthaginois osassent résister aux Romains, eux déjà tant de fois vaincus, tant de fois réduits à payer tribut, et durant tant d'années presque esclaves de Rome. « Que si, ajouta-t-il, sans parler du passé, nous avons nous-mêmes, par une récente expérience, appris à connaître qu'ils ne peuvent soutenir nos regards, quelle légitime espérance ne devons-nous pas en tirer pour l'avenir ? N'avons-nous pas vu leur cavalerie, rencontrant la nôtre, sortir de cette affaire à sa honte, et même après avoir perdu beaucoup de monde, prendre lâchement la fuite jusque dans leur camp? Toute cette armée et son chef, à la première nouvelle de notre approche, ont opéré une retraite ressemblant fort à une fuite ; et toujours emportés par la crainte, ils ont, contre leur désir, traversé les Alpes. Annibal, d'ailleurs, a perdu la plus grande partie de son armée, et le peu qui lui reste est incapable d'agir, épuisé de fatigue. Il a vu périr la plupart de ses chevaux, et a mis les autres hors d'usage par la longueur et les difficultés du chemin qu'il leur a fait faire. » Telles furent les raisons par où Publius chercha à prouver à ses troupes qu'elles n'avaient qu'à se montrer à l'ennemi. Puis il les conjura de prendre surtout courage, en songeant qu'il était parmi eux. « Comment, en effet, aurait-il consenti à quitter la flotte et à abandonner le soin des affaires d'Espagne, où il était officiellement envoyé, pour venir dans ces lieux avec tant de promptitude, s'il n'avait reconnu, d'après toute probabilité, que cette mesure était nécessaire au bien de Rome et la victoire certaine ? » L'autorité de l'orateur, la vérité de ses paroles, excitèrent chez tous le désir de combattre. Publius les félicita de leur ardeur, et les renvoya avec ordre de se tenir prêts.

LXV. Le lendemain, les deux généraux s'avancèrent le long du Tésin, du côté qui regarde les Alpes. Les Romains avaient le fleuve à leur gauche et les Carthaginois à leur droite. Informés le second jour par leurs fourrageurs qu'ils étaient à peu de distance l'un de l'autre, ils établirent chacun leur camp où ils se trouvaient. Le troisième, Annibal, suivi de sa cavalerie, et Publius de la sienne, à laquelle il avait joint les archers de l'infanterie, se jetèrent dans la plaine pour reconnaître mutuellement leurs forces ; et quand à la vue de la poussière soulevée des deux parts, ils comprirent qu'ils étaient assez rapprochés, ils se préparèrent au combat[1]. Publius mit en avant les archers et les cavaliers gaulois, forma son front du reste de ses troupes, et s'avança lentement. Annibal lui opposa la partie la plus solide de sa cavalerie régulière, et poussa en avant, après avoir disposé tous les cavaliers numides sur les deux ailes, pour envelopper l'ennemi. Comme les deux généraux et les deux cavaleries étaient animés d'une même ardeur, le premier choc fut si violent, que les archers se donnèrent à peine le temps de lancer leurs traits, et se replièrent aussitôt par les intervalles ouverts à leur fuite derrière leurs escadrons, effrayés qu'ils étaient de l'énergie de l'attaque, et craignant d'être écrasés par les cavaliers lancés à toute vitesse. Ceux-ci bientôt se heurtèrent, et longtemps ils tinrent la fortune du combat indécise. C'était à la fois une affaire de cavalerie et d'infanterie, à cause du grand nombre de cavaliers qui mirent pied à terre durant l'action. Mais lorsque les Numides eurent enveloppé les Romains en les prenant en queue, et que les ar-

[1] Voir sur ce combat les commentaires de Guischardt, *Mémoires militaires sur les Grecs et les Romains* (tome I, chap. V). Nous conseillons au lecteur de consulter ces mémoires de préférence à ceux de Folard. Amené à comparer souvent ces deux ouvrages, nous avons toujours trouvé dans les écrits de Guischardt une netteté et une justesse d'observation qu'on chercherait en vain dans les prolixes amplifications de Folard.

chers, que nous avons vus éviter par la fuite la rencontre des deux cavaleries, eurent été écrasés sous les pieds de cette multitude effrénée, les soldats qui, depuis le commencement de la journée, combattaient en face les Carthaginois, après avoir fait quelques pertes et en avoir causé de plus sensibles à l'ennemi, s'enfuirent devant les Numides qui les harcelaient à leur tour par derrière. Les uns se dispersèrent çà et là, d'autres se rallièrent autour de leur général.

LXVI. Publius leva le camp, et par les plaines se dirigea vers le pont qui traverse le Pô, afin de faire passer sur l'autre rive ses légions avant l'arrivée de l'ennemi. Jeté sur un terrain découvert, en présence d'un ennemi supérieur en cavalerie ; gêné lui-même par une blessure, il croyait nécessaire de mettre son armée en sûreté. Annibal, après avoir cru quelque temps qu'il aurait affaire à l'infanterie romaine, eut à peine connu que Publius avait décampé, qu'il le suivit jusqu'au premier fleuve qu'il rencontra et au pont dont nous venons de parler[1]. Il en trouva les planches pour la plupart arrachées ; mais il s'empara des soldats qui, chargés de le garder, se trouvaient encore sur la rive : ils étaient au nombre de six cents. Puis, sur l'avis que le reste de l'armée avait de beaucoup pris les devants, il changea aussitôt la direction de sa marche, et longea le fleuve en sens inverse pour chercher quelque endroit où il pût facilement jeter un pont. Il s'arrêta le lendemain, construisit un bac avec quelques bateaux, donna ordre à Asdrubal de transporter l'armée sur l'autre bord, passa ensuite lui-même, et reçut les ambassadeurs que lui avaient députés les peuplades voisines. Dès qu'Annibal, en effet, eut remporté la victoire, tous les Gaulois des environs s'empressèrent,

[1] Ἕως τοῦ πρώτου ποταμοῦ. Voir sur ces mots obscurs les notes de Schweighæuser. Nous avons cru devoir adopter un autre sens que celui qu'il propose et qui nous semble trop forcé pour devoir être accepté.

suivant leur premier dessein, de rechercher l'amitié des Carthaginois et de leur fournir hommes et provisions. Il accueillit les envoyés avec bienveillance, et quand toutes ses troupes eurent traversé le fleuve, il le descendit par une marche contraire à celle qu'il avait d'abord suivie, afin de rejoindre l'ennemi au plus vite. Cependant Publius se trouvait à Plaisance, colonie romaine, et là, occupé à soigner les blessés et lui-même, convaincu d'ailleurs que son armée était en lieu sûr, il restait sans mouvement. Annibal arriva près des ennemis deux jours après avoir franchi le Pô, et le troisième rangea ses troupes sous leurs yeux. Mais personne ne s'étant présenté, il alla camper à cinquante stades environ des Romains.

LXVII. Les Gaulois qui faisaient partie de l'armée romaine, voyant bien que la fortune de Carthage était chaque jour plus brillante, formèrent alors entre eux le dessein d'attaquer les Romains, et attendirent chacun dans leur tente le moment favorable. Quand donc, après avoir soupé, les soldats qui étaient dans le camp furent allés se coucher, les Gaulois laissèrent passer tranquille la moitié de la nuit, et tout à coup, s'armant vers la pointe du jour, se jetèrent sur les Romains qui étaient le plus proche. Ils en tuèrent un grand nombre, en blessèrent beaucoup, et, les têtes des morts à la main, se rendirent auprès des Carthaginois au nombre de deux mille fantassins et de deux cents cavaliers à peu près. Annibal leur fit l'accueil le plus flatteur, ne manqua pas d'encourager leur ardeur par quelques paroles, promit à chacun d'eux les récompenses que méritaient ses services, et les renvoya dans leurs villes, pour publier parmi leurs concitoyens ce qui s'était passé, et les pousser à réclamer son alliance. Il savait que tous, après l'injure faite par leurs frères aux Romains, entreraient nécessairement dans son parti. Avec les Gaulois étaient venus les Boïens, qui livrèrent aussi à Annibal les trois Romains chargés de

la répartition des terres, et dont ils s'étaient emparés par trahison au commencement de la guerre, comme nous l'avons dit plus haut. Il les remercia de leurs sentiments, leur donna des garanties de sincère alliance et d'amitié, puis leur rendit les trois prisonniers, en les engageant à les garder avec soin afin de pouvoir par eux, comme ils se l'étaient proposé, recouvrer leurs propres otages. Indigné de la perfidie des Gaulois, et d'ailleurs calculant qu'après un tel événement, fidèles à leur ancienne colère contre Rome, la plupart des peuples voisins ne manqueraient pas de se prononcer pour les Carthaginois, Publius résolut de prendre ses précautions pour l'avenir. Aussi, pendant la nuit, vers la dernière veille, il leva le camp pour se diriger vers la Trébie et les collines qui bordent cette rivière. Il comptait sur la force de cette position et sur la proximité de ses alliés.

LXVIII. Annibal, à la nouvelle de ce mouvement, fit aussitôt partir sa cavalerie numide, puis tous les autres escadrons, et bientôt se mit en marche lui-même à la tête de son armée. Les Numides entrèrent dans le camp, qu'ils trouvèrent désert, et y mirent le feu. Cette circonstance servit merveilleusement les Romains. Si l'ennemi, dans sa poursuite, eût atteint leurs bagages, pressés en rase campagne par la cavalerie, ils auraient perdu beaucoup de soldats. Mais ils eurent le temps de franchir la Trébie ; quelques soldats seulement de l'arrière-garde furent surpris; on tua les uns, on fit les autres prisonniers. Publius, après avoir passé la rivière, s'établit sur les collines les plus voisines, entoura son camp d'un retranchement et d'un fossé, et attendit l'arrivée de Tibérius et de ses troupes. Dans l'intervalle, il s'occupa de guérir sa blessure, afin de figurer, s'il le pouvait, dans la prochaine bataille. Pour Annibal, il plaça son camp à quarante stades des ennemis, et les Gaulois, qui habitaient la plaine, dès lors unis aux Carthaginois, leur fournirent en abondance les provi-

sions nécessaires, prêts à partager avec eux leurs travaux et tous les périls. A Rome, quand on connut les détails du récent engagement de cavalerie, le premier mouvement fut la surprise, tant le dénoûment de cette affaire était imprévu ; mais on trouva mille raisons pour ne pas accepter ce combat comme une défaite. On accusa la précipitation du général, la mauvaise volonté des Gaulois devenue assez manifeste par leur récente défection. Enfin, tant que l'infanterie était debout, debout aussi, pour ainsi dire, devaient être les espérances : telle était l'opinion générale. Aussi, quand Tibérius fut arrivé, et que suivi de ses légions il traversa Rome, on s'imagina que la vue seule d'une telle armée déciderait de l'issue de la lutte. Chemin faisant, Tibérius ramassa dans Ariminum les soldats qui avaient juré de s'y trouver, et poussa en avant, pressé de s'unir à Publius. Dès qu'il l'eut rejoint, il s'établit dans un camp auprès de lui, et rafraîchit ses troupes qui depuis Lilybée jusqu'à Ariminum avaient marché durant quarante jours. Il s'occupa en même temps de faire tous les préparatifs nécessaires à un combat, et visita souvent Publius, tantôt l'interrogeant sur le passé, tantôt délibérant avec lui sur l'avenir

LXIX. En ce moment Annibal, grâce à quelques secrètes manœuvres, reçut les clefs de Clastidium des mains d'un habitant de Brindes, qui en était gouverneur pour les Romains. Devenu maître de la garnison et des nombreuses provisions de blé rassemblées dans la place, il distribua des vivres à ses troupes, et renvoya les soldats captifs sans leur faire aucun mal ; il voulait par là donner un exemple de sa future conduite, pour que les Gaulois, que les circonstances avaient tenus dans le parti des Romains, n'allassent pas par crainte, désespérer de sa clémence. Enfin, il récompensa le traître magnifiquement, afin de gagner à ses intérêts les chefs des villes. Peu de temps après, informé que quelques peuplades gauloises situées entre

le Pô et la Trébie, qui avaient conclu alliance avec lui, avaient aussi envoyé des députés à l'ennemi, afin de trouver chez l'un et l'autre parti une égale sûreté, il fit partir deux mille fantassins, et environ mille cavaliers numides et celtes, avec ordre de ravager leurs terres. Les Numides en effet y firent un riche butin, et les Gaulois coururent au camp des Romains, réclamant assistance. Tibérius, qui depuis longtemps cherchait une occasion d'agir, saisit avidement ce prétexte, et envoya la plus grande partie de sa cavalerie avec environ mille archers. Ils traversèrent au plus vite la Trébie, et disputèrent si bien aux ennemis leurs dépouilles, que les Celtes et les Numides furent mis en fuite et contraints de se rabattre sur leur camp. Les sentinelles carthaginoises qui veillaient à l'entour, à la vue de cette retraite, portèrent aussitôt secours à leurs camarades vivement pressés, et les Romains à leur tour furent obligés de se retirer derrière leurs retranchements. Mais Tibérius lança toute sa cavalerie et ses archers, et les Celtes refoulés par ces nouvelles forces, allèrent rejoindre Annibal. Celui-ci, qui n'était pas suffisamment prêt pour une bataille décisive, et qui d'ailleurs, comme il convient à un bon général, tenait pour maxime qu'il ne fallait pas, sans mûre réflexion et pour un motif frivole, risquer une action générale, se contenta d'arrêter ses soldats, qui se précipitaient en tumulte, et à les forcer de faire volte-face; du reste, il les empêcha de poursuivre les Romains et d'en venir aux mains avec eux en les rappelant au son de la trompette et par la voix de ses officiers d'ordonnance. Les Romains, après avoir un peu attendu l'ennemi, s'en retournèrent. Ils avaient perdu quelques hommes, mais en avaient tué beaucoup plus aux Carthaginois.

LXX. Tibérius, exalté par ce succès et plein de joie, désirait vivement livrer au plus vite une bataille décisive. La maladie de Publius lui permettait de disposer de tout à son gré. Cependant, comme il tenait à s'ap-

puyer de l'avis de son collègue, il lui parla de ses desseins. Publius avait une opinion toute contraire à la sienne : il pensait que les troupes exercées au maniement des armes pendant tout l'hiver gagneraient beaucoup à cet apprentissage; que l'humeur mobile des Gaulois ne saurait rester fidèle aux Carthaginois, et que du moment où ceux-ci, réduits à l'inaction, s'arrêteraient dans leurs conquêtes, elle tournerait bientôt contre eux. Enfin, il espérait pouvoir, sa blessure guérie, rendre quelque service à la république. Ce fut par ces raisonnements que Publius conjura Tibérius de maintenir les choses en l'état où elles étaient. Tibérius reconnaissait l'incontestable justesse de ces observations, mais emporté par sa vanité et par une aveugle confiance, il était follement pressé d'en venir à un coup décisif avant que Publius, malade, pût assister à l'action, et que les consuls nouvellement élus vinssent lui enlever son pouvoir (c'était le moment des élections nouvelles). Or, en choisissant pour combattre le temps et l'occasion que lui marquait, non pas les circonstances, mais son désir, il devait évidemment échouer dans sa tentative. Annibal, qui partageait les idées de Publius, n'était pas moins désireux que Tibérius, par un intérêt contraire, de se mesurer avec l'ennemi. Il voulait profiter de l'ardeur encore toute fraîche des Gaulois, en venir aux mains avec les nouvelles recrues des Romains, tandis qu'elles étaient sans expérience, et que Publius ne pouvait combattre; mais, avant tout, agir et ne pas perdre son temps. En effet, pour quiconque envahit un pays étranger, et nourrit de vastes desseins, il n'y a qu'un moyen de salut : c'est de renouveler l'enthousiasme de ses alliés par de continuels exploits. Telles étaient les pensées d'Annibal à l'approche du combat que préparait Tibérius.

LXXI. Depuis longtemps il avait remarqué entre les deux armées un endroit plat et nu, mais très-favorable à une embuscade, grâce à un ruisseau enfermé entre

des rives élevées et couvertes de buissons et de ronces. Il résolut de recourir à un stratagème. Rien ne lui était plus facile que de cacher sa ruse aux Romains; car s'ils regardaient toujours d'un œil inquiet les lieux boisés, parce que les Gaulois ont coutume de placer leurs embûches au milieu des forêts, ils ne se défiaient nullement des endroits découverts. Ils ne savaient pas que la plaine se prête mieux que les bois eux-mêmes à cacher des soldats et à les garantir de toute atteinte, parce qu'ils peuvent, de là, aisément voir, en même temps que d'ordinaire des collines suffisantes les mettent à couvert. Un petit ruisseau garni de rives médiocres et bordé de roseaux, de fougères et de buissons d'une certaine espèce, peut cacher non-seulement de l'infanterie, mais de la cavalerie même, pourvu qu'on ait la prudence de mettre à terre les armes trop apparentes et de placer les casques sous les boucliers. Annibal donc, après avoir exposé à Magon, son frère, et à tous les officiers admis au conseil son plan pour la prochaine bataille, que tous approuvèrent, rappela auprès de lui, quand les troupes eurent pris leur repas, Magon, soldat plein d'ardeur et depuis longtemps formé à la guerre, et lui remit cent cavaliers avec autant de fantassins, qu'il avait choisis le soir même parmi les hommes les plus braves de l'armée, et à qui il avait ordonné de se trouver dans sa tente après le souper. Il les harangua, et lorsqu'il leur eut inspiré les sentiments qui convenaient à la circonstance, il leur dit de prendre chacun dix soldats des plus courageux dans leurs compagnies, et de se rendre aussitôt avec eux en un certain endroit du camp. Tout fut exécuté ainsi qu'il était prescrit; et pendant la nuit, au nombre de mille fantassins et d'autant de cavaliers, les Carthaginois partirent pour l'embuscade sous la conduite de quelques guides et de Magon, qu'Annibal avait suffisamment instruit de l'heure où il devait agir. Lui-même, à la pointe du jour, il rassembla les cava-

liers numides, dont l'ardeur naturelle à leur nation était infatigable, leur adressa quelques mots d'encouragement, promit des récompenses aux braves, et leur ordonna d'approcher du camp de l'ennemi, de traverser rapidement la Trébie, et de mettre en mouvement les Romains par une brusque attaque. Il voulait surprendre ses adversaires avant qu'ils eussent fait leur repas du matin et pris leurs précautions. Il réunit ensuite les officiers des autres troupes, les engagea à combattre résolûment, et commanda à tous de déjeuner et de préparer leurs chevaux et leurs armes.

LXXII. Tibérius, à la vue des Numides, fit aussitôt sortir sa cavalerie, et lui donna ordre d'en venir aux mains. Puis il détacha les archers au nombre de six mille, et finit par déployer hors du camp toute son armée, dont le spectacle seul devait, à son idée, décider de la victoire ; tant le nombre de ses troupes et le succès de la veille sur la cavalerie ennemie lui inspiraient de confiance ! On se trouvait alors en plein hiver : la journée était froide, la neige abondante ; les hommes et les chevaux avaient quitté presque tous le camp sans avoir pris la nourriture nécessaire. Cependant, dans le premier moment, l'élan, l'ardeur fut générale ; mais il fallut ensuite franchir la Trébie, dont le courant, grossi par les pluies qui pendant la nuit étaient tombées à flots sur les hauteurs voisines du camp, permettait à peine aux soldats d'avancer, plongés dans l'eau jusqu'aux épaules. Alors les Romains se virent en proie au froid et à la faim, que l'heure avancée de la journée rendait plus sensible, tandis que les Carthaginois, après avoir tranquillement bu et mangé dans leurs tentes, et préparé leurs chevaux à loisir, se frottaient d'huile et revêtaient leurs armes autour du feu. Annibal, qui attendait le moment favorable, eut à peine vu les Romains au delà de la rivière, qu'il envoya au secours des Numides les soldats armés à la légère, ainsi que les frondeurs, au nombre de huit

mille, et fit sortir son armée des retranchements. A une distance du camp de huit stades environ, il établit sur une seule ligne droite les fantassins, qui n'étaient pas moins de vingt mille, composés d'Espagnols, de Celtes et de Libyens, et détacha sur chacune des ailes les cavaliers qui, avec les contingents des Gaulois, formaient plus de dix mille hommes. Enfin il partagea entre ces deux ailes les éléphants, qu'il plaça devant elles. Tibérius rappela aussitôt sa cavalerie, qu'il voyait fort embarrassée au milieu des ennemis, grâce aux Numides, qui tout d'un coup se dispersent et battent en retraite, pour revenir ensuite avec plus de violence et d'audace (manœuvre qui leur est particulière), et rangea suivant la méthode romaine l'infanterie, qui comptait seize mille Romains[1] et vingt mille alliés. C'est le chiffre auquel, chez les Romains, dans les circonstances décisives, s'élève toujours l'armée quand elle est commandée par les deux consuls. Puis il jeta sur les deux ailes ses quatre mille chevaux, et s'avança superbement vers l'ennemi en ordre et au petit pas.

LXXIII. Dès que les deux armées furent en présence, l'action s'engagea entre les soldats armés à la légère, jetés en avant dans la plaine. Les Romains avaient contre eux de nombreux désavantages, tandis que les circonstances servaient merveilleusement les Carthaginois. Les archers romains étaient épuisés par une lutte qui durait depuis l'aurore; ils avaient lancé contre les Numides la plus grande partie de leurs traits, et ceux qu'ils avaient encore, exposés sans cesse à l'humidité, étaient mis hors de service; enfin la cavalerie, ainsi que le reste de l'armée, se trouvait à peu près dans le même état que les archers. La position des Carthaginois était tout autre : comme ils se présentaient au combat frais et dispos, ils exécutaient avec ardeur et

[1] Tite Live donne comme chiffre dix-huit mille Romains, liv. XXI, chap. LV.

facilité ce qui était nécessaire. Aussi, lorsque de chaque côté les rangs se furent ouverts aux éclaireurs qui avaient commencé le combat, et que les soldats pesamment armés en furent venus aux mains, les cavaliers carthaginois, qui l'emportaient de beaucoup sur les Romains par le nombre et par la vigueur des chevaux, dont rien n'avait diminué les forces à la sortie du camp, tombèrent si lourdement sur leurs ailes, que la cavalerie romaine s'enfuit, laissant à découvert par sa retraite les flancs de l'armée. A cette vue, les troupes auxiliaires des Carthaginois et les Numides se précipitèrent au delà de leurs soldats placés en tête, prirent de côté les Romains, leur causèrent beaucoup de mal et leur ôtèrent tout moyen de combattre avec ceux qui les attaquaient en face. Les soldats pesamment armés, postés aux premiers rangs et au centre, seuls luttèrent longtemps de pied ferme sans que la victoire se décidât.

LXXIV. Mais alors les Numides en embuscade se levant tout à coup, se jetèrent sur le derrière des troupes qui se trouvaient au centre, et répandirent dans l'armée romaine la confusion et le trouble. Enfin les deux ailes de Tibérius, vivement pressées de face par les éléphants, de côté par les troupes armées à la légère, furent mises en fuite et poursuivies, culbutées dans la rivière. Cependant les derniers rangs du centre étaient maltraités et détruits par les Numides de Magon. Les soldats des premières lignes, animés par la nécessité, vainquirent d'abord les Gaulois et une partie des Libyens, en tuèrent un bon nombre, et pénétrèrent même dans les bataillons carthaginois. Mais à la vue des deux ailes en déroute, à la fois effrayés de la multitude des cavaliers ennemis et empêchés par la rivière et par une pluie battante, ils renoncèrent à l'espoir de leur porter un utile secours ou de retourner dans leur camp, et ils gagnèrent en bon ordre Plaisance, où ils arrivèrent sains et saufs au nombre de dix mille environ. La

plus grande partie du reste de l'armée fut tuée sur les bords du fleuve par les chevaux et les éléphants. Les fantassins qui échappèrent au massacre et la plus forte part de la cavalerie firent retraite sur les traces des dix mille, et parvinrent à Plaisance avec eux. Les Carthaginois, après avoir poursuivi les Romains jusqu'à la Trébie sans pouvoir aller au delà, à cause de la saison, retournèrent dans leur camp. Les Carthaginois ressentirent de ce succès une vive joie. Par un heureux hasard les Espagnols et les Libyens avaient succombé en petit nombre, et la perte avait principalement porté sur les Gaulois. L'armée fut toutefois si maltraitée par la pluie et la neige, que tous les éléphants moururent, à l'exception d'un seul, et que beaucoup d'hommes et de chevaux périrent de froid.

LXXV. Tibérius, bien qu'il appréciât au juste un tel désastre, envoya dire, afin d'en dissimuler autant que possible la grandeur aux Romains, qu'il avait livré bataille, et que l'hiver lui avait enlevé la victoire. Les Romains ajoutèrent d'abord foi à ce rapport; mais quand ils apprirent que les Carthaginois s'étaient rendus maîtres du camp, et que tous les Gaulois inclinaient à l'alliance d'Annibal; que leurs soldats, au contraire, après avoir quitté leurs retranchements et déserté le champ de bataille, s'étaient retirés dans les villes voisines et n'avaient pas d'autres provisions que celles que la mer leur envoyait par le Pô, alors ils ne comprirent que trop la vérité. Sous l'impression d'un événement si inattendu, ils s'occupèrent avec ardeur des préparatifs qui leur restaient à faire et de la défense des lieux exposés aux coups de l'ennemi; ils envoyèrent des légions en Sardaigne et en Sicile, mirent une garnison à Tarente et des postes dans les positions les plus favorables. De plus, ils équipèrent soixante vaisseaux à cinq rangs de rames. Cnéus Servilius et Caïus Flaminius, qui se trouvaient consuls, réunirent les troupes des alliés et firent des levées à

Rome. Enfin on rassembla des vivres à Ariminum et en Toscane, où devaient se rendre les recrues, et on demanda du secours à Hiéron. Ce prince envoya cinq cents Crétois et mille porte-boucliers. Ainsi de tous côtés Rome faisait activement ses préparatifs; car jamais les Romains, en public comme en particulier, ne sont plus redoutables que lorsqu'un grand danger les menace.

LXXVI. Cependant Cornélius, laissé par son frère Publius à la tête des forces navales, comme je l'ai dit plus haut, avait quitté avec sa flotte l'embouchure du Rhône et abordé en Espagne, près d'un endroit nommé Emporium. Il y débarqua, dompta tous les peuples de la côte qui osèrent lui résister, jusqu'à l'Èbre, traita au contraire avec douceur ceux qui se rendirent, et prit pour leur sûreté toutes les mesures nécessaires. Après avoir mis des garnisons dans les pays soumis, il s'enfonça dans les terres avec son armée, grossie de nombreux renforts empruntés aux Espagnols ses alliés. Chemin faisant, il rangea de bon gré ou de force à ses lois chaque ville qu'il rencontra. Les Carthaginois qu'Hannon commandait en ces lieux vinrent placer leur camp en face du sien, près de la ville de Cissa. Cnéus leur livra une bataille rangée, les défit, et, par cette victoire, il resta maître de riches dépouilles et de tous les bagages que l'armée d'expédition d'Italie avait laissés en partant, se fit des amis et des alliés de tous les peuples placés en deçà de l'Èbre, et enfin vit le général des Carthaginois, Hannon, et Indibilis, chef des Ibères, tomber vifs entre ses mains. Indibilis était un prince qui régnait sur l'intérieur du pays, et était entièrement dévoué aux Carthaginois. Instruit de ces désastres, Asdrubal passa l'Èbre afin de porter secours aux troupes compromises. Sur l'avis que les soldats qui étaient restés sur la flotte remplissaient leur service avec une indifférence orgueilleuse que leur inspiraient les succès de l'armée de terre, il détacha de ses troupes

huit mille fantassins, environ mille cavaliers, surprit les ennemis dispersés dans la campagne, en tua un grand nombre et refoula les autres jusque dans leurs vaisseaux. Il battit ensuite en retraite, repassa le fleuve, et durant ses quartiers d'hiver, à Carthagène, s'occupa des préparatifs nécessaires à la défense des peuplades situées au delà de l'Èbre. Cnéus, de retour vers sa flotte, punit avec toute la sévérité romaine les soldats coupables de la dernière défaite, et après avoir réuni ses troupes de terre et de mer, établit ses quartiers à Tarragone. Par une égale répartition du butin entre les soldats, il leur inspira les meilleurs sentiments à son égard et une grande ardeur.

LXXVII. Ainsi se faisait la guerre en Espagne. Au printemps, Cnéus Flaminius, à la tête de ses troupes, traversa l'Étrurie, et vint camper près d'Arrétium. En même temps, Servilius se dirigea vers Ariminum, afin de veiller de ce côté sur l'invasion des ennemis. Pour Annibal, il avait passé son hiver en Cisalpine, et s'il tenait en prison les Romains et ne leur accordait que le nécessaire, il montrait pour leurs alliés la plus grande douceur. Un jour il les convoqua, et leur dit qu'il n'était pas venu guerroyer contre eux, mais bien plutôt pour eux contre les Romains; qu'ils devaient donc, s'ils étaient raisonnables, rechercher son amitié, puisqu'il avait fait cette expédition avec l'intention de rendre aux Italiens la liberté, et de les rétablir dans les villes et sur les terres qu'ils pouvaient avoir perdues par les conquêtes de Rome. Puis il les renvoya sans rançon dans leurs foyers. Il voulait par cette politique attirer à lui tous les peuples qui habitaient l'Italie, les enlever à l'alliance romaine, aigrir enfin le ressentiment de quiconque croirait avoir été par l'ambition de Rome dépouillé de quelque ville ou de quelque port.

LXXVIII. Il eut aussi recours, durant son séjour en Cisalpine, à un stratagème bien digne de la fourberie carthaginoise. Comme il s'inquiétait de la mobilité

d'humeur des Gaulois, et craignait même quelques tentatives contre sa personne, au milieu d'hommes que n'unissait à lui qu'une récente alliance, il fit préparer des coiffures postiches dont les nuances variées étaient accommodées aux différents âges de la vie. Il en changeait sans cesse, et avait soin de revêtir des habits en harmonie avec sa coiffure; si bien qu'il était méconnaissable, je ne dirai pas seulement pour les étrangers qui le voyaient en passant, mais encore pour ses familiers. Instruit que les Gaulois voyaient avec peine la guerre traîner en longueur sur leur territoire, et hâtaient de leurs vœux le moment d'envahir l'Italie, sous le prétexte d'un vieux ressentiment contre Rome, et en réalité dans l'espérance d'un riche butin, il résolut de lever le camp au plus vite et de satisfaire le désir de son armée. Dès que la saison eut changé, il s'informa des chemins auprès des guides les plus habiles du pays; mais parmi les routes qu'on lui indiqua, toutes étaient longues et connues de l'ennemi. Il n'en trouva qu'une seule qui, si elle était pénible, était courte du moins et lui permettait de surprendre Flaminius : c'était celle qui conduisait par les marais en Étrurie. Comme il était assez partisan des surprises, telle fut la voie qu'il résolut de suivre. Quand le bruit se répandit parmi les soldats que leur général devait les mener par cette route, il n'y eut personne qui ne fût effrayé en songeant aux gouffres et aux marais qu'il faudrait traverser.

LXXIX. Annibal, après avoir acquis la certitude que les lieux par où il devait passer étaient guéables et qu'ils avaient un fond solide, leva le camp. Il mit à l'avant-garde les Africains, les Espagnols, toutes ses meilleures troupes, et plaça au milieu d'elles les bagages, afin que pour le présent du moins elles eussent en abondance tout ce qui leur était nécessaire. Quant aux provisions à venir, il s'en inquiétait peu; car il se disait qu'une fois lancé sur le territoire ennemi, s'il

était vaincu, il n'aurait besoin de rien, que s'il était vainqueur et maître de la plaine, il ne manquerait pas de vivres. Il rangea derrière les Africains les Gaulois, et forma de la cavalerie l'arrière-garde, qu'il remit au soin de son frère Magon pour plusieurs motifs, et principalement à cause de la mollesse et de la paresse habituelles aux Gaulois. Si, lassés d'une marche pénible, ils voulaient rétrograder, Magon devait les arrêter avec sa cavalerie et les forcer à garder leur poste. Les Africains et les Espagnols qui eurent l'avantage de franchir les marais, alors que le terrain était encore ferme, opérèrent le passage sans beaucoup de peine. D'ailleurs ils étaient durs au travail et habitués à ces souffrances. Les Gaulois, au contraire, outre qu'ils avançaient difficilement sur un sol déjà foulé et profondément enfoncé, supportèrent avec une extrême impatience cette marche épuisante, en hommes qui n'étaient pas faits à de telles choses. Cependant ils ne pouvaient reculer, empêchés par la cavalerie qui les pressait en queue. L'armée entière souffrit de tant de fatigues et surtout de la privation de sommeil durant une marche continue de quatre jours et de trois nuits dans l'eau; mais les Gaulois furent les plus éprouvés et plus que tous périrent. La plupart des bêtes de somme, glissant sur la boue, y restaient, et en tombant elles rendirent à leurs maîtres le seul service dont elles fussent capables : assis sur le corps des bêtes renversées et sur les bagages, les soldats demeuraient au-dessus de l'eau et pouvaient ainsi reposer la nuit quelque peu. Beaucoup de chevaux perdirent leurs sabots à force de marcher dans la vase. Enfin Annibal lui-même échappa avec peine à ce désastre universel, monté sur le seul éléphant qui lui restât. Les cuisantes douleurs d'une ophthalmie ajoutèrent encore à ses fatigues, et il finit par perdre un œil, les circonstances ne lui laissant pas le loisir de s'arrêter et de soigner ce mal à sa naissance.

LXXX. Au sortir de ces marécages, qu'il avait franchis avec une hardiesse incroyable, il surprit en Toscane Flaminius campé près d'Arrétium, et s'établit en face de lui, auprès des marais mêmes, afin de rafraîchir son armée et d'examiner la position des Romains et des lieux. Il y apprit que le pays ouvert devant lui était fertile, et que Flaminius était fort avide de popularité, bon orateur, mais tout à fait étranger à la pratique sérieuse de l'art militaire; qu'il avait enfin une folle confiance en ses forces. Il en conclut que s'il sautait pardessus le camp de l'ennemi et se portait en avant, Flaminius, redoutant les sarcasmes de la multitude, ne le laisserait pas impunément ravager le pays; qu'irrité de cet affront, il le suivrait partout où il le conduirait, et ferait tous ses efforts pour remporter la victoire sans attendre l'arrivée de son collègue. Or, il espérait que dans ces mouvements il lui fournirait quelques bonnes occasions de l'attaquer. Tels étaient les calculs qu'il faisait avec un esprit de pratique et une sagesse remarquables : on ne saurait le contester.

LXXXI. Il faut être, en effet, insensé et aveugle pour ne pas voir que chez un capitaine il n'est pas de qualité plus précieuse que de savoir pénétrer les inclinations et le caractère du général ennemi. De même que dans un combat d'homme à homme, de rang contre rang, le soldat qui prétend à la victoire doit observer tous les moyens d'arriver à ce but, et remarquer les parties découvertes et accessibles que présente à ses coups le corps de l'adversaire; un chef d'armée a pour devoir de chercher, non plus quelques parties du corps mal défendues, mais l'endroit par où l'âme du général qui lui est opposé est surtout vulnérable. Parmi les généraux, il en est beaucoup qui, par indolence et inertie, abandonnent les intérêts de l'État et les leurs. Beaucoup qui, adonnés à l'ivresse, ne peuvent consentir à dormir si le vin n'égare leurs sens! D'autres, pour satisfaire leurs désirs sensuels et leurs folles ardeurs, ont non-seulement dé-

truit et leur patrie et leur fortune, mais encore perdu honteusement la vie. Ajoutez la poltronnerie et la lâcheté, qui, déjà si déshonorantes dans la vie privée, deviennent, dans un général, une calamité publique et des plus déplorables. Car un tel homme engourdit l'ardeur des troupes, et fait courir souvent les plus grands dangers à ceux même qui les lui ont confiées. Enfin, la témérité, l'audace, l'ardeur insensée, la vanité, l'orgueil, sont, chez un capitaine, toutes choses fort commodes pour ses adversaires, et dangereuses pour ses soldats, puisque avec ce caractère on s'expose sans défense à toute espèce d'attaques, d'embuscades et de fraudes. Aussi, savoir distinguer le faible d'autrui, et attaquer l'ennemi par où le chef est surtout attaquable lui-même, est un moyen infaillible d'en triompher. Un vaisseau est-il privé de son pilote, il est bientôt fait prisonnier avec son équipage. De même, si en guerre on parvient à surprendre un chef par adresse ou par artifice, on reste le plus souvent maître de l'armée elle-même. Ce fut par de telles études sur le caractère de Flaminius, et par les inductions qu'il en tira, qu'Annibal réussit dans son dessein.

LXXXII. Annibal eut à peine quitté les environs de Fesules, et après avoir dépassé quelque peu le camp des Romains, commencé à ravager le pays, que la colère et l'exaltation s'emparèrent déjà de Flaminius qui se crut méprisé par l'ennemi. Mais quand il vit, au milieu des campagnes désolées, la fumée de tout côté en signaler le pillage; regardant cela comme une intolérable injure, il alla jusqu'au désespoir. Aussi, en vain quelques officiers l'engagèrent à ne pas poursuivre témérairement Annibal, à éviter toute rencontre, à se tenir sur ses gardes en présence de la nombreuse cavalerie carthaginoise, à attendre surtout l'autre consul, à combattre enfin avec toutes leurs forces réunies; loin d'accepter ces remontrances, il refusa même de les entendre jusqu'au bout. Il conjurait ceux qui les lui adres-

saient de penser à ce que dirait Rome si les ennemis poussaient leurs ravages à travers les campagnes jusque sous ses murs, tandis que tranquilles, ils camperaient en Tyrrhénie. A ces mots, il leva le camp, et fit avancer son armée sans consulter les circonstances ni la nature des lieux, guidé seulement par son désir de combattre l'ennemi, la victoire lui semblant certaine! Il avait, du reste, inspiré à la multitude tant d'espoir, qu'il y avait peut-être moins de soldats que d'hommes, qui, en dehors des rangs, suivaient l'armée afin de recueillir du butin, et qui portaient des chaînes, des entraves, et tout l'appareil du vainqueur. Annibal cependant continuait sa route vers Rome à travers la Toscane, ayant à gauche la ville de Cortone et ses collines, à droite le lac Trasimène. A mesure qu'il avançait, il ravageait, incendiait le pays pour provoquer la colère des ennemis. Enfin, lorsqu'il vit Flaminius assez près de lui, et qu'il eut trouvé des lieux favorables à ses desseins, il ne songea plus qu'à combattre.

LXXXIII. Sur la route que suivait son armée se trouvait un vallon uni, que, dans sa longueur, bordaient deux chaînes d'éminences élevées. Une colline naturellement fortifiée, et d'un accès difficile, en occupait au fond la largeur; à l'entrée, s'étendait un lac, et entre ce lac et le pied des montagnes, un étroit sentier qui conduisait au vallon. Annibal pénétra dans ce vallon par la chaussée, et s'empara de la colline du fond, où il s'établit avec les Libyens et les Espagnols. Il conduisit ensuite les Baléares et les soldats armés à la légère à l'avant-garde, derrière les collines qui, à droite, limitaient le vallon, et les y cacha sur une longue file. Enfin, il posta sa cavalerie et les Gaulois sur les éminences de gauche, et les développa en une ligne continue, dont l'extrémité touchait à la voie aboutissant au vallon, entre le lac et le pied des montagnes. Annibal, après avoir tout préparé durant la nuit, et entouré ainsi le vallon d'embuscades, demeura tranquille, attendant l'ennemi.

Flaminius marchait derrière lui fort désireux de combattre. Le premier jour, il campa sur les bords du lac, parce qu'il était soir; et le lendemain, dès l'aurore, il introduisit son avant-garde dans le vallon pour en venir aux mains.

LXXXIV. Le jour était très-nébuleux. Dès qu'Annibal eut vu la plus grande partie de l'armée ainsi engagée, et l'avant-garde à peu de distance de lui; aussitôt, donnant le signal du combat, et envoyant ses ordres aux soldats placés en embuscade, il tomba de tous côtés sur les Romains. En présence de cette apparition soudaine, au milieu d'un brouillard qui arrêtait les regards, et d'ennemis qui se précipitaient d'en haut par mille endroits à la fois, non-seulement les tribuns et les centurions étaient incapables de porter secours aux troupes en péril, mais encore ils pouvaient à peine savoir ce qui se passait. Par devant, par derrière, sur les flancs, partout ils étaient attaqués. Aussi la plupart des soldats tombèrent dans l'ordre même où ils se trouvaient en marche, sans pouvoir se défendre, et comme livrés d'avance par la témérité de leur chef. Tandis qu'on délibérait sur ce qu'on avait à faire, on recevait tout à coup la mort. Dans cette confusion, Flaminius lui-même, abattu, désespéré, fut massacré à l'improviste par quelques Gaulois. Bref, quinze mille Romains environ furent tués dans le vallon, également condamnés à ne pas agir et à ne point se retirer. Ils moururent, fidèles à cette maxime de la discipline romaine : ne jamais fuir, ni quitter son poste. Quant aux troupes surprises sur la chaussée, entre les montagnes et le lac, elles y reçurent un trépas plus déplorable encore qu'il n'était honteux. Parmi ces malheureux soldats, refoulés dans le lac, les uns, égarés par le malheur, en se jetant à la nage, chargés de leurs armes, périrent suffoqués; les autres, en plus grand nombre, s'avancèrent au milieu des eaux, le plus loin qu'il leur fut possible, et d'abord y demeurèrent, ne laissant à la surface que

leur tête découverte; mais bientôt la cavalerie se lança dans le lac, et tous, après avoir, à la vue d'une perte certaine, demandé du moins la vie sauve, les mains tendues et la prière à la bouche, ils périrent sous les coups de l'ennemi, ou, s'exhortant mutuellement à en finir, se détruisirent eux-mêmes. Sur l'armée entière, six mille soldats environ de ceux qui avaient pénétré dans le vallon, avaient réussi à repousser l'ennemi. Ils ne purent, toutefois, alors qu'ils eussent été si utiles à la cause commune, porter secours à leurs camarades ni cerner les Carthaginois par derrière, faute de distinguer ce qui se passait. Ils poussèrent toujours en avant, dans l'espoir de rencontrer enfin Annibal, jusqu'à ce qu'enfin, sans s'en apercevoir, ils se trouvèrent sur les hauteurs. Ce fut là que, le brouillard se dissipant, ils virent toute l'horreur du désastre, et, incapables d'agir contre un ennemi partout vainqueur et maître de tout, ils se retirèrent en bon ordre dans un village de la Toscane. Après l'action, Maharbal à la tête des soldats armés à la légère et des Espagnols, fut envoyé contre ces braves, et les assiégea dans leur retraite. Sans ressources, réduits à l'extrémité, ils finirent par déposer les armes, et capitulèrent à la condition d'avoir la vie. Telle fut l'issue du combat livré en Toscane entre les Romains et les Carthaginois.

LXXXV. Dès qu'Annibal eut reçu les prisonniers faits sur le champ de bataille, et ceux qu'amenait Maharbal, il les réunit tous (ils s'élevaient au nombre de plus de quinze mille). Il déclara d'abord aux soldats qui s'étaient rendus, que Maharbal n'avait pas le droit de leur garantir la vie sans son agrément; puis il parla énergiquement contre ceux de ces captifs qui étaient Romains, et en confia la garde à ses troupes. Au contraire, il renvoya sans rançon tous les alliés de Rome, en leur répétant ce que déjà il avait eu soin de leur dire, qu'il venait non pas combattre les Italiens, mais les Romains, pour la cause de la liberté italienne. Il fit en-

suite reposer son armée, et donna la sépulture aux morts les plus éminents (on en comptait trente). La perte totale avait été de quinze cents hommes, la plupart Gaulois. Enfin, après avoir achevé tous ces soins, Annibal tint conseil avec son frère et ses amis, pour savoir de quel côté il devait poursuivre ses conquêtes, et quels moyens il fallait prendre. Sa confiance en l'avenir était entière. Cependant à Rome, quand la nouvelle du désastre arriva, les magistrats, ne pouvant ni cacher ni atténuer une si terrible catastrophe, convoquèrent l'assemblée du peuple pour lui dire ce qu'il en était. Mais quand le préteur du haut de la tribune eut fait entendre ces seuls mots : « Nous avons été vaincus dans une grande bataille ! » la consternation fut telle, que ceux-là même qui avaient assisté au combat et se retrouvaient à Rome, furent alors plus sensibles à la grandeur de ce désastre qu'ils ne l'avaient été sur le champ de bataille. Cet abattement était bien naturel ; en hommes qui depuis longtemps ignoraient jusqu'au nom même de défaite, les Romains déploraient leurs malheurs sans mesure, sans réserve. Il n'en fut pas de même pour le sénat : il conserva le calme d'esprit qui lui convenait, et ne songeant qu'à l'avenir, s'occupa des mesures à prendre et des moyens propres à les exécuter[1].

LXXXVI. Quelque temps avant la bataille de Trasimène, le consul Cnéus Servilius, établi à Ariminum, ville située sur les bords de l'Adriatique, à l'endroit où la Gaule Cisalpine se joint au reste de l'Italie, non loin des embouchures du Pô, ayant appris qu'Annibal était campé en Toscane, en face de Flaminius, avait d'abord résolu de se joindre à son collègue avec toutes ses forces ; mais comme elles étaient trop pesantes pour qu'il pût exécuter son projet, il avait du moins envoyé en toute hâte Cnéus Centénius avec quatre mille cava-

[1] Voir Bossuet, *Histoire universelle*, chap. VI, sur cette constance du sénat.

liers, afin que si les circonstances le réclamaient, ils agissent avant même son arrivée. Annibal, informé au sortir de Trasimène du secours qu'amenaient les Romains, fit partir au-devant d'eux Maharbal, suivi des soldats armés à la légère et d'une partie de la cavalerie. Ces troupes rencontrèrent bientôt Cnéus, lui tuèrent dès le premier engagement la moitié de son monde, le poursuivirent jusque sur une colline et le forcèrent à capituler le lendemain avec toutes ses forces. Trois jours seulement s'étaient écoulés depuis la bataille, et la douleur de cette blessure était plus que jamais cuisante, quand arriva la nouvelle du malheur de Cnéus. Elle répandit parmi le peuple une terreur que le sénat même partagea. Laissant donc de côté les affaires de l'année et l'élection des consuls, on songea à adopter quelque moyen plus solennel pour réparer ces maux; la gravité des circonstances parut à tous réclamer la nomination d'un dictateur. Pour Annibal, malgré ses brillantes espérances, il se décida pour le moment à ne pas approcher de Rome; il se borna à parcourir les campagnes et les ravagea sans obstacle, en se dirigeant vers l'Adriatique. Après dix jours de marche à travers l'Ombrie et le Picénum, il se trouva sur les bords du golfe, maître d'un si riche butin, que ses troupes ne pouvaient ni le conduire ni le porter. Ajoutez à cela qu'il avait tué sur la route un nombre d'ennemis considérable. Car, dans les campagnes comme dans les villes prises d'assaut, ordre était donné aux soldats de passer au fil de l'épée tout homme en état de porter les armes; effet de cette vieille haine qu'Annibal nourrissait contre Rome!

LXXXVII. Campé près de l'Adriatique, dans un pays d'une merveilleuse fécondité, il s'occupa surtout de faire reposer les soldats et leurs chevaux, et de les rendre par ses soins à leur ancienne vigueur. La nécessité d'hiverner en plein air dans la Cisalpine, le froid, la malpropreté, leur marche et leurs souffrances à travers

les marais, tout cela avait répandu parmi les chevaux et les hommes la gale et quelques maladies malignes. Aussi, maître d'une contrée fertile, il en profita pour rétablir les forces des chevaux et pour ramener chez les hommes, avec la santé, l'énergie. Il munit les Africains d'armes romaines qu'il trouva en grand nombre parmi tant de dépouilles. Enfin il envoya par mer des messagers à Carthage, chargés d'annoncer ses victoires : car c'était la première fois qu'il voyait la mer depuis son entrée en Italie. Les Carthaginois reçurent ces nouvelles avec une vive joie, et résolurent de faire les plus grands efforts pour appuyer leurs troupes d'Afrique et d'Espagne. Les Romains, de leur côté, nommèrent dictateur Quintus Fabius, homme d'une sagesse consommée, d'un talent supérieur. Aujourd'hui même les membres de sa famille se décorent du titre de Maximus, ce qui signifie *très-grand*, comme souvenir des exploits et des victoires de ce héros. Il y a quelque différence entre dictateur et consul : les consuls n'ont chacun que douze haches, le dictateur en a vingt-quatre. En mainte circonstance les consuls ont besoin du sénat pour agir ; le dictateur est souverain ; toutes les autres magistratures s'abaissent devant la sienne, excepté le pouvoir des tribuns. Nous examinerons ailleurs ces questions de plus près. En même temps que le dictateur, on nomma Marcus Minucius, maître de la cavalerie. Cet officier est soumis au dictateur, mais il le remplace en son absence.

LXXXVIII. Annibal, après avoir déplacé quelque peu son camp, continua de séjourner dans les campagnes voisines de l'Adriatique. Il fit laver les chevaux dans des flots de vin vieux, qui se trouvait là en abondance, et les guérit de la gale et de leurs diverses maladies. Il soigna également jusqu'à une cure complète les soldats blessés ; ranima l'ardeur des autres et les rendit prêts à tout entreprendre. Alors il traversa les

terres de Prétutium, d'Hadria, des Marrucins et des Frentans, exerçant partout le pillage, et se dirigea vers l'Iapygie. Ce pays se divise en trois parties : la Daunie, la Peucétie et la Messapie. Il attaqua d'abord la Daunie, et assiégea Lucéria, colonie romaine dont il désola les campagnes; il établit ensuite son camp sous les murs de Vibène [1], parcourut tout le territoire des Argyripiens, et ramena sans obstacle un riche butin dans la Daunie. Cependant Fabius, après avoir sacrifié aux dieux, suivant la coutume, venait de quitter Rome suivi de son maître de cavalerie et de quatre légions enrôlées pour cette circonstance. Il opéra sa jonction avec les troupes d'Ariminum sur les frontières de la Daunie, ôta à Servilius le commandement de l'armée de terre et le renvoya bien escorté à Rome, avec ordre, si les Carthaginois remuaient du côté de la mer, de porter secours aux peuples menacés; il établit ensuite son armée, grossie de celle de Servilius, en un lieu nommé Aigues, en face des Carthaginois et à une distance de cinquante stades environ.

LXXXIX. Annibal, instruit de la présence de Fabius, et désireux d'effrayer les ennemis par quelque brusque attaque, fit sortir ses troupes du camp et les rangea en bataille assez près des Romains. Il demeura là quelque temps, et ne les voyant pas remuer, retourna derrière ses retranchements. C'est que Fabius avait résolu de ne rien donner au hasard ni à la chance, mais de veiller avant tout à la sûreté de ses troupes; et il ne dévia pas un instant de ce plan de conduite. Cette réserve lui attira d'abord le mépris ; on l'accusa d'avoir peur, de reculer devant l'ennemi ; mais avec le temps, il força Rome entière à reconnaître d'une voix unanime qu'il n'était pas de général qui pût user des circonstances avec plus de sagesse et de raison. Les événements, du reste, donnèrent bientôt un éclatant té-

[1] Voir les notes de Schweighæuser, tom. V, liv. III, chap. LXXXVIII.

moignage de la justesse de ses calculs. Il avait devant lui des soldats exercés depuis leur jeunesse, sans relâche, au métier de la guerre; un général avec eux nourri, avec eux élevé dès ses premières années au milieu des camps, souvent vainqueur en Espagne, deux fois de suite vainqueur des Romains et de leurs alliés; enfin, et c'était là une importante considération, les Carthaginois n'avaient d'espoir de salut que dans la victoire. La position des Romains était entièrement contraire; aussi Fabius ne voulait-il pas hasarder une victoire décisive, dont l'issue serait évidemment une défaite. Il se rabattit sagement sur ce qui faisait le véritable avantage de Rome, s'y renferma et régla là-dessus toute la conduite de la guerre. Cet avantage était d'avoir des provisions inépuisables et une nombreuse armée.

XC. C'est pourquoi il se borna dès lors à suivre les mouvements de l'ennemi et à s'emparer des positions qu'il savait par expérience avantageuses. Largement pourvu derrière lui de riches provisions, il n'envoyait jamais ses soldats au fourrage, jamais ne les laissait s'éloigner du camp; il les tenait réunis en masses compactes, prêt à profiter des occasions que lui offriraient les circonstances et les lieux. Il surprit plus d'une fois des soldats carthaginois qui par bravade allaient chercher leur fourrage loin du camp, et les tua. Il voulait affaiblir ainsi peu à peu les forces de l'ennemi, et en même temps relever et rétablir par des succès partiels le courage de ses troupes qu'avaient abattu les dernières batailles générales. Mais en risquer une, il n'y eût point consenti. Cette réserve ne plaisait guère à son collègue Marcus. Partageant les préjugés populaires, il accusait Fabius d'user du commandement sans courage ni grandeur, et montrait un ardent désir de combattre et de tenter enfin les chances de la fortune. Cependant les Carthaginois, après avoir désolé les provinces que nous avons dites, franchirent l'A-

pennin et entrèrent dans le Samnium, pays fécond et depuis de longues années fermé aux ravages de la guerre. Ils y vécurent au sein d'une telle abondance, qu'ils eurent beau user de leur butin, et beau en perdre une bonne partie, ils ne purent parvenir à l'épuiser. De là ils parcoururent, le fer à la main, le territoire de Bénévent, colonie romaine, et prirent de vive force Vénuse, ville forte et riche en provisions de guerre de toute espèce. Les Romains suivirent sans relâche l'ennemi à une distance d'une ou deux journées, sans jamais faire mine de vouloir s'approcher davantage et livrer bataille. Annibal, qui voyait Fabius éviter ouvertement tout combat et ne quitter jamais son camp, se porta hardiment vers les plaines de Capoue, du côté où se trouve Falerne. Il n'y avait pas d'alternative ; il forçait par là l'ennemi à combattre, ou il montrait à l'Italie que la victoire était à lui, et que les Romains lui cédaient tout ce qui était hors de leurs retranchements. De plus, il espérait amener les villes à quitter le parti de Rome. Jusqu'alors, en effet, bien que les Romains eussent été vaincus en deux grandes batailles, pas une seule place, en Italie, n'avait passé aux Carthaginois. Toutes restaient fidèles à leurs premiers serments, quelques-unes même malgré les mauvais traitements de l'ennemi. On peut juger par là de l'estime profonde où les alliés tenaient la république romaine.

XCI. Le calcul d'Annibal était juste ; les plaines de Capoue sont les plus admirables de toute l'Italie par la fertilité du terrain, par la beauté du paysage, par la proximité de la mer et par le nombre des marchés où se rendent des trois parties du monde ceux qui abordent en Italie. Elles renferment en leur sein les villes les plus célèbres, les plus magnifiques dont l'Italie puisse se vanter. Sinuesse, Cumes et Pouzzoles occupent les bords de la mer ; ajoutons Naples et Nucérie. Dans l'intérieur des terres, au nord, se trouvent

les habitants de Calènes et de Téano ; au sud et à l'est, ceux de Noles et les Dauniens ; enfin Capoue, la plus opulente de toutes ces cités, s'élève au centre. On s'explique en vérité parfaitement la tradition accréditée par les mythologues au sujet de ces campagnes, appelées champs Phlégréens, ainsi que quelques autres plaines célèbres : oui, les dieux ont dû s'en disputer la possession à cause de leur richesse et de la beauté dont elles brillent. Enfin ces plaines sont dans une position forte et peu accessible : elles sont bornées d'un côté par la mer, et du reste en grande partie par une chaîne de montagnes qui ne présentent que trois entrées difficiles et étroites : l'une par le Samnium, l'autre du côté d'Ériban, la troisième par le pays des Hirpins. Les Carthaginois voulaient s'établir dans ces plaines comme sur un théâtre ; effrayer du haut de cette scène les peuples de l'Italie par la hardiesse de leur action, montrer enfin à tous les regards les ennemis fuyant, et Annibal maître sans contestation de tout ce qui était hors du camp des Romains.

XCII. Annibal, par suite de ces calculs, passa du Samnium en Campanie, par le défilé que forme la colline d'Ériban, et vint camper sur les bords du Vulturne qui divise la plaine en deux parties presque égales. Il fortifia son camp du côté qui regarde Rome, et ravagea sans obstacle le pays, qu'il couvrit de fourrageurs. Fabius fut un instant troublé à la vue de cette marche audacieuse de l'ennemi : mais il n'en demeura que plus fidèle à son système. En vain son collègue Marcus, en vain tous les tribuns et les centurions, trouvant que l'occasion de surprendre l'ennemi était belle, répétaient qu'il fallait se hâter, descendre au plus vite en rase campagne, et ne pas laisser l'ennemi désoler impunément cette riche contrée ; Fabius, jusqu'au moment où il entra dans la plaine, pressa sa marche et feignit de partager l'ardeur guerrière de ses soldats, mais lorsqu'il se fut approché de Falerne, content de se montrer

sur les flancs de la montagne, il ne fit plus que suivre les mouvements de l'ennemi, afin de faire voir aux alliés qu'il n'abandonnait pas ce qui était hors de ses retranchements, sans jamais s'aventurer en plaine, et évitant toujours une action générale que les causes déjà connues et la supériorité évidente de la cavalerie ennemie lui faisaient craindre. Enfin Annibal, après avoir provoqué vainement les Romains et ravagé toute la contrée, rassembla les dépouilles, qui étaient innombrables, et se prépara au départ; car il voulait ménager ce butin, le déposer dans un endroit sûr où il pût passer l'hiver, et faire que son armée ne jouît pas seulement d'un bien-être provisoire, mais vécût toujours au sein de l'abondance. Fabius pénétra son dessein de sortir par où il était entré, et comme il trouvait dans cet étroit défilé un lieu merveilleusement propre à une attaque, il posta à la hauteur du passage quatre mille soldats. Il les exhorta à faire un prudent usage de leur valeur, si bien secondée par l'avantage de leur position; et lui-même, avec une grande partie de son armée, plaça son camp sur une colline élevée, à l'entrée du défilé.

XCIII. A la vue des Carthaginois, qui venaient s'établir dans la plaine, au pied des montagnes, Fabius se flattait déjà de leur enlever leur butin sans peine, et d'en finir tout d'un coup avec la guerre, grâce à la nature du terrain. Aussi il ne songea plus qu'à étudier la position qu'il devait choisir, le parti qu'il en pouvait tirer; qu'à déterminer quelles troupes marcheraient d'abord contre l'ennemi, et de quel côté. Mais tandis que les Romains faisaient leurs préparatifs pour le lendemain, Annibal, qui avait compris leur projet, ne leur laissa ni la possibilité, ni le loisir de l'exécuter. Il appela sur le champ auprès de lui Asdrubal, chef des valets de l'armée, et lui ordonna de façonner au plus vite des torches de bois sec de différentes espèces, de choisir parmi les dépouilles deux mille bœufs environ, des

plus vigoureux, et de les réunir devant le camp. Puis il rassembla les valets eux-mêmes et leur montra une éminence placée entre les retranchements et le défilé, par où il devait opérer sa retraite, en leur disant de mener battant les bœufs vers cette hauteur au signal donné, jusqu'à ce qu'ils en eussent atteint le sommet. Il les envoya prendre quelque nourriture et le repos nécessaire; et sur la fin de la troisième veille, les conduisit hors du camp pour leur faire attacher les torches aux cornes des bœufs. Tant de bras eurent bientôt exécuté cet ordre, et alors il fit mettre le feu à ces torches et lancer les bœufs du côté des montagnes, en même temps qu'il chargea les soldats armés à la légère, qu'il plaça derrière les valets, de les aider à pousser ces bêtes devant eux; puis, dès que celles-ci auraient pris leur course, de se répandre à droite à gauche, de gagner les hauteurs et de s'en emparer, afin d'en venir aux mains avec l'ennemi au premier mouvement que celui-ci pourrait faire. En même temps il se disposa lui-même au départ, mit au premier rang ses troupes pesamment armées, derrière elles sa cavalerie, ensuite le butin, les Espagnols, les Gaulois enfin, et se dirigea vers le défilé.

XCIV. Les Romains placés à l'entrée du passage eurent à peine vu toutes ces lumières briller sur les hauteurs qu'ils pensèrent qu'Annibal était là, et, abandonnant leur poste, ils se portèrent de ce côté. Plus ils approchaient des bœufs, et plus le spectacle de ces mille flammes les troublait. Leur imagination leur faisait concevoir un danger bien plus terrible qu'il ne l'était en réalité. A l'arrivée des soldats armés à la légère, les deux partis échangèrent quelques flèches; mais bientôt, forcément séparés par l'irruption des bœufs, ils demeurèrent tranquilles, faute de pouvoir distinguer ce qui se passait, en attendant le retour du jour. Fabius était fort embarrassé; d'un côté il avait bien compris, comme dit le poëte[1], que c'était une

[1] Voir l'*Odyssée*, liv. X, 232-258.

ruse, et de l'autre, fidèle à sa maxime, il était décidé à ne rien risquer, à ne pas tenter une bataille décisive; aussi se tint-il enfermé dans son camp jusqu'au lever du soleil. Dans l'intervalle, Annibal, qui voyait tout aller au gré de ses désirs, fit traverser impunément à toute son armée et à ses bagages le défilé que laissait libre la retraite des soldats romains : puis au jour, comme il s'aperçut que l'ennemi menaçait les soldats à la légère sur les collines, il envoya quelques Espagnols qui, après un court engagement, tuèrent environ mille Romains, recueillirent sans peine les détachements compromis et les ramenèrent avec eux. Après être ainsi sorti des campagnes de Falerne, Annibal, à l'abri de l'ennemi dans son camp, ne songea plus qu'à chercher où et comment il établirait ses quartiers d'hiver. Parmi les villes comme dans les campagnes, ce dernier succès avait répandu la terreur et l'effroi de son nom. Par contre-coup, Fabius était en butte à mille attaques, comme ayant laissé lâchement l'ennemi se tirer d'une position si difficile. Toutefois, il ne renonça pas à son système. Forcé même quelques jours après de se rendre à Rome pour un certain sacrifice, et de remettre l'armée entre les mains de son collègue, il lui recommanda avec instance de songer bien moins à faire tort à l'ennemi qu'à éviter quelque dommage. Mais Marcus n'écouta guère ses conseils, et Fabius parlait encore que déjà dans son cœur il ne rêvait plus que périls et batailles.

XCV. Tel était le train des hostilités en Italie. Cependant Asdrubal, gouverneur de l'Espagne, après avoir, dans ses loisirs des quartiers d'hiver, équipé les trente vaisseaux que lui avait laissés son frère et en avoir armé dix autres, fit, au retour de l'été, partir ces quarante navires pontés de Carthagène, sous la conduite d'Amilcar. Il rassembla en même temps ses troupes de terre, leva le camp, et tandis que sa flotte se dirigeait le long du rivage, il en suivit les mouve-

ments sur la côte, afin de s'établir avec ses forces réunies à l'embouchure de l'Èbre. Cnéus, qui avait deviné les projets des Carthaginois, résolut d'abord de se porter au-devant de l'ennemi et par terre et par mer, mais, instruit des forces d'Astrubal et du matériel considérable dont il disposait, il renonça à son attaque par terre. Il équipa trente-cinq vaisseaux, choisit parmi les fantassins les soldats les plus propres au service maritime, et après deux jours de traversée se trouva transporté de Tarragone à l'embouchure de l'Èbre. Il mouilla à quatre-vingts stades des ennemis, et envoya à la découverte deux vaisseaux montés par des Marseillais : ces Marseillais servaient de guides aux Romains, et, toujours les premiers à braver les dangers, ils leur rendaient toute espèce de services. Du reste, de tous les peuples, c'est celui de Marseille qui, dans la suite et surtout pendant la guerre d'Annibal, s'associa avec le plus de dévouement à la fortune de Rome. Sur l'avis que la flotte carthaginoise était à l'entrée du fleuve, Cnéus mit promptement à la voile, afin de tomber à l'improviste sur Asdrubal.

XCVI. Asdrubal, à qui ses éclaireurs avaient depuis longtemps signalé l'arrivée des Romains, rangea ses troupes de terre sur la côte, fit embarquer les équipages, et quand les Romains furent assez près, les Carthaginois, jetant le cri de guerre, levèrent l'ancre, afin d'en venir aux mains. Le combat engagé, ils balancèrent un instant la victoire, mais bientôt ils furent réduits à fuir, et la présence de l'armée de terre, qui bordait le rivage, servit moins à leur inspirer du courage dans l'action qu'elle ne leur nuisit en leur offrant la perspective d'un asile assuré. Après avoir perdu deux vaisseaux avec leur équipage, et en avoir vu quatre autres dépouillés de leurs rames et de leurs hommes, ils se dirigèrent vers la terre. Serrés de près par les Romains, ils se firent échouer, et, s'élançant de leurs navires, coururent se cacher dans les rangs de leurs

soldats. A cette vue, les Romains approchèrent hardiment du rivage, remorquèrent les navires, qu'ils purent mettre en mouvement; puis ils regagnèrent la haute mer, pleins de joie d'avoir vaincu les ennemis dès le premier choc, de rester maîtres de la mer en ces parages et d'avoir en leur pouvoir cinq vaisseaux carthaginois! Ce succès releva en Espagne les espérances des Romains. A Carthage, dès qu'on apprit la défaite d'Asdrubal, on équipa soixante-dix vaisseaux qui mirent sur-le-champ à la voile : tant l'empire de la mer semblait à cette république nécessaire à ses desseins! La flotte se rendit d'abord en Sardaigne, et de là en Italie, à Pise, où les équipages se promettaient de rallier Annibal. Mais les Romains, avec cent vingt vaisseaux longs à cinq rangs de rames, allèrent de cette ville au-devant des Carthaginois, et ceux-ci, informés du départ de ces forces, cinglèrent vers la Sardaigne, et de là vers l'Afrique. Cnéus Servilius, qui était à la tête de la flotte romaine, suivit quelque temps celle de Carthage, dans l'espoir de le rejoindre; puis, comme l'ennemi avait sur lui beaucoup d'avance, il abandonna son dessein. De Lilybée en Sicile, il dirigea sa course sur Cercina, île africaine, et la quitta après que les habitants lui eurent remis de l'argent pour échapper au pillage. Il prit Cossyre au retour, mit une garnison dans la petite capitale de cette île et regagna Lilybée. Il y plaça sa flotte en observation et vint rejoindre l'armée de terre.

XCVII. A la nouvelle de la victoire remportée par Cnéus, le sénat, convaincu qu'il était utile ou plutôt nécessaire, loin de négliger l'Espagne, d'y pousser la guerre plus que partout ailleurs et d'y serrer de près les Carthaginois, arma vingt vaisseaux, les confia, suivant ses premières vues, à Publius Scipion, et l'envoya en toute hâte auprès de son frère Cnéus, pour diriger de concert avec lui les affaires de ce côté. Rome craignait avant tout que les Carthaginois, une fois maîtres de ces

contrées, et dès lors ayant à leur disposition et des bras nombreux et des vivres abondants, n'aspirassent plus ouvertement à l'empire de la mer, et ne prêtassent un redoutable appui à leurs frères d'Italie, par des envois d'hommes et d'argent à Annibal. Aussi, regardant la guerre d'Espagne comme de la plus haute importance, se pressa-t-elle d'envoyer auprès de Cnéus la flotte que j'ai dite avec Publius. Réuni bientôt à son frère, Publius rendit les plus grands services à la cause de la république. Jusqu'ici les Romains n'avaient pas osé franchir l'Èbre, et s'étaient contentés de l'alliance ou de l'amitié de quelques peuples placés en deçà du fleuve. Ils s'enhardirent alors à le passer, et à tenter, au delà de cette limite, quelques conquêtes nouvelles. Le hasard, du reste, en cette circonstance, servit merveilleusement leurs désirs. Après avoir répandu la terreur parmi les peuples qui habitaient les rives du fleuve à l'endroit où ils le traversèrent, ils s'étaient avancés jusqu'à Sagonte, et avaient établi leur camp près du temple de Vénus, à quarante stades environ de la ville; c'était un emplacement qui les mettait à la fois à l'abri de l'ennemi, et qui leur assurait des vivres du côté de la mer. Leur flotte s'avançait de conserve avec l'armée de terre. Ce campement amena dans leur position le changement que je vais dire.

XCVIII. A l'époque où Annibal était parti pour l'Italie, il avait demandé à toutes les villes espagnoles dont il se défiait les fils de leurs citoyens les plus illustres, comme gages de leur fidélité ; et ces otages, il les avait déposés dans Sagonte, doublement défendue par de fortes murailles, et par le dévouement des troupes qui y tenaient garnison. Là se trouvait un certain Espagnol nommé Abilyx, qui ne le cédait à aucun en noblesse et en gloire, et passait pour l'emporter sur tous par son amour et son dévouement pour Carthage. A la vue des derniers événements, persuadé que la fortune de Rome prenait une face meilleure, il songea tout d'abord en

Espagnol, en barbare, à livrer les otages au vainqueur[1]. Certain de trouver chez les Romains honneur et crédit, s'il savait à propos leur offrir ses services et sa foi, il ne s'occupa plus que de trahir les Carthaginois et de remettre entre les mains de Rome les captifs. Il connaissait Bostar, général carthaginois, qu'Asdrubal avait envoyé pour s'opposer au passage de la flotte romaine, et qui, faute de courage, ayant battu en retraite, était venu camper près de Sagonte, du côté de la mer. Il savait que c'était un homme sans finesse, d'une nature douce, disposé à lui accorder toute créance. Il alla donc l'entretenir au sujet des otages, et lui dit que les Romains ayant franchi l'Èbre, les Carthaginois ne pouvaient plus contenir par la crainte les peuples dans le devoir; et que, dans les circonstances présentes, ils devaient avant tout se les attacher par l'amitié. Maintenant, ajoutait-il, que les Romains étaient proches, et que campés sous les murs de Sagonte ils menaçaient la ville, s'il faisait sortir les otages et les restituait à leurs parents, à leur patrie, il renversait d'abord les plus chers desseins de l'ennemi (car les Romains n'aspiraient à devenir maîtres de la place qu'afin de les rendre à la liberté) et gagnait du même coup aux Carthaginois les cœurs des Espagnols, en veillant par une sage prévoyance de l'avenir à la sûreté de leurs fils. Pour lui, il promettait, s'il était choisi comme ministre d'un si grand bienfait, de le faire grandement valoir. Qu'on lui donne les enfants à reconduire dans leurs villes, et non-seulement il assure à Carthage la reconnaissance des parents, mais encore celle des populations entières à qui il peindra, sous les plus vives couleurs, la bienveillance de cette république à l'égard de ses alliés. Enfin, il lui dit d'attendre de la gratitude des familles des présents magnifiques. Rentrés en possession des objets

[1] Tite Live commente ainsi cette phrase : « Tum, qualia plerumque sunt « barbarorum ingenia, quum fortuna mutaverat fidem, etc. » (lib. XXII, cap. XXII.)

les plus chers à leurs cœurs, elles rivaliseront toutes de libéralité envers l'auteur d'une telle action. Il lui tint encore quelques propos de ce genre, et l'amena à écouter ses conseils.

XCIX. Il le quitta après avoir fixé le jour où il devait revenir avec des hommes sûrs, propres à ramener chez eux les captifs; puis il se rendit la nuit même au camp des Romains, et, s'étant adressé à quelques Espagnols qui servaient Rome, fut facilement admis auprès des généraux. Il leur représenta longuement l'Espagne se donnant aux Romains, par un mouvement soudain, si elle venait à recouvrer les otages, et s'engagea à les leur livrer. Publius accueillit cette promesse avec la joie la plus vive, fit espérer de magnifiques récompenses au traître, et Abilyx se retira chez lui après avoir pris le jour, l'heure, l'endroit, où devaient l'attendre les agents chargés de recevoir les otages. Cela convenu, il retourna auprès de Bostar avec quelques amis sur qui il pouvait compter, prit de ses mains les enfants retenus dans Sagonte, sortit pendant la nuit, comme s'il voulait échapper aux regards des Romains, passa au delà de leurs retranchements, et se trouva à l'heure dite au rendez-vous, pour remettre les otages aux généraux romains. Publius lui témoigna dès lors les plus grands égards, lui confia le soin de ramener les enfants dans leurs familles, en lui adjoignant toutefois quelques hommes qui lui appartenaient. Abilyx aussitôt se mit à parcourir les villes, et, à mesure qu'il rendait les otages, faisant briller aux yeux de tous la douceur et la générosité des Romains, qui contrastait avec la défiance et la dureté des Carthaginois, ajoutant à cela l'exemple de sa propre défection, il poussa un nombre considérable de peuples à embrasser la cause des Romains. Bostar, qui passa pour avoir livré aux ennemis les otages avec une crédulité puérile et indigne de son âge, courut à ce propos de grands dangers. Comme la saison était avancée, les deux partis menèrent cha-

cun leur armée dans les quartiers d'hiver. Mais quels avantages ce coup du sort, la trahison d'Abilyx, n'offrait-il pas aux Romains pour l'avenir! Tel était l'état de l'Espagne.

C. En Italie, Annibal, informé par ses espions qu'il y avait dans les campagnes de Lucéria et de Gérunium du blé en grande quantité, et que cette dernière ville était parfaitement disposée pour servir de magasin, résolut d'y passer la mauvaise saison ; et pour s'y rendre, il franchit le mont Livourne[1]. Lorsqu'il fut arrivé près de Gérunium, qui est à deux cents stades de Lucéria, il essaya d'abord d'attirer à soi les habitants par des pourparlers, et même leur offrit des garanties de ses promesses. Comme on ne l'écoutait pas, il mit le siége devant la place, s'en rendit promptement maître, passa les citoyens au fil de l'épée, et laissa debout la plupart des maisons et des murs, pour s'en servir comme de greniers pendant l'hiver. Puis il établit son armée sous les murailles, et entoura le camp d'un retranchement et d'un fossé. Ces précautions prises, il divisa ainsi le travail : il envoyait les deux tiers de son armée au fourrage, et chaque soldat devait chaque jour rapporter une certaine mesure de blé aux officiers spécialement chargés des vivres ; le dernier tiers gardait le camp et veillait par détachements à la sûreté des fourrageurs. Le pays n'était qu'une vaste plaine d'un accès facile ; le nombre des travailleurs était immense, la saison favorable au transport ; aussi, chaque jour les Carthaginois ramassaient une quantité prodigieuse de blé.

CI. Marcus, après avoir reçu l'armée des mains de Fabius, fit d'abord quelques évolutions de hauteur en hauteur, dans l'espoir d'attirer une fois les Carthaginois sur ce terrain, et de les y combattre. Instruit bien-

[1] Ce nom est inconnu. Schweighæuser suppose que c'est le mont Taburne, près de Caudium.

tôt qu'Annibal était maître de Gérunium, qu'il faisait du blé dans toute la campagne, et avait un camp fortifié sous les murs de la ville, il quitta les montagnes, descendit la colline qui peu à peu conduit dans la plaine, et vint camper près de la citadelle placée sur le territoire de Lavinium, qu'on appelle Calèle, disposé à livrer bataille de quelque manière que ce fût. Dès qu'Annibal vit approcher les Romains, il confia au dernier tiers de son armée le soin de fourrager, prit avec lui les deux autres, poussa sa marche à une distance de seize stades, et s'établit sur une hauteur afin de pouvoir à la fois effrayer l'ennemi et prêter secours aux fourrageurs. Entre les deux camps s'élevait un autre tertre qui dominait fort à propos l'armée romaine; Annibal y envoya durant la nuit deux mille soldats légèrement armés. De son côté, au lever du jour, Marcus se fut à peine aperçu que ce poste était occupé, qu'il se mit à la tête des troupes légères pour l'attaquer. A la suite d'une vive mêlée, les Romains finirent par s'en emparer, et transportèrent en ce lieu toutes leurs forces. Annibal, inquiet de la proximité de Marcus, retint d'abord quelque temps auprès de lui plus de la moitié de son armée; mais il fut enfin obligé d'en détacher une partie pour mener paître les troupeaux, une autre pour faire du fourrage; car il voulait avant tout, comme il se l'était promis, ne pas consommer inutilement son butin et rassembler du blé autant qu'il était possible, afin d'assurer dans ses quartiers d'hiver d'abondantes provisions à ses soldats, aux bêtes de somme et aux chevaux. C'était en sa cavalerie qu'il plaçait ses plus belles espérances.

CII. Marcus, à la vue des ennemis que leurs travaux tenaient dispersés en grande partie dans la plaine, choisit l'heure du jour qui lui semblait la plus favorable pour faire sortir son armée du camp. A peu de distance des retranchements d'Annibal, il mit en ordre de bataille les soldats pesamment armés, et divisant

par pelotons les cavaliers et les troupes légères, les lança sur les fourrageurs avec ordre de ne pas faire de prisonniers. Cette manœuvre mit Annibal dans un grand embarras : il ne pouvait ni marcher contre l'ennemi qu'il avait en face, ni prêter appui à ses soldats répandus dans la plaine. Les Romains envoyés contre les fourrageurs en tuèrent un grand nombre, et ceux que Marcus avait laissés près d'Annibal en vinrent à mépriser assez les Carthaginois pour arracher la palissade qui les protégeait, et pour les assiéger presque dans leur camp. Annibal était dans une terrible position ; mais il tint tête à l'orage, et, repoussant l'ennemi à mesure qu'il avançait, défendant le mieux qu'il pouvait sa palissade, il résista jusqu'à ce qu'enfin Asdrubal vint à son secours avec quatre mille soldats qui s'étaient réfugiés de la plaine dans le camp de Gérunium. Enhardi par l'arrivée de ce renfort, il sortit de ses retranchements, mit son armée en bataille à quelque distance, et se tira bien qu'avec peine du péril où il était. Marcus, après avoir tué beaucoup de monde aux Carthaginois près de la palissade, et leur avoir fait éprouver des pertes plus grandes encore dans la campagne, se retira plein d'espoir. Le lendemain il vint prendre possession du camp qu'Annibal venait d'abandonner. Car dans la crainte que les Romains ne s'emparassent à la faveur de la nuit du camp de Gérunium, demeuré sans défense, et par là même des munitions et des vivres qu'il y avait entassés, le général carthaginois avait jugé à propos de battre en retraite et de reprendre son poste sous les murs de Gérunium. Dès lors, autant les Carthaginois allèrent au fourrage avec circonspection et prudence, autant les Romains y coururent avec audace et témérité.

CIII. A la nouvelle de ce succès, que la renommée du reste avait singulièrement exagéré, la joie fut immense dans Rome. On voyait d'abord à une situation désespérée, succéder une amélioration sensible dans

l'état des affaires. Ensuite, il sembla manifeste que la torpeur, l'abattement dont les troupes semblaient jadis frappées ne tenait pas à la lâcheté du soldat, mais à l'excessive prudence du général. Aussi, tandis que la voix publique accusait hautement Fabius de conduire trop timidement la guerre, elle porta si haut le mérite de Marcus, qu'on prit en son honneur une mesure inouïe jusqu'alors. Dans la persuasion où l'on était qu'il mettrait bientôt fin à la guerre, on l'associa comme dictateur à Fabius, et, ce qui jamais n'avait eu lieu, il y eut deux dictateurs à la fois pour la même expédition. Marcus, fort de cet éclatant témoignage de la faveur populaire, et de l'autorité dont il était revêtu par le peuple, fut doublement excité à braver le péril et à provoquer l'ennemi. Bientôt revint Fabius; les événements n'avaient pas changé ses idées : il était même encore plus attaché à son ancien système. Aussi, quand il vit Marcus, gonflé d'un fol orgueil, le contredire en tout et ne songer qu'à combattre, il lui proposa ou de commander tour à tour, ou de partager entre eux l'armée et de disposer, chacun à sa guise, des troupes qui les auraient suivis. Marcus accepta avec plaisir le partage, et cette opération faite, les deux dictateurs campèrent isolément à la distance l'un de l'autre de douze stades environ.

CIV. Instruit par les rapports des prisonniers et par le changement opéré dans l'armée ennemie de la rivalité des deux chefs, et de l'humeur impétueuse de l'ambitieux Marcus, et convaincu que ce qui se passait chez l'ennemi, loin d'être nuisible, ne pouvait que lui être avantageux, Annibal concentra dès lors toute son attention sur Marcus, afin de rabattre son audace et de prévenir ses attaques. Il y avait entre son camp et celui de l'ennemi une petite hauteur de nature à incommoder l'un ou l'autre parti. Annibal résolut de s'en emparer; et comme il tenait pour certain, à en juger par la dernière affaire, que Marcus se présenterait aussitôt pour

s'y opposer, il eut recours à un stratagème. Autour de cette éminence le terrain était découvert, mais présentait une foule de coupures et de cavités. Il y cacha durant la nuit, dans les endroits les plus favorables, par détachements de deux ou trois cents hommes, cinq cents cavaliers environ et cinq mille soldats de troupes légères et d'infanterie; et dans la crainte qu'ils ne fussent découverts par les ennemis qui le matin iraient au fourrage, il fit occuper par ses soldats armés à la légère la hauteur dès le point du jour. Aussitôt Marcus, qui voyait là pour lui, je dirai presque une aubaine, détacha son infanterie légère, à qui il donna l'ordre de combattre sans relâche et de disputer fortement le poste à l'ennemi. Il fit ensuite partir ses cavaliers, et sur leurs traces conduisit en personne les troupes pesamment armées. Les dispositions étaient à peu près les mêmes que lors du dernier combat.

CV. Le jour venait de paraître; mais comme les esprits et les yeux étaient fixés sur la mêlée dont l'éminence était le théâtre, l'embuscade préparée par Annibal demeura inaperçue. Annibal envoyait incessamment des secours aux soldats qui défendaient la colline. Enfin il partit lui-même avec ses cavaliers et le reste de l'armée. La cavalerie de part et d'autre ne tarda pas à se heurter. Déjà l'infanterie légère des Romains, vivement refoulée par les charges d'une cavalerie nombreuse, répandait quelque désordre en se retirant vers les troupes pesamment armées; mais quand à un signal donné, les Africains placés en embuscade se dressèrent autour des Romains et se précipitèrent sur eux de toutes parts, ce ne fut plus seulement l'infanterie légère, mais toute l'armée qui courut les plus grands dangers. A cette vue, Fabius, craignant pour elle une entière destruction, fit sortir ses légions et marcha au secours de celles qui étaient compromises. Les Romains reprirent aussitôt courage. Bien que leurs rangs fussent partout rompus, ils se rallièrent autour

des drapeaux, et faisant retraite, se réfugièrent auprès des renforts venus à leur aide, non sans avoir déjà perdu beaucoup de soldats d'infanterie légère et un plus grand nombre de légionnaires, tous hommes d'un grand courage. Annibal, qu'intimidaient les troupes fraîches et en bon ordre de Fabius, renonça à la poursuite des fuyards et au combat. Aussi, pour tous ceux qui avaient pris part à l'action, il fut manifeste que l'audace de Marcus aurait tout perdu ; que la sage lenteur de Fabius avait, en cette occasion comme autrefois, sauvé la république ; et à Rome, on reconnut quel intervalle sépare la furie insensée d'un soldat présomptueux et la raison calme et soutenue d'un prudent général. De ce jour les Romains, instruits par l'expérience, jetèrent en commun autour de leur camp une même palissade, demeurèrent ensemble, écoutèrent Fabius et se montrèrent toujours dociles à ses ordres. Quant aux Carthaginois, ils coupèrent par un fossé le terrain placé entre leur camp et l'éminence, entourèrent le sommet de cette hauteur d'un retranchement, y déposèrent quelques troupes, et s'occupèrent ensuite en toute sûreté d'établir leurs quartiers d'hiver.

CVI. C'était le moment des élections à Rome ; les Romains nommèrent consuls Lucius Émilius et Caïus Térentius, et aussitôt les dictateurs abdiquèrent. Les consuls de l'année précédente, Cnéus Servilius et Marcus Régulus, élevés au consulat après la mort de Flaminius, furent revêtus par Émilius de la dignité proconsulaire, et chargés du commandement des troupes en campagne ; ils disposaient à leur gré de l'armée. Cependant Émilius, un conseil ayant été tenu avec le sénat, suppléa à ce qui manquait de soldats aux légions pour pouvoir agir utilement, par de nouvelles levées qu'il fit aussitôt partir. Il écrivit en même temps à Cnéus de ne livrer sous aucun prétexte une bataille générale, mais d'engager des escarmouches partielles aussi chaudes et aussi fréquentes que

possible, afin d'exercer les recrues et de les aguerrir peu à peu à de plus grands combats, les dernières défaites des Romains devant être surtout attribuées à l'emploi qu'on avait fait de troupes récemment enrôlées et encore novices. On donna une légion au préteur Lucius Postumius, et on l'envoya en Gaule pour tenter, par une diversion, de ramener dans leurs foyers les Gaulois qui suivaient Annibal. En outre, on s'occupa de faire revenir la flotte qui passait l'hiver à Lilybée ; on fournit enfin aux généraux qui étaient en Espagne tout ce qui était nécessaire. Telles sont les mesures, parmi d'autres encore, que les consuls se hâtèrent de prendre. Dès que Cnéus eut reçu la lettre des consuls, il s'y conforma ; aussi ne dirons-nous rien de cette courte période, où ne se rencontre absolument rien qui mérite d'être rapporté ; effet naturel et de l'édit des consuls et des circonstances elles-mêmes. On n'y voit guère que des escarmouches, que des mêlées partielles, qui du reste firent honneur aux proconsuls ; ils passèrent aux yeux de tous pour avoir, dans leur conduite, fait constamment preuve de courage et de sagesse.

CVII. Les deux armées restèrent en présence durant tout l'hiver et le printemps. Enfin, quand arriva la saison des récoltes, Annibal fit quitter à son armée le camp de Gérunium, et, convaincu qu'il importait au succès de sa cause de forcer n'importe comment les ennemis à combattre, surprit la citadelle de Cannes. C'était là que les Romains réunissaient le blé et en général les provisions qu'ils tiraient des campagnes de Canusium ; de là qu'ils envoyaient à leur armée les vivres nécessaires. La ville avait déjà antérieurement été détruite : par la prise de la citadelle et des munitions qu'elle contenait, les troupes romaines se trouvèrent dans un grand embarras. Outre qu'elles perdaient un matériel considérable, elles voyaient au pouvoir de l'ennemi une citadelle qui commandait avanta-

geusement toute la contrée. Les proconsuls envoyèrent courriers sur courriers demander ce qu'il fallait faire ; car si l'ennemi avançait, il était impossible d'éviter le combat au milieu d'un pays désolé et d'alliés en suspens. Le sénat fut d'avis de livrer bataille. Mais il ordonna à Cnéus de ne point agir, et fit partir les consuls. Tous les regards se fixèrent alors sur Émilius; sur lui se concentrèrent toutes les espérances : c'était un homme d'une probité reconnue, et peu d'années auparavant il avait dirigé avec habileté et succès la guerre d'Illyrie. On prit en outre une mesure sans exemple chez les Romains : on résolut de combattre avec huit légions, chaque légion contenant cinq mille hommes, sans parler des auxiliaires. Les Romains, nous l'avons dit, lèvent chaque année quatre légions, et la légion se compose d'ordinaire de quatre mille fantassins, et de deux cents cavaliers. Ce n'est que dans les circonstances graves qu'ils portent le chiffre des fantassins à cinq mille, et celui des cavaliers à trois cents. Quant aux auxiliaires, leur infanterie est égale à celle des Romains, et le nombre des cavaliers triple. Enfin on ne donne habituellement à chaque consul que la moitié des alliés et deux légions, et un seul consul livre bataille avec ces forces. Il est rare qu'on emploie pour un unique combat toutes les légions. Mais telle était alors la consternation générale, si vives étaient les craintes, que les Romains résolurent de faire descendre dans la plaine, non plus les quatre légions, mais huit.

CVIII. Le sénat appela devant lui Émilius et Térentius, leur mit sous les yeux les graves conséquences que devait entraîner avec soi le bon ou le mauvais succès de la prochaine bataille, et après leur avoir recommandé de frapper à propos un coup décisif avec la bravoure digne du nom romain, les fit partir. A peine y furent-ils arrivés, qu'Émilius convoqua l'armée, l'instruisit des intentions du sénat, et lui donna les con-

seils que la circonstance demandait, avec cette éloquence chaleureuse qui vient du cœur. La plus grande partie du discours eut pour texte les dernières défaites; et c'était en effet là l'endroit où les esprits des soldats abattus avaient surtout besoin d'être relevés. Aussi Lucius essaya-t-il d'établir qu'il était facile de trouver dans les batailles antérieures, non pas un, mais vingt motifs capables d'en expliquer la triste issue; et qu'en la conjoncture présente, il n'y avait pas de raison pour que les Romains, s'ils étaient hommes de cœur, ne vainquissent pas l'ennemi. « Dans les campagnes précédentes, dit-il, les deux consuls ne s'étaient point trouvés réunis à la tête des troupes, et ces troupes, loin d'être exercées, étaient composées de recrues sans expérience du danger. Mais surtout elles connaissaient si peu ce qu'étaient leurs adversaires, qu'elles venaient sans les avoir vus une seule fois se mesurer avec eux, et risquer des batailles décisives! Les soldats vaincus sur la Trébie, par exemple, avaient livré le combat le lendemain même du jour où ils étaient arrivés de Sicile, dès le matin. Ceux enfin qui s'étaient battus à Trasimène n'avaient jamais, avant d'en venir aux mains, aperçu les Carthaginois, et même sur le champ de bataille ils n'avaient pu les voir à cause du mauvais temps. Aujourd'hui, continua Émilius, tout est changé.

CIX. « Vous n'avez plus seulement avec vous vos deux consuls pour partager vos périls; nous nous sommes ménagé l'appui des consuls de l'année dernière, prêts comme nous à prendre leur part dans un combat. Vous connaissez les armes, la tactique, les forces de vos ennemis; que dis-je? voilà bientôt deux ans que presque chaque jour vous luttez contre eux sans relâche. Or, si dans les détails l'état de l'armée est aujourd'hui tout autre que par le passé, n'est-il pas probable que la même différence se retrouvera dans l'issue de la bataille? En effet, ne serait-il pas bizarre,

ou pour mieux dire impossible, qu'après avoir dans des escarmouches partielles à forces égales, le plus souvent triomphé, vous fussiez vaincus au moment où vous vous présentez en masse deux fois plus nombreux que l'ennemi ? Tout est prêt pour la victoire, Romains, et afin de l'assurer, il n'est besoin que de votre bon vouloir et de votre ardeur. Vous parler longuement à ce sujet ne me semble pas convenable. Des exhortations peuvent être nécessaires auprès de soldats mercenaires ou de troupes qu'un traité d'alliance fait combattre, et pour qui les risques de la mêlée sont ce qu'il y a de plus redoutable, et les conséquences du succès presque indifférentes. Quand on s'adresse à des gens tels que vous, à des gens qui n'ont pas à défendre les intérêts d'autrui, mais leur propre vie, celle de leurs femmes et de leurs enfants, à des hommes enfin que l'issue du combat doit plus vivement toucher que les périls même, il n'est besoin que d'un appel à leurs souvenirs, et non de longs conseils. Quel est l'homme, en effet, qui avant tout, sans doute, ne désire vaincre; mais qui, si la victoire est impossible, n'aime mieux mourir bravement l'épée à la main que vivre pour voir le déshonneur ou la perte de ces êtres si chers à son amour? Oubliez donc, Romains, un instant mes paroles, voyez par vous-mêmes quelle différence il y a pour tous entre la victoire et la défaite; songez aux suites de l'une ou de l'autre, et marchez au combat avec la pensée que ce n'est pas de quelques légions seulement, mais de la république entière qu'il s'agit en cette journée. Si le succès ne répond pas à notre attente, elle n'a plus de nouvelles ressources à employer pour vaincre l'ennemi; c'est sur vous que repose tout ce qu'elle a de force et d'ardeur; elle n'a d'espérance de salut qu'en vous. Ne trompez pas sa confiance; faites éclater pour elle ce dévouement qu'on doit à sa patrie. Montrez à tous les peuples que, si nous avons essuyé quelques défaites, ce n'est pas que les Romains

soient moins bons soldats que les Carthaginois, et qu'il ne faut l'attribuer qu'à l'inexpérience des troupes et aux difficultés des circonstances. » Après avoir par ce discours et quelques mots encore excité le courage des soldats, il les congédia.

CX. Le lendemain, les consuls levèrent le camp et se dirigèrent vers l'endroit où ils avaient entendu dire que se trouvait Annibal. Deux jours après, ils s'établirent en face de l'ennemi, à la distance de cinquante stades environ. La campagne à l'entour était une plaine découverte, et les Carthaginois l'emportaient par la cavalerie. Lucius refusa de combattre et fut d'avis de chercher à attirer les Carthaginois dans quelque lieu où l'infanterie surtout pourrait agir. Mais Caïus, aveuglé par son inexpérience, se prononça pour l'opinion contraire : de là entre les deux généraux de ces divisions et de ces méfiances dont l'effet est toujours si fatal. Le lendemain, suivant la coutume des Romains, qui prête alternativement aux consuls le pouvoir pour un jour, Caïus devait commander. Il en profita pour lever le camp, et pour faire, malgré les protestations et les plaintes de son collègue, quelques pas vers Annibal. Celui-ci aussitôt se porta à la rencontre de Caïus avec son infanterie légère et sa cavalerie, surprit ses troupes au milieu de leur marche, en vint brusquement aux mains avec eux, et jeta dans leurs rangs un grand désordre. Mais après avoir soutenu le premier choc avec quelques soldats pesamment armés qu'ils placèrent à l'avant-garde, les Romains lancèrent contre l'ennemi leurs archers et leur cavalerie, et demeurèrent vainqueurs. Ils le durent à l'appui que leur prêtèrent quelques manipules mêlés à leurs troupes légèrement armées, tandis que les Carthaginois n'avaient rien qui pût les soutenir. La nuit, en séparant les combattants, mit fin à cette affaire, qui avait mal répondu à l'espoir des Carthaginois. Le lendemain, Lucius, qui ne voulait pas livrer bataille, et qui cependant ne pou-

vait sans péril tirer de là son armée, en plaça les deux tiers sur les bords de l'Aufide, seul fleuve qui traverse l'Apennin. Cette montagne divise dans toute son étendue les autres courants d'eau qui se jettent les uns dans la mer de Toscane, les autres dans le golfe Adriatique. Mais l'Aufide le franchit à sa source dans la partie de l'Italie voisine de la Toscane, et se jette dans l'Adriatique. Il envoya le dernier tiers au delà du fleuve, vers l'est, à dix stades de son camp, et à une distance un peu plus grande de celui de l'ennemi. Il voulait être ainsi à portée de protéger les fourrageurs du camp au delà de l'Aufide, et de menacer ceux des Carthaginois.

CXI. Annibal, qui voyait les circonstances l'appeler à en venir aux mains avec l'ennemi, et craignait en même temps que le dernier échec n'eût fait une impression fâcheuse sur l'armée, crut devoir lui adresser quelques paroles, et la convoqua. Quand on fut réuni, il commença par dire aux soldats de regarder autour d'eux, et leur demanda si, en supposant même que les dieux leur permissent de leur exprimer leurs désirs, ils pourraient demander d'eux une faveur plus précieuse que de voir, avec leur innombrable supériorité en cavalerie, les Romains engager sur un pareil terrain une bataille générale. Tous accueillirent par un murmure approbateur cette évidente vérité. « Eh bien ! dit Annibal, remerciez donc les dieux qui, vous préparant la victoire, ont amené ici les ennemis, et ensuite remerciez-moi, moi qui les ai forcés à combattre (car la fuite est impossible), et à combattre en un lieu qui nous garantit le succès. Vous exciter longuement à avoir bon espoir et à être braves dans la mêlée, est chose inutile. Lorsque vous ignoriez encore ce que c'était qu'une bataille contre les Romains, les exhortations étaient nécessaires; et j'appuyais même alors mes longues harangues d'exemples qui frappassent vos sens; mais aujourd'hui que vous avez complétement vaincu Rome dans

trois grandes journées, quelle éloquence plus capable de vous inspirer de l'audace, soldats, que les faits eux-mêmes? Les premières victoires vous ont rendus maîtres des campagnes et des richesses qu'elles renferment, suivant les promesses de cette bouche trouvée sincère en toutes ses paroles. Il s'agit maintenant des villes et de leurs trésors. Encore un triomphe, et vous tenez l'Italie tout entière en vos mains, vous mettez un terme à vos fatigues, vous devenez maîtres absolus de la puissance romaine, vous acquérez enfin une autorité sans partage en ce pays. Aussi il faut maintenant des actions et non des paroles. Avec l'aide des dieux, j'aurai bientôt confirmé ce que je vous promets. » Il dit, et les soldats reçurent avec enthousiasme son discours; il les remercia de leur zèle, les congédia, et du côté du fleuve où se trouvait la plus forte partie de l'armée ennemie, établit un camp où il se retrancha.

CXII. Le lendemain, il donna ordre à toutes ses troupes de réparer leurs forces par tous les soins nécessaires, et de se préparer au combat. Enfin, le jour suivant, il rangea son armée le long du fleuve. Il était clair qu'il voulait livrer bataille. Mais Lucius, qui trouvait la position mauvaise et comprenait que les Carthaginois seraient bientôt obligés de décamper pour avoir des vivres, ne bougea pas et se contenta de protéger les abords des deux camps par des postes considérables. Annibal, après avoir quelque temps attendu, et ne voyant personne venir, renvoya dans leurs retranchements ses soldats, à l'exception des Numides, et les lança contre les troupes du second camp romain, qui faisaient de l'eau. Comme les barbares s'avançaient jusqu'à la palissade, et empêchaient les soldats d'approcher de la rivière, Caïus sentit redoubler son désir de combattre, et l'armée, qu'animait la même ardeur, supportait avec peine qu'on différât la bataille; car l'homme hait surtout l'incertitude, sans songer que, la chose décidée, il n'y a plus à revenir sur les maux

qui surviennent. A Rome, quand on apprit que les armées étaient en présence dans leur camp, et que chaque jour il y avait des affaires d'avant-postes, la ville entière demeura suspendue dans une terrible attente. Pleine du souvenir des défaites passées, elle redoutait l'avenir et prévoyait, calculait avec effroi les conséquences d'une telle journée, si sa dernière armée était détruite. Toutes les bouches répétaient les oracles consacrés dans Rome; les temples et les maisons retentissaient de prodiges et de miracles[1]. Ce n'était partout que vœux, sacrifices, supplications, prières. Dans les moments critiques, les Romains sont féconds en moyens pour apaiser les dieux et les hommes; et il n'est pas de pratique qu'ils regardent alors comme au-dessous de leur grandeur et de leur dignité.

CXIII. Caïus eut à peine, le lendemain, reçu les faisceaux, qu'à la pointe du jour il fit sortir l'armée des deux camps. A mesure que les soldats du camp le plus considérable passaient le fleuve, il les rangeait en bataille. Il plaça sur la même ligne les troupes de l'autre camp la face tournée vers le midi. Il établit aussi les cavaliers romains le long du fleuve, à l'aile droite, et à côté d'eux, dans la même direction, il développa son infanterie, dont il avait fait les manipules plus serrés que de coutume, et les colonnes plus épaisses qu'étendues. La cavalerie alliée fut envoyée à l'aile gauche; enfin, quelque peu en avant, il disposa les soldats armés à la légère. Les Romains comptaient, les alliés compris, quatre-vingt mille hommes d'infanterie et un peu plus de six mille chevaux. Annibal, de son côté, fit passer le fleuve aux frondeurs et aux soldats armés à la légère, et les jeta devant les premières lignes. Il fit ensuite sortir du camp le reste de ses troupes, et dès qu'elles eurent par deux endroits franchi l'Aufide, il les posta en face de l'ennemi. Il mit

[1] Voir Tite Live, liv. XXII, chap. XXXVI.

à l'aile gauche, sur les bords du fleuve, en face de la cavalerie romaine, les cavaliers gaulois et espagnols, et sur leurs flancs la moitié des fantassins africains pesamment armés. A côté de ceux-ci, venaient les Espagnols et les Gaulois à pied, et l'autre moitié des Africains. Les cavaliers Numides furent réservés pour l'aile droite. Quand il eut ainsi sur une même ligne étendu ses troupes, il prit avec lui la moitié des Gaulois et des Espagnols, s'avança de quelques pas, et par la manière dont il rattacha le reste des troupes aux siennes, il donna à son ordre de bataille la forme d'un croissant convexe, dont l'épaisseur diminuait proportionnellement. Il voulait, par cette tactique, faire des Africains une espèce de réserve, et livrer la bataille avec les Espagnols et les Gaulois.

CXIV. Les Africains étaient armés à la romaine, Annibal leur ayant donné les armes trouvées parmi les dépouilles de la dernière bataille. Le bouclier des Espagnols et des Gaulois était de même forme, mais leurs épées étaient différentes; celle des Espagnols était aussi propre à blesser d'estoc que de taille; celle des Gaulois ne pouvait frapper que d'estoc et à distance. Leurs colonnes étaient dans un ordre alternatif, et les Celtes étaient nus. Les Espagnols, couverts, suivant la coutume de leur pays, de chemises de lin, teintes en pourpre, présentaient un aspect aussi étrange qu'effrayant. Le total de la cavalerie carthaginoise s'élevait à dix mille chevaux, et l'infanterie avec les Celtes à un peu plus que quarante mille hommes. Émilius occupait l'aile droite des Romains, Caïus la gauche, les proconsuls Marius et Cnéus, le centre. Asdrubal commandait l'aile gauche des Carthaginois, Hannon la droite, Annibal le centre, avec son frère Magon. Les Romains avaient le visage tourné vers le midi et les Carthaginois vers le nord, si bien que le soleil ne pouvait gêner de ses rayons ni l'une ni l'autre armée.

CXV. Les avant-postes engagèrent l'action, et d'abord

le combat livré entre les troupes légères fut égal; mais quand les cavaliers espagnols et gaulois de l'aile gauche se furent approchés des Romains, la bataille devint terrible, et les Romains combattirent en barbares. Ils ne procédèrent plus suivant leur tactique habituelle par retraites simulées, par soudains retours. Au premier choc, s'élançant de leurs chevaux, ils luttèrent avec l'ennemi corps à corps. Les Carthaginois finirent par l'emporter, tuèrent dans la mêlée un grand nombre de Romains, qui firent en cette occasion une héroïque résistance, refoulèrent les autres jusqu'au fleuve, et les massacrèrent sans pitié. Alors les deux infanteries, remplaçant les soldats légèrement armés, se heurtèrent. Quelque temps les Espagnols et les Gaulois tinrent bon, et luttèrent vaillamment contre les Romains; mais enfin écrasés par la lourde masse des légions ils battirent en retraite et rompirent le croissant. Les manipules romains les poursuivirent avec ardeur, et brisèrent facilement leurs lignes, car les Gaulois avaient peu de profondeur, tandis que les Romains s'étaient rabattus des ailes sur le centre, et vers le point où se passait l'action. En effet, chez les Carthaginois les ailes et le centre n'avaient pas simultanément pris part à la mêlée : le centre avait commencé l'action, parce que les Gaulois, disposés par Annibal sous la forme d'un croissant dont la partie convexe était vers l'ennemi, formaient nécessairement saillie sur les ailes. Les Romains donc, en se précipitant à la poursuite des fuyards, sur le centre, dans cette partie où l'ennemi cédait, y pénétrèrent si avant que les Africains, pesamment armés, se trouvèrent les enfermer de l'un et l'autre côté. Les Africains, qui formaient l'aile droite, par un léger mouvement à gauche, chargèrent le flanc droit des Romains, ceux qui étaient à gauche, par le même mouvement vers la droite, leur pressèrent le flanc gauche[1]. La cir-

[1] Il y a dans ce passage, d'après le texte qui semble cependant exact,

constance, du reste, commandait cette manœuvre; ainsi, suivant l'espérance d'Annibal, les Romains, dans leur emportement à poursuivre les Gaulois, étaient cernés par les Africains. Réduits à ne plus combattre en phalange, ils se défendirent isolés et par pelotons contre l'ennemi qui les harcelait de côté.

CXVI. Lucius, quoique depuis le commencement de l'action placé à l'aile droite et mêlé au combat de cavalerie, était encore vivant. Désireux de se montrer partout, comme il l'avait promis dans sa harangue aux soldats, et comprenant que le sort du combat reposait sur l'infanterie, il poussa son cheval vers le centre et se jeta au milieu de l'ennemi : en même temps qu'il y répandait le carnage, il animait, excitait ses soldats. Annibal déployait la même activité : depuis le commencement de la bataille il n'avait pas quitté son poste. Cependant les Numides, qui de l'aile droite avaient fondu sur les cavaliers ennemis placés à l'aile gauche, sans faire ni éprouver beaucoup de mal, grâce à leur manière de combattre, ne laissaient pas de les réduire à l'inaction par de continuelles attaques. Enfin, quand Asdrubal, après avoir massacré presque toute la cavalerie refoulée sur les bords du fleuve, vint de l'aile gauche porter secours aux Numides, la cavalerie auxiliaire, prévoyant le choc, battit en retraite. Asdrubal eut en cette circonstance recours à une adroite et efficace manœuvre. Comme il voyait devant lui les Numides en grand nombre, et qu'il connaissait quel usage terrible on pouvait faire de ces Barbares contre des troupes en fuite, il leur abandonna le soin de poursuivre les fuyards, pendant que lui-même, pour soutenir les

quelque chose de contradictoire. Comment se fait-il que les Africains de l'aile droite, par un mouvement à gauche, chargent le flanc droit des Romains, etc.? La raison dit « le flanc gauche. » Nous constatons cette contradiction sans pouvoir l'expliquer, et en l'expliquant la corriger. Schweighæuser se borne à des suppositions. Guischardt, dans ses Mémoires, ne tranche la difficulté qu'en traduisant d'une manière fort inexacte, et Tite Live ne fournit absolument aucune lumière.

Africains, se dirigea vers l'endroit où combattait l'infanterie : il prit les Romains en queue et multiplia contre eux les charges de cavalerie de plusieurs côtés. Par cette tactique, il troubla, abattit leur courage, et releva celui de leurs ennemis. En ce moment Lucius Émilius, frappé de terribles blessures, tomba sur le champ de bataille, Émilius, qui durant toute sa vie remplit si noblement ses devoirs envers Rome et mérita bien d'elle jusque dans sa dernière heure! Quant aux Romains, tant que, formés en cercle, ils purent combattre de front les troupes qui les entouraient, ils résistèrent; mais comme les soldats qui composaient la circonférence tombaient sans cesse, serrés de plus en plus par l'ennemi, ils finirent par périr jusqu'au dernier. Parmi les morts se trouvèrent Marcus et Cnéus, consuls de l'année précédente, hommes de cœur qui, dans ce combat, se montrèrent dignes enfants de Rome. Pendant cette lutte et le massacre qui l'avait terminée, les Numides, à la poursuite des cavaliers en déroute, en tuèrent la plus grande partie, et en précipitèrent d'autres à bas de leurs chevaux. Quelques-uns s'enfuirent à Venusium, et entre autres le consul Caïus Térentius, qui de son existence fit un opprobre et de sa magistrature un malheur pour son pays.

CXVII. Telle fut l'issue de cette bataille de Cannes entre les Carthaginois et les Romains, où vainqueurs et vaincus se signalèrent par la plus grande valeur. Les faits sont là pour le prouver. De six mille cavaliers, soixante-dix s'enfuirent avec Caïus à Venusium, et à peu près trois cents alliés se réfugièrent par bandes séparées dans les villes. Dix mille fantassins environ furent faits prisonniers; mais ils étaient restés en dehors du combat. De ceux qui y avaient pris part, trois mille seulement allèrent chercher asile dans les cités voisines. Tout le reste, qui s'élevait à soixante-dix mille hommes, périt glorieusement. Quant aux Carthaginois, ce fut leur cavalerie qui, en cette occasion comme dans les

affaires précédentes, leur assura la victoire : enseignement précieux qui prouve à tous les peuples qu'il vaut mieux, en temps de guerre, avoir moitié moins d'infanterie que l'ennemi et l'emporter sur lui en cavalerie, que lui opposer des forces absolument égales aux siennes. Annibal perdit quatre mille Gaulois, quinze cents Espagnols et Africains et deux cents cavaliers. Disons ici, en passant, de quelle manière les Romains faits prisonniers étaient restés étrangers au combat. Lucius Émilius avait laissé dans ses retranchements dix mille fantassins, afin que, si Annibal, jetant dans la mêlée toutes ses forces, abandonnait son camp sans défense, cette réserve, durant le combat même, tombât sur les tentes de l'ennemi et s'emparât de ses bagages; ou bien que, si ce général, prévoyant cette attaque, était forcé d'y déposer une forte garde, les Romains eussent affaire à des troupes d'autant moins nombreuses. Ces dix mille furent pris de la manière qui suit : Annibal avait placé son camp sous la protection d'une garde suffisante; et, suivant l'ordre qu'on leur avait donné, les Romains, dès que la bataille fut engagée, assiégèrent brusquement les soldats carthaginois dans leurs retranchements. Ceux-ci résistèrent avec courage, mais ils étaient déjà serrés de près quand Annibal, partout vainqueur, accourut à leur aide, mit les Romains en fuite, les enferma dans leur propre camp, en tua deux mille et fit les autres prisonniers. Les Numides ramenèrent aussi captifs des cavaliers qui s'étaient réfugiés dans quelques forteresses du pays, dont ils s'emparèrent; ces captifs étaient au nombre de deux mille environ.

CXVIII. Dès que la fortune eut ainsi décidé de la bataille, les affaires prirent aussitôt le train auquel s'attendaient les deux partis. Les Carthaginois devinrent tout d'un coup maîtres de presque tout le littoral de la grande Grèce. Les Tarentins se livrèrent à eux, les Arpiens et quelques Capouans appelèrent Annibal : tous

les autres peuples tournaient leurs regards vers le vainqueur. Enfin les Carthaginois nourrissaient l'espoir de prendre Rome elle-même. Les Romains, au contraire, avaient dû renoncer à leur empire sur l'Italie : tremblant pour eux et pour leur patrie, et exposés aux plus grands périls, sans cesse ils croyaient voir Annibal arriver. Puis, comme si la fortune voulait mettre le comble à tant de malheurs, et joindre ses coups à ceux de l'ennemi, quelques jours après, au milieu des alarmes de la ville, tombait cette nouvelle que le préteur envoyé en Cisalpine avait donné dans une embuscade, et que lui et toutes ses troupes avaient été détruits par les Gaulois. Cependant le sénat ne négligea aucune des mesures qu'il était possible de prendre : il s'empressa de relever le courage du peuple, de fortifier la ville; enfin il adopta les conseils les plus fermes et les plus efficaces, comme la suite le fit bien voir. En effet, voilà les Romains éprouvés par de cruelles défaites, dépossédés de leur gloire militaire, et bientôt, grâce à la force particulière de leur gouvernement, à la sagesse de leurs résolutions, non-seulement ils recouvrèrent la puissance en Italie par leurs victoires sur Carthage, mais encore, peu après, ils devinrent maîtres de l'univers. Nous terminons ici notre livre, après avoir ainsi fait l'histoire des faits accomplis en Espagne et en Italie, que renferme la cent quarantième olympiade. Lorsque nous aurons raconté les événements qui eurent lieu en Grèce dans ces mêmes temps, nous consacrerons un livre spécial au gouvernement de Rome. Cette étude n'est pas seulement propre à l'histoire : elle peut être d'une grande utilité au savant et à l'administrateur pour l'établissement ou pour la réforme des États.

LIVRE IV.

SOMMAIRE.

I, II. Retour sur l'histoire de l'Achaïe. — II, III. Pourquoi l'auteur a choisi comme point de départ la CXL^e olympiade. — III-VI. Cause de la guerre des Achéens et de Philippe avec l'Étolie et Sparte. L'Étolien Dorimaque est insulté à Messène, et dans son ressentiment il ne songe qu'à exciter ses concitoyens contre la Messénie. Le stratége d'Étolie, Ariston, abandonne le soin des affaires à Scopas, et celui-ci, gagné par Dorimaque, commence les hostilités. — VI-VIII. Les Étoliens font une tentative sur le Péloponèse, et ravagent la Messénie. Les Achéens interviennent en faveur de ce pays. Aratus, désigné stratége, pousse les préparatifs nécessaires avec activité. — VIII, IX. Caractère d'Aratus. — IX-XII. Les Achéens somment les Étoliens de quitter le Péloponèse, et ceux-ci se disposent à partir. Surveillés de près par Aratus, ils se dirigent tout à coup vers l'Achaïe. Aratus les attaque imprudemment. — XII, XIII. Bataille de Caphyes. Les Achéens sont vaincus. — XIII, XIV. Les Étoliens se retirent par l'isthme de Corinthe. — XIV-XVI. Aratus, accusé dans l'assemblée d'Egium à cause de sa dernière défaite, est absous. Les Achéens rendent un décret par lequel ils appellent tous leurs alliés à marcher contre les Étoliens. — XVI-XX. Les Lacédémoniens et Scerdilaidas l'Illyrien sont favorables à ces derniers, et la ville de Cynèthe leur est livrée par trahison. Ils brûlent cette ville ne sachant qu'en faire. Aratus reste inactif. — XX-XXII. Digression sur l'humeur sauvage des habitants de Cynèthe, et sur l'influence de la musique en Arcadie. — XXII-XXV. Philippe descend dans le Péloponèse. Troubles à ce sujet à Lacédémone. Adimante, favorable aux Macédoniens, est tué. Ambassade envoyée auprès de Philippe pour l'informer des intentions de Sparte. Le roi traite avec douceur cette ville, malgré l'avis contraire de plusieurs conseillers. — XXV-XXVII. Les alliés se réunissent à Corinthe et portent un décret contre les Étoliens. Commencement de la guerre sociale. — XXVII, XXVIII. Digression sur la conduite des Étoliens et sur celle des Lacédémoniens. — XXVIII, XXIX. Rapprochement synchronistique. — XXIX-XXXIV. Philippe s'allie à Scerdilaidas. Nobles procédés des Acarnaniens. Réponse des Messéniens. Leur amour insensé pour la paix. Jusqu'à quel point la paix est-elle désirable? Dangers où s'engagèrent les Messéniens en tenant, à l'égard des Lacédémoniens et de l'Arcadie, une conduite équivoque et sans dignité. — XXXIV-XXXVIII. Les Lacédémoniens ne se prononcent pas. Machatas, appelé à Lacédémone, retourne en Étolie sans avoir rien fait. Sparte est bientôt agitée par de nouvelles séditions. Les éphores, favorables à Philippe, sont tués, et Lycurgue est nommé roi. Il fait la guerre aux Achéens et aux Argiens, tandis que les Éléens de leur côté attaquent l'Achaïe. Aratus le jeune est nommé en Achaïe stratége

et Scopas en Étolie. Synchronismes. — XXXVIII-XLIV. Guerre de Rhodes et de Byzance. Description de cette dernière ville. Digression sur le Pont-Euxin. — XLIV-XLVII. Comparaison entre la position de Byzance et de Chalcédoine. Pressée par les Gaulois, Byzance prélève un droit de péage sur tous les vaisseaux pénétrant dans le Pont-Euxin.—XLVII-LIII. Les Rhodiens sollicités par les peuples voisins et Prusias déclarent la guerre aux Byzantins, soutenus par Attale et Achéus. Episodes de cette guerre. Cavarus, roi des Gaulois, rétablit la paix. — LIII-LVI. Excursion en Crète. — LVI, LVII. Guerre de Mithridate contre Synope. — LVII-LIX. Retour à la guerre sociale. Égire est livrée aux Étoliens, qui bientôt en sont chassés. — LIX-LXI. L'Achaïe est ravagée par Euripidas. Aratus ne porte pas assez promptement secours aux provinces envahies. Les Dyméens, les Pharéens et les Tritéens se séparent de l'Achaïe. — LXI-LXVII. Philippe descend en Épire. Il assiége Ambracus, et de son côté Scopas envahit la Macédoine. Le roi, maître d'Ambracus, entre en l'Étolie. Il prend Conope, Ithorie, puis retourne en Macédoine — LXVII-LXX. Dorimaque se jette en Épire, et Philippe convoque à Corinthe les Achéens. Euripidas rencontre ce prince, se dirigeant sur Caphyes. Victoire de Philippe. — LXX-LXXIV. Il emporte Psophis, et remet cette ville aux Achéens, ainsi que Lasion et Stratos. — LXXIV, LXXV. Richesse de l'Élide, due à la paix profonde dont elle a joui si longtemps. Polybe engage les Éléens à ne point se jeter dans les combats. — LXXV, LXXVI. Philippe prend le château de Thalamas. — LXXVI, LXXVII. Intrigue d'Apelles contre les Achéens. — LXXVII-LXXXI. Philippe en Triphylie. Aliphères prise. Un grand nombre de villes se livrent au roi. — LXXXI, LXXXII. Tentative inutile de Chilon à Sparte pour s'emparer de la royauté. — LXXXII-LXXXVII. Apelles cherche à perdre les Achéens. Il fait nommer un stratége qui leur est hostile, Épirate. Il les calomnie auprès du roi. Leur innocence est reconnue. — LXXXVII. Autres manœuvres d'Apelles. Philippe à Argos.

I. Nous avons exposé, dans le livre précédent, les causes de la guerre des Romains et des Carthaginois, et raconté la descente d'Annibal en Italie. Nous avons, en outre, décrit les batailles qui se succédèrent jusqu'à celle de Cannes, sur les bords de l'Aufide. Nous allons maintenant faire l'histoire des événements contemporains qui s'accomplirent en Grèce depuis la CXL^e olympiade; mais d'abord retraçons en peu de mots au lecteur les détails que nous avons déjà donnés dans le second livre, sur la Grèce en général, et plus particulièrement sur les Achéens, à cause de l'immense développement qu'a pris ce peuple dans les temps passés et de nos jours. Après avoir remonté à Tisamène, un des fils d'Oreste, nous avons dit que depuis ce prince jusqu'à Ogygus ils furent soumis à des rois indigènes;

qu'ils adoptèrent alors une forme de gouvernement démocratique, qui fut le modèle des républiques, et que, soumis à l'étranger, pour la première fois ils virent les rois de Macédoine les diviser par villes et par bourgs. Nous avons ensuite rappelé comment ils commencèrent à se rapprocher les uns des autres, la date de ce mouvement et le nom des peuples qui les premiers firent corps avec eux. Cela nous a conduit à montrer de quelle manière, par quelle conduite les Achéens, ayant uni à eux les autres villes, songèrent à donner à tout le Péloponèse même gouvernement et même nom ; et, après quelques pensées générales sur cette entreprise, nous avons légèrement touché les points particuliers de cette période en en poussant l'histoire jusqu'à la déchéance de Cléomène, roi de Lacédémone. Nous avons terminé par le sommaire des faits renfermés dans notre préface jusqu'à la mort d'Antigone, de Séleucus et de Ptolémée (car la mort de ces trois princes fut presque simultanée), et promis de donner pour commencement à notre histoire proprement dite les événements faisant suite à ceux dont nous avons déjà occupé le lecteur.

II. Nous ne pouvions, ce semble, choisir un point de départ plus convenable. D'abord, c'est le moment où se termine l'histoire d'Aratus, et nous nous sommes proposé de rattacher notre récit au sien, pour ce qui concerne la Grèce. Puis, les faits que nous aurons à retracer, et qui font suite à ceux que nous connaissons déjà, sont disposés de telle sorte qu'ils appartiennent à notre génération ou à celle de nos pères ; nous avons vu les uns s'accomplir sous nos yeux, et nous pouvons apprendre les autres de témoins oculaires, tandis que remonter à des temps plus reculés pour entasser *on dit* sur *on dit*, c'était nous jeter dans des détails dont on ne peut rien savoir ni rien raconter qu'avec incertitude. Mais, ce qui nous a surtout déterminé à commencer ce récit vers la CXL^e olympiade, c'est qu'alors la fortune sembla avoir, comme à dessein, renouvelé

la face du monde. Philippe, fils de Démétrius, encore enfant, venait de monter sur le trône de Macédoine. Achéus, qui gouvernait l'Asie jusqu'au Taurus, n'avait pas seulement le titre de roi, mais encore la puissance. Peu auparavant, Antiochus le Grand, après la mort de son frère Séleucus, avait, tout jeune encore, ceint la couronne de Syrie : Ariarathe occupait le trône de Cappadoce, et Ptolémée Philopator, vers la même époque, était devenu maître de l'Égypte. Lycurgue, peu après, reçut l'autorité royale à Lacédémone. Enfin, Carthage avait récemment appelé Annibal à la tête de ses armées. Un changement si complet de personnes devait en amener un semblable dans les choses. Ce contre-coup était naturel, nécessaire, et en effet il eut lieu. Rome et Carthage se firent la guerre ; comme nous l'avons vù, Antiochus et Ptolémée se disputèrent la Syrie ; les Achéens et Philippe luttèrent contre les Étoliens et Lacédémone. Voici les causes de cette dernière lutte.

III. Depuis longtemps les Étoliens supportaient impatiemment la paix et la nécessité de fournir à leurs dépenses sur leurs propres biens ; habitués au pillage, et ayant de nombreux besoins par suite de cet orgueil qu'ils ne peuvent satisfaire qu'en menant une vie de convoitise et de brigandage, ils ne respectent rien : tout leur est ennemi. Cependant, tant que vécut Antigone Doson, la crainte les retint dans le repos. Mais lorsque ce prince, à sa mort, eut laissé Philippe, encore enfant, pleins d'un superbe mépris, ils cherchèrent mille moyens imaginaires, mille prétextes, afin de s'immiscer aux affaires du Péloponèse où les attiraient, et leur ancienne habitude de dévaster cette province, et la ferme confiance qu'ils étaient plus qu'en état de faire la guerre aux Achéens. Ils étaient dans ces dispositions quand une circonstance fortuite vint précisément à leur aide, et ils en profitèrent aussitôt pour exécuter leurs desseins. Il y avait parmi les Étoliens un nommé Dorimaque, fils de ce Nicostrate qui avait indi-

gnement trahi les Béotiens. Jeune et plein de cette ardeur, de cette cupidité propre à l'Étolie, il avait été officiellement envoyé à Phigalée (cette ville se trouve dans le Péloponèse, sur la frontière de la Messénie, et faisait alors partie de la ligue étolienne), chargé en apparence de veiller sur cette ville et sur les campagnes voisines, et en réalité d'examiner ce qui se passait dans le Péloponèse. Des pirates vinrent l'y trouver, et comme il ne pouvait, au milieu de la paix établie dans la Grèce par Antigone, leur procurer un butin légitime, ne sachant que faire, il leur permit d'enlever le bétail des Messéniens, alors amis et alliés des Étoliens. D'abord, ces brigands se bornèrent à piller quelques troupeaux sur l'extrême frontière, mais bientôt, plus hardis, ils osèrent forcer par de brusques attaques nocturnes plusieurs maisons isolées dans la campagne. Les Messéniens, indignés d'une telle audace, envoyèrent des députés vers Dorimaque. Le désir d'enrichir les siens et lui-même par les vols des pirates auxquels il avait part, lui fit d'abord négliger ces plaintes; mais comme avec le nombre des brigandages sans cesse renouvelés, se multipliait celui des ambassades, il déclara qu'il irait bientôt en personne à Messène rendre justice à ceux qui avaient à se plaindre des Étoliens. Il y vint en effet, et aussitôt les Messéniens lésés se présentèrent en foule à son tribunal; mais il répondit aux uns par des plaisanteries, et s'emporta contre les autres en les effrayant de ses violentes injures.

IV. Il était encore à Messène lorsque les pirates s'approchèrent de la ville durant la nuit, et à l'aide d'échelles, pénétrèrent de vive force dans une maison appelée la Maison de Chiron. Ils tuèrent quiconque voulut faire résistance, enchaînèrent le reste des esclaves et les emmenèrent avec le bétail. Les éphores messéniens, déjà irrités de tant de brigandages et du séjour prolongé de Dorimaque parmi eux, regardèrent ce dernier coup de main comme une injure nouvelle de sa part,

et le citèrent devant les magistrats. Sciron, qui alors était éphore, et qui, par sa conduite, avait acquis une grande popularité, conseilla à ses concitoyens de ne pas laisser sortir Dorimaque de la ville qu'il n'eût rendu aux Messéniens tous les objets dont on les avait dépouillés, et livré au tribunal les pirates coupables de quelques meurtres. Comme toute l'assemblée, par un murmure approbateur, rendait hommage à la justesse de ces paroles, Dorimaque, en colère, leur dit qu'ils étaient bien simples s'ils croyaient n'insulter en ce moment que Dorimaque, et non l'Étolie tout entière; que c'était une chose indigne, et que bientôt ils auraient à en donner une réparation publique et méritée. A cette époque vivait, à Messène, un infâme du nom de Barbytas, qui avait impudemment dépouillé tous les sentiments d'homme, et qui, si on lui eût prêté le large chapeau et la chlamyde de Dorimaque, n'aurait pu être distingué de lui tant il y avait de ressemblance entre eux pour le timbre de la voix, et dans toute leur personne. Dorimaque le savait. Or, comme un jour il parlait avec colère et insolence aux Messéniens, Sciron, en courroux, osa lui dire : « Crois-tu donc, Barbytas, que nous ayons quelque souci de toi et de tes menaces? » Après une telle sortie, Dorimaque, cédant à la circonstance, promit de rendre raison aux Messéniens des crimes dont ils avaient été victimes. Mais, de retour en Étolie, il ressentit de l'injure de Sciron une si vive rancune, que sans avoir aucun autre motif plausible à invoquer, il excita pour cela seul les esprits à une guerre contre les Messéniens.

V. Le stratége des Étoliens était alors Ariston; mais comme quelques infirmités physiques le rendaient incapable de tout service militaire, et que d'ailleurs il était parent de Dorimaque et de Scopas, il céda en quelque sorte au dernier la conduite des affaires. Dorimaque n'osait guère engager publiquement les Étoliens dans une guerre contre Messène, car il ne pouvait donner

aucune raison valable, et on savait que le souvenir de ses crimes et d'un sanglant sarcasme était cause de toute cette ardeur. Il renonça donc à agir ouvertement, mais il travailla en secret à faire entrer Scopas dans ses projets de vengeance. Il lui représenta qu'on n'avait rien à craindre de la Macédoine, grâce à l'âge encore tendre du prince qui la gouvernait (Philippe n'avait point alors plus de dix-sept ans); il lui rappela ensuite les sentiments hostiles de Lacédémone à l'égard des Messéniens; et la bienveillance des Éléens pour l'Étolie dont ils étaient les alliés : tout cela assurait aux Étoliens une entrée facile en Messénie; il lui plaça encore sous les yeux, et c'était là pour un Étolien l'argument le plus fort, le butin que pouvaient rapporter les campagnes messéniennes, sans défense, et qui seules avaient échappé aux ravages de la guerre de Cléomène. Il ajoutait l'espoir d'une vive reconnaissance de la part des Étoliens pour de si grands services. Quant aux Achéens, s'ils voulaient s'opposer à leur passage, ils ne sauraient leur reprocher de répondre par la force à la force, et s'ils demeuraient en repos, il n'y avait plus d'obstacle pour l'expédition. Enfin on ne manquerait point de prétexte pour attaquer les Messéniens. N'avait-on pas à les accuser d'avoir depuis longtemps promis de s'unir à la Macédoine et à l'Achaïe? Ce langage et quelques autres considérations du même genre échauffèrent tellement Scopas et ses amis, que sans attendre l'assemblée générale des Étoliens, sans consulter les apoclètes, sans employer enfin aucune des mesures ordinaires, ni suivre en rien la marche régulière des choses, et ne prenant conseil que de leur opinion et de leur désir, ils déclarèrent la guerre aux Messéniens, aux Achéens, aux Acarnaniens et aux Macédoniens.

VI. Aussitôt, ils lancèrent sur mer des pirates qui rencontrèrent auprès de Cythère un navire de la marine royale de Macédoine, le conduisirent avec son équipage en Étolie et firent une vente publique des passagers,

des matelots et du vaisseau. Ils ravagèrent encore les côtes de l'Épire à l'aide de navires céphalléniens, et firent une tentative sur Thyréum[1], en Acarnanie. En même temps, quelques agents secrets, envoyés dans le Péloponèse et dans les campagnes qui entourent Mégalopolis, s'emparèrent d'un château fort appelé Clarium, et en firent une sorte d'entrepôt où les pirates vendaient leurs dépouilles et venaient déposer les nouveaux fruits de leurs brigandages. Mais ce château fut, dans l'espace de quelques jours, repris par Timoxène, stratége des Achéens, appuyé de Taurion qu'Antigone avait laissé pour veiller aux intérêts macédoniens. Car, outre Corinthe dont il était resté maître avec l'agrément des Achéens lors de la guerre de Cléomène, Antigone s'était réservé la possession d'Orchomène qu'il avait prise d'assaut et qu'il ne rendit pas à l'Achaïe afin, sans doute, de conserver toujours libre l'entrée du Péloponèse, et de dominer aussi l'intérieur du pays, au moyen de la garnison et des forces enfermées dans cette ville. Cependant, Dorimaque et Scopas, mettant à profit l'époque où Timoxène n'avait plus que quelques jours à exercer sa magistrature, et où Aratus, désigné comme stratége pour l'année prochaine, n'était pas encore entré en charge, après avoir réuni en masse les Étoliens à Rhium, les firent passer dans le Péloponèse, soit sur des vaisseaux de transport qu'ils avaient eux-mêmes équipés, soit sur ceux des Céphalléniens dont ils s'étaient assuré le concours, et se dirigèrent aussitôt vers la Messénie. En traversant les terres de Patras, de Phéras et de Tritée, Dorimaque et Scopas feignirent de ne vouloir faire aucun tort aux Achéens; mais les soldats, entraînés par leur amour désordonné du butin, ne purent résister au désir de ravager le pays; ils promenèrent en effet partout la désolation et le pillage, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à Phigalée, d'où ils s'é-

[1] Appelée aussi Thurium.

lancèrent avec hardiesse sur la Messénie qu'ils envahirent tout à coup sans respect pour les liens d'alliance et d'amitié qui, depuis longtemps, les unissaient à ce peuple, et sans aucun souci du droit des gens. Ils mettaient leur cupidité au-dessus de tout, et ils portèrent impunément çà et là le fer et la flamme, les Messéniens n'osant pas marcher contre eux.

VII. C'était le moment où, d'après les lois, les Achéens devaient tenir leur assemblée générale. Ils se rendirent à Égium. On y vit bientôt paraître les habitants de Phéras et de Patras qui venaient se plaindre des dommages que leur avaient causés les Étoliens durant leur passage; puis les députés messéniens qui demandaient appui pour Messène trahie et désolée. Au récit de tant de crimes, les Achéens, s'associant à l'indignation des citoyens de Patras et de Phéras, et aux infortunes des Messéniens, irrités surtout de l'audace qu'avaient eue les Étoliens de traverser l'Achaïe avec leur armée au mépris des traités, sans en avoir reçu la permission, sans même l'avoir sollicitée, votèrent pour tous ces griefs un secours aux Messéniens, et donnèrent ordre au stratége de réunir les Achéens sous les armes. Ils décrétèrent, en outre, que toutes les mesures jugées nécessaires par l'assemblée seraient ratifiées. Timoxène était encore stratége; mais comme il voyait sa magistrature expirer, et que d'ailleurs il ne comptait guère sur les Achéens, fort peu versés alors dans la pratique des armes, il ne se pressait pas de faire cette expédition, ni même de rassembler les troupes. En effet, depuis la déchéance de Cléomène, épuisés par les guerres antérieures, rassurés par le calme dont ils jouissaient, les Péloponésiens avaient laissé de côté les exercices militaires. En cette circonstance, Aratus, outré de l'audace des Étoliens, montra l'ardeur emportée d'un homme qui nourrissait contre eux un ancien ressentiment. Il se hâta de rassembler les Achéens sous les armes, et fut bientôt prêt à livrer bataille. Lorsque,

enfin, cinq jours avant l'époque convenue, il eut reçu des mains de Timoxène les sceaux publics, il écrivit aux différentes villes et donna rendez-vous à tous les hommes en état de porter les armes, dans Mégalopolis.

VIII. Peut-être ne sera-t-il pas déplacé de tracer ici le portrait d'Aratus, à cause de l'originalité de son caractère. Aratus possédait toutes les qualités qui font l'homme d'État. Il était également habile à réfléchir, à exprimer et à cacher ce qu'il avait décidé. Nul ne sut mieux que lui supporter avec douceur les dissensions civiles, s'attacher des amis, se procurer des alliés. S'agissait-il de préparer contre une nation rivale de secrètes manœuvres, des intrigues, des embûches, de les mener à fin par l'audace et par une invincible constance? aucun ne l'emportait sur lui. Il a laissé des marques éclatantes et nombreuses de cette habileté manifeste, surtout pour ceux qui connaissent en détail la prise de Sicyone et celle de Mantinée, ou bien l'expulsion des Étoliens de Pellène, et principalement l'affaire de l'Acrocorinthe. Mais si on le plaçait à la tête d'une armée dans la plaine, il était lent à trouver des expédients et timide dans l'exécution. Il ne pouvait voir en face le danger. Aussi, s'il a rempli du reste le Péloponèse des monuments de sa gloire, il présenta toujours par cet endroit le flanc aux coups de l'ennemi.

C'est ainsi que chez l'homme l'âme, comme le corps, revêt mille formes diverses : le même individu, qui applique son esprit à des choses d'espèce différente, montre pour les unes une merveilleuse capacité, et pour les autres aucune; bien plus, à l'égard de faits de même nature, il peut être à la fois fécond en expédients et stérile, brave et lâche. Il n'y a pas là de paradoxe. C'est une opinion fondée sur l'expérience et dont la moindre attention nous démontre la vérité. Ce chasseur, qui, dans les bois, est intrépide à l'attaque, en face de l'ennemi et devant une épée, est sans courage. Tel autre

encore, qui, dans les combats particuliers d'homme à homme, se signale par la vigueur et l'adresse de son bras, perd ses qualités au milieu d'une affaire générale, en bataille rangée. La cavalerie thessalienne, par exemple, irrésistible par escadrons et en phalange, devient pesante et inhabile lorsqu'il lui faut livrer des combats partiels, sans ordre, suivant les caprices du terrain et des circonstances. C'est le contraire pour les Étoliens. S'agit-il encore d'embuscades, de pirateries, de pillages, d'attaques nocturnes, de ces mille petites manœuvres où s'exerce la ruse? les Crétois, sur terre et sur mer, sont invincibles. Mais dans les actions où l'on combat au grand jour, face à face et par phalange, ils manquent de courage et de cœur. Il en est tout autrement pour les Achéens et les Macédoniens. J'ai cru devoir insister sur cette observation, afin que les lecteurs ne me retirent pas leur confiance s'il m'arrive, à propos de faits qui sont de même ordre, de porter sur les mêmes hommes des jugements contraires.

IX. Bientôt furent réunis à Mégalopolis, suivant le décret des Achéens, tous les hommes en état de porter les armes. C'est là que nous avons commencé notre digression. Les Messéniens se présentèrent de nouveau devant le peuple achéen, et, le suppliant de ne pas abandonner la cause d'une nation indignement trahie, témoignèrent le désir d'entrer dans leur ligue et de prendre place sur la liste des confédérés : mais les chefs refusèrent cette alliance, parce que, disaient-ils, ils ne pouvaient l'accepter sans le concours de Philippe et des autres alliés. La Grèce, en effet, était encore soumise à ce traité d'alliance que, à l'époque de Cléomène, Antigone avait fait signer aux Achéens, aux Épirotes, aux Phocidiens, aux Macédoniens, aux Béotiens, aux Acarnaniens et aux Thessaliens. Toutefois on promit aux Messéniens secours et appui, si les députés présents consentaient à déposer leurs enfants à Lacédémone, comme garantie qu'ils ne feraient pas la paix avec les Étoliens sans

l'agrément de l'Achaïe. Les Lacédémoniens, disons-le en passant, s'étaient mis en campagne, suivant la lettre du traité, et venaient d'établir leur camp sur les frontière des Mégalopolitains; mais afin d'y jouer le rôle de spectateurs, attendant l'issue de la guerre, plutôt que celui d'alliés. Pour Aratus, ces déterminations étant prises à l'égard des Messéniens, il envoya signifier aux Étoliens la décision de l'assemblée achéenne, et l'ordre d'évacuer la Messénie, sans mettre le pied en Achaïe; sinon il traiterait en ennemi quiconque oserait y paraître. Sur cette sommation, Scopas et Dorimaque, qui savaient la réunion des forces achéennes, crurent qu'il était de bonne politique de céder pour le moment. Ils envoyèrent donc des courriers à Cyllène[1], auprès du stratége étolien, Ariston, pour le prier d'expédier au plus vite vers l'île Phéias les vaisseaux de charge mouillés sur les rivages de l'Élide. Ils levèrent eux-mêmes le camp deux jours après, et se dirigèrent avec leur butin du côté de cette province. Les Étoliens ont toujours cultivé l'amitié de l'Élide, parce que ce pays ouvre l'entrée du Péloponèse à leur cupidité et à leurs brigandages.

X. Aratus attendit deux jours, et, s'imaginant follement que les Étoliens allaient regagner leurs demeures, comme ils y semblaient disposés, congédia les Lacédémoniens et la plus grande partie des Achéens, ne conserva auprès de lui que trois mille fantassins, trois cents chevaux, avec les troupes de Taurion, et prit la route de Patras, afin d'observer de près les manœuvres des Étoliens. Dès que Dorimaque et Scopas surent qu'Aratus, en armes, était à peu de distance, poussés à la fois par la crainte de voir l'ennemi fondre sur eux au milieu de l'embarquement, et par le désir d'allumer la guerre, ils envoyèrent vers les vaisseaux leurs bagages, sous la conduite d'hommes sûrs, à qui ordre fut donné

[1] Sur les côtes de l'Élide.

de se rendre à Rhium[1], où, disaient-ils, ils iraient bientôt s'embarquer eux-mêmes. Ils accompagnèrent quelque temps le convoi, afin de le protéger; puis ils se dirigèrent tout à coup sur Olympie. Instruits que Taurion se trouvait avec son armée dans les environs de Clitor, et convaincus dès lors qu'il n'était pas possible de quitter Rhium sans péril ou sans combat, ils pensèrent que le meilleur parti pour eux était de livrer bataille aux Achéens qui, sous les ordres d'Aratus, étaient en petit nombre et sans défiance. Tels étaient leurs calculs : s'ils battaient les Achéens, ils pourraient ravager le pays à leur aise et partir de Rhium sans crainte, tandis qu'Aratus délibérerait et s'occuperait de réunir l'assemblée des Achéens; si Aratus évitait par peur le combat et refusait la bataille, il leur serait facile de se retirer quand bon leur semblerait. Sur cela ils poursuivirent leur marche et placèrent leur camp à Méthydrium, sur le territoire des Mégalopolitains.

XI. Les chefs achéens, informés de la présence des Étoliens, tinrent en cette conjoncture la conduite la plus insensée qu'on puisse concevoir. Ils avaient quitté Clitor pour s'établir près de Caphyes, et lorsque les Étoliens, partis de Méthydrium, passèrent sous la ville d'Orchomène, sortant de leurs retranchements, ils se rangèrent en bataille dans la plaine de Caphyes, à couvert derrière la rivière qui la traversait. A la vue des difficultés qu'offrait le terrain (car sur les bords de la rivière avaient été creusés plusieurs fossés pénibles à franchir), et de la fière attitude des Achéens, déjà disposés à combattre, les Étoliens craignirent de livrer bataille, comme ils se l'étaient d'abord proposé, et se dirigèrent en bon ordre à travers les montagnes, vers Olygyrte[2], s'estimant fort heureux si, par quelque

[1] Rhium, ville au nord de l'Achaïe. Il y avait une autre ville du même nom en Étolie.

[2] Entre Phlionte et Orchomène.

brusque attaque, on ne les contraignait pas à combattre. Déjà leur avant-garde approchait des hauteurs, déjà la cavalerie, qui venait en queue et s'avançait dans la plaine, était voisine de la colline appelée Propus, quand Aratus et Taurion lancèrent leurs cavaleries et leurs troupes légères, sous la conduite de l'Acarnanien Épistrate, avec ordre d'attaquer l'arrière-garde et de harceler l'ennemi. Or, en supposant qu'il fallût livrer bataille, on ne devait pas diriger l'attaque contre l'arrière-garde, quand les Étoliens avaient déjà traversé la plaine; mais bien contre l'avant-garde, au moment où elle y entrait. Le combat eût eu ainsi pour théâtre un terrain plat et uni, où les Étoliens, à cause de la composition de leurs forces et de leur ordonnance générale, ne pouvaient manquer d'être fort embarrassés, et où les Achéens, par un effet contraire, eussent eu le plus de commodités et de force. Au lieu de profiter des circonstances et des lieux qui leur étaient le plus favorables, ils allèrent se placer sur le terrain avantageux à l'ennemi; l'issue de cette rencontre répondit à la sagesse des conseils.

XII. Dès que les troupes légères eurent entamé le combat, les cavaliers étoliens se retirèrent en bon ordre vers la montagne, afin de rejoindre l'infanterie. Aratus, sans connaître au juste ce qui se passait, sans calculer les suites de sa manœuvre, eut à peine aperçu la cavalerie étolienne qui se retirait, que, s'imaginant qu'elle prenait la fuite, il envoya les soldats pesamment armés des deux ailes appuyer l'infanterie légère et lui porter secours. Lui-même fit pivoter toute son armée sur une aile et la lança au pas de course. Cependant les cavaliers étoliens, après avoir franchi la plaine et atteint l'avant-garde, s'étaient postés au pied de la montagne; ils placèrent sur leurs flancs les fantassins, qu'ils excitèrent à les défendre : car tous les soldats en route, au cri de leurs frères d'armes, suspendant leur marche, accouraient successivement pour

leur prêter main-forte. Puis, sitôt qu'ils se crurent en état de tenir tête à l'ennemi, ils se disposèrent en coin et se précipitèrent sur les premières lignes des cavaliers et de l'infanterie légère achéenne. Ils l'emportaient par le nombre, et ils combattaient de haut; aussi, si le combat fut opiniâtre, ils n'en finirent pas moins par triompher. Les Achéens fuyaient de toutes parts, lorsque tout à coup arrivèrent à leur aide, en désordre et pêle-mêle, les cavaliers pesamment armés; mais ces cavaliers mêmes, embarrassés au milieu de cette confusion, et jetés à l'encontre de cette foule en déroute, furent contraints de suivre l'impulsion, de prendre à leur tour la fuite, et par là, bien que les Achéens vaincus dans la mêlée atteignissent à peine le nombre de cinq cents, on eût pu compter plus de deux mille fuyards. Cette circonstance marquait assez aux Étoliens la conduite qu'ils devaient tenir. Ils poursuivirent l'ennemi avec des cris furieux et continuels. Tant que les Achéens rétrogradèrent vers leurs troupes pesamment armées, qu'ils espéraient retrouver à leur poste et veillant à leur sûreté, leur retraite ne fut qu'un mouvement salutaire et régulier; mais quand ils reconnurent qu'elles avaient abandonné leur position et qu'elles défilaient au loin en corps détachés, tout changea : les uns, se dispersant aussitôt, se réfugièrent pêle-mêle dans la ville voisine; les autres, tombant au milieu de la phalange qui venait les secourir, furent saisis d'une terreur panique, et sans que l'ennemi s'en mêlât, prirent la fuite. Comme nous l'avons dit, ils se retirèrent pour la plupart dans les villes, et en cette circonstance, la proximité d'Orchomène et de Caphyes leur fut d'une grande utilité. Sans cela, toute l'armée eût peut-être été entièrement détruite. Ainsi se passa le combat de Caphyes.

XIII. Les Mégalopolitains, à la première nouvelle que les Étoliens étaient campés près de Méthydrium, avaient aussi rassemblé toutes leurs forces. Ils arrivè-

rent le lendemain de la bataille, et ces hommes, avec qui ils espéraient combattre l'ennemi, ils furent réduits à les ensevelir, détruits par cet ennemi même ; ils creusèrent une vaste tombe dans la plaine de Caphyes, et rendirent avec pompe à ces malheureux les honneurs funèbres. Cependant les Étoliens, à la suite de cette victoire inespérée, qu'ils devaient à leur cavalerie et aux soldats pesamment armés, parcoururent sans obstacle tout le Péloponèse. Enfin, après avoir tenté un coup de main sur Pellène et ravagé la Sicyonie, ils sortirent par l'isthme. Telle fut l'occasion de la guerre sociale. Le commencement en est marqué par le décret que les alliés, réunis à Corinthe, rendirent sous la présidence du roi Philippe.

XIV. Quelques jours après, les Achéens tinrent leur assemblée solennelle, fort indisposés déjà comme citoyens et comme individus contre Aratus, qu'une commune voix rendait responsable du dernier désastre; mais quand ses ennemis politiques, venant l'accuser, développèrent devant la multitude des griefs trop réels, l'indignation et le ressentiment public grandirent encore. « La première faute inconcevable qu'il avait commise, était d'avoir, avant l'époque fixée par sa magistrature, enlevé quelques jours à Timoxène pour se charger d'un genre d'entreprise où il savait avoir déjà plus d'une fois échoué; il en avait fait une seconde, et elle était plus grave que la première, en donnant congé aux soldats achéens au moment même où les Étoliens étaient au cœur du Péloponèse, et surtout lorsqu'il savait que Scopas et Dorimaque ne songeaient qu'à semer partout le trouble et à allumer la guerre. Troisièmement, il avait eu tort de combattre avec si peu de forces, sans une impérieuse nécessité, tandis qu'il pouvait à son aise se retirer dans les villes voisines, y réunir les Achéens, et plus tard livrer bataille aux Étoliens, s'il le jugeait convenable ; enfin, et c'était son erreur la plus grave, étant décidé à en venir

aux mains, il avait mené les affaires avec assez de témérité et d'irréflexion, pour négliger les plaines, pour paralyser par là les forces de ses soldats pesamment armés, et pour livrer bataille aux Étoliens avec son infanterie légère, au pied des montagnes. Or, aucune manœuvre ne pouvait être plus utile ni plus favorable à l'ennemi. » Mais en dépit de ces attaques, quand Aratus, montant à la tribune, eut rappelé au peuple ses anciens services comme administrateur, et ses exploits comme général; quand il eut fourni sur sa conduite de satisfaisantes explications, et repoussé le reproche d'avoir été cause de leur dernière défaite; quand enfin il demanda grâce à la multitude si par hasard quelque faute lui avait échappé, et qu'il la pria de voir ce qu'il avait fait non pas d'un œil irrité, mais avec indulgence, le peuple revint si promptement envers lui à des sentiments généreux, qu'il se tourna contre ceux qui l'avaient attaqué, et suivit en tout ses conseils. Ces faits se rattachent à la CXXXIX[e] olympiade; la suite appartient à la CXL[e].

XV. Voici quelles furent les mesures adoptées par les Achéens : « Des députés seront envoyés aux Épirotes, aux Béotiens, aux Phocidiens, aux Acarnaniens, à Philippe, et leur exposeront comment, au mépris des traités, les Étoliens ont deux fois envahi à main armée l'Achaïe. Ils les engageront à secourir les Achéens suivant la convention, et à admettre les Messéniens dans la confédération. Le stratége est chargé de lever parmi les Achéens cinq mille fantassins, et cinq cents cavaliers, et de prêter main-forte aux Messéniens dans le cas d'une nouvelle invasion. Il réglera de plus avec les Lacédémoniens et les Messéniens, quel contingent de cavalerie et d'infanterie les deux peuples doivent fournir pour la cause commune. Par ces mesures, les Achéens, s'élevant avec noblesse au-dessus de leur malheur, n'abandonnèrent ni les Messéniens ni leurs premiers desseins. Les députés allèrent donc

chez les alliés remplir leur mission ; le stratége fit les levées que marquait le décret, et il fut convenu avec les Messéniens et les Lacédémoniens que l'une et l'autre nation fourniraient deux mille cinq cents fantassins et deux cent cinquante cavaliers. Le total des forces destinées à subvenir aux besoins du moment était ainsi de dix mille hommes d'infanterie et de mille cavaliers. Sur ces entrefaites les Étoliens, dans leur assemblée générale, résolurent, d'un commun accord, de faire la paix avec les Lacédémoniens, les Messéniens et les autres peuples, manœuvre hypocrite et perfide, par où ils voulaient corrompre les alliés des Achéens et les leur enlever. Ils décidèrent même de conclure la paix avec l'Achaïe, si elle consentait à trahir les Messéniens ses alliés; sinon de lui déclarer la guerre. Jamais combinaison ne fut plus insensée : alliés à la fois des Messéniens et des Achéens, ils déclaraient la guerre à ces derniers si ces deux peuples demeuraient fidèles à leur amitié et à leur alliance mutuelle, et ils traitaient avec les Achéens seuls s'ils rompaient avec la Messénie. C'est à peine si on peut concevoir une telle perversité, par l'étrangeté même de pareilles conceptions.

XVI. Les Épirotes et le roi Philippe, sur la demande des députés, admirent dans leur alliance les Messéniens. Mais la conduite des Étoliens les indigna sans les étonner d'ailleurs; ils n'y voyaient rien de nouveau, rien qui ne fût dans les habitudes de la scélératesse étolienne. Ces derniers forfaits ne ranimèrent donc pas leur colère, et ils résolurent de faire la paix avec l'Étolie; tant une perversité continuelle trouve plus facilement grâce qu'une méchanceté accidentelle et rare! Les Étoliens le savaient. Aussi, bien qu'ils pillassent incessamment la Grèce, bien qu'ils portassent sans motif la guerre chez la plupart des peuples, ils ne daignaient pas se justifier auprès de leurs victimes, et répondaient par l'ironie à quiconque osait demander raison des injures passées ou à venir. Quant aux Lacédémoniens, qui devaient évi-

demment leur liberté au secours d'Antigone et à la généreuse intervention des Achéens, et qui ne pouvaient par conséquent rien entreprendre de publiquement contraire aux vues de Philippe et des Macédoniens, ils envoyèrent secrètement des députés aux Étoliens, et conclurent sous main alliance et amitié avec eux.

Déjà la jeunesse achéenne était sous les armes, et les Lacédémoniens et les Messéniens s'étaient engagés à fournir leurs subsides, lorsque Scerdilaidas et Démétrius de Pharos se montrèrent avec une flotte de quatre-vingt-dix navires au delà du Lissus contrairement au traité signé avec les Romains. Ils abordèrent d'abord à Pylos et attaquèrent cette ville, mais en vain. De là Démétrius, à la tête de cinquante vaisseaux, se dirigea vers les Cyclades, leva de l'argent dans quelques-unes, pilla les autres. Quant à Scerdilaidas, en regagnant ses foyers, il s'arrêta à Naupacte avec quarante navires, sur l'invitation d'Amyntas, roi des Athamanes, son parent. Ce prince passa avec les Étoliens une convention pour le partage des dépouilles, par l'entremise d'Agelaus et promit d'envahir avec eux l'Achaïe. En effet, après avoir conclu ce traité et reçu la soumission des Cynéthéens, Agélaus, Dorimaque et Scopas firent dans l'Étolie une levée en masse et entrèrent en Achaïe unis aux Illyriens.

XVII. Cependant le stratége des Étoliens Ariston, affectant une perfide neutralité, restait tranquille en Eubée et avait soin de répéter qu'il ne faisait pas la guerre aux Achéens, et que la paix n'était nullement rompue. Ridicule et puérile conduite! Car comment ne pas traiter de ridicule et de puérile celle d'un homme qui espère cacher sous de vaines paroles l'évidence des faits? Quoi qu'il en soit, Dorimaque se transporta tout à coup, par l'Achaïe, sous les murs de Cynèthe. Les habitants de cette ville, Arcadiens d'origine, étaient depuis longtemps en proie à de terribles et continuelles dissensions. Ce n'était entre eux que meurtre, que

proscriptions, que pillages réciproques, que partages de terre. La faction achéenne l'avait enfin emporté; elle était maîtresse de la ville et y tenait garnison, sous l'autorité d'un gouverneur achéen. Tel était l'état des choses lorsque, peu de temps avant l'apparition des troupes étoliennes, les exilés envoyèrent solliciter auprès de leurs concitoyens la paix et la permission de rentrer dans la ville. Les vainqueurs y consentirent volontiers, et dépêchèrent auprès des Achéens quelques députés, afin de ne signer l'amnistie qu'avec leur autorisation. Les Achéens la donnèrent sans peine, dans l'espoir de trouver chez les deux partis un égal dévouement; car celui qui occupait la ville ne vivait que par les Achéens, et c'était aussi aux Achéens que le parti rétabli dans ses droits allait être redevable de sa fortune nouvelle. Les Cynéthéens remercièrent donc la garnison et son chef, et après avoir reçu les plus solides garanties et signé l'amnistie, firent rentrer les émigrés. Mais ceux-ci pour remuer n'attendirent pas même une cause, un prétexte qui du moins parût motiver une scission nouvelle. A peine introduits dans les murs, ils méditèrent aussitôt la perte de leur patrie et de leurs bienfaiteurs. En vérité, ce fut, je crois, au moment même où sur les flancs de la victime ils faisaient leurs serments et livraient leurs otages, qu'ils roulaient en leur esprit leur dessein sacrilége envers les dieux et leurs crédules ennemis. Le premier acte de leur administration fut d'appeler les Étoliens, de leur vendre la ville, enfin de conspirer la ruine des citoyens qui les avaient sauvés, de la terre qui les avait nourris.

XVIII. Voici quelques détails sur la manière hardie dont ils exécutèrent leur projet. Plusieurs émigrés étaient devenus polémarques : à ce titre était attachée la fonction de garder pendant le jour les portes de la ville, de les fermer et de conserver les clefs durant la nuit. Or, les Étoliens postés dans le voisinage, les

échelles déjà prêtes, attendaient l'occasion. Les polémarques se débarrassèrent un jour de ceux qui veillaient avec eux à la porte et l'ouvrirent, et quelques Étoliens pénétrèrent par cette entrée, tandis que d'autres, escaladant les murs au moyen d'échelles, s'en emparèrent. L'embarras des citoyens, au milieu de l'alerte que leur causait cette attaque imprévue, fut extrême. Ils ne savaient que faire. Ils ne pouvaient ni combattre les Étoliens, qui entraient par la porte, gênés qu'ils étaient par ceux qui franchissaient la muraille, ni tenir tête à ces derniers, étant rappelés par l'ennemi qui assiégeait la porte. Maîtres ainsi de la ville, les Étoliens, du moins, parmi leurs forfaits firent un acte éclatant de justice. Ils commencèrent par tuer ceux qui les avaient introduits dans les murs, qui leur avaient livré la ville, et par prendre leurs biens. Ils traitèrent ensuite de même toute la population, s'établirent dans les maisons particulières, les fouillèrent partout, les pillèrent et mirent à la torture beaucoup de Cynéthéens, qu'ils soupçonnaient d'avoir caché quelques beaux meubles ou quelques objets d'une grande valeur. Enfin, quand ils eurent fait souffrir mille maux aux Cynéthéens, ils laissèrent dans la ville une garnison, levèrent le camp et se dirigèrent vers Lusis. Arrivés à la hauteur du temple de Diane, placé entre Clitor et Cynèthe, et regardé par les Grecs comme inviolable, ils menacèrent de saccager les troupeaux de la déesse et tout ce qui entourait le temple. Les habitants de Lusis leur livrèrent prudemment quelques ornements de la déesse, et par là détournèrent du temple les armes sacriléges des Étoliens et de leurs têtes de terribles malheurs. Les Étoliens acceptèrent leurs offrandes et allèrent aussitôt établir leur camp sous les murs de Clitor.

XIX. Cependant le stratége des Achéens, Aratus, envoyait demander du secours à Philippe, rassemblait ses soldats d'élite et réclamait auprès des Lacédémoniens et des Messéniens les contingents auxquels les

obligeait le traité. Les Étoliens engagèrent d'abord les Clitoriens à quitter les Achéens et à entrer dans leur alliance. Sur le refus positif des habitants, ils les attaquèrent, et, appliquant leurs échelles aux murailles, tentèrent un assaut. Mais comme les assiégés se défendirent avec un grand courage, les Étoliens cédèrent aux circonstances et levèrent le camp. Ils se replièrent de nouveau sur Cynèthe, et chemin faisant pillèrent les troupeaux de Diane. Après avoir offert Cynèthe aux Éléens, qui n'en voulurent pas, ils essayèrent de la garder par eux-mêmes et y placèrent pour gouverneur Euripidas. Mais, troublés bientôt par la nouvelle de l'intervention des Macédoniens, ils mirent le feu à la place et l'abandonnèrent pour se porter sur Rhium, par où ils voulaient repasser en Étolie. Taurion, instruit alors de l'invasion de ces barbares et de leur conduite à Cynèthe, pria Démétrius de Pharos, qui des îles venait d'aborder à Cenchrées, de porter du secours aux Achéens, de transporter par l'isthme ses vaisseaux et de s'opposer au passage des Étoliens. Démétrius, qui, poursuivi par les Rhodiens, rapportait des Cyclades plus de richesses que de gloire, écouta volontiers les ouvertures de Taurion ; celui-ci d'ailleurs lui promit de subvenir aux frais de transport. Il franchit l'isthme en effet, mais il manqua de deux jours la flotte des Étoliens, se contenta de piller quelques parties de leurs provinces maritimes et revint à Corinthe. De leur côté, les Lacédémoniens montraient peu d'empressement à fournir leur contingent. Ils envoyèrent seulement quelques chevaux et un petit nombre de fantassins, afin de ne pas forfaire au traité, du moins en apparence. Du reste, Aratus, à la tête de ses troupes, agissait plutôt en homme d'État prudent qu'en brave général. Jusqu'alors il n'avait pas remué. Tout plein encore du souvenir de sa dernière défaite et toujours en observation, il avait laissé Scopas et Dorimaque retourner tranquillement en Étolie par des chemins étroits faits pour des

embuscades[1], où sans coup férir on pouvait les écraser.

XX. Les Cynéthéens, malgré l'étendue et l'horreur des maux dont les avaient accablés les Étoliens, passèrent pour n'avoir subi qu'un juste châtiment. Or, comme les Arcadiens ont dans toute la Grèce une grande renommée de vertu, non-seulement pour leur humeur hospitalière et la douceur de leurs mœurs, mais encore pour leur esprit religieux, il n'est pas inutile de dire quelques mots du caractère sauvage des Cynéthéens et d'expliquer comment, bien qu'issus incontestablement du sang achéen, ils se distinguaient si fort à cette époque des autres Grecs par leur cruauté et leur scélératesse. Attribuons-le à ce que seuls, et les premiers d'entre les Achéens, ils abandonnèrent ces précieuses études que leurs ancêtres avaient sagement mises en honneur, et auxquelles toute la population de l'Arcadie se livrait par une vocation naturelle. La musique, la véritable musique[2] est utile à tous les mortels; mais elle est nécessaire aux Arcadiens. Ne répétons pas avec Éphore, comme il ose l'avancer en la préface de son *Histoire universelle*, dans une phrase indigne de lui, que la musique n'a été introduite sur la terre que comme un appât trompeur et perfide. Ne croyons pas davantage que les Crétois et les Lacédémoniens aient autrefois remplacé sans raison la trompette par le rhythme et la flûte, ni qu'uniquement par fantaisie les Arcadiens aient réservé à la musique une place si considérable dans leur gouvernement, et voulu qu'elle fût, malgré l'austérité de leur vie ordinaire, l'exercice assidu non-seulement de l'enfance, mais encore de la jeunesse jusqu'à trente et un ans. En effet, on sait partout que

[1] Nous avons lu *μόνον οὐ*, «pas même,» au lieu de *μονονού*, «presque,» le sens nous paraissant préférable avec cette leçon.

[2] Les anciens comprenaient sous le nom général de *μουσική*, tout ce qui était du domaine des muses. Polybe restreint ici le sens de ce mot, et l'applique spécialement à l'art de la musique.

chez les Arcadiens presque seuls, les lois ordonnent que les enfants soient instruits dès l'âge le plus tendre à chanter des stances et des hymnes, où chacun célèbre les dieux et les héros du pays; qu'ils apprennent ensuite des odes de Philoxène[1] et de Timothée[2], et que chaque année, à l'époque des Dionysiaques, ils dansent à l'envi sur les théâtres au son de la flûte : les enfants se livrent à des combats d'enfants, les jeunes gens à des combats d'hommes. Dans la vie ordinaire, même au milieu des festins, ils n'empruntent pas, pour charmer leurs oreilles[3], des voix étrangères; ils n'ont recours qu'à eux-mêmes : chaque convive est tenu de chanter à son tour. Aussi ne regardent-ils pas comme honteux de reconnaître leur ignorance en toute autre science; mais ils ne peuvent ni dire qu'ils ignorent la musique, puisque tous l'apprennent, ni, en avouant qu'ils la connaissent, refuser de chanter, un tel refus étant considéré comme une honte en Arcadie. Chaque année les jeunes gens exercés à des marches militaires qu'ils exécutent au son de la flûte, dans un ordre sévère, et à des danses de toute sorte, donnent une représentation de leur savoir à leurs concitoyens dans une fête publique par les soins et aux frais de l'État.

XXI. Je ne puis croire que les anciens Arcadiens aient introduit ces usages par l'amour seul du plaisir ou du luxe ; ils le firent, frappés de ce qu'avait de pénible et de rude l'existence d'un population livrée presque tout entière à des travaux manuels, et de l'humeur sauvage qu'elle devait à la rigueur de l'air et à la tristesse

[1] Philoxène, poëte dithyrambique, né à Cythère, vécut à la cour de Denys le tyran, il fut disgracié par ce prince, et dans sa prison composa un poëme intitulé *les Cyclopes*. Denys lui rendit plus tard ses bonnes grâces. Il mourut à Ephèse, en 380.

[2] Timothée, poëte et musicien du IVe siècle, fort habile joueur de cithare. Il ajouta la dixième et la onzième corde à cet instrument. Il mourut vers 321.

[3] Peut-être faudrait-il lire dans le texte ἀγωγίας, au lieu de ἀγωγάς, qui ne présente aucun sens.

des campagnes où elle vivait : car l'homme participe de la nature du ciel qui l'entoure. Ce n'est pas par une autre cause que les peuples, suivant la distance qui les sépare, diffèrent si fort entre eux par les mœurs, par la forme du corps, le teint, et même, par la plupart de leurs institutions. Afin donc de tempérer et d'adoucir le dur caractère des farouches Arcadiens, les chefs du pays établirent dans l'origine les usages dont j'ai parlé, et ils imaginèrent de multiplier les assemblées générales, les cérémonies religieuses, ouvertes également aux hommes et aux femmes, et des danses de garçons et de jeunes filles. Enfin ils inventèrent tous les moyens possibles d'apprivoiser et d'assouplir par la civilisation l'esprit indocile de ce peuple.

Mais les Cynéthéens négligèrent peu à peu ces sages institutions, malgré l'utilité qu'ils en auraient tirée, n'y ayant pas dans toute l'Arcadie un climat plus rigoureux, un pays plus triste que le leur. Dès lors ils s'abandonnèrent à toute espèce de rivalités et de dissensions. Bref, ils devinrent si barbares que jamais en aucune ville de la Grèce ne se commirent des forfaits plus terribles et plus nombreux. Voici une preuve convaincante des maux que s'attirèrent par là les Cynéthéens, et du dégoût qu'inspirait au reste de l'Achaïe cette barbare conduite. Lorsque les Cynéthéens, après le carnage que nous avons raconté, envoyèrent une ambassade aux Lacédémoniens, toutes les villes par où passèrent les députés les sommèrent, par le crieur public, de se retirer aussitôt; bien plus, les Mantinéens, après leur départ, purifièrent leur ville et promenèrent des victimes expiatoires autour de leurs murailles et de leurs campagnes. Nous avons insisté sur ces détails pour empêcher la calomnie de flétrir, d'après une seule ville, toute la nation arcadienne, pour détourner les peuples achéens, qui pourraient se figurer que la musique est chez eux cultivée en vue seule du plaisir, de négliger cette importante étude; afin aussi que les Cynéthéens,

si jamais Dieu les inspire, demandent à la science le moyen d'adoucir leur nature inculte et s'adonnent surtout à l'art musical. C'est pour eux le seul moyen de rompre avec leurs farouches habitudes. Nous avons suffisamment parlé des Cynéthéens; revenons à notre sujet.

XXII. Les Étoliens, après avoir ravagé le Péloponèse, s'étaient impunément retirés dans leur pays. Cependant Philippe, à la tête d'une armée qu'il conduisait au secours des Achéens, se rendit à Corinthe; mais il arriva trop tard, et dépêcha des courriers chez tous les alliés pour les inviter à envoyer auprès de lui quelques délégués chargés de délibérer sur les intérêts publics. Puis il se dirigea du côté de Tégée, à la nouvelle que les Lacédémoniens étaient en proie aux dissensions intestines et s'égorgeaient mutuellement. Les Lacédémoniens, en effet, habitués à l'autorité d'un prince, à une passive obéissance envers leurs chefs, puis tout d'un coup rendus à la liberté par Antigone et privés d'un roi qui les gouvernât, étaient tombés dans les troubles civils et prétendaient à une égalité absolue. Deux éphores avaient tenu secrète leur pensée politique; mais trois autres avaient franchement pris parti pour les Étoliens, persuadés que Philippe serait incapable, à cause de sa jeunesse, de veiller sur les affaires du Péloponèse. Aussi, lorsque ces derniers, contre leur attente, virent les Étoliens quitter promptement le Péloponèse et Philippe descendre plus vite de la Macédoine, se défiant beaucoup d'un de leurs deux collègues jusqu'alors restés neutres, Adimante, qu'ils savaient connaître leurs desseins et qu'ils soupçonnaient de ne les pas approuver, ils eurent peur qu'à l'approche du roi il n'allât lui révéler leurs intrigues. Ils se mirent donc en rapport avec quelques jeunes gens et ordonnèrent que tous ceux qui avaient l'âge militaire se réunissent près du temple de Minerve, attendu que les Macédoniens menaçaient la ville. Par cela même que la

convocation était extraordinaire, l'assemblée fut bientôt réunie; et aussitôt Adimante, affligé de ce tumulte, essaya à la tribune de calmer la foule, de l'éclairer par ses paroles : « C'est autrefois, dit-il, qu'il fallait rendre ces décrets et ordonner ces levées, quand nous apprenions que les Étoliens nos ennemis étaient à nos frontières, et non point aujourd'hui que nous voyons approcher nos libérateurs, nos bienfaiteurs les Macédoniens. » Il parlait encore que les jeunes gens, gagnés par les éphores, se précipitèrent sur lui et le tuèrent, avec Sthénélaus, Alcamène, Thyeste, Bionidas et un grand nombre de citoyens. Polyphonte, suivi de quelques Lacédémoniens, qui prévoyaient sagement l'avenir, se retira auprès de Philippe.

XXIII. Les éphores, après ce coup d'État, firent partir aussitôt pour le camp de Philippe des hommes chargés d'accuser les citoyens morts, et de l'engager à retarder son entrée dans la ville, jusqu'à l'époque où Lacédémone sortirait des troubles pour reprendre son calme accoutumé, en même temps qu'ils le prièrent d'être convaincu qu'ils voulaient observer envers les Macédoniens tous les devoirs d'une bonne amitié. Ces députés rencontrèrent le roi près du mont Parthénium et lui parlèrent suivant leurs instructions. Philippe leur répondit d'aller au plus vite à Sparte annoncer aux éphores qu'il continuerait sa route jusqu'à Tégée, où il devait s'établir, et qu'il leur demandait de lui envoyer là les gens nécessaires pour délibérer sur l'état des choses. Instruits par leurs envoyés de ce désir, les chefs lacédémoniens ordonnèrent à dix citoyens de se rendre auprès de Philippe. Transportés à Tégée, et admis au sein du conseil royal sous la conduite d'Omias, ils accusèrent Adimante d'avoir été la cause des derniers troubles, promirent de remplir scrupuleusement tout ce à quoi les obligeait leur alliance avec les Macédoniens, et assurèrent qu'en affection ils ne le céderaient à aucun des peuples qui paraissaient le plus

dévoués au roi. Après avoir ainsi parlé, ils se retirèrent, et dans le conseil les avis furent partagés. Quelques-uns des conseillers qui connaissaient le mauvais esprit de Sparte, et qui étaient convaincus qu'Adimante était tombé victime de son amour pour la Macédoine; que Sparte, enfin, songeait à s'unir aux Étoliens, engagèrent le roi à donner par le châtiment des Lacédémoniens un exemple à la Grèce, comme autrefois Alexandre qui, dès son avénement au trône, en avait donné un terrible par la destruction de Thèbes. D'autres, plus âgés, répondaient qu'une telle vengeance dépasserait l'injure, et qu'il suffirait de punir les coupables et de leur enlever le pouvoir pour remettre la conduite des affaires et les charges publiques aux mains d'hommes attachés au prince.

XXIV. Le roi proposa ensuite son avis, s'il faut toutefois dire le roi, car il n'est pas probable qu'un enfant de dix-sept ans pût avoir des idées nettes sur des choses de cette conséquence; mais nous autres, historiens, nous devons toujours prêter aux chefs les conseils qui, dans les délibérations, portent le coup décisif, de même que le lecteur doit supposer que les sentiments et les pensées mis dans la bouche des princes appartiennent à leurs familiers et surtout à leurs ministres. Quoi qu'il en soit, c'est à Aratus de préférence qu'il faut, parmi les conseillers du roi, attribuer l'opinion qu'exprima Philippe. Il dit, que pour ce qui concernait les désordres domestiques des alliés, tout ce qu'il avait à faire était d'avertir et de rappeler au devoir les coupables, par lettres ou de vive voix; que les crimes qui compromettaient la confédération tout entière, réclamaient seuls un châtiment public, une réparation commune; et que les Lacédémoniens, n'ayant commis ouvertement aucune injure envers le corps des peuples alliés, et promettant au contraire de remplir envers eux tous les devoirs d'une bonne amitié, il ne serait pas convenable de prendre à leur égard une résolution

trop sévère. Il serait étrange que son père, malgré le droit de conquête, ne leur eût fait aucun mal, et que lui, pour une cause légère, leur infligeât un rude châtiment. L'avis qui voulait qu'on n'insistât pas davantage sur la révolution accomplie l'emporta. Aussitôt, Philippe envoya avec Omias un de ses amis, Petréus, chargé d'engager les Spartiates à rester fidèles aux Macédoniens, de recevoir leurs serments et de leur porter les siens. Puis, suivi de son armée, il retourna dans Corinthe, après avoir donné aux alliés, par sa conduite envers Lacédémone, un beau témoignage de ses intentions politiques.

XXV. Il trouva réunies à Corinthe les députations des alliés, et examina avec elles la conduite qu'il fallait tenir et les mesures qu'il était nécessaire de prendre à l'égard des Étoliens. Les Béotiens les accusèrent d'avoir, en pleine paix, dépouillé le temple de Minerve Ithome; les Phocidiens, d'avoir marché en armes sur Ambrysie et Daulie, et tenté de s'emparer de ces villes; les Épirotes se plaignirent qu'ils avaient désolé leurs campagnes; les Acarnaniens représentèrent comment ils avaient entretenu dans Thyréum de coupables intrigues, et essayé de prendre cette place à la faveur de la nuit; les Achéens, à leur tour, rappelèrent comme ils avaient indignement surpris Clarium, près de Mégalopolis, ravagé en passant les campagnes de Patras et de Phérès, pillé Cynèthe, saccagé le temple de Diane à Lusis, assiégé Clitor, attaqué par mer Pylos, et par terre Mégalopolis à peine encore fondée, et de concert avec les Illyriens, voulu la détruire. En présence de tant de plaintes, les alliés décidèrent à l'unanimité qu'il était opportun de déclarer la guerre aux Étoliens, et après avoir, dans un préambule, exposé leurs griefs, ils rédigèrent un décret aux termes duquel la confédération s'engageait à rendre, par de communs efforts, aux alliés dépouillés, toutes les villes ou terres prises par les Étoliens, à partir du jour où Démétrius, père

de Philippe, était mort; à rétablir, dans leur ancien gouvernement, les peuples qu'une impérieuse nécessité avait seule fait entrer dans la ligue étolienne; à leur restituer leurs villes et leurs campagnes, à les laisser, sans garnison ni tribut, suivre en toute liberté leurs lois et leurs institutions nationales; on promit, enfin, de prêter main-forte aux amphictyons pour la rédaction des lois, et de leur rendre la garde du temple que les Étoliens, pour disposer des richesses de cet asile sacré, leur avaient ravie.

XXVI. On ratifia ce décret, et ainsi éclata, la première année de la cent quarantième olympiade, cette guerre sociale dont le besoin d'une vengeance proportionnée au crime fut le juste motif. On expédia sur-le-champ des courriers auprès de tous les alliés, afin qu'après avoir fait sanctionner à chacun, le décret par le peuple, ils marchassent tous en armes contre les Étoliens. Philippe adressa en même temps à ceux-ci une lettre où il leur disait que, s'ils avaient de quoi se défendre contre tant d'accusations, ils n'avaient encore même qu'à venir dans quelque assemblée terminer le différend à l'amiable; mais s'ils espéraient, parce qu'ils commettaient leurs brigandages et leurs crimes sans décret public, que les peuples maltraités par eux seraient, en se défendant, regardés comme responsables de la lutte, ils étaient les plus insensés des hommes. Les chefs étoliens, à la réception de cette lettre, se flattant d'abord que Philippe ne viendrait pas, comme il l'annonçait, convinrent d'un rendez-vous à Rhium; mais ensuite, instruits de l'approche du prince, ils envoyèrent un courrier lui répondre qu'ils ne pouvaient rien décider par eux-mêmes avant la réunion de l'assemblée nationale. Pour les Achéens, ils sanctionnèrent dans un conseil général le décret proposé, et firent publier la guerre contre les Étoliens par la voix des hérauts. Philippe se rendit à cette assemblée et prit plusieurs fois la parole. Les Achéens firent un fort bon

accueil à ses discours, et renouèrent avec le prince l'amitié qui les unissait à ses ancêtres.

XXVII. Vers la même époque, les Étoliens s'étant rassemblés pour l'élection de leurs magistrats, nommèrent Scopas stratége, Scopas qui avait trempé dans tous les crimes que nous avons racontés; je ne sais que dire d'une si grande impudence. Faire la guerre sans déclaration préalable, ravager, le fer à la main, les possessions d'autrui, et bientôt, loin de punir les coupables, choisir pour chefs les auteurs de tels brigandages et les combler d'honneurs, me semble le comble de la perversité. Comment qualifier autrement une telle conduite? Les exemples suivants rendront plus sensible ce que je veux dire. Lorsque Phebidas s'empara par trahison de la Cadmée, les Lacédémoniens punirent les coupables sans restituer toutefois la citadelle, comme si cette injustice était réparée par la seule punition de celui qui l'avait commise : c'est le contraire qu'il fallait faire : c'était là surtout, ce qui intéressait les Thébains. Une autre fois, le même peuple rendit par le traité d'Antalcidas aux villes grecques leur liberté et leurs lois, mais ils ne rappelèrent pas leurs armostes. Enfin, quand ils eurent détruit la ville de Mantinée, leur amie, leur alliée, ils osèrent demander en quoi ils étaient coupables d'avoir dispersé les habitants d'une seule ville en plusieurs. Mais c'est le comble de la folie et de la méchanceté que de croire, parce qu'on ferme les yeux sur une faute, que nul ne la voit. Cette conformité de politique fut, pour les deux peuples, la cause de terribles calamités, et de tels principes ne sauraient jamais être suivis et adoptés par quiconque veut diriger avec sagesse ses affaires ou celles de l'État. Quoi qu'il en soit, le roi Philippe, après avoir tout réglé avec les Achéens, retourna en Macédoine pour faire les préparatifs que demandait la guerre, laissant derrière lui, non-seulement aux alliés, mais à tous les Grecs, par son décret, une haute idée de sa douceur et de sa magnanimité royale,

XXVIII. Ces faits se rattachent à l'époque où Annibal, déjà maître de toute l'Espagne au delà de l'Èbre, se préparait à assiéger Sagonte. Si dès l'origine l'histoire d'Annibal se fût trouvée mêlée à celle de la Grèce, il est manifeste qu'il m'eût fallu, dans le premier livre, présenter l'une et l'autre, et en suivant l'ordre chronologique faire parallèlement le récit des événements accomplis en Grèce et en Espagne. Mais comme alors, en Grèce, en Italie et en Asie, les guerres provinrent de causes particulières, et qu'elles n'ont entre elles de commun que le résultat, nous avons cru devoir raconter isolément chacune d'elles jusqu'au moment solennel où tous ces grands faits se confondent entre eux et viennent aboutir à une même fin, et se perdre dans un même dénoûment. Par là d'ailleurs deviendra plus clair l'exposé des motifs qui amènent chaque événement, par là plus frappante la fusion que j'ai annoncée dès le principe, en indiquant d'avance à quelle date, par quels moyens et par quels accidents elle eut lieu. Sitôt qu'elle sera accomplie, nous ferons une histoire commune de tous les peuples. Cette fusion coïncide avec la fin de la guerre qui nous occupe, c'est-à-dire la troisième année de la CXL[e] olympiade. Nous nous proposons donc de faire, dans l'ordre chronologique, le récit simultané des événements qui suivent cette période, et de développer séparément ceux qui la précèdent. Nous aurons seulement le soin de rappeler en peu de mots, les détails que nous avons déjà fournis dans le livre précédent, afin que notre récit soit en même temps plus facile à suivre, et aussi plus saisissant.

XXIX. Philippe, de retour en Macédoine, où il passait l'hiver, fit activement les levées nécessaires, et prit des mesures pour mettre la Macédoine à l'abri des Barbares qui la menaçaient. Dans une entrevue qu'il eut alors avec Scerdilaidas, et où il se remit hardiment entre ses mains, il lui parla d'amitié et d'alliance; enfin la promesse qu'il lui fit de lui prêter appui dans ses

desseins sur l'Illyrie, et ses accusations contre les Étoliens (la matière était riche) amenèrent Scerdilaidas à écouter les paroles du prince. Les injustices des particuliers entre eux, et celles de nation à nation ne diffèrent que par la gravité des conséquences. Le plus souvent les sociétés privées, que forment les voleurs et les brigands, se brisent par la violation de leurs droits réciproques et par leurs mutuelles perfidies. Il en fut ainsi pour les Étoliens en la circonstance présente. Ils avaient promis à Scerdilaidas de lui donner une part du butin, s'il consentait à envahir avec eux l'Achaïe, et à ce prix il était entré dans leur alliance. Mais quand ils eurent saccagé Cynèthe, et ramassé de nombreux prisonniers et un riche bétail, ils ne le firent en rien participer aux dépouilles; le ressentiment de cette injure vivait en son cœur, et Philippe n'eut besoin que de la lui rappeler pour qu'il prêtât l'oreille à ses propositions, et pour qu'il s'engageât à se réunir aux autres alliés; il y mit seulement pour conditions de recevoir vingt talents par année, et trente vaisseaux pour attaquer sur mer les Étoliens.

XXX. Philippe vaquait à tous ces soins. Cependant les députés, envoyés auprès des alliés, passèrent d'abord chez les Acarnaniens, et entrèrent en conférence avec eux. Les Acarnaniens sanctionnèrent le décret sans détour, et déclarèrent la guerre aux Étoliens. Bien plus que tout autre peuple, ils eussent pu se faire pardonner quelque délai, quelque retard, et une certaine hésitation à entreprendre la guerre contre une nation voisine; l'Étolie, en effet, leur était limitrophe, et réduits à leurs seules forces, les Acarnaniens n'étaient pas difficiles à vaincre. Tout récemment encore (et cette considération était la plus grave) ils avaient éprouvé les plus cruels traitements pour prix de leur haine contre les Étoliens. Mais les hommes dont le cœur est bien placé, dans leurs foyers comme sur la place publique, ne mettent rien au-dessus du devoir, maxime que, malgré sa

faiblesse, cette nation a presque constamment pratiqué en tout temps, autant qu'aucune autre dans la Grèce. Aussi, je ne connais pas de peuple sur qui, dans les circonstances critiques, il faille compter davantage, loin de mépriser son alliance ; car, dans la vie privée, et en politique, l'Acarnanien a quelque chose de constant et de passionné pour la liberté. Quant aux Épirotes, après avoir écouté les députés, ils acceptèrent le décret comme les Acarnaniens ; mais ils déclarèrent qu'ils ne feraient la guerre aux Étoliens que lorsque Philippe y serait engagé lui-même, et ils répondirent en fourbes et en lâches qu'ils étaient, à l'ambassade étolienne, qu'ils voulaient maintenir la paix avec l'Étolie. On envoya aussi quelques députés auprès du roi Ptolémée pour le prier de ne fournir aux Étoliens, ni argent ni munitions contre Philippe et ses alliés.

XXXI. Les Messéniens, pour qui la guerre avait éclaté, répondirent aux ambassadeurs, que la ville de Phigalée, qui dépendait des Étoliens, inquiétant leurs frontières, ils ne prendraient pas les armes avant que cette ville fût détachée de la ligue étolienne ; cette résolution leur fut arrachée par les éphores Énis et Nicippas, et par quelques autres oligarques, aussi étrangers en cette circonstance à la raison qu'à l'honneur. Je l'avoue, je regarde la guerre comme chose redoutable, mais non pas à ce point qu'il faille consentir à tout pour l'écarter ; et pourquoi donc faire sonner si haut ces mots d'égalité, de liberté, d'indépendance, s'il n'est rien qu'on doive mettre au-dessus de la paix ? Nous ne louons ni les Thébains de leur conduite en présence des Perses, alors que, par une lâche crainte, ils quittèrent la cause périlleuse des Grecs, et embrassèrent celle des Mèdes ; ni Pindare d'avoir flatté en eux cet amour de la paix par ces vers[1] : « Que le citoyen qui veut faire couler à la ré-

[1] C'est Stobée qui nous a conservé ce fragment de Pindare. Polybe en a retranché quelques vers, afin d'accommoder sa citation à la suite des pensées qu'il exprime.

publique des jours purs et tranquilles, recherche la brillante lumière du repos. » Oui, sur le moment, Pindare parut avoir exprimé une utile maxime; mais bientôt on reconnut qu'elle était aussi fatale que honteuse. La paix, quand elle se concilie avec la justice et l'honneur, est le plus beau, le plus précieux des trésors; lorsqu'on l'achète par une lâcheté ou par une honteuse servitude, elle est infâme et funeste.

XXXII. Revenons aux Messéniens. Leur gouvernement, placé entre les mains du parti oligarchique, et guidé surtout par l'intérêt personnel, chercha toujours la paix avec une ardeur excessive; ils surent par là, dans des circonstances difficiles et épineuses, échapper à de nombreux périls, dissiper bien des inquiétudes; mais ainsi grossissait peu à peu la somme des malheurs à venir, et la Messénie eut à lutter contre de terribles orages. En voici la cause, suivant moi. La Messénie avait pour voisins les deux peuples les plus considérables du Péloponèse, ou pour mieux dire de la Grèce, les Lacédémoniens et les Arcadiens. Les premiers furent toujours leurs implacables ennemis, depuis leur établissement en Laconie, les derniers leur étaient sincèrement dévoués; mais ils ne répondirent avec noblesse ni à la haine des uns ni à l'amitié des autres. Lorsque ces deux nations étaient occupées à se combattre, ou à combattre d'autres peuples, les Messéniens étaient tranquilles. Placés hors de la route des armées ennemies, ils jouissaient des douceurs de la paix. Mais toutes les fois que les Lacédémoniens vainqueurs s'appliquèrent sans distraction à leur nuire, incapables de résister par eux-mêmes à un ennemi si redoutable, et ne s'étant pas ménagé des amis qui pussent leur prêter main-forte, ils étaient réduits à servir Lacédémone comme des misérables[1], ou bien, pour échapper à l'esclavage, contraints de s'exiler, et de quitter leur pays, avec leurs femmes et leurs enfants.

[1] Mot à mot, « comme des portefaix, » ἀχθοφοροῦντες.

Plus d'une fois, ils se sont vus en cette extrémité, et même à une époque qui n'est pas fort ancienne. Puisse l'état actuel du Péloponèse se maintenir assez stable, pour que les conseils que je veux donner ne soient pas nécessaires; mais si jamais quelque secousse se fait sentir, si quelque révolution éclate, je ne vois pour les Messéniens et les Mégalopolitains, qu'un seul moyen qui leur permette d'espérer de demeurer en leur pays, c'est de rester unis, suivant la pensée d'Épaminondas, et de se bien décider à maintenir en tout temps, comme en tout lieu, une alliance véritable.

XXXIII. La sagesse de ce conseil trouvera peut-être dans une anecdote du vieux temps une autorité certaine. Parmi d'autres honneurs, les Messéniens élevèrent aux Arcadiens, suivant Callisthène, une colonne près de l'autel de Jupiter Lydien, à l'époque d'Aristomène, et y gravèrent ces mots :

« Le temps a fait justice d'un roi sacrilége; Messène, grâce à Jupiter, a découvert le traître : un parjure ne peut échapper à un dieu. O Jupiter, ô notre roi, salut; sauve l'Arcadie. »

C'est quand ils furent privés de leur patrie, que, priant les dieux, ce me semble, pour l'Arcadie, comme pour une seconde patrie, ils rédigèrent cette inscription; et ce n'était que justice. Les Arcadiens, en effet, lors de la guerre d'Aristomène, les reçurent après leur expulsion de la Messénie, les admirent à leurs foyers, les traitèrent en citoyens, et même décidèrent d'unir leurs filles aux jeunes gens exilés. Enfin, quand ils eurent découvert la trahison de leur roi Aristocrate, dans le combat du fossé, ils le firent périr lui et toute sa famille. Sans même remonter si haut, ce qui s'est passé après l'établissement simultané de Mégalopolis et de Messène[1] vient encore confirmer mes paroles. Vers cette époque, après la bataille de Mantinée, où la mort

[1] Villes fondées par Épaminondas, vers 370.

d'Épaminondas rendit la victoire indécise, les Lacédémoniens s'opposaient à ce que les Messéniens, dont ils convoitaient déjà la conquête, eussent part au traité ; mais les Mégalopolitains et tous les peuples unis aux Arcadiens par une commune alliance firent si bien, que non-seulement les Messéniens furent inscrits parmi les alliés, admis au serment et au traité de paix, mais encore que les Lacédémoniens seuls en furent exceptés. A la vue de tels faits, qui, dans la postérité, ne reconnaîtrait pas la justesse de mes avis? C'est surtout aux Arcadiens et aux Messéniens que s'adressent mes paroles ; je veux que, pleins du souvenir des malheurs que causèrent à leur patrie les armes de Lacédémone, ils demeurent dans les sentiments d'une sincère amitié et d'une entière confiance ; que jamais, emportés par l'amour de la paix et par la crainte, ils ne consentent, dans les circonstances critiques, à trahir leurs mutuels intérêts.

XXXIV. Cependant les Lacédémoniens (reprenons ici la suite de notre récit) avaient fait un de leurs coups habituels, et renvoyé sans réponse les députés des alliés. La méchanceté et la folie leur avaient renversé le sens; tant est vraie cette sentence, qu'une audace excessive se tourne le plus souvent en délire, et ne produit rien que de misérable! Sur ces entrefaites, de nouveaux éphores et les intrigants qui avaient provoqué la première révolution, et trempé dans le meurtre dont nous avons déjà parlé, demandèrent aux Étoliens, par un message, l'envoi d'un député. Les Étoliens accueillirent avec plaisir cette invitation, et bientôt Machatas partit pour Lacédémone. Puis ces mêmes hommes allèrent auprès des éphores solliciter d'eux, en faveur de Machatas, le droit de parler au peuple, réclamer l'élection d'un roi, suivant les coutumes nationales, et les supplier de ne pas laisser vide plus longtemps, au mépris des lois, le trône des Héraclides. Les éphores n'approuvaient guère tout cela ; mais, in-

capables de résister à la fougue de cette audacieuse faction, et craignant d'ailleurs un soulèvement de la jeunesse, ils répondirent qu'ils délibéreraient plus tard sur l'élection des rois, et qu'ils accordaient à Machatas le droit de s'adresser au peuple. Aussitôt une assemblée fut convoquée, et Machatas engagea la multitude à se prononcer pour l'Étolie, dans un long discours qu'il remplit d'accusations impudentes contre les Macédoniens, et de louanges pour les Étoliens aussi folles que mensongères. Quand il se fut retiré, de longs débats s'engagèrent; plusieurs orateurs se prononcèrent d'abord pour les Étoliens, et exhortèrent les Spartiates à s'unir avec eux; d'autres les réfutèrent; enfin, quelques citoyens des plus âgés vinrent à propos rappeler d'un côté tous les bienfaits d'Antigone et des Macédoniens envers les Spartiates, et de l'autre, les méfaits de Charixène et de Timée, à cette époque où les Étoliens, envahissant en masse la Laconie, avaient ravagé le pays, réduit en esclavage leurs voisins, cherché à s'emparer de Sparte traîtreusement, et fait rentrer par dol et violence les exilés. A ce récit, on décida de maintenir l'alliance avec Philippe et les Macédoniens. Machatas repartit ainsi pour l'Étolie sans avoir rien fait.

XXXV. Les perturbateurs n'étaient pas en humeur de céder. Ils résolurent d'exécuter, au moyen de quelques jeunes gens qu'ils corrompirent, un horrible crime. Il était d'usage que, dans je ne sais quelle cérémonie particulière, toute la jeunesse se rendit sous les armes et en procession au temple de Minerve, et que les éphores fissent le sacrifice autour de l'enceinte sacrée. Quelques-uns des jeunes gens armés qui faisaient partie de la cérémonie se précipitèrent tout à coup sur les éphores, et les tuèrent. Le temple est d'ordinaire un lieu d'asile inviolable, même pour les criminels condamnés à la mort; mais, dans leur cruauté sauvage, les assassins foulèrent si bien aux pieds la reli-

gion, qu'ils égorgèrent les éphores sur l'autel, et sur la table même de la déesse. Ensuite, poursuivant leurs forfaits, ils massacrèrent Géridas avec quelques autres vieillards, exilèrent les citoyens contraires à l'Étolie, choisirent parmi eux des éphores, et conclurent avec les Étoliens un traité de paix. Du reste, s'ils agirent ainsi; s'ils laissèrent éclater à l'égard des Achéens tant de haine, et tant d'ingratitude pour les Macédoniens; s'ils bravèrent le reproche de folie et d'impudence, c'était surtout pour Cléomène, dont le souvenir leur était cher, et qu'ils espéraient, qu'ils comptaient même voir revenir à Lacédémone : tant il est vrai que si l'on a su, par une habile conduite, se concilier l'affection de ceux avec qui on vit, même absent, on laisse derrière soi dans les cœurs le feu durable d'un vif amour! Ne parlons pas des autres hommages que les Lacédémoniens rendirent à Cléomène; mais depuis bientôt trois ans que ce prince avait fui, et qu'ils vivaient librement sous l'empire des lois de leurs pères, ils n'avaient pas une seule fois songé à rétablir la royauté; et dès qu'ils eurent appris sa mort, et le peuple et les éphores ne s'occupèrent plus que de remplir le trône. En conséquence, les éphores, qui appartenaient à la faction dont les manœuvres avaient amené, avec les Étoliens, l'alliance dont nous avons parlé, élurent d'abord roi, d'après les lois et par droit de naissance, Agésipolis, encore enfant, et fils d'Agésipolis, fils de Cléombrote. Cléombrote avait remplacé au pouvoir Léonidas, qui en avait été dépouillé, comme parent au plus proche degré de la famille régnante. On nomma pour tuteur d'Agésipolis Cléomène, fils de Cléombrote et frère d'Agésipolis. Dans l'autre maison royale restaient deux enfants qu'avait donnés à Archidamus, fils d'Eudamidas, la fille d'Hippomédon. Hippomédon même, fils d'Agésilas et neveu d'Eudamidas, vivait encore, et à côté de lui s'élevaient d'autres princes mâles du même sang, qui, bien que d'un degré moins proche, appar-

tenaient néanmoins à la famille souveraine. On laissa de côté tous ces prétendants, et on élut Lycurgue, de qui les ancêtres n'avaient jamais paru sur le trône. Il donna un talent à chaque éphore, et se trouva descendant d'Hercule et roi de Sparte : partout le crime s'achète à bon marché. Du reste, ce ne fut pas la postérité de ces magistrats prévaricateurs qui porta la peine de leur folie ; ils en furent punis eux-mêmes.

XXXVI. Au bruit de la nouvelle révolution opérée à Sparte, Machatas y revint, et engagea les éphores et les rois à déclarer la guerre aux Achéens, seul moyen, disait-il, de mettre un terme aux efforts de ces gens qui, à Lacédémone, voulaient empêcher toute alliance de Sparte avec les Étoliens, et de ceux qui, en Étolie, agissaient dans le même sens. Les éphores et les rois y consentirent cette fois et Machatas retourna dans son pays après avoir réussi dans sa négociation, grâce à l'aveuglement de ceux qui appuyaient ses intrigues. Aussitôt Lycurgue, suivi de l'armée et de quelques troupes urbaines, envahit le territoire des Argiens, qui, confiants en l'état actuel des choses, n'étaient nullement sur leurs gardes. Il surprit Policha, Prasias, Leuce et Cypharte : il fit aussi une tentative sur Glympes et Zaraces, mais sans succès. Après cette expédition, Lycurgue déclara la guerre aux Achéens. Machatas parvint aussi à entraîner dans le parti des Étoliens les Éléens, et, par les mêmes raisons qu'il avait fait valoir auprès des Lacédémoniens, leur persuada d'agir contre les Achéens. Tout réussissant ainsi au gré des Étoliens, au delà même de leurs espérances, ils entreprenaient la guerre avec pleine confiance. Il n'en était pas de même des Achéens. Philippe, en qui ils plaçaient leur espoir, était encore occupé à ses préparatifs, les Épirotes tardaient à combattre, les Messéniens ne remuaient pas, et les Étoliens, à qui venait en aide l'aveuglement des Éléens et des Lacédémoniens, les tenaient enfermés dans un cercle d'ennemis.

XXXVII. Aratus quitta le pouvoir, et son fils fut nommé stratége par les Achéens. Scopas était celui des Étoliens, et avait déjà fourni la moitié de sa magistrature. Car les Étoliens ont placé le moment de leurs élections vers l'équinoxe d'automne, et les Achéens vers le retour des Pléïades. On était alors au milieu de l'été, et à la date où Aratus le jeune reçut le pouvoir, se rattache le commencement d'une foule de guerres dans tout l'univers. C'était alors qu'Annibal mettait le siége devant Sagonte, et que les Romains envoyaient Lucius Émilius en Illyrie contre Démétrius de Pharos. Nous en avons parlé dans le livre précédent. Antiochus, devenu maître de la Ptolémaïs et de Tyr par la trahison de Théodote, élevait des prétentions sur la Célésyrie. Ptolémée se préparait à soutenir l'attaque de son rival. Lycurgue, qui voulait sur le trône suivre les errements de Cléomène, serrait de près Athéneum chez les Mégalopolitains. Les Achéens faisaient des levées d'infanterie et de cavalerie mercenaires pour la guerre prochaine. Philippe descendait de la Macédoine avec dix mille soldats pesamment armés, cinq mille de troupes légères et huit cents cavaliers. Tels étaient les desseins et les préparatifs de guerre dont s'occupait l'univers entier. Alors encore les Rhodiens combattaient les Byzantins pour les causes suivantes.

XXXVIII. Du côté de la mer les Byzantins occupent le pays du monde le plus heureusement placé pour leur sûreté et leur bien-être. Du côté de la terre ils sont au contraire sous ce double rapport dans la position la plus défavorable. Placé à l'entrée du Pont, Byzance le domine si bien qu'aucun marchand ne peut ni y pénétrer, ni en sortir sans sa permission. Cette mer abonde en productions essentielles à l'usage de la vie, et les Byzantins en disposent en maîtres. Parmi les choses nécessaires, par exemple, les peuples qui baignent le Pont-Euxin nous fournissent du bétail et une grande quantité d'esclaves d'une qualité incontestablement supérieure; ils expé-

dient aussi de riches cargaisons de miel, de cire et de viandes salées. A leur tour ils nous empruntent les denrées dont nos marchés sont surchargés, l'huile et les vins de toute sorte. Quant au blé, nous en faisons un mutuel échange : ils nous en donnent au besoin, comme ils en reçoivent à leur tour. Les Grecs auraient donc été entièrement privés de toutes ces précieuses ressources, ou du moins réduits à un commerce stérile, si les Byzantins eussent montré quelque mauvais vouloir, s'ils s'étaient alliés aux Galates, ou plutôt avec les Thraces, si enfin ils avaient déserté ces lieux. Le peu de largeur de l'Hellespont et la multitude de Barbares répandus sur ces côtes auraient absolument fermé le Pont à la navigation. Sans doute les Byzantins tirent pour eux-mêmes de grands avantages de leur admirable situation. Ont-ils des denrées de trop? ils les exportent. Manquent-ils de quelques productions? ils les demandent à une importation facile et lucrative, sans peine ni péril. Mais, comme nous l'avons dit, c'est par eux que les autres hommes se procurent mille jouissances dont ils seraient autrement privés : aussi devons-nous les traiter en bienfaiteurs du genre humain, et non-seulement ils ont droit à la reconnaissance de tous les Grecs, mais encore à leur assistance contre les attaques des Barbares.

La géographie de ce pays et les particularités qu'il présente sont peu connues, parce qu'il se trouve en dehors des contrées que l'on a coutume de visiter. Mais comme nous voulons que tous les hommes sachent ces curiosités et que, s'il ne leur est pas possible de voir de leurs propres yeux tous les lieux qui ont quelque chose de remarquable et d'original, ce qui serait le meilleur, ils en aient du moins l'idée la plus exacte et la représentation la plus vraie, nous donnerons ici quelques détails sur Byzance et sur ce qui fait la richesse de cette ville.

XXXIX. Le Pont a à peu près vingt-deux mille stades de circonférence. Il a deux embouchures diamétrale-

ment opposées, l'une du côté de la Propontide, l'autre du côté des Palus Méotides. Ce marais a lui-même huit mille stades de circuit. Comme un grand nombre de fleuves de l'Asie viennent se décharger dans ces deux lits, les Palus Méotides, emplis par ces décharges, coulent dans le Pont, et le Pont dans la Propontide. L'embouchure des Palus Méotides, nommée Bosphore cimmérien, et dont la largeur comprend à peu près trente stades, la longueur soixante, n'est qu'une vaste nappe de vase. Celle du Pont s'appelle encore Bosphore de Thrace; elle a cent vingt stades de longueur; la largeur en est inégale. La bouche par où l'on vient de la Propontide commence à l'espace qui s'étend entre Chalcédoine et Byzance, et qui ne compte pas moins de quatorze stades. C'est à Hiéron, où l'on prétend que Jason, à son retour de la Colchide, sacrifia pour la première fois aux douze grands dieux, que s'ouvre celle par où l'on sort du Pont. Cette ville, située en Asie, est séparée par douze stades de l'Europe et du temple de Sérapis, qui s'élève en Thrace sur la côte opposée. On peut attribuer à deux causes le continuel écoulement des Palus Méotides et du Pont. La première est toute simple et évidente. Une foule de courants se déversent dans des récipients dont l'étendue est bornée, et par là le volume d'eau devient sans cesse plus considérable. Supposons un instant qu'il n'y ait plus d'issue : l'eau montant par degrés déborderait et finirait par occuper un espace de plus en plus grand au delà des bords de la cavité qui la reçoit. Mais une issue naturelle existant, il est nécessaire que l'excédant qui résulte d'une crue continuelle s'écoule sans relâche et soit emporté à travers ce passage. La seconde cause est l'abondance du limon de tout genre que les fleuves, grossis par des pluies torrentielles, apportent dans les Palus Méotides et le Pont. L'eau, soulevée par ses couches toujours nouvelles, monte indéfiniment et s'enfuit par le chemin qui lui est ouvert. Comme cette accumulation de sables

charriés par les fleuves est perpétuelle, qu'elle n'a point d'intermittence, l'écoulement est sans intermittence aussi et perpétuel. Voilà quelles sont les véritables causes de l'attraction qui porte le Pont vers la mer Égée : cette explication n'est pas empruntée au récit de quelque marchand, mais à une théorie toute naturelle dont on ne peut contester la justesse.

XL. Puisque nous sommes engagé dans ces détails, ne laissons de côté aucune des observations, même physiques, qui se rattachent à notre sujet, comme l'ont fait trop souvent des historiens inexacts, et même ayons bien soin d'appuyer notre récit de preuves solides, afin de ne laisser aucun doute sur les questions que nous allons traiter. Cette étude, d'ailleurs, convient bien à notre époque, où les continents et les mers sont ouverts aux voyageurs, et où il siérait mal d'accepter les témoignages des poëtes ou des mythologues : singulière erreur où sont tombés mes devanciers pour la plupart, en invoquant en faveur de faits contestés des autorités sans valeur, comme dit Héraclite. Je veux, moi, trouver dans la netteté seule de mon exposé de quoi persuader mes lecteurs. Je dis donc que depuis longtemps le Pont se remplit de sables, qu'il en reçoit encore tous les jours, et que, comme les Palus Méotides, il finira par être complétement ensablé, en admettant que la nature demeure dans les conditions où elle est aujourd'hui, et que les causes qui amènent cet engorgement agissent toujours avec la même énergie. Le temps est infini, et ces récipients sont finis. Il est donc clair que, quelque faible que soit la masse du sable qui y est charrié, ces mers en seront un jour emplies. Telle est la loi de la nature. Toute chose finie, qui croît ou décroît sans cesse au sein de l'infini, en supposant même la croissance et la décroissance presque insensibles, doit aboutir à la dernière grandeur ou au néant. Or, s'il arrive que le limon se déverse dans la mer, non pas en petite quantité, mais en abondance, il est clair

que le phénomène dont je parle se réalisera, non pas dans des siècles, mais bientôt. Déjà, du reste, il se produit. Les Palus Méotides sont ensablés. Ils n'ont en grande partie que sept ou cinq coudées de profondeur, si bien que sans pilote il est impossible d'y naviguer avec de grands vaisseaux. Ce qui était autrefois une mer unie au Pont, ainsi que tous l'affirment, n'est plus aujourd'hui qu'un lac d'eau douce : la mer a été refoulée par les sables, et les décharges des fleuves ont fait reculer l'eau salée devant elles. Aujourd'hui un fait analogue a lieu pour le Pont. Il échappe aux yeux du vulgaire, étant moins sensible à cause de la grandeur du récipient; mais la moindre attention suffit pour prouver la vérité de cette remarque.

XLI. L'Ister se jette dans le Pont par plusieurs embouchures. Or, en face et sur une longueur de mille stades à peu près s'est formé, jusqu'à environ un jour de chemin de la terre, un banc formé par le limon que déposent ces embouchures. Il arrive souvent que ceux qui naviguent sur le Pont, passant au-dessus de ce banc et se croyant encore en pleine mer, viennent y échouer pendant la nuit. Les marins appellent cet écueil Stethé. Maintenant voici pourquoi le sable ne s'amasse pas près du rivage, mais est poussé en avant à une grande distance. Plus, en effet, le courant du fleuve par sa rapidité triomphe de la mer et la refoule, plus la terre et toutes les matières qu'il emporte doivent être chassées au loin, sans trouver d'abord d'arrêt et de repos. Quand au contraire la profondeur de la mer et l'abondance des eaux ont brisé le courant, alors, par une loi naturelle, le sable descend et prend une position qu'il ne perd plus. Aussi, lorsque les fleuves sont grands et rapides, la digue qu'ils élèvent ne s'établit qu'assez loin, et près des côtes la mer est profonde; tandis que s'ils sont moins considérables et plus paisibles, les bancs se forment auprès du rivage même. Ce fait est surtout sensible lors des grandes pluies. Des

fleuves même médiocres l'emportent alors sur la résistance des flots où ils s'engouffrent, et portent leur sable dans la mer à une distance proportionnée à leur impétuosité. On ne saurait du reste être surpris ni de l'étendue du banc dont nous avons d'abord parlé, ni de la masse de pierres, de bois et de terre que les fleuves y charrient (rien n'est plus simple), quand on voit même un faible torrent se creuser quelquefois un lit, couper un terrain rocailleux, entraîner dans sa course bois, pierre, terre, et former des terrassements tels, qu'ils métamorphosent certains endroits et les rendent en peu de temps méconnaissables.

XLII. Comment donc s'étonner que des fleuves aussi nombreux, aussi grands que ceux de l'Asie, et qui coulent sans cesse, produisent de tels effets, et puissent finir par combler le Pont? Logiquement, ce résultat n'est pas seulement vraisemblable, il est même nécessaire. Autant, en effet, l'eau des Palus Méotides est plus douce que celle du Pont, autant celle-ci l'est plus que celle de notre mer. Il est clair que lorsque le temps employé à l'ensablement des Palus Méotides se sera écoulé pour le Pont, dans une proportion égale à l'étendue des deux lits, le Pont deviendra un lac fangeux et plein d'eau douce, comme les Palus. Il est même probable que cette métamorphose sera plus rapide, parce que les fleuves qui se jettent dans l'Euxin sont plus nombreux et plus considérables. J'ai insisté sur ces détails pour réfuter surtout les incrédules qui ne peuvent admettre que déjà le Pont s'emplisse de sable, qu'il doive s'emplir chaque jour davantage, et qu'une mer si grande devienne enfin un marais. Mais surtout je les donne pour réfuter les mensonges des voyageurs et les merveilles qu'ils racontent, pour nous dispenser de recevoir avec une puérile confiance, faute de lumières, tout ce qu'on en peut dire, et nous mettre en état, au moyen de quelques indices, de juger par nous-mêmes si ce qu'on nous raconte est exact ou non. Re-

venons maintenant à l'exposé des avantages dont jouit Byzance.

XLIII. L'embouchure qui unit le Pont et la Propontide a, nous l'avons dit, environ cent vingt stades de longueur. Du côté de l'Euxin, elle a pour limite Hiéron; du côté de la Propontide, le court espace qui est en face de Byzance sépare l'Europe de l'Asie. Au centre, se trouve le temple de Mercure situé en Europe, sur une éminence qui forme une espèce de promontoire dans l'embouchure. Il est séparé de l'Asie par cinq stades environ, dans la partie la plus resserrée du détroit; c'est là, à ce qu'on prétend, que Darius jeta son pont lorsqu'il marcha contre les Scythes. Dans toute l'étendue du canal, depuis le Pont jusqu'au temple, la force du courant est à peu près égale à cause de la conformation analogue des rives. Mais à la hauteur du temple, où, nous l'avons dit, le passage est fort étroit; la mer qui s'élance du Pont, se trouvant gênée, vient battre violemment l'Europe, puis elle se détourne brusquement comme par un contre-coup, et va se précipiter contre les rives opposées. Alors elle change de nouveau son cours et se jette du côté de l'Europe, sur le promontoire qu'on appelle Hestia. Là, elle fait encore un mouvement contraire et gagne le promontoire du Bœuf, situé en Asie, et où la fable prétend qu'Io, après avoir franchi le Bosphore, s'arrêta. Enfin, par une dernière évolution, elle s'élance du promontoire vers Byzance. Là, elle se divise autour de la ville, abandonne une faible partie de ses eaux dans un golfe nommé la Corne, et le reste se disperse ailleurs sans pouvoir, faute de force, atteindre jusqu'à l'autre rive où s'élève Chalcédoine. Après s'être tant de fois porté de côté et d'autre, le courant, dès lors parvenu à un endroit où le détroit est suffisamment large, ne décrit plus vers la côte opposée ses mouvements tout à l'heure si brusques, à angle droit, mais à angle obtus, et, quittant Chalcédoine, suit le milieu du canal.

XLIV. Ce qui constitue la belle position de Byzance, et déprécie celle de Chalcédoine, est précisément le phénomène que nous venons de rappeler. A la première vue, ces deux villes semblent avoir les mêmes commodités; mais en définitive, le voyageur qui veut aborder à Chalcédoine ne le peut qu'avec peine, et est emporté, même sans le vouloir, vers Byzance, comme on l'a vu tout à l'heure. En voici la preuve : ceux qui désirent se rendre de Chalcédoine à Byzance, ne pouvant se diriger en ligne droite à cause du courant, remontent jusqu'au Bœuf et à Chrysopolis, dont les Athéniens s'emparèrent au temps d'Alcibiade, et où, d'après son avis, ils levèrent des droits sur tout vaisseau navigant vers le Pont; puis ils s'abandonnent au courant à quelque distance de cette ville, et sont naturellement portés vers Byzance. Même facilité pour ceux qui naviguent de l'autre côté de cette ville[1] : qu'avec un vent du midi on vienne de l'Hellespont, ou bien qu'on soit poussé de l'Euxin dans l'Hellespont par les vents étésiens, la navigation est aussi commode que directe le long des côtes de l'Europe, depuis Byzance jusqu'au détroit de la Propontide, où s'élèvent Abydos et Sestos, et de là, en supposant le mouvement contraire, jusqu'à Byzance. Il en est tout autrement de Chalcédoine, parce que le rivage qui borde l'Asie se découpe en golfes continuels, et que d'ailleurs Cyzique avance beaucoup dans la mer. Pour le navigateur qui de l'Hellespont cingle vers Chalcédoine, suivre les côtes de l'Europe, et ensuite, à l'approche de Byzance, briser tout d'un coup la ligne et courir sur Chalcédoine, est une opération assez difficile pour les causes que nous avons dites. De même, si on veut quitter Chalcédoine pour se diriger vers Thrace, c'est chose tout à fait impossible, parce que le courant qui sépare les deux

[1] Voir les notes de Schweighæuser sur ce passage différemment interprété.

pays, et le vent du nord comme celui du midi y font obstacle ; le Notus emporte le vaisseau vers le Pont, Borée l'en repousse, et il faut nécessairement subir l'un ou l'autre. Tels sont les avantages de la situation de Byzance du côté de la mer. Voyons quels en sont du côté de la terre les désavantages.

XLV. Les Thraces enveloppent entièrement Byzance d'une mer à l'autre ; aussi a-t-elle à soutenir contre eux une guerre continuelle et fort pénible. Lors même que suffisamment préparée elle parvient à les vaincre, elle ne réussit pas pour cela à se débarrasser de la guerre, tant le nombre des Barbares et de leurs chefs est immense. A-t-elle triomphé d'un souverain, trois plus redoutables, ensemble conjurés, viennent l'attaquer encore. Si elle accorde quelque concession et descend jusqu'à faire des traités ou à payer un tribut, elle ne s'en trouve pas mieux ; car elle ne peut rien céder qu'elle n'ait sur les bras cinq fois plus d'ennemis. Elle est ainsi condamnée à soutenir sans relâche une lutte qui l'épuise. Car est-il rien de plus dangereux qu'un mauvais voisin ? rien de plus terrible qu'une guerre de Barbares ? Or, dans cette lutte perpétuelle contre les périls qui les menacent du côté de la terre, sans parler des autres calamités qui y sont attachées, ils ont, pour ainsi parler, à souffrir le supplice de Tantale, comme dit le poëte. En effet, ils possèdent un territoire très-fertile, et quand ils l'ont cultivé à la sueur de leur front, quand de tout côté s'élèvent de riches et magnifiques moissons, aussitôt les Barbares en détruisent une partie, rassemblent le reste, et l'emportent ! Alors les Byzantins, outre la douleur d'avoir perdu leurs peines et leurs dépenses, voyant ces productions anéanties, en déplorent la beauté et souffrent impatiemment de tels dommages. Et cependant, habitués à supporter cette guerre, que les Thraces leur font sans cesse, ils ne trahirent jamais envers la Grèce leur antique fidélité.

XLVI. Mais l'arrivée des Galates, sous la conduite de Comontorius, au milieu de tant d'autres maux, les mit dans le plus triste état. Ces Gaulois avaient quitté leur patrie avec Brennus, et après avoir échappé à la catastrophe de Delphes, s'étaient avancés jusqu'à l'Hellespont. Au lieu de passer en Asie, ils demeurèrent là, charmés sans doute par la beauté des environs de Byzance, battirent les Thraces, établirent leur résidence à Tylée, et de là réduisirent les Byzantins à la dernière extrémité. D'abord, à chaque invasion nouvelle que leur premier roi Comontorius faisait sur le territoire de Byzance, celle-ci donnait aux Barbares trois à quatre mille besans d'or, quelque fois même dix mille, pour se préserver du pillage. Plus tard elle fut contrainte de leur payer quatre-vingts talents par année, jusqu'au règne de Cavarus, sous qui le royaume galate fut détruit, et toute la nation anéantie, battue à son tour par les Thraces. Les Byzantins, épuisés par de si lourds tributs, commencèrent par envoyer des ambassadeurs auprès des Grecs pour implorer leur assistance et demander quelques secours en argent. Puis, comme la plupart ne répondaient que par un refus, ils prélevèrent (il le fallait bien) un droit sur tous les vaisseaux qui se rendaient dans l'Euxin.

XLVII. Cet impôt, établi par Byzance sur toutes les marchandises exportées du Pont, fort onéreux et très-incommode, parut une exigence intolérable : les peuples d'alentour s'en indignèrent, et d'une commune voix reprochèrent aux Rhodiens, qu'on regardait alors comme les maîtres de la mer, de souffrir pareille chose. De là cette guerre que nous allons raconter. Les Rhodiens, arrachés à leur sommeil par l'étendue de leurs pertes et de celles de leurs voisins, s'assurèrent d'abord de quelques alliés, et envoyèrent aux Byzantins des députés pour réclamer auprès d'eux l'abolition de l'impôt. Mais les Byzantins, convaincus plus que jamais de la justice de leur cause par la discussion publique qu'avaient eue

leurs chefs Hécatondore et Olympiadore avec les ambassadeurs, n'écoutèrent pas leur requête, et ceux-ci retournèrent dans leur pays sans avoir rien obtenu. On déclara aussitôt la guerre à Byzance, en s'appuyant sur les motifs que nous avons rappelés, et des députés allèrent engager Prusias à prendre part aux hostilités; car on savait que ce prince, pour quelques causes particulières, était aigri contre les Byzantins.

XLVIII. Ceux-ci, du reste, s'occupaient des mêmes soins de leur côté. Ils dépêchèrent auprès d'Attale et d'Achéus des ambassades pour solliciter leurs secours. Attale était bien disposé; mais, resserré dans les limites des États de son père par Achéus, il ne pouvait peser beaucoup dans la balance. Achéus, qui était maître de tout le pays jusqu'au Taurus, et qui depuis peu avait pris le titre de roi, promit aux Byzantins de leur prêter main-forte. En prenant cette résolution, il causa autant d'espoir à Byzance que de crainte aux Rhodiens et à Prusias. Achéus était du sang de l'Antiochus qui occupait alors le trône de Syrie, et il avait conquis ainsi qu'il suit la puissance dont nous avons parlé. Après la mort de Séleucus, père d'Autiochus, et l'avénement au trône de Séleucus, l'aîné de ses fils, deux ans environ avant l'époque où nous en sommes, Achéus accompagna le prince à titre de parent dans son expédition au delà du Taurus. Car Séleucus le jeune, à peine sur le trône, avait appris qu'Attale s'était emparé de tout le pays jusqu'au Taurus, et il s'était empressé d'aller défendre de ce côté les intérêts de sa couronne. Il franchit donc le Taurns, suivi d'une nombreuse armée; mais il périt bientôt, traîtreusement assassiné par le gaulois Apaturius et par Nicanor. Achéus, comme un parent fidèle, vengea aussitôt la mort de Séleucus par celle d'Apaturius et de Nicanor, et montra dans la conduite de l'armée et dans celle des affaires publiques autant de grandeur que de sagesse. En effet, bien que les circonstances fussent favorables et que d'ailleurs

l'amour du peuple pût l'aider à se mettre sur le trône, il ne voulut pas le faire. Il conserva le pouvoir à Antiochus, et, se portant partout avec activité, reprit tout le pays jusqu'au Taurus. Mais quand, parmi tant de succès inattendus, il eut renfermé Attale dans Pergame, et qu'il eut en sa main toute cette contrée, alors, gonflé de ses victoires, il ne put résister à la tentation, il prit le diadème, se fit nommer roi, et fut bientôt le plus puissant et le plus redoutable des princes et des chefs en deçà du Taurus. C'était donc avant tout sur lui que comptaient les Byzantins pour faire la guerre aux Rhodiens et à Prusias.

XLIX. Prusias reprochait d'abord aux Byzantins de n'avoir pas élevé les statues qu'ils lui avaient votées, et de traîner la chose en longueur, ou plutôt de ne plus y songer. Il leur savait aussi mauvais gré de ce qu'ils avaient employé tout leur zèle à apaiser la haine et les inimitiés d'Achéus et d'Attale, car leur réconciliation devait, pensait-il, lui être préjudiciable de plusieurs manières. Ce qui l'irritait encore, c'est que Byzance avait envoyé à Attale, pour la fête de Minerve, une députation chargée de participer aux sacrifices, et ne lui avait pas fait le même honneur pour la fête des Soteries. Aussi, poussé par la colère secrète que ces griefs nourrissaient en son cœur, il saisit avec plaisir l'occasion que lui fournissaient les Rhodiens. Il prit ses mesures avec les députés, et leur dit que Rhodes n'aurait qu'à combattre par mer, qu'il s'engageait à faire à Byzance tout le mal qu'il pourrait par terre. Ainsi commença la guerre des Byzantins et des Rhodiens. Telles en furent les causes.

L. Les Byzantins combattirent d'abord avec vigueur, persuadés qu'Achéus ne manquerait pas de leur envoyer du secours, et que d'ailleurs, en appelant Tibetès[1] de Macédoine, ils rendraient à Prusias crainte pour crainte,

[1] Tibetès était un oncle de Prusias, alors exilé en Macédoine.

périls pour périls. Prusias, de son côté, se jetant dans la guerre avec autant d'ardeur que nous l'avons dit, enleva à l'ennemi Hiéron, ville située à l'embouchure du Pont. Byzance avait peu auparavant acheté cette place fort cher, à cause de sa belle position, afin d'enlever aux marchands qui se rendaient dans l'Euxin, soit pour y faire le commerce d'esclaves, soit pour y pêcher, tout moyen d'échapper à l'impôt. Prusias s'empara également en Asie de la partie de la Mysie que les Byzantins occupaient depuis longtemps. En même temps les Rhodiens, après avoir équipé six vaisseaux et en avoir reçu quatre autres des alliés, se dirigèrent vers l'Hellespont, avec cette flotte de dix voiles, sous les ordres de Xénophonte. Neuf de ces navires, mouillés à la hauteur de Sestos, furent chargés de s'opposer au passage de tout vaisseau dans le Pont, et Xénophonte, monté sur le dixième, alla harceler les Byzantins, pour voir si la crainte de la guerre ne les amènerait pas au repentir. Mais comme ils ne tenaient aucun compte de ces menaces, il se retira, rallia sur sa route les neuf autres navires, et appareilla avec tous pour Rhodes. Les Byzantins envoyèrent de nouveau demander des secours à Achéus, et députèrent vers Tibetès des hommes chargés de le ramener en Bithynie ; car ce royaume semblait ne pas appartenir moins légitimement à Tibetès qu'à Prusias, de qui il était oncle. Les Rhodiens, à la vue de la persistance opiniâtre de Byzance, s'occupèrent énergiquement d'achever leurs desseins.

LI. Ils voyaient bien que ce qui faisait surtout la constance des Byzantins était le secours qu'ils espéraient d'Achéus, et ils savaient aussi que le père de cet Achéus était retenu dans Alexandrie, et que ce prince avait surtout à cœur le retour du captif ; ils résolurent d'envoyer demander à Ptolémée de leur remettre Andromaque. Ils avaient déjà entamé jadis cette négociation, mais sans la presser, tandis qu'alors ils y travaillèrent avec la plus grande activité, pour se faire

d'Achéus, par un tel bienfait, un ami dévoué à tous leurs desseins. Ptolémée, à l'arrivée des ambassadeurs, songea d'abord à retenir Andromaque, dans l'espoir de s'en servir utilement; car ses différends avec Antiochus n'étaient pas terminés, et Achéus, qui depuis avait pris le titre de roi, disposait, par certains côtés, d'une précieuse influence, Andromaque étant à la fois père d'Achéus et frère de Laodicée, femme de Séleucus. Mais enfin, entraîné par son penchant pour les Rhodiens et par le désir de leur plaire, il se rendit à leurs vœux et livra aux ambassadeurs Andromaque, pour le remettre de sa part à son fils. Les Rhodiens, grâce à cette adroite politique, et en décernant à Achéus quelques honneurs, enlevaient aux Byzantins ce qui faisait leur plus solide espérance. Le hasard les frappa en même temps d'un autre coup non moins terrible. Tibetès, qu'on ramenait de Macédoine, trompa leur attente par une soudaine mort. A ce dernier malheur les Byzantins perdirent tout courage. Prusias, au contraire, animé d'une confiance nouvelle, redoubla les attaques. Tandis qu'en personne il menaçait Byzance des rives de l'Asie, et poussait vivement la guerre, il avait acheté le secours des Thraces, et, grâce à eux, il ne laissait pas l'ennemi sortir de ses murs du côté de l'Europe. Byzance, déçue dans son espoir et de toute part en proie aux horreurs de la guerre, ne chercha plus qu'un moyen honorable de sortir d'un embarras si cruel.

LII. Cavarus, roi des Gaulois, qui se trouvait en ce moment à Byzance, s'employa à terminer cette guerre; il se présenta tour à tour, avec des paroles de paix, aux deux partis, et enfin, Prusias et les Byzantins se rendirent à ses conseils. Aussitôt les Rhodiens, instruits de l'intervention de Cavarus, et des intentions pacifiques de Prusias, se hâtèrent, pour conduire à fin leur entreprise, d'envoyer auprès des Byzantins Aridice comme député, et ils le firent suivre de Polémoclès à la tête de trois galères; ils voulaient, comme dit le pro-

verbe, présenter à l'ennemi un caducée d'une main, et de l'autre une épée. Dès l'arrivée d'Aridice et de Polémoclès, la paix fut signée, Cothon, fils de Calligiton, étant hiéromnemon à Byzance. Le traité avec les Rhodiens était fort simple : « Les Byzantins s'engagent à ne « prélever aucun impôt sur les navires qui se rendront « dans l'Euxin ; à cette condition, les Rhodiens et leurs « alliés leur jurent amitié. » Voici les termes de la convention signée avec Prusias : « Prusias et les Byzantins se « promettent à jamais amitié. Byzance n'exercera au- « cune espèce d'hostilité envers Prusias, ni Prusias en- « vers Byzance ; il rendra, sans rançon, aux Byzantins « leurs terres, leurs châteaux forts, leurs citoyens, et « les esclaves faits prisonniers ; il leur restituera en ou- « tre les navires arrêtés au commencement de la guerre, « les armes trouvées dans les forteresses, les bois, les « pierres et les tuiles enlevés dans la ville d'Hiéron. » Prusias, en effet, craignant l'arrivée de Tibetès, avait démantelé tous les forts qui pouvaient servir à l'ennemi. « Enfin, Prusias forcera les Bithyniens à rendre « aux cultivateurs de la partie de la Mysie soumise à By- « zance, tous les objets qu'ils en auront emportés. » Telle fut la fin de la guerre de Prusias et des Rhodiens contre Byzance ; on en sait l'origine.

LIII. Vers cette époque, les habitants de Cnosse[1] firent demander aux Rhodiens de leur envoyer l'escadre commandée par Polémoclès, et d'y joindre trois autres vaisseaux. Rhodes y consentit ; mais à peine la flotte fut-elle arrivée que les Éleutherniens, soupçonnant Polémoclès d'avoir tué un de leurs citoyens, Timarque, par complaisance pour les Cnossiens, décrétèrent de faire main basse sur les Rhodiens, ainsi que sur tout ce qui leur appartenait, et commencèrent aussitôt les hostilités. A cette histoire se rattache encore une

[1] Ville de Crète, située vers le centre, et à une lieue environ de la côte septentrionale de l'île.

terrible catastrophe dont avaient été récemment frappés les Lyttiens. Disons donc en peu de mots quel était alors l'état général de la Crète. Les habitans de Cnosse unis à ceux de Gortyne[1], avaient soumis à leurs lois la Crète entière, à l'exception des Lyttiens. Irrités de les voir seuls indociles, ils résolurent de les combattre, afin de les détruire, et d'imposer, par un tel exemple, au reste de la Crète. Les confédérés agirent d'abord contre les Lyttiens avec accord; mais bientôt quelque sujet frivole éveilla leur susceptibilité, et comme c'est l'ordinaire en Crète, ils se divisèrent. Les Polyrrhéniens, les Cérètes, les Lampéens, les Oriens, et avec eux les Arcadiens se détachèrent des Cnossiens, et résolurent de secourir les Lyttiens. Parmi les habitants de Gortyne elle-même, les plus âgés étaient favorables à Cnosse, les plus jeunes aux Lyttiens; de là des divisions nouvelles. Les Cnossiens, en présence du mouvement soudain opéré parmi leurs alliés, se hâtèrent d'appeler d'Étolie, comme alliés, mille soldats. Aussitôt les Gortyniens, partisans de Cnosse, s'emparèrent de la citadelle, y introduisirent les Cnossiens et les Étoliens, bannirent une partie des jeunes gens, tuèrent l'autre, et livrèrent enfin à Cnosse leur ville entière.

LIV. Or, un jour, les Lyttiens étaient sortis en masse pour quelque expédition sur le territoire ennemi; les Cnossiens, avertis à temps de cette circonstance, s'emparèrent de Lytte restée sans défense, envoyèrent à Cnosse les femmes et les enfants, mirent le feu à la ville, la détruisirent de fond en comble, et après l'avoir impitoyablement dévastée, regagnèrent leurs foyers. Les Lyttiens, de retour de leur campagne, à la vue d'un tel désastre, furent saisis d'un si violent désespoir, qu'aucun d'eux n'eut le cœur de rentrer dans sa patrie en ruines; tous en firent le tour, après avoir, par de longs gémissements et d'abondantes larmes, dé-

[1] Gortyne, au sud-ouest de Cnosse, sur le petit fleuve du Léthé. On en trouve encore des restes magnifiques près du village de *Novi Castelli*.

ploré leur sort et celui de leur pays, et se réfugièrent sur le territoire des Lampéens ; ils y reçurent l'accueil le plus flatteur et le plus empressé, et devenus, en un jour, de citoyens qu'ils étaient, étrangers et bannis, ils allèrent avec leurs alliés combattre les Cnossiens. Ainsi périt, par un coup inattendu et terrible, Lytte, cette colonie de Lacédémone, cette alliée d'Athènes par le sang, la ville la plus ancienne de la Crète, celle qui formait, sans contredit, les citoyens les plus distingués de l'île tout entière.

LV. Les Polyrrhéniens, les Lampéens et leurs alliés, voyant les Cnossiens s'appuyer sur les Étoliens, n'avaient pas oublié que ceux-ci étaient ennemis du roi Philippe et des Achéens. Ils envoyèrent donc des ambassadeurs en Achaïe et en Macédoine, pour demander secours et alliance. Les Achéens et Philippe les admirent à leur amitié, et leur envoyèrent comme subsides trois cents Illyriens, commandés par Platore, deux cents Achéens et cent Phocidiens. L'arrivée de ces troupes avança beaucoup les affaires des Polyrrhéniens et des confédérés. En peu de temps ils enfermèrent dans leurs murs les Éleutherniens, les habitants de Cydone, les Aptériens, et les forcèrent à quitter le parti de Cnosse pour partager leur propre fortune. Ces succès obtenus, ils envoyèrent à Philippe et aux Achéens cinq cents Crétois. Les Cnossiens en avaient peu auparavant fait partir mille pour l'Étolie, et ainsi les Crétois se trouvèrent mêlés des deux côtés à la guerre achéenne. Les exilés gortyniens s'étaient, dans l'intervalle, emparés du port des Phestiens. Ils avaient même avec une singulière audace occupé celui de Gortyne, et de cette position ils belligéraient contre leurs concitoyens.

LVI. Tel était l'état politique de la Crète. Vers cette même époque, Mithridate[1] déclara à Sinope[2] cette

[1] Mithridate IV, roi du Pont.

[2] Au nord d'Héraclée, sur la côte orientale de la Paphlagonie; la plus puissante des colonies grecques du Pont Euxin.

guerre qui fut pour elle le commencement et le principe du malheur qui vint enfin la frapper. Sur la demande des Sinopéens, qui adressèrent à Rhodes des ambassadeurs pour lui demander secours, les Rhodiens décidèrent de choisir trois citoyens à qui l'on remit cent quarante mille drachmes et qui furent chargés de faire à leurs nouveaux alliés les fournitures nécessaires. Ces commissaires réunirent deux mille tonneaux de vin, trois cents talents[1] de crins cardés, cent de corde à boyaux préparés, trois mille pièces d'or monnayé, quatre machines à lancer des pierres avec les hommes qui les desservent. Dès qu'ils eurent ces subsides, les députés retournèrent à Sinope dont les habitants craignaient fort une attaque simultanée par mer et par terre, et qui firent à la hâte leurs préparatifs dans cette double éventualité. Sinope est située, en allant vers le Phase, à droite du Pont, sur une presqu'île qui s'avance dans la mer. Elle couvre tout à fait l'isthme qui unit la presqu'île à l'Asie et qui n'a pas plus de deux stades. Le reste de la presqu'île jusqu'à la mer est une plaine par où la ville serait aisément abordable. Mais à l'extrémité le rivage en est à pic, sans mouillage, et ne présente que peu d'endroits où il soit possible de débarquer. Quoi qu'il en soit, dans la peur que Mithridate n'élevât ses machines du côté de l'Asie, et que, d'autre part, faisant une descente par mer, il ne s'emparât de la plaine et des lieux qui dominaient la place, et ne finît par assiéger la ville même, les Sinopéens s'empressèrent de fortifier dans la presqu'île toute la partie qui touchait à l'Euxin, fermèrent avec des pieux et par des fossés les avenues, et établirent des armes et des postes sur les positions les plus favorables. L'étendue de l'île n'est pas considérable, et par cela même elle est facile à défendre.

LVII. Tandis que ces événements se passaient à Si-

[1] Τάλαντον, poids légal, qui valait à Athènes soixante mines.

nope, Philippe descendait de la Macédoine avec son armée (c'est là que nous avons interrompu le récit de la guerre sociale) et se dirigeait du côté de la Thessalie et de l'Épire, afin d'entamer l'Étolie. De leur côté, Alexandre et Dorimaque, qui entretenaient au sein d'Égire des intrigues secrètes, avaient rassemblé douze cents Étoliens à Énanthée, ville d'Étolie située en face d'Égire, et, munis de quelques vaisseaux de transport, attendaient l'occasion d'opérer le passage pour achever leurs desseins. Un transfuge étolien, qui, depuis longtemps établi à Égire, avait remarqué que le poste de la porte d'Égium, le plus souvent plongé dans l'ivresse, gardait la ville avec une excessive négligence, était venu plusieurs fois proposer ses services à Dorimaque[1] et l'avait pressé d'accepter ses offres comme homme accoutumé à de tels exploits. Égire fait partie du Péloponèse et s'élève sur le golfe de Corinthe entre Égium et Sicyone. Elle regarde le Parnasse et toute la partie circonvoisine. Sept stades environ la séparent de la mer. Un vent favorable s'étant levé, Dorimaque leva l'ancre et vint mouiller pendant la nuit sur les bords du fleuve qui baigne les murs de la ville, puis, suivi d'Alexandre et d'Archidamus, fils de Pantaléon, il marcha, à la tête des Étoliens, sur la place par la route d'Égium, tandis que le transfuge, avec vingt soldats déterminés qu'il conduisit promptement par des routes non frayées à travers des rochers, grâce à la connaissance qu'il avait des lieux, pénétra dans l'intérieur des murs par un aqueduc; il trouva les soldats du poste endormis, les tua dans leurs lits, et brisa à coups de hache les barres des portes qu'il ouvrit aux Étoliens. Ceux-ci, introduits avec tant de bonheur, agirent, sans dissimuler davantage, en vainqueurs, et leur confiance fut le salut des Égirates et la cause de leur propre perte. C'est parce qu'ils s'ima-

[1] Voir à propos de ce passage les notes de Schweighæuser, tom. VI, pag. 94.

ginaient qu'être maître des portes d'une ville c'était l'être de la ville entière, qu'ils se conduisirent ainsi.

LVIII. Après avoir séjourné fort peu de temps sur la place, ils se dispersèrent, pressés de faire du butin, et se mirent à piller les maisons quoiqu'il commençât à faire jour. En présence d'un malheur si soudain et si terrible, les Égirates, chez qui l'ennemi avait pénétré, hors d'eux-mêmes, tremblants, s'enfuirent dans les campagnes, loin de la ville qu'ils regardaient comme la possession assurée des Étoliens. Mais ceux qui, au bruit des premiers cris, étaient accourus de leurs maisons encore intactes, au secours de leurs concitoyens, s'enfermèrent bravement dans la citadelle. Leur nombre augmentait sans cesse, et avec le nombre leur courage, tandis que les Étoliens, nous l'avons dit, étaient débandés et en désordre. Dorimaque, sentant le péril qui menaçait les siens, les réunit alors et marcha contre la citadelle pour imposer à cette multitude, par la hardiesse de son attaque, et la forcer à se rendre : il n'en fut rien. Les Égirates, après s'être mutuellement excités au combat, en vinrent aux mains avec l'ennemi et firent une vigoureuse résistance. La citadelle n'avait pas de murs, et le combat livré de près d'homme à homme fut d'abord tel qu'on peut se l'imaginer entre gens qui, d'un côté, combattent pour leurs femmes et leurs enfants, et de l'autre, pour leur vie. Enfin, les Étoliens furent repoussés, et les Égirates, qui les virent ébranlés, saisissant l'occasion, tombèrent sur l'ennemi avec une effroyable furie. La plupart des Étoliens, emportés par la peur, se foulèrent aux pieds les uns les autres, en fuyant, sous les portes de la ville. Alexandre tomba dans la mêlée; Archidamus mourut étouffé[1]; le

[1] Il y a dans le texte Dorimaque, et cette leçon est la seule que fournissent les manuscrits. Mais il y a évidemment erreur; c'est Archidamus et non pas Dorimaque qui meurt. Nous voyons au chapitre LXVII Dorimaque nommé stratége.

reste des soldats fut écrasé, ou bien, en se précipitant par des sentiers impraticables, ils se brisèrent la tête contre les rochers. Ceux qui purent échapper se réfugièrent sur leurs vaisseaux, laissant derrière eux leurs armes, et furent réduits à regagner leur pays honteux et déçus. Les Égirates qui, par leur négligence, avaient perdu leur patrie, parvinrent ainsi, contre tout espoir, à la recouvrer par leur noble courage.

LIX. Cependant Euripidas, que les Étoliens avaient envoyé comme général aux Éléens, après avoir ravagé le pays des Dyméens, des Pharéens et des Tritéens[1], et fait un butin considérable, se retirait vers Élide. Le Dyméen Miccus, nommé par les Achéens vice-stratége, réunit aussitôt toutes les forces des Dyméens, des Pharéens, des Tritéens, et pressa vivement les ennemis dans leur retraite. Malheureusement, il donna dans une embuscade et y perdit beaucoup de monde. Quarante soldats furent tués et deux cents environ faits prisonniers. Euripidas, tout fier du succès qu'il avait obtenu, se remit en campagne quelques jours après, et s'empara d'une forteresse des Dyméens, voisine du cap Araxe[2], nommée Tichos. On prétend que ce fut Hercule qui, dans une guerre avec les Éléens, construisit cette place pour s'y ménager un point d'attaque contre ce peuple.

LX. Les Dyméens, les Pharéens et les Tritéens, éprouvés par une récente défaite, et inquiets pour l'avenir, à la vue de Tichos au pouvoir de l'ennemi, envoyèrent des courriers au stratége des Achéens pour lui raconter leur malheur et implorer du secours. Bientôt des députés allèrent réitérer cette demande; mais Aratus ne pouvait réunir des troupes mercenaires, parce que dans la guerre de Cléomène les Achéens avaient fait tort à ceux qui étaient à leur service, d'une

[1] Ces différentes peuplades faisaient partie des douze bourgades fondées dans l'Ægialée.

[2] L'Araxe était un promontoire de l'Élide.

partie de leur solde; et, d'ailleurs, dès qu'il s'agissait d'un coup de main, et en général de toute opération militaire, il était d'une timidité, d'une lenteur incroyables. Aussi Lycurgue enleva Athenéum sur le territoire des Mégalopolitains, et Euripidas, immédiatement après sa victoire, s'empara de Gortyne, chez les Telphusiens. En définitive, les Dyméens, les Pharéens et les Tritéens, désespérant de recevoir des secours d'Aratus, convinrent, d'un commun accord, de ne plus payer aux Achéens le tribut accoutumé, et de se procurer, à leurs frais, des mercenaires, trois cents fantassins et cinquante cavaliers qui veilleraient à la défense de leurs campagnes. En agissant ainsi, ils passèrent pour avoir pris une résolution utile à leurs intérêts, mais fatale à la cause publique. On leur reprocha d'avoir donné, à ceux qui voulaient détruire la ligue, le signal d'une agression coupable, avec de plausibles prétextes, et de leur avoir montré la route. Mais il faut, en toute justice, rejeter la plus grande partie de la faute sur le stratége, qui négligeait les peuples invoquant son secours, et qui, par ses délais éternels, les exposait aux coups de l'ennemi. En face du danger, tant qu'on compte trouver assistance dans des amis ou dans des alliés, on se soutient par cet espoir. Mais lorsque, réduit à l'extrémité, on voit son attente trompée, il faut bien alors chercher en soi-même, comme on le peut, son salut : aussi ne reprochons-nous pas aux Tritéens, aux Pharéens et aux Dyméens, d'avoir ainsi, lassés des lenteurs d'Aratus, levé des mercenaires à leurs frais; leur tort est d'avoir refusé à la cause commune leurs contingents accoutumés. S'ils ne pouvaient pas sacrifier leurs intérêts personnels, ils devaient du moins, dès que leurs richesses le leur permettaient, continuer de remplir leurs obligations envers la république, d'autant plus que, par les lois, le remboursement de leurs avances leur était garanti, et que, pour dire quelque chose de plus, ils avaient été les auteurs de la ligue achéenne.

LXI. Voilà quel était l'état du Péloponèse. Cependant le roi Philippe avait déjà franchi la Thessalie, et se trouvait en Épire. Il prit avec lui toutes les forces du pays, trois cents archers que l'Achaïe venait de lui envoyer, les cinq cents Crétois qu'il avait reçus de la part des Polyrrhéniens, et, de l'Épire, il passa sur le territoire des Ambraciotes. S'il se fût sans retard porté au cœur même de l'Étolie, et s'il y eût frappé de tout le poids de ses forces un coup soudain et inattendu, il aurait sur-le-champ terminé la guerre. En écoutant les Épirotes qui lui demandèrent d'attaquer Ambracus, il donna aux Étoliens le temps de se remettre, de mieux calculer leurs chances et de faire les préparatifs nécessaires. Évidemment les Épirotes sacrifièrent à leurs propres intérêts ceux de la ligue, et n'écoutèrent que leur violent désir de soumettre à leurs armes Ambracus. Ils prièrent Philippe d'assiéger cette place et d'ouvrir ainsi la campagne, parce qu'ils attachaient un très-grand prix à cette conquête et qu'ils ne croyaient pas possible de recouvrer Ambracie[1] s'ils ne se rendaient maîtres d'Ambracus et par là ne menaçaient la ville. Ambracus, en effet, est une forte position merveilleusement défendue par des ouvrages avancés et par des murailles. Placée au milieu des marais, elle ne présente d'entrée du côté de la terre que par une chaussée artificielle assez étroite. Elle domine de la manière la plus avantageuse le pays tout entier et Ambracie elle-même. Philippe, persuadé par les Épirotes, établit son camp sous les murs d'Ambracus, et fit ses préparatifs de siége.

LXII. Cependant Scopas, suivi de toutes les troupes étoliennes, avait traversé la Thessalie, pénétré en Macédoine et saccagé impunément, dans quelques furieuses incursions, la vaste plaine qui couvre la Piérie[2]. Riche

[1] Ville de l'Épire.

[2] Piérie, province de Macédoine, au sud de l'Émathie, et à l'ouest du golfe Thermaïque.

de butin, il s'était ensuite dirigé vers Dium. Les habitants avaient déjà évacué la ville. Il y entra, brûla les murs, les maisons particulières et les gymnases, puis il incendia les portiques qui entouraient l'enceinte sacrée, détruisit tout ce qui s'y trouvait pour l'ornement du temple ou pour l'usage de ceux qui s'y rendaient, et renversa toutes les statues des rois. Ainsi, pour débuter, dès sa première expédition, Scopas faisait la guerre non-seulement aux hommes, mais aux dieux mêmes, et quand il revint en Étolie, on ne le traita point de sacrilége, mais de brave, de serviteur dévoué de l'État. On l'honora, on le regarda de toutes parts avec admiration, tant il avait rendu aux Étoliens l'espérance et gonflé leur orgueil. Ils concluaient de tels succès que personne n'oserait approcher de l'Étolie, et qu'ils pourraient impunément ravager, non plus le Péloponèse seulement, suivant leur antique usage, mais aussi la Thessalie et la Macédoine.

LXIII. Philippe, qui savait ce qui se passait dans son royaume, portait déjà la peine de l'imprudente cupidité des Épirotes. Cependant il poursuivit le siége d'Ambracus. Il fit un si bon usage des terrasses et de toutes ses machines de guerre qu'il frappa bientôt de terreur les assiégés et prit la place en quarante jours. Il renvoya, sous la foi du serment, la garnison composée de cinq cents Étoliens, et satisfit les désirs des Épirotes en leur livrant Ambracus. Il se dirigea ensuite avec ses troupes, en passant sous les murs de Charadra, vers le golfe d'Ambracie, qu'il était pressé de franchir. Ce golfe est très-étroit à la hauteur d'un temple acarnanien nommé Actium. Il pénètre de la mer de Sicile dans le continent, entre l'Épire et l'Acarnanie, par une entrée fort resserrée, puisqu'elle n'a pas cinq stades. Il s'étend alors sur une largeur de cent stades, et s'avance jusqu'à une distance de trois cents. Il sépare l'Épire de l'Acarnanie, l'Épire au nord, l'Acarnanie au midi. Philippe, après avoir fait passer à son armée l'embouchure de ce

golfe, et traversé l'Acarnanie, se présenta sous les murs d'une ville étolienne, Phéties. Il avait augmenté ses forces de deux mille fantassins acarnaniens et de deux cents cavaliers. Il bloqua strictement cette place, lui livra pendant deux jours de nombreux et redoutables assauts, et la reçut à composition. Il renvoya sains et saufs les Étoliens qui s'y trouvaient. La nuit suivante, cinq cents Étoliens, qui croyaient que la place tenait encore, vinrent à son secours. Le roi, informé de leur présence, s'établit en un lieu propre à une embuscade, tua la plus grande partie des nouveaux venus, et fit le reste prisonnier, à l'exception de quelques-uns. Il distribua ensuite à son armée des rations de blé pour trente jours (car il en avait trouvé beaucoup dans les greniers de Phéties), et se mit en marche vers Stratos. A dix stades environ de la ville, il établit son camp sur les bords de l'Achéloüs; de cette position il pilla à plaisir les campagnes voisines, sans que personne osât lui résister.

LXIV. Les Achéens, cependant, épuisés par la guerre, à la première nouvelle que le roi était proche, lui envoyèrent des députés pour réclamer son appui. Ces députés rencontrèrent le prince près de Stratos, lui exposèrent leurs instructions, et ensuite, lui représentant le riche butin que trouverait son armée sur le territoire ennemi, l'engagèrent à faire passer son armée à Rhium pour envahir l'Élide. Le roi retint avec lui les députés, leur dit qu'il délibérerait avec eux sur leur proposition, leva le camp et se porta du côté de Métropolis et de Conope. Les Étoliens occupaient la citadelle de Métropolis et avaient déserté la ville. Philippe l'incendia et continua sa route vers Conope. La cavalerie étolienne, réunie en grand nombre, s'était hardiment postée sur les bords du fleuve qui coule devant cette ville, à une distance de vingt stades, et faisait mine de le vouloir défendre, dans l'espoir d'empêcher réellement le passage ou de causer au moins du mal aux Macédoniens,

tandis qu'ils seraient embarrassés au milieu des eaux. Mais Philippe, qui pénétra leurs desseins, donna ordre aux peltastes d'entrer les premiers dans le fleuve et d'opérer le passage en lignes serrées, par divisions, en formant la tortue. Les peltastes firent comme il leur était commandé, et lorsque la première division eut passé, les Étoliens, d'abord, essayèrent un instant de lutter contre elle; puis, à la vue de cette troupe qui demeurait ferme sous ses boucliers, et aussi de la seconde et de la troisième division, qui, couvertes de la tortue, allaient rejoindre la première, la cavalerie étolienne, réduite à l'impuissance et placée même dans une assez triste position, se retira dans la ville. Dès lors, malgré leur humeur orgueilleuse, les Étoliens, resserrés dans la place, demeurèrent tranquilles. Philippe, après avoir franchi la rivière, désola tout le pays, Conope elle-même, et de là gagna Ithorie. C'est une place située sur la route que suivait le prince, et qui, grâce à la nature et à l'art, est d'une très-grande force. A l'approche du roi, les troupes qui défendaient Ithorie, saisies de crainte, l'évacuèrent. Philippe en prit possession et rasa ses murs. Il ordonna à ses éclaireurs de détruire toutes les forteresses du pays.

LXV. Sorti des défilés voisins, il continua sa marche à petites journées et sans fatigue, laissant à ses troupes le temps de ramasser dans les campagnes du butin. Quand le camp fut abondamment pourvu de toutes les choses nécessaires, il conduisit son armée vers Éniades[1], sur les bords de l'Achéloüs. Il s'établit d'abord sous les murs de Péanium, et résolut de l'enlever d'assaut. Quelques attaques successives lui livrèrent cette ville, dont l'enceinte, assez restreinte, n'avait pas même sept stades, mais qui, par la construction de ses édifices, de ses murs et de ses tours, ne le cédait à aucune autre

[1] Les Éniades étaient dans le principe des îles que les dépôts successifs du limon charrié par l'Achéloüs, réunirent au continent

place. Il détruisit de fond en comble les murailles, abattit les maisons, fit transporter avec soin dans des bateaux le bois et les tuiles et envoya ces convois à Éniades. Les Étoliens avaient songé dans l'origine à se maintenir du moins dans la citadelle qu'ils avaient fortifiée de murailles et d'ouvrages de guerre de toute sorte. Mais dès que Philippe approcha, effrayés, ils battirent en retraite. Le roi, maître de cette nouvelle ville, poussa aussitôt en avant et vint se placer devant un château fort de la Calydonie, appelé Élée, et que des fortifications et un matériel considérable protégeaient puissamment; c'était Attale qui l'avait armé pour les Étoliens. Les Macédoniens enlevèrent Élée d'assaut, ravagèrent toute la Calydonie, et rebroussèrent chemin vers Éniades. Philippe, qui avait remarqué la position avantageuse de cette place, surtout comme lieu d'embarquement pour passer dans le Péloponèse, résolut de la fortifier. Éniades, en effet, est située sur les bords de la mer, à l'extrémité de l'Acarnanie, du côté de l'Étolie, et est comme la clef du golfe de Corinthe. Elle fait face à cette partie du Péloponèse où s'étend le pays des Dyméens. Elle est à très-peu de distance des campagnes qui avoisinent l'Araxe. Cette distance ne dépasse pas cent stades. Philippe fit donc fortifier solidement la citadelle, et en ceignant de murs le port et les arsenaux, il résolut de les unir à la citadelle même; il comptait se servir pour cela des matériaux rapportés de Péanium.

LXVI. Il était occupé à ces travaux, quand un courrier vint de Macédoine lui annoncer que les Dardaniens, soupçonnant la prochaine expédition du roi dans le Péloponèse, rassemblaient des troupes, faisaient force préparatifs, et se disposaient à pénétrer dans la Macédoine. A cette nouvelle, jugeant qu'il était nécessaire de porter au plus vite secours à la Macédoine, Philippe renvoya les députés achéens, en leur laissant pour réponse que, dès qu'il aurait remédié aux

difficultés qu'on lui annonçait, il n'aurait rien de plus à cœur que de fournir à l'Achaïe l'assistance qu'il pourrait lui donner. Il leva son camp aussitôt, et remonta à grandes journées en Macédoine, par le même chemin qu'il avait suivi en la quittant. Au moment où il allait passer par le golfe d'Ambracie d'Acarnanie en Épire, il rencontra sur une barque Démétrius de Pharos, qui avait été chassé par les Romains de l'Illyrie, comme nous l'avons fait voir antérieurement. Philippe l'accueillit avec bienveillance, l'engagea à gagner Corinthe, et de là à se rendre en Macédoine par la Thessalie. Puis il passa en Épire et continua sa marche sans s'arrêter. Mais à peine avait-il atteint Pella, en Macédoine, que les Dardaniens, instruits de l'arrivée du prince par quelques transfuges thraces, furent saisis de crainte, et tout d'un coup se dispersèrent, bien qu'ils fussent déjà aux portes de la Macédoine. Philippe, à la nouvelle de la résolution prise par l'ennemi, envoya tous ses soldats faire leur récolte, et se rendit lui-même en Thessalie, où il passa le reste de l'été à Larisse. C'était l'époque où Émilius obtenait à Rome un triomphe magnifique pour ses succès en Illyrie, où Annibal, après avoir pris Sagonte, mettait ses troupes dans leurs quartiers d'hiver, où les Romains, informés de la prise de Sagonte, faisaient partir des députés pour Carthage afin de lui demander Annibal, et se préparaient à la guerre, sous le consulat de P. Cornélius Scipion et de Tibérius Sempronius. Nous avons raconté ces événements en détail dans notre dernier livre. Nous les rappelons en cet endroit pour rafraîchir seulement la mémoire du lecteur, suivant notre promesse, afin qu'il sache bien quels grands faits ont eu lieu à la même époque. Alors touchait à sa fin la première année de la CXL[e] olympiade.

LXVII. Chez les Étoliens, le moment des élections était arrivé ; on nomma pour stratége Dorimaque, qui, à peine revêtu du pouvoir, rassembla les Étoliens sous

les armes, les conduisit vers le nord de l'Épire, et en désola les provinces avec un acharnement cruel, moins par intérêt pour ces troupes que pour le vain plaisir de faire du mal aux Épirotes. Arrivé près du temple de Dodone, il en brûla les portiques, y détruisit un grand nombre d'offrandes, et renversa l'édifice sacré lui-même, de façon que pour les Étoliens, il n'y avait pas de différence entre la paix et la guerre, et qu'en tout temps ils tenaient une conduite contraire à toutes les lois humaines et au droit des gens. Après ces beaux exploits et d'autres, Dorimaque retourna en Étolie. On était au milieu de l'hiver, et tous les peuples désespéraient à cause de la saison même de voir paraître Philippe, quand tout à coup, suivi de trois mille soldats aux boucliers d'airain, de deux mille peltastes, de trois cents Crétois et d'environ quatre cents cavaliers de sa cour, il quitta Larisse, passa de Thessalie en Eubée, d'Eubée à Cyne, et par la Mégaride et la Béotie parvint à Corinthe vers le solstice d'hiver. Sa marche avait été si rapide et si bien dissimulée que nul dans le Péloponèse ne l'avait soupçonnée. Il ferma les portes de Corinthe, se rendit maître des routes, envoya chercher sans délai Aratus le père qui se trouvait à Sicyone, et adressa des lettres au stratége et aux villes, où il leur marquait l'époque et le lieu d'un rendez-vous général pour tous les soldats achéens. Ces mesures prises, il leva le camp, et poussant en avant, alla se poster sur les terres de Phliasium[1], près de Dioscyre.

LXVIII. Euripidas, sur ces entrefaites, accompagné de deux cohortes éléennes, de pirates et de mercenaires (en tout deux mille deux cents hommes), sortit de Psophis[2] et se lança à travers les campagnes des Phénéens et de Stymphale[3], sans rien savoir de l'ar-

[1] Phliasium, ville du Péloponèse, entre Sicyone et l'Argolide.

[2] Ville d'Arcadie, appelée dans l'origine Érymanthe : elle prit ensuite le nom de Phéges, d'un fils d'Inachus, Phégée; et en dernier lieu reçut le nom de Psophis.

[3] Stymphale, voisine du lac de ce nom. Le lac de Stymphale était célèbre

rivée du roi, pour aller porter le ravage sur celles de Sicyone. La nuit même où ce prince s'établissait à l'endroit que nous avons dit, il avait passé au delà de son camp, et se préparait à entrer en Sicyonie le matin. Mais quelques Crétois engagés au service de la Macédoine qui avaient quitté leurs rangs, et qui fourrageaient çà et là, vinrent à tomber entre les mains d'Euripidas. Instruit par leurs réponses de la présence des Macédoniens, il fit battre en retraite sans mettre personne dans le secret, et reprit la route par où il était venu. Il voulait et espérait prévenir ainsi les Macédoniens en Stymphalie[1], et atteindre avant eux la partie montagneuse du pays. Le roi, bien qu'il ne connût pas la marche de l'ennemi, se mit, par une suite naturelle de ses desseins, en route dès l'aurore pour gagner Caphyes par Stymphale. C'était là qu'il avait donné rendez-vous aux Achéens en armes.

LXIX. L'avant-garde des Macédoniens touchait au sommet d'une colline voisine d'Apelaure, placé en avant de Stymphale, à une distance de dix stades, lorsque, par une singulière coïncidence, s'y présenta celle des Éléens. Euripidas, qui, d'après les rapports qu'on lui avait antérieurement faits, s'expliquait fort bien cette rencontre, prit avec lui quelques cavaliers, et pour se dérober au danger, se retira dans Psophis par des chemins détournés. Les autres Éléens, abandonnés de leur général et troublés par cette aventure, firent halte sans savoir que faire ni de quel côté se tourner. Les chefs s'imaginèrent d'abord qu'ils avaient en face d'eux quelques Achéens venus au secours des Arcadiens, et ce qui surtout les trompa à ce sujet, ce fut le costume des soldats aux boucliers d'airain. Ils les prirent pour des Mégalopolitains, parce que les

dans la mythologie par les oiseaux monstrueux qui se nourrissaient de chair humaine sur ses bords, et qu'Hercule détruisit.

[1] La Stymphalie, province d'Arcadie.

soldats de Mégalopolis portaient dans le combat de Sellasie, contre Cléomène, cette armure que leur avait fait adopter en cette circonstance le roi Antigone. Ils continuèrent donc leur route vers quelques collines voisines, en bon ordre, et espérant échapper à l'ennemi. Mais quand ils virent les Macédoniens s'avançant toujours, les serrant déjà de près, ils reconnurent enfin la vérité, jetèrent leurs armes et s'enfuirent. On en prit environ douze cents hommes ; le reste périt sous les coups des Macédoniens ou dans les précipices ; cent au plus se sauvèrent. Philippe envoya le butin et les prisonniers à Corinthe, et continua sa marche. Ce succès frappa de surprise tout le Péloponèse, qui apprit à la fois et la présence et la victoire du roi.

LXX. Après avoir traversé l'Arcadie, où il souffrit beaucoup de la neige et de la fatigue en franchissant le mont Oligyrte, il arriva le soir du troisième jour à Caphyes. Il y fit reposer quarante-huit heures son armée, joignit à ses forces Aratus le jeune et les Achéens que celui-ci avait amenés, si bien que ses troupes montaient à dix mille hommes environ, et s'avança par Clitor jusqu'à Psophis, ramassant dans toutes les villes qui étaient sur la route des échelles et des armes. Psophis est une vieille ville dont la tradition attribue l'établissement aux Arcadiens qui habitent l'Azanis[1] ; elle est juste au centre du Péloponèse, à l'ouest de l'Arcadie, et touche à la partie la plus occidentale de l'Achaïe. Elle commande avantageusement l'Élide, avec qui elle était alors unie par un même gouvernement. Philippe se rendit de Caphyes sous les murs de cette ville en trois jours, et établit son camp sur des collines qui la dominaient, et d'où il était facile d'observer sans péril et la place et les environs. En voyant la solide position qu'elle occupait, il se trouva fort embarrassé. A l'occident, roule un torrent

[1] Province de l'Arcadie, dont le nom vient d'Azan, fils d'Arcas.

rapide qui, pendant la plus grande partie de l'hiver est infranchissable, et qui, par la largeur du lit qu'il s'est creusé peu à peu en descendant des montagnes, rend cette place d'un accès fort difficile. A l'est coule l'Érymanthe[1], fleuve considérable et violent, qui a été l'objet de mille fables partout répétées. Le torrent se jette dans l'Érymanthe au midi, et ainsi trois côtés de la ville entourés par ces courants d'eau sont naturellement fortifiés. Le quatrième, au nord, est dominé par une colline couverte d'ouvrages de guerre, et qui tient lieu d'une bonne et forte citadelle. Ajoutez à cela des murailles remarquables par leur hauteur et par la beauté de leur construction. Enfin dans la ville se trouvait alors une garnison d'Éléens et Euripidas, qui après avoir fui, s'y était réfugié.

LXXI. Philippe était donc dans une grande incertitude; tantôt il renonçait à donner l'assaut à une telle ville et à l'enlever de vive force; tantôt, réfléchissant à l'avantage d'une si admirable position, il désirait ardemment s'en rendre maître. Si cette place était maintenant menaçante pour l'Arcadie et l'Achaïe, et offrait aux Éléens un point d'attaque assuré, prise, elle deviendrait un boulevard pour les Arcadiens, et pour les alliés un asile d'où ils pourraient se jeter sur l'Élide. Il se décida donc pour l'attaque, et donna ordre aux Macédoniens de prendre leur repas au point du jour et de se tenir prêts. Il franchit ensuite le pont de l'Érymanthe sans que l'ennemi, déconcerté par une telle hardiesse, osât s'y opposer, et vint prendre sous les murs mêmes de la ville une attitude imposante et redoutable. Euripidas et les chefs qui y étaient enfermés étaient fort en peine : ils se disaient bien que l'ennemi n'aurait pas la témérité de livrer l'assaut à une place si forte, et de chercher à l'enlever d'emblée, et qu'il ne saurait au

[1] Ce fut dans les forêts voisines de ce fleuve qu'Hercule tua le fameux sanglier.

milieu de l'hiver poursuivre longtemps le siége. Mais ils étaient en défiance à l'égard les uns des autres, et craignaient que Philippe n'eût avec quelques citoyens de secrètes intelligences. Cependant, comme aucun symptôme de trahison ne se manifesta, la plus grande partie de la garnison se rendit aux remparts, et les mercenaires éléens sortirent par une porte placée sur une hauteur, pour tomber à l'improviste sur l'ennemi. Dans l'intervalle, le roi avait placé en trois endroits les soldats chargés d'appliquer les échelles aux murs, divisé en trois corps aussi le reste des troupes macédoniennes, et à un signal que donna la trompette, l'armée entière commença de tous les côtés l'assaut. D'abord les assiégés firent une belle résistance et renversèrent des échelles bon nombre de soldats; mais lorsque leur provision de flèches et d'armes nécessaires à la défense fit défaut (et cette provision, faite sur le moment, était nécessairement incomplète), à la vue des Macédoniens qui se laissaient si peu intimider par le péril, que lorsqu'un soldat tombait de l'échelle un autre le remplaçait aussitôt, ils finirent par prendre la fuite et se réfugièrent dans la citadelle. Les Macédoniens escaladèrent les murs, tandis que les Crétois, engagés dans un combat contre les mercenaires qui étaient sortis de Psophis, les forçaient à leur tour de jeter leurs armes et de se disperser. Emportés à la poursuite des fuyards, les Crétois entrèrent avec eux dans la ville, qui se trouvait par là prise de tous les côtés. Les Psophidiens se retirèrent avec leurs femmes et leurs enfants dans la citadelle, ainsi qu'Euripidas et tous ceux qui avaient échappé à la colère de l'ennemi.

LXXII. Les Macédoniens, dès leur entrée, pillèrent tout le mobilier des maisons, puis ils s'y établirent et demeurèrent tranquilles maîtres de la ville. Bientôt même, les Éléens qui étaient dans l'Acropolis, se trouvant sans ressource et prévoyant l'avenir, résolurent de se livrer à Philippe. Ils envoyèrent un parle-

mentaire vers le prince, et après avoir reçu un sauf-conduit pour Euripidas et leurs chefs, les chargèrent d'aller traiter avec le roi. On signa un armistice qui garantissait la vie aux étrangers comme aux citoyens, et les députés retournèrent vers leurs compagnons avec ordre pour tous de ne pas remuer jusqu'au départ de l'armée macédonienne, de peur que quelques soldats macédoniens indociles ne leur fissent violence. Le roi fut forcé de rester à Psophis quelques jours à cause de la neige, et il en profita pour réunir auprès de lui les Achéens présents. Il leur vanta la force de Psophis et sa position avantageuse pour la guerre actuelle, les entretint de sa bienveillance, de son affection à l'égard de leur nation, et termina en déclarant qu'il leur cédait la place. Car il avait, disait-il, la ferme intention de leur accorder toutes les faveurs qu'il pourrait, et de ne négliger aucune occasion de leur marquer son amour. Aratus et ses concitoyens le remercièrent de sa générosité, et Philippe, l'assemblée dissoute, se dirigea vers Lasione[1]. Aussitôt les Psophidiens sortirent de la citadelle pour s'établir de nouveau dans leur ville et dans leurs maisons. Euripidas retourna dans Corinthe, et de là en Étolie; enfin les chefs achéens conférent la garde de la citadelle à Proslaüs de Sicyone, avec une garnison suffisante, et celle de la ville à Pythias de Pellène.

LXXIII. C'est ainsi que se passèrent les choses à Psophis. Les Éléens qui gardaient Lasione, à la nouvelle de l'approche des Macédoniens, effrayés de ce qui avait eu lieu chez les Psophidiens, abandonnèrent leur ville. Le roi, dès son arrivée, en prit possession, et pour témoigner par une faveur nouvelle sa bienveillance envers les Achéens, leur remit aussi Lasione. Il restitua également aux Telphusiens Stratos, que les Éléens venaient d'évacuer. Il se rendit ensuite en cinq jours à

[1] Lasione, ville d'Élide.

Olympie. Après avoir sacrifié au dieu, rassemblé dans un festin les chefs de l'armée et donné à ses troupes trois jours de repos, il leva son camp et se dirigea vers Élis. Il lança ses fourrageurs dans la campagne et vint s'établir en personne près d'Artémisium, où il reçut le butin rassemblé par ses soldats, et regagna Dioscyre. Par suite de ces ravages, un grand nombre de prisonniers tombèrent au pouvoir de l'ennemi; mais une multitude encore plus considérable se réfugia dans les villages voisins et dans les lieux fortifiés. Les campagnes de l'Élide, en effet, sont fort peuplées; elles abondent en esclaves et en richesses de tout genre plus qu'aucun autre lieu du Péloponèse. D'ailleurs l'amour de la vie champêtre est si vif chez quelques Éléens qu'on voit des familles opulentes qui depuis deux ou trois générations ne sont pas allées une seule fois à Élis. Cela tient à la grande sollicitude et aux soins tout particuliers dont les campagnes sont l'objet de la part du gouvernement; il veille à ce qu'elles aient une justice locale et ne manquent d'aucune des commodités de la vie. Si dans l'origine ces usages et ces lois furent établis chez les Éléens, il faut l'attribuer, je crois, d'abord à l'étendue de leur territoire, et surtout à cette existence, je dirai presque sacrée, qui fut autrefois leur partage, alors que du consentement des Grecs, l'Élide était, en l'honneur des jeux olympiques, un pays inviolable, fermé au pillage, et où chacun vivait paisible loin des périls et du fracas des armes.

LXXIV. Plus tard, forcés par les prétentions des Arcadiens sur Lasione et sur le territoire de Pise, de défendre leurs frontières et de changer le train de leur vie, les Éléens, loin de réclamer auprès des Grecs ce droit d'inviolabilité depuis longtemps héréditaire parmi eux, demeurèrent dans le nouvel état qu'ils s'étaient fait; conduite qui fut à mon avis d'une singulière imprévoyance. Pouvoir, en effet, obtenir à jamais des Grecs, sans blesser en rien la bienséance et l'honneur,

la jouissance assurée d'un bien que nous demandons tous aux dieux, d'un bien que nous sommes prêts à acheter par mille souffrances, qui seul a parmi nous une valeur incontestée, je veux dire la paix; et ensuite négliger ce bien ou lui en préférer un autre, n'est-ce pas commettre une erreur évidente? Mais, dira-t-on, avec une telle vie, l'Élide était à la merci du premier venu à qui il plaisait de lui faire la guerre et de violer les traités. D'abord c'est là une exception, et même en ce cas elle aurait trouvé un appui dans la Grèce entière. De plus, pour venger ses injures personnelles, il est clair qu'au sein de cette abondance dont jouissent ordinairement les peuples qui vivent dans une éternelle paix, elle n'aurait pas manqué de mercenaires et d'étrangers qui veillassent sur elle, suivant les circonstances et les lieux. Qu'est-il advenu? C'est que, pour avoir craint un péril rare et exceptionnel, elle voit son territoire, ses richesses exposés à des guerres et à des ravages continuels. Je ne dis cela que pour rappeler aux Éléens leurs intérêts véritables, maintenant surtout qu'ils n'eurent jamais occasion plus belle de réclamer cette inviolabilité que la Grèce leur avait garantie, et que d'ailleurs aujourd'hui même, éclairés par quelque lueur pour ainsi dire de leur ancien amour pour les champs, ils habitent de préférence la campagne.

LXXV. Aussi, je le répète, lorsque Philippe passa en Élide, le nombre des prisonniers fut considérable, et plus considérable encore celui des campagnards qui s'enfuirent au sein des villes; mais la plupart se retirèrent avec leurs effets, leurs esclaves et leurs bestiaux dans un fort nommé Thalamas, parce que les abords en étaient étroits, presque impraticables et que le fort lui-même, par son assiette, était inaccessible. Philippe, qui avait résolu de ne laisser derrière lui aucun obstacle qu'il n'eût tenté de vaincre ou vaincu, eut à peine appris quelle multitude était réunie à Thalamas, qu'il s'empara par ses mercenaires des positions

favorables ; puis il laissa dans son camp tout son bagage avec une grande partie de ses troupes, et, suivi des peltastes et des soldats armés à la légère, s'avança lui-même à travers les défilés. Comme il ne trouvait pas de résistance, il poussa jusque sous les murs du fort. Ceux qui y étaient réfugiés, effrayés de cette attaque, comme n'ayant nulle connaissance de la guerre et dépourvus de tout moyen de défense, gênés enfin par la vile populace qui se trouvait renfermée avec eux, se rendirent aussitôt. Parmi les troupes étaient deux cents mercenaires de différentes nations, qu'Amphidamus, général éléen, avait amenés avec lui. Philippe, devenu maître d'un riche matériel, de cinq mille prisonniers, en outre d'un nombre considérable de bestiaux, retourna dans son camp; puis, comme l'armée regorgeait de butin et que ces dépouilles rendaient ses mouvements difficiles, il battit en retraite et retourna à Olympie.

LXXVI. Apelles, que le roi Antigone avait établi comme un des tuteurs de Philippe, et qui alors jouissait d'un très-grand crédit auprès du prince, s'imaginant tout à coup d'amener les Achéens à la condition des Thessaliens, à l'égard de la Macédoine, fit, pour y parvenir, une chose abominable [1]. Les Thessaliens semblaient gouvernés par leurs propres lois, et différer beaucoup des Macédoniens; mais il n'en était rien, et traités comme les Macédoniens, ils obéissaient en tout aux officiers du roi. Tout entier dès lors à l'exécution de son dessein, Apelles ne songea plus qu'à éprouver la patience des Achéens qui étaient dans le camp. Il permit d'abord aux Macédoniens de renvoyer des auberges tous les Achéens qui les y auraient prévenus et de leur enlever leur part de butin; puis il les fit frapper pour le moindre motif. Si par hasard quel-

[1] Cette phrase se rapporte moins à ce paragraphe même qu'aux détails que nous lisons plus loin. (Paragraphe LXXXII, jusqu'à la fin du livre.)

ques soldats, indignés d'un tel traitement, couraient au secours des victimes, il se présentait aussitôt devant les mécontents et les jetait en prison. Il espérait par là, en peu de temps, sans qu'on s'en aperçût, faire contracter à tout Achéen l'habitude de ne regarder comme indigne rien de ce qu'il plairait au roi de lui infliger. Or, il agissait ainsi après avoir vu lui-même peu auparavant, dans le camp d'Antigone, les Achéens braver courageusement mille périls pour ne pas obéir aux ordres de Cléomène. Cependant plusieurs jeunes Achéens s'étant réunis, allèrent en corps trouver Aratus et l'instruisirent des desseins d'Apelles. Aratus, tenant pour nécessaire de conjurer ce danger sans tarder d'un moment, se rendit auprès de Philippe. A la suite de l'explication qui eut lieu à ce sujet, ce prince recommanda aux jeunes gens de prendre courage, les assura que pareille chose ne se renouvellerait plus, et donna ordre à Apelles de ne rien commander aux Achéens sans l'agrément du stratége.

LXXVII. Voilà comment Philippe, par son affabilité dans le camp à l'égard de ses compagnons d'armes, par sa bravoure et son activité dans les combats, avait mérité l'admiration, je ne dirai pas seulement des troupes, mais de tout le Péloponèse. On ne saurait guère, en effet, trouver un prince plus naturellement doué de toutes les qualités propres au trône. Il avait une finesse d'esprit, une mémoire, une grâce merveilleuses. Ajoutez à cela une majesté digne de son rang, un esprit vraiment royal, beaucoup d'activité surtout et une rare audace sur le champ de bataille. Quant à la cause qui ensuite combattit toutes ces qualités et changea un bon prince en un farouche tyran, c'est ce qu'on ne pourrait dire en peu de mots. Plus tard se présentera une occasion meilleure de revenir sur cette question et de l'examiner à fond. Philippe quitta Olympie pour se porter sur Héréa, où il n'arriva qu'après avoir passé par Thelphuse. Il y fit le partage des dépouilles

et jeta un pont sur l'Alphée, afin d'entrer par là en Triphylie. En ce moment, Dorimaque, stratége des Étoliens, à la demande des Éléens qui voyaient leurs campagnes désolées, leur envoya six cents Étoliens, commandés par Philidas. A peine arrivé en Élide, Philidas, renforcé de cinq cents mercenaires éléens, de mille soldats indigènes et des Tarentins[1], courut au secours de la Triphylie. Ce pays tire son nom de Triphylus, l'un des fils d'Arcas. C'est une province maritime, placée entre l'Élide et la Messénie. Elle regarde la mer d'Afrique et se trouve à l'extrémité occidentale de l'Arcadie. Elle renferme les villes suivantes : Samique, Leprée, Hypane, Typanée, Pyrge, Épium, Bolax, Stylangium et Phrixa. Les Éléens les avaient, depuis peu seulement, soumises à leur empire, et ils avaient ajouté à cette conquête Aliphère qui, dans l'origine, dépendait de l'Arcadie et de Mégalopolis. Lydiadas de Mégalopolis, durant sa tyrannie, avait livré cette ville aux Éléens en échange de quelques bénéfices personnels.

LXXVIII. Philidas envoya les Éléens à Léprée, les mercenaires à Aliphère et se posta lui-même avec les Étoliens à Typanée, où il attendit avec inquiétude quel train les choses allaient prendre. Le roi, débarrassé de ses bagages, traversa sur son pont l'Alphée, qui baigne les murs d'Héréa, et se dirigea vers Aliphère. Cette ville s'élève sur une colline à pic de toutes parts et dont la pente se prolonge durant plus de dix stades. Au sommet de cette colline se trouve une citadelle et une statue de Minerve d'une grandeur et d'une beauté sans égale. Quelle fut la cause et le but de l'érection de cette statue? qui en fit les frais? Ce sont là autant de points de controverse, même pour les indigènes : on ne sait pas au juste pourquoi et par qui elle fut dédiée. On en connaît du moins les auteurs : c'est une des pro-

[1] Les Tarentins formaient une espèce de cavalerie légère.

ductions les plus parfaites, les plus surprenantes de Hécatodore et de Sostrate. Quoi qu'il en soit, Philippe, dès le lendemain, par un temps clair et pur, disposa en plusieurs lieux les soldats chargés de porter les échelles et plaça en avant les mercenaires qui devaient leur prêter main-forte; il mit ensuite derrière chaque détachement mercenaire un détachement macédonien, et dès que le soleil parut, il donna ordre de marcher sur la colline. Les Macédoniens firent ce mouvement avec une grande audace, et les Éléens effrayés se portèrent successivement aux endroits qu'ils voyaient le plus menacés par l'ennemi. Cependant le roi, suivi de quelques soldats d'élite, avait furtivement pénétré par des précipices jusqu'au faubourg de la citadelle. A un signal donné, toute l'armée, appliquant aux murailles les échelles, tenta l'assaut. Mais Philippe s'empara d'abord du faubourg de la citadelle qui n'était pas défendu; il y mit le feu, et les assiégés eurent à peine aperçu les flammes que, présageant le sort dont ils étaient menacés et craignant, une fois la citadelle prise, de demeurer sans espoir de salut, ils abandonnèrent les murailles et se réfugièrent dans la citadelle même. Les Macédoniens restèrent ainsi maîtres des murs et de la ville. Bientôt les troupes, cernées dans l'Acropolis, envoyèrent un parlementaire, et Philippe, après leur avoir promis la vie sauve, reçut d'elles la place qu'elles quittaient.

LXXIX. A la suite de ces exploits, les habitants de la Triphylie, épouvantés, commencèrent à réfléchir sur l'état où ils se trouvaient, eux et leur patrie. Philidas était sorti de Typanée et s'était retiré à Léprée en pillant quelques peuplades amies. Telle était la récompense que les nations unies aux Étoliens retiraient de leur dévouement; non-seulement elles se voyaient, dans la situation la plus critique, ouvertement abandonnées par eux, mais encore pillées, trahies et réduites à souffrir de leurs prétendus alliés des maux que des vaincus

seuls peuvent attendre d'un vainqueur. Les habitants de Typanée livrèrent la ville à Philippe ; ceux d'Hypane firent de même, et les Phialiens de leur côté, instruits des événements accomplis en Triphylie, et d'ailleurs fatigués de l'alliance des Étoliens, s'emparèrent, l'épée à la main, de la résidence de leurs polémarques. Les pirates étoliens, qui attendaient dans cette ville l'occasion de faire du butin en Messénie, tentèrent d'abord de remuer et d'attaquer les Phialiens; mais à la vue des citoyens qui se réunissaient d'un commun accord pour se prêter main-forte, ils renoncèrent à leur premier dessein, signèrent un armistice et quittèrent la ville avec leurs bagages. Les Phialiens envoyèrent une ambassade à Philippe et se remirent, eux et leur place, en son pouvoir.

LXXX. Tandis que cela se passait à Phialie, les habitants de Léprée, déjà maîtres d'un quartier de la ville, demandèrent qu'elle fût évacuée tout entière, ainsi que la citadelle, par les Éléens, les Étoliens et les auxiliaires lacédémoniens; car Lacédémone avait aussi envoyé quelques secours à Léprée. Philidas n'y fit pas d'abord attention et demeura tranquille, comptant imposer par la crainte les habitants. Mais lorsque Philippe eut détaché vers Phialie Taurion avec des troupes, et qu'il se fut lui-même approché de Léprée, le courage de l'Étolien s'abattit et les Lépréates, par un effet contraire, ne furent que plus hardis dans leurs attaques. Ce fut du reste une belle conduite que la leur en cette circonstance. Mille Éléens, autant d'Étoliens et des pirates, cinq cents mercenaires, deux cents Lacédémoniens étaient dans leurs murs; leur citadelle était occupée par ces étrangers, et cependant ils conçurent l'idée de délivrer leur patrie, et ne faillirent pas à eux-mêmes. En définitive, Philidas, qui voyait les Lépréates lui résister bravement et les Macédoniens approcher, sortit de la place avec les Éléens et les Lacédémoniens. Les Crétois, venus de Sparte, retournèrent dans leur

pays par la Messénie, et Philidas se dirigea de son côté vers Samique. Quant aux Lépréates, devenus maîtres de leur ville, ils envoyèrent des ambassadeurs à Philippe et la lui livrèrent. A la nouvelle de ces mouvements, le roi fit partir sur-le-champ pour Léprée toute son armée, à l'exception des peltastes et de l'infanterie légère qu'il emmena avec lui, afin de joindre au plus vite Philidas. Il l'atteignit et s'empara de tous les bagages. Mais Philidas parvint à s'enfermer dans Samique avant l'arrivée du prince. Philippe établit son camp devant la place, manda le reste de ses forces et fit mine d'en vouloir faire le siége. Les Étoliens et les Éléens, qui n'avaient de prêts pour soutenir l'attaque que leurs bras, effrayés du danger, firent parler à Philippe de sauf-conduit. On leur accorda de sortir avec leurs armes. Ils se retirèrent en Élide, et le roi entra en possession de Samique. Bientôt les autres peuplades vinrent demander merci, et il reçut de leurs mains Phrixa, Stylangium, Épium, Bolax, Pyrge, Épitalium. Il retourna ensuite à Léprée, après avoir, dans l'espace de six jours, fait la conquête de toute la Triphylie. Dès qu'il eut donné aux Lépréates les conseils que demandaient les circonstances et mis une garnison dans la citadelle, il se rendit avec son armée à Héréa. Il avait laissé à Léprée, comme gouverneur de la Triphylie, l'Acarnanien Ladicus. Il procéda dans Héréa au partage du butin, y rassembla tous ses bagages et se transporta, au milieu de l'hiver, à Mégalopolis.

LXXXI. Au moment même où Philippe faisait la campagne de Triphylie, Chilon le Lacédémonien, qui croyait avoir par sa naissance de justes prétentions au trône, et qui d'ailleurs souffrait du mépris où l'avaient tenu les éphores en choisissant Lycurgue pour roi, résolut de tenter une révolution. Il s'imaginait que s'il suivait les traces de Cléomène, en faisant espérer au peuple le partage, la distribution des terres, la multitude serait bientôt pour lui; aussi il ne songea plus qu'à

exécuter son dessein. Il s'entendit à ce sujet avec quelques amis, et, appuyé sur deux cents hommes du peuple, complices de son audace, se mit à l'œuvre. Il était manifeste pour Chilon que l'obstacle le plus redoutable étaient Lycurgue et les éphores qui lui avaient donné la couronne; ce fut d'abord aux éphores qu'il s'attaqua, et, au milieu d'un repas, il les tua tous par surprise. Ainsi la fortune leur infligea le châtiment dû à leurs forfaits, et à voir pour qui et par qui ils furent frappés, il paraît que leur trépas ne fut que justice. Chilon, après cet exploit, se rendit au palais de Lycurgue, l'y trouva, mais ne put s'emparer de sa personne. Grâce à quelques amis et à des voisins, Lycurgue, enlevé à propos, put s'évader, et, par des chemins détournés, se réfugia à Pellène, dans un canton appelé Tripoli[1]. Après avoir échoué dans la partie la plus importante de ses desseins, Chilon était abattu. consterné: il fallait cependant pousser jusqu'au bout l'entreprise. Il se rendit donc sur la place publique, fit jeter ses ennemis en prison, exhorta ses affidés et ses partisans, et fit briller aux yeux du peuple l'espoir dont nous avons parlé plus haut. Mais la foule se prononça contre lui, et, redoutant l'avenir, il quitta secrètement la ville, traversa la Laconie, et seul, exilé, vint chercher asile chez les Achéens. Quant aux Lacédémoniens, effrayés de la présence de Philippe, ils firent rentrer dans la ville toutes les productions de la campagne, et leurs troupes abandonnèrent Athénéum des Mégalopolitains, après l'avoir ruiné de fond en comble. C'est ainsi que cette Sparte, qui sous les lois de Lycurgue eut le plus beau des gouvernements, et jouit d'une grande puissance jusqu'à la bataille de Leuctres, en vint, par un retour soudain de la fortune, et par l'effet d'une décadence tous les jours plus sensible, à être en proie à d'innombrables maux, aux guerres civiles, à de conti-

[1] Ce canton était sur les frontières de Mégalopolis.

nuels partages, aux proscriptions, à supporter enfin le plus rude esclavage, et la tyrannie même de Nabis, elle qui ne pouvait naguère entendre le nom de tyran sans frémir ! L'histoire des temps anciens de Lacédémone, de ses prospérités et de ses revers a été déjà suffisamment traitée. Reste cette période, la plus intéressante de toutes, celle qui date du jour où Cléomène anéantit toutes les lois nationales ; nous en parlerons toutes les fois que la suite du récit le demandera.

LXXXII. Philippe quitta bientôt Mégalopolis, poussa par Tégée jusqu'à Argos, et y passa le reste de l'hiver, objet, pour tous, à cause de sa conduite en général et de ses exploits dans les dernières campagnes, d'une admiration supérieure à son âge. Cependant Apelles n'avait pas abandonné ses projets et travaillait à mettre peu à peu sous le joug les Achéens. Comme il voyait les Aratus lui faire obstacle et le roi leur témoigner grande confiance, particulièrement à Aratus le père, en honneur de son amitié avec Antigone, de son crédit en Achaïe, de son habileté surtout et de sa prudence consommée, il tourna contre eux ses efforts et employa pour les perdre les manœuvres suivantes. S'enquérant de tous les ennemis politiques d'Aratus, il les appelait chacun de leurs villes, les retenait auprès de lui, et, par toute sorte de séductions, les engageait à lui donner leur amitié. Puis il les présentait à Philippe, et à chaque présentation lui répétait que s'il restait attaché à Aratus, il n'obtiendrait jamais des Achéens que ce que lui accordait strictement la lettre du traité, tandis que s'il voulait l'écouter et s'assurer de tels partisans, il disposerait de tout le Péloponèse à son gré. Il concentra ensuite son attention sur les élections, afin de donner l'autorité à quelqu'une de ses nouvelles créatures et d'en dépouiller les Aratus. Il persuada donc à Philippe de se trouver à Égium pour les élections prochaines, sous le prétexte qu'il se rendait en Élide. Le roi y consentit, et Apelles lui-même, mêlé à l'assem-

blée générale, priant les uns, menaçant les autres, obtint avec peine, il est vrai, mais enfin obtint de faire nommer stratége Éperate de Phares. Timoxène, que protégeait Aratus, échoua dans sa candidature.

LXXXIII. Le roi, cette élection terminée, se remit en marche, traversa Patras et Dymes, et arriva bientôt devant le fort nommé Tichos, situé à l'entrée du pays des Dyméens, et dont s'était emparé récemment, comme nous l'avons dit plus haut, Euripidas. Le roi, qui désirait le rendre à tout prix aux Dyméens, s'établit au pied des remparts avec son armée entière, et les Éléens qui étaient chargés de la défense de cette place, saisis de crainte, la livrèrent à Philippe. Elle n'était pas considérable, mais remarquablement forte. Si elle n'a pas plus d'un stade et demi de circonférence, la hauteur des murs n'est jamais moindre que de trente coudées. Philippe remit sa conquête aux Dyméens et alla ravager l'Élide. Quand il l'eut suffisamment désolée et ramassé un riche butin, il se transporta avec ses troupes à Dymes.

LXXXIV. Apelles, qui se flattait d'avoir beaucoup avancé son entreprise en faisant nommer un stratége de son choix, renouvela ses intrigues contre les Aratus, afin de détacher complétement Philippe de leur amitié. Voici quel moyen il imagina pour les calomnier. Amphidamus, général éléen, pris à Thalamas parmi les fuyards, fut conduit avec les autres captifs à Olympie, et là fit agir certaines personnes pour obtenir une audience du roi. Il l'obtint, et dans l'entrevue affirma au prince qu'il pourrait amener les Éléens à conclure avec lui alliance et amitié. Philippe, sur la foi de ces paroles, renvoya Amphidamus sans rançon et le chargea d'annoncer à ses concitoyens que s'ils consentaient à faire la paix, il leur rendrait tous les autres prisonniers; qu'il mettrait leur pays à l'abri de toute attaque extérieure; qu'il leur laisserait la liberté, et qu'exemptés de tribut et dispensés de garnison, ils se gouverneraient d'après

leurs lois nationales. Mais les Éléens ne prêtèrent pas l'oreille à ces promesses, quelque séduisantes, quelque belles qu'elles parussent. Apelles, bâtissant là-dessus son accusation, alla dire au prince que les Aratus n'avaient pas pour les Macédoniens une amitié véritable, et qu'ils ne lui étaient pas sincèrement attachés. Eux seuls étaient cause de cette aversion que lui témoignaient les Éléens. « A l'époque, ajouta-t-il, où le roi avait renvoyé Amphidamus d'Olympie en Élide, ils avaient pris cet homme à part, l'avaient circonvenu et lui avaient dit qu'il n'était en aucune façon de l'intérêt du Péloponèse de voir Philippe maître de l'Élide. Voilà pourquoi les Éléens, méprisant ses promesses, restaient fidèles aux Étoliens et soutenaient toujours la guerre contre la Macédoine. »

LXXXV. A ces mots, le roi fit appeler les Aratus et donna ordre à Apelles de répéter devant eux les révélations qu'il lui avait faites. En effet, en leur présence, Apelles reprit ses accusations d'un ton menaçant, et avec une incroyable audace. Comme le roi gardait le silence : « Puisque le prince, s'écria-t-il, ne trouve en vous que des hommes sans cœur et sans gratitude, son intention est de convoquer les Achéens, de leur rendre compte de ce qui se passe aujourd'hui, et de retourner en Macédoine. » Aratus le père, prenant alors la parole, pria Philippe, d'une manière générale, de n'ajouter foi avec une téméraire précipitation à aucun des griefs d'Apelles, et quand de telles accusations contre un allié ou un ami venaient à ses oreilles, de faire une enquête sévère avant de les admettre : cette conduite était digne d'un roi, et toujours profitable. Aussi demanda-t-il comme une grâce d'interroger sur les propos rapportés par Apelles les personnes qui les avaient entendus, de produire en public celle qui les avait dits à ce ministre, et de ne négliger aucun des moyens qui pouvaient conduire à la vérité, avant de rien dévoiler aux Achéens.

LXXXVI. Le roi accepta la proposition d'Aratus, pro-

mit qu'il ne négligerait rien de ce qui pourrait l'éclairer, et l'on se sépara. Quelques jours s'étaient passés sans qu'Apelles apportât aucune preuve en faveur de ses accusations, quand une heureuse circonstance vint en aide aux Aratus. Les Éléens, alors que Philippe ravageait leur pays, se défiant d'Amphidamus, décidèrent de s'emparer de sa personne et de l'envoyer enchaîné en Étolie; mais lui, qui prévoyait leurs desseins, se retira d'abord à Olympie, et ensuite, instruit que Philippe faisait à Dymes le partage des dépouilles, s'empressa de l'aller trouver. A la nouvelle qu'Amphidamus exilé était dans le camp, les Aratus, ravis de cette circonstance, en hommes dont la conscience est tranquille, coururent chez le roi, et le prièrent d'appeler le général, car nul ne pouvait connaître les propos incriminés par Apelles que l'homme à qui on les avait tenus; et il ne manquerait pas de dire la vérité, expulsé qu'il était de sa patrie, pour Philippe lui-même, et pouvant trouver, surtout dans ce prince, des espérances de salut. Philippe donc fit venir Amphidamus, et découvrit que les paroles d'Apelles n'étaient que mensonges. A partir de ce jour, il témoigna plus que jamais estime et amitié aux Aratus, et regarda son ministre d'un œil moins favorable. Cependant, placé sous l'influence de sa toute-puissance, il était encore contraint de passer sur le plus grand nombre de ses fautes.

LXXXVII. Apelles n'abandonna pas néanmoins ses projets, et en même temps qu'il travaillait à la perte d'Aratus, il prépara celle de Taurion, gouverneur du Péloponèse; mais cette fois, pour y parvenir, il vanta ce capitaine, et répéta sans cesse que Taurion était digne, par son mérite, de suivre le roi dans ses campagnes : il voulait ainsi mettre à la tête du Péloponèse un autre chef. On a imaginé, en effet, un nouveau moyen de perdre un ennemi; ce n'est plus par des accusations, mais par des louanges que l'on lui fait tort; cette noire fourberie, cette lâche trahison a dû prendre

naissance à la cour des rois, dans la jalousie et l'ambition de ceux qui les fréquentent. Apelles mordait aussi, dès qu'il le pouvait, Alexandre, préposé à la garde du roi, afin de composer à son gré la garde de la personne du prince, et de bouleverser complétement l'ordre établi par Antigone. Ce prince qui, pendant sa vie, gouverna si admirablement et son fils et son royaume, avait encore, en mourant, tout réglé pour l'avenir avec une étonnante prévoyance. Dans son testament, après avoir rendu compte aux Macédoniens de son administration, il avait déterminé comment et par qui les affaires devaient être conduites après lui, désirant ne laisser aux courtisans aucun motif de rivalité et de querelle. Parmi ses compagnons d'armes, il avait nommé Apelles lui-même tuteur de son fils; Léontius, chef des peltastes; Mégaléas, directeur des archives; Taurion, gouverneur dans le Péloponèse, et Alexandre, capitaine de la garde du prince. Or, Apelles avait déjà un pouvoir absolu sur Léontius et sur Mégaléas, et il cherchait en éloignant du service Alexandre et Taurion à disposer par lui ou ses amis de leurs charges comme du reste. Il y serait facilement parvenu, s'il ne se fût attiré la haine d'Aratus. Au contraire, il fut bientôt puni de sa folie et de son ambition; le sort qu'il préparait à d'autres, il ne tarda pas à l'éprouver lui-même. Nous ne dirons pas, dès à présent, la cause et la nature de cette disgrâce, et, sans plus tarder, nous mettrons ici fin à notre quatrième livre : nous essayerons, dans la suite, de fournir à ce sujet des détails précis. Ajoutons en passant, que Philippe, à la suite des événements que nous avons racontés, retourna dans Argos, et qu'il y passa l'hiver avec ses amis, tandis que son armée était rentrée en Macédoine.

LIVRE V.

SOMMAIRE.

I, II. Philippe se réconcilie avec Aratus. Suite de la guerre contre l'Étolie. Les Achéens votent des subsides au roi de Macédoine. — II, III. Celui-ci résout de faire la guerre sur mer. Conspiration d'Apelles, de Léontius et de Mégaléas contre le prince. — III-V. Il se dirige vers Céphallénie, et de là vers Palée, dont il ne peut s'emparer par la trahison de Léontius.—V-IX. Il envahit l'Étolie et la ravage. Therme est assiégée et prise. — IX-XIII. Philippe renverse le temple de cette ville. Conduite de ce prince, opposée à celle de Philippe, père d'Alexandre, et d'Alexandre lui-même. Digression sur les droits de la guerre. — XIII-XVIII. Philippe sort de Therme et est inquiété dans sa marche. Il triomphe de tous les obstacles, et célèbre, en l'honneur de ses succès, un repas solennel. Troubles dans le camp à propos d'une attaque dirigée par Léontius contre Aratus. Mégaléas est jeté en prison. Le roi protége Aratus, et les ennemis de celui-ci sont condamnés. Lycurgue fait une tentative en Messénie, Dorimaque envahit la Macédoine, mais inutilement. Philippe à Corinthe. — XVIII-XXV. Expédition du roi en Laconie. Détails. — XXV-XXIX. Suite des intrigues et de la conspiration de Léontius, d'Apelles et de Mégaléas. Mégaléas est réduit à se donner la mort. Léontius est tué et Apelles disgracié. La campagne de Philippe, en Phocide, compromise par ces embarras. Apelles meurt bientôt dans les fers. — XXIX-XXXI. Une trêve conclue avec les Étoliens n'amène pas la paix. Philippe va passer ses quartiers d'hiver en Macédoine. Polybe entame l'histoire de l'Asie. — XXXI-XXXIV. Réflexions sur la méthode à suivre dans l'histoire. Importance du commencement en une œuvre de ce genre. Éphore avant Polybe a seul écrit une histoire universelle. — XXXIV, XXXV. Ptolémée Philopator en querelle avec Antiochus. Sa coupable indolence. — XXXV-XL. Conspiration de Cléomène contre lui. Détails. Mort de ce prince. — XL, XLI. Affaires de Syrie. Théodote, gouverneur de Célésyrie pour Ptolémée, livre cette province à Antiochus. — XLI-XLIII. Molon, gouverneur de Médie, se révolte contre lui. Herméas, ministre d'Antiochus. Sa haine contre Épigène, général de l'armée syrienne. — Il pousse Antiochus à tourner ses armes contre Ptolémée, Épigène contre Molon.—XLIII, XLIV. Noces d'Antiochus avec Laodice. Molon s'empare de l'Apolloniatide. — XLIV, XLV. Description de la Médie. — XLV-XLIX. Xénétas va combattre Molon, et Antiochus part pour la Célésyrie.—Expédition de Xénétas. Il est vaincu.—XLIX, L. Molon tout-puissant. Le roi se décide à faire la guerre en personne à Molon. — L, LI. Épigène meurt par une trahison d'Herméas. — LI-LV. Campagne d'Antiochus en Médie ; il vainc Molon. Molon crucifié. — LV, LVI. Guerre

contre Artabazane. — LVI, LVII. Le roi se débarrasse d'Herméas. — LVII, LVIII. Achéns prend le titre de roi. — LVIII-LXI. Siége de Séleucie. Situation géographique de cette ville. Elle est prise.—LXI-LXIII. Antiochus appelé en Célésyrie. Il entre dans Tyr, Ptolémaïs et soumet encore quelques places. — LXIII-LXVIII. Agathocle et Sosibe, ministres de Ptolémée, amusent Antiochus par de vaines négociations. — LXVIII-LXXII. Antiochus voyant qu'elles sont sans résultat, pousse en avant. Il prend Marathe, Botrys, etc., et s'établit devant Sidon. Il n'ose l'attaquer, fait la conquête de certaines villes et vient ensuite camper sous Ptolémaïs. — LXXII-LXXVII. Siége de Pednelisse par les habitants de Segée, qui sont assiégés à leur tour. Trahison de Logbasis. Comment les Selgiens s'en vengent. — LXXVII-LXXIX. Conquêtes d'Attale. Il se sépare des Galates ses alliés. — LXXIX-LXXXII. Nouveaux préparatifs de Ptolémée et d'Antiochus. Entreprise hardie de Théodote. — LXXXII-LXXXVIII. Bataille de Raphia. Détails. Trêve entre les deux rois. — LXXXVIII-XCI. Munificence des rois en faveur des Rhodiens, de qui le colosse avait été récemment renversé. Réflexions de Polybe.—XCI-XCIII. Les Achéens se disposent à la guerre. Lycurgue, qui avait envahi la Messénie, se retire sans avoir rien fait. — XCIII, XCIV. Il apaise les querelles qui divisaient les Mégalopolitains. — XCIV-XCVII. Hostilités réciproques des Étoliens, des Éléens et des Achéens. Scerdilaïdas se prononce contre Philippe. Feinte trahison à propos de la ville de Phanote. — XCVII-XCIX. Philippe se rend à Larisse et fait une tentative sur Melitée. Il ne peut prendre cette ville faute d'échelles assez longues. Réflexions de l'auteur. — XCIX-CI. Siége de Thèbes, en Phthiotide. Prise de cette ville. — CI, CII. Les Étoliens font à Philippe des propositions de paix. Il ne les rejette ni ne les accepte, et dirige ses forces contre Scerdilaïdas. Il ne peut l'atteindre, et revient à Argos assister aux jeux néméens. Il y apprend la nouvelle de la bataille de Cannes, et Démétrius de Pharos engage le prince à passer en Italie. — CII-CV. Négociations reprises entre les Étoliens et Philippe. Harangue d'Agélaüs pour exhorter les Grecs à être unis. — CV-CVII. La paix est conclue. État du Péloponèse. — CVII, CVIII. Ptolémée fait la guerre à ses propres sujets. Antiochus marche contre Achéus. — CVIII-CXI. Philippe retourne en Macédoine pour y combattre Scerdilaïdas qui l'avait envahie. Il fait quelques préparatifs pour son expédition en Italie. Peur panique de ce prince. — CXI. Guerre de Prusias contre les Gaulois.

I. L'année de la préture du jeune Aratus était parvenue au lever des Pléiades, suivant la manière de compter usitée chez les Achéens. Il déposa le pouvoir, et Épérate lui succéda. Dorimaque était alors préteur des Étoliens. C'était aussi l'époque où Annibal, déclarant hautement la guerre aux Romains, s'élança de Carthagène dans les premiers jours de l'été, et, franchissant l'Èbre, commença l'exécution de ses desseins et sa marche vers l'Italie. Les Romains, de leur côté, envoyaient Tibérius Sempronius en Afrique avec une armée, et Pu-

blius Cornélius en Espagne. En Orient, Antiochus et Ptolémée renonçaient à régler par des négociations leurs démêlés au sujet de la Célésyrie et prenaient les armes. En ce moment, afin d'en revenir à Philippe, ce prince, qui manquait d'argent et de vivres pour son armée, convoqua, par l'organe de leurs magistrats, l'assemblée des Achéens. A peine fut-elle réunie, selon la coutume, à Égium que, voyant d'une part les Aratus, par suite des intrigues qu'Apelles avait dirigées contre eux dans la dernière assemblée, fort mal disposés, et de l'autre Épérate, incapable de rien faire et de tous méprisé, il reconnut l'effet des coupables manœuvres de son ministre et résolut de gagner Aratus. Il persuada donc aux magistrats de transporter l'assemblée à Sicyone, et, dans une conférence particulière avec les Aratus, où il rejeta sur Apelles tout ce qui avait eu lieu, il les convia à lui rendre leur amitié. Ceux-ci s'y prêtèrent de bonne grâce, et alors le roi entra dans l'assemblée où, grâce à leur appui, il obtint tout ce qui était nécessaire pour achever ses desseins. Les Achéens s'engagèrent à lui fournir sur-le-champ cinquante talents pour le commencement de la campagne, à payer la solde de son armée pendant trois mois, à lui donner dix mille mesures de blé, et de plus dix-sept talents par mois tant qu'il commanderait en personne dans le Péloponèse.

II. Après ce décret, les députés se retirèrent dans leurs villes. Aussitôt que leurs troupes furent sorties de leurs quartiers d'hiver, Philippe délibéra avec ses amis et résolut de transporter la guerre sur mer. C'était, suivant lui, le moyen de surprendre partout et rapidement les ennemis et de les empêcher de se porter secours, disséminés comme ils l'étaient et tremblant dès lors pour eux-mêmes, à cause de l'imprévu et de la promptitude des attaques maritimes. Il avait à combattre à la fois les Étoliens, les Lacédémoniens et les Éléens. Cette décision prise, il réunit les vaisseaux des

Achéens avec les siens dans le Léchée[1], et là, par des épreuves continuelles, il exerça et accoutuma peu à peu son infanterie à ramer, les Macédoniens s'y prêtant d'ailleurs avec ardeur. Soldats excellents et remplis de courage sur terre, ils ne se montrent pas moins propres à la marine, lorsque l'occasion s'en présente; infatigables encore, soit pour creuser des fossés, soit pour fortifier un camp, soit pour d'autres travaux pénibles, ils sont tels enfin qu'Hésiode représente les Éacides aimant la guerre autant que les festins[2]. Le roi Philippe et les Macédoniens s'occupaient donc ainsi d'exercices et de préparatifs maritimes. Cependant Apelles, qui ne pouvait ni se concilier le prince, ni supporter l'état subalterne où le tenaient ses mépris, s'entendit avec Léontius et Mégaléas pour que tous deux, à la cour, épiant les circonstances, missent, par leur mauvais vouloir, obstacle aux desseins du roi, tandis que lui, détaché à Chalcis, veillerait à ce qu'il ne reçût aucune des choses nécessaires à son entreprise. En effet, quand il eut bien tout concerté avec ses complices, il partit pour Chalcis, sous de vains prétextes qu'il donna à Philippe, et, durant le séjour qu'il y fit, tint si bien son serment, grâce à l'obéissance que tous lui témoignaient en souvenir de son ancien crédit, que bientôt, faute de ressources, Philippe fut réduit à mettre en gage ses vases d'argent, qui servaient à ses usages journaliers, pour subvenir à ses besoins. Dès que les vaisseaux furent réunis et les Macédoniens accoutumés à la rame, le roi distribua du blé à son armée, lui paya sa solde et leva l'ancre. Le lendemain, il abordait à Patras avec dix mille Macédoniens et douze cents mercenaires.

III. Dorimaque, préteur des Étoliens, avait, sur ces entrefaites, envoyé Agélaüs et Scopas au secours des

[1] Port de Corinthe, sur le golfe de Corinthe; l'autre port étant Cenchrée, sur le golfe Saronique.

[2] Ce vers ne se trouve pas dans les poëmes qui nous restent d'Hésiode.

Éléens, avec cinq cents Néocrites[1]. Les Éléens, de leur côté, dans la crainte que Philippe ne tentât d'assiéger Cyllène, y avaient rassemblé des mercenaires, en avaient appelé les citoyens aux armes et fortifié avec soin les murailles. Sur cela, Philippe réunit les mercenaires achéens, quelques-uns des Crétois et des cavaliers gaulois qui étaient à son service, ainsi que deux mille fantassins achéens d'élite, pour les laisser à Dymes, comme réserve et en même temps comme point d'appui, si quelque danger menaçait de la part des Éléens ; puis, après avoir écrit aux Messéniens, aux Épirotes, aux Acarnaniens, à Scerdilaïdas d'équiper les vaisseaux dont ils pouvaient disposer et de venir au-devant de lui, à Céphallénie[2], il quitta Patras à l'époque convenue et cingla vers Pronnos, du pays des Céphalléniens. Mais il vit que cette bourgade serait difficile à prendre et que le pays était étroit, il passa outre et alla mouiller près de Palée. Comme les campagnes, de ce côté, abondaient en blé et pouvaient aisément nourrir son armée, il débarqua et établit son camp devant la ville ; il tira ensuite les vaisseaux sur le rivage, les couvrit d'un retranchement et d'un fossé, envoya les Macédoniens aux fourrages et fit lui-même le tour des murailles, pour examiner par où il pourrait en approcher les ouvrages et les machines ; car il voulait attendre ses alliés à Palée, et en les attendant, la prendre. Par ce coup, il enlevait aux Étoliens leur plus ferme appui, puisque c'était à l'aide des vaisseaux céphalléniens qu'ils débarquaient dans le Péloponèse et qu'ils ravageaient les rivages de l'Épire et de l'Acarnanie ; de plus, il assurait à lui-même et à ses alliés un point d'attaque excellent contre le pays ennemi. En effet,

[1] Nous avons conservé en français l'expression grecque. Le sens précis du mot est : nouveaux Crétois. On ne sait pas au juste ce que Polybe entend par cette dénomination.

[2] Céphallénie, Céfalonia, au sud-ouest d'Ithaque, dont elle est séparée par un détroit.

Céphallénie est située près du golfe de Corinthe et tournée vers la mer de Sicile ; elle commande l'occident et le nord du Péloponèse, l'Élide surtout et les rivages de l'Épire, de l'Acarnanie et de l'Étolie vers le midi et l'ouest.

IV. Cette île était donc également avantageuse à Philippe, comme lieu de rendez-vous pour ses alliés et comme point d'appui d'où il pouvait défendre ses amis et assiéger ses ennemis : aussi avait-il fort à cœur de la soumettre. Cependant ayant reconnu que de toutes parts la mer ou des rochers environnaient la ville, à l'exception d'un espace étroit qui permettait d'approcher des murs, du côté de Zacynthe, il résolut de pousser vers cet endroit les machines et d'y concentrer tous les efforts du siége. Tels étaient les soins qui l'occupaient, quand arrivèrent quinze navires envoyés par Scerdilaïdas : les entreprises des grands seigneurs illyriens contre lui, les troubles qu'ils avaient excités l'avaient empêché d'en expédier davantage[1]. Les Acarnaniens, les Épirotes et les Messéniens fournirent les contingents convenus; car, depuis la prise de Phialie, les Messéniens s'étaient franchement associés aux armes de Philippe. Dès que tout fut prêt, que les balistes et les catapultes furent à la place qui convenait le mieux pour repousser les défenseurs des murailles, le roi, après avoir harangué les Macédoniens, fit avancer les machines et creuser une mine sous leur protection. Plus de deux plèthres de murs furent sapés en fort peu de temps, grâce à l'ardeur des Macédoniens. Alors Philippe, s'approchant de la ville, invita les habitants à traiter. Sur leur refus, il fit mettre le feu aux poutres qui soutenaient le mur, et toute la partie minée s'écroula. Aussitôt ordre fut donné aux peltastes de courir en avant, sous la conduite de Léontius, et de s'élancer en cohortes à travers la brèche. Mais Léontius, qui

[1] Voir les notes de Schweighæuser, liv. V, chap. IV.

n'avait pas oublié son traité avec Apelles, empêcha trois fois les jeunes soldats, qui déjà avaient franchi la brèche, d'aller au delà et d'achever la prise de la ville. Outre qu'il avait séduit d'avance les officiers les plus importants, il agit lui-même mollement, de propos délibéré, et feignit je ne sais quelle crainte. Les Macédoniens, en définitive, furent repoussés avec une forte perte, quelque facile qu'eût pu être la victoire. Le roi, voyant les chefs épouvantés et la plupart des soldats blessés, leva le siége et tint conseil sur le parti à prendre.

V. Cependant Lycurgue avait envahi la Messénie et Dorimaque, avec la moitié des Étoliens, la Thessalie, dans la pensée qu'ils obligeraient Philippe à lever le siége de Palée. Bientôt, en effet, arrivèrent des députés de l'Acarnanie et de la Messénie; les premiers suppliaient le roi d'envahir au plus vite l'Étolie, et d'empêcher ainsi Dorimaque de se jeter dans la Macédoine, en même temps qu'il ravagerait sans danger le territoire étolien; les autres lui demandaient secours et assuraient que, grâce aux vents étésiens, la traversée de Céphallénie en Messénie n'était que d'un jour; le Messénien Gorgus ajoutait qu'il serait facile de diriger contre Lycurgue une attaque soudaine et certainement heureuse. Léontius, qui ne perdait pas de vue ses projets, appuya fortement Gorgus, comprenant que tout serait ainsi perdu pour Philippe; car s'il était aisé d'aller en Messénie, le retour était impossible tant que duraient les vents étésiens : dès lors il était clair que Philippe, enfermé avec son armée dans la Messénie, demeurerait oisif tout le reste de l'été, tandis qu'il serait facile aux Étoliens d'envahir, de ruiner et de saccager impunément la Thessalie et l'Épire. Tels étaient les conseils que l'on donnait au roi pour le perdre; mais Aratus, qui était présent, parla dans un sens opposé : il fallait, selon lui, cingler vers l'Étolie et y transporter la guerre. L'absence des Étoliens et de Dorimaque offrait une excel-

lente occasion pour se jeter dans leur pays et le ravager. Le roi, qui déjà se défiait de Léontius, depuis cette terreur calculée qu'il avait montrée dans l'assaut, et qui avait compris ses intentions dans le conseil tenu sous les murs de Palée, résolut de se conformer à l'avis d'Aratus. Il écrivit donc à Épérate, préteur des Achéens, de conduire au secours des Messéniens l'armée achéenne, quitta brusquement Céphallénie, et deux jours après aborda à Leucade, durant la nuit. Là, il prépara tout ce qui était nécessaire pour faire remorquer ses vaisseaux à travers le canal qu'on appelle Dioryctc[1], et bientôt vogua à travers le golfe d'Ambracie. Ce golfe, qui s'avance assez loin de la mer de Sicile, pénètre jusqu'au milieu de l'Étolie, ainsi que nous l'avons déjà dit. Un peu avant le jour, Philippe prit terre à Limnée. Il ordonna à ses soldats de prendre leur repas, de laisser dans la place la plus grande partie de leurs bagages et de se préparer pour la marche. De son côté, il s'occupa de réunir des guides, et les interrogea avec la plus grande attention sur la nature des lieux et sur les villes du voisinage.

VI. Aristophante, prêteur des Acarnaniens, amena au roi, sur ces entrefaites, toutes les forces de leur république. Ce peuple, qui avait reçu dès longtemps de nombreuses et graves injures de la part des Étoliens, désirait ardemment se venger d'eux de quelque manière que ce fût, et leur nuire. Aussi, saisissant avec joie l'occasion que leur offrait cet envoi de secours, non-seulement ceux que la loi obligeait à combattre, mais aussi quelques vieillards, avaient couru aux armes. Les Épirotes n'étaient pas moins animés pour des raisons semblables ; mais l'étendue de leur pays et la soudaineté de l'arrivée de Philippe ne leur avaient pas permis d'être prêts. Quant aux Étoliens,

[1] Ce canal, creusé de main d'homme, séparait Leucade du continent, et en avait fait une île, de presqu'île qu'elle était dans l'origine.

Dorimaque en avait emmené avec lui la moitié, comme on l'a vu plus haut, et avait pensé que ce serait assez du reste pour mettre la ville et le pays à l'abri des attaques imprévues. Philippe, après avoir confié les bagages à une garde suffisante, partit le soir de Limnée, campa après une course de soixante stades, et, dès que ses troupes eurent pris leur repas et se furent un moment reposées, continua sa route. Il marcha toute la nuit, et atteignit le fleuve Achéloüs au point du jour, entre Conope et Stratos : il voulait tenter un coup de main sur Therme[1].

VII. Léontius sentait que, pour deux raisons, le roi réussirait dans ses desseins, tandis que les Étoliens seraient réduits à ne rien faire : d'abord l'invasion des Macédoniens avait été subite, imprévue, et ensuite les Étoliens, qui ne pouvaient penser que Philippe osât se risquer sur un tel terrain, à cause de la force de Therme, devaient être, à l'égard de cette ville, dans une sécurité complète et sans moyens de résistance. Poursuivant donc l'exécution de ses desseins, il engagea Philippe à camper près de l'Achéloüs et à faire rafraîchir ses soldats un instant : il voulait ainsi donner aux Étoliens le temps d'accourir au secours de Therme. Mais Aratus, qui comprenait combien les circonstances étaient pressantes, et qui, d'ailleurs, pénétrait la trahison de Léontius, conjura Philippe de ne pas laisser échapper l'occasion, et d'agir au plus vite. Convaincu de la justesse de ce conseil, et soupçonnant Léontius, le prince poursuivit sa marche. Il franchit l'Achéloüs et se dirigea rapidement vers Therme, brûlant et dévastant tout sur son chemin. Il laissa à sa gauche Stratos, Agrinium, Thesties ; à sa droite, Conope, Lysimachie, Trichonie, Phétée, et parvint à la ville de Métapa, située près le lac de Trichonie, sur l'étroit sentier

[1] Therme, aujourd'hui en ruine, au centre de l'Étolie, dont elle était la capitale.

qui en suit le rivage, à soixante stades environ de Therme. Les Étoliens l'avaient abandonnée. Il y mit une garnison de cinq cents hommes, afin qu'elle lui servît de point d'appui, soit pour aborder le sentier dont nous venons de parler, soit pour en sortir. Tous les bords du lac sont, en effet, à pic, montagneux, couronnés de forêts, et ne présentent qu'une route resserrée et rude. Les mercenaires furent chargés d'ouvrir la marche; venaient ensuite les Illyriens, puis Philippe à la tête des peltastes et de la phalange; l'arrière-garde se composait des Crétois; le flanc droit était couvert par les Thraces et par l'infanterie légère, qui suivaient le pas du gros de l'armée; et le côté gauche l'était par le lac, qui se prolonge durant trente stades environ.

VIII. Au sortir du défilé, Philippe rencontra le bourg de Pamphia. Il y laissa une garnison et s'avança vers Therme par un chemin qui, outre qu'il est raboteux et fort difficile, est bordé des deux côtés de rochers et de précipices, de sorte qu'en certains endroits la voie trop étroite présente de grands dangers; on monte ainsi l'espace de trente stades. Cependant, grâce à l'ardeur des Macédoniens, il acheva cette route en peu de temps, et il atteignit Therme que le jour était déjà fort avancé, il y établit aussitôt son camp sous les murs, et envoya ses soldats piller les villages voisins, ravager les campagnes et saccager les maisons de Therme même, lesquelles renfermaient en abondance du blé et des provisions de toutes sortes, et les meubles les plus précieux de l'Étolie. C'était à Therme qu'avaient lieu les marchés et les jeux les plus célèbres; c'était là que se tenaient les assemblées : aussi chacun y apportait ce qu'il avait de plus riche pour recevoir les étrangers et célébrer dignement les jours de fêtes. Outre ces raisons d'utilité, les Étoliens se figuraient qu'il ne pouvait y avoir d'asile plus sûr qu'un lieu où l'ennemi n'avait jamais osé s'aventurer, et qui, par sa nature,

semblait être la citadelle de toute l'Étolie. Aussi le pays, étant depuis longtemps dans une paix profonde, les maisons voisines du temple et tous les lieux environnants regorgeaient de toute sorte de biens. Les soldats, chargés de dépouilles, campèrent cette nuit où ils se trouvaient. Mais, le lendemain, on choisit ce qu'il y avait dans le butin de plus important et de plus transportable : le reste fut mis en monceau devant les tentes et brûlé. Il en fut de même pour les armes suspendues dans les portiques : les plus belles furent emportées, quelques-unes échangées, les autres livrées aux flammes : il y en eut plus de quinze mille ainsi détruites.

IX. Jusque-là tout ce qui avait lieu n'était que juste et conforme aux lois de la guerre ; mais comment exprimer ce qui va suivre? Au souvenir de l'infâme conduite des Étoliens à Dium et à Dodone, les Macédoniens incendièrent les portiques sacrés et brisèrent toutes les offrandes, parmi lesquelles s'en rencontraient de magnifiques et dont le travail avait coûté des soins et des dépenses considérables. Ils ne brûlèrent même pas seulement les toits, ils ruinèrent l'édifice jusqu'aux fondements. Ils renversèrent aussi les statues, qui n'étaient pas au nombre de moins de deux mille, et en mutilèrent beaucoup, ne respectant que celles qui portaient le nom des dieux ou qui reproduisaient leur image. Enfin, ils écrivirent sur le mur un vers devenu célèbre, un des premiers essais du gracieux talent de Samus, fils de Chrysogonus et compagnon d'enfance du roi :

Vois-tu où le trait céleste a volé [1] ?

Sans doute le roi et ses amis avaient alors la ferme

[1] Δῖος, qui signifie à la fois divin et Dium, forme un jeu de mot intraduisible en français.

conviction qu'agir ainsi était légitime et convenable, puisqu'ils ne faisaient que se venger des impiétés de l'Étolie à Dium. Je ne suis pas, moi, du même avis; et pour voir si j'ai raison, il n'y a qu'à se rappeler quelques exemples empruntés à la famille même des rois macédoniens. Antigone, après avoir vaincu en bataille rangée Cléomène, roi de Lacédémone, était devenu maître de Sparte : il pouvait faire tout ce qu'il voulait de la ville et des citoyens, et cependant, loin de causer du mal aux vaincus, il leur rendit leurs lois et la liberté, combla de bienfaits la république et les particuliers, et ensuite rentra paisiblement dans ses États. Aussi reçut-il dès lors le nom de bienfaiteur, et après sa mort, celui de sauveur. Ses nobles procédés lui valurent l'estime et l'admiration non-seulement des Lacédémoniens, mais encore de la Grèce entière.

X. Celui qui commença la fortune de cette maison, et l'éleva le premier à un si haut degré de splendeur, Philippe, vainqueur des Athéniens à Chéronée[1], fit moins par les armes que par la douceur et l'humanité de ses mœurs : les armes et la guerre ne le rendirent maître que de ceux qui combattaient contre lui ; sa bienveillance et sa modération mirent en son pouvoir les Athéniens et leur ville même. N'ajoutant jamais le poids de sa colère à celui des maux de la guerre, il ne combattait, ne luttait contre ses ennemis que jusqu'à ce que l'occasion fût venue de montrer sa clémence. Ainsi, il renvoya les prisonniers des Athéniens sans rançon, rendit les derniers devoirs aux morts, donna à Antipater le soin de porter leurs ossements à Athènes, fournit des vêtements à la plupart de ceux qu'il relâcha, et, grâce à sa prudence, sut à peu de frais se procurer un immense avantage. En effet, frappés d'une telle gran-

[1] Cette bataille fut livrée par Philippe aux Thébains et aux Athéniens, en 336 avant Jésus-Christ.

deur d'âme, les Athéniens devinrent de fidèles alliés, d'ennemis qu'ils étaient. Que fit aussi Alexandre? telle fut sa fureur contre Thèbes qu'il en vendit tous les habitants et ruina la ville jusque dans ses fondements ; mais, dans ce désordre, il ne manqua pas à la piété due aux dieux : au contraire, il mit tous ses soins à empêcher qu'aucune atteinte, même involontaire, ne fût portée aux temples ou aux lieux sacrés. Plus tard, lorsqu'il passa en Asie pour venger la Grèce des sacriléges des Perses, il s'appliqua à infliger aux hommes un châtiment digne de leurs crimes; mais il respecta tout ce qui était consacré à la divinité, bien que les Perses se fussent surtout signalés par leurs impiétés en Grèce. Philippe aurait dû avoir sans cesse ce souvenir présent à l'esprit, pour se montrer l'héritier et le successeur de ces grands princes, moins par la puissance que par la modération et la grandeur d'âme. Mais, durant toute sa vie, autant il eut soin de faire sonner bien haut qu'il était le descendant de Philippe et d'Alexandre, autant il s'occupa peu de reproduire leurs vertus. Aussi, comme il suivit une conduite toute contraire à celle de ses ancêtres, recueillit-il plus tard dans sa vieillesse une renommée toute contraire à la leur.

XI. Ce qu'il fit à Therme est un exemple de cette différence. En se rendant coupable des mêmes sacriléges que les Étoliens, et en remédiant au mal par le mal, il croyait ne rien faire d'injuste. Il reprochait à Scopas et à Dorimaque leur impiété et leurs profanes fureurs pour les excès commis à Dodone et à Dium envers les dieux ; et lorsqu'il imitait leurs désordres, il ne soupçonnait pas qu'il pût être mis au même rang qu'eux. Détruire et ruiner les citadelles de l'ennemi, ses portes, ses villes, ses soldats, ses vaisseaux, ses récoltes, en un mot, faire tout ce qui peut l'affaiblir et, par contre-coup, mieux assurer l'effet de nos entreprises et de nos efforts, est chose que les lois et le droit de la guerre nous forcent à faire ; mais, sans au-

cune espérance d'augmenter ses propres forces ou de diminuer celles de l'ennemi pour la suite de la guerre, renverser, comme l'a fait Philippe, de gaieté de cœur, les temples et, avec eux, les statues, et tout ce qui sert au culte, n'est-ce pas le fait d'un caractère violent, d'un esprit égaré par la rage? L'homme de bien combat non pas pour exterminer, pour détruire, mais pour réparer et redresser des torts; non pour envelopper dans un même châtiment innocents et coupables, mais plutôt pour sauver et préserver avec les justes ceux qui semblent ne pas l'être. Il appartient à un tyran d'employer la violence et d'imposer sa domination par la crainte, détesté de ses sujets qu'il déteste; à un roi, de se faire aimer par ses bienfaits, par sa douceur, par sa bienveillance, et de ne commander qu'à des peuples contents de lui obéir. Pour bien comprendre la faute de Philippe, on n'a qu'à se représenter quels eussent été les sentiments des Étoliens à son égard si, par une conduite contraire, il eût respecté les temples et les statues, et n'eût profané aucune des offrandes déposées à Therme. Ils auraient, ce me semble, conçu de lui la plus favorable et la plus glorieuse idée, alors que, pleins encore du souvenir de leur infâme conduite à Dium et à Dodone, ils auraient vu Philippe, bien qu'il fût maître de se permettre tout, et qu'en leur causant les plus grands maux il n'eût paru exercer que de justes représailles, mieux aimer, par douceur et par grandeur d'âme, s'abstenir de tout forfait semblable envers eux.

XII. Évidemment ils se seraient condamnés eux-mêmes et auraient admiré avec quelle noblesse, avec quelle dignité vraiment royale Philippe avait su en même temps honorer les dieux et satisfaire sa colère. Et il n'est pas moins profitable, que dis-je, il est plus utile de vaincre ses ennemis par les bons procédés et par la justice que par les armes : on cède, parce qu'il le faut, à la force, on se soumet volontairement à la vertu,

et tandis que la violence ne ramène au devoir qu'à grands frais, la clémence le fait sans exiger de sacrifices; enfin, et c'est là le principal, dans le premier cas, la meilleure part du succès revient aux soldats, dans le second, tout l'honneur est pour le chef. Peut-être, du reste, faut-il moins attribuer à Philippe encore très-jeune, tout ce qui s'est fait alors, qu'à ses amis ou à ses conseillers, parmi lesquels étaient Aratus et Démétrius de Pharos. On peut affirmer, même sans avoir assisté aux événements, auquel des deux appartient un tel conseil. Outre que dans toute la vie d'Aratus, on ne peut trouver aucune action téméraire ou imprudente, et qu'il en est tout autrement pour Démétrius, nous verrons bientôt une preuve incontestable de la différence de leur caractère; nous en ferons mention en temps opportun.

XIII. Revenons à notre récit. Philippe, emportant avec lui tout ce qu'il était possible d'enlever, sortit de Therme, et reprit le chemin par où il était venu; il avait placé le butin et les soldats pesamment armés en avant, et sur les derrières de l'armée, les Acarnaniens et les mercenaires. Il avait hâte de sortir du défilé, de peur que les Étoliens, enhardis par les difficultés du chemin, n'attaquassent son arrière-garde; c'est ce qui eut lieu en effet: les Étoliens, réunis pour secourir la ville, au nombre d'environ trois mille, n'approchèrent pas tant que le roi fut sur les hauteurs, et se tinrent cachés dans des lieux couverts, sous la conduite d'Alexandre de Trichonie; mais ils envahirent Therme dès que l'arrière-garde fut en marche, et se jetèrent brusquement sur celle-ci. A la vue du désordre qui s'y mit aussitôt, ils l'attaquèrent avec une nouvelle ardeur, et, favorisés d'ailleurs par la nature du terrain, la serrèrent de près; mais Philippe, dans la prévision de cette attaque, avait, avant de descendre, posté derrière une colline les Illyriens et une troupe choisie de fantassins, et ces braves s'étant tout à coup précipités contre ceux des ennemis qui s'étaient le plus avancés, les Étoliens s'enfui-

rent sans ordre, et par des chemins détournés. Il leur tua cent trente hommes, et en prit autant. Après cette victoire, l'arrière-garde brûla Pamphie, et, sortie sans nouveau danger des défilés, se réunit aux Macédoniens. Philippe, qui campait à Métapa, l'y reçut; le lendemain, Métapa ruinée, il continua sa marche, et arriva à la ville d'Acres. Le jour suivant, en ravageant tout sur la route, il vint camper à Conope, où il demeura le lendemain. Puis il longea les rives de l'Achéloüs jusqu'à Stratos, y passa le fleuve, et campé sur une hauteur, hors de la portée de traits, se mit à harceler les habitants.

XIV. Il avait appris qu'environ trois mille fantassins étoliens et quatre cents cavaliers s'étaient réunis dans Stratos avec cinq cents Crétois; comme personne n'osait sortir, il ordonna à l'avant-garde de se mettre en route, et se dirigea vers Limnée, où était sa flotte. Mais l'arrière-garde avait à peine dépassé la ville, que quelques cavaliers étoliens en vinrent assaillir les derniers rangs; puis un corps de Crétois et une troupe de cavaliers étoliens qui se joignirent à eux s'avançant aussi, l'engagement devint plus sérieux, et l'arrière-garde fut obligée de faire volte-face pour combattre. D'abord l'avantage fut égal des deux côtés; mais les Illyriens accourant au secours des mercenaires de Philippe, cavaliers et mercenaires étoliens plièrent, et se sauvèrent en tous sens; les soldats du roi en poursuivirent la plus grande partie jusqu'aux portes et sous les murs de la Stratos, et en tuèrent une centaine; dès lors, ceux qui étaient dans la ville demeurèrent tranquilles, et l'arrière-garde rejoignit sans combattre l'armée et les vaisseaux. Lorsque le camp fut établi, Philippe offrit aux dieux un sacrifice en action de grâces pour l'heureux succès de son expédition, et réunit à ce propos tous les chefs dans un banquet solennel. En effet, Philippe s'était témérairement hasardé dans des lieux tels, qu'aucun homme n'avait osé jusqu'à lui s'y aventurer avec une

armée ; et non-seulement, il y avait mené ses troupes entières, mais encore, après avoir conduit à fin ses desseins, il en était revenu sans perte sensible. Ce fut en réjouissance de cette bonne fortune qu'il invita à sa table tous les chefs. Cependant Mégaléas et Léontius voyaient avec une amère douleur les heureux succès du prince, et, chargés par Apelles de mettre obstacle à ses entreprises, ils souffraient de n'avoir pu y réussir. Mais quelque peine que leur causassent tant d'échecs, ils se rendirent au festin.

XV. Leur maintien seul fit dès l'abord soupçonner au roi et à ses hôtes qu'ils ne se réjouissaient pas comme tous de ses victoires; mais quand dans le cours du banquet, des libations nombreuses eurent échauffé les esprits, Mégaléas et Léontius, qui s'étaient vus forcés de boire aussi bien que le reste des convives, se découvrirent tout entiers. Au sortir de table, emportés par l'ivresse, ils se mirent à chercher Aratus, et, l'ayant rencontré, ils commencèrent par lui dire des injures, puis en vinrent à lui lancer des pierres. Deux partis se formèrent aussitôt, et le désordre fut au comble dans le camp; le roi, qui entendait les cris, envoya pour savoir quelle en était la cause et mettre fin au tumulte. Aratus, après avoir raconté ce qui avait eu lieu, et pris à témoin tous les assistants, se retira loin du bruit dans sa tente. Léontius, profitant de la confusion générale, s'échappa on ne sait comment; mais le roi fit venir devant lui Mégaléas et Crinon, et instruit de ce qui s'était passé, les gourmanda sévèrement. Ceux-ci, loin de se repentir, poussèrent l'audace jusqu'à dire qu'ils ne cesseraient pas de remuer avant d'avoir traité Aratus comme il le méritait[1]. Le roi, indigné de tels propos, leur infligea une amende de vingt talents, et les fit jeter en prison.

[1] Μισθὸν ἐπιτιθέναι semble avoir eu en grec un sens proverbial, analogue à la locution française : « Faire payer cher à quelqu'un telle ou telle offense. »

XVI. Le lendemain, il manda Aratus, lui dit d'avoir bon courage, qu'il apporterait à cette affaire toute l'attention possible. Léontius, sur ces entrefaites, informé du sort de Mégaléas, vint à la tente du roi, accompagné de quelques soldats, dans l'espoir de forcer par la peur le jeune roi à changer de pensée. Arrivé devant lui, il lui demanda qui avait osé mettre la main sur Mégaléas, et le jeter en prison; le roi répondit fièrement : « Moi, » et Léontius effrayé, sortit furieux et en grondant. Après cette scène, Philippe mit à la voile avec toute sa flotte, et, traversant le golfe, aborda promptement à Leucade. Il recommanda à ceux qui étaient préposés au partage du butin de se hâter, et réunit ses amis pour juger Mégaléas. Aratus se porta accusateur contre Léontius et ses complices, raconta les meurtres qu'ils avaient commis à Argos, après le départ d'Antigone, leurs liaisons avec Apelles, et leur mauvais vouloir au siége de Palée; et comme il appuya ses attaques de preuves et de témoignages imposants, Mégaléas et ses amis ne sachant que répondre furent condamnés à l'unanimité. Crinon demeura en prison; Léontius se fit garant de l'amende prononcée contre Mégaléas. Voilà ce que devint la conspiration d'Apelles et de Léontius, dont l'issue fut bien contraire à l'idée qu'ils s'en étaient faite. Ils avaient espéré effrayer Aratus, isoler le roi, et faire tout ce qui leur semblerait bon : le contraire arriva.

XVII. Vers le même temps, Lycurgue évacua la Messénie sans avoir rien fait de mémorable. Bientôt il sortit de nouveau de Lacédémone, et s'empara de la ville de Tégée; tous les habitants s'étaient réfugiés dans la citadelle, il l'assiégea; mais comme le siége n'avançait pas, il retourna à Sparte. Les Éléens se jetèrent aussi sur le territoire de Dymes, et mirent facilement en fuite les cavaliers qui vinrent à leur rencontre, en les attirant dans une embuscade; quelques Gaulois y périrent, et plusieurs habitants furent pris, parmi lesquels Polymède d'Égium, et Agésipolis et Dioclès de Dymes-

Quant à Dorimaque qui, au moment où il avait fait prendre les armes aux Étoliens, se flattait d'abord, ainsi que je l'ai dit, de pouvoir en toute sûreté ravager la Thessalie, et contraindre Philippe à lever le siége de Palée, il n'osa pas, en présence de Chrysogonus et de Pétréus prêts en Thessalie à le combattre, descendre dans la plaine, et se borna à longer le pied des montagnes. Dès qu'il apprit l'invasion des Macédoniens en Étolie, il se hâta de quitter la Thessalie pour voler au secours de son pays; mais les Macédoniens s'étaient déjà retirés, de sorte que partout il arriva trop tard, et partout manqua l'occasion d'être utile. Le roi quitta Leucade, ravagea sur son passage le territoire des Eanthiens, et se rendit à Corinthe avec toute sa flotte. Il fit mouiller sa flotte dans le Léchée, débarqua ses troupes et envoya à toutes les villes alliées du Péloponèse des messagers pour leur apprendre le jour où leurs contingents devraient se trouver en armes devant Tégée.

XVIII. Cela fait, sans s'arrêter davantage à Corinthe, il donna ordre aux Macédoniens de se mettre en route, arriva le deuxième jour devant Tégée en passant par Argos, y prit ceux des Achéens qui y étaient déjà réunis, et se jeta dans les montagnes pour envahir à l'improviste le territoire lacédémonien. Après quatre jours de marche par des lieux déserts, il atteignit les collines situées devant la ville, et, laissant le Ménélée[1] sur sa droite, se dirigea vers Amycles. Les Lacédémoniens, qui de leur ville voyaient passer cette armée, furent frappés d'étonnement et de terreur à la fois. Ils n'y pouvaient croire. La nouvelle de la ruine de Therme par Philippe, et de ses succès en Étolie, tenait encore leurs esprits en suspens. Il avait même été question d'envoyer Lycurgue au secours des Étoliens. Mais personne n'avait eu l'idée que le danger pût si promptement et de si loin retomber sur les Spartiates, d'autant plus

[1] Le Ménélée n'est pas dans Polybe un mont, mais un certain emplacement dont la destination est inconnue.

que le roi était dans un âge qui n'inspire guère de frayeur. Il ne pouvait donc se faire qu'un événement si inattendu ne causât pas d'épouvante aux Lacédémoniens. Philippe, grâce à une audace et une habileté supérieures à sa jeunesse, jetait ainsi tous ses ennemis dans l'incertitude et la crainte. Parti du fond de l'Étolie, comme je l'ai dit, il avait franchi pendant la nuit le golfe d'Ambracie et avait abordé à Leucade. De là, après un repos de deux jours, il avait mis à la voile dès l'aurore et, tout en dévastant les côtes de l'Étolie, il était allé jeter l'ancre dans le Léchée; puis, sans s'arrêter, il était parvenu en sept jours aux collines qui dominent la ville près du Ménélée, de sorte que ceux mêmes qui le voyaient, refusaient pour la plupart de croire à sa présence. Les Lacédémoniens, alarmés par un danger si subit, ne savaient que faire et quel parti prendre.

XIX. Le premier jour, Philippe campa autour d'Amycles. Amycles est une ville de Laconie célèbre par ses beaux arbres et par ses fruits, et située à vingt stades environ de Lacédémone. Elle renferme un temple d'Apollon, le plus illustre de tous ceux du pays. Il s'élève dans la partie de la ville qui regarde la mer. Le lendemain, il descendit en faisant d'horribles ravages jusqu'au lieu nommé le camp de Pyrrhus, et lorsque durant deux jours il eut pillé les campagnes voisines, il campa à Carnion. De là il marcha sur Asine et essaya de l'enlever. N'y ayant pu réussir, il se retira et se mit à saccager tous les pays qui avoisinent la mer de Crète jusqu'au Ténare. Il se dirigea ensuite vers l'arsenal maritime des Lacédémoniens, Gythium, où se trouve un port sûr, à trente stades de la ville du même nom[1]. Bientôt, laissant Gythium à droite, il gagna Hélia, dans la plus belle et la plus riche contrée de la Laconie, et envoya de tout côté des fourrageurs afin de dévaster ces campagnes et d'en

[1] Voir les notes de Schweighæuser, vol. VI, pag. 166.

détruire les productions. La dévastation s'étendit jusqu'à Acres, Leucas et même Bœé.

XX. Les Messéniens, aussitôt qu'ils eurent reçu de Philippe la lettre qui leur ordonnait de lever des troupes, ne le cédèrent en zèle à aucun des alliés; ils entrèrent dans cette expédition avec la plus grande ardeur, et envoyèrent deux mille fantassins et deux cents chevaux d'élite. La longueur du chemin ne leur permit pas d'arriver devant Tégée alors que Philippe y était, et d'abord ils ne surent que résoudre; mais comme ils craignaient, à cause d'anciens soupçons, de paraître mal disposés, ils traversèrent l'Argolide jusqu'à la Laconie, afin d'opérer leur jonction avec le roi. Arrivés à Glympes, château fort situé sur les limites des deux pays, ils y campèrent sans prendre les précautions ordinaires, ne tracèrent autour d'eux ni retranchements ni fossés, ne se donnèrent même pas la peine de choisir un emplacement convenable, et, confiants dans la bienveillance des habitants, ils s'établirent tranquillement devant les murs de la ville. Informé de leur présence, Lycurgue marcha sur eux avec les mercenaires et quelques Lacédémoniens, les atteignit au point du jour et les attaqua hardiment. Les Messéniens qui, parmi d'autres mesures imprudentes, avaient eu surtout le tort de pousser au delà de Tégée, bien qu'ils n'eussent pas un nombre suffisant de soldats, et qu'ils ne se reposassent pas sur des chefs expérimentés, firent du moins, au moment même du combat, pour leur salut, tout ce que les circonstances leur permettaient: car dès qu'ils virent arriver l'ennemi, ils abandonnèrent leur camp et se réfugièrent dans le fort. Aussi Lycurgue s'empara de la plupart des chevaux et des bagages, mais ne put faire aucun prisonnier. Huit cavaliers seulement périrent. A la suite de cet échec, les Messéniens regagnèrent leurs foyers par Argos. Quant à Lycurgue, glorieux de ses exploits, il revint à Lacédémone et s'occupa de préparatifs. Il réunit ses amis et leur marqua l'intention de ne pas laisser sortir

Philippe de la Laconie sans combat. Cependant le roi s'avançait ravageant tout sur son chemin, et le quatrième jour, vers midi, il rentra dans Amycles avec toute son armée.

XXI. Lycurgue, après avoir donné aux chefs et à ses amis les instructions nécessaires pour la bataille prochaine, sortit lui-même de la ville et se dirigea vers le Ménélée avec deux mille hommes au moins. Il recommanda à ceux qui restaient dans Sparte de bien faire attention, pour qu'au premier signal ils fissent sortir promptement des troupes par plusieurs portes à la fois, et vinssent les ranger en bataille, tournées vers l'Eurotas, à l'endroit où ce fleuve est le moins éloigné de la ville. Telles furent les dispositions de Lycurgue et des Lacédémoniens. Mais de peur que l'ignorance du pays ne rende notre narration confuse et obscure, il est bon d'en dire la nature et la situation : c'est ce que nous nous sommes toujours appliqué à faire dans le cours de cet ouvrage, en ayant soin de rattacher les lieux inconnus à ceux qui sont déjà connus ou décrits. Comme en effet, dans les combats sur terre et sur mer, ignorer la différence des localités est le plus souvent préjudiciable ; comme nous voulons faire savoir à tous moins ce qui s'est fait que de quelle manière, nous ne pouvons sans dommage négliger aucune question de topographie, surtout lorsqu'il s'agit de la guerre. Nous aurons donc soin de nous servir, comme points de démarcation pour tels ou tels lieux, des ports, des mers, des îles, des temples, des terres qui les avoisinent, en les désignant sous leur propre nom ou par leurs surnoms ; nous en dirons aussi la position astronomique, puisque c'est ce que les hommes savent le plus communément. Il n'y a pas, comme nous l'avons déjà dit, d'autres moyens de donner à ses lecteurs la connaissance de ce qu'ils ignorent : or, voici quelle est la nature du terrain où le récit nous a conduits.

XXII. La forme de Sparte dans son ensemble est cir-

culaire; elle est située dans une plaine, mais elle renferme quelques inégalités, quelques hauteurs. Le fleuve qui coule auprès d'elle, à l'orient, et qui se nomme Eurotas, est très-rarement guéable à cause de sa profondeur. Les montagnes sur lesquelles est le Ménélée, et qui s'élèvent au delà du fleuve et à l'orient d'hiver par rapport à la ville, sont escarpées, difficiles, d'une hauteur considérable, et dominent de beaucoup l'espace qui s'étend entre la ville et le fleuve. Tout cet espace, en y comprenant le fleuve qui baigne le pied de ces montagnes, n'a pas plus d'un stade et demi. Or, Philippe devait à son retour passer par là, ayant ainsi à sa gauche la ville et les Lacédémoniens prêts sous les armes à le recevoir, et à sa droite le fleuve et les troupes de Lycurgue placées sur les hauteurs. Les Lacédémoniens avaient de plus imaginé d'arrêter, par delà l'espace que nous avons dit, le cours de l'Eurotas et avaient inondé le terrain entre la place et le fleuve, de sorte que ni cavaliers ni fantassins ne pouvaient le franchir. Il ne restait qu'un chemin entre le fleuve et les montagnes, où les soldats étaient réduits à ne pas se secourir, et où ils devaient être exposés pendant une longue marche aux attaques de l'ennemi. Philippe, à cette vue, délibéra avec ses amis, et crut que ce qu'il y avait de plus pressé était de déloger d'abord Lycurgue de sa position auprès du Ménélée. Il prit donc avec lui les mercenaires, les peltastes et les Illyriens, et après avoir traversé le fleuve, marcha vers les montagnes. Lycurgue, qui comprit ses desseins, disposa ses troupes et les exhorta à bien faire, et en même temps fit signe à la garnison de Sparte d'accourir. Aussitôt les chefs de la ville, à qui ce soin était commis, firent sortir les troupes en avant des murailles, la cavalerie formant l'aile gauche.

XXIII. Philippe, dès qu'il fut près de Lycurgue, lança ses mercenaires, et l'avantage sembla d'abord appartenir aux Lacédémoniens, que favorisaient puis-

samment leur armure et la nature du terrain. Mais quand il eut fait appuyer les mercenaires par les peltastes placés en réserve, et que lui-même, avec les Illyriens, eut pris l'ennemi en flanc, les mercenaires, que ranima l'assistance des peltastes et des Illyriens, retournèrent au combat avec une nouvelle ardeur, et les troupes de Lycurgue, effrayées du choc des soldats pesamment armés, plièrent, et prirent la fuite. Cent hommes périrent, un plus grand nombre fut pris, le reste se réfugia dans la ville. Lycurgue lui-même y rentra la nuit, suivi de peu de monde, par des chemins détournés. Philippe confia alors aux Illyriens la garde des hauteurs, et revint vers son armée avec les peltastes et son infanterie légère. Cependant Aratus, qui avait quitté Amycles avec la phalange, était proche de la ville. Le roi, pour l'appuyer, passa le fleuve à la tête des peltastes, de l'infanterie légère et de la cavalerie, et surveilla l'ennemi jusqu'à ce que ses troupes, pesamment armées, eussent franchi le défilé qui longe les collines. Les assiégés essayèrent d'entamer la cavalerie auxiliaire, et un grand combat s'engagea, dans lequel les peltastes les repoussèrent vigoureusement. Philippe, voyant la victoire certaine, poursuivit la cavalerie lacédémonienne jusqu'aux portes, puis repassa tranquillement l'Eurotas, et se plaça à l'arrière-garde, après la phalange.

XXIV. L'heure avancée du jour rallia toutes les troupes, et Philippe fut obligé de camper à l'extrémité même du défilé ; le hasard voulut que les guides s'établissent en l'endroit le plus favorable qu'on puisse trouver pour ravager la Laconie, à l'entour de Lacédémone même. Cet endroit est situé au commencement du défilé dont j'ai déjà parlé, à deux stades au plus de la ville, sur les bords du fleuve, et il n'y a pas d'autre passage vers Lacédémone, qu'on vienne de Tégée ou de tout autre point du centre du Péloponèse. Le long de la partie qui regarde la ville et le fleuve, s'étend en

rampe longue et difficile : une plaine féconde et bien arrosée en couronne le sommet, telle qu'une armée peut y entrer ou en sortir facilement; en plaçant sur ce sommet un camp, et en occupant la colline qui le domine, on se trouve avoir le campement le plus à l'abri de toute attaque du côté de Sparte, et le plus avantageux à la fois, puisqu'on est maître de l'entrée et du passage du défilé. Philippe s'y établit donc en toute sûreté. Le lendemain il envoya en avant ses bagages, et rangea son armée dans la plaine, sous les yeux des habitants. Il y demeura quelque temps; puis ensuite tournant à gauche, il se dirigea vers Tégée. Arrivé sur les lieux où Cléomène avait été vaincu par Antigone, il y campa. Le jour suivant, après avoir examiné le pays et sacrifié aux dieux, sur les deux montagnes qui se nomment, l'une Olympe, et l'autre Éva, il renforça son arrière-garde, et se remit en marche. A Tégée, il fit la distribution du butin, et de là, par Argos, se rendit avec son armée à Corinthe. Il y trouva des députés de Rhodes et de Chio, envoyés pour mettre fin à la guerre; et dans l'audience qu'il leur donna, usant de ruse avec eux, il leur dit qu'il était prêt, depuis longtemps, à traiter avec les Étoliens; puis il les congédia en les chargeant de disposer les Étoliens à accepter un accommodement. Il descendit alors au Léchée, et se disposa à s'embarquer pour la Phocide, où l'appelaient quelques affaires importantes.

XXV. Cependant Léontius, Mégaléas et Ptolémée, qui ne désespéraient pas d'effrayer Philippe et de couvrir par là leurs crimes passés, faisaient circuler parmi les peltastes, dans le corps de troupes que les Macédoniens appellent Agème, qu'ils s'exposaient plus que tous aux dangers, que cependant on leur faisait subir mille injustices, et qu'on ne leur donnait même pas la part du butin que l'usage leur assignait. Enflammés par de tels discours, les plus jeunes des peltastes se mirent à se diviser par bandes, à piller les tentes

dès principaux amis du roi, et allèrent jusqu'à briser les portes et à enlever les tuiles de sa maison. A la nouvelle de cette révolte et des désordres qu'elle causa dans toute la ville, Philippe accourut du Léchée. Il réunit les Macédoniens au théâtre, et là tour à tour leur fit entendre au sujet de leur conduite des exhortations et des reproches. L'assemblée fut tumultueuse et bruyante, les uns demandant la prison et la mort pour les coupables, les autres au contraire pardon et amnistie. Le roi dissimula ; il parut être satisfait, et après quelques mots de conciliation, les congédia tous. Il savait bien quels étaient les auteurs de la sédition, mais il feignit à cause des circonstances de l'ignorer.

XXVI. Après ce soulèvement, l'exécution des projets qu'avait formés le roi sur la Phocide rencontra de graves empêchements. Cependant Léontius, qui désespérait de lui-même après le mauvais succès de tant d'intrigues, en instruisit Apelles et lui envoya courriers sur courriers pour le faire venir de Chalcis, lui représentant sans cesse les embarras et le péril où il se trouvait par suite de ses différends avec le roi. Apelles, depuis son arrivée à Chalcis disposait de tout avec une licence excessive. Le roi, à l'entendre, était un tout jeune homme, soumis à son empire, ne pouvant rien par lui-même, et grâce à ce langage il avait attiré à lui le maniement général des affaires et une puissance absolue. Les magistrats et les officiers de la Thessalie et de la Macédoine ne manquaient jamais de s'adresser à Apelles, et les villes de la Grèce, dans chacun de leurs décrets, qu'il s'agît d'honneurs à rendre ou de présents à offrir, se souvenaient à peine du roi, tandis qu'Apelles seul était tout pour elles. Philippe, qui ne l'ignorait pas, en souffrait depuis longtemps et supportait cet orgueil avec d'autant plus d'impatience qu'Aratus le stimulait et poursuivait habilement l'achèvement de ses desseins. Mais il s'était toujours contenu, et nul ne connaissait ses intentions et sa pensée

secrète. Aussi Apelles, qui, ne voyant pas le fond du cœur de Philippe, était persuadé qu'il n'avait qu'à paraître devant le roi pour que tout se réglât par ses avis, accourut de Chalcis au secours de Léontius. Dès qu'il fut débarqué à Corinthe, séduits par les conseils de Léontius, de Mégaléas et de Ptolémée, qui commandaient les peltastes et les corps les plus illustres de l'armée, les jeunes Grecs se portèrent à sa rencontre : son entrée fut triomphante, grâce à la multitude de chefs et de soldats qui lui firent escorte, et il se dirigea avec ce train magnifique vers la demeure du roi. Mais comme il voulait y entrer aussi librement qu'autrefois, un des officiers qui avait des ordres précis à ce sujet, l'arrêta en lui disant que le roi n'était pas visible. Fort surpris à ces mots, Apelles, après avoir longtemps hésité à cause de ce qu'il y avait d'inattendu dans cet accueil, se retira tout confus. Aussitôt son brillant cortége s'évanouit, et il entra chez lui suivi de ses seuls esclaves. Ainsi vont les choses. Quelques moments suffisent pour élever et abaisser les hommes, quels qu'ils soient, mais avant tout les courtisans. Ils ressemblent aux jetons qu'on voit sur les tables de calcul, et qui, au gré de celui qui s'en sert, ont la valeur tantôt d'une pièce de cuivre, tantôt d'un talent. Le caprice de leur prince les fait subitement heureux ou misérables. Mégaléas, voyant que le secours qu'il attendait d'Apelles lui manquait contre toute attente, fut saisi de crainte et songea à fuir. Quant à Apelles, bien qu'il fût encore reçu à la table du roi, et qu'il conservât quelques priviléges du même genre, il ne fut plus admis ni aux délibérations ni aux réunions intimes de chaque jour. Peu après, le roi partit du Léchée, afin d'achever ses desseins sur la Phocide, et emmena Apelles avec lui. L'entreprise échoua, et Philippe quitta bientôt Élatée.

XXVII. Mégaléas se retira à Athènes, laissant Léontius engagé pour vingt talents. Les magistrats d'A-

thènes refusèrent de le recevoir, et il se rendit à Thèbes. Sur ces entrefaites le roi partit de Cirrha, aborda avec ses gardes dans le port de Sicyone, entra dans la ville, où il remercia les magistrats de leurs offres d'hospitalité, alla se loger chez Aratus, avec qui il passa tout son temps, et ordonna à Apelles de se rendre à Corinthe. Informé peu après de la fuite de Mégaléas, il remit à Taurion les peltastes dont Léontius était chef, les envoya en Triphylie sous le prétexte d'une affaire urgente, et aussitôt après leur départ fit arrêter Léontius pour le payement des vingt talents. Instruits de ce fait par un émissaire de Léontius, les soldats envoyèrent demander au roi d'attendre leur retour pour juger leur général, dans le cas où il s'agirait d'autre chose que de la caution ; ils considéreraient, disaient-ils, un refus comme une marque de mépris et comme une insulte commune (telle était la liberté de langage des Macédoniens à l'égard de leurs rois); mais s'il n'était question que des vingt talents, ils se cotiseraient pour les payer. Le roi, irrité, fit périr Léontius plus tôt qu'il ne se l'était proposé, à cause de ce grand empressement des peltastes pour sa défense.

XXVIII. En ce moment revinrent de l'Étolie les députés de Rhodes et de Chio, apportant une trêve de trente jours; ils affirmèrent en outre que les Étoliens étaient disposés à traiter. Ils fixèrent même avec Philippe un jour où il se rendrait à Rhium, et promirent de nouveau que les Étoliens feraient tout pour mettre fin à la guerre. Le roi accepta la trêve et écrivit à ses alliés d'envoyer à Patras des députés, afin de négocier la paix. Lui-même partit du Léchée, et le deuxième jour débarqua à Patras. Il s'y trouvait quand il reçut de la Phocide des lettres adressées par Mégaléas aux Étoliens, pour les engager à avoir bon espoir et à continuer les hostilités, parce que Philippe, faute de provisions, était réduit à l'extrémité. Il ajoutait à cela des accusations contre le roi et des injures grossières.

Lecture faite de ces lettres, le roi, pensant qu'Apelles était le principal auteur de toutes ces intrigues, l'envoya sous bonne garde à Corinthe avec son fils et un jeune homme qu'il aimait. En même temps il fit partir Alexandre pour Thèbes, avec ordre de citer Mégaléas devant les magistrats au sujet de la caution. Alexandre obéit; mais Mégaléas, sans attendre l'issue du procès, se détruisit, et quelques jours après moururent Apelles, son fils et le jeune homme qu'il aimait. Ainsi périrent les conjurés, par un sort digne d'eux et surtout de leur infâme conduite envers Aratus.

XXIX. Les Étoliens souhaitaient la paix, fatigués d'une guerre dont les résultats répondaient si peu à leur attente. Ils avaient espéré trouver en Philippe un enfant sans force et sans expérience, et bientôt ils avaient reconnu qu'il était homme fait pour le conseil et pour l'action; tandis qu'eux-mêmes, dans les détails comme dans l'ensemble de cette longue lutte, s'étaient montrés aux yeux de tous de véritables enfants et de nulle valeur. Mais la nouvelle du soulèvement des peltastes et de la mort d'Apelles et de Léontius, leur faisant espérer quelque sédition sérieuse et redoutable à la cour même du roi, ils différèrent le jour marqué pour l'entrevue de Rhium. Philippe saisit avidement cette occasion de continuer la guerre : il avait confiance dans ses armes, et était d'avance résolu à ne pas conclure le traité. Il exhorta donc ceux de ses alliés qui étaient présents à laisser là toute idée de réconciliation pour ne songer qu'à combattre, et il mit à la voile pour Corinthe. Là, il permit aux Macédoniens de regagner leurs demeures par la Thessalie, pour y prendre leurs quartiers d'hiver; puis il s'embarqua lui-même à Cenchrée, et après avoir longé l'Attique à travers l'Euripe, aborda à Démétriade. Il y fit juger par les Macédoniens et mettre à mort Ptolémée, le dernier complice de Léontius. C'était le moment où Annibal, descendu en Italie, campait sur le Pô, en face des forces romaines;

où Antiochus, maître de la plus grande partie de la Célésyrie[1], avait envoyé ses troupes dans leurs quartiers d'hiver ; où Lycurgue, roi des Lacédémoniens, par crainte des éphores, se réfugiait en Étolie. Car les éphores, sur l'accusation fausse qu'il voulait changer le gouvernement, avaient réuni la nuit une troupe de jeunes gens et envahi sa demeure. Mais Lycurgue, instruit de leurs projets, s'enfuit avec sa famille.

XXX. Au commencement de l'hiver, Philippe retourna en Macédoine. Éperate, alors préteur d'Achaïe, était méprisé des soldats achéens et méconnu des mercenaires, si bien que personne ne lui obéissait, et que le pays était réellement sans défense. En conséquence, Pyrrhias, envoyé par les Étoliens pour commander les Éléens, et qui avait sous lui environ treize cents Étoliens, les mercenaires des Éléens, mille fantassins éléens à peu près et deux cents chevaux, en tout environ trois mille hommes, dévasta non-seulement le territoire de Dymes et de Phares, mais encore celui de Patras. Bientôt même il s'établit sur la montagne appelée Panachaïque, qui domine Patras, et se mit à ravager tout le pays jusqu'à Rhium et Égium. Les villes désolées et privées de secours ne payaient qu'avec peine leurs contributions ; et d'autre part les soldats, voyant leur solde arriérée, servaient comme on les payait. Ces échanges de mauvais procédés mirent les affaires dans un état misérable ; enfin les mercenaires désertèrent. Tout cela était le résultat de l'impuissance du préteur. Telle était donc la triste situation de l'Achaïe lorsque, l'année de sa magistrature étant révolue, Éperate sortit de charge au commencement de l'été. Les Achéens élevèrent à la préture Aratus l'ancien. Voilà pour l'Europe. Maintenant que la division même des temps et des faits nous fournit une occasion favorable, passons en Asie et voyons ce qui s'y est ac-

[1] La Célésyrie occupait la vallée située entre le Liban et l'Anti-Liban.

compli durant l'olympiade dont nous avons parcouru une partie en Grèce.

XXXI. Nous commencerons, selon notre promesse, par raconter la guerre d'Antiochus et de Ptolémée, au sujet de la Célésyrie. Nous n'ignorons pas que cette guerre touchait à son dénoûment au moment où nous avons suspendu l'histoire de la Grèce; nous avons néanmoins mieux aimé suivre cet ordre de narration. D'abord nous croyons avoir fourni au lecteur les lumières nécessaires pour qu'il n'ignore pas les dates précises des choses, en rappelant au commencement et à la fin de chaque événement à quelle partie de l'olympiade et de l'histoire grecque il se rapportait. De plus, il nous a paru indispensable, pour l'intelligence comme pour la clarté du récit, de ne point mêler tous les faits de cette olympiade; que dis-je, de les séparer et de les distinguer autant que possible jusqu'à ce qu'arrivé aux olympiades suivantes, nous divisions notre récit année par année. Comme nous n'avons point entrepris une histoire particulière, mais bien une histoire générale, et, ainsi que nous l'avons montré, le plus grand monument historique peut-être qui jamais ait été, notre premier devoir a été d'apporter le plus grand soin à l'économie et à la distribution de cet ouvrage, pour que dans chaque partie et dans l'ensemble, l'exposition fût d'une netteté parfaite. Nous allons donc reprendre de plus haut, en quelques lignes, le règne d'Antiochus et de Ptolémée, et tâcher de donner pour base à toute cette histoire de l'Asie des choses connues et acceptées de tous. Rien n'est plus nécessaire.

XXXII. Les anciens, en disant que le commencement est la moitié du tout, ont voulu nous engager à tout faire pour bien commencer. Loin d'avoir dans cette maxime été au delà de la vérité, je trouve qu'ils sont plutôt restés en deçà : on peut hardiment avancer que le commencement n'est pas seulement le milieu du

tout, mais qu'il se rattache à la fin. Comment, d'un côté, bien commencer quoi que ce soit, sans avoir déjà réfléchi au terme de son entreprise, sans savoir au juste d'où il faut partir, où l'on va et pourquoi l'on marche? et de l'autre, comment résumer son œuvre, à moins qu'on n'ait combiné, dès les premières lignes, d'où, comment et pourquoi on arrivera aux dernières? Or, s'il est vrai que du commencement dépendent non-seulement le milieu, mais encore la fin, celui qui écrit ou lit une histoire générale doit apporter à ces détails la plus scrupuleuse attention. C'est ce que nous nous efforcerons de faire.

XXXIII. Je n'ignore pas que beaucoup d'historiens tiennent même discours que moi, qu'ils se vantent d'avoir écrit une histoire universelle et entrepris ainsi comme moi la plus grande œuvre qui ait été tentée jusqu'ici; mais, à l'exception d'Éphore, qui seul et le premier travailla en effet à une histoire générale, je me dispenserai de parler des autres, et même de citer leurs noms. Je dirai seulement que quelques-uns des historiens contemporains, pour avoir écrit en trois ou quatre pages la guerre de Carthage et de Rome, prétendent avoir composé une histoire universelle. Qui cependant est assez ignorant pour ne pas savoir qu'un grand nombre de choses mémorables s'accomplirent alors en même temps en Espagne, en Afrique, en Sicile, en Italie, que la guerre d'Annibal a été la plus considérable et la plus longue qui se soit jamais faite, si l'on en excepte celle qui eut pour objet la Sicile, et que l'importance de cette lutte força un instant l'univers incertain à n'avoir plus d'yeux que pour elle. Quoi qu'il en soit, je le répète, quelques historiens, sans avoir même représenté les faits en leurs livres aussi bien que dans ces annales publiques, tracées chronologiquement sur les murailles[1], se vantent d'avoir raconté tout

[1] Nous avons suivi le sens indiqué par M. Leclerc. « Don Thuillier,

ce qui est arrivé en Grèce et chez les Barbares. La raison en est qu'il est très-aisé d'entreprendre en parole les plus grands travaux, mais qu'en réalité il est toujours difficile d'exécuter quelque chose de beau, l'un est à la portée de tous et ne demande qu'un peu d'audace; l'autre est fort rare, et c'est une bonne fortune que peu d'hommes rencontrent dans leur vie. J'ai cru devoir insister sur ces pensées pour rabattre l'orgueil de ces gens qui s'admirent, eux et leurs productions. Je retourne maintenant à mon sujet.

XXXIV. Ptolémée, surnommé Philopator, aussitôt son père mort, Ptolémée Évergète, fit périr Magas, son frère, et ses complices et monta sur le trône d'Égypte. Il croyait s'être délivré de toute crainte domestique par ces supplices, et pensait que la fortune, de son côté, l'avait mis à l'abri des dangers extérieurs, puisqu'Antigone et Séleucus, en mourant, avaient laissé pour successeurs Antiochus et Philippe, princes jeunes et presque enfants. Confiant en sa félicité présente, il commença son règne au milieu des plaisirs; il se montrait inattentif à tout; il était presque invisible pour ses courtisans et pour les magistrats établis en Égypte, et affectait la même indifférence, la même paresse avec les officiers préposés à ses possessions étrangères, dont ses prédécesseurs avaient eu, je ne dirai pas moins, mais plus de soin que de l'Égypte même. En effet, maîtres de la Célésyrie et de Chypre, ces princes menaçaient sur terre et sur mer le roi de Syrie; ils avaient également l'œil sur les royaumes de l'Asie et sur les îles, par l'occupation des places, des lieux et des ports

dit-il, se figure ici des peintres qui, dans quelques républiques, tracent les faits sur les murailles à mesure qu'ils arrivent. Schweighæuser ne dit rien de cette version, et traduit πολιτικῶς *sine arte*. Je traduirais plutôt πολιτικῶς par *publice*, δημοσία, « au nom de l'État, » et je verrais dans ce tableau chronologique les annales publiques. Ainsi Polybe dit au sixième livre : ἡ πολιτικὴ χώρα pour δημοσία. » (*Journaux chez les Romains*, p. 101, 102.)

les plus importants de ces vastes rivages, qui s'étendent de la Pamphylie[1] à l'Hellespont et à Lysimachie. Enfin, au moyen d'Ænus[2] et de Maronée[3], et de villes plus voisines encore, ils surveillaient la Thrace et la Macédoine, et étendant leurs mains au loin, à l'abri derrière tant de principautés, ils gouvernaient l'Égypte dans une pleine sécurité. C'était donc avec raison qu'ils s'occupaient si activement de l'extérieur. Mais, détourné de ces soins par les plus honteux amours et par les égarements d'une ivresse continuelle, Philopator vit, en peu de temps, comme il était naturel, plus d'un conspirateur attenter à ses jours et à son autorité. Le premier fut le Spartiate Cléomène.

XXXV. Ce prince, tant que vécut Évergète, avec qui il avait conclu alliance et traité, demeura tranquille : il espérait toujours obtenir de lui les secours nécessaires pour reconquérir l'héritage de ses pères. Précisément, quelque temps après sa mort, l'état des affaires en Grèce sembla appeler Cléomène. Antigone n'était plus, les Achéens étaient engagés dans une guerre; les Lacédémoniens s'étaient associés à la haine des Étoliens contre les Achéens et la Macédoine, suivant ses anciens desseins et sa constante politique. Cléomène se voyait donc forcé à préparer, à hâter plus que jamais son départ d'Alexandrie. Il se rendit auprès du roi et le supplia de le renvoyer en Grèce avec des forces et des munitions nécessaires; puis, comme Ptolémée refusait, il le conjura instamment de lui permettre du moins de s'éloigner avec sa famille, puisque alors les circonstances lui offraient une occasion favorable de remonter sur le trône de son père. Le roi, peu fait à s'occuper de choses aussi graves, et sans prévoyance d'ailleurs pour l'avenir, par les raisons que j'ai dites,

[1] La Pamphylie, au nord-est de la Lycie, faisait partie de la première satrapie, du temps de Darius.
[2] Ænus, au sud du lac Stantor, en Thrace.
[3] Maronée, ville importante sur la mer Égée.

n'écouta jamais ces prières qu'avec sa sotte et ridicule indifférence. Mais Sosibe, qui conduisait alors les affaires du royaume, prit bientôt, en un conseil réuni à ce sujet, une résolution définitive. Il fut décidé que Cléomène ne recevrait ni flotte ni munitions. Outre que, depuis la mort d'Antigone, Sosibe et ses familiers regardaient comme peu importantes les affaires du dehors, et trouvaient par conséquent inutile une telle dépense, ils craignaient que cette mort même, délivrant Cléomène de tout rival, il ne rangeât promptement et sans combats la Grèce sous ses lois, et ne devînt un ennemi inquiétant et redoutable pour l'Égypte; d'autant plus qu'il avait une connaissance complète de l'état de ce pays, qu'il appréciait le roi à sa juste valeur, qu'il savait enfin que le royaume avait quelques parties complétement isolées qui présentaient à l'agresseur de magnifiques occasions. Il y avait, par exemple, à Samos bon nombre de vaisseaux, et à Éphèse une multitude de soldats. Toutes ces raisons leur firent rejeter l'avis d'envoyer Cléomène avec des secours; et d'un autre côté laisser partir un tel homme après l'avoir si maltraité, c'était s'en faire un ennemi assuré, et cela leur paraissait fort dangereux. Restait de le retenir malgré lui; mais ce dernier parti fut repoussé sans délibération, tout le conseil regardant comme peu sûr d'enfermer dans la même étable le lion et les troupeaux. Il n'y avait rien d'ailleurs que Sosibe craignît davantage de voir arriver. Voici pourquoi.

XXXVI. Dans le temps qu'on s'occupait de mettre à mort Magas et Bérénice, on avait craint que l'entreprise n'échouât, surtout à cause de l'audace de la princesse; aussi avait-on été obligé de séduire tous les courtisans et de leur faire espérer de brillants avantages si le projet avait un heureux succès. Sosibe, qui savait que Cléomène avait besoin du roi et qu'il unissait à une grande prudence une connaissance exacte des choses, lui fit part un jour du complot au milieu de maintes

promesses, et comme il était fort effrayé, comme il semblait avant tout redouter les étrangers et les mercenaires, Cléomène qui s'en aperçut, l'invitant à prendre courage, dit que les mercenaires, loin de lui nuire, lui prêteraient plutôt main-forte. Sosibe s'en étonna : « Eh quoi! reprit-il, ne voyez-vous pas qu'il y a ici environ trois mille étrangers péloponésiens et environ mille Crétois qui, au moindre signe de ma part, se mettront tous à mes ordres? Avec leur assistance, que redoutez-vous? craignez-vous les soldats de Syrie et de Carie? » Dans le moment même Sosibe avait entendu avec joie ces paroles, et s'en était raffermi dans ses projets; mais à l'époque où nous sommes, à la vue de la lâcheté du roi, il se les rappelait avec terreur, et songeait en tremblant à l'audace de Cléomène et à son crédit sur les étrangers. Aussi poussait-il Ptolémée et ses amis à se saisir de ce prince et à l'enfermer. Il se servit, pour accomplir ce dessein, de l'heureuse occasion que nous allons dire.

XXXVII. Un certain Messénien, nommé Nicagoras, était, par son père, hôte du roi de Sparte Archidamus. Leurs rapports furent d'abord assez rares; mais quand Archidamus s'enfuit de Sparte par crainte de Cléomène et se rendit en Messénie, Nicagoras mit à son service toute sa maison et ce qui lui était nécessaire. Il résulta de leurs continuelles relations une amitié et une affection fort vives. Lors donc que Cléomène donna à Archidamus l'espérance d'une prochaine réconciliation et de son rappel à Sparte, ce fut Nicagoras qui se chargea des négociations, qui stipula les conditions. Celles-ci réglées, Archidamus, à qui un traité ménagé par Nicagoras inspirait toute confiance, se mit en route. Mais Cléomène étant allé au-devant de lui, le tua, sans toucher toutefois à Nicagoras ni à aucun homme de sa suite. Depuis ce jour, si Nicagoras affectait au dehors une vive reconnaissance pour Cléomène de ce qu'il l'avait épargné, il n'en souffrait pas moins au fond du

cœur de cette mort d'Archidamus, dont il semblait avoir été la cause. Or, peu de temps avant l'époque où nous nous trouvons, Nicagoras, qui venait d'aborder à Alexandrie pour y vendre des chevaux, rencontra, au sortir même de son vaisseau, Cléomène avec Pantée et Hippitas se promenant sur le port. Cléomène le reconnut, l'embrassa avec amitié, lui demanda la cause de son voyage, et sur la réponse de Nicagoras qu'il venait vendre des chevaux : « Combien il vaudrait mieux, reprit Cléomène, amener ici des jeunes garçons et des joueuses de sambuque : c'est tout ce que désire le roi d'aujourd'hui[1]. » Nicagoras sourit sans rien dire. Mais quelques jours plus tard, comme il s'entretenait avec Sosibe au sujet des chevaux, il lui répéta les paroles de Cléomène; et voyant que Sosibe l'écoutait avec plaisir, il lui découvrit la vieille haine qu'il nourrissait contre cet homme.

XXXVIII. Sosibe résolut de se servir d'un tel ressentiment, et par des dons, par des promesses, amena Nicagoras à écrire contre Cléomène une lettre qu'il laisserait cachetée, afin que, quelque jours après son départ, un esclave la lui apportât, comme envoyée de sa part. Nicagoras fit tout ce qui était convenu, et dès qu'il fut embarqué, la lettre fut apportée par l'esclave à Sosibe. Celui-ci se rendit sur-le-champ auprès du roi avec la lettre et l'esclave, qui assura que son maître lui avait laissé ce papier pour le remettre à Sosibe. On y lisait que Cléomène, si l'on ne l'envoyait en Grèce avec les secours et les ressources nécessaires, devait essayer une révolution dans le royaume. Sosibe, saisissant l'occasion, excita le roi et ses conseillers à s'emparer sans retard de Cléomène et à le tenir enfermé. On lui assigna, en effet, une vaste maison, où il vivait environné de gardes, ne différant des captifs ordinaires que par la grandeur de sa prison. En un tel

[1] Voir Schweighæuser, vol. VI, p. 192.

état, Cléomène, à qui l'avenir semblait assez sombre, résolut de tout tenter pour sa délivrance, moins dans l'espérance de réussir (car il était dépourvu de tous les moyens nécessaires) que pour obtenir une belle mort, et ne souffrir rien qui fût indigne de sa valeur accoutumée. Peut-être avait-il aussi dans l'esprit cette pensée ordinaire aux grandes âmes[1] : « Non, je ne mourrai pas comme un lâche, dans l'obscurité, mais après quelque belle action, que connaîtront les siècles futurs. »

XXXIX. Profitant donc du départ de Ptolémée pour Canope, il répandit parmi ses gardes le bruit que le roi allait le mettre en liberté, et sous ce prétexte il donna des festins à ses serviteurs et envoya à ses gardes des viandes, des couronnes et du vin. Ceux-ci acceptèrent ces envois sans rien soupçonner, et lorsqu'ils furent ivres, Cléomène, réunissant ses amis et ses domestiques, sortit vers le milieu du jour avec eux, l'épée au poing, sans être aperçu. Ils rencontrèrent sur la place Ptolémée, gouverneur de la ville ; et tel fut l'effroi causé par cette brusque apparition à l'escorte de ce magistrat, qu'ils purent l'enlever de son char et l'enfermer à leur aise où bon leur sembla. Ils appelèrent alors le peuple à la liberté, et comme en présence d'un coup de main si hardi nul ne remuait et ne s'unissait à eux, ils s'élancèrent vers la citadelle pour en briser les portes et faire servir les prisonniers à leur cause. Là encore leur tentative échoua, parce que les officiers avaient prévu cette attaque et fortifié les portes. Désespérés, ils tournèrent leurs armes contre eux-mêmes et moururent en héros et en Spartiates. Ainsi finit ce Cléomène, homme d'une finesse remarquable dans le train ordinaire de la vie, et d'une habileté supérieure dans le maniement des affaires ; en un mot, grand général et grand roi.

[1] Iliade, liv. XXII, v. 304.

XL. Peu après Cléomène vint Théodote, gouverneur de la Célésyrie, Étolien de nation, plein de mépris pour le roi à cause de sa mollesse et de ses mœurs infâmes, et de méfiance à l'égard des courtisans, parce que, quelque temps auparavant, après avoir rendu de grands services dans plusieurs circonstances, et en particulier lors de la première invasion d'Antiochus en Célésyrie, loin de recevoir les récompenses qu'il méritait, il avait été mandé à Alexandrie, et avait vu ses jours en danger. Il résolut de traiter avec Antiochus et de lui livrer les villes de son gouvernement. Son offre fut bien accueillie, et l'affaire promptement terminée. Pour agir envers la maison d'Antiochus comme envers les autres, nous allons reprendre l'histoire de ce prince à son avénement au trône, et la conduire en la résumant depuis cette époque jusqu'au commencement de la guerre dont nous avons à parler. Antiochus était le second fils de Séleucus, surnommé Callinique. A la mort de son père, Séleucus, son frère, monta sur le trône par droit de naissance, et lui, passa dans les provinces supérieures, où il vécut d'abord. Mais Séleucus ayant été assassiné par un traître au moment où il franchissait le Taurus avec son armée, ainsi que nous l'avons vu, il devint roi à son tour. Il confia à Achéus l'Asie en deçà du Taurus, et la haute Asie à Molon et au frère de Molon, Alexandre. Molon était satrape de Médie, et son frère, de la Perse.

XLI. Ceux-ci, qui méprisaient la jeunesse du roi, qui comptaient d'ailleurs qu'Achéus s'associerait à eux, et qui surtout redoutaient la cruauté et la méchanceté d'Hermias, alors à la tête des affaires, conçurent la pensée de se révolter et de soulever les provinces de la haute Asie. Cet Hermias était un Carien que Séleucus, frère d'Antiochus, sur le point de partir pour son expédition du Taurus, avait appelé au pouvoir. Revêtu d'une telle autorité, cet homme portait cependant envie à tous ceux qui occupaient un certain

rang à la cour; cruel par nature, il punissait fortement des erreurs dont il faisait des crimes; quelquefois même il inventait des accusations mensongères et s'en faisait le juge sévère, impitoyable. Mais il désirait, mais il s'occupait avant tout de perdre Épigène, qui avait ramené l'armée de Séleucus, parce qu'il voyait en lui un homme capable de parler et d'agir, et qui jouissait d'un grand crédit parmi les troupes. Plein de cette pensée, il attendit sans éclater quelque occasion, quelque prétexte de s'élever contre lui : elle s'offrit bientôt. Sur ces entrefaites, en effet, se réunit le conseil au sujet de la révolte de Molon, et le roi ayant ordonné à chacun d'exprimer son opinion sur les moyens d'agir contre les rebelles, Épigène, qui parla le premier, conseilla de ne pas perdre un moment, de s'occuper sans distraction de cette affaire, et avant tout engagea Antiochus à se rendre en personne sur les lieux, afin d'être en état de profiter des circonstances. De cette manière, ou Molon n'oserait rien entreprendre en présence du roi, se montrant aux yeux de tous avec une puissante armée, ou, s'il persistait dans son dessein, il serait bientôt, des mains mêmes du peuple, remis à son maître.

XLII. Épigène parlait encore, lorsque Hermias, furieux, s'écriant tout à coup, lui dit que depuis longtemps il était secrètement l'ennemi du roi et traître, mais qu'il avait bien fait de découvrir ses desseins, en s'efforçant de livrer le prince avec peu de troupes à la colère des révoltés. Content d'avoir ainsi jeté les premières semences de calomnie, il laissa là Épigène, et il parut dans cette sortie avoir suivi l'élan intempestif d'une certaine aigreur plutôt que d'une haine violente. Puis dans son discours il déclina la conduite de la guerre contre Molon, dont son ignorance de l'art militaire lui faisait craindre les dangers; mais il fit tout pour être chargé de l'expédition contre Ptolémée, convaincu que cette campagne serait sans péril

à cause de la lâcheté de ce prince. Maître du conseil intimidé, il envoya contre Molon Zénon et Théodote Hémiolius avec une armée, puis il excita sans cesse Antiochus à la conquête de la Célésyrie, qu'il lui disait être nécessaire. Il pensait qu'environner ce jeune prince des soins de la guerre était pour lui le seul moyen d'échapper aux châtiments de ses crimes passés, et de conserver sa puissance présente, grâce aux dangers et aux combats qui de toute part envelopperaient le roi et qui le rendraient indispensable. Enfin il forgea une lettre qu'il porta à Antiochus comme venant d'Achéus, où Ptolémée poussait celui-ci à s'emparer du trône, et lui promettait le secours de ses flottes et de ses richesses s'il prenait le diadème et déclarait ouvertement aspirer au trône : il en avait déjà, lui écrivait-il, la puissance; mais en refuser le titre, c'était de gaieté de cœur rejeter la couronne que lui offrait la fortune. Le roi, persuadé par cette lettre, se disposa promptement à porter la guerre dans la Célésyrie.

XLIII. Il était à Séleucie, près de Zeugma[1], lorsque Diognète, l'amiral, arriva de la Cappadoce pontique[2], amenant avec lui Laodice, fille du roi Mithridate, jeune vierge destinée à épouser le roi. Mithridate se vantait d'être issu d'un des sept Perses qui tuèrent le mage, et d'exercer sur les bords du Pont-Euxin une puissance que ses ancêtres lui avaient transmise et que leur avait donnée Darius lui-même. Antiochus reçut la princesse au milieu d'un brillant cortége, avec tout l'éclat convenable, célébra aussitôt son mariage par des fêtes d'une magnificence royale, et lorsqu'elles furent terminées, il se rendit à Antioche, où il proclama reine Laodice. Dès lors il se consacra tout entier aux

[1] Zeugma, sur la rive droite de l'Euphrate, en Mésopotamie.

[2] La Cappadoce se divisait en deux grandes parties, la grande Cappadoce et la Cappadoce pontique, située au nord de la première, sur les rivages du Pont-Euxin. On trouvera sur toute cette partie du cinquième volume des détails fort curieux dans les notes de Schweighæuser.

préparatifs qu'exigeait la guerre. Pendant ce temps, Molon avait de son côté disposé à une vigoureuse résistance les peuples de sa satrapie, par l'espérance de futurs avantages, et aussi par la crainte qu'il inspira aux chefs au moyen de lettres menaçantes qu'il disait venir du roi ; son frère Alexandre était prêt à se joindre à lui ; enfin il avait pourvu à ce qu'aucun danger ne s'élevât des satrapies voisines, en s'en conciliant les gouverneurs par des présents. Ces mesures prises, il s'avança avec de grandes forces contre l'armée du roi. Son approche effraya Zénon et Théodote, qui se retirèrent dans les villes, et Molon, maître du pays des Apolloniates, eut en abondance des provisions de toute sorte. Or, avant même ce succès, il était déjà redoutable par l'importance de sa seule satrapie.

XLIV. En effet, la Médie renferme tous les haras royaux ; elle est en outre fort riche en blé et en bestiaux. On ne saurait non plus en dire assez sur la grandeur et sur la force d'un tel pays. La Médie occupe le centre de l'Asie, et si on la compare dans ses diverses parties aux autres contrées de ce continent, elle l'emporte sur toutes par son étendue et par l'élévation où elle est placée ; elle domine les nations les plus courageuses et les plus puissantes. Du côté de l'aurore et de l'orient, elle a pour bornes les déserts qui séparent la Perse de la Parthiène ; elle commande aussi les portes appelées Caspiennes, et en est maîtresse ; elle touche aux montagnes des Tapyres, qui sont peu éloignées de la mer d'Hyrcanie. Au midi, elle est voisine de la Mésopotamie et du pays des Apolloniates, et elle s'étend jusqu'à la Perse, contre laquelle la protége le mont Zagre ; cette montagne est haute de cent stades, et tantôt formant de vastes ouvertures, tantôt présentant une chaîne presque continue, elle est entrecoupée de vallons fort étroits, et de larges vallées habitées par les Cossiens, les Corbrenens et les Carchiens, et d'autres peuples barbares habiles en tout ce qui concerne

la guerre. A l'occident, elle confine au pays des Satrapiens, situé à une distance peu éloignée des peuples occupant les rivages de l'Euxin. Du côté du nord, elle est limitée par les Élyméens, les Aniaraces, les Cadusiens, les Matiens, et s'élève au-dessus de cette partie du Pont qu'avoisinent les Palus Méotides. Enfin elle est traversée de l'orient à l'occident par une suite de montagnes, au milieu desquelles se déroulent des campagnes pleines de villes et de bourgs.

XLV. Maître d'une contrée si bien disposée pour former un royaume, Molon était déjà à craindre, je l'ai dit, par l'étendue de sa puissance; mais lorsqu'on vit les généraux d'Antiochus ne pas oser tenir contre lui la rase campagne, tandis que ses propres soldats étaient animés à oser davantage par ces premiers succès, qui couronnaient si bien leurs espérances, il parut tellement formidable, que toute l'Asie le croyait invincible. Aussi il résolut de passer le Tigre et d'aller mettre le siége devant Séleucie. Empêché par Zeuxis, qui avait fait enlever tous les bateaux du fleuve, il se retira dans son camp de Ctésiphon, où il se prépara à prendre ses quartiers d'hiver. Le roi, à la nouvelle des progrès des rebelles et de la retraite de ses généraux, songea de nouveau à marcher en personne contre lui, et à suspendre la guerre contre Ptolémée pour ne pas perdre l'occasion de frapper un bon coup en Médie. Mais Hermias, persistant dans son premier dessein, envoya contre Molon une armée commandée par l'Achéen Xénétas, qu'il revêtit de pleins pouvoirs : il fallait, disait-il, employer des généraux contre des rebelles; au roi appartenait de combattre contre des rois, lorsqu'il s'agissait de tout l'empire. Maître ainsi du jeune prince, que lui livrait sa jeunesse, il continua de pousser en avant, réunit les troupes à Apamée, et de là il se rendit à Laodicée. Le roi en sortit bientôt avec toutes ses forces, et après avoir traversé le désert, s'engagea

dans la vallée du Marsyas. Cette vallée, située entre le Liban et l'Anti-Liban, est fort resserrée par les montagnes, et l'endroit où le défilé est le plus étroit est couvert de marais et de lacs, où l'on cueille des roseaux odoriférants.

XLVI. Ce défilé est dominé d'un côté par un château nommé Brogue, de l'autre par celui de Gerrhe. Ces châteaux ne laissent entre eux qu'un passage très-peu large. Après plusieurs jours de marche dans la vallée et la prise de villes voisines, Antiochus arriva devant Gerrhe; mais il trouva les deux châteaux occupés par l'Étolien Théodote et le chemin du lac défendu par des fossés, des palissades et bien garni de soldats. Il résolut d'abord de passer de vive force; puis, comme il éprouvait plus de mal qu'il n'en faisait, à cause de la difficulté des lieux et de la fidélité jusqu'alors inébranlable de Théodote, il renonça à son dessein. Il se trouvait dans cet embarras, quand arriva la nouvelle que Xénétas avait essuyé une grande défaite et que Molon était maître de toute la haute Asie. De ce coup, il abandonna l'expédition commencée et vola au secours de son empire. Xénétas, qu'il avait investi d'une autorité absolue, ainsi que je l'ai déjà dit, se voyant revêtu d'une puissance qui dépassait ses espérances, s'était montré orgueilleux envers ses amis et imprudent à l'égard de l'ennemi. Après avoir, sous les murs de Séleucie, mandé auprès de lui Diogène, satrape de la Susiane, et Pythias, satrape de la mer Érythrée, il s'était mis en marche, et bientôt, s'appuyant sur le cours du Tigre, s'était campé en face de Molon. A peine était-il établi que beaucoup de soldats, venus à la nage du camp de Molon, lui affirmèrent que s'il franchissait le fleuve, toute l'armée ennemie se rangerait sous ses ordres, parce que les chefs portaient envie à Molon et que le peuple était fortement attaché au roi. Excité par cette espérance, Xénétas se prépara à passer le Tigre. Il feignit donc de vouloir jeter un pont sur

le fleuve, à un endroit où il forme plusieurs îles; mais comme il ne faisait sur ce point aucun des préparatifs nécessaires, Molon ne s'inquiéta pas de ses menaces. En effet, Xénétas rassemblait, armait des bateaux. Cela fait, il choisit dans toute l'armée les plus courageux d'entre les cavaliers et les fantassins, et confiant la garde du camp à Zeuxis et à Pythias, il descendit pendant la nuit à quatre-vingts stades environ plus bas que le camp de Molon. Lorsqu'il eut transporté sans danger toutes ses troupes de l'autre côté du Tigre, il établit son camp dans un lieu favorable, entouré de presque tous les côtés par le fleuve, et défendu du reste par des marais et des fondrières.

XLVII. Molon, dès qu'il s'en aperçut, envoya sa cavalerie pour arrêter les troupes qui passaient encore et écraser celles qui étaient passées. Mais cette cavalerie, en arrivant près de Xénétas, fut vaincue, sans qu'il fût besoin pour cela des bras de l'ennemi, à cause de l'ignorance des lieux : elle alla d'elle-même se jeter tête-baissée dans les fondrières, de sorte que tous les soldats furent hors d'état de combattre et que beaucoup y périrent. Xénétas, convaincu dès lors qu'il n'avait qu'à approcher pour que l'armée de Molon le quittât, s'avança le long du fleuve et vint camper en face même des ennemis. Mais Molon, soit pour le tromper, soit qu'il se méfiât de ses troupes et qu'il eût peur, ce que Xénétas espérait, abandonna son camp et ses bagages, se mit en route la nuit et se dirigea vers la Médie. Sur cette nouvelle, Xénétas, s'imaginant que Molon fuyait parce qu'il n'osait pas l'attendre et qu'il se défiait des siens, commença par s'emparer du camp des Mèdes et ordonna à Zeuxis de lui envoyer les cavaliers qu'il avait dans son propre camp, avec leurs bagages. Ensuite, il engagea tous les soldats réunis à avoir bon courage et bon espoir, puisque Molon reculait devant eux. Il termina en leur recommandant de prendre soin d'eux et de se pourvoir de tout ce qui était nécessaire, parce

qu'il devait le lendemain les conduire à la poursuite des rebelles.

XLVIII. Les troupes de Xénétas, pleines de confiance et nageant dans l'abondance de toutes choses, se livrèrent aux plaisirs de la table et du vin, et à l'indolence qui suit de tels emportements. Sur ces entrefaites, Molon, après avoir, à la suite d'une longue marche, fait prendre à ses soldats quelque nourriture, revint subitement. Il surprit les ennemis dispersés et ivres, et pénétra dans leur camp au lever du jour. Xénétas, effrayé d'une attaque aussi imprévue, ne put réveiller la plupart de ses soldats engourdis par l'ivresse, et périt en s'élançant témérairement sur l'ennemi. La plupart de ceux qui dormaient furent massacrés sur leurs lits; le reste se précipita dans le fleuve et s'efforça d'atteindre le camp situé sur l'autre rive : le plus grand nombre y périt. Ce n'était dans toute l'armée qu'une confusion, un désordre universel, car tous les soldats étaient épouvantés et tremblants. Mais de plus, comme le camp établi sur l'autre rive était là sous leurs yeux, à une faible distance, le désir de se sauver leur faisait oublier la violence et la rapidité du courant. Dans leur désespoir et leur empressement à éviter la mort, ils s'élançaient au milieu des eaux, ayant avec eux leurs bêtes de somme et leurs bagages, comme si le Tigre devait, par une faveur merveilleuse, venir à leur secours et les transporter sans danger jusqu'au bord opposé. Ce fleuve présenta bientôt un horrible et pitoyable spectacle : on voyait nager pêle-mêle les hommes, les chevaux, les bêtes de somme, les armes, les morts, les bagages de toute sorte. Molon s'empara du camp de Xénétas, et passant ensuite le Tigre sans obstacle (car Zeuxis avait pris la fuite), occupa le second camp. Après cette victoire, il parut devant Séleucie avec son armée, y entra aussitôt, parce que Zeuxis s'en était enfui, et avec lui Diomédon, gouverneur de cette place, et soumit sans coup férir toutes les provinces d'en haut. Devenu

maître en outre de la Babylonie et des rivages de la mer Érythrée, il s'avança vers Suse et prit la ville d'emblée; mais il échoua dans quelques attaques contre la citadelle, où Diogène s'était jeté avant lui. Aussi, renonçant à donner l'assaut, il établit un blocus et se remit en marche avec son armée vers Séleucie[1], sur le Tigre. Après avoir fait rafraîchir ses troupes et les avoir encouragées, il poursuivit le cours de ses desseins et subjugua toute la rive du fleuve jusqu'à Europe, et la Mésopotamie jusqu'à Doures. C'est à la nouvelle de ces succès qu'Antiochus, comme nous l'avons vu, abandonna la Célésyrie afin d'arrêter les progrès de Molon.

XLIX. Le roi convoqua une seconde fois le conseil, et ordonna à ceux qui le composaient de s'expliquer sur la conduite qu'il fallait adopter pour combattre le rebelle. Épigène, qui parla le premier, dit que son avis avait autrefois été de se hâter, avant que les révoltés eussent acquis tant de force, et que maintenant encore il persistait dans cette opinion. À ces mots, Hermias, saisi d'une violente et aveugle colère, apostropha vivement l'orateur; et en même temps qu'il faisait de lui-même un insupportable éloge, dirigeant des accusations injustes et fausses contre son rival, il supplia le roi de ne point aller, sur un conseil si imprudent, négliger la conquête de la Célésyrie et renoncer aux espérances qu'il avait de ce côté. Ce langage irrita tout le monde et indisposa Antiochus lui-même, qui mit tous ses soins à réconcilier ces deux hommes, et ne réussit qu'avec peine à faire taire Hermias. L'avis d'Épigène parut en définitive le plus avantageux et le plus utile; on résolut de diriger la guerre contre Molon et de s'occuper sans relâche de cette affaire. Hermias feignit de se soumettre et changea tout à coup; il dit

[1] Fondée par Séleucus Nicanor qui voulait en faire une des deux capitales de son empire.

qu'il fallait exécuter sans arrière-pensée ce qui était décidé; et, en effet, il montra un grand zèle pour les préparatifs.

L. L'armée était réunie à Apamée, lorsqu'une sédition s'y éleva au sujet de la solde arriérée. Hermias alla trouver le roi, et le voyant inquiet et alarmé de ce mouvement en de telles circonstances, il lui proposa de payer à ses frais les soldats, si on lui accordait de ne pas faire la campagne avec Épigène; car il n'était pas possible que la guerre fût bien conduite après les querelles et les haines qui les divisaient. Le roi entendit avec peine ces paroles, parce qu'il tenait beaucoup à avoir dans son armée Épigène, à cause de son expérience dans l'art militaire. Mais séduit, circonvenu par les services pécuniaires d'Hermias, par ses assiduités, par ses bons offices, il n'était pas maître de lui : il céda et accorda ce qu'on lui demandait. Épigène s'étant retiré, suivant l'ordre d'Antiochus, à Apamée, tous les membres du conseil tremblaient de voir la sédition se prolonger. Mais les troupes, qui avaient obtenu ce qu'elles désiraient, se montrèrent fort bien disposées pour celui qui avait obtenu le redressement de leurs griefs. Les Cyrrhestes seuls persistèrent dans la révolte, au nombre d'environ six mille et se retirèrent. Ils donnèrent assez longtemps de graves embarras au roi; mais ils furent enfin vaincus par un de ses généraux : la plus grande partie périt, le reste se rendit à discrétion. Maître ainsi des amis du roi par la crainte, des soldats par le souvenir de ses bienfaits, Hermias se mit en marche avec lui. Il tendit bientôt, avec Alexis, gouverneur de la citadelle d'Apamée, de nouvelles embûches à Épigène, composa une lettre adressée par Molon à ce général, et chargea un de ses esclaves, qu'il séduisit par de grandes promesses, d'aller chez lui la mêler à ses autres papiers. Dès qu'elle y fut introduite, Alexis se présenta chez Épigène, lui demanda s'il n'avait pas reçu quelque lettre de Molon, et comme celui-ci le niait, il

déclara avec colère qu'il allait visiter les lieux. La lettre fut trouvée, et, sous ce prétexte, Alexis tua Épigène. Hermias fit croire au roi que sa mort était juste. Les courtisans soupçonnèrent la vérité, mais, par crainte, ils ne dirent rien.

LI. Antiochus, parvenu sur les bords de l'Euphrate, prit les troupes qui s'y trouvaient et se remit en marche. Il arriva à Antioche de Mygdonie au commencement de l'hiver et s'y arrêta, en attendant que les grands froids fussent passés. Après y être demeuré quarante jours, il s'avança jusqu'à Liba, où il tint conseil sur la route qu'il était bon de suivre pour rencontrer Molon et sur les moyens de subvenir aux besoins de l'armée; car Molon se trouvait alors dans les environs de Babylone. Hermias était d'avis de longer le cours du Tigre, afin que l'armée fût protégée d'un côté par ce fleuve, et de l'autre par le Lycus et le Capre. Zeuxis, qui avait devant les yeux le sort d'Épigène, n'osait guère exprimer son sentiment; cependant, comme l'avis d'Hermias était une faute évidente, il finit par dire qu'il fallait passer le Tigre. Il insista sur les difficultés qu'offrait une marche le long du fleuve, et principalement sur cette considération qu'il faudrait, après avoir fourni une course fort longue, et traversé pendant six jours un pays qui n'était qu'un désert, arriver au fossé royal. Or, si les ennemis étaient maîtres de ce fossé, il serait impossible de le franchir, et, dans ce cas, la retraite à travers de vastes solitudes serait périlleuse, surtout à cause du manque de subsistances. Au contraire, traversait-on le Tigre, il était certain que les habitants de l'Apolloniatide rentreraient dans le devoir et l'obéissance, puisque ce n'était pas leur volonté, mais la terreur et la force qui les avaient soumis à Molon. D'abord la fertilité de cette contrée assurait à l'armée une grande abondance en toutes choses; et ensuite, ce qui était plus important encore, Molon voyant sa retraite vers la Médie coupée et les ressources qu'il pouvait tirer de ce

pays interceptées, serait contraint à livrer bataille : sinon ses troupes ne tarderaient pas à se ranger dans le parti du roi.

LII. L'avis de Zeuxis ayant prévalu, l'armée fut aussitôt divisée en trois corps qui franchirent le fleuve en trois endroits avec les bagages. Elle s'avança ensuite vers Doures et délivra tout d'abord cette ville du siége qu'un des généraux de Molon avait mis devant elle. De là, sans suspendre sa marche, elle atteignit, au bout de huit jours, le sommet du mont Orique et parvint à Apollonie. Cependant Molon, qui était prévenu de l'arrivée du roi et qui se défiait des peuples de la Susiane et de la Babylonie récemment soumises et trop vite, craignant d'ailleurs que le retour en Médie ne lui fût fermé, résolut de jeter un pont sur le Tigre et d'y faire passer ses troupes. Il désirait prévenir le roi, s'il était possible, et occuper les montagnes de l'Apolloniatide, parce qu'il avait pleine confiance dans les frondeurs, appelés Cyrtiens. Le Tigre franchi, il s'avança rapidement sans s'arrêter. Mais au moment où Molon touchait aux montagnes, le roi, qui était parti d'Apollonie avec toutes ses forces, y arrivait aussi, de sorte que les corps d'infanterie envoyés en avant par les deux partis se rencontrèrent sur quelques hauteurs. Ils escarmouchèrent d'abord et s'éprouvèrent mutuellement; puis, à l'approche des deux armées, ils se retirèrent et se replièrent, chacun vers les siens. Les deux chefs ennemis campèrent à une distance l'un de l'autre de quarante stades. La nuit venue, Molon, faisant réflexion combien il était dangereux et difficile à des rebelles de combattre leur roi en plein jour et en face, résolut d'attaquer Antiochus à la faveur des ténèbres. Il choisit donc dans toute son armée les soldats les plus courageux et les plus robustes, et les conduisit par des chemins détournés pour faire irruption de haut sur l'ennemi; mais instruit en route que dix des soldats qui l'accompagnaient s'étaient rendus auprès

d'Antiochus, il renonça à son entreprise, retourna sur ses pas et rentra vers le point du jour dans son camp, que son retour remplit de tumulte et de confusion : peu s'en fallut que ceux qui y étaient demeurés, effrayés à leur réveil du retour de leurs compagnons, ne s'élançassent dehors. Molon apaisa autant qu'il le put ce désordre.

LIII. Le roi, qui était préparé au combat, mit en mouvement toute son armée dès que le jour parut. A l'aile droite il plaça d'abord la cavalerie armée de lances, sous le commandement d'Ardys, guerrier éprouvé ; il rangea auprès d'elle les Crétois auxiliaires, puis les Galates Tectosages, enfin les Grecs étrangers et mercenaires appuyés par la phalange; il établit à l'aile gauche la cavalerie des Hétaires ou Compagnons. Les éléphants, au nombre de dix, occupaient la première ligne à des distances égales; enfin, les corps auxiliaires de cavalerie et d'infanterie furent distribués sur les deux ailes, avec ordre de cerner l'ennemi dès que le combat commencerait. Il parcourut ensuite les rangs de ses soldats, et les encouragea par quelques paroles de circonstance à se bien comporter. L'aile gauche avait pour chef Hermias, et Zeuxis commandait la droite. Quant à Molon, il eut peine d'abord à faire sortir son armée du camp, et ensuite à la ranger en ordre, à cause de l'alerte donnée la nuit précédente. Cependant, pour se régler sur le plan de bataille adopté par l'ennemi, il plaça aux deux ailes la moitié de la cavalerie, et dans l'intervalle, les soldats armés de boucliers, les Galates, en un mot, toutes les troupes pesamment armées. Il dispersa les hommes de trait, les frondeurs, et tous les soldats légèrement armés, en avant des cavaliers sur les deux ailes. Les chars, armés de faux, furent mis devant le front de l'armée à une certaine distance. Il confia l'aile gauche à Néolaus, son frère, et garda le commandement de la droite.

LIV. Bientôt, les deux armées en vinrent aux mains ; l'aile droite de Molon demeura fidèle et combattit vail-

lamment Zeuxis; mais la gauche, dès qu'elle fut en vue du roi, passa à lui. Cette défection consterna les soldats de Molon, tandis qu'elle doublait l'ardeur de ceux d'Antiochus. Sur cette nouvelle, Molon, qui d'ailleurs se voyait presque enveloppé, se représentant les supplices qu'il aurait à endurer s'il tombait aux mains de l'ennemi, se donna la mort, et tous ses complices se retirèrent à son exemple dans leurs demeures pour se détruire. Quant à Néolaus, il s'enfuit du combat, se rendit en Perse chez Alexandre, frère de Molon, massacra la nièce et les enfants de ce prince, et se frappa lui-même d'un coup d'épée, après avoir décidé Alexandre à faire comme lui. Le camp ennemi pillé, Antiochus ordonna de mettre en croix le corps de Molon dans le lieu le plus fréquenté de la Médie. Ceux qu'il avait chargés de ce soin s'en acquittèrent sur-le-champ; ils emportèrent le cadavre du rebelle dans la Colontide, et là, le crucifièrent sur un rocher du mont Lagre. Le roi se réconcilia ensuite avec l'armée, non sans lui avoir adressé de vifs reproches, et désigna des officiers pour la conduire en Médie et mettre ordre aux affaires de cette province. Lui-même se rendit à Séleucie et régla avec beaucoup de prudence et de douceur le gouvernement des satrapies voisines. Mais Hermias, fidèle à ses habitudes, accusa auprès du prince Séleucie, et fit infliger à cette ville une amende de mille talents. Les magistrats nommés adiganes furent exilés, beaucoup d'habitants mutilés, torturés ou mis à mort. Le roi, qui voyait avec peine ces cruautés, finit, soit en persuadant Hermias à force de prières, soit en prenant de lui-même certaines mesures, par en adoucir la rigueur, il rétablit Séleucie en son ancien état, sans rien exiger, pour prix de sa faute, que cinq cents talents. Cela fait, il donna à Diogène le gouvernement de la Médie, à Apollodore celui de la Susiane, et confia à Tychon, secrétaire général de l'armée, la satrapie des rivages de la mer Érythrée. Telles furent la fin et l'issue de la révolte de Molon et des

troubles qu'elle avait causés dans les provinces de la haute Asie.

LV. Fier d'un succès si complet, Antiochus voulut intimider les princes barbares voisins de ses satrapies, et qui les menaçaient, de manière à ce qu'ils ne vinssent plus secourir de leurs armées, ou autrement, les rebelles. Il résolut donc de leur faire la guerre, et commença par Artabazane qui semblait le plus redoutable et le plus habile, et qui tenait sous sa domination les satrapiens et les nations limitrophes. Hermias redoutait les dangers d'une expédition dans les hautes provinces, et désirait, suivant sa première idée, qu'on revînt à la guerre contre Ptolémée. Mais sur ces entrefaites, instruit qu'un fils venait de naître à Antiochus, il fit aussitôt réflexion que le roi pouvait mourir dans la campagne contre les Barbares, ou qu'une occasion s'offrirait peut-être de se défaire de lui, et il approuva ses desseins, persuadé que la mort d'Antiochus lui vaudrait la tutelle de son fils avec la suprême puissance. Le roi franchit le Zagre et se jeta sur le royaume d'Artabazane. Ce pays confine à la Médie, dont il n'est séparé que par une chaîne de montagnes, domine le Pont vers les lieux qu'arrose le Phase, et s'étend jusqu'à la mer d'Hyrcanie. Il nourrit une population d'hommes courageux, cavaliers pour la plupart, et abonde en provisions de toute sorte pour la guerre. Ce royaume était un reste de l'ancien empire des Perses, Alexandre ayant négligé de le soumettre. Artabazane, effrayé de l'invasion du roi, surtout à cause de sa grande vieillesse, se soumit aux circonstances, et souscrivit aux conditions qu'Antiochus lui dicta.

LVI. Lorsque cette expédition fut terminée, le médecin Apollophane, qu'Antiochus aimait beaucoup, voyant Hermias user avec une insolence extrême de sa toute-puissance, commença à craindre pour le roi, mais bien plus encore à trembler pour lui-même. Il saisit donc une occasion de s'entretenir avec Antiochus

et l'engagea à veiller sur soi, à ne plus fermer davantage les yeux sur l'audace de son ministre, et à ne point attendre qu'il eût éprouvé le sort de son frère. Le danger, disait-il, était imminent, et il devait, sans tarder, donner tous ses soins à son propre salut et à celui de ses amis. Antiochus s'ouvrit à son tour à Apollophane; il lui avoua sa haine et ses craintes à l'égard d'Hermias, et l'assura qu'il lui savait un grand gré d'avoir eu le courage de lui parler de cette affaire par intérêt pour sa personne. Apollophane s'enhardit par la pensée qu'il avait deviné les sentiments secrets du roi, et Antiochus le priant de ne pas pourvoir au salut de tous seulement par des paroles, mais encore par des actes, il lui répondit qu'il était prêt à tout oser. En conséquence, sous le prétexte qu'Antiochus souffrait de douleurs de tête, ils écartèrent de concert, pour quelques jours, les courtisans ainsi que tous les gens de la maison, et par là se ménagèrent le moyen de conférer en particulier avec ceux de leurs amis qu'ils voulaient mettre dans la confidence, et qui venaient à titre de visiteurs. Dès qu'il y eut un nombre suffisant de conjurés, et il n'était personne qui, par haine pour Hermias, n'écoutât volontiers les ouvertures du prince, on s'occupa d'achever l'entreprise. Les médecins donc ordonnèrent un matin à Antiochus une promenade au point du jour, lorsque l'air est frais, et Hermias vint à l'heure indiquée avec les familiers du prince qui étaient du complot; mais les autres ne se présentèrent pas, Antiochus n'ayant pas coutume de se lever sitôt. On eut soin d'emmener Hermias loin du camp, dans un lieu désert, et le roi s'étant un peu éloigné comme pour un besoin, il tomba aussitôt poignardé. Ainsi périt Hermias, sans que ce châtiment fût à la hauteur de ses crimes. Le roi, délivré par ce coup de crainte et de tout embarras, se mit en route vers sa capitale : sur son passage, tous les peuples vantaient à l'envi ses entreprises et ses exploits, mais ils le félicitaient par-dessus tout de s'être défait

••

d'Hermias. A Apamée les femmes tuèrent sa femme, et les enfants ses fils.

LVII. Antiochus, lorsqu'il fut revenu chez lui, et qu'il eut envoyé son armée en quartiers d'hiver, envoya des députés à Achéus lui reprocher d'abord d'avoir osé ceindre le diadème, et prendre le titre de roi et lui faire savoir ensuite que ses liaisons avec Ptolémée et ses criminelles intrigues lui étaient connues. En effet, Achéus, au moment où Antiochus entreprenait son expédition contre Artabazane, pensant que ce prince pouvait y mourir, ou que, s'il ne mourait pas, la distance à laquelle il se trouverait lui permettrait, à lui, d'envahir la Syrie avant son retour, et même avec le secours des Cyrrhestes révoltés, de s'emparer promptement de la royauté, avait franchi les limites de la Lydie avec son armée. A Laodicée, en Phrygie, poussé surtout par les conseils de l'exilé Garsyéride, il avait ceint le diadème, et n'avait pas craint de prendre pour la première fois le nom de roi, et d'écrire sous ce titre aux différentes villes; puis il avait continué sa marche, et déjà il était proche de la Lycaonie lorsque ses troupes, à qui il conseillait de combattre leur roi légitime, se révoltèrent. Sur cela, Achéus avait renoncé à ses projets, et afin de faire croire qu'il n'avait nullement eu dessein d'envahir la Syrie, s'était détourné vers la Pisidie. Enfin, après avoir, par le pillage de cette province, procuré à ses soldats tout ce qui leur était nécessaire et gagné leur amitié et leur confiance, il était retourné chez lui.

LVIII. Antiochus, qui n'ignorait aucune de ses manœuvres, envoya, comme je l'ai dit, à Achéus de nombreuses ambassades lui porter ses menaces, en même temps qu'il donnait tous ses soins aux préparatifs contre Ptolémée. Aussi, quand, au commencement de l'été, il eut rassemblé ses forces à Apamée, il tint conseil avec ses amis sur les moyens d'envahir la Célésyrie. On s'était étendu longuement à ce sujet sur la nature

des lieux, sur les préparatifs à faire et sur le secours qu'on pourrait trouver en une flotte, lorsque Apollophane de Séleucie[1], que nous avons cité plus haut, attaqua toutes les opinions émises. Il dit qu'il était absurde de convoiter la Célésyrie et d'y porter la guerre, au lieu de s'occuper de Séleucie, dont Ptolémée était maître, et qui était la capitale, et, pour ainsi dire, les pénates mêmes du royaume. Sans parler de la honte attachée à l'occupation de cette ville par le roi d'Égypte, une telle place ne pouvait manquer d'être, entre les mains des Syriens, d'une grande utilité dans les circonstances présentes. Entre celles des Égyptiens, au contraire, elle était un obstacle puissant à tous les desseins du roi, en quelque lieu qu'il voulût porter ses armes. Il n'était dès lors pas moins pressant de munir les places mêmes du royaume, à cause des craintes qu'elle devait inspirer, que de faire des préparatifs contre l'ennemi. Conquise, ajouta-t-il, non-seulement elle couvrirait la Syrie, mais encore, dans toutes ses entreprises sur terre et sur mer, serait au roi d'un grand secours par l'excellence de sa situation. Tout le conseil se rangea à son avis, et l'on résolut d'assiéger d'abord cette place : Séleucie avait reçu une garnison égyptienne depuis le temps où Ptolémée Évergète, irrité de la mort de Bérénice, avait envahi la Syrie et s'était emparé de cette ville.

LIX. Cette résolution prise, Antiochus manda à l'amiral Diogène de se rendre à Séleucie; lui-même, parti d'Apamée avec ses troupes, alla camper près de l'hippodrome, à cinq stades de la ville. Puis il envoya Théodote Hémiolien à la tête de forces suffisantes en Célésyrie, avec ordre d'occuper les défilés et de surveiller tout ce qui se passerait. Voici quelle est la position de Séleucie et la disposition des lieux d'alentour. Cette

[1] Il ne faut pas confondre cette Séleucie, ville maritime, avec la Séleucie située sur les bords du Tigre, dont on a parlé plus haut.

place, située près de la mer, entre la Cilicie et la Phénicie, est voisine d'une montagne d'une grande hauteur, le Coryphée. A l'Occident, les derniers flots de la mer, qui s'étend entre Chypre et la Phénicie, viennent se briser au pied de ce mont, qui à l'Orient domine le territoire d'Antioche et de Séleucie. Séleucie s'élève au midi, et est séparée du Coryphée par une vallée profonde et escarpée. Elle touche à la mer par plusieurs courbures; presque partout, du reste, elle est environnée de rochers et de précipices. Du côté où elle incline vers la mer, s'étend une plaine qu'occupent le marché et les faubourgs défendus eux-mêmes par de fortes murailles. Elle est en outre entourée de murs construits à grands frais, et décorée à l'intérieur de temples et d'autres monuments magnifiques. Un seul chemin taillé en degrés, et qui forme de nombreuses inflexions et de continuels détours, conduit du rivage à la ville. Le fleuve Oronte a son embouchure à peu de distance. Ce fleuve, qui prend sa source dans les montagnes du Liban et de l'Anti-Liban, arrose la plaine d'Amyce et gagne Antioche; il traverse Séleucie en emportant dans son courant toutes les immondices de cette ville, et va non loin de là se jeter dans la mer.

LX. Antiochus commença par offrir de l'argent aux magistrats de Séleucie, et par leur faire de magnifiques promesses s'ils la lui remettaient sans combat. Ne pouvant séduire les principaux citoyens, il corrompit quelques-uns des subalternes, et confiant en leurs secours, disposa ses forces de manière à attaquer la place du côté de la mer par sa flotte, du côté de la terre par les troupes du camp. Il divisa donc son armée en trois parties, l'exhorta à se bien conduire, et après avoir promis de grandes récompenses et des couronnes aux soldats et aux chefs, il posta Zeuxis et son monde près de la porte qui conduit à Antioche, et Hermogène près du temple de Castor; enfin Ardys et Diogène reçurent ordre d'attaquer le port et le fau-

bourg. Il était convenu avec les traîtres que si le roi s'emparait du faubourg par la force, la ville lui serait aussitôt livrée. Au signal donné, tous attaquèrent avec la plus grande ardeur. Mais ce furent Ardys et Diogène qui poussèrent la plus vive attaque. Si partout ailleurs, à moins d'avoir rencontré par hasard quelque endroit favorable, en marchant sur les mains et en combattant à la fois on ne pouvait se servir des échelles, du côté du port il était facile de les approcher des murailles, de les dresser, de les appliquer solidement. Aussi les soldats de la flotte ayant bravement escaladé le port et Ardys le faubourg, sans que les habitants environnés de dangers pussent s'y opposer, le faubourg fut promptement emporté. Dès qu'il fut pris, les officiers gagnés par Antiochus coururent chez Léontius, qui commandait dans la ville, et le pressèrent d'envoyer auprès d'Antiochus pour traiter avec lui avant qu'il eût enlevé la place de vive force. Léontius, qui ignorait leur trahison, effrayé de leur épouvante, fit demander à Antiochus des assurances pour la sûreté de tous les habitants.

LXI. Le roi accepta les conditions et promit de ne faire aucun mal aux personnes libres : il y en avait environ six mille. Lorsqu'il fut entré dans la ville, non-seulement il épargna ceux envers qui il s'était engagé, mais il rappela les exilés, et leur rendit leurs droits civils et leurs fortunes ; il mit une garnison dans le port et dans la citadelle. Il était encore occupé de ces soins, quand arriva une lettre de Théodote qui l'engageait à se rendre promptement en Célésyrie, qu'il était prêt à lui livrer. Le roi se trouva dans le plus grand embarras, ne sachant ce qu'il lui fallait faire, ni quel parti il devait prendre. Ce Théodote était, comme nous l'avons dit, un Étolien qui avait rendu à Ptolémée de grands services, et qui, loin d'en recevoir le prix, avait vu sa vie en danger alors qu'Antiochus faisait la guerre contre Molon. Aussi, irrité contre Ptolémée et se défiant de ses courtisans, il avait pris par lui-même Ptolémaïs,

Tyr par Panœtolus, et maintenant appelait Antiochus. Enfin le roi, ajournant ses expéditions contre Achéus, et remettant à un autre temps toutes ses entreprises, partit avec son armée et reprit la route qu'il avait déjà suivie[1]. Il traversa la plaine du Marsyas, et campa aux défilés de Gerrhe, auprès du lac qui sépare les montagnes de la ville. Sur la nouvelle que Nicolaüs, général de Ptolémée, assiégeait Ptolémaïs, où Théodote s'était renfermé, il laissa là ses troupes pesantes, chargea leurs chefs d'attaquer le fort de Brogues qui, situé sur le lac, commande la route, et lui-même accourut avec les troupes légères pour faire lever le siége de Ptolémaïs. Mais Nicolaüs, qui avait eu avis de l'approche du roi, s'était retiré et avait envoyé le Crétois Lagoras et l'Étolien Dorymène occuper les défilés voisins de Béryte. Le roi les y attaqua, les en chassa, et campa dans les défilés à leur place.

LXII. Il reçut là le reste de ses troupes, et après avoir en quelques paroles excité leur courage, il poussa en avant à la tête de toute son armée, plein d'ardeur lui-même, et exalté par de magnifiques espérances. Théodote et Panœtolus, suivis de leurs amis, vinrent bientôt le trouver ; il les accueillit avec empressement, et il entra dans Tyr et Ptolémaïs, où il recueillit tout ce qu'il y avait de munitions. Il y trouva quarante vaisseaux, dont vingt pontés, bien équipés, et d'au moins quatre rangs de rames. Les autres étaient à un, deux et trois rangs. Le roi les remit à l'amiral Diogène. Instruit sur ces entrefaites que Ptolémée s'était retiré à Memphis, que ses forces étaient rassemblées à Péluse, que les écluses du Nil étaient ouvertes, que tous les puits d'eau douce étaient comblés, il renonça à attaquer Péluse, mais il voulut s'assurer de toutes les places qu'il rencontra sur son passage par la force ou par la persuasion. Parmi ces villes, les unes sans dé-

[1] Entre le Liban et l'Anti-Liban.

fense, effrayées de son approche, se livrèrent à lui; les autres, se fiant en leurs ressources et en leur forte position, demeurèrent fermes; obligé de les assiéger, il perdit beaucoup de temps. Cependant Ptolémée, dans un danger si pressant, ne pensa pas, même par lâcheté, à venir défendre ses intérêts; tant il négligeait tout ce qui concernait la guerre!

LXIII. Agathocle et Sosibe, qui exerçaient alors la plus grande autorité dans le royaume, adoptèrent en cette occurrence le seul parti possible qu'il leur restât à prendre. Ils résolurent de se préparer activement à la guerre, mais d'arrêter en attendant Antiochus par des négociations, et de tout faire pour le confirmer dans l'opinion, où il était sans doute, que Ptolémée n'oserait jamais se mesurer avec lui, et qu'il aurait plutôt recours aux paroles et à ses amis, pour le persuader d'évacuer la Célésyrie. Cela décidé, Agathocle et Sosibe, que ce soin regardait, envoyèrent en hâte des députés à Antiochus, et en même temps aux Rhodiens, aux Byzantins, aux Cycicéniens et aux Étoliens, afin de réclamer leur médiation. Les ambassades, qui sans cesse allaient d'un roi à l'autre, donnèrent aux deux magistrats tout loisir de prendre leur temps pour faire les préparatifs nécessaires. Établis à Memphis, ils étaient en relations continuelles avec elles, et recevaient également les députés d'Antiochus, à qui ils faisaient des réponses favorables. Tandis qu'ils appelaient et rassemblaient à Alexandrie les mercenaires à leur solde dans les villes situées hors des limites du royaume, qu'ils envoyaient de tout côté des recruteurs, et qu'ils réunissaient pour les soldats qu'ils avaient déjà et pour ceux qui devaient arriver les provisions nécessaires, ils poussaient également les autres préparatifs, et couraient sans cesse et tour à tour de Memphis à Alexandrie, afin que rien ne manquât pour l'exécution de leurs desseins. La fabrication des armes, le choix et le classement des hommes furent

confiés à Echécrate de Thessalie, à Phoxidas de Mélitée, à Euryloque de Magnésie, à Socrate le Béotien, enfin à Cnopias d'Alore. Ce fut un grand bonheur pour Sosibe de trouver ainsi des hommes qui, ayant servi sous Démétrius et sous Antigone, avaient une connaissance pratique de la guerre et de tout ce qui est utile aux expéditions militaires. Ils formèrent autant qu'ils purent à la discipline la multitude qu'on leur livra.

LXIV. Ils commencèrent par diviser les soldats d'après leur nation et leur âge, et donnèrent à chacun les armes qui lui convenaient, sans tenir compte des armes anciennes. Puis ils formèrent une ordonnance militaire propre à la circonstance, après avoir changé la distribution des corps et les rôles qu'on faisait d'ordinaire pour solder la paye. Enfin, par des exercices continuels, ils les habituèrent non-seulement au commandement, mais aux évolutions spéciales de chaque arme. Souvent aussi les chefs réunissaient les troupes dans des assemblées générales pour les avertir de leurs devoirs. Andromaque d'Aspende et Polycrate d'Argos leur rendirent en cela les plus grands services. Récemment arrivés de Grèce, ils avaient tous deux l'ardeur naturelle aux Grecs et une connaissance parfaite de leurs usages; tous deux étaient illustres par leur patrie et par eux-mêmes ; mais Polycrate l'emportait à cause de l'ancienneté de sa race et de la gloire que Mnasiadas son père avait acquise comme athlète. Leurs exhortations publiques et privées remplirent les soldats de courage et d'audace pour l'avenir.

LXV. Chacun des officiers que nous venons de nommer reçut un commandement proportionné à son mérite. Euryloque de Magnésie conduisait trois mille hommes environ qui formèrent l'agéma. Socrate le Béotien eut sous ses ordres deux mille peltastes. L'Achéen Phoxidas et Ptolémée, fils de Thrasias, avec Andromaque d'Aspende, étaient chargés d'exercer ensemble la phalange et les Grecs mercenaires. Andro-

maque et Ptolémée commandaient la phalange ; Phoxidas les mercenaires. La phalange se composait d'environ vingt-cinq mille hommes, les mercenaires étaient huit mille à peu près ; la cavalerie qui escortait le roi, au nombre de sept cents hommes environ, obéissait à Polycrate, ainsi que les cavaliers amenés de la Libye ou levés en Égypte. Cette cavalerie, composée de trois mille hommes, avait un seul chef. Quant aux cavaliers venus de Grèce et aux mercenaires, qui pouvaient s'élever à deux mille, ils avaient pour commandant Échérate de Thessalie, qui les exerça parfaitement et se signala dans le combat qui suivit. Mais nul ne donna plus de soin à sés soldats que Cnopias d'Alore, qui était à la tête de trois mille Crétois à peu près, parmi lesquels mille Néocrites, qu'il plaça sous la conduite de Philon de Cnosse. On arma trois mille Africains à la façon des Macédoniens, et on les confia à Ammonius de Bareé. Les Égyptiens, qui comptaient environ vingt mille hommes, obéissaient à Sosibe. On réunit aussi un corps de Thraces et de Gaulois pris parmi eux qui habitaient le pays, père et fils, au nombre de quatre mille. Déjà deux mille avaient été récemment engagés ; on les remit à Denis de Thrace. Telle était pour le nombre et pour la variété des nations qui en faisaient partie, l'armée de Ptolémée.

LXVI. Cependant Antiochus continuait d'assiéger Dora, mais sans succès à cause de la difficulté du terrain et des secours que Nicolaüs y jetait. Aussi, à l'approche de l'hiver, il prêta l'oreille aux ambassadeurs de Ptolémée, consentit à une trêve de quatre mois, et promit d'en venir, dans un traité définitif, aux conditions les plus douces. En parlant ainsi, il était loin de dire sa véritable pensée ; mais il désirait ne point demeurer trop longtemps loin de sa demeure, et établir à Séleucie ses quartiers d'hiver, parce que Achéus conspirait ouvertement contre lui, et que ses intelligences avec Ptolémée étaient manifestes. Antiochus

signa donc la trêve, et congédia les ambassadeurs, avec ordre de lui transmettre au plus vite les intentions de Ptolémée, et de le rejoindre à Séleucie. Puis il laissa des garnisons dans les endroits les plus convenables, confia à Théodote le soin de veiller sur tout, partit, et arrivé à Séleucie, mit ses troupes en quartiers d'hiver. Dès lors il ne s'occupa plus de les exercer, en homme convaincu qu'il n'y aurait pas lieu de combattre, et que maître de quelques parties de la Célésyrie et de la Phénicie, il pouvait attendre le reste de la bonne volonté des habitants et des seules négociations; car, suivant lui, Ptolémée n'oserait pas courir la chance de la guerre. Les ambassadeurs des deux partis avaient la même conviction : ceux d'Antiochus à cause de l'accueil bienveillant qu'ils avaient reçu de Sosibe à Memphis, et ceux qui venaient de la part de Ptolémée lui-même, parce qu'ils n'avaient pas vu les préparatifs qui se faisaient à Alexandrie.

LXVII. Au moment où les députés arrivèrent en Égypte, Sosibe était déjà prêt. Cependant Antiochus mettait tous ses soins à l'emporter sur son rival par la justice de sa cause aussi bien que par les armes, et quand les commissaires de Ptolémée entamèrent à Séleucie, suivant les ordres de Sosibe, l'examen des diverses clauses du traité, Antiochus déclara dans la discussion ne considérer comme graves ni le tort qu'il avait fait récemment au roi, ni l'injustice apparente dont il s'était rendu coupable en lui enlevant la Célésyrie. Il nia même qu'il y eût à cela injustice, puisqu'il n'avait fait que s'attribuer ce qui était son bien. Antigone le Borgne, qui s'était le premier emparé de ce pays, et après lui Séleucus, en avaient été, disait-il, les véritables et les légitimes possesseurs; et par là cette province appartenait non point à Ptolémée, mais à lui-même. Ptolémée y avait combattu contre Antigone, non pour lui, mais pour y préparer la domination de Séleucus. Il s'appuyait avant tout sur la cession qu'avaient

faite à Séleucus de la Syrie entière les rois Cassandre et Lysimaque, dans le conseil qui avait suivi leur victoire sur Antigone. Les députés de Ptolémée opposaient des raisons contraires. Ils exagéraient l'insulte et grossissaient le dommage, et représentaient comme une infraction aux traités la trahison de Théodote et l'invasion d'Antiochus. Ils prétendaient aussi que cette province faisait partie du domaine de Ptolémée Lagus; car si ce prince s'était uni à Séleucus, c'était pour lui acquérir l'empire de toute l'Asie, mais à la condition qu'il resterait maître de la Phénicie et de la Célésyrie. Les deux partis discutèrent ainsi longtemps dans leurs conférences, sans arriver à aucun résultat, parce que l'affaire était traitée par des amis communs, et sans médiateur qui pût retenir et arrêter celui qui semblait être en effet le coupable. Du reste la principale difficulté fut Achéus : Ptolémée s'efforçait de le comprendre dans le traité. Antiochus ne voulait pas même qu'il fût fait mention de lui; il lui semblait indigne que Ptolémée osât protéger les rebelles, et dire un seul mot en leur faveur.

LXVIII. Aussi, comme ces négociations dont les députés mêmes étaient fatigués, n'amenaient pas la paix, Antiochus réunit ses troupes au commencement du printemps dans le dessein d'attaquer l'ennemi sur terre et sur mer, et de réduire le reste de la Célésyrie. Aussitôt Ptolémée confia à Nicolaüs la direction générale de la guerre, rassembla à Gaza tout son matériel, et y envoya son armée et sa flotte. Dès qu'elles furent arrivées, Nicolaüs se prépara hardiment à combattre, puissamment secondé, du reste, en tout ce qu'on lui ordonnait, par Périgène, à qui le roi avait confié ses forces maritimes composées de trente vaisseaux pontés et de plus de quatre cents de charge. Nicolaüs était Étolien, et ne le cédait en courage et en expérience militaire à aucun des officiers de Ptolémée. Il fit occuper par une partie de son armée les défilés de

Platane, et posta l'autre, qu'il conduisait lui-même, auprès de Porphyreon pour s'opposer, avec le secours de la flotte mouillée près de là, au passage de l'ennemi. Cependant Antiochus arrivait à Maratha, où les Aradiens vinrent le trouver pour s'unir à lui; non-seulement il les admit dans son alliance, mais encore apaisa l'ancienne querelle qui divisait les Aradiens de l'île et ceux du continent[1]. De là, faisant irruption du côté de Théoprosopon, il poussa jusqu'à Béryte après avoir pris sur son chemin Botrys, et brûlé Trière et Calamus. De Béryte, il fit partir en avant Nicarque et Théodote avec ordre de s'emparer des défilés qui se trouvent auprès du Lycus, et lui-même, à la tête de l'armée, vint camper auprès du fleuve Damuras, escorté par la flotte de Diognète. Il y recueillit Nicarque et Théodote avec leurs troupes légères, courut examiner les positions occupées par Nicolaüs, et après avoir reconnu la nature des lieux, il revint à son camp. Le lendemain, il laissa derrière lui ses soldats pesamment armés sous le commandement de Nicarque, et continua sa route avec le reste de ses forces pour poursuivre ses desseins.

LXIX. La chaîne du mont Liban resserre en cet endroit le rivage en un espace fort étroit, et cet espace lui-même est coupé par une hauteur escarpée et abrupte qui ne laisse le long de la mer qu'un chemin pénible et difficile : c'était là que campait Nicolaüs. Il avait muni certains points de soldats nombreux, certains autres de retranchements, et il pensait y arrêter facilement Antiochus. Le roi, partageant son armée en trois corps, confia le premier à Théodote, avec ordre d'attaquer l'ennemi sur le versant du mont, et de s'ouvrir une route par la force; le second, à Ménédème, qu'il chargea expressément de tenter le passage par le milieu de la hau-

[1] Aradus se composait de deux villes, celle du continent et celle de l'île ou Antaradus, comme Tyr.

teur ; le troisième, à Dioclès, gouverneur de la Parapotamie : il lui réserva le rivage. Lui-même avec sa garde il se plaça au centre afin de tout surveiller, et de secourir ceux qui en auraient besoin. Diognète et Périgène de leur côté disposèrent leurs troupes pour un engagement naval, et s'approchèrent le plus qu'ils purent du rivage, afin de confondre les deux combats. Au premier signal, au premier ordre, tous s'élancèrent. Sur mer, l'avantage fut égal, parce que les forces et le nombre étaient semblables des deux parts. Sur terre, Nicolaüs l'emporta d'abord, grâce à la difficulté du lieu ; mais bientôt Théodote, après avoir culbuté les Égyptiens placés sur le versant du Liban, se précipita d'en haut sur les soldats ennemis, qui tournèrent le dos et s'enfuirent. Deux mille environ périrent dans le désordre de la fuite, et on fit un nombre égal de prisonniers. Tout le reste chercha asile dans Sidon. Périgène, qui commençait à espérer la victoire sur mer, dès qu'il vit ce qui se passait sur terre, s'intimida et se retira également à Sidon, sans être poursuivi.

LXX. Antiochus se mit aussitôt en marche, et campa devant cette ville ; mais il ne pensa pas à en tenter le siége, à cause des riches approvisionnements dont elle disposait, du nombre de ses habitants et de celui des soldats qui s'y étaient réfugiés. Il se dirigea donc, avec son armée, vers Philoterie, et ordonna à l'amiral Diognète de retourner à Tyr. Philoterie est située auprès du lac où le Jourdain se jette, et d'où il sort ensuite pour arroser la plaine qui s'étend autour de Scythopolis. La soumission volontaire de ces deux villes lui donna bonne espérance pour la suite de la guerre, car le pays qui en dépend pouvait facilement fournir à la subsistance de ses troupes, et lui procurer largement toutes les choses nécessaires. Après s'être assuré de ces nouvelles conquêtes par des garnisons, il franchit les montagnes, et arriva devant Atabyrium, située sur une colline circulaire, dont la hauteur est de plus de quinze

stades. Antiochus s'en rendit maître au moyen d'une embuscade, d'un habile stratagème. Il engagea les assiégés dans une escarmouche, et quand il les eut attirés aussi loin que possible, il les enferma entre ses soldats en fuite, qui firent volte-face, et quelques autres qu'il avait cachés; il leur tua beaucoup de monde, et les épouvanta à un tel point qu'il s'empara d'emblée de la ville. Vers le même temps, Céréas, un des officiers de Ptolémée, passa à Antiochus, et l'accueil que le prince lui fit excita à la défection beaucoup d'autres chefs. Parmi eux fut Hippoloque le Thessalien, qui bientôt lui amena quatre cents cavaliers que lui avait confiés Ptolémée. Antiochus mit garnison à Atabyrium, et partit; chemin faisant il occupa Pella, Camus et Gephrum.

LXXI. A la vue de tant de succès, les peuples de l'Arabie les plus voisins s'entendirent entre eux et vinrent de concert s'unir à Antiochus. Assuré de leurs secours et rempli de nouvelles espérances, il poussa en avant et parvint en Galatide[1]. Là il prit Abila et tous ceux qui avaient essayé de la secourir avec leur chef Nicias, ami et parent de Mennéas. Restait encore Gadara, qui l'emporte, dit-on, en force sur toutes les villes de ce pays. Il en fit le siége, l'entoura d'ouvrages, et l'effraya si bien qu'elle se rendit promptement. Sur la nouvelle que beaucoup d'ennemis rassemblés à Rabbatamana, en Arabie, pillaient et dévastaient le pays des Arabes, qui s'étaient alliés à lui, il laissa tout pour marcher contre eux et campa auprès des hauteurs où s'élève la ville. Il en fit le tour, et, reconnaissant qu'elle n'était abordable que par deux côtés, il fit approcher par là ses troupes, et y établit ses machines. Nicarque et Théodote reçurent la direction du siége, et le roi surveilla de près, avec un soin égal, le zèle et l'application que ces deux généraux apportaient à cette entre-

[1] Province d'Asie, au delà du Jourdain, et voisine de l'Arabie.

prise. Théodote et Nicarque montrèrent une même activité et rivalisèrent sans relâche à qui des deux aurait le plus tôt renversé le pan de murailles que leurs machines battaient en brèche : aussi les deux murs tombèrent ensemble lorsqu'on s'y attendait le moins. Cela fait, ils ne cessèrent de harceler la ville jour et nuit, et de tourner contre elle tous leurs moyens d'attaque sans perdre un seul moment. Mais malgré des tentatives si opiniâtres, le siége n'avançait pas à cause de la multitude d'hommes renfermés dans la ville, quand un des prisonniers montra le souterrain par où les assiégés allaient chercher de l'eau. On le ferma avec du bois, des pierres et des matières de toute sorte, et bientôt les assiégés, pressés par la soif, se rendirent. Le roi, maître de Rabbatamana, laissa dans ses murs Nicarque avec une garnison suffisante, puis y envoya Hippoloque et Céréas, qui avaient abandonné Ptolémée, pour la gouverner et pour mettre à l'abri de toute insulte les peuples soumis. Il dirigea ensuite son armée vers Ptolémaïs, dans l'intention d'y prendre ses quartiers d'hiver.

LXXII. Durant le même été, les Pednélissiens, assiégés et pressés par les Selgiens[1], firent demander du secours à Achéus. La réponse favorable qu'il leur donna et l'espérance d'un renfort les encouragèrent dans leur résistance. Bientôt, en effet, Achéus, qui désirait sauver Pednélisse, leur dépêcha, sous la conduite de Garsyéris, six mille fantassins et cinq cents cavaliers. Mais les Selgiens, à la nouvelle de l'approche de ces troupes, postèrent dans les défilés voisins du Climax[2] la plus grande partie de leurs forces, occupèrent la route qui conduit à Saporda et rompirent tous les chemins d'alentour. Garsyéris, qui avait fait invasion dans la Milyade et établi son camp auprès de Crétopolis, pensant qu'il

[1] Peuple de Pisidie.
[2] Le mont Climax sépare la Lycie et la Myliade de la Pisidie et de la Pamphylie.

était impossible d'aller plus avant tant que ces lieux seraient ainsi gardés, imagina cette ruse : il décampa et se retira comme s'il renonçait à porter des secours aux alliés, à cause de la présence des Selgiens. Ceux-ci, convaincus que Garsyéris se retirait de bonne foi, regagnèrent les uns leur camp, les autres la ville; car le temps de la moisson était proche. Mais Garsyéris revint sur ses pas par une marche rapide, atteignit bientôt les hauteurs, et, les trouvant sans défense, y plaça des postes sous le commandement de Phaylle. Lui-même, avec son armée, se dirigea sur Perge, d'où il envoya solliciter par des députés l'appui des autres peuples de Pisidie et de Pamphylie, en leur représentant combien le voisinage des Selgiens leur était funeste, et fit tout pour les décider à conclure alliance avec Achéus, et à secourir les Pednélissiens.

LXXIII. Sur ces entrefaites, les Selgiens détachèrent un corps de troupes contre Phaylle. Ils se flattaient de pouvoir, grâce à la connaissance qu'ils avaient des lieux, l'effrayer et le débusquer de sa forte position; ils ne réussirent point dans cette tentative et y perdirent même beaucoup de soldats. Déchus de cet espoir, ils s'appliquèrent avec une nouvelle activité aux travaux du siége. Tandis qu'ils y étaient tout entiers, les Éten-niens, peuple de la Pisidie, qui habitent les montagnes au-dessus de Sida, envoyèrent huit mille oplites à Garsyéris, et les Aspendiens quatre mille. Quant aux Sidiens, par désir d'obtenir l'amitié d'Antiochus, et plus encore par haine contre les Aspendiens, ils ne fournirent point de secours. Garsyéris, suivi de ces auxiliaires et de son armée, se rendit à Pednélisse, dans la pensée que son arrivée délivrerait d'abord cette ville. Les Selgiens ne remuant pas, il alla camper à une faible distance d'eux. Comme les assiégés souffraient alors d'une grande disette, et qu'il désirait beaucoup faire pour eux tout ce qui était possible, il choisit deux mille hommes, donna à chacun un médimne de blé, et essaya de les

introduire la nuit dans la ville. Mais les Selgiens s'en aperçurent et marchèrent à sa rencontre. La plupart des soldats furent tués et tout le blé tomba au pouvoir des vainqueurs. Enhardis par ce succès, ceux-ci entreprirent d'assiéger à la fois la ville et Garsyéris dans son camp. Les Selgiens se distinguent toujours dans la guerre par l'audace et l'imprévu de leurs attaques. Aussi, laissant une garde suffisante dans les retranchements, ils cernèrent le camp par beaucoup de côtés, et l'attaquèrent hardiment. En présence du péril qui de toute part le menaçait ainsi tout à coup, Garsyéris, qui voyait déjà sur quelques points ses retranchements forcés, et qui craignait une défaite complète, fit sortir ses cavaliers par un endroit qui n'était pas gardé. Les Selgiens, n'attribuant cette retraite qu'à la crainte du danger et à l'épouvante, ne s'y opposèrent pas; ils eurent l'imprudence de n'en pas tenir compte. Mais cette cavalerie, arrivant par un détour sur leurs derrières, les chargea vigoureusement. En même temps, encouragée par cette diversion, l'infanterie de Garsyéris, qui déjà tournait le dos, fit volte-face contre les Selgiens qui la serraient de près. Enveloppés de tous côtés, les Selgiens finirent par prendre la fuite. Les Pednélissiens, de leur côté, firent une sortie et détruisirent ceux de leurs ennemis qui étaient restés dans les retranchements. Les vaincus se dispersèrent dans toutes les directions; il n'en périt pas moins de deux mille. Quant à ceux qui échappèrent, ils se retirèrent, tous les alliés chez eux, et les Selgiens dans Selge, à travers leurs montagnes.

LXXIV. Garsyéris leva aussitôt son camp pour poursuivre l'ennemi. Il voulait franchir les défilés et s'approcher de Selge avant que les fuyards pussent s'arrêter et délibérer sur sa prochaine arrivée. Il parut donc bientôt devant cette ville avec son armée. Les Selgiens, qui ne comptaient guère sur leurs alliés à cause de leur désastre commun, et consternés eux-mêmes par un si

grand malheur, craignaient fort pour leur patrie et pour leurs personnes. Ils se réunirent donc en assemblée et résolurent d'envoyer comme ambassadeur un de leurs citoyens, Logbasis, autrefois uni par les nœuds de l'amitié et de l'hospitalité à cet Antiochus qui mourut en Thrace. Ce prince lui avait confié sa fille Laodice, depuis femme d'Achéus, et il l'avait élevée comme son enfant, avec une affection singulière. Les Selgiens le choisirent comme l'homme qui convenait le mieux aux circonstances présentes. Mais Logbasis s'entendit secrètement avec Garsyéris, et bien loin de secourir sa patrie comme on l'espérait, et comme il le devait d'ailleurs faire, il le pria d'annoncer promptement à Achéus qu'il s'engageait à lui livrer la ville. Garsyéris accueillit avec ardeur cette espérance, et députa vers Achéus des gens pour lui apprendre ce qui se passait et le faire venir. Il conclut une trêve avec les Selgiens, mais différa sans cesse d'en venir à un traité, élevant chaque jour sur les détails quelque discussion, imaginant quelque nouveau prétexte, afin de laisser à Achéus le temps d'arriver et à Logbasis le loisir de communiquer avec lui et de préparer sa trahison.

LXXV. Bientôt les entretiens se multipliant entre les soldats des deux armées, ceux du camp s'habituèrent à venir chercher des provisions dans la ville. Cette liberté a déjà été bien souvent funeste; mais l'homme, qui passe pour le plus fin des animaux, est en définitive le plus aisé à tromper. Combien, en effet, de camps, combien de châteaux forts, combien de villes puissantes conquises de cette manière? et cependant, malgré ces éclatants malheurs maintes et maintes fois éprouvés, il se fait, je ne sais comment, que nous sommes toujours inexpérimentés et novices à l'égard de ces sortes de ruses. C'est que nous ne cherchons pas assez à connaître les fautes qui se sont commises avant nous, et que, si nous amassons avec beaucoup de peine des provisions, de l'or, des traits de tout genre, si

nous bâtissons à grands frais des murailles, afin de parer les périls inattendus, nous négligeons d'acquérir ce qui est le plus avantageux et le plus utile dans les moments critiques, je veux dire la science des maux d'autrui, bien que nous le puissions faire dans un loisir honnête, sans fatigue, par la seule étude de l'histoire. Bref, Achéus arriva au moment marqué, et les Selgiens qui conférèrent avec lui, conçurent l'espoir du traitement le plus doux. Logbasis alors, tout en réunissant peu à peu dans sa demeure les soldats qui passaient du camp dans la ville, conseilla aux Selgiens de ne point négliger l'occasion, mais bien plutôt, puisqu'ils voyaient Achéus animé d'intentions si favorables, de prendre enfin un parti et de convoquer le peuple pour délibérer sur un traité définitif. Le peuple se réunit aussitôt, et on appela à la délibération jusqu'aux sentinelles, afin de décider ce qu'on avait à faire.

LXXVI. Logbasis, après s'être concerté avec les ennemis sur le moment d'éclater et avoir disposé la troupe rassemblée dans sa demeure, prit lui-même des armes et en donna à ses fils. Achéus, de son côté, marcha sur la ville avec la moitié de ses forces, et Garsyéris, à la tête du reste, gagna Cesbedium. C'est un temple de Jupiter qui domine heureusement Selge et lui sert de citadelle. Mais un pâtre s'aperçut par hasard de ces mouvements et en donna avis à l'assemblée. Aussitôt les uns coururent vers Cesbedium, les autres à leurs postes, la multitude furieuse à la maison de Logbasis. Sa trahison était évidente : une partie monta sur les toits, une autre brisa les portes, et Logbasis fut massacré avec ses enfants et tous ceux qui étaient chez lui. Alors, promettant la liberté aux esclaves, les Selgiens se divisèrent pour défendre les positions avantageuses. Garsyéris, à la vue de Cesbedium occupé, renonça à son dessein, et Achéus ayant pénétré jusqu'aux portes, les assiégés firent une sortie où ils lui tuèrent sept cents Mysiens et repoussèrent le reste. Garsyéris et Achéus

se retirèrent dans leur camp. Mais les Selgiens qui craignaient une sédition au dedans et les attaques de l'ennemi campé sur leurs têtes, envoyèrent vers Achéus leurs vieillards avec les insignes des suppliants, et terminèrent la guerre aux conditions suivantes : ils devaient donner sur-le-champ quatre cents talents et rendre les prisonniers Pednélissiens ; ils payeraient en outre trois cents autres talents dans quelque temps. C'est ainsi que, par leur audace, les Selgiens sauvèrent leur patrie des dangers dont la menaçait la perfidie de Logbasis, et qu'ils se montrèrent dignes de la liberté, dignes enfin de leur parenté avec les Lacédémoniens.

LXXVII. Achéus, après avoir soumis Milyade et la plus grande partie de la Pamphylie, courut à Sardes, combattit Attale sans relâche, menaça Prusias et se rendit dangereux et redoutable à tous les peuples qui habitent en deçà du Taurus. En effet, tandis qu'Achéus était occupé du siége de Selge, Attale, à la tête des Gaulois Tectosages, avait parcouru toutes les villes de l'Éolide et celles des pays voisins qui s'étaient livrées par crainte à Achéus. La plupart se donnèrent à lui volontairement et même avec reconnaissance : quelques-unes seulement ne cédèrent qu'à la force. Les premières qui se soumirent furent Cumes, Smyrne et Phocée ; puis Égée et Temnis en firent autant. Effrayés à son approche, les habitants de Téos et de Colophon envoyèrent à leur tour des ambassadeurs pour remettre entre ses mains leurs personnes et leur ville. Il les admit aux mêmes conditions que par le passé, reçut des otages et traita avec une bienveillance particulière les députés de Smyrne, pour prix de la fidélité qu'ils lui avaient montrée. De là, continuant sa marche, il traversa le Lycus, atteignit les frontières des Mysiens et arriva bientôt devant Carse[1]. Sa présence frappa de terreur cette ville, et la garnison des deux murs ; il reçut l'une et l'autre des mains de

[1] Ville de Troade.

Thémistocle, à qui Achéus avait confié la garde de ces lieux. De là il ravagea le territoire d'Apie, franchit le mont Péléeas et campa sur les bords du Mégiste.

LXXVIII. Alors survint une éclipse de lune. Les Gaulois, qui conduisaient à leur suite dans des chariots leurs femmes et leurs enfants et se plaignaient depuis longtemps des fatigues de la marche, considérèrent cet accident comme un mauvais augure et refusèrent d'aller plus avant. Bien qu'il n'eût tiré que peu de services de soldats qui marchaient à part, campaient isolément et étaient d'une désobéissance et d'un orgueil intolérables, le roi s'inquiéta beaucoup de cette résistance. Il craignait d'un côté que, s'unissant à Achéus, ils n'attaquassent ses domaines; et de l'autre il s'inquiétait de l'opinion qu'on aurait de lui s'il faisait envelopper et massacrer des troupes qu'on croyait n'être venues en Asie que sur sa parole. Aussi, profitant du prétexte qu'ils lui donnaient, il promit aux Gaulois de les conduire aux lieux d'où il les avait tirés, de leur distribuer des terres fertiles où ils demeureraient et de leur accorder par la suite tout ce qu'ils lui demanderaient de juste et de possible. Il mena donc les Tectosages jusqu'à l'Hellespont, et après avoir traité avec bonté les habitants de Lampsaque, d'Alexandrie[1] et les Iliens, qui lui avaient gardé leur foi, il se rendit à Pergame avec son armée.

LXXIX. Antiochus et Ptolémée, dont les préparatifs étaient achevés, se disposèrent, au commencement du printemps à terminer leur différend par une bataille. Ptolémée sortit d'Alexandrie avec soixante-dix mille fantassins, cinq mille cavaliers et soixante-treize éléphants. Antiochus, dès qu'il apprit le départ de son ennemi, réunit aussi ses forces. Il avait environ cinq mille Dacns, Carmaniens et Ciliciens équipés à la légère et placés sous la conduite du Macédonien Byttacus; sous les ordres de Théodote l'Étolien, celui qui avait

[1] En Troade.

abandonné Ptolémée, marchait l'élite de tout le royaume, armés à la manière des Macédoniens, au nombre de dix mille hommes. La plupart portaient des boucliers d'argent. La phalange se composait d'environ vingt mille soldats, ayant pour chefs Nicarque et Théodote, surnommé Hémiolien ; ensuite venaient deux mille Agrianes et Perses, archers ou frondeurs ; puis mille Thraces conduits par Ménédème d'Alabande. Les Mèdes, les Cisséens, les Cadusiens et les Carmaniens, qui formaient cinq mille hommes, obéissaient à Aspasion de Médie. Dix mille soldats arabes des pays voisins avaient pour chef Zabdibèle. Le Thessalien Hippoloque commandait environ cinq mille mercenaires grecs. On y voyait aussi quinze cents Crétois sous Euryloque et mille Néocrites sous Zélis de Gortyne. Ajoutez cinq cents archers lydiens et mille Cardaces, commandés par Lysimarque le Gaulois. Les cavaliers étaient à peu près six mille en tout : quatre mille étaient confiés aux soins d'Antipater, fils du roi ; le reste à ceux de Thémison. Le total de l'armée d'Antiochus montait à soixante-deux mille fantassins, six mille chevaux et cent deux éléphants.

LXXX. Ptolémée, qui s'était dirigé vers Péluse, s'arrêta d'abord dans cette ville. Il y fut rejoint par son arrière-garde et, après avoir distribué des vivres à ses troupes, il se mit en marche le long du mont Casius, à travers un pays sans eau, nommé Barathra. Il atteignit le cinquième jour le terme qu'il s'était marqué et campa à cinquante stades de Raphia. Raphia est la ville de Célésyrie la plus voisine de l'Égypte, après Rhinocolura. Cependant Antiochus approchait avec son armée[1]. A partir de Gaza, où il avait fait rafraîchir les troupes, il s'avança à petits pas et, quand il eut dépassé Raphia, s'établit durant la nuit à dix stades environ des ennemis. Ce fut d'abord à cette distance que les deux rois campèrent. Mais, quelques jours après, An-

[1] Consultez une longue dissertation de Schweighæuser sur ce passage. (Vol. VI, p. 55, édit. 1792.)

tiochus voulant occuper une position plus avantageuse et en même temps inspirer de l'audace à ses soldats, se rapprocha de Ptolémée, si bien que les retranchements des deux princes n'étaient séparés que de cinq stades. Aussi, des engagements eurent lieu plus d'une fois entre les soldats qui allaient faire de l'eau ou des fourrages, en même temps que, dans l'espace qui s'étendait entre les deux camps, les cavaliers et les fantassins se livraient des escarmouches.

LXXXI. Théodote fit alors une action que l'audace seule d'un Étolien pouvait tenter, mais qui du moins est fort courageuse. Connaissant par expérience les habitudes et la manière de vivre de Ptolémée, il franchit avant l'aurore, avec deux compagnons seulement, le retranchement ennemi. L'obscurité empêchait que son visage fût reconnu, et ses vêtements n'étaient pas plus reconnaissables que ses traits au milieu des mille costumes qui se croisaient dans le camp égyptien. Il avait observé les jours précédents l'emplacement de la tente du roi pendant les escarmouches qui avaient eu lieu tout près d'elle; il s'y rendit hardiment, et les premières sentinelles le laissèrent passer sans le voir. Entré dans la salle où Ptolémée avait coutume de donner audience et de prendre ses repas, il en examina tous les coins sans rencontrer le roi, qui reposait hors de cette tente magnifique où il recevait; mais il blessa deux des officiers qui y dormaient, tua Andréas, le médecin du roi, et après cette hardie exécution, il rentra tranquillement au camp. Il ne fut un peu inquiété qu'à la sortie du retranchement. S'il voulut seulement montrer de l'audace, son but était rempli; mais il avait manqué de prévoyance en ne s'informant pas au juste où Ptolémée avait coutume de reposer.

LXXXII. Depuis cinq jours on était en présence, lorsque les deux rois résolurent d'en venir à une bataille. Ptolémée le premier fit sortir ses troupes des retranchements; Antiochus l'imita, et tous deux réu-

nirent en face l'un de l'autre les phalanges et l'élite de l'armée à la macédonienne. Ptolémée disposa ainsi ses deux ailes : Polycrate commandait l'aile gauche avec la cavalerie qu'il conduisait; entre lui et la phalange venaient les Crétois, près des chevaux; puis la garde du roi, et après elle les peltastes de Socrate, contigus aux Libyens, armés à la manière des Macédoniens. A l'aile droite, se trouvaient Échécrate de Thessalie et ses cavaliers; à sa gauche, les Gaulois et les Thraces; puis les Grecs mercenaires conduits par Phoxidas et touchant la phalange égyptienne. Quarante éléphants étaient placés à l'aile gauche, où devait combattre Ptolémée; les trente-trois autres devant l'aile droite et les cavaliers mercenaires. Antiochus disposa les soixante éléphants que conduisait Philippe, son frère de lait, à l'aile droite, où il se proposait de tenir tête à son rival. Il rangea derrière eux deux mille cavaliers, commandés par Antipater, et en adjoignit deux mille autres, disposés en forme de crochet. Auprès d'eux, les Crétois sur le front de bataille, puis les mercenaires grecs. Venaient ensuite les cinq mille soldats armés à la façon des Macédoniens, que dirigeait le Macédonien Byttacus. Quant à l'aile droite, il y jeta les archers cardaces et lydiens, suivis de l'infanterie légère de Ménédème, au nombre de trois mille hommes. Auprès d'eux se rangèrent les Cittiens, les Mèdes et les Carmaniens; enfin les Arabes et les contingents des peuples limitrophes à côté de la phalange. Les autres éléphants prirent place devant l'aile gauche, sous les ordres d'un des plus jeunes Grecs élevés dans le palais et nommé Myisque.

LXXXIII. Lorsque les dispositions furent ainsi terminées des deux parts, les deux rois s'avancèrent, entourés des chefs et de leurs amis, devant le front de leurs armées et les haranguèrent. Comme ils plaçaient surtout leurs espérances dans leurs phalanges, ils s'adressèrent à elles avec le plus de soin et d'insistance. Du côté de Ptolémée, Andromaque, Sosibe et Arsinoé, la

sœur du roi ; du côté d'Antiochus, Théodote et Nicarque joignirent leurs conseils à ceux des princes, les deux phalanges étant sous leur commandement. Le fond des discours d'Antiochus et de Ptolémée était à peu près le même : récemment parvenus à la royauté, n'ayant aucune grande action personnelle à faire valoir, ils s'arrêtèrent particulièrement sur la gloire de leurs ancêtres et sur les grandes choses accomplies par eux, pour animer la valeur de l'armée ; mais ce fut surtout au nom de magnifiques promesses qu'ils convièrent, qu'ils excitèrent en particulier les chefs, et les soldats en général, à combattre avec zèle et courage. Telles furent, ou à peu près, les exhortations que les deux princes firent entendre à leurs troupes pendant cette revue, soit par eux-mêmes, soit par leurs interprètes.

LXXXIV. Ptolémée et sa sœur eurent à peine atteint l'extrémité de l'aile gauche de leur armée, et Antiochus, avec tout son cortége, celle de l'aile droite, que le signal fut donné et que les éléphants commencèrent l'action. Quelques-uns parmi ceux de Ptolémée s'élancèrent sur ceux qui étaient en face, et un combat sanglant s'engagea du haut des tours entre les soldats qui se frappaient de près avec leurs sarisses. Mais un spectacle plus surprenant était celui des animaux eux-mêmes, qui luttaient et fondaient les uns sur les autres avec fureur. Voici leur manière de combattre : ils croisent et confondent leurs défenses et, se poussant avec force, se disputent la place qu'ils occupent, jusqu'à ce que l'un des deux l'emporte et détourne la trompe de son adversaire ; aussitôt que celui-ci lui prête le flanc, le vainqueur le perce de ses défenses comme les taureaux de leurs cornes. Du reste, la plupart des éléphants de Ptolémée refusèrent le combat, suivant la coutume des éléphants africains qui ne peuvent supporter l'odeur et le cri de ceux de l'Inde, et effrayés, je pense, de leur grandeur et de leur force, fuient alors même qu'ils sont encore loin. C'est ce qui arriva. Leur terreur et leur fuite

vers la ligne de l'armée égyptienne mirent le désordre dans la garde du roi, qui fléchit sous leur poids. A cette vue, Antiochus, tournant au-dessus des éléphants, s'élança sur la cavalerie de Polycrate; et en même temps les mercenaires grecs placés auprès de la phalange, en deçà des éléphants, fondirent sur les peltastes de Ptolémée déjà rompus par le choc de ces animaux. Toute l'aile gauche de Ptolémée, pressée si vivement, prit la fuite.

LXXXV. Échécrate, qui commandait l'aile droite, observa d'abord tranquillement le choc des deux ailes dont nous venons de parler; mais lorsqu'il vit quel nuage de poussière s'avançait vers les siens, et que les éléphants n'osaient pas même s'approcher de leurs adversaires, il donna ordre à Phoxidas, chef des Grecs mercenaires, de charger les ennemis qu'il avait en face. Lui-même, faisant défiler par l'extrémité de l'aile sa cavalerie et le corps placé derrière les éléphants, se mit hors de l'atteinte de ses animaux et refoula promptement la cavalerie ennemie, en l'attaquant à la fois par derrière et de côté. Phoxidas et ses soldats eurent le même succès : les Arabes et les Mèdes, contre qui ils s'étaient portés, furent bientôt obligés de lâcher pied et de fuir. Ainsi, l'aile droite d'Antiochus était victorieuse, la gauche vaincue et les phalanges, dépouillées de leurs ailes, demeuraient intactes au milieu du champ de bataille, suspendues entre la crainte et l'espérance. Cependant, tandis qu'Antiochus combattait à l'aile droite avec un avantage marqué, Ptolémée, qui s'était replié derrière sa phalange, s'avança au milieu de la plaine. Son approche répandit la terreur parmi les Syriens et remplit les siens d'audace et d'espérance. Aussitôt Andromaque et Sosibe se précipitèrent lances baissées, et l'élite des Syriens, malgré quelque résistance, ne tarda pas à plier; les soldats de Nicarque se retirèrent après un moment de combat. Antiochus qui, jeune et sans expérience, jugeait d'après son aile qu'il

était vainqueur sur tous les points, s'attachait à la poursuite des fuyards, quand, un des plus anciens chefs qui l'accompagnaient, l'arrêta et lui montra la poussière qui venait de la phalange vers son camp. Aussitôt, comprenant ce qui était arrivé, le roi essaya de regagner avec sa garde royale le lieu du combat. Mais lorsqu'il vit que toute son armée avait fui, il se rendit à Raphia, convaincu qu'il était vainqueur autant qu'il était en lui, et qu'il n'était vaincu que par la lâcheté et la poltronnerie des autres.

LXXXVI. Après que la phalange eut ainsi remporté la victoire, et que la cavalerie et les mercenaires de l'aile droite eurent tué un grand nombre de fuyards, Ptolémée se retira et passa la nuit dans son camp. Le lendemain, il fit enlever et ensevelir ses morts et dépouilla ceux de l'ennemi; ensuite il se mit en marche vers Raphia. Antiochus, au moment de sa défaite, avait résolu d'établir son camp hors des murs, où il réunirait tous ceux qui avaient fui en corps; mais comme pour la plupart ils s'étaient retirés dans la ville, il fut obligé d'y entrer aussi. Au point du jour, il se dirigea vers Gaza [1], avec les débris de son armée qu'il avait pu sauver. Il y campa, et envoya à Ptolémée demander ses morts, à qui il rendit les derniers honneurs. Il avait perdu à peu près dix mille fantassins et plus de trois cents cavaliers. Le nombre des prisonniers était d'au moins quatre mille. Trois de ses éléphants étaient morts sur-le-champ et deux de leurs blessures. Du côté de Ptolémée, quinze cents fantassins environ et sept cents cavaliers périrent; seize éléphants furent tués, la plupart des autres pris. Telle fut l'issue du combat que ces princes engagèrent à Raphia au sujet de la Célésyrie. Antiochus, aussitôt que ses morts furent ensevelis, se retira dans ses États avec son armée. Ptolémée prit

[1] Il y avait deux Gaza, l'une était en Syrie ou en Phénicie, c'est celle dont il s'agit en ce moment; l'autre dépendait de l'Égypte, et était située entre Rhinocolure et Péluse. On l'appelait Palœogaza.

d'emblée Raphia et toutes les autres villes. C'était à qui se rangerait la première sous sa domination et ferait défection vers lui. C'est l'usage de tous les hommes en de telles occasions, de s'accommoder toujours au présent ; mais nul pays n'est plus enclin par nature et plus prompt que celui-ci à ces empressements de circonstances. Il était d'ailleurs naturel sous l'influence de l'ancien amour des habitants pour les rois d'Alexandrie, que cette prompte défection eût lieu ; la Célésyrie a toujours montré pour cette maison un grand attachement. Aussi tout fut mis en usage pour gagner les bonnes grâces de Ptolémée : couronnes, sacrifices, autels, honneurs de toute sorte, rien n'y manqua.

LXXXVII. Dès qu'il fut arrivé dans la ville qui porte son nom, Antiochus envoya Antipater, son frère, et Théodote Hémiolien vers Ptolémée, pour solliciter la paix et un traité, dans la crainte d'une invasion des ennemis. Il se défiait de ses troupes, à cause de sa défaite et craignait qu'Achéus ne profitât de l'occasion. Ptolémée, sans réfléchir à tout cela, content d'une victoire si inespérée et d'avoir ainsi recouvré la Célésyrie, loin de ne point vouloir rentrer dans le repos, le désirait ardemment, entraîné qu'il était par ses habitudes de mollesse et d'indolence. Aussi, lorsque Antipater fut arrivé, après quelques menaces et quelques plaintes sur la conduite d'Antiochus, il accorda une trêve d'un an et envoya Sosibe à Antiochus, afin de ratifier le traité. Il demeura trois mois encore en Syrie et en Phénicie, régla le sort de toutes les villes, confia le gouvernement du pays à Andromaque d'Aspende, et retourna à Alexandrie avec sa sœur et ses amis, après avoir achevé cette guerre avec un succès qui, pour ses sujets instruits de sa vie ordinaire, fut un coup de surprise. Antiochus, lorsque le traité avec Sosibe fut ratifié, se prépara, suivant ses premiers projets, à combattre Achéus. Tel était en Asie l'état des choses.

LXXXVIII. Vers le même temps, les Rhodiens mirent

fort adroitement à profit un tremblement de terre[1] qui récemment avait détruit avec le grand colosse la plus forte partie de leurs murailles et de leurs arsenaux; ils exploitèrent cet accident avec tant d'habileté et de finesse que ce malheur leur fut plutôt avantageux que préjudiciable. Telle est parmi les hommes la différence qui distingue la sottise et la paresse de l'activité et de la raison, dans la vie privée ou publique, que les premières convertissent en mal le bonheur même, et les secondes corrigent le mal en bien. C'est ainsi que les Rhodiens, avec une sage politique, représentant leur malheur comme considérable et terrible, mais tenant par leurs ambassadeurs, dans les assemblées publiques et dans les conversations privées, un langage digne et mesuré, amenèrent les villes, et surtout les rois, non-seulement à leur offrir des présents magnifiques, mais à leur savoir gré de ce qu'ils acceptaient leurs offrandes. Hiéron et Gélon, outre soixante-dix talents d'argent pour l'huile dont on faisait usage au théâtre et qu'ils leur comptèrent sur-le-champ en partie, leur envoyèrent quelque temps après des cassolettes d'argent avec leurs bases, et quelques vases pour contenir de l'eau : ajoutez à cela dix talents pour les sacrifices, et dix autres pour soulager les citoyens qui avaient souffert; de sorte que le don s'élevait à cent talents. Ils accordèrent, en outre, une entière exemption de péage à ceux qui se rendraient à Syracuse, et cinquante catapultes de trois coudées. Enfin, comme si les Rhodiens leur faisaient grâce en agréant de tels présents, ils érigèrent deux statues sur la place publique à Rhodes, celle du peuple rhodien couronné par le peuple de Syracuse.

LXXXIX. Ptolémée leur promit trois cents talents

[1] Ce tremblement de terre si fatal à Rhodes avait eu lieu dix ans avant l'époque où nous sommes, sous le règne d'Antigone Doson, en Macédoine, de Séleucus Callinicus, en Syrie. La réparation des murs de la ville et du port, qui sans doute fut contemporaine de la bataille de Raphia, explique l'expression κατὰ τοὺς προειρημένους καιροὺς, employée comme transition par Polybe.

d'argent, un million de mesures de blé, du bois de construction pour six vaisseaux à cinq rangs, et pour dix à trois; quarante mille coudées de pin taillé en carré, mille talents de monnaie de cuivre, trois mille d'étoupes, trois mille voiles; de plus, pour la restauration du colosse, trois mille talents, cent architectes, trois cent cinquante ouvriers; et quatorze talents pour les appointements annuels de ces employés. Enfin il consacra à la célébration de leurs jeux et de leurs sacrifices douze mille mesures de blé, et vingt mille à la subsistance de dix trirèmes. Il donna presque tout sur-le-champ, avec un tiers de l'argent. Antigone, de son côté, leur fournit dix mille poutres, depuis seize coudées jusqu'à huit, afin de servir de coins; cinq mille solives de sept coudées, trois mille talents de fer, mille de résine, mille mesures de poix, et cent talents d'argent. Chryséis, sa femme, leur offrit cent mille mesures de blé, et trois mille talents de plomb. Séleucus, père d'Antiochus, sans parler de la franchise accordée aux vaisseaux rhodiens qui aborderaient dans son empire, de dix vaisseaux à cinq rangs et équipés et de deux cent mille mesures de blé, leur donna dix mille coudées de bois et mille talents de résine et de crins.

XC. Prusias et Mithridate montrèrent le même zèle, ainsi que tous les rois de l'Asie, Lysanias, Olympique, Limnée. Quant aux villes qui secoururent Rhodes, chacune suivant ses ressources, il serait difficile de les compter. A ne considérer donc que la date des commencements de Rhodes, on ne peut voir sans étonnement les accroissements si considérables qu'ont pris en si peu d'années dans cette ville les richesses publiques et privées; mais si l'on remarque et l'excellence de sa position, et l'abondance des biens dont les étrangers l'ont comblée, on cesse de s'étonner, et on pense plutôt que sa splendeur laisse encore à désirer. En m'étendant sur ce sujet, j'ai eu en vue d'abord le zèle patriotique des Rhodiens, car ils méritent par là qu'on les

loue et qu'on les imite; et secondement, la mesquinerie des rois de nos jours et les faibles bienfaits que reçoivent d'eux les nations et les villes. Il faut que les princes apprennent à ne pas croire faire quelque chose de magnifique dès qu'ils accordent quatre à cinq talents, et à ne point attendre des Grecs les honneurs et la reconnaissance qu'ont obtenus les anciens rois; il faut que les villes, pour peu qu'elles se rappellent l'importance des présents qu'elles recevaient autrefois, ne récompensent pas par de grands honneurs des libéralités médiocres et méprisables; et que, n'oubliant jamais combien les Grecs l'emportent sur le reste des hommes, elles s'appliquent à rendre à chacun ce qu'il mérite.

XCI. Au commencement de l'été, Agétas était préteur des Étoliens; Aratus l'ancien venait d'entrer en charge chez les Achéens (car c'est à ce point que nous avons laissé la guerre des deux ligues), lorsque Lycurgue rentra d'Étolie à Sparte. Les éphores, reconnaissant la fausseté de l'accusation qui l'avait fait exiler, le rappelèrent au milieu d'eux. Il traita aussitôt avec Pyrrhias l'Étolien, alors préteur des Éléens, pour opérer de concert une invasion en Messénie. Aratus avait trouvé les mercenaires étrangers désorganisés et les villes peu disposées à contribuer à leur entretien, parce qu'Épérate, son prédécesseur, n'avait eu, ainsi que je l'ai fait voir, aucun souci des affaires générales. Il exhorta les Achéens au courage, et, en vertu d'un décret qu'il obtint d'eux, il s'appliqua sans relâche aux préparatifs de la guerre. Les Achéens décrétèrent l'entretien de huit mille fantassins, et de cinq cents cavaliers mercenaires; de trois mille fantassins et de trois cents cavaliers indigènes. Parmi ceux-ci on comptait cinq cents fantassins mégalopolitains armés de carquois d'airain, et cinquante cavaliers, plus un nombre égal d'Argiens. On vota aussi l'envoi de trois vaisseaux vers Acté et le golfe d'Argos, et de trois autres vers Patras, Dymes et la mer qui l'avoisine.

XCII. Pendant qu'Aratus était occupé de ces soins et hâtait ces préparatifs, Lycurgue et Pyrrhias, qui s'étaient entendus par messagers pour se mettre en campagne le même jour, s'avancèrent vers la Messénie. A cette nouvelle, le général achéen accourut, avec les mercenaires et quelques hommes d'élite, à Mégalopolis, afin de soutenir les Messéniens. Déjà Lycurgue s'était emparé par trahison de Calamas, château fort appartenant aux Messéniens, et, pressé d'aller joindre les Étoliens, avait poussé en avant. Mais Pyrrhias, qui n'avait amené de l'Élide qu'un faible corps de troupes, fut arrêté dès son entrée en Messénie par les Cyparissiens et s'en retourna. Lycurgue, ne pouvant désormais rejoindre ses alliés et hors d'état de résister par lui-même, revint à Sparte sans avoir rien fait qu'assiéger quelque temps Andamie[1]. Après ce mauvais succès des ennemis, Aratus, par une sage prévoyance de l'avenir, négocia avec Taurion la levée de cinq cents fantassins et de cinquante cavaliers, et avec les Messéniens l'envoi d'un même nombre de fantassins et de chevaux. Il voulait protéger, au moyen de ces forces, les pays des Messéniens, des Mégalopolitains, des Tégéates, et même des Argiens, ces peuples limitrophes de la Laconie, exposés avant tous les autres aux incursions des Spartiates, et défendre avec les soldats achéens et les mercenaires les parties de l'Achaïe qui regardent l'Élide et l'Étolie.

XCIII. Ces précautions prises, il travailla à réconcilier, suivant le décret des Achéens, les Mégalopolitains divisés. Récemment dépossédés de leur patrie par Cléomène et ruinés, comme on dit, de fond en comble, ils avaient beaucoup de besoins et n'avaient rien pour y subvenir. Ils n'avaient pas changé de sentiments, mais ils étaient dépourvus de toutes ressources publiques ou privées. Aussi ce n'était chez eux que dissensions, que disputes,

[1] Voir sur le sens de *προσβολὰς ποιεῖσθαι* les notes de Schweighæuser, et la correction qu'il fait subir au texte. Nous avons cru devoir l'adopter.

qu'emportements, comme il est ordinaire aux États et aux maisons particulières à qui manquent les moyens d'exécuter tel ou tel dessein. La première cause de ce dissentiment était la reconstruction de l'enceinte. Les uns disaient qu'il fallait rétrécir la ville, et lui donner une grandeur telle qu'il fût en réalité possible d'en achever l'enceinte une fois commencée, et de la défendre en cas d'attaque. Son étendue, et par opposition, le petit nombre de ses habitants, avaient récemment causé sa ruine. Ils ajoutaient que les riches devaient abandonner le tiers de leurs terres pour les livrer à de nouveaux habitants. Les autres ne pouvaient consentir à diminuer la ville et à abandonner le tiers de leurs biens. Mais le principal objet de querelle, c'était les lois de Prytanis qu'Antigone leur avait donné pour législateur : Prytanis, philosophe distingué parmi les péripatéticiens dont il faisait partie. Tel était l'état de Mégalopolis lorsque Aratus s'y rendit : il calma autant que possible les esprits et fit taire enfin toutes les querelles. Les conditions auxquelles les Mégalopolitains y mirent un terme furent gravées sur une colonne que l'on plaça près de l'autel de Vesta, dans le temple de Jupiter Homarius.

XCIV. Dès que la tranquillité fut rétablie, Aratus se rendit à l'assemblée des Achéens, et confia les mercenaires à Lycus de Phares, qui commandait comme propréteur le contingent fourni par sa patrie. Les Éléens, mécontents de Pyrrhias, choisirent de nouveau pour stratége l'Étolien Euripidas; celui-ci, profitant du moment où les Achéens tenaient leur réunion annuelle, prit avec lui soixante cavaliers et deux mille fantassins, franchit le pays des Pharéens, étendit ses ravages jusqu'à Égium, puis se retira à Léontium avec un riche butin. Lycus, à cette nouvelle, se hâta d'accourir, et bientôt rencontra l'ennemi, lui tua quatre cents hommes et en prit deux cents. Parmi eux se trouvaient quelques personnages de marque, Physsias, Antanor,

Cléarque, Androloque, Évaronidas, Aristogiton, Nicasippe, Aspasius; toutes les armes et tous les bagages tombèrent en son pouvoir. Vers la même époque, l'amiral achéen s'étant rendu à Molycrie, en revint avec près de cent captifs. Il repartit sur-le-champ pour Chalcée, et malgré la résistance des Chalcéens, ramena deux grands vaisseaux avec leurs équipages; il prit aussi auprès de Rhium, en Étolie, un petit bâtiment tout équipé. Grâce à ces prises qui, faites en même temps sur terre et sur mer, procurèrent aux Achéens une grande abondance d'argent et de provisions, les mercenaires purent espérer de recevoir leur solde, et les villes de ne plus voir leurs contributions augmenter.

XCV. Cependant Scerdilaïdas, regardant comme une injure de Philippe de ne pas recevoir le reste des sommes dont ils étaient convenus dans leur traité, envoya quinze vaisseaux pour prendre par ruse l'argent qu'on lui devait. Les Illyriens firent voile vers Leucade, et ils y furent reçus de tous en amis, en vertu de l'alliance récemment conclue. D'abord ils ne firent rien de mal, car ils ne le pouvaient pas. Mais lorsque peu après Agathyne et Cassandre de Corinthe arrivèrent à Leucade sur les vaisseaux de Taurion, et vinrent avec leurs quatre navires mouiller amicalement près d'eux, ils les attaquèrent au mépris des traités, et les envoyèrent avec leurs bâtiments à Scerdilaïdas. De Leucade, ils cinglèrent vers Malée, prenant et emmenant partout les marchands. Le temps de la récolte était proche, et comme Taurion ne pensait pas à secourir les villes que je viens de nommer, Aratus, avec l'élite des Achéens, était allé protéger les moissons des Argiens. Euripidas, aussitôt, suivi de ses Étoliens, courut au pillage des campagnes de Tritée; mais Lycus et Démodocus, chefs de la cavalerie achéenne, à la nouvelle de l'incursion des Étoliens, réunirent aux mercenaires les troupes de Dymes, de Patras et de Phares, et se jetèrent sur

l'Élide. Parvenus à Phyxium, ils lancèrent au loin leur cavalerie et leur infanterie légère, et cachèrent près de la ville leurs soldats pesamment armés. Tous les Éléens s'unirent contre les pillards, et ils les poursuivaient hardiment, quand Lycus se leva tout à coup et tomba sur les vainqueurs, qui, n'osant pas soutenir le choc, s'enfuirent. Deux cents environ périrent, quatre-vingt-dix furent pris, et les Achéens emportèrent impunément tout leur butin. Outre ces avantages, l'amiral achéen fit plusieurs descentes sur le territoire de Calydon et de Naupacte, dévasta le pays et battit deux fois les troupes venues au secours de ces villes. Il fit aussi prisonnier Cléonique de Naupacte ; mais comme il était hôte des Achéens, il ne fut pas vendu, et bientôt même on le renvoya sans rançon.

XCVI. Vers le même temps, Agétas, préteur des Étoliens, appela aux armes le peuple en masse, et après avoir ravagé l'Acarnanie, parcourut tout l'Épire, où il en fit autant. De retour dans son pays, il renvoya les Étoliens dans leurs foyers. Les Acarnaniens se jetèrent à leur tour sur les campagnes de Stratos ; mais saisis d'une terreur panique, ils se retirèrent honteusement, quoique sans dommage, les Stratiens n'ayant pas osé les poursuivre, dans la crainte que leur retraite ne cachât quelque ruse. Alors eut lieu à Phanote une trahison feinte dont voici le récit. Ce fut Alexandre, chargé de la Phocide par Philippe, qui dressa aux Étoliens cette embûche, au moyen d'un certain Jason qu'il avait fait gouverneur de Phanote. Jason envoya dire à Agétas, préteur des Étoliens, qu'il s'engageait à lui livrer la citadelle de Phanote ; il appuya même ses promesses de serments, et au jour marqué, Agétas, arrivant de nuit devant la ville avec les Étoliens, cacha une partie de ses troupes à quelque distance de la ville, et choisit ses cent meilleurs soldats, qu'il dirigea contre la citadelle. Aussitôt Jason, qui avait sous la main Alexandre avec ses hommes, admit suivant sa promesse les Étoliens,

et les introduisit tous dans la citadelle. Mais Alexandre fondit sur eux, et les fit en masse prisonniers. Lorsque le jour revint, Agétas, instruit de ce qui s'était passé, reprit le chemin de l'Étolie, victime d'une embûche semblable à celles que lui-même dressait souvent.

XCVII. Sur ces entrefaites, Philippe s'emparait de Bylazore, capitale de la Péonie, dont la situation était très-propre à faciliter des incursions de Dardanie en Macédoine. Par cette conquête, il fut presque délivré de toute crainte à l'égard des Dardaniens ; il leur devenait difficile d'envahir la Macédoine, dès que Philippe était, avec cette ville, maître des avenues conduisant dans son royaume. Il y mit une garnison, et chargea Chrysogonus d'aller promptement faire des levées dans la haute Macédoine. Suivi des recrues de la Bottie et de l'Amphaxitide[1], il se rendit lui-même à Édesse, et de là, après avoir reçu les Macédoniens que lui amena Chrysogonus, il se mit en marche avec toutes ses forces, et atteignit Larisse le sixième jour. Sans s'arrêter un instant durant la nuit, il parvint à Mélitée au point du jour, appliqua des échelles aux murs de cette ville, et essaya de s'en emparer. Une attaque si imprévue et si subite frappa les habitants d'une telle terreur, que Philippe se fût rendu sans peine maître de la ville ; mais les échelles étant beaucoup trop courtes, il échoua dans son entreprise.

XCVIII. Il n'est pas de fautes qu'on doive plus fortement reprendre chez des généraux. Si d'abord sans prendre aucune précaution, sans avoir mesuré et les murailles et les endroits escarpés, et les autres points par où ils se proposent d'attaquer une ville, ils s'en approchent étourdiment pour l'enlever, de quel reproche ne sont-ils pas dignes ? En supposant même qu'ils aient pris de leurs propres mains toutes les mesures,

[1] Provinces de la Macédoine.

dès qu'ils contient au premier venu le soin de préparer les échelles et tous ces instruments qui demandent peu de travail, mais dont l'épreuve a lieu en des moments si graves, n'est-il pas également juste de les blâmer? Dans ces sortes de choses, on ne peut rien négliger, à moins de s'en bientôt repentir; le châtiment suit toujours la faute, de plusieurs manières. Outre que l'heure de l'exécution expose aux dangers vos plus braves soldats, la retraite est plus périlleuse en face d'un ennemi qui dès lors vous méprise. Les exemples de ce fait ne sont que trop nombreux. Parmi les capitaines qui ont échoué en de pareilles entreprises, on en voit plus qui ont péri ou ont été réduits aux dernières extrémités, qu'il n'y en a qui en soient sortis sans dommage. De plus on excite par ces tentatives la défiance et la haine, et on donne à tous le signal de se tenir en garde. Car ce n'est pas seulement les peuples qui ont subi l'attaque, mais encore ceux qui en ont entendu parler, qu'on avertit de veiller sur soi et de prendre les précautions nécessaires. Ainsi la négligence n'est jamais permise aux chefs, dès qu'il s'agit de tels coups de main; et d'ailleurs pour ce qui concerne la mesure et la fabrication des instruments de guerre, rien de plus aisé ni de plus simple si l'on procède avec méthode. Mais revenons à notre récit. Nous trouverons ailleurs une place convenable pour traiter ce sujet, et nous essayerons de montrer comment on peut s'y prendre pour ne point échouer en ces tentatives.

XCIX. Philippe, trompé dans son espérance, campa sur les bords de l'Énipée, et fit venir de Larisse et des autres villes les munitions qu'il avait rassemblées pendant l'hiver pour le siége de Thèbes en Phthiotide. La prise de cette place était en effet le but de toute son expédition. Thèbes est située à peu de distance de la mer, à trois cents stades environ de Larisse. Elle domine avantageusement par sa position la Magnésie et la Thessalie; dans la Magnésie, la partie surtout qu'occupent

les Démétriens; dans la Thessalie, les pays de Phérès et de Pharsale. Elle était alors au pouvoir des Étoliens, qui, par leurs incursions continuelles, faisaient beaucoup de mal aux Démétriens et aux habitants de Pharsale et de Larisse. Souvent leurs courses s'étendaient jusqu'aux plaines d'Amirique. Aussi Philippe fit tous ses efforts pour réduire cette place, à la conquête de laquelle il attachait un grand prix. Après avoir réuni cent cinquante catapultes, vingt-cinq balistes, il s'avança vers Thèbes suivi de ces machines, et divisant ses troupes en trois parties, occupa tous les alentours de la ville. La première division s'établit près de Scopie, la seconde près d'Héliotropie, la troisième sur la montagne qui commande la place. L'intervalle des camps fut garni d'un fossé et d'un double retranchement, et défendu par des tours en bois placées à cent pas les unes des autres et munies d'une garnison suffisante. Toutes les machines furent ensuite rassemblées sur un même point, et Philippe commença l'attaque de la citadelle.

C. Pendant les trois premiers jours il ne fit aucun progrès, tant les Thébains se défendirent avec courage et audace. Mais quand la continuité des escarmouches et la grande quantité des traits lancés sur la ville eut tué ou blessé aux assiégés bon nombre de soldats, leur ardeur se ralentit, et les Macédoniens commencèrent à miner la citadelle. Par un travail assidu, ils atteignirent la muraille le neuvième jour : ce fut avec peine, à cause des obstacles que leur présentait le terrain. On travailla tour à tour sans relâche nuit et jour, et trois jours après cent pieds de muraille étaient sapés et soutenus par des pièces de bois. Ces pièces, trop faibles pour un si grand poids, manquèrent, et le mur tomba avant que Philippe y eût fait mettre le feu. Les Macédoniens déblayèrent au plus vite l'emplacement, et se préparèrent à pénétrer par la brèche; ils allaient y monter, lorsque les Thébains effrayés li-

vrèrent la ville. Par ce succès, Philippe mit en sûreté la Magnésie et la Thessalie, conquit sur les Étoliens un butin considérable, et fit connaître à ses troupes qu'il avait eu raison de faire mourir Léontius, qui avait à dessein lâché pied au siége de Palée. Maître de Thèbes, il en fit vendre les habitants, établit à leur place une colonie de Macédoniens, et nomma la ville Philippopolis. Sur ces entrefaites arrivèrent de nouveau les ambassadeurs de Chio, de Rhodes, de Byzance et du roi Ptolémée, pour ménager la paix. Il leur fit la même réponse qu'auparavant, leur répéta qu'il n'était pas éloigné de traiter, et les envoya voir si les Étoliens étaient en de semblables dispositions. Puis, sans se soucier réellement d'une réconciliation, il poursuivit l'exécution de ses desseins.

CI. Sur la nouvelle que les vaisseaux de Scerdilaïdas exerçaient la piraterie autour de Malée, qu'ils traitaient en ennemis tous les marchands, et que même ils avaient attaqué à Leucade quelques-uns de ses propres vaisseaux, il équipa douze navires pontés, huit non pontés, trente à deux rangs de rames, et traversa l'Euripe, afin de surprendre les Illyriens, uniquement préoccupé de la guerre contre les Étoliens[1] : car il ignorait tout à fait encore ce qui venait de se passer en Italie. Or, au moment même où Philippe assiégeait Thèbes, Annibal faisait essuyer aux Romains, en Toscane, une grande défaite dont la renommée n'était pas encore parvenue en Grèce. Philippe, n'ayant pu atteindre Scerdilaïdas, aborda à Cenchrée. De là il envoya ses vaisseaux pontés du côté de Malée, avec ordre de gagner Patras et Égium. Le reste de la flotte fut transporté, à travers l'isthme du Péloponèse, au Léchée, pour y rester à l'ancre, et lui-même, avec ses amis, se rendit aussitôt aux jeux néméens à Argos. Il assistait à un combat d'athlètes, lorsque arriva de Macédoine un

[1] Pour s'expliquer cette phrase, lire quelques lignes plus bas.

messager qui lui annonça la défaite totale des Romains et le triomphe d'Annibal. Il montra cette lettre à Démétrius de Pharos, tout en lui recommandant le silence. Celui-ci profita de l'occasion pour engager Philippe à se débarrasser au plus tôt de la guerre avec les Étoliens, à attaquer l'Illyrie et à descendre ensuite en Italie : la Grèce obéissait maintenant à toutes ses volontés, et continuerait d'y obéir, les Achéens de bon gré et par bienveillance, les Étoliens à cause de la terreur que la guerre présente leur avait inspirée ; il fallait d'abord descendre en Italie, commencer par la conquête de ce pays celle de l'univers, dont nul n'était plus capable que lui ; l'occasion était belle, Rome étant si terriblement vaincue.

CII. Par de semblables discours il n'eut pas de peine à enflammer Philippe, prince jeune encore, heureux dans toutes ses entreprises, d'une audace singulière, et de plus issu d'une maison qui, je ne sais comment, avait toujours aspiré à la monarchie universelle. Philippe, qui n'avait (comme je l'ai dit) fait part qu'à Démétrius de la nouvelle qu'il avait reçue, réunit donc bientôt ses amis et délibéra avec eux sur la paix avec les Étoliens. Aratus lui-même n'en fut pas éloigné, parce que le roi allait la faire en vainqueur ; aussi Philippe, sans attendre les ambassadeurs qui devaient la négocier, envoya auprès des Étoliens Cléonique de Naupacte, qui, depuis qu'il avait été fait prisonnier, attendait la convocation de l'assemblée achéenne. Suivi des vaisseaux qui étaient à Corinthe et des troupes de terre, il se rendit en personne à Égium, s'avança de là vers Lasion, occupa le fort de Pyrge, et fit mine d'envahir l'Élide pour ne pas paraître trop désireux de la paix ; enfin, après deux ou trois voyages de Cléonique, il consentit à entrer en conférence avec les Étoliens sur leur demande. Sans plus s'occuper dès lors des hostilités, il dépêcha vers toutes les villes alliées des messagers, pour les inviter à envoyer des députés qui prissent part aux délibérations, et alla avec son armée

camper auprès de Panorme, port du Péloponèse, en face de la ville de Naupacte, où il attendit les députés qu'il réclamait. Pendant le temps qu'ils employèrent à se réunir, il aborda à Zacynthe, y régla toutes choses à son gré et revint à Panorme.

CIII. Dès que tout le monde fut présent, Philippe envoya aux Étoliens Aratus et Taurion, avec quelques autres députés. Introduits au sein de l'assemblée générale convoquée à Naupacte, ils y parlèrent brièvement, et, les trouvant bien disposés à la paix, ils revinrent dire au roi ce qui s'était passé. Les Étoliens, fort désireux de mettre fin à la guerre, firent partir de compagnie avec eux des commissaires qui prièrent Philippe de se rendre en Étolie avec son armée, afin que, par la facilité même de conférer, l'affaire aboutît plus promptement à un accommodement. Le roi y consentit, et, suivi de ses troupes, se transporta en un endroit nommé le Creux, à vingt stades de Naupacte. Il entoura d'un retranchement ses vaisseaux et son camp, et attendit le moment de l'entrevue. Les Étoliens vinrent bientôt sans armes, et, placés à une distance de deux stades, entrèrent en conférence avec lui. Le roi leur envoya tous les députés des alliés, et leur fit d'abord proposer la paix à condition qu'on garderait ce qu'on avait. Les Étoliens ayant accepté ce premier principe, des pourparlers fréquents eurent ensuite lieu sur les détails; la plupart ne méritent pas que nous en fassions mention. Nous rappellerons seulement le discours que tint Agélaüs de Naupacte dans les premières entrevues devant le roi et les députés des alliés.

CIV. « Les Grecs, disait-il[1], devaient avant tout s'appliquer à ne se pas combattre mutuellement, et ils seraient bien redevables aux dieux si, unis désormais de sentiments et se tenant tous par la main, comme lorsqu'on

[1] Justin a traduit, peu s'en faut, ce discours dans la harangue qu'il prête à Philippe, liv. XXIX, § 2.

franchit un fleuve, ils pouvaient repousser les attaques des barbares et se sauver eux et leurs villes. Que si cette concorde ne pouvait être éternelle, il leur convenait du moins pour un temps de se liguer et de se prêter un mutuel appui, en présence des armées formidables et de la guerre terrible qui occupait l'Occident. Il était en effet évident, pour quiconque réfléchissait un peu sur les affaires communes, que le vainqueur, quel qu'il fût, Carthaginois ou Romain, ne s'arrêterait pas à la conquête de l'Italie et de la Sicile, mais qu'il porterait plus loin ses vues et ses forces. Il était de l'intérêt de tous, et surtout de Philippe, de prévenir ce danger. Il le pouvait si, au lieu d'affaiblir la Grèce et de la livrer sans défense aux attaques du dehors, il veillait sur elle comme sur lui-même, et en prenait autant de soin que si elle était son bien et son propre domaine. Avec une telle politique, en même temps qu'il se concilierait la bienveillance des Grecs et que leurs secours ne lui failliraient pas dans l'occasion, les ennemis extérieurs seraient moins hardis à entreprendre contre sa puissance, intimidés qu'ils seraient par la fidélité des peuples à son égard. Était-il avide de conquêtes? il n'avait qu'à regarder l'Occident et à considérer la guerre qui avait lieu en Italie; il pouvait, en se tournant de ce côté à la découverte des occasions favorables, se faire un chemin vers l'empire universel. Les circonstances présentes autorisaient une telle espérance. Quant à ses démêlés et à ses guerres avec les Grecs, il le suppliait de les remettre à une époque plus tranquille et surtout de songer à ce qu'il lui fût plus tard loisible de faire la paix ou de combattre à son gré. Or, s'il souffrait que le nuage qui se formait alors dans l'Occident vînt s'appesantir sur la Grèce, il était fort à craindre qu'elle ne se vît bientôt privée de la faculté de prendre les armes ou de les déposer comme elle l'entendait, en un mot de régler cette escrime à sa manière, et qu'elle ne fût réduite à demander aux dieux comme

une grâce de combattre ou de traiter quand bon lui semblait, d'être elle-même enfin l'arbitre de ses querelles. »

CV. Agélaüs, par ce discours, inspira à tous les alliés le désir de traiter, et surtout à Philippe : car ces diverses raisons flattaient ses désirs déjà excités par les conseils de Démétrius. Aussi ils ne tardèrent pas à convenir des détails, et le traité conclu, chacun retourna dans sa patrie, ramenant avec lui la paix au lieu de la guerre. Ainsi eurent lieu, la troisième année de la CXL[e] olympiade, la défaite des Romains en Toscane, l'expédition d'Antiochus en Célésyrie, et la réconciliation de Philippe et des Achéens avec les Étoliens. Ce fut aussi cette circonstance et cette réunion qui, pour la première fois, mêlèrent ensemble les affaires de l'Italie et de la Grèce et celles de l'Afrique. Dès lors Philippe et les magistrats grecs, qu'ils fissent la guerre ou la paix, ne s'occupèrent plus que médiocrement de l'état des choses en Grèce ; tous portèrent leurs regards vers l'Italie, leur but commun. Bientôt il en fut de même pour les habitants des îles et pour les peuples de l'Asie. Ceux qui voulaient du mal à Philippe ou qui étaient en querelle avec Attale, ne s'adressèrent plus à Antiochus ni à Ptolémée, au levant ou au midi ; les yeux tournés vers l'occident, ils envoyèrent leurs ambassadeurs, les uns aux Romains, les autres aux Carthaginois. Les Romains, de leur côté, qui craignaient l'ambition de Philippe, et qui redoutaient que son alliance avec leurs ennemis ne vînt s'ajouter à tous les maux qui les accablaient, dépêchèrent des députés aux Grecs. Maintenant que, suivant notre promesse, nous avons montré clairement, je crois, quand, comment et pour quelles causes les affaires de la Grèce se confondirent avec celles de l'Afrique et de l'Italie, il nous reste à dire ce qui s'est accompli en Grèce jusqu'au moment où les Romains essuyèrent la défaite de Cannes, c'est-à-dire jusqu'à l'époque où nous avons laissé l'histoire de la guerre

d'Annibal. Nous finirons ce livre dès que nous aurons conduit notre récit à la date dont nous venons de parler.

CVI. Les Achéens, la guerre terminée, élevèrent à la préture Timoxène, et en revinrent à leurs institutions et à leurs usages ordinaires. Les autres villes du Péloponèse firent de même, et s'occupèrent de réparer leurs pertes; elles labourèrent leurs terres, rétablirent leurs sacrifices paternels, les fêtes accoutumées et toutes les cérémonies religieuses qui leur étaient propres. La longueur des hostilités avait fait tomber en oubli chez la plupart tous ces devoirs. Car je ne sais par quelle fatalité il s'est fait que les Péloponésiens, à qui la nature inspira un goût décidé pour une vie douce et tranquille, aient moins que tout autre peuple joui de ce bonheur, du moins dans les temps passés, et que, comme parle Euripide, ils aient toujours respiré la guerre et manié la lance[1]. Ou plutôt on peut expliquer ainsi ce fait : naturellement amoureux du commandement et de la liberté, tous ces peuples combattent sans relâche afin de se disputer la première place. Pour les Athéniens, délivrés de la crainte des Macédoniens, ils semblèrent jouir dès lors d'une paix solide. Conduits par Euryclide et par Micion[2], ils ne se mêlèrent en rien aux affaires de la Grèce, et complétement soumis aux volontés et aux inspirations de leurs chefs, ils se prosternèrent devant tous les rois et surtout devant Ptolémée. Ils adoptèrent, sans trop se soucier des convenances, toutes sortes de décrets et de flatteries que leur dictait la légèreté de leurs magistrats.

CVII. Peu de temps après l'époque où nous sommes, Ptolémée eut à combattre les Égyptiens eux-mêmes. Ce prince, en armant ses sujets contre Antiochus, avait agi avec raison pour le moment, mais imprudemment en vue de l'avenir : car enorgueillis de la victoire de

[1] Ce vers fait partie d'un fragment d'Euripide.
[2] Voir Pausanias, liv. II, § 9.

Raphia, les Égyptiens ne voulaient plus consentir à obéir, et, n'attendant qu'un chef et un prétexte, se croyaient assez forts pour se révolter impunément. Ils ne tardèrent pas en effet à le faire. De son côté, Antiochus, après avoir employé l'hiver en préparatifs, franchit le Taurus au commencement du printemps, fit alliance avec le roi Attale, et commença la guerre contre Achéus. Quant aux Étoliens, satisfaits d'une paix qui mettait fin à une lutte qui n'avait pas réussi suivant leur espérance, ils avaient d'abord élevé à la préture Agélaüs de Naupacte, qui avait eu la plus grande part à la conclusion du traité. Mais ils ne tardèrent pas à se plaindre et à accuser ce même Agélaüs comme leur ayant enlevé tout moyen de vivre sur leurs voisins et toute chance même pour l'avenir, puisqu'il leur avait fait conclure la paix, non avec une partie des Grecs, mais avec tous. Agélaüs supporta leur injustice et leurs reproches, et comprima habilement leur ardeur, si bien que, contrairement à leur nature, ils furent obligés de demeurer tranquilles.

CVIII. Philippe, aussitôt après la paix, retourna par mer en Macédoine; il y trouva Scerdilaïdas qui, sous prétexte de l'argent qui lui était dû, prétexte dont il s'était servi pour enlever à Leucade les vaisseaux du roi, s'était emparé en Pélagonie de Pissée, avait attiré à son alliance quelques places de la Dassarétide, séduit sur les terres de Phœbé, Antipatrie, Chrysondyon, Gertunte, et ravagé toutes les parties de la Macédoine voisines de ces villes. Philippe partit donc avec son armée pour reprendre les places qui avaient fait défection, et d'ailleurs, il était pressé de détruire Scerdilaïdas en homme qui jugeait nécessaire de pacifier avant tout l'Illyrie dans l'intérêt de ses desseins, et particulièrement de sa descente en Italie. Or, Démétrius enflammait ses espérances et ses désirs avec une telle persistance, que Philippe s'en occupait jusque dans ses songes : il était tout entier à cette guerre. Démétrius, il faut le dire, agissait beau-

coup moins par amitié pour Philippe (cette considération pour lui ne venait qu'en troisième lieu) que par sa haine pour les Romains, et surtout dans des vues d'intérêt tout personnel : il ne savait pas d'autres moyens de recouvrer l'île de Pharos. Le roi, quoi qu'il en soit, reprit promptement les villes que nous avons nommées, il occupa dans la Dassarétide, Créonion et Gérus; auprès du lac Lychnidis, Enchélanes, Cérax, Sation, Béé; Bantias dans le pays des Calicéniens; Orgyse dans celui des Pissantins; après quoi il envoya ses troupes dans leurs quartiers d'hiver. C'était le moment où Annibal, après avoir dévasté les plus riches provinces de l'Italie, allait aussi prendre les siens auprès de Gérunium en Daunie, et où les Romains élevaient au consulat Caïus Térentius et Lucius Émilius.

CIX. Philippe fit alors réflexion que pour l'exécution de ses desseins il avait besoin de vaisseaux et de matelots, non sans doute pour combattre sur mer (car il ne pouvait espérer de faire aux Romains une guerre maritime), mais pour transporter ses soldats, atteindre plus promptement le point qu'il choisirait, et attaquer les ennemis à l'improviste. Convaincu que les vaisseaux construits à la manière de ceux des Illyriens étaient les plus propres à ce service, il leur en commanda cent, ce que n'avait fait avant lui aucun roi de Macédoine. Dès qu'ils furent prêts, il réunit ses troupes au commencement du printemps, et après avoir un peu exercé les Macédoniens au maniement des rames, il partit. En ce moment Antiochus franchissait le Taurus. Philippe traversa l'Euripe, doubla le cap Malée et gagna les parages voisins de Céphallénie et de Leucade. De cette position, il observa avec soin les mouvements de la flotte romaine. Instruit qu'elle était postée près de Lilybée, et, enhardi par cette nouvelle, il fit voile vers Apollonie.

CX. Il était arrivé à l'embouchure de l'Aoüs, qui coule auprès de cette ville, lorsqu'une terreur panique, sem-

blable à celle qu'éprouvent les armées de terre, s'empara de sa flotte ; quelques-uns des vaisseaux qui formaient l'arrière-garde ayant abordé à une île nommée Sason, à l'entrée de la mer Ionienne, vinrent la nuit annoncer à Philippe que des navires arrivés du détroit, venaient de jeter l'ancre auprès d'eux, et disaient avoir laissé à Rhégium les galères à cinq rangs des Romains, en route vers Apollonie pour y joindre Scerdilaïdas. Philippe, qui crut que toute la flotte approchait, fut saisi de terreur, et ordonnant de lever aussitôt l'ancre, fit rebrousser chemin : la retraite s'opéra sans aucun ordre, et le lendemain, après avoir navigué un jour et une nuit sans s'arrêter, il aborda à Céphallénie. Il reprit un peu courage dans cette ville et y demeura sous prétexte qu'il n'était revenu que pour régler certaines affaires dans le Péloponèse. Or, toute cette terreur était sans fondement. Scerdilaïdas, sur la nouvelle que Philippe employait l'hiver à équiper de nombreux bâtiments, conjecturant qu'il arriverait bientôt avec une flotte, avait averti les Romains de ce qui se passait, et demandé leur secours. Les Romains avaient en conséquence détaché dix vaisseaux de leur flotte de Lilybée : c'étaient ceux qui avaient été vus à Rhégium. Mais si Philippe ne s'était pas enfui saisi d'une crainte ridicule, il aurait eu la plus belle occasion de soumettre l'Illyrie, les Romains étant seulement occupés d'Annibal et de la bataille de Cannes. Il se serait même, vraisemblablement, rendu maître des dix navires ; au lieu de cela il se retira, sans dommage il est vrai, mais non sans honte, en Macédoine.

CXI. Prusias fit vers cette époque un exploit digne de mémoire. Les Gaulois, que le roi Attale avait mandés d'Europe pour combattre Achéus sur leur réputation de courage, ayant abandonné ce prince pour les raisons dont nous avons parlé plus haut[1], s'étaient mis à dévas-

[1] Liv. V, § 78.

ter avec une violence et une fougue effrénées les villes de l'Hellespont, et avaient enfin assiégé les Iliens. Mais les Alexandrins de la Troade, se signalant par un bel acte de courage, avaient aussitôt envoyé avec quatre mille hommes Thémistas qui délivra Ilium et chassa les Gaulois de toute la Troade en interceptant leurs vivres et en s'opposant à toutes leurs entreprises. Les Barbares s'étaient alors jetés par la ville d'Arisbe sur le territoire des Abydènes, et avaient entrepris de prendre par ruse ou par force toutes les places de ce pays. A cette vue Prusias s'avança contre eux, leur livra bataille et les tua pour la plupart dans la mêlée, massacra leurs femmes et leurs enfants en grande partie dans le camp, et livra leurs bagages à la merci des soldats. Par là, ce prince délivra d'une grande crainte et d'un terrible et imminent danger les villes de l'Hellespont, et donna pour l'avenir aux Barbares un bon avertissement de ne pas tenter si facilement le passage de l'Europe en Asie. Tel était en Grèce et en Asie l'état des choses. En Italie, aussitôt après la bataille de Cannes, la plus grande partie des peuples embrassèrent la cause d'Annibal, comme nous l'avons dit plus haut. Nous suspendrons ici notre récit après avoir ainsi raconté tous les événements qui remplirent la cent quarantième olympiade. Le livre suivant contiendra, conformément à notre plan premier, après un résumé rapide de ce que renferme celui-ci, l'exposition de la constitution romaine.

LIVRE VI.

SOMMAIRE.

I, II. Préface. — II, III. Résumé de l'histoire de Rome. — III, IV. Combien il est difficile de connaître la nature de la constitution romaine. Trois formes de gouvernement. — IV-X. Différence de la monarchie et de la royauté, de l'oligarchie et de l'aristocratie, de l'ochlocratie et de la démocratie. Origine des cités. Histoire du changement de la royauté en tyrannie, de l'aristocratie en oligarchie, etc. — X-XII. Législation de Lycurgue. Ses rapports avec la constitution romaine. Les trois éléments s'y balancent. — XII-XIX. Pouvoirs des consuls, du sénat et du peuple. Comment ces corps dépendaient l'un de l'autre. — XIX-XXI. Milice romaine. Élection des tribuns. Ceux-ci font les levées d'hommes. Nombre des fantassins dans une légion. Nombre des cavaliers. — XXI-XXIV. Serment militaire. Alliés. Les fantassins partagés en quatre classes. Différences de leurs armures. — XXIV, XXV. Centurions. Leurs fonctions. Manipules. — XXV, XXVI. Cavalerie. Décurions. Cavaliers armés à la grecque. — XXVI, XXVII. Alliés, préfets des alliés. Extraordinaires. — XXVII-XXXVII. Camp romain. Service intérieur du camp. — Postes, rondes, etc. — XXXVII-XL. Châtiments. Récompenses. — XL-XLIII. Marche. Ordre de marche. Méthode suivie par les Romains pour établir un camp en route, opposée à celle des Grecs. — XLIII-XLV. Parallèle entre la constitution de Rome et celles d'Athènes, de Crète, etc. — XLV-XLVIII. Le gouvernement crétois mis injustement au même niveau que celui de Lycurgue. — XLVIII-LI. Éloge des lois de Lycurgue. Inconvénients de cette législation. — LI-LIII. Constitution de Carthage rapprochée de celle de Rome. Nombreuses différences. — LIII-LVI. A Rome, la vertu excitée par les honneurs. Oraisons funèbres. Convoi accompagné d'images. Influence de ces distinctions sur l'esprit. Horatius Coclès. — LVI, LVII. Cupidité des Carthaginois. Les Romains religieux et observateurs de leurs serments. — LVII, LVIII. Décadence prochaine de la république romaine. Digression sur les lacunes qu'on pourrait rencontrer dans l'exposé fait par Polybe. — LVIII, LIX. Discipline romaine à l'époque d'Annibal. Exemple. — LIX. Fragments divers.

I. Nous suspendrons ici notre récit pour examiner la constitution de Rome. Nous ferons voir ensuite que l'excellence de cette constitution a merveilleusement servi, non-seulement à donner aux Romains l'Italie et la Sicile, et à joindre à leur empire l'Espagne et la

Gaule, mais encore à leur faire concevoir, les Carthaginois vaincus, l'espérance d'une domination universelle.

I *a*. Quelques lecteurs demanderont peut-être pourquoi, interrompant ainsi la suite et la marche de la narration, j'ai différé jusqu'ici l'exposé de la constitution romaine. J'ai considéré cet exposé comme une des parties nécessaires du plan général de l'ouvrage, et je crois l'avoir suffisamment démontré dans beaucoup d'endroits, au début, et surtout dans les préliminaires de cette histoire, lorsque j'ai dit que le plus beau et le meilleur fruit qu'on retirerait de la lecture de mes écrits, serait de connaître par quels moyens, et grâce à quelle constitution les Romains avaient en moins de cinquante ans rangé sous leur obéissance presque toute la terre, et obtenu une puissance inouïe avant eux. Or, je n'ai pas vu de moment plus convenable que le temps présent à l'examen et à l'appréciation exacte du gouvernement romain. Quand on veut juger de la vertu et de la perversité d'un homme en particulier, et l'estimer à sa juste valeur, on ne consulte pas pour cela ses moments de tranquillité et de repos, mais ses luttes contre le malheur, mais sa conduite dans la prospérité : parce qu'en effet c'est la pierre de touche d'une vertu achevée, que de supporter avec courage et sans faiblesse les vicissitudes de la fortune. Il en est de même lorsqu'il s'agit d'apprécier une constitution. C'est donc parce que je ne sais pas s'il y eut jamais de changement plus rapide ni plus grand que celui qui s'est opéré de notre temps dans la fortune des Romains, que j'ai réservé pour ici l'examen de leur république. On peut reconnaître combien a été complet ce changement..... — Voyez ce qui concerne le commandement des armées.

(Polybe commençait ce sixième livre par le résumé des premiers temps de Rome.)

II. Je crois que Rome fut fondée la deuxième année de la VIIe olympiade.

L'olympiade est chez les Grecs un espace de quatre ans. Lorsqu'elle est accomplie, au commencement de la cinquième année les jeux olympiques ont lieu..... Les fondateurs de ces jeux furent Iphitus, descendant d'Hercule, et Lycurgue, son parent, Héraclide comme lui. Dans l'origine, le combat du stade existait seul, et le nom du vainqueur n'était pas conservé, on négligeait alors ce soin[1]. Mais à la XXVIIIe olympiade le nom de l'Éléen Corèbe, vainqueur dans la course des chars, fut inscrit, et ce fut la Ire olympiade qui servit aux Grecs pour mesurer exactement le temps. Voilà ce que racontent Aristodème et Polybe.

II *a*. Le Palatin tire son nom d'un jeune homme nommé Pallas, qui y mourut.

II *b*. Numa régna trente-neuf ans.

(Au règne de Numa se rattachaient plusieurs lois sur l'adultère, sur l'ivresse; de là le paragraphe suivant[2].)

II *c*. Chez les Romains, l'usage du vin est interdit aux femmes; mais elles boivent du vin cuit. Ce vin est fait avec du raisin cuit, et ressemble, pour le goût, au vin doux d'Égosthène et de Crète. C'est par cette boisson qu'elles apaisent leur soif; que si elles prennent du vin, elles ne peuvent s'en cacher, d'abord parce qu'elles n'ont pas le cellier à leur disposition, et que de plus elles sont tenues d'embrasser leurs parents, ceux de leurs maris, les fils mêmes de leurs cousins, tous les jours, chaque fois qu'elles les voient pour la première fois; aussi, ne sachant pas qui elles peuvent rencontrer ou qui doit leur parler, elles se tiennent sur leurs gardes; car si elles en buvaient, il ne faudrait pas d'autre indice que leur haleine pour les trahir.

[1] Voir dans sa chronologie, pag. 195, Syncelle qui, du reste, nous donne en ces lignes le résumé d'un passage de Polybe, mais non pas le texte même de l'auteur.

[2] Voir la *République* de Cicéron, liv. II, chap. XIV. Il donne ce chiffre pour la durée du règne de Numa, et Tite Live, de Romulus. Mais Cicéron, qui vante ici même l'exactitude de Polybe, ne saurait s'être trompé.

II *d*. Ancus Martius fonda aussi la ville d'Ostie sur le Tibre.

II *e*. Lucius, fils de Démarate le Corinthien, vint à Rome, confiant en lui-même et en ses richesses, et convaincu que les occasions ne lui manqueraient pas de n'être bientôt inférieur à personne. Il avait d'ailleurs une femme, qui, parmi d'autres qualités, était surtout propre à toute entreprise demandant de l'activité. Établi à Rome, et reçu citoyen, il travailla à gagner la faveur du roi, et bientôt, par ses largesses, par son adresse naturelle, et surtout grâce à sa première éducation, il plut si fort à Ancus, qu'il acquit auprès de lui beaucoup d'autorité et de crédit. Le temps aidant, il en vint à habiter dans le palais même, à partager avec le prince les soins du gouvernement. Qu'arriva-t-il? comme il se servait de cette puissance pour le bien de tous et pour venir en aide, par sa protection, à quiconque l'implorait; comme il savait, quand il le fallait, faire un usage magnifique de ses richesses, outre qu'il déposa dans le cœur de beaucoup de citoyens le souvenir d'un bienfait personnel, il gagna la bienveillance de tous, et le renom d'homme de bien.

Des différentes formes de gouvernement.

III. Lorsqu'il s'agit de ces républiques de la Grèce, qui souvent s'élevèrent pour, souvent aussi, éprouver bientôt une fortune toute contraire, il est également facile et de raconter les faits qu'elles virent s'accomplir et de prédire l'avenir qui les attend; car, rapporter ce qui est connu est aisé, et prévoir le futur d'après le passé, n'est pas non plus chose embarrassante. Mais si on passe aux Romains, il n'est facile ni de parler de l'état actuel de leurs affaires, par ce que leur gouvernement a de compliqué, ni de se dire ce qui adviendra plus tard, par suite de l'ignorance où l'on est de leurs anciennes institutions publiques et privées. Aussi est-il besoin

d'une attention et d'une application particulières pour bien saisir les avantages qui distinguent cette constitution de toute autre. La plupart de ceux qui ont voulu raisonner sur ce sujet ont reconnu trois formes de gouvernement : la royauté, l'aristocratie, la démocratie. Mais il me semble qu'on serait en droit de leur demander s'ils nous ont donné ces formes comme les seules qui existassent et comme les meilleures. S'il en est ainsi, ils me paraissent faire une double erreur : d'abord il est évident que l'on doit tenir pour la plus parfaite celle qui se composerait des trois qu'ils nomment : nous avons en cela pour nous la raison et même l'expérience, puisque c'est d'après ce principe que Lycurgue a le premier établi la constitution de Sparte. Ensuite on ne saurait admettre que ces formes soient les seules; car nous voyons des monarchies et des tyrannies qui diffèrent essentiellement de la royauté, quoiqu'elles paraissent avoir avec elle une certaine ressemblance : ressemblance dont les despotes profitent pour s'arroger hypocritement le titre de roi. Plusieurs États ont été gouvernés par une oligarchie, qui paraissaient être encore régis par une aristocratie, quoique ces deux gouvernements soient bien différents. Il en est de même de la démocratie.

IV. Voici la preuve de ce que nous avançons. Toute monarchie n'est pas royauté, mais celle-là seulement qui est consentie par tous et qui s'appuie plus sur la raison que sur la crainte et sur la violence. Toute oligarchie n'est pas non plus une aristocratie, mais celle où le gouvernement est placé librement aux mains des plus justes et des plus prudents. De même la démocratie n'existe pas lorsqu'il est permis à la multitude de faire tout ce qui lui plaît; mais un État où vit l'usage antique et héréditaire d'adorer les dieux, de servir les parents, de respecter les vieillards, d'obéir aux lois, où enfin la volonté de la majorité l'emporte : voilà la véritable démocratie. Il faut donc reconnaître qu'il

existe six formes de gouvernement. Les trois que tous nomment et que nous avons nommées d'abord, et trois autres qui participent de leur nature, la monarchie, l'oligarchie, l'ochlocratie. La forme primitive, naturelle, spontanée, c'est la monarchie; vient ensuite la royauté, qui en sort lorsqu'on la modifie et qu'on la corrige. Enfin, quand les vices inhérents à la royauté se déclarent, c'est-à-dire lorsqu'elle dégénère en tyrannie, l'aristocratie ne tarde pas à naître de leur ruine commune. L'aristocratie à son tour finit par tourner nécessairement en oligarchie; et la multitude indignée, punissant bientôt les injustices des grands, la démocratie s'élève, jusqu'à ce que l'insolence du populaire et le mépris des lois enfantent l'ochlocratie. Pour se convaincre de la vérité de tout cela, il suffit de considérer le principe, l'origine et les vicissitudes naturelles à chacune de ces formes; car celui-là seul qui connaît bien comment chacune d'elles se produit pourra reconnaître leur progrès, leur maturité, leurs changements, leur fin, les causes de cette fin et l'ordre de leur succession. C'est à l'examen de la constitution de Rome que j'ai résolu d'appliquer ce mode de recherches, parce que l'origine et les développements de cette constitution ont été conformes à cet ordre naturel [1].

V. Peut-être l'analyse de toutes ces transformations de gouvernement se trouve-t-elle plus nettement exposée dans Platon et dans quelques autres philosophes. Mais leurs dissertations compliquées et fort longues ne sont pas claires pour tous; aussi essayerons-nous de dire en peu de mots ce qui dans cette question peut convenir à l'histoire et s'accommoder aux intelligences ordinaires. Si quelque chose paraît manquer à l'exposition générale, les détails dont nous la ferons suivre éclairciront suffisamment les doutes qu'on pourrait avoir.

[1] Voir la *République* de Cicéron, du paragraphe 24 au 45e. Scipion, dans ce dialogue, est aussi bien l'interprète de Polybe que de Platon.

Quel est donc le commencement des gouvernements et d'où tirent-ils leur origine? Quand un déluge, une épidémie, une famine, ou quelque autre mal semblable vient à détruire une partie du genre humain, ainsi qu'il est arrivé souvent avant nous et qu'il arrivera certainement encore, et que, au milieu de cette ruine commune des institutions et des arts, il est sorti des restes échappés au naufrage, comme d'autant de semences, une foule d'hommes nouveaux, alors, parmi ceux-ci comme parmi les animaux dont les attaques mêmes les poussent sans doute dans leur faiblesse à se grouper entre eux, c'est à celui qui l'emporte par la vigueur corporelle et par l'audace que reviennent nécessairement la première place et le commandement. En effet, ce que nous observons chez la brute, où l'instinct fait tout, nous devons le considérer comme une loi de la nature, et il est incontestable que là l'autorité est aux plus robustes; c'est-à-dire aux taureaux, aux sangliers, aux coqs et aux autres animaux de cette espèce. Il est donc vraisemblable que telle est dans le principe la vie des hommes eux-mêmes : ils s'assemblent en troupeaux, à la manière des animaux; ils obéissent aux plus forts et aux plus courageux, et le pouvoir du chef n'a d'autres limites que celles de sa force. C'est là ce qu'on peut appeler monarchie. Puis, lorsque avec les années se sont formés une société et un commerce plus étroits entre les hommes, la royauté commence; en même temps aussi naît, pour la première fois, l'idée du beau et du juste, ainsi que de leurs contraires.

VI. Voici les origines et le principe des idées nouvelles que nous venons de nommer. Un penchant naturel entraîne l'homme vers la femme : de ce penchant des sexes l'un pour l'autre sortent des enfants, et si un de ces enfants, parvenu à l'âge adulte, ne se montre pas reconnaissant des soins qu'il a reçus; si, au lieu de protéger ceux qui l'ont nourri, il les maltraite en paroles et en actions, une telle conduite excite évidem-

ment indignation et colère chez tous ceux qui en sont témoins et qui connaissent le zèle et l'attention que les parents ont apportés à la nourriture et à l'éducation de ce fils pervers. Car tel est l'homme : comme il diffère des autres animaux, en cela surtout que lui seul a l'intelligence, il en résulte qu'il ne demeure pas indifférent à une telle ingratitude, ainsi que font les autres êtres vivants, mais qu'il réfléchit sur ces infâmes procédés et les condamne, en vue du futur et par la pensée que chacun peut craindre un pareil traitement. Supposons encore quelqu'un qui, après avoir reçu d'autrui assistance dans un danger, ne lui en garde pas reconnaissance, et s'applique au contraire à lui nuire; il ne peut se faire que quiconque saura sa perfidie ne s'en indigne et ne s'en irrite, d'abord par sympathie pour son semblable, ensuite par un retour sur soi-même. De là naît dans tous les esprits la notion du devoir, de sa puissance et de tout ce qui fait cette science morale, le principe et la fin de la justice. Qu'un homme, au contraire, aille au secours de tous dans les périls, résiste pour eux aux animaux les plus redoutables et soutienne leur choc, il s'attire les applaudissements et la bienveillance de la multitude, de même que celui qui agit autrement, le mépris et le blâme. C'est ainsi que se forment à leur tour la connaissance du bien, par opposition au mal, celle de leur différence et l'habitude de rechercher et de pratiquer l'un, en vue des avantages qu'il procure, et de fuir l'autre. Lors donc que le mortel qui est chef d'un État et qui exerce l'autorité suprême, favorise constamment les gens de bien dont nous venons de parler, conformément à l'opinion du peuple, et qu'il paraît donner à chacun suivant son mérite, ses sujets lui obéissent, non plus par peur, mais de plein gré, le maintiennent d'un commun accord au pouvoir, le défendent, quelque vieux qu'il soit, avec ardeur et combattent quiconque tente de le renverser. De cette manière la monarchie

devient insensiblement royauté, sitôt que la raison succède à l'empire et la violence à la force.

VII. Telle est la première idée du bien et du juste que la nature même donne aux hommes, et de leurs contraires. Telles sont aussi l'origine et la naissance de la véritable royauté. Les peuples d'abord ne se bornent pas à conserver le pouvoir à ces chefs vénérables, ils le transmettent même à leur postérité, parce qu'ils pensent que, tenant d'eux la vie et l'éducation, leurs enfants suivront exactement les mêmes maximes. Mais si quelque jour ils ne sont plus contents de ces descendants, ils se choisissent des maîtres et des rois, non plus d'après la force et la valeur, mais d'après la raison et la sagesse, sachant par expérience la différence de l'une et l'autre autorité. Dans le principe, les hommes que le peuple avait jugés dignes de la royauté et qui en étaient revêtus, vieillissaient sur le trône, occupés à fortifier et à ceindre de murailles les positions avantageuses, à augmenter le territoire pour assurer à leurs sujets une pleine sécurité et la jouissance de toutes les choses essentielles à la vie. Adonnés à ces soins, ils n'excitaient ni haine, ni envie, parce qu'ils ne se distinguaient du reste de la multitude ni par leurs vêtements, ni par leur nourriture, et que, menant le même genre de vie qu'elle, ils s'y mêlaient sans cesse. Mais dès que les chefs durent leur royauté à la succession et à leur naissance, et qu'ils eurent pour leur sûreté tout ce qui était nécessaire, et au delà du nécessaire pour leur subsistance, l'opulence irritant leurs passions, ils crurent qu'il fallait aux princes des habits plus riches qu'aux sujets, un train de vie plus recherché, une table plus somptueuse et plus variée, et que leurs amours, quelque illégitimes qu'elles fussent, ne devaient rencontrer aucune contradiction. Au milieu de ces excès, dont les uns provoquaient le blâme et l'envie, et les autres la haine et l'indignation, la royauté se changea en tyrannie, et en même temps se préparait la ruine

de cette tyrannie même, par des conspirations contre ceux qui l'exerçaient; conspirations qui ne furent pas l'œuvre de citoyens obscurs, mais des hommes les plus nobles, les plus illustres, les plus hardis, parce que c'est à eux surtout que l'insolence des tyrans est insupportable.

VIII. Dès qu'il eut trouvé des chefs, le peuple leur prêta main-forte contre la tyrannie pour les raisons que nous avons dites; la monarchie et la royauté disparurent aussitôt, et l'aristocratie prit naissance; car le peuple, dans sa reconnaissance, remit la puissance et le gouvernement aux mains qui avaient détruit le tyran. Les grands, charmés de cette confiance, ne placèrent d'abord rien au-dessus de l'intérêt général, et pourvurent avec la plus vive sollicitude aux besoins des particuliers et à ceux du pays. Mais leurs enfants eurent à peine reçu d'eux une telle autorité, qu'en hommes étrangers à l'adversité, ignorants de l'égalité politique et de la liberté, et nourris dès l'enfance dans l'opulence, parmi les grandeurs de leurs maisons, ils se livrèrent, les uns à l'avarice et à une injuste cupidité, les autres à l'ivrognerie ou à des plaisirs de ce genre, ceux-ci enfin aux débauches les plus désordonnées. Ainsi l'aristocratie dégénéra en oligarchie. Mais ces chefs indignes éveillèrent dans le peuple les mêmes sentiments qu'il avait eus contre la monarchie, et l'oligarchie eut à son tour une fin aussi triste que la tyrannie[1].

IX. Il suffit en effet qu'un homme, pénétrant la colère et la haine dont le peuple est animé envers les grands, ose dire ou faire quelque chose contre eux, pour que ses concitoyens soient prêts à lui porter secours. Mais quand elle s'est délivrée des uns par la mort, des autres par l'exil, la multitude n'ose ni se donner un roi, à cause du souvenir trop récent de la tyrannie, ni confier à quelques-uns le gouvernement, car elle a encore devant les yeux les excès de l'oligar-

[1] Voir sur le mot ἀτύχημα les notes de Schweighæuser.

chie. Il ne lui reste donc plus d'espérance qu'en elle-même ; elle s'y abandonne, et transformant l'oligarchie en démocratie, s'attribue le soin de l'administration des affaires publiques. Tant que vivent quelques-uns de ceux qui ont fait l'expérience du despotisme des oligarques, le gouvernement populaire est agréable, rien ne semble préférable à l'égalité, à la liberté. Puis une génération nouvelle s'élève, le pouvoir démocratique passe des fils aux petits-fils de ceux qui l'ont établi, et alors l'égalité et la liberté cessent, par l'habitude, de paraître aussi précieuses ; le désir de dépasser les autres s'empare de quelques-uns, surtout des citoyens qui l'emportent par les richesses. Possédés de l'amour de l'autorité sans pouvoir y parvenir par eux-mêmes, à l'aide de leur seul mérite, ils consument leur fortune en distributions et en corruptions de toute sorte, et lorsque leur ambition aveugle et insatiable a instruit le peuple à se montrer avide de présents et de largesses, la démocratie périt et la force avec la violence lui succèdent. Car la multitude habituée à vivre du bien d'autrui et à attendre sa subsistance d'une main étrangère, rencontre bientôt un chef audacieux et entreprenant, que la pauvreté exclut des honneurs, et qui achève d'établir le régime de la force. Des ligues se forment, et ce ne sont plus qu'animosités, proscriptions et partages de terre, jusqu'à ce que, au milieu de ses fureurs, la multitude trouve encore un maître qui la ramène à la monarchie. Tel est le cercle où roulent les constitutions, tel est l'ordre que la nature elle-même assigne aux changements, aux transformations, aux retours de ces diverses formes. En connaissant bien cela, on pourra se tromper sur le temps, si l'on essaye de prédire la durée de tel ou tel gouvernement ; mais il sera rare que l'on se trompe sur le point d'accroissement ou de décadence où il sera parvenu ; ou sur la nature des changements qu'il doit subir, pour peu qu'on puisse juger sans colère ni haine. C'est surtout

à propos de la constitution romaine que cette méthode sagement expliquée nous en fera connaître les origines, les développements, la maturité, ainsi que les changements à venir. Car plus que toute autre, je le répète, cette république s'est établie et a grandi selon les lois de la nature, et les révolutions qui l'attendent suivront le même ordre. Cela deviendra plus évident encore par ce qu'on verra plus tard.

X. Disons maintenant quelques mots des lois de Lycurgue : cette digression ne sera pas étrangère à notre sujet. Ce grand homme avait observé cette suite nécessaire et naturelle des gouvernements, et s'était convaincu que toute forme simple et qui s'appuie sur un seul principe ne saurait durer, parce qu'elle tombe bientôt dans le défaut qui lui est propre, et inhérent à ce principe même. En effet, de même que la rouille est tellement innée au fer, et le ver au bois, que préservés de toute atteinte extérieure, le fer et le bois périssent par ces causes de ruine qu'ils contiennent, de même chaque manière de gouvernement renferme constamment en elle un germe naturel de destruction ; la royauté, la monarchie ; l'aristocratie, l'oligarchie ; la démocratie, l'ochlocratie et ses sauvages fureurs. Ces révolutions, ainsi que nous venons de le montrer, ne peuvent manquer d'avoir lieu. Lycurgue, qui l'avait bien compris, n'a pas établi une constitution simple et uniforme ; il l'a composée de toutes les qualités, de tous les avantages des meilleurs gouvernements, de façon à ce qu'aucun d'eux ne grandissant par delà de ce qui lui convient, ne développât les vices qui lui sont naturels ; mais que, grâce à une balance exacte de toutes les forces, nul ne penchant, n'inclinant plus que les autres, le gouvernement restât longtemps dans un parfait équilibre, tel que le vaisseau que le mouvement égal des rames tient d'aplomb sur les eaux[1]. La

[1] Henry Estienne explique ainsi ἀντιπλοία, « navigatio quæ fit utrinque remorum actu et impulsu. »

royauté était empêchée d'abuser du pouvoir par la crainte du peuple, qui avait sa part aux affaires publiques. Le peuple à son tour n'osait point mépriser les rois, par la crainte des sénateurs qui, composés d'hommes choisis pour leurs vertus, devaient toujours se ranger du côté de la justice ; si bien que celui de ces partis, le peuple ou la royauté, qui semblait s'affaiblir, devenait toujours le plus fort et le plus puissant, grâce à l'appui du sénat, protecteur des anciennes coutumes. Lycurgue, au moyen de ces combinaisons, assura à Lacédémone une liberté plus durable que celle d'aucun des peuples que nous connaissons.

Sur la constitution de Rome.

XI. Lycurgue, en s'expliquant l'origine et la génération successive pour ainsi dire des gouvernements, établit par la seule force du calcul, sans nul sacrifice, sa belle constitution. Mais les Romains, eux, ne sont pas arrivés à une égale perfection dans la leur, à l'aide de la raison. Une longue suite de combats et de vicissitudes leur a fait reconnaître successivement, en présence des faits mêmes, ce qui leur convenait le mieux : c'est ainsi qu'ils sont parvenus au même résultat que Lycurgue, et qu'ils ont institué le gouvernement le plus beau que nous connaissions[1]. Les trois formes dont j'ai parlé plus haut se trouvaient réunies dans la république romaine, et on avait fait à chacune une part si égale et si exacte, elles concouraient si bien toutes à l'administration, que personne ne pouvait affirmer, même parmi les Romains, si Rome était une aristocratie, une monarchie ou une démocratie. Comment, en effet, l'affirmer ? A considérer l'autorité des consuls, il semblait qu'il y eût monarchie, royauté ; celle du sénat annonçait une aristocratie ; enfin, en voyant la puissance du

[1] Voir Cicéron, *de Republica*, § 46.

peuple, on croyait fermement avoir sous les yeux un état démocratique. Quant aux droits que chacun de ces trois pouvoirs possédait et qu'ils ont conservés, peu s'en faut, jusqu'à présent, les voici.

XII. Les consuls, lorsqu'ils ne commandent pas l'armée, et qu'ils demeurent dans Rome, sont maîtres de toutes les affaires publiques. Les autres magistrats leur sont soumis et leur obéissent, à l'exception des tribuns. Ils introduisent les ambassadeurs dans le sénat, lui soumettent les affaires urgentes du jour, rédigent et exécutent les sénatus-consultes. C'est encore à eux de s'occuper de tout ce qui concerne la participation du peuple au gouvernement. Ils convoquent les assemblées, leur présentent les projets de loi, et appliquent les décisions de la majorité. Pour ce qui est des préparatifs et de la conduite des guerres, leur puissance est presque absolue. Il leur appartient de fixer les contingents des alliés, de nommer les tribuns militaires, de lever les armées, de choisir les soldats d'élite ; en campagne, ils sont libres de punir qui ils veulent. Ils peuvent même puiser à leur gré dans le trésor public, et sont accompagnés d'un questeur qui se soumet sans hésiter à tous leurs ordres. Ne semblerait-il pas, à ne considérer que cette partie du gouvernement, que Rome est régie par une royauté et une monarchie pure? Quelque changement qui survienne maintenant ou plus tard dans les choses que je viens de dire ou dans celles qui vont suivre, cela ne saurait en rien infirmer ce que nous avançons aujourd'hui.

XIII. La première des attributions du sénat, est l'administration des revenus publics. Il préside également aux recettes et aux dépenses. Les questeurs ne peuvent rien tirer du trésor, même pour les divers besoins de l'État, sans un sénatus-consulte, si ce n'est pour les consuls. Cette grande dépense, la plus forte de toutes, que les censeurs font tous les cinq ans pour élever et réparer les édifices, c'est aussi le sénat qui

l'autorise et qui donne aux censeurs pouvoir de la faire. Tous les crimes commis en Italie, qui demandent un châtiment public, tels que trahison, conspiration, empoisonnement, assassinat, sont également du ressort du sénat. Un particulier ou un peuple d'Italie a-t-il un différend à vider, a-t-il mérité une réprimande, a-t-il besoin de secours et de protection ? ce soin regarde encore le sénat. Hors de l'Italie même, s'il faut envoyer une ambassade pour apaiser une querelle, pour demander ou commander quelque chose, pour recevoir quelque soumission, pour déclarer la guerre[1], le sénat doit seul s'en occuper. Il est aussi chargé, quand des ambassadeurs étrangers viennent à Rome, de décider comment il faut agir avec eux, et quelle réponse il convient de leur faire. Le peuple n'a rien à voir en tout cela. De sorte que pour un voyageur, en l'absence des consuls, le gouvernement de Rome semble aristocratique. C'est là l'opinion de beaucoup de Grecs et de bien des rois, parce que leurs affaires avec la république sont pour la plupart réglées par le sénat.

XIV. D'après tout cela, on se demandera sans doute quelle part a donc été laissée au peuple dans le gouvernement, puisque le sénat a toute la puissance que nous avons dite, et, qui plus est, la libre disposition des revenus publics, et que d'un autre côté les consuls sont investis d'un pouvoir absolu pour ce qui regarde les préparatifs et la conduite de la guerre. Cependant une place a été donnée au peuple, et même la plus large, car seul dans l'État il distribue à son gré les récompenses et les châtiments, sur lesquels reposent les royaumes et la république, ou pour tout dire la société humaine. Ceux qui ignorent ces distinctions essentielles, peines et récompenses, ou qui, les connaissant, n'en font pas un bon usage, ne sauraient mener à bien

[1] On lit encore cette autre leçon πολεμεῖν, ἐπαγγέλλειν, ce qui alors signifierait « appeler aux armes. »

aucune entreprise. Et comment en serait-il autrement, si les bons et les méchants sont également estimés ? Le peuple exerce souvent une juridiction en matière d'argent ; il prononce sur les amendes lorsqu'elles sont considérables, et qu'elles atteignent les hommes les plus élevés en dignité. Seul il condamne à mort, et à cet égard il existe chez les Romains une coutume bien digne de mémoire et d'éloge. Le citoyen accusé de crime capital, au moment même où on le juge, est libre de s'éloigner ouvertement et de se condamner à un exil volontaire, s'il reste une seule des tribus concourant au jugement qui n'ait pas donné son suffrage. Un asile lui est assuré à Naples, à Preneste, à Tibur et dans les autres villes alliées aux Romains. Le peuple décerne encore les dignités à qui les mérite, et c'est la plus magnifique récompense qu'on puisse dans un État donner à la vertu. Il est aussi maître de rejeter ou de sanctionner les lois, et ce qui est bien plus, de décréter la guerre ou la paix. Les alliances, les trêves, les traités, c'est à lui d'en juger, de les confirmer ou de les déclarer nuls. L'on serait prêt à croire maintenant que le peuple a la plus grande part dans les affaires, et que le gouvernement est démocratique.

XV. Nous venons de voir comment la république romaine se partage entre ces trois pouvoirs. Voyons maintenant de quelle manière ils peuvent dans l'administration se contenir mutuellement ou s'entr'aider. Le consul, lorsqu'il sort de la ville à la tête de l'armée, avec l'autorité dont nous avons parlé, semble investi, pour achever l'entreprise, d'une puissance absolue ; il ne peut au contraire se passer du peuple et du sénat ; privé de leur secours, il ne saurait rien achever. Il faut sans cesse envoyer à une armée de nouvelles munitions : or, sans l'ordre du sénat, elle ne peut recevoir ni blé, ni vêtements, ni subsistances d'aucune espèce ; si bien qu'il suffit du mauvais vouloir et de l'opposition du sénat pour que les projets des généraux échouent. C'est

aussi de lui que les plans du consul reçoivent ou non leur exécution complète, puisqu'il est maître d'envoyer un nouveau général lorsque l'année est écoulée, ou de maintenir le même dans le commandement. Il peut encore à son gré exalter et rehausser les succès des chefs, ou les rabaisser et les amoindrir. Car aucun d'eux ne saurait célébrer dans toute sa pompe, ni même d'aucune manière, cette solennité que les Romains appellent triomphe, et qui présente aux regards des citoyens comme une image vivante des exploits de leurs généraux, si le sénat n'y consent et n'en vote les frais. Les consuls ont en outre besoin du peuple pour mettre fin à leurs guerres, quelque éloignés qu'ils soient de la ville; car c'est à lui seul qu'il appartient, comme je l'ai montré, de confirmer ou d'annuler les traités. Enfin, et c'est là le principal, ces magistrats, lorsqu'ils déposent leur puissance, sont tenus de rendre compte de leur administration; aussi ils ne peuvent d'aucune façon négliger, sans danger, de plaire au sénat ou au peuple.

XVI. Quant au sénat, quelque grande que soit sa puissance, il doit dans toutes les affaires publiques s'adresser à la multitude et en tenir compte. Il ne peut juger les grands procès ni punir les crimes qui intéressent l'État et entraînent après eux la peine capitale, si elle n'a pas confirmé le décret qui lui est proposé; en outre, elle a pouvoir sur les sénateurs eux-mêmes : car, si quelqu'un présente une loi qui ait pour objet, soit d'affaiblir la puissance héréditaire du sénat, soit de lui enlever sa prééminence et ses honneurs, soit d'entreprendre contre les biens d'un de ses membres, c'est au peuple de l'adopter ou non. Bien plus, pour peu qu'un seul tribun oppose son *veto* à tel ou tel décret, le sénat n'a plus le droit de passer outre ni même de siéger ou de se réunir de quelque manière que ce soit. Or les tribuns ont pour devoir unique de faire tout ce qui plaît au peuple et de se conformer à ses volontés.

Le sénat, pour ces diverses raisons, craint la multitude et a pour elle des égards.

XVII. De son côté, le peuple a besoin du sénat, et pour les affaires publiques et particulières il ne saurait se passer de lui. Il y a, par exemple, dans toute l'Italie, une foule de choses que les censeurs seuls adjugent, telles que la construction et l'entretien des monuments publics dont le nombre est si grand qu'on ne pourrait les compter sans peine; ou bien encore la levée d'impôts sur beaucoup de rivières, sur les ports, sur les jardins, sur les mines, sur les terres, enfin sur tout ce qui est compris dans la domination romaine. Ce sont les plébéiens qui, en général, se chargent de ces opérations, et l'on peut dire qu'il n'est presque personne qui ne se trouve mêlé à ces ventes ou aux exploitations qui les suivent. Ceux-ci achètent des censeurs la ferme de quelques-uns de ces travaux; ceux-là s'associent aux premiers; d'autres se portent pour eux caution en parole, ou même engagent leurs biens : or tout cela est placé sous la surveillance du sénat. Il peut seul accorder un délai ou une réduction en cas d'accident, et même, si quelque obstacle invincible se présente, casser le bail; bref, il s'offre mille circonstances où le sénat peut faire beaucoup de mal ou beaucoup de bien à ceux qui entreprennent ces sortes d'affaires, car c'est à lui que l'on en fait rapport, et, ce qui est le principal, on prend parmi les sénateurs les juges de tous les procès publics et particuliers qui ont de l'importance. Les plébéiens, ainsi enchaînés au sénat, et craignant d'avoir besoin quelque jour de lui, se gardent bien de s'opposer et de désobéir à ses volontés : c'est par la même raison qu'ils ne résistent aux ordres des consuls qu'à la dernière extrémité, chacun en particulier et tous en général devant en temps de guerre tomber sous leur puissance.

XVIII. C'est ainsi que les diverses parties de l'État peuvent se nuire ou se soutenir mutuellement, et de là

résulte une combinaison parfaitement propre à toutes les circonstances. Il est impossible de trouver une forme de gouvernement meilleure. Lorsqu'un danger extérieur et commun menace les Romains et les oblige à se réunir et à s'entr'aider, telle est la vertu de leur constitution qu'il n'est point de mesure nécessaire qui soit négligée, tous dirigeant à l'envi leur pensée du même côté; point qui, décidée, éprouve quelque retard au milieu des citoyens empressés de faire ce qui a été résolu. Aussi, Rome est invincible et vient à bout de toutes ses entreprises. Que si, au contraire, libres de toute crainte extérieure, les Romains jouissent de leurs succès et des richesses que la victoire leur a données; si, corrompus par leur bonheur et aveuglés par les flatteries, ils se laissent entraîner, comme il arrive d'ordinaire, à l'insolence et à l'orgueil, c'est alors que l'on reconnaît encore mieux que ce gouvernement tire de lui-même les remèdes nécessaires. En effet, dès qu'un des pouvoirs essaye orgueilleusement de s'élever plus haut qu'il ne convient, comme aucun d'entre eux n'est complet, ainsi que nous venons de le voir, qu'ils se gênent tous et s'entravent mutuellement dans leurs volontés réciproques, il ne peut réussir à s'accroître et à franchir les bornes. Chacun demeure à sa place, réprimé par la force des autres, et craignant tout d'abord leur inquiète surveillance.

Organisation militaire.

XIX[1]. Après l'élection des consuls on nomme les tribuns militaires : quatorze parmi ceux qui ont cinq campagnes, dix autres parmi ceux qui ont servi dix ans. Tous les citoyens sont obligés de servir dix ans dans la cavalerie ou bien seize dans l'infanterie, jusqu'à l'âge de quarante-six ans, à l'exception de ceux qui ne

[1] Consulter sur toute cette partie les excellentes notes de Schweighæuser et le traité de Guischard dont nous avons déjà parlé.

possèdent pas plus de quatre cents drachmes : on réserve ces derniers pour la marine ; cependant, si les circonstances l'exigent, ils sont enrôlés pour vingt ans dans l'infanterie. Nul ne peut parvenir à quelque magistrature s'il n'a accompli ses dix années de service. Lorsque les consuls se proposent de procéder à l'enrôlement des soldats, ils préviennent le peuple du jour où doivent se présenter ceux qui sont en âge de porter les armes : cela a lieu tous les ans. Au jour marqué, dès que les jeunes gens se sont réunis dans Rome et rassemblés au Capitole, les moins âgés d'entre les tribuns militaires, d'après l'ordre où ils ont été choisis par le peuple ou par les consuls, se divisent en quatre parties, parce que chez les Romains la division en quatre légions est la principale dont ils fassent usage. Les quatre premiers, parmi les jeunes tribuns, commandent la première légion ; les trois suivants la seconde, les quatre autres la troisième, les trois derniers la quatrième. Des plus anciens tribuns, deux sont attachés à la première légion, trois à la seconde, deux à la troisième, trois à la quatrième, tout cela d'après l'ordre d'ancienneté.

XX. Lorsque ce choix et ce partage des tribuns sont achevés de sorte que chaque légion ait le même nombre de chefs, ceux-ci, assis dans le camp, loin les uns des autres, tirent au sort une à une les tribus, et appellent à eux successivement celles que l'urne désigne. Ils y choisissent quatre jeunes gens semblables autant qu'il se peut pour l'âge et l'extérieur. Lorsque ceux-ci se sont approchés, les tribuns de la première font leur choix les premiers, ceux de la seconde les seconds, puis ceux de la troisième, enfin ceux de la quatrième. Quatre autres jeunes gens sont appelés à leur tour, et cette fois le choix appartient, d'abord aux tribuns de la seconde légion, et ainsi de suite, ceux de la première étant les derniers. Pour les quatre qui succèdent aux huit premiers, les tribuns de la troisième choisissent d'abord, ceux de la seconde les derniers ; le même or-

dre s'observe, comme il est juste, jusqu'à la fin, pour cet enrôlement, ce qui fait que les légions se composent d'hommes à peu près semblables. L'ancien usage était que le nombre fixé atteint (il est quelquefois de quatre mille deux cents fantassins, quelquefois de cinq mille lorsqu'un grand danger menace), on choisît ensuite les cavaliers pour les joindre aux quatre mille deux cents fantassins; maintenant on commence par eux, et le censeur les classe, d'après leur fortune, au nombre de trois cents par légion.

XXI. Quand l'enrôlement est ainsi terminé, les tribuns de chaque légion réunissent à part ces nouvelles recrues et choisissent parmi elles l'homme le plus convenable; ils lui dictent le serment « d'obéir et d'exécuter suivant ses forces les ordres des chefs: » tous les autres conscrits jurent un à un, et s'engagent à faire ce qu'a promis le premier. En même temps, les consuls avertissent les magistrats des villes alliées d'Italie d'où ils veulent tirer des auxiliaires, et leur désignent le nombre de soldats qu'elles ont à fournir, ainsi que le jour et le lieu du rendez-vous général. A leur tour, ces villes font les levées de la façon que nous avons dite, leur dictent le même serment et les envoient sous le commandement d'un général et d'un questeur. A Rome, les tribuns, après la cérémonie du serment, annoncent à toutes les légions le jour et le lieu où elles devront s'assembler sans armes, et les congédient. Aussitôt qu'au jour convenu, les légions se sont réunies, les plus jeunes et les plus pauvres sont désignés comme vélites, ceux qui suivent sont hastaires, les plus vigoureux forment les princes, et les plus anciens les triaires. Telles sont chez les Romains, pour chaque légion, les différences de noms, d'âges et même d'armes qu'on observe. La division s'opère de manière à ce que les plus anciens, que l'on nomme triaires, soient au nombre de six cents, les princes de douze cents, les hastaires en nombre égal; le reste est composé des plus jeunes, des vélites.

Si la légion renferme plus de quatre mille hommes, chacun de ces corps augmente en proportion, excepté celui des triaires, qui demeure invariable.

XXII. Les plus jeunes sont tenus d'avoir pour armes une épée, un javelot et la parme. C'est un bouclier d'une construction solide et assez grand pour couvrir; il est circulaire et a trois pieds de diamètre. Ils ont en outre la tête garnie d'un casque sans crinière, mais recouvert quelquefois de la peau d'un loup ou d'un autre animal, pour servir à la fois de protection et de marque distinctive. Les chefs peuvent ainsi plus facilement reconnaître ceux qui se sont signalés par leur courage. Le bois de leur javelot a généralement deux coudées de long et un doigt d'épaisseur. La pointe, qui a une palme, est tellement acérée, effilée que dès le premier coup elle se recourbe et que les ennemis ne peuvent la renvoyer. Sans cela, ce serait une arme aussi bien faite pour l'adversaire que pour celui qui s'en sert.

XXIII. Les soldats qui viennent au second rang pour l'âge, et que l'on nomme hastaires, doivent porter une armure complète. Cette armure se compose, chez les Romains, d'un bouclier convexe, large de deux pieds et demi, long de quatre. Les plus longs ont une palme de plus. Le bouclier se compose de deux planches unies par de la gélatine de taureau, et est recouvert, en dehors, d'abord, d'un linge, puis d'une peau de veau. Les bords en sont garnis, en haut et en bas, d'une lame de fer qui le protége contre les coups de taille et contre l'humidité de la terre si on l'y dépose. Le centre se relève en une bosse qui repousse le choc violent des pierres, des sarisses et de tous les projectiles lancés avec force. Les hastaires ont aussi une épée qu'ils portent suspendue au côté droit : ils l'appellent ibérique. Excellente pour percer, elle est tranchante des deux côtés. La lame en est forte et solide. Ajoutons à cela deux javelots, un casque d'airain et des bottines. De ces javelots les uns sont épais, les autres minces. Parmi ceux qui sont épais,

plusieurs sont ronds et ont une palme de diamètre; d'autres sont carrés et ont une palme sur chacun de leur côté. Les minces sont semblables aux épieux de médiocre grandeur que les hastaires portent avec le reste. La longueur de la hampe et de tous ces traits est d'environ trois coudées : le fer qui y est adapté a la forme d'un hameçon et une longueur égale à celle du bois; on l'attache si fortement, pour en assurer l'effet, par des liens et de nombreuses agrafes jusqu'au milieu du bois, que le lien ne manque jamais avant que le fer soit brisé. Or, à son extrémité, et à l'endroit où il s'unit au bois, ce fer a une épaisseur d'un doigt et demi, tant les Romains apportent de soin et d'attention à consolider cette jointure. De plus, leur casque est surmonté d'une aigrette ou de trois plumes rouges ou noires, droites, d'une coudée environ. Ces ornements, placés au sommet de l'armure, semblent doubler la taille des soldats et leur donnent un aspect beau et formidable à la fois. La plupart ajoutent à cela une plaque d'airain de la largeur d'une palme en tous sens qu'ils mettent sur leur poitrine et qu'ils nomment cuirasse : c'est le complément de l'armure. Ceux qui possèdent plus de mille drachmes, au lieu de cette cuirasse, se ceignent la poitrine d'une cotte de mailles. Les princes et les triaires portent les mêmes armures, si ce n'est que les triaires ont des lances au lieu de javelots.

XXIV. Dans chaque classe, excepté dans celle des vélites, on choisit, d'après le courage, d'abord dix commandants, puis dix autres encore. Tous sont désignés par le titre de capitaines, et le premier choisi d'entre eux a place au conseil. Ils élisent eux-mêmes à leur tour un même nombre d'officiers d'arrière-garde. Après cela les capitaines et les différents corps, excepté celui des vélites, sont divisés en dix parties : chacune de ces sections reçoit pour chefs deux capitaines et deux officiers d'arrière-garde. Les vélites sont répartis en nombre égal entre toutes. Ces différents corps se nomment ordre,

manipule, enseigne [1]; les chefs, centurions et capitaines. On prend dans chaque troupe les deux hommes les plus vigoureux et les plus braves pour porter l'étendard. Ce n'est pas sans raison que les Romains ont donné deux chefs à toute compagnie : comme on ne sait ce que fera tel ou tel chef ou ce qui peut lui advenir, et les besoins de la guerre n'admettant aucune excuse, on ne veut pas qu'une compagnie demeure sans capitaine pour la commander. Il y a donc toujours deux chefs : le premier élu est chargé de la droite, le second, de la gauche. Lorsque l'un des deux est absent, l'autre commande toute la compagnie. On demande moins, dans ces officiers, la valeur et l'audace, que l'habileté à commander, la persévérance et surtout cette fermeté d'âme qui fait, non point qu'on engage le combat ou qu'on se précipite sur l'ennemi, mais qu'on ne lâche pas prise lorsqu'on est vaincu ou pressé, et qu'on aime mieux mourir que reculer.

XXV. La cavalerie de son côté se divise en dix escadrons : dans chacun on choisit trois chefs qui nomment eux-mêmes trois commandants d'arrière-garde. Le premier chef élu conduit l'escadron, les deux autres ont le rang de décurion et portent ce nom. En l'absence du premier, le second chef prend le commandement. L'armure des cavaliers est semblable aujourd'hui à celle des Grecs; mais autrefois ils n'avaient pas de cuirasse et n'étaient couverts que de leurs vêtements ordinaires. De là sans doute une grande facilité à descendre de cheval et à y remonter; mais dans la mêlée ils étaient fort exposés, dénués ainsi d'armes défensives. De plus, les lances anciennes étaient inutiles pour deux raisons : d'abord elles étaient minces et trop légères, de sorte qu'elles ne pouvaient atteindre le but, et qu'avant de pénétrer elles se brisaient, rompues par le seul mouvement des chevaux ; ensuite, comme elles étaient dégarnies de fer en bas, on ne pouvait frapper qu'un seul coup avec

[1] Polybe n'établit pas de différence entre σημαία, σπεῖρα, etc. Pour lui c'est le manipule. Il ne connaît point de mot grec pour désigner cohorte.

la pointe; puis, brisées, elles étaient inutiles, sans effet entre les mains du soldat. Enfin autrefois le bouclier était fait de peau de bœuf et semblable aux gâteaux ovales que l'on emploie dans les sacrifices. Son peu de solidité le rendait incapable de résister aux coups de l'ennemi, et dès que la pluie ou la sueur l'avait amolli, déjà presque d'aucun usage auparavant, il ne servait dès lors absolument à rien. Aussi on échangea promptement contre l'armure des Grecs des armes réprouvées par l'usage. En effet, outre que la lance des Grecs, par ce qu'elle a de plus solide et de plus ferme, est susceptible de frapper d'abord avec justesse et précision, l'autre bout, qui est ferré, porte des coups ni moins certains ni moins forts. Il en est de même du bouclier, qui est également disposé pour combattre de loin ou corps à corps. Les Romains n'ont pas tardé à imiter les Grecs, n'y ayant pas de peuple plus habile à modifier ses coutumes et à adopter les meilleures.

XXVI. Aussitôt qu'ils ont terminé cette division des troupes et assigné leurs armes aux différents corps, les tribuns militaires renvoient les soldats chez eux. Chaque consul indique le plus souvent un lieu de rendez-vous particulier; car chacun a sa part d'alliés et deux légions romaines. Lorsqu'est arrivé le jour où tous ont juré de se trouver au lieu marqué par les consuls, ils s'y rendent exactement; on n'admet pas d'autres excuses que les auspices contraires et des difficultés insurmontables. Les alliés et les Romains réunis, douze officiers, choisis par les consuls et nommés préfets, sont chargés de leur répartition et de la formation de l'armée. Ils commencent par désigner au consul, parmi tous les alliés, les fantassins et les cavaliers les plus propres à rendre de bons services. On les nomme en latin « extraordinaires, » dans notre langue « soldats d'élite. » Le nombre des alliés est presque toujours égal, pour l'infanterie, à celui des Romains, mais triple pour la cavalerie. On prend parmi eux le tiers de la cavalerie et le cinquième

de l'infanterie d'élite, le reste est divisé en deux parties qui forment l'aile droite et l'aile gauche. Cela fait, les tribuns réunissent les Romains et les alliés et tracent le camp. Il n'existe chez les Romains qu'une seule et bien simple manière de camper, dont ils se servent en tout temps et en tout lieu. Il me semble qu'il sera convenable de donner ici, autant qu'il se peut faire, une idée de la disposition de leurs armées dans la marche, dans leurs campements, en bataille rangée. Est-il quelqu'un assez indifférent à ce qui est beau et utile, pour ne point prêter attention à des choses dont la connaissance est si précieuse et si intéressante?

XXVII. Voici la manière de camper usitée chez les Romains. Lorsque l'emplacement du camp a été choisi, la tente du général occupe le lieu le plus commode pour tout voir et pour envoyer les ordres. A l'endroit où elle doit s'élever on plante un drapeau autour duquel on mesure un espace carré de manière à ce que chacun des côtés soit à la distance de cent pieds, et que le terrain mesuré en ait deux cents en tous sens. Sur l'un de ces côtés, celui qui paraît le plus avantageux pour les provisions d'eau et de bouche, on range les légions. Les légions ayant chacune six tribuns, et chaque consul commandant, comme nous venons de le dire, à deux légions, il est évident que chaque consul a sous lui douze tribuns. Les tentes de ces tribuns sont disposées sur une seule ligne parallèle au côté du carré que l'on a choisi, mais à une distance de cinquante pieds. Ce terrain intermédiaire est réservé aux chevaux, aux bêtes de somme et aux bagages des tribuns. Ces tentes ont derrière elles la figure que nous avons dite et regardent la partie extérieure que le lecteur doit considérer comme le front de toute la figure, c'est ainsi que nous la nommerons dorénavant. Les tentes des tribuns sont placées à des distances égales et occupent autant d'étendue en largeur que toute l'armée des Romains.

XXVIII. On mesure ensuite un autre espace de cent

pieds, en avant de chacune de ces tentes; puis on commence à disposer les légions à partir de la ligne droite qui borne cet espace parallèlement aux tentes des tribuns. Voici comment : la ligne droite dont nous avons parlé est coupée en deux parties; puis, à partir du point d'intersection de cette ligne, la cavalerie des deux légions campe à angle droit en face l'une de l'autre, séparée par une distance de cinquante pieds, dont la ligne perpendiculaire, tombant sur la droite, occupe le milieu. Cavaliers et fantassins campent de la même manière; car les escadrons, comme les cohortes, forment un carré. Les tentes de ces différents corps sont tournées vers les rues et y occupent une longueur déterminée de cent pieds : on a soin d'ordinaire que la longueur et la largeur soient égales, si ce n'est chez les alliés. Lorsque l'armée est plus nombreuse on augmente dans la même proportion la largeur et la longueur du terrain.

XXIX. Quand la cavalerie est ainsi campée vers le centre des tentes des tribuns, de manière à former une sorte de chaussée que coupe transversalement la ligne droite dont nous avons parlé et l'espace qui s'étend devant les tribuns (car on peut vraiment comparer à des chaussées cette foule de rues dont les deux côtés sont occupés dans toute leur longueur par les tentes des escadrons et des manipules); quand, dis-je, la cavalerie est campée, on place derrière elle les triaires des deux légions, chaque manipule derrière un escadron, dans la même forme, et de sorte que les deux figures que dessinent les deux campements se touchent, mais que les triaires regardent le côté opposé aux cavaliers. Chaque manipule n'a en largeur que la moitié de la longueur, parce que le plus souvent il est moins nombreux de moitié que les autres corps. De cette manière, malgré l'inégalité du nombre, la longueur de tous les campements est la même; la largeur seule diffère. A cinquante pieds des triaires et en face d'eux

sont rangés des deux côtés les princes, qui, placés sur le bord de l'intervalle dont nous avons parlé, forment deux nouvelles rues commençant à la même ligne droite que celle des cavaliers, à cet espace de cent pieds qui s'étend devant les tribuns, et venant aboutir au côté du camp que nous avons nommé dès le commencement le front de toute la figure. Derrière les princes viennent les hastaires, qui, regardant du côté opposé, les touchent cependant. Or, comme d'après ce que nous avons dit au commencement, chaque section de la légion comprend dix cohortes, il en résulte que toutes les rues ont une longueur égale, et que toutes aboutissent au côté qui forme le front du camp, vers lequel sont tournées aussi les dernières cohortes.

XXX. A une distance de cinquante pieds des hastaires, en face d'eux, campe la cavalerie des alliés : elle commence et s'arrête à la même ligne droite. Le nombre des alliés est, ainsi que je l'ai dit plus haut, pour l'infanterie, égal à celui des Romains, outre les extraordinaires, et double pour la cavalerie, lorsqu'on en a pris un tiers afin de former la cavalerie extraordinaire. Aussi on leur assigne dans les campements un terrain dont la largeur augmente en proportion de leur nombre; mais pour la longueur, on tâche qu'elle soit égale à celle des Romains. Les cinq rues terminées, les manipules d'alliés prennent place derrière les escadrons. Ils occupent une longueur en rapport avec leur nombre et regardent le retranchement et les deux côtés du camp : les premières tentes de chaque cohorte sont à droite et à gauche pour les centurions. Ajoutons à ce plan du camp romain qu'entre le cinquième et le sixième escadron, de même qu'entre le cinquième et le sixième manipule, on laisse un intervalle de cinquante pieds qui forme une nouvelle rue au milieu des légions. Cette rue, qui coupe transversalement les autres, est parallèle aux tentes des tribuns, et reçoit le nom de *quintane*, parce qu'elle longe le cinquième corps.

XXXI. L'espace qui s'étend derrière les tentes des tribuns et qui touche des deux côtés aux limites du terrain occupé par le consul sert en partie pour le marché, en partie pour le questeur et pour tout l'attirail qui l'accompagne. A droite et à gauche, derrière les dernières tentes des tribuns, de manière à tomber sur elles à angles droits, se trouve une partie de la cavalerie extraordinaire et de ceux qui se sont engagés volontairement pour le consul : placés sur les deux flancs du camp, ces soldats sont tournés les uns vers les équipages du questeur, les autres vers le marché. Non-seulement ils campent auprès du consul, mais le plus souvent dans les marches, et dans beaucoup d'autres circonstances ils sont à sa disposition et à celle du questeur; ils ne les quittent pas. L'infanterie extraordinaire et volontaire se tient derrière la cavalerie, tournée vers le retranchement et consacrée au même service. On ménage à leur suite une route large de cent pieds, et qui, parallèle aux tentes des tribuns, s'étend le long du marché du prétoire et de la tente du questeur, et fait face à toutes les parties du camp que nous venons de nommer. Le côté supérieur de cette rue est occupé par la cavalerie extraordinaire des alliés, qui sont tournés en même temps vers le marché, le prétoire et la questure. Au milieu de ce campement et en face du prétoire s'ouvre une nouvelle rue de cinquante pieds qui conduit au côté postérieur du camp, et qui s'abaisse perpendiculairement sur la rue que nous avons nommée. L'infanterie extraordinaire des alliés prend place derrière les cavaliers, et l'espace que ces deux corps laissent vide des deux côtés est abandonné aux étrangers et aux alliés qui ne doivent pas servir longtemps. On voit, d'après tout cela, que la forme du camp est un carré équilatéral auquel cette foule de rues qui se coupent et toute sa disposition donnent l'apparence d'une ville. Deux cents pieds séparent partout les tentes du retranchement, et cet espace vide est d'un grand et

fréquent usage ; il est commode et parfaitement ménagé pour l'entrée et pour la sortie des légions : les soldats peuvent y arriver par les rues qui s'étendent devant leurs corps, au lieu de se renverser et de se culbuter en s'élançant tous par un seul chemin. C'est aussi là que l'on dépose et que l'on garde en sûreté, pendant la nuit, les troupeaux ou tout autre butin enlevé à l'ennemi. Mais le principal avantage, c'est que, dans les attaques nocturnes, il n'y a pas de feu ni de traits qui puissent arriver jusqu'aux soldats, et si cela se présente par hasard, il n'en résulte aucun mal à cause de la distance où sont placées les tentes et de la protection qu'elles prêtent à ceux qu'elles couvrent.

XXXII. Maintenant que nous avons dit le nombre de fantassins et de cavaliers dont se composent les légions, suivant que chacune d'elles est de quatre ou de cinq mille hommes, et que nous avons indiqué la profondeur, la largeur et le nombre des différents corps, ainsi que les intervalles des rues et des places, que nous avons enfin donné les autres détails nécessaires, il est facile de concevoir, avec un peu d'attention, l'étendue du terrain et tout le périmètre du camp. Si le nombre des alliés est plus grand que de coutume dès le commencement de la campagne, ou s'il en survient de nouveaux, on assigne à ces derniers, outre l'espace que nous avons marqué, celui qui s'étend auprès du prétoire, et l'on réduit autant qu'il est possible la place du marché et du questeur. Quant à ceux qui sont arrivés tout d'abord, dans le cas où leur nombre est trop considérable, on trace pour les loger une nouvelle rue sur les flancs des deux légions romaines. Les quatre légions et les deux consuls sont-ils réunis dans un même camp? on n'a qu'à se figurer deux armées placées comme nous venons de le dire, et qui, tournées à l'opposé l'une de l'autre, se touchent par le côté que regardent les extraordinaires, c'est-à-dire la queue du camp. Alors le camp a la figure d'un carré long; l'espace qu'il remplit

est double, et le périmètre une fois et demie plus grand. C'est ainsi que se passent les choses lorsque les deux consuls se trouvent ensemble. S'ils campent séparément, aucune de ces dispositions n'est changée, si ce n'est qu'ils placent alors entre les deux légions le marché, le questeur et le prétoire.

XXXIII. Le camp établi, les tribuns s'assemblent pour recevoir le serment de tous ceux qui composent l'armée, libres ou esclaves. Ils jurent l'un après l'autre. Telle est la formule du serment : « Ne rien dérober dans le camp, et si on trouve quelque chose, le porter aux tribuns. » On désigne ensuite dans chaque légion deux manipules de princes et d'hastaires pour prendre soin de l'espace qui s'étend devant les tribuns : car les Romains passant en général la plus grande partie du jour sur cette large chaussée, on veille à ce qu'elle soit constamment arrosée et propre. Sur les dix-huit autres manipules, chaque tribun en tire trois au sort : or, nous avons vu que les manipules d'hastaires et de princes sont, dans chaque légion, au nombre de vingt, et qu'il y a six tribuns. Un de ces trois manipules est tour à tour affecté au service de chacun d'eux : lorsque l'on établit le camp, c'est lui, par exemple, qui dresse la tente du chef, qui aplanit le terrain à l'entour, et qui, si quelqu'un de ses équipages a besoin d'être protégé par des clôtures, pourvoit à ce soin. Il fournit aussi deux postes de quatre hommes chacun, l'un devant la tente des tribuns, l'autre derrière, veillant sur les chevaux. Comme chaque tribun a trois manipules et qu'un manipule se compose de plus de cent hommes, sans compter les triaires et les vélites qui ne servent pas, cette besogne est fort légère : car elle ne revient que tous les quatre jours. D'ailleurs, un tel usage n'est pas seulement d'une grande commodité pour les tribuns, il sert encore à rehausser la dignité et l'autorité de leur grade. Les manipules des triaires sont exempts de cette corvée. Mais ils donnent tous les jours une garde à l'escadron qui est

placé derrière eux. Cette garde doit veiller sur tout, et principalement sur les chevaux, de peur qu'embarrassés dans leurs liens, ils ne se mettent hors d'état de servir, ou que, détachés et tombant les uns sur les autres, ils ne jettent dans le camp du désordre et de la confusion. Chaque jour un manipule garde tour à tour la tente du général; c'est à la fois une protection pour sa personne et une marque d'honneur.

XXXIV. Pour ce qui est du fossé et du retranchement, les alliés sont chargés des deux côtés auprès desquels ils campent, les Romains des deux autres : un pour chaque légion. Chaque côté est partagé lui-même entre les manipules, et les centurions surveillent chacune de ces fractions isolément. Deux tribuns font ensuite l'inspection de tout l'ouvrage et l'apprécient. C'est aussi sur les tribuns que repose le soin du reste du camp. Ils se divisent deux par deux pour commander tour à tour pendant deux des six mois que dure la campagne; durant ce temps, tout dans le camp est soumis à leur surveillance. Les préfets exercent les mêmes fonctions chez les alliés. Tous les cavaliers et les centurions se rendent dès le point du jour aux tentes des tribuns, et ceux-ci à celle du consul. Le consul donne les ordres aux tribuns, qui les transmettent aux cavaliers et aux centurions, et ceux-ci aux soldats lorsque le moment est venu. Pour le mot d'ordre de nuit, voici quelle précaution ils prennent : dans le dixième manipule des cavaliers et des fantassins, celui qui campe le dernier à l'extrémité des rues, on choisit un homme que l'on exempte de monter la garde. Chaque jour, au coucher du soleil, il vient à la tente du tribun, reçoit de lui le mot d'ordre écrit sur une petite planche de bois, et s'en retourne. Arrivé à son manipule, il remet devant témoin la planche et le mot d'ordre au centurion du manipule suivant. Celui-ci passe le tout au centurion du manipule le plus proche, et ainsi de suite pour tous, jusqu'à ce que le mot parvienne aux

premiers manipules voisins du tribun de service. Il faut qu'avant la chute du jour il soit reporté au tribun, et si toutes les planches qu'il avait données pour inscrire le mot sont rendues, il est certain que l'ordre a été communiqué à tous et qu'il a circulé par toutes les mains jusqu'à lui. Si au contraire il en manque quelqu'une, il cherche aussitôt d'où vient cette lacune, et reconnaît par l'inscription quelle cohorte a négligé de renvoyer la tablette, et le centurion qui est coupable est puni comme il le mérite.

XXXV. Les gardes de nuit sont disposés ainsi qu'il suit : le général et le prétoire sont gardés par la cohorte qui en est voisine ; les tribuns et les escadrons, par ceux qui sont désignés dans chaque manipule, comme nous venons de le voir. Chaque manipule se garde aussi lui-même ; le général dispose les autres postes. Le plus souvent le questeur reçoit trois gardes, ses lieutenants et ses conseillers chacun deux. Les vélites, qui pendant le jour sont chargés de veiller sur les retranchements, occupent durant la nuit la partie extérieure du camp ; telle est en effet leur attribution spéciale ; dix d'entre eux gardent aussi les différentes portes. Parmi les soldats choisis dans chaque poste pour faire sentinelle, ceux qui doivent commencer sont conduits le soir par un chef subalterne de leur manipule chez le tribun. Celui-ci remet à tous un morceau de bois très-court et marqué de certains caractères; après quoi ils se rendent à la place qui leur est assignée. Les rondes sont confiées aux cavaliers ; le chef du premier escadron, dans chaque légion, ordonne dès le matin à l'un de ses officiers d'avertir avant le dîner quatre des jeunes gens qu'il commande, qu'ils sont désignés pour la ronde. Il doit aussi annoncer avant le soir au chef de l'escadron suivant qu'il sera chargé de la ronde le lendemain. Le second chef est tenu d'en faire autant pour le troisième jour, et ainsi de suite. Les quatre cavaliers élus dans le premier escadron tirent au sort leur tour de

veille, et vont trouver le tribun, de qui ils reçoivent un écrit qui leur prescrit combien de postes et lesquels ils doivent visiter. Ils se rendent alors auprès des premiers manipules des triaires, dont le centurion est chargé de sonner de la trompette à chaque veille nouvelle.

XXXVI. Le moment arrivé, celui à qui est échue la première veille fait sa ronde, accompagné de quelques amis comme témoins. Il visite tous les postes indiqués, non-seulement ceux du retranchement et des portes, mais aussi ceux qui veillent sur chaque cohorte et sur chaque escadron. S'il trouve le premier poste éveillé, il reçoit de lui un petit morceau de bois ; s'il le trouve endormi ou si quelqu'un a quitté sa place, il prend à témoin ceux qui l'accompagnent, et s'éloigne. Tous ceux qui font les autres rondes agissent de même. Le soin de sonner de la trompette à chaque veille pour prévenir à la fois ceux qui font la ronde et les postes, concerne, nous l'avons dit, dans chaque légion le centurion de la première cohorte de triaires. Les officiers qui ont fait cette ronde apportent au jour naissant les petites pièces de bois au tribun ; si le nombre est complet, il n'y a pas de reproches à faire et ils se retirent. Mais si le nombre en est moindre que celui des gardes, on reconnaît d'après les signes qui sont tracés quel poste a manqué à son devoir. On mande alors le centurion de la cohorte coupable ; celui-ci présente ceux qui étaient chargés de veiller, et on les confronte avec le cavalier de ronde. Si la faute est aux gardes, le cavalier le prouve aussitôt en produisant ses témoins ; il est obligé de le faire, autrement la responsabilité retombe sur lui.

XXXVII. Alors le conseil des tribuns se réunit ; on le juge, et s'il est condamné, il reçoit la bastonnade. Voici comment elle se donne : un tribun prend un bâton et ne fait que toucher le condamné ; mais ensuite tous les légionnaires le frappent à coups de bâton

et de pierre, et le plus souvent il succombe au milieu du camp rassemblé. Ceux même qui en échappent ne vivent plus, pour ainsi dire : quelle vie en effet ! ils ne peuvent retourner dans leur patrie, et aucun de leurs amis n'oserait les recevoir dans sa demeure. C'en est donc fait des soldats qui ont eu le malheur d'être ainsi punis. Le même supplice est réservé à l'officier subalterne et au chef de l'escadron, si l'un manque de prévenir en temps convenable l'agent chargé de la ronde, et l'autre le chef de l'escadron suivant. Grâce à la rigueur de ce châtiment impitoyablement infligé, la surveillance nocturne est irréprochable. Les soldats doivent obéissance aux tribuns ; ceux-ci aux consuls. Le tribun dispense à son gré le châtiment, les amendes, les coups de fouet ; les préfets ont le même pouvoir sur les alliés. La bastonnade est infligée à quiconque vole dans le camp, ainsi qu'aux faux témoins, à ceux qui abusent de leur corps, ou qui trois fois ont été punis pour la même faute. Les Romains punissent toutes ces fautes comme des crimes. Ils regardent également comme une lâcheté et comme une honte pour un soldat de se vanter faussement auprès des tribuns d'un acte de courage pour obtenir quelque récompense, d'abandonner par peur le poste qu'on a reçu, ou bien de jeter dans la mêlée une de ses armes. Aussi la plupart des soldats romains s'exposent à une mort certaine, et ne craignent pas de tenir tête à beaucoup d'ennemis plutôt que de quitter leur place, par crainte du châtiment qui les attend. Quelques-uns, lorsqu'ils ont lâché leur bouclier, leur épée, ou quelque autre de leurs armes, s'élancent au milieu des ennemis, soit pour recouvrer ce qu'ils ont perdu, soit pour échapper par la mort à une inévitable honte et au mépris de leurs concitoyens.

XXXVIII. Que s'il arrive que la même faute soit commise par plusieurs soldats, ou que quelque manipule serré de près ait abandonné son poste, ne pouvant faire bâtonner et mourir tous les coupables, les Ro-

mains ont recours à un moyen également efficace et terrible. Le tribun rassemble la légion et fait comparaître devant lui les déserteurs, qu'il accable de reproches amers; puis il tire au sort parmi tous ces lâches, tantôt cinq, tantôt huit, tantôt vingt des coupables, mais toujours de sorte qu'un sur dix soit compris dans le nombre de ceux que le sort désigne. Ceux-là sont condamnés à la bastonnade la plus cruelle, les autres reçoivent de l'orge au lieu de froment, et campent en dehors du camp, exposés aux ennemis. Comme le danger et la crainte sont suspendus au-dessus de tous, les chances du sort étant incertaines, et que tous subissent également l'affront de ne manger que de l'orge, il résulte de cette coutume la punition la plus capable d'effrayer les soldats et de les exciter à réparer leur faute.

XXXIX. Rome ne sait pas moins bien exciter à braver les périls. Lorsqu'un combat a été livré, et que quelques soldats s'y sont signalés, le général assemble sa légion, et appelant devant lui ceux qui se sont particulièrement distingués, il commence par féliciter chacun d'eux de sa valeur, et rappelle, s'il y a lieu, les belles actions qu'il a précédemment accomplies. Ensuite il donne une lance à celui qui a blessé un ennemi; à celui qui en a renversé un et qui l'a dépouillé, s'il est fantassin, une coupe; s'il est cavalier, un harnais. Autrefois, la lance était la seule récompense. Du reste on ne mérite pas ces présents en tuant ou en blessant un ennemi dans une bataille ou dans un assaut, mais dans une escarmouche ou dans quelque action pareille, lorsqu'il n'y a aucune nécessité de combattre corps à corps, et que l'on s'expose volontairement et pour montrer son courage. Quand une ville est prise, ceux qui ont escaladé les premiers les murailles reçoivent une couronne d'or. Le général honore également d'une récompense quiconque défend ou sauve un citoyen ou un allié, et ce sont ceux qui ont été sauvés qui spon-

tanément, ou sur l'ordre des tribuns, s'ils le trouvent bon, couronnent leur sauveur. En outre, ils sont tenus, pendant toute leur vie, de le respecter comme un père, et de lui donner tous les soins de fils. Ces distinctions ont l'avantage d'exciter le courage et l'émulation, non pas seulement des soldats qui les entendent proclamer et qui les voient décerner, mais encore de ceux-là mêmes qui sont restés dans leurs foyers. Les soldats à qui ont été données ces récompenses, outre la gloire qui les environne à l'armée, et la réputation qu'ils acquièrent aussitôt parmi leurs concitoyens, de retour en leur patrie, se font remarquer dans les fêtes solennelles par ces décorations. Ceux-là seuls que le général a honorés de ces insignes pour leur courage ont le droit de les porter. Dans leurs maisons, ils placent à l'endroit le plus apparent les dépouilles conquises, monument et témoignage de leur valeur. Tels sont le soin et le zèle des Romains à récompenser et à punir. Est-il étonnant après cela que l'issue de leurs guerres soit favorable et glorieuse? La solde des fantassins est de deux oboles par jour; celle des cavaliers est double; les cavaliers reçoivent une drachme. La ration de pain pour l'infanterie est au plus la moitié d'un médimne attique; pour la cavalerie, elle est de sept médimnes d'orge par mois et de deux de blé. Celle de l'infanterie des alliés est la même. Les cavaliers ont un médimne et un tiers de blé et cinq d'orge. Ces provisions sont gratuites pour les alliés; quant aux Romains, le questeur retient sur leur solde une certaine somme pour le blé, pour les vêtements et pour les armes.

XL. Voici maintenant de quelle manière les Romains lèvent leur camp. Au premier signal, ils détachent les tentes et réunissent tous les bagages; mais il n'est permis de dresser ni d'enlever aucune tente avant celles des tribuns et du consul. Au second signal, ils chargent les bagages sur les bêtes de somme; au troisième, l'avant-garde part et donne le mouvement à toutes les

troupes. Le plus souvent ce sont les extraordinaires qui forment l'avant-garde. Puis vient l'aile droite des alliés, suivie des bagages de ces deux corps; après l'aile droite marche la première légion, ayant derrière elle ses bagages aussi; puis la seconde légion, également suivie des siens et de ceux des alliés qui marchent à la queue de l'armée. Car l'aile gauche des alliés forme dans la marche l'arrière-garde. La cavalerie tantôt suit les différents corps auxquels elle est attachée, tantôt escorte les bêtes de charge pour les contenir ou les mettre à couvert des attaques. Lorsque l'on s'attend à une affaire d'arrière-garde, l'ordre de la marche demeure le même; seulement les extraordinaires passent de la tête à la queue de l'armée. Chaque jour l'ordre des légions et des ailes est renouvelé à l'avant et à l'arrière-garde, afin que, se succédant tour à tour au premier rang, tous les soldats soient appelés à user les premiers de l'eau et des vivres qui se trouvent sur le chemin. Lorsque l'on est en danger ou dans un pays découvert[1], on suit encore une autre ordonnance. Les chefs forment, des hastaires, des princes et des triaires, trois colonnes parallèles et les font marcher à une distance égale; les manipules qui ont les têtes des colonnes ont devant eux leurs bagages; ceux des princes suivent les hastaires; ceux des triaires, les princes; de sorte que les équipages et les manipules sont rangés alternativement. Grâce à cet ordre, si quelque péril survient, se tournant aussitôt soit à droite soit à gauche, ils sortent par leurs flancs des équipages du côté où se présente l'ennemi. Ainsi en un moment et par un seul mouvement, l'armée se trouve en position de combattre, si ce n'est qu'il faut quelquefois développer les hastaires, et la multitude des bêtes de somme et de ceux qui les suivent à l'abri derrière le front de l'armée n'a rien à craindre.

[1] Nous avons emprunté une partie de cette traduction aux excellents commentaires de Guischard, section II, p. 177.

XLI. Lorsque l'on approche du lieu où l'on se propose de camper, un tribun va en avant avec ceux des centurions qui ont été désignés à leur tour pour ce travail. Après avoir examiné l'endroit où le camp doit être établi, ils commencent, ainsi que nous l'avons dit, par choisir un emplacement convenable pour le prétoire, et par examiner sur quel côté du terrain qui entoure la tente les légions doivent être logées. Dès que le choix est fait, ils mesurent l'étendue du prétoire; puis ils tracent la ligne droite sur laquelle s'élève la tente des tribuns, et enfin une autre ligne parallèle à celle-là, à partir de laquelle commencent les campements des légions. Ils mesurent également l'autre côté du prétoire, suivant les détails que nous avons donnés plus haut. Toutes ces dispositions prises avec une rapidité qu'explique la facilité de l'opération, grâce à l'invariabilité de ces dimensions et à un long usage, ils plantent un premier étendard à la place que doit occuper le prétoire, un second sur le côté choisi, un troisième au milieu de la ligne tracée pour les tentes des tribuns, et un quatrième sur celle d'où partent les logements des légions. Le drapeau du consul est blanc, les trois derniers sont couleur de pourpre. Les autres points sont marqués, soit par des piques fichées en terre, soit par des drapeaux de différentes nuances. On mesure ensuite les rues, et on désigne chacune d'elles par une pique, de sorte que les légions, dès qu'elles approchent, et que l'emplacement du camp devient visible, en connaissent aussitôt tout le dessein, le drapeau du consul leur servant d'indice et de point fixe. Or, comme chacun sait parfaitement dans quelle rue et dans quel endroit de la rue il doit camper, parce que le même ordre s'observe dans tous les campements, il semble que l'armée entre dans sa ville natale. Car, de même qu'alors les soldats, se séparant aux portes, se répandent de tout côté et se dirigent aussitôt et sans erreur, chacun vers sa demeure, parce qu'ils connaissent, en général et en

détail, vers quel point de la ville ils doivent en effet se diriger, de même font les légions dans le camp romain.

XLII. Les Romains, en recherchant cette simplicité dans les campements, suivent une méthode contraire à celle des Grecs, qui, pour camper, font surtout cas des lieux fortifiés par la nature, afin de s'épargner la peine de creuser des retranchements, et parce que ces fortifications naturelles leur semblent l'emporter de beaucoup sur les artificielles. Il en résulte qu'ils sont obligés de se conformer, pour la forme de leurs camps, à la disposition des lieux et d'en varier les diverses parties, suivant les exigences du terrain, si bien que personne n'est certain de la place qu'il occupera ni de celle de son corps. Les Romains aiment mieux creuser péniblement des fossés et endurer tous les autres travaux nécessaires, pour conserver, avec cette facilité de camper que les Grecs se refusent, l'avantage d'avoir une manière de procéder unique, permanente et connue de tous. Voilà ce que nous avions à dire sur l'organisation militaire et principalementt sur la castramétation des Romains.

VI. *Comparaison de la constitution romaine avec celles de Lacédémone et de Carthage.*

XLIII. Presque tous les historiens nous ont vanté l'excellence des constitutions de Crète, de Mantinée[1], de Sparte et de Carthage. Quelques-uns ont cité aussi celles d'Athènes et de Thèbes. Pour moi, je me tairai sur ces dernières, les constitutions d'Athènes et de Thèbes ne méritant pas, selon moi, un long examen : le développement n'en a pas été rationnel, l'éclat durable et les modifications mesurées et progressives. Ces peuples s'élevaient-ils soudain, par quelque coup de for-

[1] Nous ne voyons dans ce qui nous reste de ce livre rien qui ait rapport à la constitution de Mantinée. Consulter Élien, liv. II, § 22; la sixième dissertation de Tyr, et Aristote, liv. IV, chap. VI.

tune, à la puissance? au moment même où leur splendeur semblait la plus grande et la plus solide, ils éprouvaient un sort tout contraire. C'est grâce à l'imprudence des Lacédémoniens, à la haine que nourrissaient contre cette ville ses alliés, grâce enfin à l'habileté d'un ou deux hommes qui surent tirer parti des circonstances, que les Thébains se firent parmi les Grecs une réputation de courage. Et la preuve que les Thébains ne durent pas leurs succès à leur constitution, mais au génie de leurs chefs, la fortune même l'a donnée d'une manière évidente. La puissance de Thèbes grandit et brilla tant que subsistèrent Pélopidas et Épaminondas, et elle périt avec eux, de sorte qu'il est légitime de rapporter, non pas à cette ville, mais à ces grands hommes, l'éclat qu'alors elle jeta en Grèce.

XLIV. Il en est à peu près de même d'Athènes. Athènes, qui fut plusieurs fois glorieuse, mais dont le plus vif éclat fut contemporain du génie de Thémistocle, éprouva promptement une fortune toute contraire à cause de sa mobilité d'humeur. Cette république a toujours été, pour moi, semblable à un vaisseau privé de son chef. Lorsque la crainte de l'ennemi ou la fureur de la tempête inspirent à tous les passagers la pensée de s'unir et de se soumettre à un pilote, chacun remplit parfaitement son devoir. Mais sitôt que, reprenant courage, ils commencent à mépriser leur guide, à se quereller, à prétendre des choses opposées; que les uns veulent poursuivre la navigation, les autres obliger le pilote à aborder, que ceux-ci déploient les voiles, que ceux-là ordonnent de les plier et s'en emparent, ces disputes et ces contestations, outre qu'elles offrent un scandaleux spectacle à ceux qui sont hors du vaisseau, mettent en danger les voyageurs qu'il renferme; et, en définitive, après avoir échappé aux chances des plus longues traversées et aux plus redoutables tempêtes, ils font souvent naufrage au port, en vue même du rivage. Tel fut le sort d'Athènes. Après avoir su se tirer, en mainte

circonstance, de grands et terribles dangers, par le courage du peuple et de ses chefs, elle est venue plus d'une fois follement sombrer au milieu d'un calme parfait. Bornons-nous donc à ces réflexions sur ces deux républiques, où la multitude gouverne toutes choses au gré de ses passions, se distinguant, chez l'une, par la légèreté et par l'amour des disputes, élevée, dans l'autre, à l'école de la violence et de la colère.

XLV. Passons maintenant à la constitution de la Crète, examinons avec soin de quel droit les plus illustres d'entre les anciens historiens, Éphore[1], Xénophon, Callisthènes, Platon, affirment premièrement qu'elle est conforme à celle des Lacédémoniens ; secondement qu'elle est digne d'éloges. Ces deux assertions me paraissent fausses. On pourra en juger d'après ce qui va suivre. Commençons par la dissemblance des deux gouvernements. Ce qui distingue la constitution de Sparte, c'est d'abord le partage de la terre, dont personne n'a plus que les autres, mais dont tous les citoyens en ont une part égale ; c'est ensuite la manière dont elle apprécie les richesses. Elles n'ont absolument aucune valeur à Lacédémone, et par là ont été pour jamais détruites ces rivalités du plus ou du moins. Enfin, chez les Lacédémoniens, la royauté est héréditaire, et les sénateurs, par qui et avec qui sont traitées toutes les affaires de la république, conservent ce titre jusqu'à leur mort.

XLVI. C'est le contraire chez les Crétois. Les lois autorisent chacun à étendre ses domaines, pour ainsi dire, à l'infini, autant qu'il lui est possible; et l'argent est en si grande estime auprès d'eux, qu'il leur paraît non-seulement nécessaire, mais glorieux d'en posséder. Bref, l'avarice et l'amour de l'or sont si bien établis dans leurs mœurs, que seuls dans l'univers les Crétois ne trouvent nul gain illégitime. Ajoutons que

[1] Strabon, dans son livre X, a résumé ce qu'Éphore disait de la constitution crétoise. Voir aussi Aristote, *Politiq.*, liv. II, chap. II.

les magistratures sont annuelles, et que leur gouvernement est démocratique. Aussi je ne puis m'expliquer comment les auteurs que j'ai nommés nous ont donné pour semblables et pour sœurs deux constitutions si opposées. Et non-seulement ils n'ont point remarqué des différences si essentielles; bien plus, ils l'ont fait en consacrant de longues pages à dire que Lycurgue seul a connu les vrais principes du gouvernement. Deux choses, disent-ils, assurent le maintien de tout État, le courage à la guerre et la concorde parmi les citoyens. Or Lycurgue, en bannissant l'avarice, a banni en même temps toute discorde et toute dissension intestine. C'est parce qu'ils sont exempts de tous ces maux, que les Lacédémoniens sont unis et ont le gouvernement le plus parfait de la Grèce. Comment donc, après avoir hautement dit cela, et vu les Crétois, au contraire, par suite de leur cupidité naturelle, en proie à de nombreuses querelles particulières ou publiques, aux assassinats et aux guerres civiles, osent-ils nous parler de ressemblance entre les gouvernements? Pour Éphore, hormis les noms propres, il emploie les mêmes termes dans l'examen des deux constitutions; si bien que si on ne prenait garde à ces noms, on ne pourrait reconnaître de laquelle il est question. Nous venons de dire en quoi ces deux gouvernements nous semblent différer, voyons maintenant pourquoi celui de la Crète ne me paraît digne ni d'éloges ni d'imitation.

XLVII. Je crois qu'une république, quelle qu'elle soit, repose sur deux principes d'après lesquels on doit choisir ou repousser la nature de sa constitution; je veux dire les lois et les mœurs. Il faut adopter celles qui, rendant la vie des citoyens en particulier sainte et innocente, font prévaloir en même temps dans l'État la douceur et la justice, et fuir celles qui produisent un effet contraire. Si, en voyant chez un peuple des mœurs et des lois qui méritent des éloges, nous affirmons hardiment que les particuliers et le gouvernement sont estimables,

de même lorsque nous voyons chez les particuliers l'avarice, dans l'État l'injustice, il est évident que les lois, les mœurs des individus et toute la constitution sont méprisables. Or, il serait impossible, en exceptant quelques villes, de trouver des mœurs privées plus corrompues que celles des Crétois, et par suite des actes publics plus injustes. C'est pour cela que, ne la jugeant ni semblable à celle de Sparte, ni digne de louange ou d'imitation, nous avons rejeté toute comparaison de la constitution crétoise avec celle de Lycurgue. Il ne serait pas juste non plus de faire entrer dans ces rapprochements la république de Platon, malgré le panégyrique qu'en font quelques philosophes. Ainsi que nous excluons des combats gymniques les athlètes et les lutteurs qui ne sont ni inscrits ni préparés, nous ne pouvons admettre cette république à venir disputer la prééminence aux autres avant que l'expérience en ait montré la véritable valeur. Établir un parallèle entre cette république, telle qu'elle a été jusqu'ici dans les livres, et celle de Rome, de Lacédémone ou de Carthage, serait l'erreur de l'artiste qui irait prendre quelques statues pour les comparer à des hommes vivants, fussent-elles, sous le rapport de l'art, admirables en tout point; la comparaison d'un objet inanimé avec des êtres qui respirent ne saurait jamais être que défectueuse et déplacée.

XLVIII. Nous revenons, sans plus nous occuper de ces détails, à la constitution de Lycurgue. Il me semble, par ses lois, avoir si bien pourvu aux moyens de maintenir l'harmonie entre les citoyens, d'assurer l'intégrité de la Laconie, et d'affermir la liberté à Sparte, que j'en trouve l'invention trop divine pour être l'œuvre d'un homme. L'égalité entre les fortunes, la simplicité et la frugalité d'une vie commune, ne pouvaient manquer d'inspirer la sagesse aux citoyens et de mettre la ville à l'abri des dissensions, en même temps que la pratique des travaux les plus pénibles et les plus dangereux don-

nait aux hommes la force et le courage. Lorsque ces deux vertus se réunissent dans une même âme ou dans une même république, la sagesse et le courage, il est rare qu'on voie surgir quelque mal intérieur, ou qu'on soit soumis par l'étranger. En établissant sa république sur de tels fondements, Lycurgue a donc garanti la sécurité de la Laconie, et assuré aux Spartiates eux-mêmes une liberté durable. Malheureusement, pour ce qui concerne les conquêtes, la domination sur les peuples voisins, en un mot, les querelles d'ambition extérieure, nous ne trouvons aucune règle, ni dans le plan général, ni dans les différentes parties de sa république. Il lui restait, après avoir donné aux citoyens d'être contents de leur fortune et sobres, d'imposer ou bien encore d'inspirer au gouvernement les mêmes idées de sobriété et de réserve. Mais s'il a rendu les Spartiates les plus sensés des hommes et les plus étrangers à toute ambition, soit particulière, soit politique, il les a laissés, à l'égard des autres Grecs, fort avides de conquêtes et d'empire, très-désireux, en général, des richesses d'autrui.

XLIX. Qui ne sait, en effet, que les Spartiates, convoitant, les premiers des Grecs, par cupidité, les terres de leurs voisins, envahirent la Messénie pour vendre les prisonniers? Qui ne se rappelle qu'ils s'engagèrent alors par un serment à ne pas lever le siége avant que Messène eût succombé? Il est également connu de tous que, pour dominer sur les Grecs, ils consentirent à recevoir la loi de ceux qu'ils avaient vaincus. Oui, après avoir triomphé des Perses qui avaient envahi la Grèce, après avoir défendu la liberté commune, ils ne craignirent pas de livrer honteusement, par le traité d'Antalcidas, les villes grecques à ces mêmes Perses qu'ils avaient obligés à s'enfuir en Asie, pour s'assurer l'argent dont ils avaient besoin afin de commander en Grèce. C'est alors que l'on reconnut pour la première fois ce que leur constitution avait de défectueux. Tant qu'ils se contentèrent, en effet, de la soumission de leurs voisins ou même

du Péloponèse, ils le firent avec les seules ressources et munitions que leur fournissait la Laconie; ils avaient à leur portée tout ce qui leur était nécessaire, et regagnaient promptement leurs demeures par terre ou par mer. Mais quand ils voulurent entretenir des flottes et envoyer des armées de terre au dehors, il devint évident que ni les monnaies de fer, ni les échanges de fruits contre ce qui leur manquait, établis par Lycurgue, ne pouvaient désormais suffire. Alors se fit sentir le besoin d'une monnaie commune et de richesses étrangères. De là la nécessité où ils furent de frapper à la porte du grand roi, d'établir un impôt sur les Péloponésiens, et d'imposer des tributs à tous les Grecs, sachant bien qu'en s'en tenant aux lois de Lycurgue, ils ne pouvaient ni dominer la Grèce ni même mener à bien aucune entreprise.

L. Pourquoi ai-je fait cette digression? C'est afin de bien montrer par les faits que le gouvernement de Sparte était parfaitement suffisant à maintenir l'indépendance et la liberté. Il faut même convenir, avec ceux qui font surtout cas de cela, que sous ce rapport aucune constitution n'est ou n'a été préférable à la constitution et au système de Lycurgue. Mais si, portant plus loin ses idées, on pense qu'il est beau et honorable par-dessus tout d'étendre un empire, de ranger sous sa loi un grand nombre d'hommes, de voir enfin tous les yeux, tous les regards tournés vers soi, alors il faut avouer que le gouvernement de Sparte laisse à désirer, que celui des Romains l'emporte, et qu'il est mieux organisé pour la conquête : l'expérience même l'a prouvé. Les Lacédémoniens, pour avoir convoité la domination de la Grèce, virent bientôt en péril leur propre liberté. Les Romains, devenus maîtres de l'Italie, ont en peu de temps placé sous leur puissance l'univers entier, puissamment aidés dans l'exécution de leurs desseins par l'abondance où ils étaient, et par l'avantage d'avoir tout ce qu'il leur fallait sous la main.

LI. Je pense que le gouvernement des Carthaginois, du moins pour les points principaux, fut aussi dans l'origine sagement établi. Ils avaient des rois; le sénat y exerçait les pouvoirs d'une aristocratie, et le peuple décidait de ce qui le concernait; en un mot, l'ensemble de ce gouvernement offrait des ressemblances avec ceux de Rome et de Lacédémone. Mais à l'époque où Carthage s'engagea dans la guerre d'Annibal, son état politique ne valait pas celui des Romains. Qu'on se rappelle que, comme pour le corps humain, on distingue pour toute cité et pour toute entreprise, les premiers développements, la maturité, la décadence, et que la seconde période est celle de la vigueur. C'est par là précisément que différaient les deux républiques. Autant Carthage avait atteint sa maturité et sa splendeur avant Rome, autant elle déclinait alors, tandis que sa rivale était dans toute sa force. A Carthage, le peuple dominait déjà dans les délibérations; à Rome, la puissance du sénat était entière; ici, la multitude gouvernait; là, les meilleurs. Aussi les Romains l'emportèrent par la sagesse dans toutes leurs tentatives; si bien que, ruinés d'abord, ils finirent, grâce à leur prudence, par triompher des Carthaginois.

LII. Que si nous passons aux détails et prenons un instant comme exemple ce qui concerne la guerre, les Carthaginois, comme c'est naturel, pratiquent la marine et s'y préparent mieux que les Romains. Ils ont reçu cette science de leurs ancêtres, et se livrent à la navigation plus que tout autre peuple. Mais sur terre, les Romains ont à l'égard des Carthaginois une supériorité incontestable, ils s'y consacrent tout entiers, tandis que les Carthaginois ne s'occupent aucunement de l'infanterie, et médiocrement de la cavalerie. La cause de cette négligence est qu'ils se servent de soldats mercenaires et étrangers, les Romains de troupes indigènes et nationales; et en cela nous devons encore préférer la constitution romaine. La liberté de Carthage

dépend sans cesse des bonnes dispositions des mercenaires ; celle des Romains de leur propre courage et de l'assistance de leurs alliés. Aussi, quelque malheureux qu'ils soient au commencement d'une guerre, les Romains l'emportent à la fin, tandis que le contraire arrive à Carthage. Combattant pour leur patrie et pour leurs enfants, ils ne laissent jamais leur ardeur se relâcher, et persévèrent dans leur audace jusqu'à la victoire. Il résulte de là, qu'inférieurs de beaucoup sur mer en expérience, ils l'emportent cependant grâce à la mâle valeur de leurs soldats. Car malgré le secours que donne contre le danger la science même de la navigation, la bravoure du soldat qui combat sur la flotte décide le plus souvent du succès. Or tous les Italiens sont supérieurs en vigueur et en courage aux Phéniciens et aux Libyens. Ajoutez que Rome a établi certains usages merveilleusement propres à exciter l'émulation de la jeunesse. Un seul exemple prouvera suffisamment avec quel soin elle forme ses citoyens à tout sacrifier pour se faire un nom illustre dans leur patrie.

LIII. Lorsqu'à Rome un homme considérable meurt, on porte en grande pompe, après la cérémonie funèbre, son corps à la tribune, sur le Forum ; là on le dresse tout droit, de façon que tous le puissent voir ; plus rarement on le couche[1]. Alors, en présence du peuple entier rassemblé à l'entour, son fils, s'il en a un qui soit en âge, et qui se trouve à Rome, sinon quelqu'un de ses parents, monte à la tribune pour rappeler les vertus du mort, les choses qu'il a accomplies durant sa vie. Qu'arrive-t-il ? Les assistants qui se rappellent et remettent ainsi sous leurs yeux tout ce qu'il a fait (je ne dis pas ici seulement ceux qui ont pris part aux mêmes actions, mais ceux-là mêmes qui y ont été étrangers), sont tellement émus à ce souvenir, que le deuil

[1] Voir sur ces usages, Dion, 56-34. — Appien, *Guerre civile*, 11-14.

d'une famille semble devenir un deuil public. Ensuite, lorsque les funérailles sont terminées, et que les derniers devoirs ont été rendus au mort, on place son image dans l'endroit le plus apparent de la maison, sous un dais de bois. Cette image reproduit aussi exactement qu'il est possible et ses traits et son teint. Dans les cérémonies publiques on la découvre, on la pare avec soin; s'il meurt quelque personnage illustre de la famille, on affuble de ces mêmes images les hommes qui paraissent le mieux ressembler pour la taille et l'allure générale du corps à ceux qu'elles représentent, et on les mène ainsi au convoi. Ces hommes revêtent une prétexte si le mort était consul ou préteur; une robe de pourpre s'il était censeur; d'or s'il avait obtenu ou mérité le triomphe. Ils s'avancent portés sur des chars et précédés des faisceaux et des haches,et de tous les insignes des dignités que ces nobles ont exercées durant leur vie. Aux rostres, ils prennent place en ordre sur des siéges d'ivoire. Quel aiguillon plus puissant pour un jeune homme qui a la passion de la gloire et de la vertu? Quel est celui que la vue de tous ces hommes célèbres par leurs vertus, et dont les images semblent vivre et respirer, ne remplirait pas de l'amour de la gloire? Quel plus beau spectacle imaginer?

LIV. L'orateur qui fait l'éloge du mort prononce, lorsqu'il est terminé, celui des ancêtres dont les statues assistent, et raconte leurs exploits et leur vie, en commençant par le plus ancien. De cette manière, la renommée des citoyens vertueux se renouvelle sans cesse; la gloire des grandes actions devient immortelle; le nom de ceux qui ont bien mérité de leur patrie est répété par toutes les bouches, et transmis à la postérité. Mais ce qui vaut mieux encore, la jeunesse est vivement sollicitée ainsi à tout braver pour l'intérêt commun, dans l'espoir d'atteindre cette gloire qui s'attache aux bons citoyens. Bien des exemples le prou-

vent. Beaucoup de Romains ont affronté volontairement des combats singuliers pour des questions d'intérêt général ; beaucoup se sont dévoués à une mort certaine, quelques-uns dans la guerre pour sauver leurs concitoyens, quelques autres dans la paix, pour le salut de la république. D'autres, investis du commandement, ont envoyé au supplice leurs enfants, contre la coutume et la nature, et brisé, en faveur de la patrie, les liens du sang, même les plus étroits. Des actions pareilles ne sont pas rares dans les annales des Romains ; il suffit d'en citer une en particulier pour servir d'exemple et de preuve.

LV. Horatius, surnommé Coclès, combattait, dit-on, contre deux ennemis à l'extrémité du pont qui traverse le Tibre et donne entrée dans la ville, lorsqu'il vit une foule d'Étrusques accourir à leur secours. Aussitôt, craignant qu'ils ne pénétrassent dans Rome par la force, il se tourna vers ceux qui étaient derrière lui, et leur cria de se retirer au plus vite et de couper le pont. Ceux-ci lui obéirent, et tandis qu'ils travaillaient, Horatius, malgré les blessures qu'il reçut en grand nombre, soutint le choc de ses adversaires, étonnés plus encore de sa présence d'esprit et de son audace que de sa vigueur. Le pont coupé, les Étrusques furent contraints de s'arrêter ; pour lui, s'élançant dans le fleuve avec ses armes, il se jeta au-devant de la mort, et préféra le salut de sa patrie et la gloire qui devait suivre cet exploit, à la vie présente et à ce qui lui restait de jours. Telle est l'ardeur pour le bien et l'émulation qu'inspirent à la jeunesse les coutumes des Romains.

LVI. En ce qui concerne l'acquisition des richesses, les mœurs des Romains et les moyens qu'ils emploient sont également préférables à ceux des Carthaginois. Chez ces derniers, il n'est pas de gain illicite ; à Rome, rien de plus honteux que de se laisser corrompre ou de s'enrichir par des voies injustes. Autant on y estime une richesse acquise honnêtement, autant on méprise

celle qui s'acquiert par des procédés illégitimes. La preuve en est qu'à Carthage on achète publiquement les dignités, chez les Romains c'est un crime capital. Chez les deux peuples les récompenses décernées à la vertu sont contraires; il est donc naturel que les chemins qui y conduisent soient différents. Mais la principale supériorité des Romains sur les autres peuples me paraît consister dans l'opinion qu'ils se font de la divinité. Ce qui pour les autres hommes devient souvent blâmable, me semble être le fondement même de la puissance romaine, je veux dire la crainte superstitieuse des dieux. La dévotion a pris parmi eux de tels développements, et pénétré si profondément dans la vie privée comme dans les affaires publiques, qu'on ne saurait rien imaginer au delà. Peut-être beaucoup de gens s'en étonneront-ils. Je crois, moi, que les anciens Romains, en agissant ainsi, ont eu en vue le peuple. S'il était possible qu'un État se composât seulement de sages, peut-être tout cela serait-il inutile; mais comme toute multitude est pleine de légèreté et de passions déréglées, qu'un penchant aveugle l'entraîne à la colère et à la violence, il ne reste plus qu'à l'effrayer par des terreurs invincibles et par cet appareil de fictions redoutables. Aussi, ce n'est pas, je m'imagine, au hasard, et sans motifs sérieux, que les anciens ont répandu parmi la multitude toutes ces doctrines sur les dieux et tous ces récits sur les enfers; et c'est un tort, une imprudence que de les rejeter comme on fait aujourd'hui. En effet, sans parler des autres conséquences de l'irréligion, confiez à quelques Grecs chargés du maniement de fonds publics un talent; eussiez-vous dix cautions, dix signatures et vingt témoins, il manquera probablement à sa parole; chez les Romains, ceux même qui ont en leur pouvoir, soit pendant leur magistrature, soit dans les ambassades, une grande somme d'argent, n'ont besoin que d'un serment pour ne pas forfaire à l'honneur; enfin, tandis qu'ailleurs il est rare de trouver un homme qui

s'abstienne de puiser dans les trésors de l'État et qui soit pur de toute fraude, chez les Romains il l'est de trouver un citoyen coupable de ce crime.

VII.

LVII. Il n'est pas besoin de prouver que tout ici-bas est sujet au changement et à la mort. Les lois de la nature suffisent pour démontrer cette vérité. Or, il existe pour tous les gouvernements deux manières de périr, l'une extérieure, l'autre intérieure. La première est incertaine et l'on ne peut la prévoir; l'autre est déterminée d'avance. Nous avons dit plus haut quelle était la première forme de gouvernement, quelle était la seconde; nous en avons indiqué les transformations successives, de sorte que ceux qui savent dans un raisonnement rattacher les conséquences à leurs principes peuvent maintenant par eux-mêmes prévoir l'avenir : c'est chose, du reste, assez claire. Lorsque, en effet, un État heureusement échappé à de nombreux et pressants dangers, s'élève à une splendeur, à une puissance incontestées, cette prospérité, pour peu qu'elle se fixe quelque temps, amène dans la vie des citoyens plus de luxe, et le mal s'aggravant, la décadence commencera par la passion de dominer et par la jalousie de ceux qui rougiront d'être sans honneurs; puis par le faste et l'orgueil des particuliers. Le peuple consommera la révolution dès que l'avarice des uns lui semblera léser ses intérêts, et que les flatteries intéressées des autres l'auront enivré. Alors, emporté par la colère, et ne prenant conseil que de sa fureur, il refusera d'obéir plus longtemps et de partager avec ses magistrats l'autorité qu'il se réservera tout entière. Après cela, l'État aura bien le beau nom de gouvernement libre et de démocratie, mais en réalité il souffrira du plus affreux des maux, je veux dire l'ochlocratie. Quoi qu'il en soit, maintenant que nous avons étudié les

commencements de la république romaine, ses progrès, sa splendeur présente, sa maturité, puis les différences qui la distinguent de toutes les autres, soit en bien, soit en mal, nous achèverons ici notre discours.

LVII *a*. Depuis l'expédition de Xerxès en Grèce [1], postérieure de trente ans à la date qui nous a servi de point de séparation entre les diverses périodes de l'histoire romaine jusqu'à Annibal, la constitution romaine fut fort belle ; mais elle atteignit sa perfection à l'époque d'Annibal même, à partir de laquelle j'ai commencé cette digression. Après donc avoir terminé l'exposé du gouvernement de Rome, nous allons essayer de montrer ce qu'il était au moment où, à Cannes, les Romains éprouvèrent une défaite qui pouvait leur être mortelle. Je ne m'y trompe pas : je sais que ceux qui vivent sous ce gouvernement m'accuseront d'en avoir donné un récit tronqué parce que j'aurai négligé quelques détails ; comme ils connaissent cette constitution en détail et avec une expérience naturelle à des hommes qui ont vécu depuis leur enfance au milieu de ces mœurs et de ces lois, je prévois qu'ils admireront moins ce qui en aura été dit, qu'ils ne remarqueront les omissions, et qu'ils penseront, non point que l'écrivain a laissé volontairement de côté quelques points secondaires, mais que par ignorance il a passé sous silence les causes et les liaisons des faits entre eux ; ils n'attacheront que peu de valeur, d'importance, à tout ce qui aura été expliqué, mais déclareront indispensable ce qui aura été passé sous silence afin de paraître en savoir plus que l'historien. Pour moi, je leur répondrai que le bon juge doit moins apprécier un écrivain d'après les lacunes qu'il a pu laisser dans son ouvrage que d'après ce qu'il y a mis. Aussi, si le lecteur découvre quelque erreur dans ce que l'historien expose, qu'il en conclue que les omissions

[1] Cela fait allusion à l'expulsion des rois que trente-neuf ans à peu près séparent de l'expédition de Xerxès en Grèce.

viennent en effet de son ignorance; mais si tout ce qu'il avance, du reste, se trouve vrai, qu'il attribue à sa volonté, non pas à son manque de savoir, son silence sur certaines choses. Cela soit dit en passant à ceux qui jugent les historiens avec plus de sévérité que de justice.

LVIII. Revenons un instant à cette partie de notre histoire que nous avons interrompue pour cette digression; et, rappelons sommairement un fait de cette période, afin, comme un artiste habile, de montrer d'une manière matérielle, non plus par des paroles mais par un exemple, quelles étaient, à cette époque, la puissance et la vigueur de la discipline romaine. Après la victoire de Cannes, Annibal s'empara des huit mille Romains qui gardaient le camp; il épargna leur vie et leur permit même d'envoyer quelques-uns d'entre eux auprès de leurs concitoyens pour traiter de leur rançon et de leur délivrance. Ils choisirent donc leurs principaux chefs, au nombre de dix, et Annibal les fit partir après leur avoir fait jurer de revenir. Un de ces députés, lorsque déjà il était hors du camp, feignit d'y avoir laissé quelque chose, y revint et en sortit de nouveau avec ce qu'il avait oublié, pensant que ce retour dégagerait sa parole et qu'il avait satisfait à sa promesse. Arrivés à Rome, les députés supplièrent le sénat et le conjurèrent de ne pas refuser aux prisonniers leur délivrance, et de permettre à chacun de revoir, moyennant trois mines, leurs amis; Annibal, disaient-ils, ne demandait rien de plus, et ils méritaient bien qu'on les sauvât, puisqu'ils n'avaient pas honteusement lâché pied dans le combat, et n'avaient rien fait qui fût indigne de Rome. Laissés à la garde du camp, ils avaient été enveloppés dans la ruine de leurs compagnons et étaient tombés aux mains de l'ennemi. Toutefois les Romains, malgré les pertes que leur avaient causées tant de défaites, malgré la défection de presque tous leurs alliés, et bien qu'ils vissent leur patrie menacée des plus grands périls, après avoir entendu les députés, ne voulurent pas cé-

der à l'adversité, et en même temps qu'ils n'oublièrent pas un instant ce qui était digne d'eux, ils prirent avec une admirable sagacité la résolution la plus conforme à leurs intérêts. Ils avaient compris que la pensée d'Annibal était de se procurer de l'argent et d'affaiblir l'ardeur de ses ennemis sur le champ de bataille, en leur montrant, même après la défaite, l'espoir du salut. Aussi, loin de rien accorder aux prières des députés, ils ne se laissèrent toucher ni par les larmes de leurs parents, ni par l'utilité qu'on pouvait tirer de leurs services. Ils déconcertèrent, grâce à ce refus, les desseins d'Annibal et les espérances qu'il avait conçues, et de plus, ils imposèrent aux soldats romains la loi de vaincre ou de mourir, puisque la défaite ne leur laissait aucune chance de conservation. Ce décret rendu, le sénat renvoya les neuf députés qui consentaient à observer leur serment en retournant vers Annibal : le dixième, qui avait essayé de l'éluder, fut conduit garrotté aux ennemis, de sorte qu'Annibal se réjouit moins de sa victoire sur les Romains qu'il ne fut consterné de leur constance et de leur magnanimité.

LVIII *a*. Les choses que l'on observe en temps opportun reçoivent toujours un jugement équitable, qu'il soit favorable ou non. Dès que l'opportunité manque, les arrêts de l'historien, fussent-ils rendus avec la plus grande vérité et la plus parfaite justesse, loin de plaire au lecteur, l'irritent.

VIII.

LIX. 1° Celui qui désire une bonne éducation doit s'exercer dès l'enfance à toutes les vertus, mais avant tout au courage.

2° Un mensonge impossible n'admet aucune excuse.

3° Il fit acte de prudence et de sagesse sachant, d'après Hésiode[1], combien la moitié est plus que le tout.

[1] Ἔργα καὶ ἡμέραι, vers 40.

4° Apprendre à ne pas tromper les dieux, c'est apprendre à ne pas mentir aux hommes.

5° Tout esprit sérieux doit étudier les causes et chercher partout ce qui est le mieux : c'est là un travail utile et agréable à la fois. Or, il faut regarder la constitution d'un État comme la cause principale des bons et des mauvais succès en toute chose. C'est d'elle, comme d'une source, que dérivent les entreprises et leurs effets.

6° Tel est le train des choses humaines : On aime à conserver ce qu'on a acquis par soi-même ; on dissipe plus volontairement ce qu'on a reçu.

7° Il y a un lieu qu'on appelle Rynchus (Grouin) en Étolie, près de Stratos.

8° Volsque, ville d'Étrurie.

FIN DU PREMIER VOLUME.

:'est ap-

et cher-
ail utile
:itution
et des
:omme
effets.
time à
lissipe

:n, en